
3 1761 08154317 5

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

JANVIER-FÉVRIER-MARS 1923

Quarante-Quatrième année. — Tome Soixante-Cinquième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, Rue de l'Hôpital Militaire, 116

LILLE

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Assemblée générale du 28 Décembre 1922

Présidence de M. AUGUSTE CREPY, Président

La séance est ouverte à 20 h. 30 sous la présidence de M. Auguste Crepy, Président. Prennent place au bureau : MM. A. Crepy, Bufquin, Petit, Fiévet, Lirondelle.

M. A. Crepy prononce l'allocution suivante :

Depuis notre dernière Assemblée générale nous avons eu le plaisir d'inscrire 214 nouveaux sociétaires parmi lesquels trois Membres fondateurs.

Nous avons nommé Membres d'honneur pour services rendus à la Société et en raison de leur haute situation dans le monde géographique, MM. de Martonne et Demangeon.

Congrès. — Le Congrès annuel des Sociétés Savantes aura lieu en Avril 1923 ; le programme détaillé est à votre disposition au Secrétariat.

Le 5e Congrès international des Sciences historiques aura lieu à Bruxelles, du 8 au 15 Avril 1923. Le programme se trouve également au Secrétariat.

La Société Sultaniêh de Géographie du Caire, pour fêter son cinquantenaire, assume la tâche de préparer pour 1925 le XIe Congrès international de Géographie. Je vous engage à prendre dès maintenant vos dispositions pour y assister nombreux. Ce sera le premier Congrès international depuis celui de Rome, qui a eu lieu en 1913 et auquel j'ai eu l'honneur de vous représenter.

MM. Scrive-Loyer et Julien Petit ont bien voulu nous représenter à plusieurs des Congrès qui ont eu lieu à Marseille au cours de la remarquable exposition coloniale qui s'y est tenue cette année.

Centenaire de Pasteur. — La Société a été représentée aux Fêtes du Centenaire par M. J. Scrive-Loyer.

Excursions. — Sur 20 excursions inscrites au programme, huit n'ont pas eu lieu faute d'un nombre suffisant d'adhésions. Nous serions très désireux qu'elles retrouvent leurs succès d'autrefois ; nous serions reconnaissants aux personnes qui voudraient suggérer au Secrétariat des buts nouveaux et intéressants.

Séance solennelle. — Notre Séance solennelle est fixée au 28 Janvier. La Conférence d'usage y sera faite par Mgr Baudrillart, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, et Membre de l'Académie française.

Cotisations. — Comme vous le savez, par la circulaire que vous avez reçue, nous avons été contraints d'élever momentanément le taux des cotisations. Nous espérons néanmoins qu'en raison des efforts que nous faisons pour vous donner des conférences aussi variées et intéressantes que possible, vous resterez tous fidèles à votre chère Société de Géographie. Nous avons déjà hier, inscrit deux nouveaux Membres fondateurs et un autre sociétaire est venu payer sa cotisation de 1923 au nouveau tarif. Il a fait plus ; comme il compte venir aux Conférences avec trois autres personnes de sa famille, il a payé deux cotisations. Nous souhaitons que cet exemple soit imité.

Élections. — Nous avons à procéder à la réélection de dix membres dont les pouvoirs expirent le 31 Décembre : MM. Auguste Crepy, Louis Decramer, Albert Degouy, Marcel Delaune, Général Lacapelle, Dr Le Fort, Mgr Lesne, Louis Nicolle, Julien Petit et Raymond Rajat.

Nous avons en outre à compléter par deux nouveaux membres pour l'année 1923 la série A.

Nous proposons à vos suffrages à titre d'indication, les noms de M. Sorre, nouvellement chargé à la Faculté des Lettres de l'enseignement de la Géographie, et M. l'Abbé Baeckeroot, Professeur de Géographie économique à l'École des Hautes Études commerciales annexée aux Facultés Catholiques. Nous vous prions de vouloir bien déposer votre bulletin dans l'urne qui vous sera présentée à la sortie.

M. Auguste Crepy présente ensuite M. Lirondelle, membre du Comité d'Études, qui veut bien faire revivre pour l'assistance, ses souvenirs de la Russie de naguère. M. Lirondelle évoque avec émotion les paysages et les aspects des foules, qui se déroulaient aux yeux charmés du voyageur lorsqu'il descendait le grand fleuve russe la Volga.

Puis M. A. Crepy remercie M. Lirondelle de cette conférence — intitulée causerie par pure modestie. Il lui exprime les sentiments que tous ont éprouvés, en écoutant son évocation toute pleine de poésie si pénétrante, où ressuscitait tout le charme étrange de la vieille Russie.

Le relevé des bulletins de vote a donné les résultats suivants :

Membres du Comité pour les années 1923-1924-1925 : MM. Auguste Crepy, Louis Decramer, Albert Degouy, Marcel Delaune, Général Lacapelle, Dr Le Fort, Mgr Lesne, Louis Nicolle, Julien Petit et Raymond Rajat.

Membres du Comité pour l'année 1923 : MM. Sorre, l'Abbé Baeckeroot.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS PAR LE COMITÉ D'ÉTUDES

LILLE

Nos d'inscription. MM.

6235. Waché, Joseph, 11, rue de Fleurus.
6236. Lepot, Jean, 23, rue de la Gare, Ascq.
6237. Melrisse, Henri, 75, rue Nationale.
6238. Breuvart, Alfred, industriel, 130, rue Royale.
6239. Despretz-Cuvelier, 233, rue de Lille, Marquette.
6240. Oudin, Pierre, ✵, 54, rue Sadi Carnot, Haubourdin.
6241. Michotte (Abbé), professeur à l'Université cath. de Louvain
6243. Claro, Albert, 52, rue Blanche.
6244. Rossignol, Étienne (Mme), 25, rue Mercier
6245. Duprez (Mme), 14, rue Gauthier-de-Châtillon.
6246. Daragon, Félicien, percepteur, 45, rue Jean-Bart.
6247. Collins, Guy, clerc de notaire, Baisieux.
6248. Chenal, Léon, industriel, 178, rue d'Artois.
6252. Languereau, Gaston, ingénieur, Mons-en-Barœul.
6253. Guerrin, docteur en médecine, 17, rue Patou.
6254. Hourdeau, ingénieur, 3, rue de Jemmapes
6255. Desailly (Mlle), 63, rue de Lens.
6256. Poncelet, Victor, négociant, 3, square Dutilleul.
6258. Montassier (Mlle), 4, rue Dumont d'Urville.
5259. Riquet (Mlle), 82, rue Nationale.
6260. Hennion, Marie-Louise, 54, boulevard Victor-Hugo.
6261. Rogier, Pierre, Agent administratif, 13, boulevard Victor-Hugo.
6262. Leclercq, Léon, Commissaire priseur, 78, rue de Turenne.
6263. Lecocq, Henri, 42, rue de la Chapelle, La Madeleine.
6264. Dagbert, Louis, 2, rue d'Inkermann.
6265. Falala, vérificateur principal des douanes, 83, rue Barthélemy-Delespaul.
6266. Drouart, — — — 27, r. de la Concorde, La Madeleine.
6267. Rincheval, Marie, 55, rue Gantois.
6268. Debus, Albert, 32, rue Esquermoise.
6269. Fasciaux, Alexandre, 2, rue Arnould-de-Vuez.
6270. Levis, Edouard, pharmacien, 27, rue de Roubaix.
6271. Delehelle, Henri, notaire, Haubourdin.
6272. Dumez (Abbé), Institut. St-Jacques, Hazebrouck.
6273. Gras, Pierre, ingénieur, 96, rue du Maréchal Foch, La Madeleine.
6274. Doinel, Maurice, 17, rue du Sabot.
6275. Dubromelle, Maurice, tailleur, 8, place de Strasbourg.
6276. Lebrun, négociant, 51, rue Basse.
6277. Derry (Mme), professeur, 53, rue Basse.
6278. Morel, Adolphe, 17, rue de la Vieille-Comédie.
6279. Durot, Raymond, 30, rue St-André.
6282. Plouviet, Léon, commis P. T. T., 19, rue Gustave Joncquet

LILLE *(suite)*

Nos d'inscription. MM.

6283. Hainaut (Mme), 93, rue des Meuniers.
6284. Verstraete, André, industriel, 20, rue Henri-Kolb.
6285. Verstraete, Jules, colonel de gendarmerie.
6286. Villette, Jeanne, 70, rue de Canteleu.
6287. Loquet-Delrive, ingénieur, avenue Verdi, La Madeleine.
6288. Lascour (Mme), 14 *bis*, rue Nicolas-Leblanc.
6289. Lerévérend, Louis, négociant, 87, rue Nationale.
6290. Thomas, Raymond, ingénieur, 21, rue Nicolas-Leblanc.
6291. Matten (Abbé), 55, rue des Meuniers.
6292. Allègre, Robert, directeur du Nord financier, 12, rue de la Chambre des Comptes.
6293. Labbé, Armand, entrepreneur, 45, rue Boucher-de-Perthes.
6294. Wauquier, Edouard, constructeur, 67 *bis*, rue de Wazemmes.
6296. Lorthiois, Pierre (Mme), 15, boulevard de la Liberté.
6297. Muller, Pierre, fondé de pouvoir B.G.N., 42, rue Royale.
6298. Delporte, Paul, receveur municipal, 2, rue du Lombard.
6299. Quéniart, Charles, banquier, 14, boulevard Carnot.
6302. Morin, Pierre, compt., 9, rue Gustave Testelin.
6303. Tissier, Victor, employé de commerce, 194, rue Gambetta.
6305. Dupont-Offner, 176, rue Colbert.
6306. Catoire, Gaston, 103, rue Royale.
6307. Verlinde, Maurice, industriel, 9, rue Malus.
6308. Fournier, 27, boulevard Carnot.
6309. Gayet, Marcel, avocat, 15, rue de Thionville.
6310. Olivier (Mme), 53, rue Nicolas-Leblanc.
6311. Carpentier (Abbé), professeur, 13, rue de Toul.
6312. Guerber, Octave, arch., 27, rue Gustave Joncquet.
6313. Dejoulx, André, ingénieur, 4, rue Thiers.
6314. Preudhomme, 19, avenue de l'Hippodrome.
6315. Gaudin, Léon, étudiant, 4, place Catinat.
6316. Courcot, Simone, 6, rue Lafayette.
6317. Coilliot, Jean-Baptiste, 8, rue Camille Desmoulins.
6318. De Wilde, Charles, négociant, 79, rue Colbert.
6319. Van Aerde, dentiste, 16, square Dutilleul.
6320. Delbecq, Bernadette, 19 *bis*, rue Masurel.
6321. Prévost (Mme), infirmière à l'Hôpital-Militaire.
6322. Tellier, Germaine, 10, rue à Fiens.
6323. Danna, Albert, ingénieur électricien, 92, avenue St-Maur.
6324. Degrave, Maurice, 31, rue Grande-Chaussée.
6325. Roussel (Mme), 152, rue de Solférino.
6326. Sorre, Maximilien, maître de conférences à la Faculté des Lettres.
6327. Sarazin, A., négociant, 5, place aux Bleuets.
6328. Coppin, Michel, 9, rue de Thionville.
6329. Dhelin (Mlle), 148, rue d'Esquermes.
6330. Marsille, Berthe, 46, rue de Fleurus.
6331. Breunin (Mme), 32, rue Neuve.

LILLE *(suite)*

Nos d'inscription. MM.

6332. Champion, Edouard, 5, quai Malaquais, Paris.
6333. Walker, H. B., 25, rue Henri Kolb.
6334. Decomble, Jules, 22, rue de Bruxelles.
6335. Vandevoode, Maurice, 2, rue Ste-Anne.
6336. Duflot-Hue, Charles, 20, rue d'Arras, Seclin.
6337. Maillot, Jules, 372, avenue de Dunkerque.
6338. Vergne, Joseph (Abbé), 92, rue de Solférino.
6339. Laprise, Jean, étudiant, maison St-Michel.
6340. Coorevits, Achille, 19, rue Grande-Chaussée.
6341. Razemon, docteur en médecine, 36, rue des Fossés
6342. Donze, H., 25, rue de Lens.
6343. Dassonville, Charles, 71, rue Lamblin, Ronchin.
6344. Vanseveren, Michel, 14, rue Lazare Garreau.
6345. Herlin, Auguste, notaire, 83, rue de l'Hôpital-Militaire
6346. Hugonnet, architecte, 28, rue Grande-Chaussée.
6347. Minet, Gaston, négociant, 12, rue de Paris.

ROUBAIX

Nos d'inscription. MM.

6242. Chevallier, contrôleur à la Banque de France.
6249. Carlier, chef d'escompte, à la Banque de France.
6250. Jacqz (Mme), 170, rue du Collège.
6251. Dupont, Eugène, 66, rue du Grand Chemin.
6280. Motte, Alfred (Mme), 31, rue Neuve.
6281. Lemaire, Henri, industriel, 126, boulevard d'Armentières.
6295. Lefebvre, Napoléon, professeur, 92, rue de Lille,
6300. Desrousseaux, docteur en médecine, 133, rue de l'Épeule.
6301. Destombes, Paul, architecte, 61, rue de Lille.
6304. Torris, Marcel, étudiant, 111, boulevard d'Armentières.
6348. Van Nieuwenhuyse, docteur en médecine, 5, rue Pauvrée.
6349. Desrumaux, Jules, industriel, 87, rue de l'Industrie.
6350. Valentin-Decoster, industriel, 4, avenue des Lilas.
6351. Autefage, docteur en médecine, 96, rue du Grand Chemin.
6352. Diffre, docteur en médecine, 38, rue des Fabricants.

TOURCOING

No d'inscription. M.

6257. Leman-Van de Kerckhove, 76, rue de Roubaix.

SÉANCE SOLENNELLE

du Dimanche 28 Janvier 1923

La Séance solennelle de la Société a eu lieu le Dimanche 28 Janvier, à 15 heures dans la Salle des Fêtes de la Société Industrielle.

Aux cotés de M. Auguste Crepy, Président, avaient pris place, Mgr Baudrillart, de l'Académie française, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, qui avait accepté de donner la conférence d'usage, M. le Général Lacapelle, M. le Recteur Georges Lyon, Mgr Lesne, M. Chavin représentant le Préfet, les Membres du Bureau et du Comité d'Études de la Société.

Après avoir salué les autorités présentes et notamment les Recteurs, M. G. Lyon et Mgr Lesne, remercié M. le Préfet de s'être fait représenter, M. Auguste Crepy prononce les discours suivant :

Discours de M. Auguste Crepy

Président.

Monseigneur, Mesdames, Messieurs.

La Société de Géographie de Lille est entrée le 14 Juin dernier, dans la quarante-troisième année de son existence. Forte à la fois des traditions qui demeurent vivaces et d'une heureuse collaboration d'éléments anciens et d'éléments jeunes au sein de son Comité d'Études et de ses différentes Commissions, elle a réussi, en ces années difficiles d'après-guerre, à poursuivre à peu près régulièrement le cours de ses travaux. C'est à vous tous qui m'entourez, mes chers Collègues, que notre chère association le doit : j'ai l'agréable devoir de vous en remercier.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, des distinctions flatteuses ont été décernées à un certain nombre des nôtres : permettez-moi de les en féliciter en votre nom. Au premier rang de ceux dont le Gouvernement a tenu à reconnaître les services par un témoignage public de haute estime, j'ai le plaisir de citer l'un des Membres les plus anciens, les plus dévoués — et en même temps les plus modestes — de notre Comité d'Études, M. Auguste Schotsmans, promu il y a quelques mois au grade d'Officier de la Légion d'Honneur.

En outre, M. Georges Six, Membre correspondant et M. Félix Coquelle, Membre fondateur de notre Société, ont été nommés Chevaliers du même

Ordre et notre sympathique Trésorier, M. Pierre Decroix, a été promu Officier de l'Instruction Publique.

Mesdames, Messieurs, l'activité de notre Société revêt des formes multiples : toutes font également l'objet de notre attention et nous sont également chères. Mais au moment où la révision des programmes scolaires est, comme vous le savez à l'ordre du jour du Parlement, et où la place de la Géographie est à la veille — nous affirme-t-on — d'être mise en discussion dans les nouveaux programmes, il me paraît particulièrement intéressant de préciser le point de vue qui, jusqu'ici, a été celui de notre Société dans le domaine de l'enseignement géographique. Je vous demande donc la permission de vous entretenir aujourd'hui de ce sujet qui touche à la fois à la conception et à l'organisation de nos concours et à nos rapports avec le personnel géographique enseignant.

A la vérité, toutes les manifestations de la vie de notre Association touchent de plus ou moins près à l'enseignement géographique : l'organisation de conférences, la formation et l'entretien d'une bibliothèque, l'institution d'excursions visent à répandre par les moyens les plus attrayants la connaissance géographique et sont autant d'aspects d'une œuvre d'enseignement à l'usage de tous les nôtres. Toutefois notre Société a des points de contact plus immédiats et plus spéciaux avec l'enseignement géographique : je veux parler des concours que nous organisons chaque année dans nos trois villes de Lille, Roubaix et Tourcoing, et des rapports que nous entretenons avec les géographes de profession — tant pour assurer le fonctionnement de ces concours que pour maintenir à nos publications et à nos travaux une orientation conforme aux progrès de la science géographique.

L'idée qui a présidé à l'établissement et à la classification de nos concours est simple : par le jeu d'une féconde émulation nous nous efforçons de développer parmi nos jeunes concitoyens le goût de l'étude de la géographie, afin d'initier leurs esprits aux choses du dehors et aux questions générales en leur apprenant à situer les unes et les autres dans leur cadre naturel et humain, à la surface du globe. Nous sommes persuadés qu'ils seront appelés à bénéficier de semblables notions, quelle que soit la profession, libérale ou commerciale, vers laquelle ils s'orientent ou qu'ils exercent dans l'avenir. Aussi — et c'est là une originalité de nos concours, si on les compare à ceux qu'ont institués ailleurs des sociétés similaires, — n'hésitons-nous pas à réserver une très large part aux sections primaire et secondaire, c'est-à-dire, aux catégories qui s'adressent à l'enfant et à l'adolescent, garçon ou fille, de 9 à 19 ans, qu'il suive ou non les cours d'un établissement d'enseignement, et quel que soit au surplus cet établissement. Ce que nous cherchons surtout à obtenir, c'est la participation à nos multiples séries du plus grand nombre possible de candidats et de candidates.

Je me fais un plaisir de vous indiquer ici que, pour nos concours de 1922, 18 établissements, dont un de Douai et même un de Valenciennes, nous ont

envoyé 190 candidats, jeunes gens ou jeunes filles, dont 31 ont obtenu des prix et 28 des accessits, consistant en livres et en médailles, accompagnés de diplômes.

Nous sommes heureux de ces résultats, mais nous désirerions qu'un plus grand nombre d'écoles primaires nous envoient des candidats.

D'un ordre différent, mais non moins intéressants, sont nos concours supérieurs, c'est-à-dire ceux qui s'adressent aux étudiants de nos Universités ou aux travailleurs libres ayant atteint l'âge de la maturité.

Ces concours n'ont été institués que postérieurement aux précédents. En effet, l'établissement dans notre ville des facultés officielles transférées de Douai et celui des facultés libres, ne remonte qu'à une époque sensiblement postérieure à la fondation, voire au plein essor de notre association. Mais, aussitôt l'enseignement supérieur installé à Lille, nous avons créé des concours d'un niveau plus élevé et qui n'ont pas tardé à être attentivement suivis. Ces concours supérieurs sont, les uns, d'un caractère surtout utilitaire et pratique, les autres d'un caractère surtout scientifique. Parmi les premiers figurent nos concours déjà anciens de Géographie commerciale et notre concours nouvellement fondé de Géographie coloniale.

Nous avons eu le plaisir d'enregistrer cette année pour la première fois, la participation de jeunes filles à notre 2e série de Géographie commerciale : cela est dû à la création à Lille de l'École supérieure de Commerce des jeunes filles. Mais il nous faut exprimer le regret que la 1re série, réservée aux *employés* du Commerce et de l'industrie des deux sexes et le concours de Géographie coloniale (ce dernier doté cependant d'une médaille d'argent et d'un prix de 258 francs), n'aient pas davantage attiré l'attention des intéresés.

Nous émettons le vœu qu'ils soient plus suivis cette année.

D'autres concours supérieurs revêtent un caractère scientifique. C'est le cas du concours pour le Prix Paul Crepy, dont le but est d'éveiller chez les étudiants la vocation de la recherche géographique.

C'est le cas aussi du concours de Géographie historique du Nord et du Pas-de-Calais et du concours de Monographies communales et Études géographiques des mêmes départements : ces deux derniers ne peuvent, par leur nature même, attirer qu'un nombre très restreint de candidats, mais ils donnent lieu au dépôt de mémoires originaux, souvent importants et qui contribuent à la fois à mieux faire connaître notre région et à maintenir le bon renom de notre Société.

Comme vous le voyez, Mesdames, Messieurs, nous avons tenté des efforts persévérants, des efforts variés pour stimuler l'étude de la Géographie à ses divers degrés. Par une conséquence logique, notre Société, depuis sa fondation, n'a cessé d'entretenir des rapports permanents avec les maîtres de l'enseignement géographique. Plusieurs d'entre eux, qui comptent parmi les plus éminents de notre pays et qui nous honorent d'une fidèle amitié, figurent sur la liste de nos Membres d'Honneur. Et dans notre Comité

d'Etudes, comme dans les jurys de notre Commission des Concours nous bénéficions depuis de longues années d'une unanime et cordiale collaboration des géographes professionnels de notre ville, quel que soit l'établissement d'enseignement, officiel ou libre, auquel ils appartiennent.

A cet égard, qu'il me soit permis de saluer aujourd'hui, la récente entrée au Comité d'Études de deux des plus distingués d'entre eux : MM. l'Abbé Baeckeroot et Maximilien Sorre : ce dernier a bien voulu assumer les fonctions de Secrétaire général, laissées vacantes par son dévoué prédécesseur, M. Julien Petit, obligé de les résigner, à notre vif regret, faute de pouvoir résider à Lille toute l'année. Vous aurez tout à l'heure le plaisir d'entendre pour la première fois M. Sorre, dans la lecture du rapport sur nos travaux de l'année.

Monseigneur, Mesdames, Messieurs, j'en ai assez dit pour démontrer une fois de plus le profond intérêt que notre Société n'a cessé de témoigner à l'enseignement géographique. Peut-être avons-nous le droit de dire que dans notre modeste périmètre d'action, nos efforts n'ont pas été stériles. En tout cas, je ne crois pas trahir votre opinion, mes chers collègues, en déclarant que la connaissance de la géographie est l'une de celles dont l'acquisition nous apparaît, par nos fils, plus particulièrement précieuse : nous la jugeons plus que jamais nécessaire pour nous. Français, au lendemain des bouleversements politiques et économiques qui viennent d'affecter notre continent. Or, comme je vous le disais en commençant, la révision des programmes scolaires qui est actuellement à l'étude paraît menacer — menace même d'une façon très précise — la géographie d'une réduction du nombre d'heures déjà si restreint que le programme de 1902 lui avaient réservé. L'Association des Géographes français s'en est émue et a poussé un cri d'alarme, en émettant le vœu que, dans l'allégement désiré des programmes, la part de la géographie soit sauvegardée.

S'il est permis à votre président de donner sur cette question son sentiment, je m'associerai à ce vœu et j'exprimerai l'espoir que la révision des programmes ne porte pas atteinte à l'enseignement de cet ensemble de notions si attrayantes et si suggestives auquel on donne le nom de Géographie et dont la diffusion à travers le Pays, contribue si grandement à répandre, ou du moins à maintenir, une juste et saine conception des intérêts territoriaux et économiques de notre Nation dans le domaine colonial et dans le domaine extérieur.

M. le Président donne alors la parole à M. Sorre, Secrétaire général, pour la lecture du rapport annuel.

Rapport de M. le Secrétaire général.

Mesdames, Messieurs, Mes Chers Collègues.

Quand notre Collègue, M. Giard, lisait l'an dernier à cette place le rapport de M. Julien Petit, personne ne pensait que votre Secrétaire général dût

abandonner si tôt sa charge. La manière même dont il l'exerçait. vous était un gage qu'il maintiendrait longtemps une tradition rappelée au début de son rapport. On ne fait si bien que ce qu'on aime. Vous avez dû vous incliner devant sa décision et lui désigner un successeur. Mais l'héritage qu'il laisse est bien lourd. Si la confiance que vous lui aviez témoignée vous conférait des droits sur lui. et l'autorité et le dévouement et l'urbanité qu'il apportait dans l'exercice de son mandat lui avaient déjà donné des droits sur vous. Je ne me sens à cette heure que des devoirs. Cependant, Messieurs. M. Julien Petit. Secrétaire général honoraire. continue de participer à nos travaux. Sa présence et ses conseils amicaux, seront précieux à son successeur. Vous étonnerai-je en vous disant que dans ce rapport vous trouverez souvent un écho de sa pensée ?

Mes chers Collègues, au moment où vous donniez au nouveau venu que je suis un tel témoignage de confiance, il m'a semblé que le meilleur moyen d'y répondre. était de me pénétrer d'abord de vos traditions. Votre Bulletin en est le dépositaire : il donne la plus fidèle image de votre activité. Notre Président. M. Auguste Crepy. marquait l'an dernier en termes excellents sa fonction dans la vie de la Société. « Cette publication, disait-il. demeure indispensable. non seulement pour tenir nos sociétaires au courant du mouvement géographique. mais encore pour encourager les patientes recherches des techniciens dont nous pouvons publier les travaux. assurer à notre Bibliothèque par voie d'échanges le service des publications des Sociétés correspondantes de France. des Colonies et de l'Étranger, et faire connaître au loin le nom de la Société de Géographie de Lille. »

Une définition si substantielle. se passe de commentaire assurément. Permettez-moi. cependant. d'y arrêter quelques instants votre attention.

Le Bulletin est véritablement la condition même de la vie de la Société. Il réveille et entretient l'intérêt que lui portent tous ses membres. Des conditions de santé, d'âge. de résidence. d'occupation peuvent s'opposer à la fréquentation de nos conférences. de nos excursions. Assez nombreux sont ceux qui ne peuvent s'associer à ces manifestations collectives. Mais voilà que quelques feuilles imprimées leur en apportent périodiquement, soit le compte rendu détaillé, soit au moins l'écho. Ils ont alors l'impression d'appartenir à un groupement agissant. de participer à son activité. Impression singulièrement efficace. pour secouer les indifférences et prévenir les désertions. On sait. à n'en pas douter. avec quelle impatience notre Bulletin est attendu, avec quel intérêt il est lu. Il constitue le lien le plus fort entre tous nos membres. Et nous sommes avertis de ce qui se passerait si ce lien se relâchait. Beaucoup d'associations provinciales traversent dans la France entière une crise grave et prolongée. Le recrutement devient difficile. les défections se multiplient. Ce n'est pourtant pas que nulle part, les conférences manquent. disons-le sans ironie. Mais on voit partout un rapport étroit entre la décadence des Sociétés et l'irrégularité ou l'insuffisance de leur Bulletin. Les difficultés

matérielles croissantes qui ont amené, dans beaucoup de cas, des Sociétés à supprimer la publication de leurs actes ont eu les conséquences les plus redoutables pour la vitalité des centres scientifiques provinciaux.

Et pourtant, ce n'est pas aux lecteurs de notre Bulletin que j'apprendrai quel rôle capital les Revues locales ont joué dans la diffusion de l'esprit géographique. Il y a aujourd'hui une école géographique française qui a sa marque distinctive, qui peut prétendre marcher de pair avec l'École allemande, l'École anglaise ou l'École américaine. Elle se réclame de la grande mémoire de Vidal de la Blache. Ce qui est peut-être plus remarquable, ses productions ont trouvé des lecteurs dans notre pays. Il existe désormais en France un public qui achète et lit des ouvrages d'un abord souvent austère. Or ce public, c'est en grande partie aux Sociétés de Géographie que revient l'honneur de l'avoir formé par leurs Bulletins. Parallèlement, l'intérêt pour les choses coloniales s'est éveillé depuis cinquante ans d'un bout à l'autre de notre territoire. On s'intéresse à tous les progrès de la France d'Outre-Mer. Les noms des grands pionniers de notre entreprise d'expansion qui furent en même temps de magnifiques ouvriers de la science, sont familiers à tous. Dans la vulgarisation de leur œuvre, dans la transformation de l'esprit national, dans l'élargissement de notre horizon et de nos légitimes ambitions, des Bulletins comme le nôtre ont eu leur belle part. A l'heure où la connaissance du monde extérieur est plus que jamais indispensable à cause de la solidarité croissante de toutes les régions du globe, où nos colonies sont notre plus grand espoir, ce sont là des raisons bien puissantes pour souhaiter que les seuls organes où le grand public peut trouver des renseignements contrôlés et précis sous une forme abordable à tous, ne périclitent pas, faute de subsides.

Le Bulletin d'une Société de Géographie a encore une autre fonction. Il a sa place marquée au premier rang dans ce mouvement d'idées et de recherches sans lequel il ne peut pas y avoir de renaissance régionale dans notre pays. Bien plus que les Revues d'histoire ou d'archéologie — ceci soit dit sans esprit de concurrence — il peut aider à la formation de la conscience régionale. La nécessité de cette renaissance, c'est encore un des enseignements de Vidal de la Blache ! Elle n'est possible que si elle s'appuie sur une exacte connaissance des choses. Les aspects caractéristiques du sol, du ciel et des eaux dans une région, leurs liens avec les formes spéciales de l'activité humaine qui s'y enracinent, la participation à une vie de relations plus générale, et les intérêts et les besoins et toutes les manifestations changeantes de la vie dans notre coin de terre, voilà de grands objets pour notre curiosité. Leur intérêt scientifique se double d'un intérêt pratique. Or les grandes revues géographiques ne peuvent faire à ces préoccupations qu'une place mesurée. Elles répondent à d'autres nécessités. C'est aux revues locales de rassembler tous ces renseignements et de constituer comme un immense répertoire géographique de la France. Elles y gagnent d'avoir chacune sa physionomie propre. La Revue de Lille ne ressemble pas à celle de Bordeaux,

ni à celle de Montpellier, ni à celle de Marseille, ni à celle de Lyon. Et quelle sécurité morale pour le travailleur attaché à sa région — vous savez d'expérience qu'il s'en trouve dans le Nord — s'il sait pouvoir compter sur une publication qui accueillera son œuvre. Vous dirai-je, Messieurs, qu'en me laissant entraîner à tracer ce tableau idéal d'un Bulletin de Société de Géographie, j'ai le sentiment de caractériser le vôtre.

Enfin, mieux un Bulletin remplira ces conditions, plus le rayonnement de la Société s'accroîtra, plus se trouvera facilité le service d'échanges avec des Sociétés correspondantes. Point de vue qui a son prix. Vous connaissez les inconvénients entraînés dans l'ordre intellectuel par notre excessive centralisation. Certains vont jusqu'à prétendre qu'on ne peut pas travailler en province faute de renseignements. Il y a là, avec quelque exagération, un fond de vérité. Toutes les personnes qui ont besoin d'une documentation exacte sur des pays étrangers — ce ne sont pas seulement les travailleurs de la plume — se trouvent gênées par la difficulté de se procurer des revues, presque toujours absentes des bibliothèques publiques. Grâce à leurs services d'échanges, les Sociétés de Géographie peuvent constituer de riches collections d'une inestimable utilité.

Vous m'excurez de vous avoir un peu longuement parlé du Bulletin. Il représente, vous le savez, un des gros soucis des deux Secrétaires qui le revêtent leur signature. Nous sommes engagés d'honneur à ce qu'il soit digne de vous. C'est avec une moindre préoccupation des responsabilités morales que je vais vous parler des conférences, selon l'usage.

La série des Conférences de cette année ne l'a cédé ni en variété, ni en valeur éducative aux précédentes. Une fois de plus, nous devons remercier Monsieur le Président, de son effort si heureux pour grouper à chaque campagne les orateurs les plus distingués. Je me persuade que le rappel des sujets traités ne sera pas trop fastidieux puisqu'il évoquera pour beaucoup d'entre vous des heures agréables.

Les événements politiques de cette année — et les plus récents — ne vous ont pas permis d'oublier les vues si perspicaces et d'une si grande portée que M. Georges Blondel vous exposait en Séance solennelle, sur la situation actuelle de l'Allemagne. Certains sujets ont, hélas, le privilège d'une triste actualité.

Le 28 Janvier, M. Auguste Chevalier, vous entretenait de ses voyages en Afrique et en Asie, qui ont été si féconds pour la connaissance phytogéographique du monde tropical. Le 2 Février, M. le Chanoine Leleu, vous conduisait à travers les Pyrénées, de l'Océan à la Maladetta et vous faisait admirer les sites encore trop peu fréquentés d'une chaîne riche en contrastes. C'est un grand sujet que traitait devant vous, M. de Rallin, le 9 Février, et qui intéresse la prospérité de la France : le représentant de la Ligue Maritime et Coloniale, a puisé dans sa forte conviction, les accents les plus persuasifs pour vous parler de la marine marchande, et de son rôle dans la vie d'une nation.

Il a suffi, le 16 Février à M. l'Abbé Henry, d'écouter la voix de son cœur pour commenter les aspects de la Cathédrale de Reims avant, pendant et après la guerre : était-il une ville en France où il fut assuré d'être mieux entendu ?

Le 26 Février, le R. P. Aizier. S. J., évoquait le plus piquant contraste, celui qui oppose Vieille Chine et Jeunes Chinois. Monde obscur où seul un observateur aussi délié peut porter quelque lumière. Vous vous êtes retrouvés sur un terrain plus connu, le 2 Mars, lorsque M. Wibaux, vous a conduits en auto à travers le Maroc : contrée où nous ne sommes que d'hier, aussi familière pourtant à quelques uns de nos touristes que notre Algérie. Notre politique assurément y trouve plus aisément sa voie que dans ce trompeur Orient où se déchaînent les convoitises.

Le 9 Février. M. Michel Lhéritier, vous a dit ce qu'il avait vu dans la Grèce d'aujourd'hui et ce qu'on pouvait préjuger de son rôle politique et économique.

Le 26 Mars, c'est de l'Egypte que M. Albert Millet, vous entretenait : son séjour dans cette contrée l'avait préparé à vous exposer des problèmes dont les données mêmes échappent parfois à nos consciences occidentales.

Entre temps, le 30 Mars, M. le Chanoine Delsaux, vous guidait aux défilés de ce Rhin héroïque que l'imagination germanique environne des plus troubles prestiges. Où qu'on vous ait conduits, au milieu des plus grands spectacles, c'était encore aux hommes, à leurs passions et à leurs rêves qu'on vous ramenait presque toujours. Avec M. Jean Bosler, le 30 Mars, vous avez échappé à l'humanité : on eût trouvé difficilement un conférencier plus qualifié pour vous parler du système solaire, des planètes et de leurs satellites. Enfin le 2 Avril, la campagne a été close sur une note française, disons régionaliste, par une Conférence de M. Roux-Parassac, la Vallée du Rhône.

La campagne 1922-1923 s'est ouverte sur une note analogue avec la conférence de M. René Mathieu, Terres et gens de la Normandie. Le 10 Octobre, le 15, M. Léon Berthaut, vous parlait avec son lyrisme accoutumé de la mer, grande route des nations. Le 26, notre Trésorier, M. Pierre Decroix, vous traçait dans une causerie accompagnée de projections cinématographiques un séduisant tableau des sports d'hiver : est-il un maître à qui nous consentions à nous abandonner avec plus de confiance ? Une Société comme la nôtre ne pouvait pas ne pas ne pas accorder à la mémoire du Prince Albert de Monaco, l'hommage qui lui est dû. M. Thoulet, qui fut son collaborateur, est venu rappeler ici, le 9 novembre, ses campagnes océanographiques. Les longs services que M. Thoulet a rendus à la science, conféraient à son témoignage une particulière autorité. Ce devoir accompli comme il convenait, nous nous sommes de nouveau tournés vers les pays du soleil : sous notre ciel voilé, l'imagination ne résiste pas à leur attrait. Et le 12 Novembre M. Meys, nous montre Brousse, Scutari et les îles Prinkipo : le 23,

M. l'Abbé Olivier, nous raconte un pèlerinage récent en Terre Sainte et peint la situation actuelle de la Palestine, et le 30 Novembre, avec le R. P. Derville, S. J., nous accomplissons une visite à Tazza la mystérieuse : mœurs, coutumes, famille, religion, il a vu toutes ces choses naguère, alors qu'il portait un autre habit, bien honorable aussi.

Le 10 Décembre, M. Georges Froment-Guieysse, nous emmène sous des cieux plus ardents. Ces petites Frances du Pacifique que le Comité de l'Océanie française nous apprend à connaître et à aimer, de quels soins ne devons-nous pas les entourer ? Elles assurent de l'autre côté du monde le rayonnement de notre influence. Si nous en avons le ferme propos elles seront les étapes d'une grande route française tout autour du globe. Mais, voici les étapes d'une route moins lointaine. Le 19 Décembre, M. Alfred Fichelle, nous faisait visiter Prague, ville historique, il est superflu de dire avec quelle double compétence d'historien et de géographe ; le 24, M. Marcel Emerit, nous apportait ses impressions de voyage de Munich à Vienne, aux pays allemands du Danube, dans des contrées où s'entretient la plus implacable haine contre le nom français. Et le 28 Décembre, en Assemblée générale, M. André Lirondelle, Professeur, à la Faculté des Lettres, évoquait avec un charme inégalable ses souvenirs des jours d'autrefois, sur la Volga. Pendant que nous l'écoutions, si éloignés des préoccupations présentes, toute la poésie de la vieille Russie nous enveloppait. Nos marches de l'Est, aussi ont eu leur place. Le 14 Décembre, M. l'Abbé Auguste Coupé, avait décrit la cité pittoresque et artistique de Colmar. Le 18 Janvier, M. Pierre Deffontaines, nous a tracé à propos de la Lorraine, de toute la Lorraine, un tableau de géographie humaine et économique. Il nous a fait de ses richesses et de son activité le plus limpide exposé et nous avons écouté avec intérêt ses suggestions touchant les relations du Nord et celles des pays lorrains.

Il m'a fallu violenter quelque peu pour les besoins de la cause l'ordre chronologique. Vous me reprocheriez cependant de ne pas vous rappeler la conférence de M. J. Alphonse Dufour, sur la Syrie, sa situation actuelle, ses ressources, son avenir, le 21 Décembre ; plus près de nous, la si émouvante et si belle causerie de M. l'Abbé G. Decroo, une Mission catholique en Perse durant la guerre, du 11 Janvier. Enfin, M. L. Frédéric Rouquette, le 25 Janvier a fermé la série en nous contant sa traversée de l'Islande et sa randonnée au Groënland de la façon la plus pittoresque.

Grâce à l'activité de votre Président, les conférences représentent la manifestation de votre activité qui souffre le moins de la dureté des temps : on trouve facilement, il est vrai, des gens qui parlent, il est moins aisé de distinguer ceux qui ont vraiment quelque chose à dire. On pourrait souhaiter que toutes les manifestations de notre vie collective, spécialement les excursions en fussent au même point. Il faut embrasser toutes les tâches : elles ne sont pas telles qu'elles ne se puissent accomplir.

La lecture de ce rapport terminée, M. le Président présente ainsi Mgr Baudrillart :

« Monseigneur Baudrillart, de l'Académie française, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, Évêque titulaire d'Himéria, est bien connu à Lille, où il a donné jadis ses conférences sur l'histoire du Concordat et, au lendemain de l'armistice, une conférence sur son œuvre de propagande française à l'étranger pendant la guerre.

Cette œuvre, il la poursuit encore en dirigeant le Comité Catholique des amitiés françaises à l'étranger.

Il y a quelques mois, d'accord avec le Gouvernement, Mgr Baudrillart, a entrepris un nouveau grand voyage de propagande à l'étranger, analogue à ceux qu'il a faits, pendant la guerre, en Espagne et aux États-Unis.

Il s'est dirigé cette fois vers l'Argentine, l'Uruguay et le Chili. Il y a été le représentant officieux du Gouvernement français et s'est appliqué à y réchauffer les amitiés françaises.

Il connaît parfaitement la langue espagnole et les civilisations néo-latines. Son grand ouvrage sur Philippe V et la Cour de France, qui a fait sa réputation d'historien, lui a donné autrefois l'occasion de devenir un spécialiste de tout ce qui regarde l'Espagne et ses anciennes colonies.

Sa réputation personnelle, l'autorité qui s'attache à sa qualité de Recteur d'un grand Institut, le prestige de l'Académie française lui assuraient un accueil particulièrement sympathique.

Il va nous dire quel fut cet accueil et nous faire part des impressions qu'il rapporte d'un voyage qui a contribué à faire connaître et aimer la France, à dissiper les soupçons et à réfuter les mensonges que propage dans l'Amérique du Sud l'influence allemande. »

. . . .

Nous donnons ci-dessous un compte-rendu détaillé, avec des extraits étendus de la conférence de Mgr Baudrillart.

Compte rendu détaillé de la Conférence de Mgr Baudrillart

de l'Académie française.

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

ARGENTINE — URUGUAY — CHILI

« Il n'en est pas de l'Amérique du Sud comme de l'Amérique du Nord et il ne faut pas s'attendre quand on parle de l'Amérique du Sud, à moins qu'on ne décrive certaines régions particulièrement pittoresques, à entendre citer des traits de mœurs aussi originaux que ceux que l'on peut rencontrer dans la grande République du Nord.

« Les États-Unis, eux aussi, doivent presque tout à l'Europe, mais ils la regardent un peu comme une aïeule affaiblie et arriérée.

« Au contraire, la grande préoccupation de l'Amérique du Sud est d'être tenue pour vraie et bonne européenne.

« Et en vérité, elle y a droit. Quand un Européen débarque à Buenos-Aires, il a l'impression d'être chez lui. Le général Caviglia, le vainqueur des Autrichiens, disait à notre Ministre, M. Clausse : « je me sens ici en Italie », et il ajoutait : « d'ailleurs, les trois-quarts des gens sont de mon pays. » Sauf, cette proportion, les Espagnols et les Français peuvent en dire autant. »

Ils le peuvent à cause de l'extrême courtoisie de l'accueil, de la politesse raffinée. Mais surtout, l'Argentine, l'Uruguay, et bien qu'à un moindre degré le Chili, c'est vraiment notre Europe Occidentale et Méridionale et cela pour quatre raisons : 1° communauté de race ; 2° communauté de culture ; 3° communauté de religion ; 4° enfin, influence actuelle de notre pays.

I.

Communauté de race.

Les races qui ont constitué l'Argentine et l'Uruguay sont européennes : espagnole, italienne, basque, française. (L'Uruguay ne diffère à peu près pas de l'Argentine : les Argentins n'ont jamais pris leur parti de sa séparation. L'Uruguay lui-même se désigne sous le nom de République Orientale, c'est-à-dire province orientale l'Argentine ; néanmoins, l'Uruguay tient extrêmement à son indépendance).

« On a envoyé en Argentine, écrit Martinez, de 1854 à 1912 : Italiens : 2.133.738 colons : Espagnols : 1.297.892 ; Français : 206.912 ; Anglais : 51.660 ; Austro-Hongrois : 80.736 ; Allemands : 55.068 ; Suisses : 31.624 ; Belges : 22.186 ; autres nationalités ; 368.529 ».

La race espagnole conserve la suprématie ; les Italiens se transforment facilement en Espagnols, au moins jusqu'à présent ; ils adoptent la langue espagnole, modifient leur nom. Peut-être dans l'avenir n'en sera-t-il plus ainsi en raison de l'éducation très italienne donnée par les Salésiennes et les religieuses de Marie Auxiliatrice aux enfants du peuple de sang italien.

Excellence des *éléments basques*, basques français et basques espagnols, d'où sont descendues plusieurs des principales familles.

Enfin, les *éléments français* proprement dits sont supérieurs à ce que l'on croit en général.

De ce mélange, s'est formé un type assez homogène et généralement beau.

Sans doute, dans les campagnes éloignées de la province de Buenos-Aires et dans les villes, surtout celles qui sont proches des frontières du Brésil, de la Bolivie et du Chili, il y a une *population créole* assez dense descendant des Espagnols et des Indiens. « Le crime des Espagnols des premiers temps,

dit-on volontiers dans ce pays, est d'être venus sans femmes. » Ils ont épousé des indigènes : de là la population créole. Parmi ces familles, il en est cependant qui se sont élevées et qui tiennent aujourd'hui leur place dans la Société. C'est malgré tout l'exception : la plupart des grandes familles sont du sang uniquement blanc.

Quant aux purs *Indiens*, il n'en reste que fort peu, dans les régions de l'extrême frontière. Nous n'en avons guère vu que dans la province de Tucuman employés comme ouvriers agricoles, ou malades dans les hôpitaux.

La situation est la même dans l'*Uruguay*.

Au *Chili*, il en est un peu différemment.

La haute classe est presque exclusivement composée d'espagnols se rattachant souvent à des familles venues à l'époque coloniale. Il y a eu cependant un assez grand nombre de mariages entre espagnols, basques, italiens et français, mais à un degré bien moindre qu'en Argentine.

La classe inférieure, beaucoup plus nombreuse proportionnellement que dans ces deux derniers pays, est composée de métis espagnols et d'indiens et, parmi les indiens, surtout d'Araucaniens qui, aujourd'hui encore, habitent en grand nombre les provinces du Sud.

Ces *Araucaniens* sont une race extrêmement vigoureuse et leur mélange avec les espagnols a donné une race à la fois forte et agile. C'est parmi ces hommes que se recrutent principalement l'armée chilienne.

« Le jour de la fête nationale du Chili, j'assistais à la revue. Je fus extrêmement frappé de la précision des mouvements et de l'allure martiale de ces hommes. Le Président de la République me dit : « Ce sont des soldats qui n'ont que quatre mois de formation. » J'étais justement émerveillé. Parmi ces soldats, il en est qui font carrière dans l'armée et il n'est pas rare de rencontrer parmi les officiers des types appartenant à cette race créole ».

Donc, dans l'ensemble, on peut affirmer la communauté de race entre les Argentins, les Urugayens et les Chiliens de la classe supérieure d'une part, et l'Europe Occidentale et Méridionale de l'autre.

Une telle communauté entraîne naturellement des affinités de caractère et une sympathie profonde. Mais certaines différences naissent évidemment des conditions nouvelles où se développent ces races d'origine européenne : l'influence du climat, du sol, le fait d'appartenir à des pays où presque tout est à créer donnent des allures assez particulières, surtout aux hommes. C'est par là que, peut-être, ils se rapprocheraient un peu des Américains du Nord, bien qu'ils en demeurent, somme toute, très éloignés.

II.

Communauté de culture.

De tous ces peuples, on dit qu'ils sont latins, non pas seulement par le sang, mais par la civilisation et par l'éducation qu'ils reçoivent.

« Pendant longtemps, les classes supérieures ont puisé directement à la

source de la civilisation latine. Cependant, par le fait de la vie coloniale et ensuite des occupations qui incombaient à ces hommes obligés de mettre en culture des terres qu'il fallait défricher, ou de créer de toute pièce l'industrie, la culture classique n'a jamais pu tenir la place considérable qu'elle occupe dans nos vieux pays. S'ils sont réellement latins, c'est par l'intermédiaire de l'Espagne, de l'Italie et de la France, c'est-à-dire des trois nations qui possèdent la quintessence de la culture latine passée dans les littératures nationales. Aujourd'hui, c'est exclusivement par l'entremise des littératures de ces trois nations que s'exerce l'influence latine et aussi par les œuvres originales des écrivains nationaux.

« Depuis une vingtaine d'années, l'enseignement du latin a été aboli dans les collèges. Il en résulte que la haute société elle-même ne tardera pas à l'ignorer complètement.

« L'enseignement est partagé en trois branches comme en France : primaire, secondaire et supérieur.

« L'enfant, de 6 à 14 ans, doit poursuivre obligatoirement ses études primaires. A 14 ans, il est libre d'entrer au collège national ou dans quelque établissement d'enseignement secondaire libre. Les examens de passage, peu difficile, élimineront au cours de leurs études un petit nombre de jeunes gens : la grande majorité les poursuivra jusqu'à 18 ans. Mais dans ces études secondaires, il n'y a pas de sections différentes comme chez nous. Tous les élèves suivent le même programme, et ce programme est exclusivement technique et scientifique. On n'enseigne que l'histoire du pays, quelques éléments de philosophie morale et l'on donne une idée sommaire des littératures étrangères. Il n'existe pas d'examen d'ensemble analogue à notre baccalauréat.

« Quant aux maîtres, il est fort peu de professeurs de carrière. Depuis 1905 seulement, il existe une Ecole normale de professeurs et un Institut secondaire de professeurs. Les cours dans les collèges, sont faits par des avocats, des médecins, des ingénieurs. Il est facile d'en conclure que la culture littéraire et classique ne tient désormais dans ces études qu'une place tout à fait insuffisante. Il en résulte que le français n'est plus guère enseigné aux générations présentes que comme une langue commerciale et encore assez parcimonieusement. Si la culture française proprement dite venait à disparaître, les conséquences seraient pour nous très graves.

« Je me suis permis de signaler ce danger au nouveau Président, M. de Alvear. »

Sans doute, il y a les Universités. Mais, d'abord, les études secondaires sont telles qu'un léger examen d'entrée est nécessaire pour permettre à ceux qui sortent des collèges de suivre avec quelque profit les cours Universitaires. En outre, étant donnée la formation antérieure, l'enseignement des universités se borne à peu près à celui du droit, de la médecine et aux applications des sciences. De plus les Universités argentines (Buenos-Aires, La Plata, Cordoba,

Université du Littoral) sont présentement en pleine crise (grèves d'étudiants, conseils mixtes des professeurs et d'étudiants : pas de vraie liberté d'enseignement : rigueur des programmes imposés à tous ; absence d'émulation entre les Universités ; influence néfaste du dernier Ministre de l'Instruction Publique. Salinas).

M. de Alvear réagit. Mgr Baudrillart est intervenu auprès d'une congrégation religieuse française pour qu'elle instaure dans un collège de Buenos-Aires une section d'enseignement supérieur classique.

« Y a-t-il des chances de succès pour une telle tentative ? Peut-être.

« Il y a, en effet, dans chacun de ces pays, des hommes éminents dont l'esprit très cultivé représente toutes nos vieilles traditions (Larreta en Argentine, Zorilla de San Martin en Uruguay ; Mgr Errazuriz au Chili). Et même parmi ceux qui ne sont pas du tout les représentants du passé, on dirait qu'il y a une certaine nostalgie de la culture classique.

« L'extraordinaire succès des conférences de M. Fougères, professeur à la Sorbonne, traitant uniquement l'archéologie grecque, est une preuve de cette sympathie latente qui demeure dans le peuple argentin pour l'antiquité classique. »

Il faut faire mention de l'Académie de Santiago du Chili, de l'Université catholique et de son Recteur, Mgr Casanueva.

« Si par malheur il y avait rupture complète avec l'éducation classique, les conséquences seraient graves, même dans l'ordre politique. »

III.

Communauté de religion.

« A la grande différence des États-Unis de l'Amérique du Nord si profondément marqués au coin du protestantisme, les États de l'Amérique du Sud ont avec ceux de l'Europe occidentale et méridionale le lien commun du catholicisme et chacun sait combien la religion, même quand elle est imparfaitement respectée, marque de son empreinte les mœurs et la vie d'un peuple.

« Dans l'ensemble, le cadre de la vie est encore un cadre catholique, sauf en Uruguay où il y a séparation de l'Église et de l'État. La religion catholique est encore considérée comme religion dominante ou même comme religion d'État ; bien que tous les cultes soient tolérés et qu'il y ait en fait une absolue liberté de conscience et de culte, il subsiste un grand respect extérieur de la religion.

« Mais quel est l'état véritable de ces pays au point de vue religieux ?

« Il faut distinguer entre les trois pays dont nous nous occupons.

1° En Argentine. — « Des hommes d'opinions très différentes qui ont écrit sur l'Argentine à leur retour en Europe, comme M. Clémenceau, M. Huret, le R. P. Burnichon de la Société de Jésus, se sont accordés à dire qu'au moins chez les hommes la religion en Argentine est fort superficielle et qu'en réalité la plupart des hommes sont des libres-penseurs avérés. Il est certain qu'il y en a beaucoup. De nombreux directeurs de collèges, même de collèges religieux, avouent que la plus grande partie des enfants confiés à leurs soins perdent la foi avant la fin de leurs études.

« La cause principale en est la légèreté des mœurs. Ces hommes ne deviennent points des ennemis de la religion, mais secouent un joug qui les gêne. D'autre part aussi, il n'y a point dans la plupart des têtes de principes assez solides et assez cohérents. Des idées contradictoires cohabitent facilement dans le même cerveau et cela remonte à l'origine même de ces républiques.

« On ne doit pas oublier en effet qu'elles se sont constituées sous l'influence des idées révolutionnaires qui ont entraîné la France et l'Europe occidentale à la fin du XVIIIe siècle, et aussi des idées qui ont provoqué l'indépendance des États-Unis. Ces idées coexistaient elles-mêmes avec tout le cadre extérieur du catholicisme maintenu par la domination espagnole, mais ce catholicisme était fort imprégné des idées joséphistes ou régalistes, de telle sorte que des hommes très religieux, beaucoup de prêtres et même de moines accordaient à l'État des droits presque illimités. Ce sont ces hommes laïques ou ecclésiastiques qui ont fait la révolution de l'indépendance entre 1810 et 1823. Ils croyaient très possible d'associer l'essentiel de leur foi et les idées d'extrême liberté dans tous les sens qu'ils invoquaient pour secouer le joug antérieur.

« Aujourd'hui encore, vous entendrez dire constamment : nous devons tout ce que nous sommes à la France de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, et même de Diderot. Et les mêmes hommes font profession de catholicisme.

« Ce n'est pas à dire cependant qu'il n'y ait pas en Argentine, parmi les hommes d'excellents catholiques, et je crois qu'à ce point de vue il y a progrès marqué sur le temps où le Père Burnichon et M. Clémenceau ont visité ce pays. J'ai vu d'admirables catholiques membres du Tiers-Ordre (comme MM. Pereira et Cullen) qui ont une vie d'œuvres, d'austérité, de piété et qui sont en toutes choses l'exemple de leurs concitoyens.

« Les femmes sont sérieusement catholiques et de plus en plus préoccupées de l'être avec science, autant qu'avec foi et piété. M. Huret et quelques autres ont dépeint les femmes argentines comme causant uniquement entre elles de petites dévotions, de leurs madones et de leurs saintes préférées, des congrégations ou associations pieuses auxquelles elles appartiennent, et tout cela avec petitesse et mesquinerie.

« Quant à moi, j'ai fréquenté plusieurs dames d'une haute intelligence en même temps que d'une haute piété, et j'ai visité des centres d'études

religieuses récemment fondés. Ces centres étaient fréquentés par de nombreusse jeunes filles, par des jeunes femmes et même par des femmes mûres qui suivaient les cours avec la plus profonde attention. cours vraiment supérieurs de philosophie, d'histoire ecclésiastique, de dogme, de littérature. Or les femmes ont une très grande influence sur la société.

« Il ne faut pas d'ailleurs juger de la religion en Argentine uniquement par Buenos-Aires. De même qu'en France, les villes de provinces ont des éléments extrêmement sérieux restés fidèlement attachés à toutes les traditions (Santa-Fé. Cordoba. Tucuman). »

Le clergé : insuffisance de son recrutement ; mode de nominations des évêques ; droits excessifs accordés à l'État ; désir de séparation de l'Église et de l'État se manifestant chez les meilleurs ; tentatives importantes faites par l'Union Populaire catholique argentine. Si cette union parvient à réaliser ses projets, il est certain que le catholicisme en recevra un très grand accroissement.

2° Au Chili. — La situation paraît meilleure qu'en Argentine au point de vue religieux dans la classe supérieure. Celle-ci donne relativement beaucoup de prêtres : c'est uniquement dans ses rangs que se recrute le clergé. Les évêques : Mgr Errazuriz, archevêque de Santiago. Mgr Edwards. son auxiliaire ; Mgr Castro, évêque d'Ancud ; Mgr Fuenzalida. évêque de Conception.

De la religion dans le peuple. mais trop souvent superstitieuse et grossière et s'associant à un trop mince souci des lois de la morale.

3° Dans l'Uruguay. — Séparation de l'Église et de l'État. Gouvernement violemment anticlérical depuis vingt ans. Le rôle de M. Battle. le Combes de Montevideo. Attentat contre l'archevêque. On a remplacé des fêtes religieuses par celles de « l'enfant, de la famille. de l'humanité, des plages » etc. Par prudence. on les a fait coïncider avec les fêtes religieuses : Noël, Épiphanie. Ainsi. on ne change pas les habitudes du peuple et on change son esprit. Il y a quelques années. un prêtre ne pouvant pas sortir dans la rue en costume ecclésiastique sans être insulté ou frappé. On a poussé tout beaucoup plus loin qu'en France : plus de croix dans les cimetières, même sur les tombes, laïcisation des noms de villes. pas de processions. pas d'eau bénite dans les églises ; et dans l'ordre moral. divorce à volonté ; les enfants naturels sur le même pied que les enfants légitimes. Cependant. la séparation de l'Église et de l'État s'est faite dans des conditions honnêtes.

Les catholiques se sont ressaisis. Il y a un parti catholique proprement dit appelé l'*Union civique* et des catholiques dans tous les partis. Ces catholiques ont des chefs éminents ; M. Zorilla de San Martin et les frères Gallima ; M. de Yeregui ; ils ont un journal actif : *Le Bien Public*, une grande association de jeunesse catholique et des associations ouvrières. Les catholiques

espèrent un succès considérable aux prochaines élections. Il y a des conversions éclatantes comme celle du Dr Morelli. Plus de 400 étudiants catholiques à l'Université. L'exemple de la France sera décisif.

La religion réagit-elle sur la politique ? Oui et non.

Non, s'il s'agit d'une action directe ; oui, par l'intermédiaire des femmes, notamment dans la politique argentine. Les femmes ont réussi par deux fois à faire repousser la loi du divorce (message du Président Irigoyen, 19 Septembre 1922). Seulement, il est à craindre que cette influence ne dure pas.

« Un changement profond s'introduit dans tous ces États ? Tous les hommes jusqu'à présent ont vécu de politique en même temps que d'affaires ; mais c'étaient des hommes appartenant à la société proprement dite ; sur ceux-là, l'influence des femmes est grande. Ils sont courtois et même timides vis-à-vis des femmes, et peut-être d'autant qu'ils sentent qu'ils ont à se faire pardonner leurs infidélités.

« Or maintenant, il y a tendance, de la part des politiciens, à chercher leur appui directement dans la masse populaire. Il se forme une plèbe urbaine à Buenos-Aires. Beaucoup d'émigrants ne veulent pas aller cultiver la campagne, attirés qu'ils sont par les plaisirs des villes, exactement comme chez nous. »

Même au Chili, tendance à s'appuyer sur les métis. Exemple donné par M. Irigoyen à Buenos-Aires, et par M. Alessandri au Chili.

« Il va sans dire que ces classes populaires sont à peu près complètement inaccessibles aux influences de société. Ainsi les 14 députés socialistes qui se trouvent aujourd'hui à la Chambre de Buenos-Aires. Cet état de choses entraînerait des conséquences de toutes sortes et pourrait évidemment compromettre l'influence française. »

IV.

Influence actuelle de notre pays.

1° *Dans l'ordre économique.* — Initiatives françaises.

2° *Mais cette influence est surtout intellectuelle.* Le droit ; la médecine ; les lettres. Témoignagne des écrivains : Leopoldo Lugones et Enrique Larreta, correspondant de l'Institut, ancien Ministre d'Argentine à Paris. Ce dernier a dit maintes fois avec éloquence ce que l'Amérique du Sud doit aux idées françaises « ces idées de France dont la terre est semée tout entière, graines ailées, graines voyageuses entre toutes, comme celles qui doivent à leur aigrette de légèreté et de grâce la puissance de s'élever dans les airs et de parcourir le monde. »

Devenu à la fin de 1910 le représentant de son pays, il répète que la civilisation argentine s'est appuyée, au temps de ses premiers pas, sur le

génie civilisateur de la France. « Votre lumière a éclairé et animé notre matin... Pour nous, vous êtes les vrais héritiers de la Grèce dans le monde moderne... Aucun peuple ne fut jamais plus apte aux jeux subtils de la raison, aux compréhensions les plus diverses de la science, de l'art, de la vie tout entière dans ses austérités et ses jouissances... Oui, la belle harmonie, symbolisée par les attributs d'Athéna pacifique et guerrière, vous avez su la maintenir ici dans toute la sagesse et la noble mesure des forces dominatrices. »

Son admirable attitude pendant la guerre. Propagande : « Ce qui ressort surtout de l'actuel conflit européen, c'est la magnifique verdeur physique et morale de la race latine. »

C'est le d'Annunzio de l'Espagne transatlantique ; il ne put entraîner son pays, mais il n'a pas cessé de chanter la France : « Terre de l'harmonie souveraine, pays de Montaigne et de Pascal, de la grâce dans la sagesse et de la logique dans le vertige : pays de l'idéalisme hasardeux et de la prévoyance ménagère ! Aussitôt la guerre terminée, elle n'a donné que des preuves de sagesse. »

En Uruguay. — M. Buero, Ministre des Affaires Etrangères parlant au général Mangin en 1921 : « Vous (*les Français*) êtes artistes, poètes, libérateurs. Votre droit unifie sans à coup la rigidité justicière de la conquête romaine grâce au bon sens des coutumes originaires. Vous êtes dociles et agiles, dans les arts délicats de la paix : fermes et sages dans les rudes arts de la guerre. Vous avez réédité en plein âge contemporain le lointain miracle de Sophocle, le divin adolescent qui, après avoir vaincu à la palestre avec la gloire juvénile de son corps marmoréen, se présentait devantl e tribunal sacré pour recevoir la palme d'or de ses immortelles tragédies. »

Au Chili. — Le Président du Conseil, M. Huneus, élève des religieux français : « Vous pouvez dire aux hommes illustres qui régissent la France que chez nous l'on vous admire et l'on vous aime... et que nous sommes redevables d'une gratitude profonde aux citoyens français et aux congrégations françaises qui se sont voués à l'enseignement et au progrès de notre patrie. »

Tous ces éléments étrangers n'empêchent pas qu'il y ait un *esprit national*. Son intensité. L'un des faits les plus caractéristiques de l'Argentine actuelle, c'est le développement de cet esprit national.

On pourrait croire que dans un pays si composite et d'un passé aussi récent, il est très difficile de constituer un véritable esprit national. Et cependant, c'est le contraire qui est vrai.

Les Argentins se créent pour ainsi dire un passé légendaire. Tout ce qui se rattache à la période de leurs origines es minutieusement recueilli et conté dans les écoles. Le général San Martin, héros de l'indépendance, est pour eux comme une sorte de Clovis et l'on raconte l'acte du général San Martin remettant à la Vierge son bâton de commandement avec la même componction que nos pères pouvaient raconter l'histoire du vase de Soissons.

Cet esprit national est entretenu dans les écoles qui sont soumises, à ce point de vue, à un régime véritablement intensif.

Les différences d'origine des écoles ne gène en rien cette culture générale de l'esprit national. Il y a des collèges nationaux, des collèges tenus par des religieux de toutes nationalités : partout l'enseignement est le même et donne les mêmes résultats au point de vue de cet esprit national.

« Ces pays, particulièrement l'Argentine, désirent être comptés pour quelque chose dans la politique mondiale, jouer un rôle politique et non pas seulement économique.

» Aidons-les à se faire dans le monde la place à laquelle ils ont droit. »

M. A. Crepy, remercie en ces termes Mgr Baudrillart :

Vouloir remercier l'éminent orateur d'une façon adéquate à l'ampleur et à l'intérêt de son sujet et aux jouissances littéraires qu'il nous a procurées serait une entreprise téméraire de ma part.

Les applaudissements que vous venez d'entendre, Monseigneur, vous l'ont dit d'une façon éloquente.

Aussi me bornerai-je, si vous le voulez bien, à vous remercier d'un simple mot, du fond du cœur pour la peine que vous avez prise de venir jusqu'à Lille et à vous assurer de la part de tout ce brillant auditoire que longtemps restera gravé dans nos mémoires le souvenir de cette agréable après-midi du 28 Janvier 1923.

On passe à la lecture du palmarès faite par M. René Giard, Bibliothécaire de la Société.

PALMARÈS DES CONCOURS DE GÉOGRAPHIE

DU 23 MAI ET DU 7 JUIN 1922

JEUNES GENS

PRIX PAUL CREPY

BOURSE DE VOYAGE D'UNE VALEUR DE 700 FRANCS

Sujet : *Les Vosges.*

M. Charles Lecompt, Étudiant à la Faculté des Lettres.

Monographies communales et Études géographiques concernant la Région du Nord.

PRIX DE 500 FRANCS.

M. Émile Beaujot, Étudiant à la Faculté des Lettres.

PRIX ERNEST NICOLLE

Bourse de voyage en Angleterre d'une valeur de 760 francs
réservée aux Élèves de l'École supérieure pratique de Commerce et de l'Industrie

M. Marcel Brune.

Géographie commerciale.

2e Série. — Sujet : *Le coton, pays producteurs, pays manufacturiers.*

Prix consistant en ouvrages géographiques d'une valeur de 100 francs
et une médaille d'argent
offerte par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

Mlle Yvonne Ribeaucourt, élève de l'École Supérieure de Commerce pour Jeunes filles.

Enseignement secondaire.

1re Série. — Sujet : *L'Inde anglaise.*

1er Prix : Médaille de Vermeil offerte par M. Godin.

M. André Souilliez, Lycée de Tourcoing.

2e Prix *ex æquo* { MM. Jean-Marie Gantois, École Jeanne-d'Arc.
Jean Macarez, Lycée Faidherbe.

1er Accessit. MM. René Fray, Lycée de Tourcoing.
2e — Georges Charlet, Petit Séminaire d'Haubourdin.
3e — Julien Ghesquière, Id.
4e — Pierre Picquet, Institution Notre-Dame des Victoires, Roubaix.

2e Série. — Sujet : *Le Jura.*

1er Prix : MM. Jean Dieudonné, Lycée Faidherbe.
2e — Paul Boulanger, Lycée de Tourcoing.
1er Accessit. Albert Strée, Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing
2e — Maurice Delnatte, id.
3e — Marcel Lefèvre, Lycée de Douai.

3e Série. — Sujet : *Les principaux types de Plateaux.*

1er Prix : MM. René Delcourt, Institution Notre-Dame de Valenciennes.
2e — Jules Callens, Petit Séminaire d'Haubourdin.
1er Accessit. André Delcourt, Institution Notre-Dame de Valenciennes.
2e — Michel Poulet, Lycée de Douai.
3e — Alexandre Renard, École Jeanne-d'Arc.
4e — Michel Landrieu, Institution Notre-Dame de Valenciennes.

4e Série. — Sujet : *Les Pyrénées* (avec croquis).

1er Prix : MM. Jean Magot, Lycée de Tourcoing.
2e — Yves Brochen, id.
1er Accessit. René Kahn, id.

Enseignement primaire supérieur.

1re Série. — Sujet : *L'Australie* (avec croquis).

PRIX LÉONARD DANEL (*Voyage à la mer*).

1er Prix :	MM.	André Flament, École profess. de Fournes.
2e —		Marius Fardoux, École prim. sup. Haubourdin
3e —		Pierre Lecut, École profess. de Fournes.
1er Access. *ex æquo.*		Georges Duhem, id.
		Pierre Thibaut, École prim. sup., Haubourdin.

2e Série. — Sujet : *Les Iles Britanniques* (avec croquis).

PRIX LÉONARD DANEL (*Voyage à la mer*).

1er Prix :	MM.	Gérard Desiméon, École profess. de Fournes.
2e —		Lucien Helle, id.
3e —		Albert Herts, id.
1er Access. *ex æquo*		Myrtil Dumoulin, École prim. sup., Haubourdin.
		Jean Meurisse, Pensionnat St-Louis, Roubaix.
		André Thibaut, École professionnelle de Fournes.

3e Série. — Sujet : *Géographie physique de l'Amérique du Sud* (avec croquis).

PRIX LÉONARD DANEL (*Voy. à la mer*).

1er Prix :	MM.	Paul Honoré, Pensionnat St-Louis, Roubaix.
2e —		Robert Vansieleghem, id.
1er Accessit : *ex æquo*		Albert Gouble, id.
		Pierre Neyrinck, id.
		Pierre Subayrolle, id.

Enseignement primaire élémentaire.

1re Série. — Sujet : *Suède et Norvège.*

1er Prix :	MM.	Kléber Homan, École primaire supérieure d'Haubourdin.
2e —		Jean Piéton, id.
1er Accessit.		Hubert Anouilh. id.

2e Série. — Sujet : *Les grands fleuves de la France et les villes qu'ils traversent.*

1er Prix :	MM.	Michel Dion, École primaire supérieure d'Haubourdin.
2e —		Marcel Dahiez, id.
1er Accessit.		Émile Meschaert, Pensionnat St-Louis, Roubaix.
2e — *ex æquo.*		Louis Bossut, id.
		Lucien Sévéno, id.

JEUNES FILLES

Enseignement secondaire.

1re Série. — Sujet : *Les industries hydroélectriques de France et leurs applications, les centres principaux, les diverses formes, les projets.*

1er Accessit. MM^lles^ Irène Neyrinck, Collège de Jeunes filles, Roubaix.
2e — Claire Mérelle, id.

2e Série. — Sujet : *Quelles sont les causes géographiques qui déterminent une forte densité de la population dans certaines régions du globe.*

1er Prix : *Médaille Parnot.*
MMlles Marthe Holschuh, Collège de Jeunes filles, Roubaix.
2e — Suzanne Betz, id.

3e Série. — Sujet : *L'Indo-Chine française.*

1er Prix : *Médaille Parnot.*
MMlles Reine Walkens, Collège de Jeunes filles, Roubaix.
2e — Alicie Duhem, id.
3e — Lucienne Vandenbulke, id.
1er Accessit. Marguerite Walkens, id.

4e Série. — Sujet : *La Pologne.*

1er Prix : *Médaille Parnot.*
MMlles Thérèse Quilliet, Collège de jeunes filles, Roubaix.
2e — Agnès Béghin, id.
1er Accessit. Marie-Louise Lecry, id.
2e — Jenny Fairon, id.

Enseignement primaire élémentaire.

2e Série. — Sujet : *Les grands fleuves de la France et les villes qu'ils traversent.*

1er Prix : MMlles Louise Gottrand, École de la rue d'Isly.
1er Accessit. Marthe Lahaine, id.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

LA SYRIE

Par **M. A. DUFOUR**, Ingénieur.

M. le Président Auguste Crepy donne lecture d'une lettre du Général Gouraud qui regrette de n'avoir pu répondre à son invitation. Il donne ensuite la parole à M. Dufour pour la conférence dont le résumé suit :

L'orateur entre dans le sujet en relevant qu'en Syrie les habitants sont divisés par groupements religieux au nombre de vingt-neuf. Chaque religion est dénommée par ses ressortissants « nation ». Un peuple ainsi divisé forme un échiquier réparti en cases, chacune avec sa couleur, sa tradition. Il n'y a que le langage et des habitudes d'existence qui créent un lien entre ces nations. Le but du Général Gouraud a été de les fédérer en quelque sorte, pour le plus grand bien du pays et de ses habitants. L'idée d'une patrie syrienne grande et puissante est bien une idée française.

M. Dufour, après avoir énuméré les travaux du Haut Commissariat, conclut ainsi :

« Dans l'ensemble, le Mandat a été appliqué avec sagesse, avec pondé-
» ration et avec le souci constant de donner aux populations syriennes
» l'impression que nous sommes venus en amis, en frères aînés.

C'est là tout un programme ; les hommes pourront changer, la méthode initiale du premier Mandataire devra rester. La Syrie sera alors une Puissance intimement liée à la France.

Après ces observations sur l'Administration politique de la Syrie, M. Dufour aborde la question des ressources du pays. Sa vrai richesse ? que vaut-elle ? Quels efforts faut-il faire pour la recueillir et qui doit en être le bénéficiaire ?

M. Dufour a vu, et a étudié sur place ; ses conclusions méritent d'être tenues pour exactes. « La Syrie, est un pays éminemment agricole, son » sol, son climat, ses eaux, tout s'accorde pour faire de ce pays un » incomparable grenier de céréales. Mieux encore, on peut y cultiver » la betterave, la dessécher et l'exporter sous forme de « cossettes ».

Le conférencier montre la composition du sol, il examine ce qu'on produit avec les procédés primitifs actuellement en usage et déduit ce qu'on pourrait obtenir avec des moyens plus scientifiques. Il répond d'avance aux objections qu'on peut faire. Il s'étonne que tant de terres soient laissées en friche : sur 4 millions d'hectares prêts à être mis en culture, 700.000 seulement sont exploités.

La culture ne se limite pas aux céréales, elle s'étendra au coton, à la vigne, aux arbres fruitiers.

M. Dufour conclut ainsi :

Pour me résumer, j'ai, comme je vous le disais en commençant, la conviction que l'avenir de la Syrie est intimement lié au développement de son agriculture. Culture de céréales, partout où faire se peut. Développement de la culture de la vigne, notamment dans le Liban. Développement de la culture arbustive en utilisant les excellentes essences de la région de Damas. Culture alternée de la betterave et des céréales ; utilisation de la betterave pour la nourriture du bétail, pour la distillerie, pour produire un carburant devant suppléer au manque de combustible du pays et pour produire des betteraves sucrières qu'on pourra utiliser sur place pour la fabrication du sucre et qu'on pourra exporter sous forme de cossettes desséchées, dont nos sucriers feront un large usage. Culture du coton et sélection sévère des graines pour arriver à produire un coton syrien qui devra concurrencer les marques étrangères. Développement de la sériciculture trop abandonnée depuis la guerre. Enfin, développement de l'élevage et création des industries qui s'y rattachent telles que l'industrie de la laine d'un rendement si rémunérateur. Puis utilisation des cours d'eau, tant au point de vue de l'irrigation qu'au point de vue de la production de la force motrice par laquelle on suppléera au manque de combustible.

« Voilà un programme digne, d'intéresser tous ceux qui veulent voir la France conserver en Syrie le rôle prépondérant qu'elle doit y avoir et auquel les sacrifices énormes qu'elle y a consentis lui donnent droit ».

Les beaux clichés qui illustraient la conférence de M. Dufour étaient dus à l'obligeance du Haut Commissariat français.

LA LORRAINE

Par **M. Pierre DEFFONTAINES,**

Agrégé d'Histoire et de Géographie. Membre de la Fondation Thiers.

La Flandre et la Lorraine ont été si souvent unies au cours de l'histoire, elles sont appelées aujourd'hui à se donner une entr'aide si étroite et si utile au point de vue économique et même politique, qu'il est indispensable que les gens du Nord aient une connaissance approfondie de cette Lorraine aujourd'hui reconstituée.

Ce qu'il faut connaître, c'est moins sa physionomie physique que sa caractéristique humaine, son visage économique et social.

La Lorraine est par excellence une région humaine, le nom même est un nom d'homme, Lotharingie pays de Lothaire. Il a longtemps flotté, comme beaucoup de noms géographiques entre la mer du Nord et le Rhin et la Meuse, il a fini par se fixer sur une région étroitement définie.

Enchâssée entre de grands massifs forestiers, la Lorraine apparaît comme une immense clairière. Les grandes forêts de l'Argonne, des Ardennes, de Creutzwald, des Basses-Vosges et des Vosges gréseuses lui tracent une large frontière d'arbres.

Les portes qui la mettent en communication avec l'extérieur sont essentiellement des trouées dans la forêt, tel les passages de l'Argonne, tel le passage du pays gaumet au pied de l'Ardenne, tel surtout le col de Saverne qui n'est pas un col au sens physique du mot, puisque l'ancienne route, celle de Phalsbourg passait sur le plateau, mais qui est un col forestier placé à l'endroit ou le manteau d'arbres qui sépare la Lorraine de l'Alsace est le plus étroit et le plus facile à traverser.

Géologiquement, la Lorraine appartient au bassin parisien, mais les rivières lui ont donné une individualité propre ; au lieu de s'écouler vers la Seine et la Manche elles s'en vont, après s'être livré de terribles batailles, droit vers le Nord pour déboucher dans la mer du Nord. La Meuse a été la grande vaincue dans ces batailles de rivières, elle

a perdu tous ses affluents et elle promène dans sa large vallée des méandres indigents.

La caractéristique du paysage provient de la disposition Nord-Sud de tous les accidents : rivières, côtes régulières de collines, disposition générale des couches géologiques. Il s'ensuit que les « pays » se succèdent d'Est en Ouest comme en une vaste tapisserie régulière et rythmique.

Tout d'abord à l'Est, sur la frontière d'Alsace, le pays des forêts, des bûcherons et des charbonniers, puis le plateau lorrain « sans grâce et sans sourire » (Vidal de la Blache) avec ses grands étangs qu'on assèche périodiquement pour les transformer en cultures, assolement très spécial qu'on appelle « l'assec. »

Les côtes de Moselle coupent la monotonie du plateau lorrain ; à leur abri s'est installé un mode de vie heureux, plantureux même, sur les flancs de coteaux ou dans la douce vallée mosellane : des vignes, des arbres fruitiers, mirabelles et quetschers, des villages au nom joyeux, Rosérieulles, Chazelles, Lorry, des maisons à aspect méditerranéen avec leurs toits plats, des gens gais et bien gaulois ; pays fertile, pays de circulation, véritable axe de la Lorraine où se sont fixées les deux capitales : Metz, la ville des changeurs et des militaires, véritable ville de frontières, sentinelle vigilante et trafiquante, Nancy, résidence princière, le Versailles de l'Est, mais un Versailles créateur d'initiatives, bâtisseur d'usines et constructeur de mines.

Derrière cette zone active, c'est, à nouveau, le plateau lorrain, morne et vide, dominé par les côtes de Meuse, raides, sombres et pleines encore de souvenirs angoissants. C'est le cadre lugubre et grandiose à la fois de tous les cimetières de nos batailles successives.

Mais voici la Meuse en sa vallée, calme et riante, avec sa parure de prairies vertes, courte vision, car la grande frise des paysages lorrains finit vers l'Ouest comme elle avait commencé vers l'Est par un épais massif forestier, celui de l'Argonne.

Dans toutes ces variétés de « pays », c'est-à-dire de paysages, s'est développé un type uniforme de maisons et de villages.

De part et d'autre d'une large rue s'allonge le village lorrain composé de deux files rectilignes et régulières de façades toutes semblables, et si étroitement assemblées qu'il semblerait que toute l'agglomération n'est composée que de deux longues maisons se faisant vis-à-vis. Une partie de la rue sert de cour, chaque maison y a sa dépendance au « parge » où s'entasse le fumier et où se remisent les chariots.

La maison étroite et profonde, abrite sous son toit grâce à une parcimonieuse disposition, hommes, animaux et récoltes. La grand'porte en plein cintre traduit toute l'importance des récoltes de céréales (1).

Dans ces villages s'est maintenu l'ancienne vie lorraine, mais, à côté, une industrie active construit de nouveaux modes de vie et des agglomérations bien différentes.

La Lorraine est le premier pays du fer de l'Europe. L'exploitation de son minerai, la « minette », atteint le chiffre formidable de 62.000.000 t., le reste de la France ne produit que 1.800.000 t. On reconnaît deux aspects bien distincts dans cette exploitation du fer, le long de la côte de Moselle, et spécialement dans les festons que dessinent les petites vallées qui l'indentent, des mines ont été creusées en terrasses ; l'exploitation s'y fait tantôt à ciel ouvert, comme le long du ruisseau de la Côte-Rouge le bien nommé, tantôt par des galeries horizontales. La mine ici est toujours accompagnée de l'usine métallurgique. On les voit groupées au pied de la côte et dans les étroites vallées, Longwy, sur la Chiers, Villerupt, Micheville, la vallée de la Fensch et Hayange, la vallée de l'Orne avec Jœuf, Moyeuvre et Rombas, le centre de Nancy et ses annexes, Frouard, Pompey, Pont Saint-Vincent. Rien de saisissant que ces paysages d'usines enserrés dans les vallées creuses où se pressent les batteries de hauts fourneaux, les trains de laminoirs, les chemins de fer et les trolleys aériens, les maisons ouvrières qui grimpent à l'assaut des pentes. La nuit, la descente de la vallée de la Fensch évoque un paysage féérique où se succèdent les feux d'artifice des creusets des blocs rougis se promènent suspendus à des ponts-roulants, des halos gigantesques balafrent le ciel et un bruit d'activité fébrile emplit l'air.

Sur le plateau de Briey, le paysage minier est tout autre, l'usine ne s'y est pas installée, il n'y a que la mine, avec son cortège de cités ouvrières jaillissant brusquement du plateau nu et morne, comme un village de jouets. Le plus souvent l'exploitation est toute récente et il a fallu faire appel à la main-d'œuvre étrangère : italienne et polonaise. La population du canton de Briey a plus que doublé en dix ans.

La Lorraine est arrivée à occuper le second rang dans le monde pour la production du minerai après les États-Unis ; elle produit $\frac{1}{10}$ de la fonte et $\frac{1}{10}$ de l'acier du monde.

---

(1) P. Deffontaines et A. Choveaux. — La Région du Nord-Est. Paris, Hatier, 1921.

Le fer n'est pas la seule richesse minière de cette région. A l'Est de Nancy d'autres mines exploitent le sel, soit par des galeries, soit au moyen de chasses d'eau qu'on envoie se saturer de sel dans la mine, puisqu'on retire et fait évaporer. Autour de la mine, les industries chimiques Solvay ou Kulhmann extraient la soude et autres produits dérivés.

Les Vosges ont elles aussi leur industrie spéciale, industrie nouvelle, émigrée d'Alsace au moment de l'annexion. Le long de leurs vallées, s'alignent des files d'usines textiles, véritables rues d'usines et certaines de ces régions montagneuses dépassent 270 habitants au kil². Épinal est la capitale de ce jeune centre industriel.

Il faut noter aussi les faïenceries de Sarreguemines, les verreries de Baccarat, les draps de Sedan.

Il se dégage de cette Lorraine, par nature peu fertile et assez deshéritée, une impression de travail, d'énergie, d'esprit d'initiative, impression que l'on retrouve sur cet autre coin de frontière qui sont les Flandres.

Il faut davantage lier ces deux centres de travail identiques par la mentalité de labeur et d'effort : unir le charbon du Nord et le fer de Lorraine, organiser la liaison des deux industries textiles de Roubaix et d'Epinal.

Depuis bien longtemps on parle d'un canal du Nord-Est de Metz à Dunkerque (1), mais rien n'est encore entrepris ; bien plus, c'est vers Paris (port de Gennevilliers) qu'on cherche à expédier les fers lorrains.

Il est temps que le Nord réclame sa part de liaison avec l'Est ; tout le long de la frontière, des centres industriels tracent comme des jalons entre Lens-Lille et Metz-Nancy : Maubeuge, Mézières, Sedan, Longuyon. Il importe de regrouper tous ces noyaux d'activité et de constituer et solidifier le front industriel de France contre toutes les puissances rivales de l'Est.

---

(1) Voir le projet si bien étudié par M. Scrive-Loyer.

EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ

en 1923

La Commission des Excursions, réunie le 16 Avril sous la présidence de M. l'abbé Leman, a arrêté le principe d'un certain nombre d'excursions pour la saison d'été de 1923. Comme de coutume ces excursions feront l'objet d'un placard spécial comportant des précisions sur le programme et l'horaire ainsi que les noms des organisateurs. Dès maintenant nous pouvons annoncer que pour le mois de Mai sont prévues une visite au Musée Commercial (lundi 7), une excursion à St-Amand. En Juin on organisera un voyage à Anvers, et une promenade aux verreries d'Hirson. Pour Juillet on prévoit une visite aux mines de Bruay et des visites dans divers établissements industriels. A des dates non encore arrêtées dans le courant de Juillet et d'Août se placeront une semaine en Suisse et un voyage en Slovénie.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Notes régionales. — La personne et les travaux de M. Briquet sont familiers à tous ceux qui, dans notre région, s'intéressent à la géographie physique. Bien que ses fonctions présentes l'amènent à s'occuper de la France de l'Est [1], il ne cesse pas d'apporter de notables contributions à la connaissance des pays du Nord. Laissant de côté un travail plus considérable, de grande importance pour l'histoire du sol de la Belgique et des Pays-Bas [2],

(1) A. Briquet. — Alluvions anciennes et mouvements du sol dans la plaine d'Alsace. C. R. Séances. S. Géol. de France, 1923, p. 17-18.

(2) A. Briquet. — Le Néogène du Nord de la Belgique et des Pays-Bas et ses relations stratigraphiques. B. S. belge de Géol., de Paléont et d'Hydrol., XXXII, 1922, p. 69-91.

on s'occupera seulement ici de deux communications sur la mer qui baigne notre littoral et les lignes de rivage de cette mer. La plus ancienne concerne l'origine du Pas-de-Calais (1). Elle retrace une histoire complexe dont voici les grandes lignes d'après M. Briquet. La pénéplaine préquaternaire qui s'étendait sur le sud de l'Angleterre et le nord de la France s'affaisse par degrés sur l'emplacement de la Manche et de la mer du Nord. Les preuves abondent de l'existence ancienne de ces deux bassins maritimes. Cependant ils restent distincts, séparés par un isthme : sur l'emplacement du Pas-de-Calais, la pénéplaine conserve son altitude de 200 m. C'est par cet isthme que s'effectuent les échanges qui assurent l'unité faunistique du sud de l'Angleterre et du Nord de la France. Il est d'ailleurs soumis à une érotion subaérienne qui le dissèque. Les rivières qui descendent sur un glacis faiblement incliné vers la mer du Nord ouvrent une dépression dans la crête. C'est alors que se produit une transgression marine dont la date est indiquée par la présence de l'industrie chélléenne dans les alluvions fluviales de la terrasse de Menchecourt. Cette transgression marine a pour effet d'amener le rivage à un niveau supérieur de 5 m. au niveau moyen actuel. Et c'est alors que la mer du Nord, envahissant une des vallées dont il vient d'être question, rejoint la Manche et élargit par abrasion marine le passage. Les traces de l'élévation du niveau sont nombreuses. Dans l'Est de la mer de la Manche, c'est à Menchecourt près d'Abbeville une couche d'origine marine intercalée, entre 7 et 12 m. d'altitude, dans les alluvions anciennes de la Somme. Ce sont encore une plate-forme littorale à Conchil-le-Temple et les levées de galets anciennes des Bas Champs de Picardie entre Somme et Authie. Ces témoignages établissent la pénétration de la Manche assez profondément dans les vallées préexistantes. Dans le voisinage immédiat du Pas-de-Calais, c'est une falaise témoignant de l'action de l'abrasion marine entre Sangatte et Coquelles, les levées anciennes de galets de la Petite Rouge Cambre, de Coulogne et des Attaques, peut-être aussi une couche épaisse d'alluvions avec éléments d'origine marine au débouché du Ruisseau de Petit Phare à Wissant. L'ouverture du détroit paraît avoir été suivie par un nouvel abaissement du niveau de la mer qui découvrit une autre fois l'isthme : au cours de cet assèchement temporaire, qui explique les relations faunistiques entre le Sud de l'Angleterre et le Nord de la France au Quaternaire récent ainsi que la présence d'une faune à mammouth sur les fonds marins, l'érosion subaérienne dut s'exercer. Elle put mettre en évidence des faits tectoniques comme l'accident monoclinal médian du Pas-de-Calais « dont la crête est représentée par les Ridens, le Colbart et la Vane et la partie basse par le Creux de Lobourg ». Enfin un dernier relèvement du niveau de la mer la ramena dans ses limites actuelles, l'action érosive des courants marins

(1) A. Briquet. — Sur l'origine du Pas-de-Calais. A. S. Géol. du Nord, XLVI, 1921, p. 141-157, 1 carte.

approfondissant jusqu'à 60 m. le creux de Lobourg. L'histoire récente du Pas-de-Calais est, on le voit, d'une importance capitale, puisque, en accord avec la structure profonde du sol et ce qu'on peut savoir de ses changements, elle doit nous fournir une clé pour l'interprétation des formes littorales qui se rencontrent à différents niveaux, pour l'explication des formes présentées par les fonds sous-marins, et nous aider à l'intelligence des formes topographiques du Sud de l'Angleterre et du Nord de la France — sans parler du monde vivant. Elle a été l'objet de longues controverses. On s'est borné à reproduire ici, aussi fidèlement que possible, l'image que nous en offre M. Briquet.

Si le niveau de la mer paraît, dans nos régions, stable depuis plusieurs milliers d'années, les lignes de rivage ne cessent pas d'évoluer sous l'action des courants, guidée et accélérée dans certains cas par l'intervention de l'homme. On n'a pas oublié les pages de M. Demangeon sur les Bas Champs de Picardie. L'estuaire de la Somme qui remontait jusqu'à Abbeville a disparu, l'estuaire de l'Aa s'est comblé, celui de l'Arche, petit ruisseau qui aboutissait à Berck a disparu. Ces phénomènes se sont accomplis en moins de deux siècles. L'estuaire de l'Anthie dont M. Briquet vient de s'occuper [1] manifeste la même tendance au colmatage naturel : il s'est raccourci d'au moins 4 km. Mais l'envasement est ralenti par la présence même de l'Authie qui entretient son chenal. D'autre part, les courants de Sud-Ouest jettent les vagues de flot à l'assaut de la pointe du Haut-Banc qui ferme l'estuaire au Nord et repoussent au jusant le chenal de l'Authie contre cette même pointe. La démolition des dunes menace gravement le phare, l'hôpital et compromet l'existence de la station. Sur une côte régularisée, avec un estuaire complètement envasé, le péril disparaîtrait. C'est pourquoi M. Briquet pense qu'il faudrait supprimer le chenal de l'Authie et ouvrir à travers les Bas Champs un chemin à la rivière vers la baie de Somme : en la faisant déverser à Rue dans le lit artificiel de la Maye, on la conduirait au Crotoy. L'amélioration du chenal du Nord de la baie de Somme serait obtenue du même coup.

Géographie humaine. La vie pastorale dans les Alpes. — Les genres de vie fondés sur l'élevage, s'ils n'ont pas marqué comme on l'a cru longtemps un stade du développement de l'humanité, comptent parmi les plus anciens, les plus répandus et les plus persistants. Avec les progrès de la technique ils ont revêtu des caractères nouveaux. Ils se sont associés d'une manière très intime aux genres de vie fondés sur l'agriculture, qu'ils n'ont sans doute d'ailleurs jamais complètement exclu. Cependant il y a deux cas où les caractères du milieu géographique ont favorisé leur conservation avec une pureté relative et leur prédominance. C'est d'abord dans les vastes régions arides où domine un climat de caractère continental qui ne

(1) A. Briquet. — L'envahissement de la mer sur la côte de Berck et les enseignements de la géologie récense. C. R. A. Sc., t. 176, 1923, p. 315.

permet qu'une culture sporadique. Et c'est encore dans les pays montagneux où l'espace à la fois et la sécurité manquent aux plantes de culture et où les hautes pelouses ne sont utilisables que par l'élevage du bétail. Steppes climatiques, steppes d'altitude sont les domaines naturels de l'élevage.

De pénétrantes études nous ont fait connaître le nomadisme pastoral de l'ancien monde, caractérisé par le déplacement de groupes humains entiers à la suite de leurs troupeaux. D'autres travaux ont révélé l'originalité du semi-nomadisme et de la transhumance dans les massifs montagneux. Il devient possible d'écrire aujourd'hui un des chapitres capitaux de la Géographie humaine. Le beau livre de M. Arbos « La vie pastorale dans les Alpes françaises. Étude de Géographie humaine (1) » représente la plus récente et la plus importante contribution à cet ordre de recherches. Sans prétendre apporter ici une analyse complète d'un ouvrage dont le sujet est prodigieusement complexe, on voudrait du moins en donner quelque idée.

Dans le cadre général des genres de vie fondés sur l'élevage, la vie pastorale de montagne liée fondamentalement à des contrastes d'altitude entre des régions voisines, tient une place à part à côté du nomadisme pur et de la véritable transhumance. « ... Tantôt, comme dans le nomadisme, le groupe humain se déplace avec le groupe animal ; tantôt comme dans la transhumance, il laisse les bestiaux évoluer en dehors de lui. Mais toujours, à la différence des nomades, les montagnards ont des demeures attachées au sol et leurs bestiaux à la différence des transhumants vivent une partie de l'année entièrement à l'étable, en consommant des foins fauchés. Enfin, contrairement à ce qui a lieu en général dans le nomadisme et la transhumance les migrations de montagne ne s'effectuent que dans un petit rayon ». Il y a là une distinction qui s'impose désormais, à condition d'ailleurs de ne pas prétendre en tirer une classification trop formelle. La vie pastorale se déroule dans les Alpes jusqu'à plus de 2.800 m. (Grisons). Pour tous ceux qui ont parcouru les Alpes françaises les déplacements des troupeaux, les spectacles offerts par les populations occupées aux soins du bétail sont des images inséparables du « souvenir des grands espaces boisés, gazonnés ou rocailleux dont elles varient la solitude ». La toponymie même garde partout les marques des préoccupations familières au paysan.

De vallée à vallée, de région à région, cette vie est infiniment diverse dans ses manifestations. La nature y est bien pour quelque chose : les différences du relief, les contrastes climatiques entre les Alpes du Nord et les Alpes du Sud créent des conditions de vie bien variées. Partout, cependant, le fait essentiel est la prépondérance des pâturages entre la forêt pleine et les glaciers. Leur limite inférieure, telle que nous pouvons l'observer aujourd'hui,

---

(1) Ph. Arbos. — La vie pastorale dans les Alpes françaises, Étude de Géographie humaine. Paris, Colin 1922. In-8°, 720 p., 53 fig., cartes ou diagr., XIV pl. photo. hors texte, 28 fr. Ce livre peut être consulté à la Bibliothèque de la Société.

résulte bien moins de l'action des agents naturels que de celle de l'homme qui a, suivant les temps, favorisé les empiétements des prés sur les bois ou protégé la forêt comme c'est le cas à notre époque. Ces pâturages, richesse unique de la montagne, âprement convoités, sont souvent propriété collective, objet d'une jouissance soigneusement réglementée. Ils constituent bien la principale source de vie, car si la fauchaison des prés et de maigres cultures autour d'habitations permanentes se pratiquent encore dans les zones hautes, ces formes d'activité sont étroitement limitées par le climat, par la distance et la difficulté des communications ; d'où leur décadence. L'agriculture s'est surtout confinée aux fonds de vallées où dans le passé la difficulté des transports, a longtemps forcé le montagnard à produire ce qui était nécessaire à sa vie. Cette combinaison de ressources traduit le rapprochement des étages climatiques. Elle nécessite des déplacements saisonniers entre les zones extrêmes, avec des stations dans la zone intermédiaire où culture et élevage se partagent les soins des hommes. Ces migrations dont le rythme est variable, soumis à une infinité de circonstances locales, caractérisent le genre de vie de la montagne.

Ayant ainsi retracé les conditions générales de la vie pastorale, M. Arbos en étudie la fonction essentielle, l'exploitation du bétail. Nous avons lieu de supposer que dès les temps antiques elle jouait un rôle prépondérant. « Au moyen âge l'élevage et la vente des bestiaux fournissaient à l'habitant des campagnes le surplus de ressources qui lui était nécessaire, une fois qu'avec ses récoltes il avait assuré l'essentiel de son alimentation ». Mais au XVIIIe siècle encore malgré des indices d'amélioration qu'on ne peut passer sous silence, des causes nombreuses, au premier rang desquelles se place le défaut de ressources fourragères, entravent ses progrès. Elles persistent dans la première moitié du XIXe siècle, aggravées par l'accroissement de la population : vers 1850, les Alpes étaient surchargées d'hommes et de bétail bien au-delà de leurs possibilités. Et l'on a dit que la forêt en avait souffert. Le dépeuplement de la montagne dans la seconde moitié du XIXe siècle et les progrès de la vie de relations amenèrent une révolution qui rétablit l'équilibre entre l'agriculture, la forêt et l'élevage. Le gros bétail en profita surtout, grâce au développement des réserves fourragères. Les races furent sélectionnées en même temps que l'industrie laitière prenait un développement considérable dans toutes les Alpes. Le mouton ne disparut pas pour cela de la chaîne car lui seul pouvait utiliser les landes des Préalpes méridionales et les pacages de forte altitude. « Ainsi, conclut M. Arbos, à la fois par le fait des conditions naturelles et des transformations économiques, les modes d'exploitation du bétail sont très variés. Comme ils imposent certaines formes à l'activité humaine, ils contribuent beaucoup à la variété des genres de vie ».

On aimerait à suivre l'auteur avec quelque détail d'un bout à l'autre de ce livre III, le plus étendu de son ouvrage. C'est celui-là que liront sans doute avec le plus de plaisir à cause de son caractère descriptif tous ceux qui

aiment la montagne. Ils y trouveront classés les genres de vie dont les pages précédentes nous ont préparé à saisir le mécanisme ; genres de vie savoyards caractérisés par la prédominance de l'industrie laitière avec migrations développées mais de caractère pastoral, genres de vie des Préalpes méridionales fréquentées par le petit bétail sans habitat temporaire de montagne, genres de vie des Alpes provençales, domaine du mouton et des bovins sans lait où les déplacements humains gardent un caractère agricole marqué. Ils verront enfin comment la transhumance continue à ramener chaque été dans les hautes régions les moutons qui passent l'hiver dans les plaines du Bas-Rhîne. Une sèche analyse rendrait mal compte de cette prodigieuse diversité — où le choix de l'homme a sa part à côté du jeu des influences naturelles. Le mieux sans doute est de citer la page où M. Arbos décrit le genre de vie de la Tarentaise. Il se déroule à travers quatre étages superposés, le *village*, la *remue*, la *montagnette*, la *montagne* (entre 1.140 et 1.258 m.) (p. 482).

« Il devient difficile de déterminer pour chaque propriétaire ce qui est son habitation principale ; c'est celle où il séjourne le plus longtemps ; et il séjourne le plus longtemps dans celle au voisinage de laquelle il possède le plus de terre. Comme certains paysans ont jusqu'à quatre maisons situées en des endroits différents dans les zones des villages et des remues, l'incertitude en est encore accrue. Pourtant, le rythme général des migrations est le même dans toutes les communes. La vie se partage à peu près également entre le village et la remue. La fin de l'automne et le gros hiver se passent, de la Saint-Martin (11 novembre) au début de mars, dans les remues, au-dessus du fond brumeux de la vallée. Le bétail, après y avoir pâturé les regains, y accomplit la plus grande partie de la stabulation. Quand mars commence, on descend aux villages : les animaux consomment le fourrage rentré l'été précédent, les hommes procèdent aux travaux de printemps dont les plus importants étaient naguère ceux de la vigne. Ces travaux de printemps exigent ensuite le retour dans les remues pour un mois ou un mois et demi, du 15-30 avril au 20-23 mai. Arrive ensuite la préparation à l'inalpage, pendant laquelle la famille se dédouble : les uns à la montagnette avec le bétail, les autres suivant les circonstances aux villages ou aux remues. Tout le monde se trouve réuni quand commence, vers le 25 juin, la saison des récoltes, qui provoquent par leur succession rapide et leur entre-croisement aux différents étages les évolutions les plus pressées et les plus compliquées. Du 25 juin au 10-20 juillet les foins et les blés retiennent aux villages, du 10-20 juillet au 30 juillet-10 août, aux remues ; la fenaison conduit ensuite aux montagnettes jusqu'au 15-20 août. De la mi-août au 25 septembre, il n'y a plus de règle : selon les besoins chaque famille se fixe tantôt aux remues, tantôt aux villages et ses membres font fréquemment le trajet des uns aux autres. Au 25 septembre, le retour du bétail à la montagnette y ramène femmes et enfants. Le 15 octobre réunit le groupe humain et le groupe animal dans les remues pour quinze jours, puis dans les villages jusqu'au 11 novembre où le cycle recommence ».

On a choisi un des cas les plus compliqués, mais bien d'autres plus simples ne lui cèdent guère en intérêt.

Les nécessités d'une existence sans cesse en mouvement, la spécialisation des différents étages d'exploitation, impriment aux diverses formes de l'habitat des caractères particuliers. L'habitation permanente quel que soit son type a longtemps conservé une remarquable simplicité, abritant à la fois les hommes et le bétail. Au-dessus d'elle s'étagent les formes variées de l'habitation temporaire tantôt groupées, tantôt isolées : les chalets d'été, les caves, les halles, les granges, les fenils, les haberts. Quel voyageur surpris par l'orage ne leur a demandé abri et ne garde le souvenir de leur installation rudimentaire ?

Si localisée par la topographie même, cette vie pastorale n'est plus isolée comme dans le passé. Les formes modernes de l'élevage n'ont été rendues possibles que par les progrès de la vie de relations. Ces progrès ont favorisé les transactions à l'intérieur de la chaîne et permis l'écoulement des produits sur les marchés extérieurs. On est ainsi ramené à chaque instant à noter la répercussion des phénomènes économiques généraux sur la vie locale. Ils jouent un rôle déterminant à côté des influences géographiques locales qu'ils ne suppriment d'ailleurs pas.

Malgré son originalité profonde, sa vigueur dûe aux racines qu'elle a poussés dans le milieu géographique, cette vie pastorale est en décadence sur quelques points. Est-elle vraiment menacée dans l'ensemble, telle est la question que se pose M. Arbos en finissant. Et voici sa réponse :

« En tout état de cause il paraît difficile d'imaginer que les hommes, s'ils ne veulent pas laisser improductives les richesses de la zone pastorale, en tirent parti autrement que par la dépaissance estivale du bétail. Cette exploitation pourra prendre d'autres formes que celles qu'elle a affectées jusqu'ici ; mais elle ne cessera pas d'être temporaire et extensive. L'élevage reste donc le grand principe de la vie humaine dans les Alpes françaises ; parce qu'elle se subordonne à lui, elle gardera longtemps en ses manifestations une originalité à laquelle ne fera point défaut une nuance d'archaïsme ».

Cette originalité qui, aux yeux du touriste, est une des séductions de la vie alpestre, sans doute la sentira-t-on mieux après avoir lu l'ouvrage de M. Arbos. Nous nous réservons de revenir prochainement avec plus de détails sur quelques aspects des problèmes qu'il a traités et d'en mettre l'importance mieux en lumière.

Max. SORRE.

Le Secrétaire-Général, *Gérant*
Maximilien SORRE.

Le Secrétaire-Général adjoint
Paul THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

AVRIL-MAI-JUIN 1923

Quarante-Quatrième année. — Tome Soixante-Cinquième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, Rue de l'Hôpital Militaire, 116

LILLE

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Adhésions nouvelles. — Depuis le début de l'année, le Comité a prononcé l'admission de soixante-quatorze membres nouveaux. On trouvera leurs noms à la suites des « Actes de la Société ».

Nécrologie : Décès de M. Georges HOUBRON. — Nous avons eu le regret d'apprendre le décès, survenu à Cannes, le 22 mars 1923, du sympathique M. Georges Houbron, qui fut membre de la Société pendant 37 ans, membre du Comité pendant 22 ans, et Bibliothécaire pendant 19 ans.

M. Georges Houbron ne s'était plus fixé à Lille depuis la guerre ; il s'était retiré à Cannes ; mais ses collègues, en souvenir des services qu'il avait rendus à la Société, l'avaient nommé, en janvier 1920, bibliothécaire honoraire.

Lors de ses apparitions à Lille pour revoir sa famille, il avait toujours une visite pour la Société de Géographie dont il aimait à parcourir un instant la salle de lecture où il avait jadis passé de si longs moments.

La mort l'a ravi à l'affection de ses nombreux amis, à l'âge de 61 ans, et après une courte maladie.

A la nouvelle de son décès, M. le Président a fait prévenir les membres du Comité en les priant d'assister avec lui à ses funérailles, qui ont eu lieu en l'église St-Sauveur, à Lille, le 3 avril, à 10 heures.

MM. Godin et Serive-Loyer, Vice-Présidents, le Dr Vermersch, Vice-Président honoraire, Thieffry, Trésorier-adjoint, Rajat, membre et Delahodde, ancien membre du Comité, avaient répondu à l'appel du Président, qui, sous le porche de l'église, prononça le discours suivant :

On vient de nous dire que notre ami Georges Houbron, avait témoigné le désir qu'aucun discours ne fut prononcé à ses funérailles.

Mais puisqu'un de ses intimes a enfreint cette recommandation, je me crois autorisé aussi à dire un dernier adieu au Bibliothécaire honoraire de la Société de Géographie de Lille.

M. Georges Houbron se fit inscrire à notre Société quatre ou cinq ans tout au plus après sa fondation. Quelques années plus tard, il fut élu membre de notre Comité d'Études et il continua d'en faire partie jusqu'à la guerre qui l'a éloigné de Lille pour toujours.

En 1895, je crois, sa qualité d'homme de Lettres, le fit nommer Bibliothécaire en remplacement de M. Van Hende. Tout en classant avec beaucoup de méthode, nos collections de livres, et en tenant à jour le catalogue, il fit pour notre Bulletin de nombreux articles bibliographiques, fort appréciés, sur les livres qu'il achetait si judicieusement pour notre bibliothèque et sur ceux qui nous étaient offerts.

En outre, il nous fit une douzaine de conférences ou communications dans lesquelles il savait condenser d'une façon charmante et instructive les souvenirs qu'il avait recueillis en observateur érudit et averti au cours de ses voyages annuels.

M. Georges Houbron était d'un caractère affable et obligeant ; il ne comptait que des amis au sein de notre Comité. Aussi, lorsqu'après l'armistice, nous avons appris qu'il ne se fixerait plus à Lille, l'avons-nous nommé à l'unanimité, Bibliothécaire honoraire afin que ce titre nous rattachât encore à lui.

Nous avons appris avec un bien vif regret sa mort parvenue à Cannes et je tiens au nom de la Société de Géographie de Lille, à rendre un dernier hommage à notre bien aimé collègue.

Adieu, cher Monsieur Houbron, adieu !

— Dans sa séance du 10 mars, M. le Président, a présenté, au nom de ses collègues, à M. Paul Thomas, Secrétaire général adjoint, les condoléances du Comité pour le deuil qui l'a frappé en la mort de son père, M. Thomas, professeur honoraire à la Faculté des Lettres.

— Le Secrétariat a été avisé du décès de MM. Philippe Méry de Montigny, Lebeau, Auguste de Germiny, Paul Montpellier et Jules Ladrière.

Membres du Bureau pour 1923. — Le Comité d'Études a élu comme suit le Bureau de la Société :

Président : M. Auguste Crepy.

Vice-Présidents : MM. Godin et J. Scrive-Loyer.

Secrétaire général : M. Sorre.

Secrétaire général adjoint : M. P. Thomas.

Secrétaire du Comité : M. A. Schotsmans.

Trésorier : M. P. Decroix.

Trésorier-adjoint : M. M. Thieffry.

Bibliothécaire : M. R. Giard.

Archiviste : M. F. Fievet.

Secrétaire général honoraire. — Sur la proposition de M. le Président, le Comité a nommé M. Julien Petit Secrétaire général honoraire en témoignage de reconnaissance pour sa collaboration aux travaux de la Société.

Membres fondateurs. — En réponse à notre lettre du 15 décembre 1922, adressée à tous nos collègues, vingt sociétaires anciens ont bien voulu se transformer en Membres fondateurs.

Distinctions. — Nous avons appris avec un vif plaisir que notre section de Roubaix avait obtenu un diplôme de Médaille d'Or à l'Exposition nationale Coloniale de Marseille en 1922.

C'est aussi avec une grande satisfaction que nous avons enregistré la nomination de M. J. Cléty, Secrétaire de la section de Roubaix depuis 1900, au grade d'Officier d'Académie.

Excursions. — La visite du Musée Colonial a réuni vingt-cinq sociétaires ; l'excursion à St-Amand, soixante-quinze ; à Anvers, trente-deux ; aux verreries d'Hirson et aux forges de Milourd, trente-trois ; aux mines de Bruay, trentre-sept.

Compte rendu de l'excursion à Anvers.

Une trentaine de membres de la Société de Géographie de Lille ont pris part à l'excursion d'Anvers qui eut lieu les 10 et 11 juin.

Arrivés à Anvers vers le début de l'après-midi, les excursionnistes descendirent au Terminus Palace-Hôtel, où une gracieuse réception leur était réservée par la Société Royale de Géographie d'Anvers. Les vins d'honneur leur furent offerts dans un des salons de l'Hôtel, où M. Maurice de Cock, Président de la Société d'Anvers, leur souhaita la bienvenue en termes délicats. M. Ernest Dubois, Secrétaire de la Société, se mit ensuite à leur disposition et c'est sous la direction de ce cicerone aimable et averti que les excursionnistes visitèrent la ville, ses monuments et son port.

Ce furent d'abord les principales artères, le promenoir sur le fleuve, la Cathédrale, l'Église St-Charles et le Jardin Zoologique complètement reconstitué depuis la guerre.

Le lendemain les excursionnistes purent visiter le port et les bassins intérieurs sur un remorqueur mis à leur disposition par la ville. Le reste de la journée fut consacré aux merveilles du Musée Plantin, du Musée de Peinture et à la visite de l'Église St-Jacques et de l'Hôtel de Ville.

Enfin après avoir pris congé de leur guide si obligeant et des membres de la Société de Géographie d'Anvers, qui avaient tenu, avant leur départ, à les recevoir en un thé intime au Jardin Zoologique, les excursionnistes lillois reprirent e chemin du retour, heureux d'avoir pu, sinon visiter à fond, du moins se faire une idée d'ensemble d'une des plus belles villes de la Belgique.

H. De Jaeghere.

Conférences. — Depuis le début de l'année nous avons entendu :

Le 11 janvier, M. l'Abbé G. Decroo : *Une Mission catholique en Perse durant la grande guerre.*

Le 18 janvier, M. Pierre Deffontaines : *La Lorraine, tableau de géographie humaine et économique.*

Le 25 janvier, M. Louis, Frédéric Rouquette : *Ma traversée de l'Islande et ma randonnée au Groenland*, mai-octobre 1922.

Le 28 janvier, en séance solennelle, Mgr. Baudrillart : *Impressions d'Argentine.*

Le 1er février, M. le Lieutenand Laude : *Le Congo belge, son avenir.*

Le 8 février, M. l'Abbé E. Beaupin : *La Yougoslavie.*

Le 15 février, M. l'Abbé R. Beaussart : *La Pologne, les problèmes politiques de l'Europe nouvelle.*

Le 18 février, M. H. De Jaeghere : *la Suisse* (Souvenirs d'une excursion).

Le 22 février, M. M. Sorre : *Les Pyrénées.*

Le 1er mars, M. le Pasteur Allégret : *L'Œuvre française en A. O. F. et spécialement au Cameroun.*

Le 4 mars, M. L. Lévy-Bruhl : *Le Tour du monde d'un Universitaire.*

Le 15 mars, M. l'Abbé Henri Dumez : *De Mende à Albi, les Gorges et les Causses du Tarn.*

Le 18 mars, M. Emile Haumart : *La Slovénie et les Slovènes*

Le 26 mars, Poultney Bigelow : *L'expansion du Japon dans le Pacifique.*

Le 15 avril, clôture de la saison 1922-1923, M. le Capitaine Axel J. Rœkkebo : *La Norvège, sa vie économique et ses beautés naturelles.*

Concours. — Les concours de 1923 ont eu lieu le dimanche 3 juin, pour la section supérieure, le jeudi 7, pour les concours généraux : enseignement secondaire, primaire supérieur, primaire élémentaire.

Les directeurs des divers établissements qui ont envoyé des candidats ont tous été informés des résultats obtenus par leurs élèves.

La distribution des prix et diplômes aura lieu en séance solennelle le dimanche 27 janvier 1924.

Bibliothèque :

DONS. — *Frans Janssen*, Le Congo Belge, la situation économique de la Colonie (don du Lieutenant Laude). — *H. Turot*, En Amérique latine. — *Max Bruchet*, Notice sur la construction du Palais Rihour. — *Louis Léger*, Les Villes d'art célèbres, Moscou (1910). — *Charles Bénard*, Nouvelle-Zemble. — *Bouillane de Lacoste*, Au Pays Sacré des Anciens Turcs et des Mongols. — *Louis Jaray*, L'Albanie inconnue (ces six derniers volumes, don de M. Darras, sociétaire). — *Dr Jean Barrois*, Études des Eaux et boues thermales de St-Amand-les-Eaux (1911) (don de l'auteur).

ACHATS. — *Vivien de St-Martin et Schrader*, Atlas Universel. — *Louis Gros*, Madagascar pour tous. — *A. Demangeon* L'Empire britannique. — *E.-F. Gautier*, Le Sahara. — *A. Berget*, Vagues et marées. — *G. Welter*, Ce qu'il faut savoir de la Russie économique. — *F. Maurette*, Pour comprendre les Paysages de France.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS PAR LE COMITÉ D'ÉTUDES

LILLE

Nos d'inscription. MM.

6354. DETAPE, Maurice, Industriel, 3, place de Tourcoing.
6355. DECOCK, Abbé, Curé de St-Martin, Croix.
6356. OSTEUX, Louis, 15, rue Charles-Quint.
6357. HIRSCH (Mme), 13, rue Malus.
6358. LEBRUN (Mme), 49, rue Basse.
6359. TOURNOIS, Eugène, 39, rue Jordaens.
6360. DUBARRE, Émile, cultivateur, 145, rue de Tourcoing, Marcq-en-Barœul.
6368. CARDON, Anne-Marie, 27, rue Esquermoise.
6369. LEHOUCQ, Jules, 64, rue Pasteur, La Madeleine.
6370. BLIC (Mme), 19, rue de l'Orphéon.
6371. LEVAT, Raymond, 16, rue Adolphe Casse.
6373. DAVID (Mme), 21, rue des Poissonceaux.
6374. PRUDHOMME, Georges, Inspecteur d'enregist., 69, rue de Valenciennes.

LILLE (*suite*)

Nos d'inscription. MM.

6376. Lecocq, Edmond, 44, rue Berthelot, La Madeleine.
6377. Franquet, Auguste, Architecte-décorateur, 7, rue de Marengo.
6378. Bleuez, Léon, 66, rue Jeanne-d'Arc.
6379. Cayle-Masure (Mme), 19, rue de Lille, Wambrechies.
6380. Namblard, Dr F.U.A., 31, rue J.-J. Rousseau.
6381. Gellé, Charles, 103, boulevard Vauban.
6382. Choquet, Alfred, représentant, rue Lamartine, Hellemmes.
6383. Foucart de Borville (Mme), 37, rue Voltaire.
6386. Delcampe, Achille, 8, rue Marais.
6387. Le Blanc, Maurice, conserv. des hyp., 10, rue St-Jacques.
6388. Dervaux, Charles, construct., 14-19, rue de Fontenoy.
6389. Duthilleul, J. (Mlle), 16, rue du Magasin.
6390. Laloy, Roger, négociant, 3, rue St-Martin.
6391. Grau, Henri, Abbé, 6, rue Auber.
6392. Motte, Philippe, 76, rue d'Isly.
6393. Desprets, Paul, ingénieur, 15, place Richebé.
6394. Lorthiois-Delannoy, boulevard de la République, La Madeleine.
6395. Lorthiois, Léon, 57, avenue des Lilas, Roubaix.
6396. Desprets, docteur, 162, rue Nationale.
6397. Thomas, Alfred, 20, rue d'Antin.
6398. Henry-Huret, 83, rue de Paris.
6399. Pollet-Hauwelle, (Mme., 43, rue de Puébla.
6400. Desmettre, Henri, comptable, 10, rue Kléber, Hellemmes.
6401. Willoqueaux, Lucien, 29, rue Turgot, Hellemmes.
6402. Couderc, Léon, ingénieur, 11, rue d'Holbach.
6403. Meurisse, Émile, 10, rue St-Henri, La Madeleine.
6406. Synquintyn, Angèle, 22, rue de Béthune.
6410. Aula, Jeanne, 17, rue Pierre Martel.
6411. Bride, Georges, 8, avenue Foubert, La Madeleine.
6417. Bergier, juge au Tribunal, 23, rue de Ban de Wedde.
6418. Fieux-Durut, 96, boulevard de la Liberté.
6419. Bauer, 139, boulevard de la République, La Madeleine.
6420. Rouzé, Georges, 43, rue de la Bassée.
6423. Raclet, C., industriel, 6, rue Fabre d'Églantine, Paris.
6424. Thévenin, A., industriel, 92, avenue de la République, Paris.
6425. Causaert, René, industriel, 28, ree Ste-Hélène, St-André.
6426. Rommel, Eugène, entrepreneur, 15, boulevard Victor-Hugo.
6427. Menu, Alfred, négociant, 74, rue Barthélémy-Delespaul.

ROUBAIX

Nos d'inscription. MM.

6372. TAFFIN, L., industriel, 20, rue du Trichon.
6384. CHARLET, directeur de la Banque du Rhin.
6385. DERREUMAUX, directeur de la Banque Générale du Nord.
6407. VANHILLE, André, constructeur, 28, place de la Liberté.
6408. DUBRULLE, Maurice, industriel, 119, boulevard d'Armentières
6409. LEMOINE, Gustave, percepteur, rue du chemin de fer.
6421. DELESCLUSE, Charles, négociant, 13, boulevard de Cambrai.

TOURCOING

MM.

6353. LESAY, Charles, industriel, 17, rue Vertefeuille.
6361. LORTHIOIS-FRANCHOMME, industriel, rue du Dragon.
6362. DEWAVRIN-MASUREL, négociant, 84, rue de Lille.
6363. CAULLIEZ, Henri, négociant, 73, rue Nationale.
6364. POLLET, Robert, industriel, rue de Wailly.
6365. ROUSSEAU, Marcel, 25, rue Philippe-de-Girard.
6366. JOIRE-RASSON, industriel, rue de Gand.
6367. DEWAVRIN-POLLET, négociant, 35, rue Faidherbe.
6375. MASQUILLIER-DEWAVRIN, entrepreneur, quai de Cherbourg.
6404. ROBERT, Paul, ingénieur-électricien, 36 *bis*, rue Neuve.
6405. TOULEMONDE, Paul, filateur, rue du Touquet.
6412. SCALBERT, Kléber, 36, rue de Menin.
6413. DESTOMBES, Louis, 77, rue de Tournai.
6414. DESTOMBES, Antoine, 10, avenue de la Gare.
6415. DEWAVRIN Bernard, 39 *bis*, rue de Gand.
6146. DESURMONT, Robert, 298, boulevard Gambetta.

CONFÉRENCES DE LILLE

SUR LE VOLGA

(JOURS D'AUTREFOIS)

Par M. André LIRONDELLE,
Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

... Je me revois, bien avant la guerre, quittant Pétersbourg, un jour de printemps, dans un de ces larges wagons au roulement insensible qui rendent si aisés les longs parcours. Par les glaces nous apercevons d'interminables plaines où s'étiolent quelques arbustes. Bientôt la ville de Kolpino s'annonce par la fumée de ses cheminées et le bruit des marteaux sur le flanc des torpilleurs qu'on achève. Puis c'est le bouleau, le bouleau grêle qui défile sans fin dans son badigeon blanc.

A Liouban entourée de fraîche verdure, on charge les claires cloches de Valdaï, ces cloches au son si moelleux qu'on l'appelle le son de framboise. Voilà un vocable qui est une trouvaille d'amour. Le Russe adore ses cloches, non seulement pour les associations d'idées qu'elles éveillent en lui : paisibles dimanches, Noëls joyeux, Pâques pleines de l'allégresse du renouveau, mais pour leur son même. Dans les églises, dans les monastères, sonneurs et carillonneurs mettent dans leur jeu toute leur âme, pour leur ravissement personnel d'abord, puis pour celui du bon peuple qui savoure dans l'extase cette harmonie tombant du ciel.

Justement cette sonnerie si prenante s'envole d'une belle cathédrale à coupole argentée lorsque nous nous embarquons sur le Volga à Rybinsk. Il est encore étroit ici, le grand fleuve, entre des rives sablonneuses. Son eau disparaît presque sous l'accumulation des chalands chargés de sacs de blé qui attendent le déchargement, les “ caravanes ”

comme on les nomme. Il en arrive constamment, tantôt traînées par des remorqueurs, tantôt poussées par le battement régulier de dix rames sur lesquelles sont courbés des malheureux en sarrau rouge, pieds nus et le front ruisselant de sueur. De quel regard d'envie ces galériens suivent le grand steamer effilé avec ses deux étages élégants, ses cabines de noyer ciré, son pont où devisent gaiement les passagers, qui les secoue de ses remous en appareillant pour le Sud !

Efforçons-nous de chasser cette pénible vision en voguant vers Iaroslavl, tandis que les mouettes tournoient dans notre sillage. Le fleuve s'élargit, se plaque de bancs limoneux. Les rives tantôt s'escarpent, tantôt s'abaissent. Des moulins nous saluent de leurs ailes, des cheminées nous illuminent de leurs flammes. Une église à cinq bulbes argentés nous envoie son miroitement dans le soleil couchant. Là tranquillement s'abreuvent des troupeaux.

Et voici Iaroslavl avec sa somptueuse terrasse d'une lieue de long, son éblouissant ensemble d'églises aux dômes d'argent, d'émeraude ou d'or, ces églises qui font la joie de l'archéologue avec leur coloris vieux rose et leurs fresques naïves. Sur l'une par exemple vous voyez l'Enfer !... que de générations se sont arrêtées devant ces images et y ont puisé la crainte du péché ou la résolution du repentir ! C'est pour avoir vu dans son délire ces démons à faces de nègres, ces damnés qui hurlent en mordant leurs chaînes que le paysan Blaise, naguère exploiteur de ses frères, a fait vœu de bâtir une église pour le rachat de ses fautes. Depuis, nous dit le poète, en sarrau de grosse toile, tête et pieds nus, il parcourt la Russie avec un évangile et une petite croix de cuivre. Infatigable quêteur, il récolte, kopek à kopek, de quoi faire surgir une église nouvelle sur le sol de sa patrie.

Mais quelle est cette mélopée qui monte du quai ? Ce sont des débardeurs au repos qui chantent le vieux et populaire " En descendant notre mère la Volga...", chant fait de quelques paroles aux syllabes indéfiniment prolongées et qui exprime l'immensité de la rivière nourricière, ce libre espace qui fait battre tout cœur russe d'une indicible émotion.

Non loin des chanteurs quel est cet étrange bateau dont le pont se défend d'un haut grillage circulaire ? Derrière la grille voici des hommes en vêtement de treillis blanc, avec, tombant de la ceinture, des chaînes de fer qui rejoignent et enserrent les cuisses. Leur regard est doux, triste et respectueux. Pourtant ce sont là des criminels, des forçats en cage qu'on déporte au bagne. Ces hommes ont assommé ou égorgé. Comment leurs yeux sont-ils si bons, et pourquoi, au lieu de se détourner

d'eux avec épouvante ou dégoût des femmes s'approchent-elles du grillage pour leur tendre, en se signant, un morceau de pain ou des graines de tournesol ? Interrogez ces femmes, demandez-leur qui sont ces gens. Elles vous répondront : « Des malheureux ! » Et toute la pitié humaine sera dans leur voix. Pour elles le crime c'est un " malheur ", c'est quelque chose d'indépendant de la volonté, une des mystérieuses surprises que la destinée décoche soudain à l'homme. Celui qui aujourd'hui assassine partageait hier sa dernière croûte de pain avec un passant et demain frappera la terre du front en demandant pardon à Dieu et aux hommes du crime que toute une vie expiera.

Remontons à bord ; glissons sur la nappe toujours plus large jusqu'à atteindre un kilomètre, sertie dans la verdure comme un vaste lac. Les blanches mouettes au bec noir se disputent avec des cris stridents les miettes que nous leur jetons.

Arrivons à Kostroma que la nature avait faite si belle et que l'homme s'est ingénié à rendre si laide : un grand village aux basses boutiques que contemple lugubrement l'affreux monument à Soussanine, ce paysan qui en 1613 sauva, au prix de sa vie, le jeune tsar Michel Romanov traqué par les Polonais. Seuls nous consolent quelques intéressantes églises et l'antique couvent aux murs crénelés qui abrita le premier Romanov. Nous visitons les appartements, suite de chambres voûtées, peintes en ocre jaune, avec de vieux fauteuils près des hauts poêles de faïence.

Regagnons le Volga. Nos amies les mouettes nous attendent, posées sur l'eau comme de blancs nénuphars. Nous croisons des bateliers tatars avec leur curieux chapeau conique sur la tête rasée. Ils accompagnent d'immenses chargements de bois que couronne parfois un élégant pavillon chinois. Nombreux aussi sont les convois de naphte.

Faisons halte sur la rive où nous fait signe un vieux monastère dont le clocher s'affaisse sous le poids des années. L'igoumène, vieillard à longs cheveux blancs, nous bénit d'une main tremblante. Le couvent n'a que dix moines qui se partagent le travail des champs, les soins aux bestiaux. Dans le misérable réfectoire des assiettes de bois fendillé attendent le brouet qui fume dans une marmite rouillée et que nous avons l'abnégation de goûter. Sans nous attarder nous laissons une offrande à ces pauvres gens qui font pleuvoir sur nous les promesses de bénédictions. Guidés par un moinillon aux grosses lèvres et aux cheveux crépus, nous regagnons la berge, aspirant à pleins poumons l'odeur des sapins, tandis que dans le couchant, le Volga roule des flots de pourpre.

Quel contraste le lendemain lorsque s'annonce Nijni Novgorod,

d'abord par ses chantiers, ses réservoirs de naphte, ses cheminées échevelées, puis, dominant le grandiose confluent de l'Oka et du Volga, l'altière silhouette de son Kremlin aux antiques tours, encadré d'églises et de palais. Le passé semble étendre son bras protecteur sur le présent, sur ces rues modernes, larges et droites, où s'élèvent de luxueuses demeures. Il veille sur le faubourg de toitures vertes, vraie ville dans la ville, qu'est la célèbre foire, là où l'Orient et l'Occident se rencontrent dans la fraternité du commerce. Le présent, de son côté, affairé, enrichi, parfois mésusant de sa richesse, retrouve en levant les yeux vers le symbole de son passé le reproche muet des pierres séculaires que survolent les croix d'or.

Enfonçons-nous vers l'Orient et atteignons la ville aux deux visages, celle où vivent côte à côte deux races, l'une jadis belliqueuse et conquérante, aujourd'hui pacifique et soumise, la tatare ; l'autre, il y a quatre siècles encore sa vassale et dont la patiente politique a assis la souveraineté de la race aryenne sur des territoires naguère âprement disputés. D'aussi loin qu'on l'aperçoit, Kazan montre sa gigantesque tour de brique rouge, haute de 75 mètres, d'inspiration tatare, à côté des murs blancs du Kremlin orthodoxe.

La tradition veut que ce soit un mausolée élevé par la reine tatare Sioniounbeka à la mémoire de son époux. Elle assure aussi qu'à une profondeur considérable est enseveli un saint Musulman et que du crâne de ce Musulman jaillit la source Taïnitzki fameuse dans l'histoire du siège de Kazan au XVIIe siècle et que les Tatars considèrent encore comme miraculeuse. N'est-ce pas là le symbole d'une foi indomptable dans la vitalité de l'Islam, intarissable fontaine d'espérance et de vie ?

Nous faisons l'ascension de la tour dont l'intérieur vétuste est étayé de poutrelles de fer. Notre montée, à chaque étage, frappe d'épouvante des troupes serrées d'oiseaux nichés sur d'invraisemblables amoncellements de guano. Ce ne sont partout que cris et battements d'ailes affolés. De la lanterne du sommet nous contemplons un merveilleux tableau : dans un poudroiement d'or le Volga, roi de la plaine, et — courant à sa rencontre pour se fondre en lui — l'étincelante rivière Kazanka où se baignent des centaures.

Après cette visite nous allons au monument de la conquête de Kazan, élevé à la mémoire des guerriers russes tombés en 1552 lors du siège de la ville par Ivan le Terrible. C'est une massive et grise pyramide tronquée de 21 mètres de haut avec quatre portails à colonnes blanches. Elle recouvre le tumulus qui renferme les cendres des héros. L'intérieur est occupé par une chapelle. Une porte étroite mène à une crypte. Le

sol de la crypte est jonché d'ossements. Au centre s'élève un sarcophage où sont entassés pêle-mêle des crânes. Sur ce funèbre ensemble veille la miséricorde d'un Christ, à la tremblante lueur d'une petite lampe d'icône. Les parois du sarcophage portent deux inscriptions tirées de la Bible ; d'abord une citation du Livre des Rois glorifiant les soldats " inséparables dans la mort, plus légers que les aigles, plus forts que les lions ", puis un verset de Saint-Jean : " Personne n'a un plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis. "

O tsar Ivan qui, pour réaliser tes desseins personnels, dynastiques ou nationaux, fis couler le sang comme le vin du pressoir, on dit que, lorsqu'enivré de rage par la résistance acharnée des Tatars, tu entras dans la ville enfin réduite, tu déchaînas les plus terribles vêpres rouges qu'ait jamais connues cité vaincue. On dit même qu'épouvanté de ton œuvre, tu laissas échapper à la vue des cadavres éventrés, ce cri de remords : " Et pourtant, ce sont aussi des hommes ! " Mais de tes actes les plus sanguinaires tu tenais toujours à te justifier devant Dieu. Tu feuilletais fébrilement les Écritures pour y découvrir le passage qui t'absoudrait. Ah ! tu n'aurais pu trouver mieux que ces deux textes : celui du doux Évangéliste pour te faire pardonner la mort de tes amis, celui du farouche Livre des Rois pour excuser l'implacable massacre de tes ennemis. En vérité Israël s'était levé contre Moab !

Parvenus au centre de Kazan (c'est-à-dire à 8 kilomètres du port) nous flânons par les rues et les boulevards, dans les jardins, au marché où se presse une population pittoresque : Russes, Tatars, Tchouvaches, Mordves, Tchérémiss. Nous entrons à l'Université où étudia Léon Tolstoï, au musée qui s'neorgueillit de toiles de Rembrandt, du Titien, des Carrache, du Guide, de Murillo, Téniers, Potter, Wouwermann, Le Poussin, Greuze, sans compter les maîtres russes. Nous portons notre hommage au Couvent de la Mère de Dieu où apparut au XVI[e] siècle l'icône miraculeuse que toute la Russie révère. Sous la conduite de l'abbesse nous visitons l'atelier, où de jeunes religieuses au regard candide travaillent à pointiller, ciseler ou repousser les fines lamelles du métal précieux des icônes.

De là tout droit nous nous rendons chez Mahomet. Entre les treize mosquées du quartier musulman un minaret gracieux nous séduit. Mais une déception nous attend dans l'oratoire où nous introduit un moullah en turban et en robe jaune ; des murs verts peints à la détrempe, de grossières colonnes soutenant une galerie, à gauche le pupitre sur lequel est posé le Coran, à droite une chaire en bois de pin. C'est tout. C'est pourtant dans ce pauvre lieu que ces Tatars au crâne rasé,

aux petits yeux malins, voient s'ouvrir les splendeurs promises dans l'autre monde aux sectateurs du Prophète. Sans doute l'essor de l'imagination est-il d'autant plus haut qu'aucune cage dorée ne le brise.

Nous ne quittons pas Kazan sans avoir marchandé aux Tatars qui nous assiègent des objets variés : boucles de ceinture, bagues ciselées, turquoises et pierres de l'Oural, étoffes brodées d'or, bottes souples en cuir de Russie et jusqu'à de ravissants tapis de Boukhara.

Nous retrouvons de ces vendeurs à Simbirsk, la ville du vent qui, pour justifier l'étymologie de son nom, nous accueille d'un ouragan de poussière. Ici ils se spécialisent dans l'antiquaille : vieilles monnaies, vieux meubles. Malgré l'admirable ceinture verte que fait à la ville la promenade en corniche le long du fleuve, les fonctionnaires y trouvent la vie monotone...

De Simbirsk à Samara nous longeons les monts Jegoulevski qui forment falaise, atteignant jusqu'à 240 mètres d'altitude, tantôt dénudés, tantôt hérissés de sapins, creusés de cavernes, antiques repaires de bandes tatares ou cosaques. Ici souvent, au XVII[e] siècle, se réfugièrent les partisans de Stenka Razine, ce cosaque du Don, d'abord écumeur de la Caspienne, terreur des trafiquants et des convois de la couronne, puis chef des rebelles, vainqueur des troupes impériales, maître du Don, d'Astrakhan, de Tsaritsyne, de Saratov. Autour de lui, attirée par son audace et ses largesses, se groupe la multitude des mécontents, rôturiers écrasés d'impôts et d'exactions, Mongols avides d'indépendance et de butin, serfs impatients d'assouvir leur haine du maître. La jacquerie se déchaîne. Les flots du Volga reflètent un ciel embrasé d'incendies : partout on saccage, on égorge, on pend, on noie. Les armées du tsar ont grand peine à étouffer la révolte.

La roue qui supplicia Razine n'a tué que son corps. Son souvenir vit dans le peuple comme celui de l'homme qui se mit à sa tête, qui lui fit savourer la brève mais exquise volupté de la vengeance, lui donna la conscience de ses droits et le pressentiment de sa force. Aussi comme on lui pardonne tout à ce brigand admiré ! Le peuple sait que, plus que le riche butin qu'il distribue généreusement, plus que les magnifiques captives dont il est si friand, il aime ses camarades d'aventure. Pour eux il sacrifierait tout. Tel est le sens du chant populaire qui est encore sur les lèvres de la Russie ouvrière et paysanne.

Razine est debout à la proue de sa barque. Échauffé par les libations, il serre amoureusement la princesse persane dont il vient de faire sa nouvelle épousée. Derrière lui ses rudes compagnons murmurent et ricanent. Le chef leur préférerait-il une femme, deviendrait-il lui-même

une femme ? L'hetman a entendu. Il presse plus fortement la jeune et pâlissante prisonnière. Ses sourcils se froncent, ses yeux s'injectent, et soudain sa voix puissante lance ces mots que l'écho répercute comme un roulement de tonnerre :

Je donnerai tout, je ne ménagerai rien.
Je donnerai jusqu'à ma tête rebelle...
O Volga, Volga, ma mère.
O Volga, mon fleuve russe,
Tu n'as pas eu de présent
De moi, Cosaque du Don —
Pour qu'il n'y ait point querelles
Entre nous, les hommes libres,
O Volga, Volga, ma mère,
Tiens ! prends-là, la belle fille !

Et saisissant la princesse glacée d'effroi, il la précipite dans les flots bouillonnants.

Ces dramatiques évocations sont bientôt chassées par l'aspect plus aimable des berges qui précèdent Samara. De Samara nous emportons l'impression d'une ville laborieuse, hospitalière, mais peu originale, ville moderne pourvue d'un parc à la française, d'un théâtre de style néo-russe et d'un musée. Dans la grande brasserie qui fabrique une variété de Pilsen, la seule couleur locale nous est fournie par les ouvrières, robustes gaillardes qui rincent les bouteilles en chantant une de ces mélodies populaires dont l'accent vous empoigne.

De Samara à Saratov nous avons le régal d'un orage sur le fleuve. Le ciel se couvre de nuées, les rivages s'effacent, les éclairs zigzaguent dans le grondement de la foudre. Le vent brusquement souffle en rafale et soulève des vagues de deux mètres de hauteur qui fouettent et font tanguer le vapeur. Le pilote a peine à éviter la dérive. Tout s'apaise heureusement avant le passage sous l'imposant viaduc Alexandre sur la ligne transibérienne qui, sur ses treize piliers, couvre près d'un kilomètre et demi de longueur.

Peu avant Saratov nous faisons escale dans une petite ville où, dès les premiers pas, nous nous croyons transportés au cœur de l'Allemagne. Sur le quai, autour des hangars regorgeant de blé, circulent des hommes au regard sérieux, aux gestes rares. Le bourgmestre nous reçoit avec dignité dans sa maison de brique cossue et fleurie. Partout on rencontre une population bien vêtue et aisée, dans les rues d'une propreté parfaite, devant les maisons dont chacune porte le nom d'un propriétaire allemand, dans les tavernes où la bière est reine, au jardin public où de blondes gretchen contemplent pensivement des massifs de fleurs geométriquement

ordonnés. Voici l'église catholique et non loin le temple luthérien dont un grand vieillard rasé, le pasteur, nous fait les honneurs. Involontairement nous cherchons Hermann et Dorothée. Oui nous sommes bien en terre allemande, à Ekaterinenstadt, une de ces colonies fondées par Catherine II le long du Volga et que l'esprit laborieux et patriotique des Allemands a su remarquablement développer et préserver de toute infiltration slave. Le contraste avec l'improvisation et le laisser-aller russes éclate avec tant de force que l'on s'éloigne le cœur serré et l'esprit songeur.

Est-ce pour cela que Saratov, malgré sa pittoresque situation, ses hauteurs d'où l'on embrasse le panorama splendide d'un Volga toujours plus largement étalé, malgré son beau boulevard, ses quartiers neufs, ses docks animés, nous laisse le persistant souvenir de son faubourg aux masures pitoyables, aux rues empestées. Remercions cependant son musée de nous avoir offert deux plaisirs : les " marines " et les bouleaux du peintre Bogolioubov et les reliques d'Ivan Tourguenev, notamment son masque de plâtre et la table sur laquelle il écrivit les immortels *Récits d'un chasseur*.

De Saratov à Tsaritsyne le Volga nous semble une véritable steppe en marche. Sa crue n'a respecté que quelques îlots pareils à des navires naufragés où pointent comme des mâts, des arbres à demi-submergés. Paysage d'inondation qui ne porte plus qu'en lui-même la vie entre des bords désolés et calcinés, comme après le ravage d'un cataclysme. Au-delà de la rive brille un autre bras sinueux. On se croirait loin de toute civilisation et cependant à quelques kilomètres la ville de Tsaritsyne nous rappelle la vie moderne par la succession de ses bassins de naphte.

Nous arrivons en plein marché. Des Russes placides déambulent parmi le grouillement des Tatars nerveux, des Kirghiz massifs et des Kalmouks au large sourire. Mais place, place ! une caravane de dix chameaux s'avance, dix chameaux aux bosses flasques et tombantes, conduits par un Kalmouk qui frappe consciencieusement leurs cuisses étroites et pelées. Sur le dernier est juché un bambin bronzé au sourire extasié. Les pauvres bêtes protestent contre leur esclavage par un cri rauque semblable au braiment de l'âne. Dans leurs yeux méfiants luit le dédain et la colère et nous admirons comment à tant de disgrâce physique peut s'allier tant d'aristocratique hauteur.

L'hôtel de ville de Tsaritsyne montre avec orgueil un énorme gourdin de merisier à lui légué par Pierre le Grand. La tradition veut que le tsar, mécontent des notables, les ait un jour impérialement bâtonnés et

ait laissé cette canne et son chapeau gris pour perpétuer le salutaire souvenir de son passage.

En aval de Tsaritsyne la nappe du Volga bleuit sous le ciel d'azur foncé. Des bras parallèles nous accompagnent de leur réseau miroitant. Nous longeons la terre des Cosaques du Don, immense steppe saupoudrée d'une poussière de fleurs jaunes, blanches et mauves. Çà et là, des chaumières blanches aux groupes de plus en plus compacts quand commencent les terres cultivées : beaux champs de cette fameuse terre noire à reflets violacés, où frémit la grande houle des blés.

Une fois encore nous visitons une colonie allemande, celle de Sarepta, sœur jumelle de la première, et dont la moutarde est renommée. Puis nous remontons à bord pour ne plus descendre qu'en pleine Mongolie.

A perte de vue la steppe. Du vert, du vert, de rares bouquets d'arbres. Deci, delà, les taches rousses ou brunes de troupeaux qui paissent : tantôt ramassées en groupes, tantôt disséminées, des tentes basses qui de loin ressemblent à nos meules du Nord et auprès desquelles stationnent des chameaux couverts de housse. Sur le rivage — car notre arrivée est annoncée — un attroupement. A droite les hommes, en sarrau ; à gauche une rangée bariolée de femmes en toques pourpres, en robes bleues, blanches, noires vertes ou rouges, le visage encadré de deux larges rubans qui pendent. Des bateliers nous accostent, petits hommes trapus au visage jaune, aux pommettes saillantes, au nez épaté, avec des cheveux noirs huileux séparés sur le front.

Nous sommes en terre kalmouk, à Tioumenievka, sur le sol béni que protége la grande main de Bouddha. Sur le débarcadère les dignitaires attendent. Coiffés de hauts chapeaux pointus jaunes ou de toques écarlates, immobiles dans leurs longues robes de soie or, grenat ou noire rehaussées d'écharpes jaunes, ils surveillent la manœuvre. Puis le chef offre sur un plat d'argent le pain et le sel, symbole de l'hospitalité. A côté de lui le lama en chapeau conique jaune à galon mauve, en robe de velours violet susurre des bénédictions. De la steppe humide monte un pénétrant parfum de menthe et de lavande.

Les huttes sont rondes, formées d'une carcasse de bois, sorte de vaste cloche en treillis sur laquelle on jette des couvertures de feutre. L'éclairage et l'aération se font par le haut, par une ouverture servant de cheminée. Le centre est réservé au foyer. A un trépied pend une grosse marmite de fonte où l'on fait bouillir le thé en brique et la farine. Nous apercevons aussi l'alambic primitif qui sert à distiller du lait fermenté une eau-de-vie, l'araki. Le résidu du lait est transformé en un fromage blanc qu'on coupe et fait sécher au soleil.

A côté de deux lits très bas, simple amas de couvertures, est posé le coffre aux reliques et aux trésors familiaux.

A une autre extrémité se trouve un tonneau où fermente le lait de jument qui deviendra le *koumyss*. Le *koumyss* jouit en Orient d'une réputation universelle pour le traitement de la tuberculose. L'affaire est même industrialisée, mais la cure n'est efficace que faite sur place, dans l'air pur et tonique de la steppe, comme la pratiquait l'illustre écrivain Léon Tolstoï.

Les huttes sont d'un déplacement facile. On les démonte en quelques instants et on les charge sur les chameaux. Elles suivent aisément le bétail au fur et à mesure que s'épuise l'herbage. Le lieu où nous sommes est cependant un centre de ralliement qu'attestent des constructions permanentes. C'est d'abord un monument de brique surmonté d'une spirale de fer et qui est la tombe d'un lama vénéré. Ce lama a été incinéré, faveur réservée aux chefs religieux et aux princes, les corps des simples mortels étant inhumés ou même abandonnés dans un fourré, suivant une coutume contre laquelle l'administration russe a vigoureusement réagi. C'est ensuite un temple bouddhique, ou plus exactement lamaïque, sur le modèle de ceux du Thibet. La pagode principale, très gracieuse avec ses quatre étages à galerie, dresse en flèche un croissant surmonté d'une boule. Elle déploie en arc deux ailes de colonnades terminées par d'élégants pavillons, le tout entouré d'une clôture. Des dépendances sont affectées au logement des prêtres et aux besoins du culte.

Admis au rare honneur d'assister à un service religieux, nous pénétrons dans le temple. L'intérieur, peint en bleu, est tendu de draperies et de tapisseries retraçant les différentes étapes de la mission de Bouddha, ses incarnations et réincarnations. Des coffrets de bois finement ouvragés, des meubles en forme de tambourin, incrustés d'ivoire et d'argent, des socles artistement évidés et sculptés, des tapis aux dessins et aux couleurs symboliques donnent au sanctuaire un aspect d'autant plus somptueux qu'il contraste avec la grossièreté des huttes. Il y a aussi de jolis cylindres de métal, les fameux moulins à prière ; à l'intérieur sont les bandes portant les paroles sacrées. Un simple coup de pouce et le moulin tourne, emportant vers l'Infini les phrases d'adoration bien plus rapidement que ne saurait le faire le balbutiement le plus accéléré de nos pauvres lèvres chrétiennes.

A notre entrée une trompette lance une lamentation sonore. Un beuglement formidable et soutenu répond. Des chantres en robe rouge, coiffés de bonnets à trois cornes, manient des castagnettes en fixant le

vide d'un air égaré. Ils suivent ensuite le lama et ses diacres vers l'autel et tous s'agenouillent. Puis le lama parle. Chaque phrase est scandée par des cymbales en sourdine. Il se tait et un étrange concert commence. Un homme frappe sur une grosse caisse tandis que d'autres font sonner les cymbales sur un rythme tranquille et uniforme. Les chantres nasillent un interminable la-la-la. Quand le nasillement s'interrompt, un refrain est énergiquement repris par les instruments, auxquels se mêle l'effroyable beuglement entendu à l'entrée. Ce rugissement fantastique sort d'une gigantesque trompe droite allongée comme un monstre sur un tapis et devant laquelle est accroupi, jambes croisées, l'opérateur. Un confrère attend, à côté de lui, pour le relayer dans sa dure besogne.

L'audition achevée, le lama nous présente le Trésor du temple. Ce sont les livres saints, série de rouleaux entourés de bandelettes comme de précieuses momies. Il en choisit délicatement un. Sous les premières bandelettes une enveloppe de lin, puis une enveloppe de soie pourpre, puis d'autres bandelettes, puis de la soie vieil or, puis des soies multicolores et enfin les feuillets noirs du texte sacré. Les caractères sont gravés en or, d'une finesse de tracé qui suggère la perfection. Le grand prêtre nous commente la première prière, celle qui demande l'abstention du péché, puis lentement, avec une infinie vénération, et une incomparable noblesse, il porte l'enveloppe de lin à son front.

Nous quittons la pagode pour assister à la fête sportive dont on a tenu à nous régaler. Après l'hommage à Bouddha, l'hommage à cette vie que Bouddha trouvait si douloureuse que la suprême récompense promise par lui à ceux qui l'avaient vertueusement employée, était l'éternel affranchissement de toute vie, dans l'anéantissement du Nirvâna.

Or ce peuple qui se presse si pieusement et quotidiennement, nous dit-on, à la pagode de Tioumenievka paraît aimer simplement mais fortement la vie, telle qu'elle lui est offerte, avec son mélange de plaisirs et de peines. Les visages respirent la santé et la gaieté. Les hommes, vigoureux, découvrent leurs dents blanches largement. En bonnet ou casquette, ils ont la taille serrée dans une ceinture de cuir souvent ornée de plaques d'argent. Le pantalon blanc leur donne un air de correction élégante.

La théorie chatoyante des femmes montre quelques somptueux costumes. Il n'est pas jusqu'à des vieilles édentées qui, restées à l'écart, ne manifestent leur approbation de l'existence en fumant une savoureuse pipe.

Deux jeunes princesses reçoivent nos hommages. Leur robe est de soie grenat. De leur toque de satin brodé tombent, le long des oreilles,

deux larges rubans qu'elles ramènent sur la poitrine. Le nez est petit, le teint d'ivoire ancien, les yeux noirs légèrement bridés mais vifs et rieurs. La physionomie dénote une intelligence malicieuse. Nous pressons respectueusement les doigts fins qu'on nous tend.

La fête commence par la lutte. Deux kalmouks râblés, le torse nu, se présentent, font une courte prière, saluent en touchant trois fois la terre du front, puis, se saisissant aux hanches, ils entament un palpitant corps-à-corps. Le lama, vivement intéressé, intervient sans cesse pour les conseiller et les animer.

Puis ce sont des courses à cheval, à une allure vertigineuse. Les petits hommes serrent solidement des genoux leurs courtes montures à l'épaisse crinière. Des femmes bottées, montées à califourchon concourent entre elles. Ensuite vient un défilé à bosses de chameaux. Pour la circonstance on a orné d'étoffes les mufles des pauvres bêtes, parure qu'elles apprécient médiocrement si l'on en juge par les mouvements saccadés qu'elles font pour s'en libérer.

Et tout finit par des danses. Se tenant par les mains, des couples tournent, d'abord lentement, puis d'un mouvement toujours plus rapide, tandis que le public frappe des paumes en cadence et que le claquement des castagnettes se précipite. De nouveaux couples entrent continuellement dans le tourbillon et bientôt tous les assistants, comme pris de frénésie, se balancent et entonnent à pleine voix un chant sauvage.

Non, je ne croirai jamais que ce peuple, incarnation de la jeunesse d'âme et de l'allégresse de vivre, voit dans le lamaïsme l'abîme de pessimisme qu'il recèle. La méfiance et le mépris que sa religion lui prescrit pour les séductions de la matière ne me paraissent pas dépasser l'orbite de ses moulins à prières. Sa piété, en gestes rituels, est sans doute satisfaite de s'attirer la protection ou la neutralité des forces surnaturelles qu'elle vénère ou redoute. De la vallée terrestre dont la Divinité lui a imposé le stage il ne se prive pas de respirer les fleurs.

Avouerai-je que, du pont du bateau, j'ai vu s'éloigner à regret le rivage charmant où les indigènes pressés nous envoyaient de touchants adieux et qu'en retrouvant les faces pâles de mes compagnons, leurs yeux où se lisaient toutes les préoccupations de la civilisation moderne, ces visages m'apparurent plus indéchiffrables, plus lointains que ces bonnes têtes aux tignasses huileuses, aux pommettes bronzées et au nez aplati où le regard parle le langage même de la nature.

Enfin, puisque le Ciel ne nous a pas fait naître kalmouk, résignons-nous et laissons-nous reprendre à la vie trépidante. Au reste, dans Astrakhan nous croiserons à chaque instant les silhouettes regrettées.

Malheureusement ce sont ici des déracinés, qui ont abandonné le tapis d'herbe et de mousse pour le pavé de la ville. Lamentable déchéance !

Astrakhan se montre à nous sous son double aspect de ville européenne et asiatique, mais le premier aspect est incomparablement le plus frappant. Il apparaît triomphalement dans les docks encombrés de vapeurs et de marchandises, et où la maison de Pierre le Grand, avec son yacht de bois sculpté, a déjà la valeur d'un symbole. Ici encore c'est la rude cognée de Pierre le Grand qui a agrandi la fenêtre ouverte sur le Turkestan et la Perse. De l'ancienne ville tatare fondée sur la rive droite, il ne reste que des traces. L'Astrakhan de la rive gauche est une œuvre russe qu'atteste l'essor des quartiers solidement bâtis, le victorieux ensemble des édifices privés et publics. Le musée possède une curieuse reproduction en miniature d'une des salines exploitées aux environs de la ville. Au bord du Volga nous assistons à l'extraction du caviar. Dans un grand bassin peuplé d'esturgeons on ramène au filet le poisson. On l'assomme d'un coup sur la tête, puis on lui fend le ventre pour en retirer les œufs qui, soigneusement passés au crible et salés, constituent le célèbre hors-d'œuvre.

Après la visite aux églises orthodoxes et arméniennes, nous nous rendons aux mosquées. D'abord dans une mosquée tatare où un petit garçon accroupi écrit avec ferveur une lettre à Allah, puis dans une mosquée persane. L'intérieur s'orne du soleil national, et la galerie réservée aux femmes est à l'abri d'un grillage particulièrement sévère. On nous montre aussi une dépendance, l'école, installée dans un couloir. Les écoliers, de charmants bonshommes au pur ovale, aux yeux espiègles, sont assis sur des nattes, les jambes croisées, un papier sur les genoux et ils griffonnent en passant un bout de langue.

Sur le large appui de la fenêtre est couché, pieds nus, enveloppé d'étoffes un gros homme à barbe grise. Il a de grands yeux noirs bien fendus, mais un sourire niais et une expression stupide. C'est le maître. Il roule lentement des prunelles ensommeillées et nous tend avec effort une main molle et crasseuse Près de la porte nous trébuchons presque sur une masse informe, roulée dans des loques sur le sol, et que soulève le rythme régulier d'une respiration : c'est son adjoint. Doucement nous partons, sans réveiller le Persan qui dort.

Ainsi nous arrivons au terme d'un voyage qui nous a fait voir plusieurs civilisations au travail sous le drapeau alors tricolore de la Russie. Chacune apportait sa contribution à la fortune commune et retirait de la commune prospérité sa part d'avantages et de sécurité. L'impression d'ensemble n'était pas trompeuse. Le fleuve magnifique portait les

richesses de l'Orient et aussi celle des terres fertiles qu'il baigne. Les riverains avaient devant eux les eaux fécondes labourées de navires, derrière eux jusqu'aux confins de l'horizon, les lourds épis de blé, les hauts seigles, les orges aux longs cils, les avoines légères, les grasses steppes, délices d'innombrables troupeaux.

Aujourd'hui ce paysage de vie s'est mué en cimetière. Une sécheresse sans précédent a brûlé les récoltes, les prairies et les arbres. Le paysan qui, pour éviter la réquisition, n'ensemençait plus que les arpents indispensables à sa subsistance, s'est trouvé sans provision, en proie à l'atroce famine. Il a dévoré ce qu'il a pu, jusqu'au chaume des toits, puis il s'est acheminé en lugubres colonnes vers les villes. Par milliers, par centaines de milliers les cadavres ont jalonné les routes. Les enfants orphelins ou impuissants à suivre, errent dans ces régions désertiques comme des chiens affamés. Le corps squelettique ou bouffi, ils s'étendent pour mourir. Les plus heureux se traînent jusqu'aux ports et aux gares où passent les missions de la Croix-Rouge. Il tendent leurs bras décharnés à ces Américains, ces Anglais, ces Français aux yeux graves et au large cœur qui ont le miraculeux pouvoir de sauver leur frêle vie. Ah ! qui refuserait son aide à ces petits êtres, innocentes victimes de tant de fléaux ? Qui ne voudrait rendre à ces désespérés l'espoir de vivre, de vivre pour revoir le beau fleuve transporter à nouveau vers le Nord les sacs de grain doré et de blanche farine, revoir cela sans envie et dire : « Voguez, voguez ! Nous, maintenant, nous avons à manger ! »

André LIRONDELLE.

COMPTE RENDU DE CONFÉRENCE

LA SLOVÉNIE ET LES SLOVÈNES

Par M. HAUMANT,
Professeur à la Sorbonne.

Le pays dont M. Haumant nous entretient est pour la plupart des Français un pays nouveau dont le nom même est fait pour les plonger dans la perplexité. Il faut un moment de réflexion et quelques recherches pour la dissiper. Les atlas anciens ne fournissent pas de renseignements ; l'histoire nous parle de Carniole, de Carinthie, d'Istrie, etc.... en fait de subdivisions territoriales. Où donc est ce pays dont le nom s'est introduit dans la langue politique depuis quatre ans, non sans confusion pour beaucoup de personnes qui entendent parler alternativement de Yougoslavie et de royaume des Serbes, Croates et Slovènes (S. H. S.). La Slovénie est le pays habité par les Slovènes, par tous les Slovènes — et tout à l'heure on nous dira ce qu'ils sont — Ils s'étendent de l'Izonzo, qu'ils dépassent sur beaucoup de points et de la haute vallée du Gaïl à l'Ouest jusqu'aux confins de la Croatie et de la Hongrie à l'Est (Saint-Gothard) et de la mer Adriatique au Sud à la vallée de la Drave. Ils couvrent donc l'ancienne province de la Carniole, une partie de l'Istrie, de la Carinthie, de la Syrie, ils enserrent Trieste, on en retrouve même à l'Ouest dans la Venétie d'avant-guerre (région d'Udine). Leur territoire correspond à un triangle dont la base est au Nord. Ses dimensions sont de 150 à 160 km. du Nord au Sud, de 180 km de l'Est à l'Ouest, si l'on tient compte seulement des limites politiques récemment déterminées. En fait, il faudrait compter un bon tiers en plus pour embrasser la véritable Slovénie. Qu'on se figure un territoire équivalent au Nord, au Pas-de-Calais, à la Somme réunis : à tout prendre un petit pays par son étendue. Le fait que la Slovénie

officielle ne correspond pas à la Slovénie ethnique, en dépit du droit de libre disposition des peuples, n'est pas sans danger. Il crée un irrédentisme slovène en Italie où dans la Vénétie, la province de Trieste, l'Istrie, subsistent environ 600.000 slovènes non affranchis, en Autriche où 100 à 150.000 irrédimés vivent en Carinthie et en Styrie.

C'est un pays montagneux dont les lignes générales suivant le changement de direction des plis alpins s'orientent au Sud-Est. Les altitudes décroissent dans ce sens de 2864^{m} (Triglav) à 12 ou 1500^{m} (Sueznik, 1790^{m}). Une seule vallée s'ouvre au Sud, bien différente des grandes vallées du Nord qui descendent vers l'Est, celles de la Drave et de la Save encaissée entre la muraille montagneuse des Karawanken et le Karst. Le pittoresque de ces régions est une découverte récente pour les gens de l'Europe occidentale : qui en avait entendu parler, il y a 35 ans ? Pendant un temps on n'a guère connu et pratiqué que l'itinéraire de Vienne à Trieste ; 200 ou 300 km. de trajet au long desquels se succèdent gorges et défilés avec de soudains élargissements des vallées, des villages perchés aux flancs du rocher, des châlets alpestres, des torrents écumeux jusqu'à l'apparition magnifique de l'Adriatique. Une Suisse moins grandiose, plus grâcieuse, ou si l'on veut des Vosges plus variées. Depuis, on a découvert d'autres itinéraires, celui de Salzbourg à Trieste par exemple par cette ligne des Tauern dont l'importance politico-économique fut si grande. La première partie du trajet dominée par les massifs neigeux du Dachstein et du Grossglockner est d'aspect purement alpestre. Mais quand on entre dans les vallées méridionales où la voie est suspendue au-dessus de riants paysages et dominée par les châteaux romantiques l'impression est bien différente. Enfin si l'on parcourt le pays dans le sens des parallèles, de Lioubliana à Zagreb ou de Maribor à Lioubliana, les aspects changent encore : on voyage dans des vallées parfois sauvages mais souvent aussi riantes et grâcieuses. Ce sont là d'ailleurs des aspects de paix qui ne doivent pas tromper : la Slovénie italienne porte les traces de la guerre. Si l'on s'écarte de ces grands itinéraires pour faire des excursions, les sites pittoresques abondent dans la région du Triglav, par exemple, ou dans le pays de Bled, paysages enveloppés d'une singulière poésie par les légendes nationales qui s'y attachent.

Si l'on s'attache aux aspects urbains, on ne doit pas se faire à l'avance trop d'illusions : les plus belles villes slovènes sont perdues pour la Slovénie et, au reste, elles ne sont slaves qu'à demi : c'est Goritz, c'est Trieste aujourd'hui italienne et à demi-ruinée. Mais il faut citer

les petites villes de la côte comme Parenjo. A l'intérieur Maribor (Marbourg) était en voie d'enrichissement avant la guerre, comme on le voit par le contraste entre la vieille et la nouvelle ville. Elle a souffert dans la nouvelle organisation du voisinage de la frontière mais elle peut attendre des compensations. Et voici, enfin, dans une position centrale, la ville slovène par excellence, la capitale, Lioubliana que les Autrichiens appelaient Laybach. Capitale historique avec son château, sa place du Congrès, ses Eglises, elle a revêtu depuis la guerre un caractère slave plus accentué : l'aspect des foules, les uniformes, la musique qu'on entend, disent le changement survenu. Mais les progrès de la population ont amené une crise du logement et n'ont pas été favorables semble-t-il à la moralité. En revanche, l'activité s'est accrue.

C'est là qu'on prend contact avec le type slovène. Il est représenté par un million de personnes (400.000 sont en dehors des frontières). Ces slaves parlent une langue très proche du Serbe et du Croate, et présentent une grande unité nationale, malgré la différence des types physiques. Ils sont en général moins grands que les Serbes, moins foncés, d'aspect plus fin. On différencie parmi eux un type autrichien. Moralement ils se distinguent des autres Slaves. Ils ont un esprit démocratique accentué : point de grands seigneurs parmi eux ou presque pas, mais des paysans et des commerçants — en quoi ils diffèrent des polonais. — Ils n'ont pas la tradition de vagabondage héroïque du Serbe. C'est un peuple depuis longtemps discipliné, affermi dans ses cadres administratifs et religieux et par là il ressemblerait plutôt aux Tchèques. Malgré sa vivacité et sa profondeur, leur sentiment patriotique est moins orgueilleux que celui du Croate, moins farouche que celui du Serbe, moins combatif que celui du Tchèque. Ils se sont associés au nouvel Etat avec le désir de vivre en bonne intelligence avec leurs concitoyens ; la conservation de leur race, de leur langue contre l'assaut du germanisme et de la latinité est à ce prix. Mais ils tiennent, leurs votes le montrent, à leur autonomie administrative qu'ils regardent comme nécessaire au maintien de leur industrie. Car ils sont avant tout un peuple positif.

L'économie de ce pays est complexe. Elle participe au caractère de l'économie des régions voisines. Cette contrée montagneuse a sans doute des terres incultes dans les plus hautes régions et dans le Karst (122.000 h.). Mais elle a des ressources. La forêt couvre 44 % de son sol soit un million d'ha. Chênes, pins et hêtres alimentent 60 scieries à vapeur et 800 scieries hydrauliques. Ils fournissent le bois de chauffage, la pâte à papier, ils servent à la fabrication des meubles,

des instruments aratoires et les écorces ont suscité une industrie prospère de tannerie. Les richesses du sous-sol, plomb, zinc, cuivre, antimoine attendent encore une exploitation intensive. Mais déjà on extrait deux millions de tonnes de charbon. La grande richesse est le mercure de la région d'Idria, quoique l'Italie ait accaparé les gisements les plus importants avec Idria. Blé, seigle, orge, avoine se partagent le sol, mais donnent des rendements qui ne sont pas comparables à ceux de nos pays (13 quintaux à l'hectare pour le blé). La vigne est aussi cultivée. Mais la grande richesse est l'élevage. Chevaux, ânes, mulets, moutons, chèvres, bètes à cornes sont en nombre considérable. On compte 276 porcs et 506 moutons pour 1000 habitants. Il y a là des possibilités de développement économique. Leur utilisation apparaîtra plus sûre encore si l'on escompte l'intervention de trois facteurs importants : des coopératives nombreuses s'appuient sur un système bancaire bien organisé, l'équipement des chutes d'eau favorisera le progrès des industries rurales, et enfin la main d'œuvre, active et habile est d'une excellente qualité. Il faut, quand on veut apprécier justement les Slovènes, écarter toutes les légendes reçues sur le caractère slave.

Les Slovènes sont donc un peuple intéressant en eux-mêmes. Mais saurait-on nous blâmer de les considérer au point de vue français ? Que nous sont-ils ? Quelles sympathies notre pays peut-il rencontrer chez eux ? Il faut voir les réalités comme elles sont. Avant la guerre, la Slovénie était le pays Slave où l'on connaissait le moins la France et les Français. D'abord notre civilisation était ignorée. On se tournait vers Vienne qui était l'unique centre de culture, et l'on ignorait la France contemporaine et son labeur. Et puis ce peuple très catholique, dominé par l'influence de son clergé éprouvait quelque méfiance à l'égard d'un pays révolutionnaire et athée qu'on lui représentait comme le pays le plus sectaire et le plus intolérant. Et cependant, on eût pu évoquer des souvenirs et même des souvenirs très lointains remontant au IXe siècle comme celui de St-Amand qui est revenu mourir en sol flamand. Mais l'influence autrichienne avait tout effacé. Les pays Slovènes s'étaient endormis sous la domination germanique, ils s'oubliaient eux-mêmes en oubliant leurs anciens amis. Tout au plus, note-t-on un vague essai de renaissance ou mieux de naissance littéraire. A l'aurore du XIXe siècle les armées de Bonaparte réveillent la Belle au Bois dormant. De 1805 à 1809, la Slovénie fait partie de l'Empire français. Belle histoire que celle de ces Provinces illyriennes sur lesquelles notre jeunesse a si peu de lumières. Un peuple renaît sous

la tutelle française. Son âme s'accorde avec la nôtre. A Lioubliana Ch. Noder se croit chez lui et pareillement le capitaine Robinet à Maribor. Fonctionnaires et officiers, les nôtres se plaisent dans ce pays et ils plaisent, malgré tout le désordre et les troubles que l'occupation militaire apporte dans les habitudes locales. Marmont rassemble autour de lui dans son château de Lioubliana aristocrates et bourgeois — des Français d'ailleurs se sont fixés là-bas. Le paysan d'abord est quelque peu surpris, ahuri. Mais l'essentiel est que, sous l'action de ces étrangers bienveillants qui cherchent à civiliser le pays sans le franciser, lui apportent leurs idées de liberté, la Slovénie se retrouve. Elle rêve de sa liberté nationale et ce rêve s'exprime dans les beaux vers de Vodnik. Tout le mouvement moderne est sorti de là. Le pays Slovène avait repris conscience de lui-même sous l'égide de la France ; après un siècle écoulé il a reconquis son indépendance grâce à elle. Aujourd'hui, on nous est reconnaissant du passé. On nous sait gré de l'appui que la Yougoslavie a trouvé près de nous — non sans quelque inquiétude cependant à cause de nos liens avec l'Italie. Notre culture est maintenant honorée : un orateur français trouve à Maribor, à Lioubliana un public sympathique. Le goût n'est pas encore très sûr, on ne saisit guère les nuances, mais la bonne volonté y est. Seulement pour qu'elle portât ses fruits, il faudrait que des Français de toute culture — et non pas seulement des slavisants ou des ingénieurs — allassent dans ce pays. Le voyage n'est pas long. Il suffit d'accepter 24 heures de chemin de fer pour arriver dans un pays aimable, où la vie n'est pas très chère, où l'on est accueilli par des visages souriants, où l'on rencontre des gens qui ne demandent qu'à être des amis de la France. Et ce sont des cœurs sûrs qui ne reprennent pas leur amitié une fois donnée.

[*D'après les notes de* M. Haumant]

N.-B. — La conférence de M. Haumant a eu le meilleur succès que son auteur pût souhaiter. L'appel qu'il adressait en finissant au public lillois a été entendu par la Commission des Excursions. Nous reviendrons dans un prochain Bulletin sur ce sujet.

CHRONIQUE

I. — CHRONIQUE RÉGIONALE.

1° *Les Industries textiles de Roubaix-Tourcoing et leur reconstitution.* — *Le Monde Illustré* a publié en Mars 1923, dans sa série des Régions dévastées, un fascicule consacré à Roubaix-Tourcoing. Ce numéro ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé pour l'abondance et la précision de l'information non plus que pour la richesse de l'illustration. De telles publications fourniront dans l'avenir de sûrs témoignages en faveur de la vitalité de notre pays. La ruine y figure à sa place entre l'usine détruite et l'usine en reconstruction ou déjà réédifiée et, en regard, l'effigie des hommes dont l'énergie a fait miracle au milieu de difficultés sans cesse renouvelées ; ces images donnent une singulière éloquence aux chiffres dont le texte est bourré et qui ont été fournis par les organismes économiques les plus qualifiés. Ces statistiques ont d'ailleurs plus qu'un intérêt de circonstance. La géographie en peut faire son profit. Je voudrais le montrer en empruntant quelques données aux rapports relatifs à l'industrie textile de Roubaix-Tourcoing.

Anciennement enracinées dans la région de Roubaix-Tourcoing, cette industrie connut après l'avènement de la vapeur (1820), un magnifique développement. A quelle prospérité elle était arrivée en 1914, on en peut juger par les chiffres que rassemble M. A. Danez pour la région Roubaix-Tourcoing-Lannoy.

« Pour le travail de la laine on comptait :

1.200 unités peigneuses pouvant fournir 60.000.000 de kilos, soit 85 % de la production française ;

920.000 broches pour laine peignée ;

100.000 broches à retordre ;

153.000 broches pour laine cardée ;

20.000 métiers à tisser (robe et draperie), produisant plus de 100.000.000 de mètres par an ;

30.000 ouvriers étaient employés dans ces diverses usines.

« Il convient de remarquer que l'importance de la fabrication calculée sur le seul chiffre de broches serait inférieur à la réalité. En effet, par suite de la concentration du travail et de l'emploi continus et de renvideurs

de tout derniers modèles, la production de la filature s'en trouvait accrue.

« L'industrie du tapis occupait 2.000 ouvriers, on comptait 1.100 métiers qui donnaient les 3/4 de la production française.

« Dans l'industrie cotonnière, les statistiques accusaient :

1.126.000 broches à filer ;

266.940 broches à retordre ;

15.000 ouvriers étaient occupés à cette industrie et la production annuelle était de près de 35 millions de kilos de fils d'une valeur de plus de 70 millions de francs....» (p. 23).

Les autres industries textiles (ameublement, teinture, apprêt) ne groupaient pas moins de 13.000 personnes.

On sait ce que fut la dévastation. D'après une enquête anglaise, pour certains groupe d'outillages, les dégâts atteignaient 85 % (revêtement des machines à carder et appareillage électrique). A Roubaix seulement les dommages se sont élevés à 651.500.000 francs *valeur 1914*.

Dans son récit de la Reconstitution (p. 14-15), M. Delerue, a raconté comment les industriels surent mériter et forcer la sollicitude des Pouvoirs publics. A partir du moment où la loi leur garantit des ressources (17 avril 1919), la progression fut constante. Dès le lendemain de l'armistice, en mars 1919, les premiers peignages s'étaient ouverts. Voici les étapes du progrès d'après M. A. Damez :

« En juillet de la même année, 30 % des peigneuses étaient remises en service.

« Au 1er octobre 1919, on comptait 590.000 broches en activité et au 1er octobre 1920, 890.000 broches.

« Pour le mois de mars 1920, la production lainière était de :

4.200.000 kilos de laine peignée ;

2.200.000 kilos de fils ;

2.250.000 mètres de tissus.

« En juillet 1920, cette production avait augmenté de près de 50 %.

« La remise en marche du tissage avait été également rapide. Fin septembre 1920, 55 usines sur 57 étaient en œuvre à Tourcoing et 46 sur 48 à Roubaix.

« En 1922, le peignage fournit 65 millions de kilos contre 60 millions en 1914.

« Dans la filature, la production hebdomadaire atteint maintenant 600.000 kilos contre 500.000 en 1914....

« En novembre 1922, dans l'industrie cotonnière on comptait 1.150.000 broches en activité avec une production mensuelle de 2 millions 700.000 kilos. »

Les chiffres de production peuvent varier : ils sont sous la dépendance des oscillations du marché, des changements dans la situation financière. Ceux que nous avons cités ont au moins un intérêt : ils prouvent que l'industrie textile du groupe Roubaix-Tourcoing a retrouvé son potentiel de production.

Cette résurrection se traduit par le renouveau de l'activité du négoce de la laine. M. Yung en expose le mécanisme dans un intéressant article (p. 124-125). L'insuffisance quantitative des laines françaises rend nécessaire l'importation d'une quantité considérable de laines étrangères. Dunkerque (toutes provenances), Anvers (colonies anglaises et Argentine) et Calais (laines australiennes provenant des enchères de Londres et laines du Cap), sont les points de débarquement.

Le tableau suivant permet de mesurer la rapidité du relèvement industriel (quantités exprimées en quintaux) :

	Dunkerque	Calais	Anvers
	—	—	—
1919...........	536.229	173.949	»
1920...........	641.012	133.027	»
1921...........	629.599	168.467	»
1922...........	1.513.297	245.056	500.000

L'Australie est le principal fournisseur. Elle alimente presque la moitié de l'importation dunkerquoise ; l'Argentine vient ensuite (un tiers pour le même port), puis la colonie du Cap. Il est tout à fait remarquable que l'Afrique du Nord soit représentée seulement par 2,3 % de l'importation à Dunkerque. On ne suivra pas ici M. Yung dans ses développements sur le peignage, le fonctionnement du marché et les opérations de conditionnement dont l'intérêt est grand, mais un peu technique. On lui empruntera seulement quelques chiffres significatifs. En 1922, il est sorti 60 millions de kilos de laine peignée et plus de 10 millions de kilos de blousses. Le conditionnement a procédé à 119.314 expériences de conditionnement hygrométrique. 14.325 de titrage et de numérotage, etc... ; au total 157.682.

Et ces chiffres permettent à M. Yung de conclure :

« C'est grâce à la puissance d'organisation du commerce des laines, à ses comptoirs d'outre-mer, à son initiative infatigable, à son allant dans les périodes d'activité, à sa force de résistance dans les moments

de crise que l'industrie de Roubaix-Tourcoing est assurée de trouver en toutes circonstances à la hausse comme à la baisse, à tout moment, quels que soient ses besoins, les quantités, qualités, genres divers nécessaires aux productions multiples de ses peignages, filatures et tissages. Le négoce des laines est le collaborateur de l'industrie, le bras droit du peignage, un rouage indispensable de l'industrie textile Roubaix-Tourcoing. »

2° *Remarques sur le commerce des laines dans le Nord.* — Nous avons attiré l'attention sur l'insuffisance du contingent fourni par nos colonies africaines à l'industrie lainière du Nord. Bien des raisons expliquent cette situation : en particulier la qualité insuffisante des laines de l'Afrique du Nord.

La Chambre de Commerce de Tourcoing avait pris une remarquable initiative pour y mettre un terme. « Cette vaste entreprise, écrit M. J. Petit-Leduc (même recueil, p. 116), est actuellement à peu près mise au point, et ses premiers essais d'acclimatation du mouton mérinos vont être incessamment tentés dans le Sud de Madagascar, au Sénégal et dans la Haute-Volta avec l'appui moral et effectif du Ministère des Colonies. »

Dans un ordre d'idées voisin de celui-là, on doit signaler les tentatives faites pour affranchir le marché français de sa sujétion vis-à-vis des marchés étrangers. La suppression de la surtaxe d'entrepôt les a remises au premier plan de l'actualité. La création d'un marché de laines brutes à Dunkerque est d'un intérêt vital pour notre grand port, mais elle intéresse aussi l'économie générale de notre pays. Elle paraît réalisable aux représentants qualifiés du port de Dunkerque. « Il nous semble facile, pour commencer, de faire de Dunkerque le marché des laines un peu spéciales : Espagne, Anatolie, Chili, Pérou, Afrique, Tunisie, Maroc, Indes, etc... Une grande partie de ces laines, consommées dans le Nord, sont consignées à Liverpool où il y a des ventes publiques périodiques et elles reviennent chez nous grevées de deux frêts et de nombreuses commissions et de frais de toute nature » (G. Degoy, *Le Port de Dunkerque*, Juin 1923, p. 265). La solidarité étroite de l'organisme portuaire et des centres de consommation se manifeste par le fait que M. Ségard au nom de l'Union des Négociants en laine de Roubaix-Tourcoing, a résumé au Comité Central de la Laine l'état du projet de création d'un marché. Son rapport a emporté l'adhésion du Conseil de direction du Comité (Information *du Nord Industriel*, 21 Avril 1923, p. 692).

Origine des matières premières, nationalisation des marchés ne sont pas les seules questions qui sollicitent l'attention du commerce des laines dans le Nord. Le problème des transports intérieurs est non moins urgent. Les nouveaux tarifs créent à nos ports des conditions qui leur rendent la lutte impossible contre leurs concurrents étrangers.

Avant la guerre, la différence des prix Tourcoing-Calais et Mouscron-Ostende était de 0 fr. 15 par tonne seulement en faveur du dernier trajet. Actuellement elle est de 17 fr. 85 par tonne. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Naguère un important trafic de laines filées empruntait la voie de Calais. Il transite maintenant par la Belgique (*Nord Industriel*, 28 Octobre 1922, p. 1973).

II. — LES LIVRES

L'Abrégé du traité de géographie physique de M. DE MARTONNE [1]. — Dès son apparition (1919), le traité de géographie physique de M. de Martonne a obtenu un grand succès qui ne s'est pas démenti dans la suite. La même faveur a accueilli la publication de la troisième édition corrigée (1920). Elle tient d'abord et avant tout aux mérites intrinsèques de l'œuvre qui lui ont valu les mêmes suffrages à l'étranger qu'en France. Mais elle prouve aussi que ce traité répondait à un besoin. Il y a, en France, un public curieux de la géographie moderne, composé non seulement de professionnels, de personnes vouées à l'enseignement, mais aussi d'honnêtes gens tout court, soucieux de suivre le mouvement intellectuel. La géographie générale qui est, à le bien prendre, une philosophie naturelle devient de plus en plus un élément essentiel d'une bonne culture. Mais elle veut une initiation et jusqu'à ces derniers temps nous n'avions point, en français, d'ouvrage qui permît de l'acquérir. Des livres existaient sans doute dont on ne saurait contester la valeur, mais ils étaient trop spéciaux et ne fournissaient pas cette vue d'ensemble que le public réclamait ou bien encore leur orientation n'était pas rigoureusement géographique. Trop particulier et limité à un chapitre de la géographie physique, avec tout son grand mérite, l'ouvrage de Lapparent, pas assez géographique par ses tendances le traité de Météorologie d'Angot.

---

(1) EMM. DE MARTONNE. *Abrégé de Géographie physique*. Paris, Colin, 1922. In-8°, 355 p. 100 fig. ou cartes dans le texte, 8 pl. phot. hors-texte, 15 fr. Ce vol. est à la Bibliothèque de la Société.

Sans compter que des parties capitales de la géographie n'avaient fait l'objet d'aucune publication d'ensemble : la géographie biologique par exemple qui a suscité des œuvres maîtresses dans d'autres pays. On ne saurait concevoir aujourd'hui un traité assez complet et qui embrassât l'ensemble des disciplines géographiques. Mais, en revanche, on peut imaginer deux ouvrages donnant l'état de nos connaissances l'un sur la géographie physique, l'autre sur la géographie humaine, en attribuant à l'expression de géographie physique le sens large de géographie naturelle et en y comprenant la biogéographie, comme il est aujourd'hui d'usage. La matière ne manque pour aucun des deux. Ils paraissaient aussi indispensables l'un que l'autre il y a quinze ans. Avec le traité de M. de Martonne nous avons eu le premier des deux livres qui nous manquaient.

Cependant ce gros ouvrage — 924 pages, à la troisième édition — laissait un regret. Livre d'initiation sans doute, mais déjà pour des initiés et si l'on peut dire, au second degré. Tous ceux qui ont charge d'enseignement savent bien que les commençants ne l'abordaient pas sans difficulté. Ils arrivaient à s'en assimiler la lettre mais n'en pénétraient pas l'esprit. Les chapitres originaux passaient inaperçus. On lit par exemple dans la climatologie, un développement sur les types de temps qui donne à cette partie du traité une allure tout à fait nouvelle, en harmonie avec l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du climat. Il frappait rarement les étudiants mal preparés à en saisir la portée. L'écart était vraiment trop grand entre les manuels scolaires asservis à des préoccupations de programme et le traité pleinement intelligible aux personnes déjà munies d'un sérieux bagage géographique. On souhaitait un livre de lecture attrayante, accessible à tous qui fût une véritable introduction à la géographie physique. L'Abrégé que M. de Martonne nous offre aujourd'hui, répond à ce désir : il est aisément abordable et garde pourtant une tenue scientifique élevée. On ne doit pas se tromper à son titre et le considérer comme un sec résumé. C'est un livre nouveau. Tout en conservant le cadre général de son traité, l'auteur a mis à profit une expérience pédagogique étendue, assurée par la pratique de l'enseignement aussi bien à l'étranger qu'en France. Elle est sensible dans le choix des matières et l'ordonnance de détail, comme dans la présentation. « Le plan d'ensemble reste le même que celui du Traité. Mais la méthode d'exposition est généralement différente. On s'est efforcé de partir autant que possible d'exemples concrets pour aboutir aux lois générales. Renonçant à traiter toutes les questions sommairement, on a choisi les plus

importantes ou les plus faciles à comprendre, en les exposant de façon aussi complète que le permettait l'espace. Un chapitre entièrement nouveau a été ajouté à la partie biogéographique : c'est un aperçu des rapports de la géographie humaine avec la géographie physique » (p. II).

Je ne puis reprendre l'ouvrage entier pour montrer avec quel bonheur ces principes ont été appliqués. Il suffira d'analyser avec quelque détail la première partie. Elle est consacrée au Climat. L'attention est retenue d'abord sur les trois éléments classiques du climat : température, vents et précipitations. Puis on montre comment par leurs combinaisons différentes, ils donnent naissance aux principaux types de climat classés comme M. de Martonne l'avait fait dans son Traité. Un chapitre spécial est consacré aux climats de montagne, en raison de leur originalité et de leur importance. C'est l'ordre même du gros livre, l'ordre logique qui s'imposait. Voici les allègements et leur justification. Les considérations théoriques sur les facteurs du climat (facteurs cosmiques, répartition des terres et des mers, relief, etc...) ne font plus l'objet d'un chapitre particulier : l'action de ces facteurs est mise en évidence d'une manière concrète à propos de chacun des éléments essentiels. Les développements relatifs aux instruments, aux procédés d'observation, à la signification des moyennes avaient un caractère technique. Leur intérêt apparaissait surtout à un géographe spécialisé. Ils ne sont pas indispensables à la définition du climat : on les a supprimés. Un autre sacrifice n'a pas été peut-être sans coûter quelque peine à M. de Martonne. La notion de type de temps revêt avec les progrès de la météorologie dynamique un intérêt de plus en plus grand. Je ne suis pas éloigné de croire que ces combinaisons caractéristiques des éléments météorologiques entreront quelque jour dans la définition et dans la classification des types climatiques au même titre que les moyennes thermométriques ou pluviométriques et même avant elles. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, la notion de type de temps est encore insuffisamment intégrée dans celle de climat. Il est donc légitime de la réserver et de se tenir dans un ouvrage tel que l'abrégé à la définition classique du climat par les moyennes. Elle prendra plus tard toute sa valeur pour des esprits déjà familiarisés avec les faits élémentaires. Du reste, sans être formellement exposée, la théorie des types de temps est introduite par les exercices pratiques recommandés dans l'appendice à la première partie. Car chaque partie du livre comporte un court appendice dont l'objet est d'orienter le lecteur vers les recherches personnelles. « Mon

ambition, dit M. de Martonne, serait que tout esprit sérieux pût suivre sans effort chaque chapitre, et fût assez intéressé aux questions traitées pour souhaiter vérifier par l'observation quelques-uns des principes énoncés et des relations mises en lumière » (p. II). Moins que tout autre, la géographie est une science morte et livresque : elle sollicite l'activité de l'esprit. Encore faut-il guider cette activité. L'appareil bibliographique du Traité n'eût pas été de mise dans l'Abrégé. Mais on a indiqué au lecteur dans quels livres il trouverait des renseignements plus complets, en caractérisant brièvement ces *ouvrages de référence*. On lui a dit également dans quelles études de langue française, il rencontrerait l'*application* la plus heureuse et la plus neuve des principes généraux. Mieux encore, dans un second paragraphe, on lui a proposé un certain nombre d'*exercices pratiques* exigeant tout au plus un matériel cartographique facilement accessible : les cartes journalières affichées dans les mairies pour le climat. On sollicite ainsi l'observation par quelques exemples bien choisis et sommairement discutés (types de temps de Février 1880 et de Décembre 1879) : on la fixe sur les faits quotidiens. Il est inutile d'insister sur la valeur éducative de ces appendices [1].

Mais examinons de plus près l'un des chapitres consacrés aux éléments du climat, celui des pluies. Nous sommes frappés par la souplesse de la méthode. Le point de départ est l'analyse d'une carte des précipitations dans l'Europe occidentale. Elle *suggère* l'hypothèse, conforme à l'expérience courante, que l'intensité plus ou moins grande des précipitations se lie à la propagation des influences maritimes et à celles du relief. L'examen d'une carte générale des pluies à la surface des continents *confirme* cette hypothèse et fait apparaître une relation nouvelle, plus importante mais plus complexe avec la répartition des pressions. L'induction ne saurait nous mener plus loin. On fera donc appel ici à la théorie générale des précipitations qui, d'une part, légitime les hypothèses précédentes et d'autre part, permet de passer à l'explication des régimes pluviométriques. Les principaux sont seuls analysés : un tableau final donne leurs caractéristiques numériques. Les considérations théoriques, on le voit, n'interviennent que lorsqu'elles sont indispensables et que l'esprit s'y trouve préparé. Elles sont d'ailleurs présentées avec une grande simplicité.

---

[1] On doit attirer l'attention plus spécialement sur l'appendice à la troisième partie. On y trouvera l'indication d'un choix de feuilles du 1 : 80.000 et un compte rendu d'excursion.

On en aurait assez dit pour montrer l'intérêt de ce livre s'il ne convenait pas d'insister sur le dernier chapitre qui n'a point d'équivalent dans le Traité : « L'homme et la nature ». Lorsqu'on divise la géographie générale en géographie physique ou naturelle et en géographie humaine, on le fait seulement pour la commodité de l'exposition et à cause de l'extrême difficulté qu'un seul auteur éprouverait à traiter avec une égale information toutes les branches d'une discipline aussi vaste. Mais ce n'est en aucune manière une opposition que l'on entend établir. On ne peut parler du milieu naturel sans penser notamment à l'homme qui s'y accommode et le modifie. « *Actif et passif, il est à la fois les deux* ». Inversement lorsqu'on parle de l'homme et des sociétés humaines, on ne peut faire abstraction de la pression du milieu. « *La géographie humaine ne s'oppose donc pas à une géographie d'où l'élément humain serait exclu* ». Ainsi s'exprime Vidal de la Blache. On conçoit qu'un traité de géographie physique doive trouver son couronnement dans un chapitre de géographie humaine, comme un traité de géographie humaine doit commencer par rechercher dans le milieu physique les racines de notre activité. Cette double nécessité résulte de l'unité profonde de la terre et de tout ce qui vit à sa surface. Éditeur des « Principes de géographie humaine », M. de Martonne n'a point songé à s'y soustraire. De là son dernier chapitre. On n'y trouvera pas un résumé de l'anthropogéographie, mais des lumières sur les relations les plus directes de l'homme et du milieu, des ouvertures sur des perspectives bien plus vastes. « On est porté, dit M. de Martonne, lorsqu'on voit la fixité et le caractère en quelque sorte inéluctable de certaines relations, à considérer la géographie humaine comme un chapitre de la Biogéographie. Acceptons ce point de vue fertile en enseignements, et voyons jusqu'où il peut conduire ». Les régions circumpolaires, la forêt équatoriale, un désert comme le Sahara correspondent à des cas extrêmes où les conditions de la vie particulièrement rudes limitent la multiplication de l'espèce humaine. Il y a ainsi de vastes étendues vides d'hommes ou à peu près ; elles couvrent plus de la moitié de la terre ferme. Les régions favorables à l'habitat sont discontinues, fait qui contribue à expliquer la formation des races, avec toutes les précautions convenables d'ailleurs. De tous les caractères des groupes humains, densité, mode de groupement et forme de l'habitation, races, genres de vie, c'est le dernier qui est dans le rapport le plus étroit avec les conditions naturelles, climat et milieu biologique. On le voit par deux exemples contrastés : les genres de vie de l'Afrique équatoriale et tropicale d'une part, ceux de l'Europe

centrale de l'autre. La carte de la page 334 où sont représentés ces derniers, constitue un effort original de systématisation remarquablement heureux : c'est un modèle qu'on pourrait imiter avec profit dans des études de géographie humaine d'un caractère synthétique. Elle soutient la comparaison avec toutes les cartes dressées par M. de Martonne pour la partie physique de son Traité. Enfin, le chapitre se termine par des considérations sur l'évolution des groupes humains où le caractère nécessaire de certaines limitations naturelles est mis en évidence.

On a jugé bon de signaler ce livre dans cette chronique, parce que M. de Martonne, est bien connu des membres de la Société de Géographie de Lille, qui ont entendu ses conférences. Mais on avait une autre raison. Bien que cet abrégé s'adresse surtout à un public scolaire dans la pensée de son auteur, il mérite en réalité une plus large audience : des lecteurs plus mûrs y trouveront à la fois profit et agrément.

L'Empire britannique d'après l'ouvrage de M. A. Demangeon (1). — Les formations politiques fondées sur la maîtrise de la mer sont parmi les phénomènes les plus curieux et les plus attirants de la géographie politique. Elles se développèrent dans l'antiquité et au moyen âge dans la zone des Méditerranées eurasiatiques. Mais aucune ne fut comparable par son extension immense et la diversité de ses aspects à l'Empire britannique. Cette *thalassocratie* dont les routes impériales sont les Océans, n'a pu se développer que lorsque « la fusion des domaines maritimes en un ensemble illimité de mers et d'océans » a été accomplie. Elle représente l'œuvre de colonisation la plus formidable qui ait été réalisée sur le globe. D'autant plus rare et plus originale, suivant les expressions de M. Demangeon dans l'Introduction de l'étude qu'il nous offre aujourd'hui, que le contraste est plus fort entre la petitesse du pays qui l'a construite et l'énormité des territoires qu'il a rassemblés. Le poids dont cet Empire pèse sur les destinées du monde, les forces internes qui le soutiennent ou le travaillent, l'emprise d'un peuple sur tant de races diverses et la réaction même de l'Empire sur l'âme et les destinées de ce peuple sont autant de sujets de réflexion et d'étonnement. Ils fournissent une occasion unique d'appliquer la méthode propre à la géographie coloniale : « étudier le contact de deux types de peuples associés dans une colonie..... dans le large cadre de la géographie

---

(1) Albert Demangeon, *l'Empire britannique*, Paris, Colin 1923, In-18, 280 p. avec appendice et bibliographie de 70 nos, 7 fr. L'ouvrage est à la Bibliothèque.

humaine, montrer comment, sur un théâtre à la fois très particulier et très divers, un groupe d'homme a su mettre en œuvre ses facultés d'invention, d'adaptation, d'acclimatation et de propagation » (p. VI). Suivons donc M. Demangeon dans l'accomplissement de son propos. Les circonstances de la formation de l'Empire, ses caractères, les problèmes que son existence suscite, retiendront notre attention dans les trois livres de l'ouvrage.

Il ne suffit pas de dire avec Michelet que l'Angleterre est une île, que c'est toute sa géographie et son histoire. C'est la condition initiale, le point de départ. Mais enfin la colonisation anglaise est relativement tard venue dans l'histoire. La situation insulaire n'a développé toutes ses conséquences que grâce à la formation précoce de foyers commerciaux, à la vigueur de l'esprit d'indépendance nationale, aux nécessités issues de la grande révolution industrielle à la fin du XVIIIe siècle. A travers les siècles on voit l'esprit commercial, inspirateur des premières tentatives d'expansion, se fortifier et finalement cette immense construction politique apparaît dans son essence comme une œuvre de marchands. Ils donnent à l'origine leur appui aux recherches d'une route vers les Indes par le Nord-Ouest et par le Nord-Est. C'est pour eux que l'Angleterre conquiert la maîtrise de la mer aux XVIIe et XVIIIe siècles. C'est pour eux qu'elle s'installe aux Antilles et aux Indes-Orientales. C'est pour agrandir et protéger leur négoce qu'elle a construit l'Empire des Indes, acquis et conservé jalousement la domination de toutes ses avenues, fait de sa sécurité la préoccupation dominante d'une politique inflexible. Et eux, à leur tour, groupés dans leurs Compagnies à Charte, ils ont été les pionniers de l'Empire en Afrique. Leur action est soutenue et renforcée par un puissant courant d'immigration qui se manifesta dès le XVIe siècle et qui après s'être tari pour un temps, du milieu du XVIIe au milieu du XVIIIe, s'enfle à nouveau et coule sans interruption pendant tout le XIXe. Toutes les crises sociales ou agraires de l'Angleterre le grossissent. Ce ne sont pas les pays tropicaux qui peuvent recevoir cette masse d'émigrants. Il leur faut des climats plus cléments. Et ils fondent des établissements au Canada, en Australasie, dans l'Afrique du Sud, nouveaux foyers d'expansion disséminés sur de vastes espaces et qui constituent d'immenses États quand le progrès des communications leur permet de se rejoindre à travers le vide des continents. Ainsi s'est formé cet Empire réparti sur tout le globe, cent fois plus grand que le Royaume-Uni et peuplé de quatre cent millions d'hommes appartenant à toutes les races, à toutes les religions, à toutes les civilisations.

Sa discontinuité territoriale n'est qu'une apparence, car l'Océan est son lien. « L'Empire britannique issu d'une île et fondé sur le commerce, puise sa force dans la mer, le chemin universel qui relie entre elles ses dépendances. La mer forme le lien commun, la matière essentielle de tout ce qui est britannique ; sans elle, l'Empire se briserait en fragments de terres, en poussière d'îles.... L'idée de ne plus être libre sur les mers irrite le citoyen britannique ; l'idée de ne plus y être le maître l'inquiète ; car le navire est le véhicule de tout ce qui vit dans l'Empire et de tout ce qui fait vivre » (p. 87). La mer, « demeure naturelle des Anglais après leur île » (*Oceana*, Froude, p. 16), la mer, « sentier de la race anglaise jusqu'aux confins du monde » (R. Kipling) : sur ses rives s'appuient les bases de toutes les colonies ; stations et dépôts de charbon fixent les mailles du réseau qui enserre l'élément insaisissable, tandis que les câbles allongés au fond des océans transmettent d'un bout à l'autre du monde la pensée et la volonté britanniques.

Quand on a ainsi examiné les conditions dans lesquelles s'est formé l'Empire, on se trouve préparé à comprendre le type original de civilisation qu'il représente. " En fondant ses colonies, la Grande-Bretagne les a marquées à l'empreinte de son génie. " Elle a transporté partout ce puissant esprit d'initiative qui asservit la nature par un incomparable développement des forces matérielles. Dans toutes les colonies, sauf en Australie, la construction méthodique du réseau ferré appuyé sur des lignes maîtresses audacieusement tracées, a précédé et préparé la prise de possession du pays. Là où le climat était aride, l'aménagement et la distribution de réserves aquifères en vue de l'irrigation ont été réalisés selon des plans grandioses. Les énormes ressources financières de la Métropole ont suscité, soutenu dans leur croissance une infinie variété d'entreprises. Et, de plus en plus, l'enquête scientifique la plus rigoureuse guide les dirigeants dans l'assainissement, la mise en valeur et le gouvernement des pays occupés. M. Victor Bérard opposait, vers 1907, l'empirisme anglais au rationalisme allemand et les événements politiques actuels ne sont pas pour infirmer la justesse de ses vues générales ; cependant on est obligé de faire quelques réserves lorsqu'on considère le rôle joué par la recherche et l'enquête scientifiques dans la vie de l'Empire. Suivant qu'ils se sont installés dans des contrées tropicales ou sous des climats plus favorables à leur race, les Anglais ont fondé des colonies d'exploitation ou des colonies de peuplement. " Quand on essaie d'analyser les caractères de cet Empire tropical, dit M. Demangeon (p. 112), on observe une étonnante variété de types d'établissements coloniaux, inégaux par l'étendue, disparates par l'évolution, différents

par le but de l'exploitation. A l'Inde, tout un continent et tout un monde, s'oppose la poussière des îles de la mer des Antilles et de l'Océan Pacifique. Aux Antilles, terres fécondes et surpeuplées qu'ont enrichies les cultures de plantation, s'opposent les colonies de l'Afrique tropicale qui vivent surtout de la culture extensive des indigènes et qui parfois demeurent encore au stade de la cueillette. Aux vastes territoires de vie sédentaire, les lieux de passage, points minuscules de l'espace comme Hong-Kong, mais foyers de vie ardente qui rallient tout ce qui circule et tout ce qui s'échange dans un rayon étendu. " Le problème fondamental à résoudre dans toutes ces contrées chaudes a été celui de la main-d'œuvre. Les nécessités de la mise en valeur ont amené des migrations d'hommes, jaunes ou noirs, d'une singulière ampleur et dont les conséquences sont difficilement calculables. Dans les colonies de peuplement des zones tempérées, l'indigène a partout reculé ou disparu devant l'Anglo-Saxon. En Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada, des groupes blancs se sont enracinés au sol par la pratique de l'élevage et surtout par l'exploitation agricole. Les circonstances locales ont apporté de la diversité dans l'évolution de ces Dominions. Partout la grande affaire a été de constituer une société de moyens colons cultivateurs fixés par la propriété du sol. C'est à cette fin qu'on a tendu dès l'origine au Canada, c'est vers ce but qu'on s'est orienté en Nouvelle-Zélande et en Australie après les excès de la grande exploitation pastorale. Il ne suffit pas cependant de voir les lignes apparentes de ce vaste corps. Il faut essayer d'aller plus loin. Ce qui est au fond la caractéristique la meilleure de l'Empire c'est l'uniformité de la civilisation qui s'épanouit dans son cadre " un fonds commun de mœurs, de tendances et d'idées ", spécifiquement anglo-saxon que l'on retrouve sous toutes les latitudes, dans les lieux de réunion des fonctionnaires de l'Inde, comme chez le squatter australien ou le fermier du Manitoba. " The five meal meat fed man ", l'homme de cinq repas nourri de viande, confortablement habillé, confortablement logé, épris de sport, fidèle à la tradition dont sa langue est l'expression, dont ses Universités sont les gardiennes, pieux envers le Dieu de la Bible qui a élu son peuple et lui a donné la terre, pénétré des habitudes de " self-government ", conservant partout le goût de la vie et des formes parlementaires, tel l'Anglais demeure immuable, toujours semblable à lui-même, enfermé comme dans une tour impénétrable dans la conscience tranquille de sa force et l'assurance de sa prédestination parmi les peuples. Quand on lit ce chapitre central du livre de M. Demangeon (" La civilisation britannique "), on pénètre vraiment avec lui au cœur de l'Empire. On pense aussi aux pages que M. Victor Bérard écrivait il y a quelque vingt-cinq ans sur la mystique

de l'impérialisme et les contes et les vers de Kipling reviennent à la mémoire.

Cependant ce qui est une force peut devenir un danger. Après avoir analysé les traits dominants de cette civilisation commune, M. Demangeon est amené à conclure ainsi : " Abandon des particularismes coloniaux formation d'Etats fédéraux, cette évolution politique correspond dans les communautés anglo-saxonnes, au développement d'une conscience nationale qui se juxtapose dans l'esprit des colons, au sentiment de loyalisme vis-à-vis de la mère-patrie. Ces deux sentiments paraissent jusqu'ici avoir vécu ensemble sans se nuire. Mais cette constatation ne peut pas nous empêcher de nous poser le problème de géographie politique dont la situation actuelle nous fournit les termes. Ces jeunes nations se préparent-elles à former des unités dissidentes destinées à une complète indépendance ? Ou bien doivent-elles former les membres d'une grande unité fédérale, d'un seul Etat universel qui engloberait toutes les communautés du monde britannique ? " Dans ces dernières formules tient l'essentiel des problèmes impériaux auxquels est consacrée la dernière partie du livre.

L'idée que l'Empire est autre chose que l'Angleterre et ses colonies, qu'il est un organisme dont les parties ont leur vie propre, mais possédent une conscience commune est née un peu avant 1870 et s'est rapidement développée dans le dernier quart du XIX[e] siècle. Mais comment sur le terrain politique et sur le terrain économique cette solidarité va-t-elle se traduire, comment se maintiendra-t-elle contre les forces centrifuges. Sur le terrain politique, les conférences intercoloniales devenues, en 1907, les conférences impériales ont organisé la coopération militaire de l'Angleterre et de ses Dominions pour la défense commune. On a vu le résultat de 1914 à 1918. " Aucune demande d'assistance ne fut adressée aux Dominions, on accepta leur aide avec empressement, mais on ne fit rien pour exercer une pression sur eux. Ils ont donné au monde un spectacle étonnant : toutes les communautés britanniques faisant cause commune avec la mère-patrie et lui apportant leurs trésors et leurs fils " (p. 179). Mais la Grande-Bretagne a dû reconnaître ces sacrifices en faisant à ses Dominions une large place dans ses Conseils, en orientant sa politique dans le sens de leurs intérêts spéciaux, en leur accordant une certaine liberté d'action qui se concilie parfois difficilement avec l'unité de front diplomatique. L'Inde même a été appelée à la vie politique internationale et ce n'est pas pour simplifier la situation. Les institutions qui assurent l'unité sont d'ailleurs extrêmement ténues et fragiles ; il n'apparaît pas que leur renforcement par la constitution

d'une manière de super-Etat avec parlement impérial soit facile à réaliser. L'Empire représente la forme la plus indéterminée que connaisse le droit constitutionnel.

Sur le terrain économique, l'activité des échanges entre la Métropole et les Colonies faisait surgir naturellement cette idée d'une union douanière dont J. Chambulain fut le champion. En fait, on est entré dans cette voie avec l'adoption de tarifs préférentiels réciproques. Mais à mesure qu'ils se développent les Dominions nouent des relations avec d'autres pays que la Grande Bretagne : Europe, Etats-Unis, Japon, autres contrées de l'Empire. Des intérêts antagonistes se développent ainsi. Une union douanière trop étroite n'aboutirait qu'à créer une gêne dangereuse.

On voit ainsi comment s'opposent forces de concentration et forces de dispersion. Ajoutons encore que chacune des colonies de la zone tempérée a l'ambition de se tailler un domaine tropical pour s'affranchir de toute sujétion économique. Le Canada, très jaloux de son autonomie politique et économique, a son ambassadeur à Washington ; il défend âprement son industrie naissante, il libère ses transports du contrôle étranger, il cherche à entraîner les Indes occidentales dans son orbite en même temps qu'il subit lentement l'attraction de la civilisation américaine. Son loyalisme est absolument intact, mais il n'empêche pas la nette affirmation d'intérêts spéciaux. Dans l'Afrique du Sud, la vieille querelle anglo-boer s'apaise. Les deux races communient dans le même désir d'expansion vers les régions tropicales. Elles sont solidaires dans leur défense contre les Noirs et les Jaunes : problème ethnique d'autant plus délicat que la métropole ne peut pas soutenir son Dominion sans mécontenter gravement ses sujets de l'Inde. L'Australie et la Nouvelle-Zélande se sont aussi éveillées au nationalisme économique. Elles n'ont pas tardé à tourner leurs regards vers les îles du Pacifique, libres ou non. Les dépouilles de l'Allemagne ont permis de les satisfaire pour un temps, mais toutes les difficultés ne sont pas résolues puisque la question des Nouvelles Hébrides est toujours pendante. Leur haine farouche pour les populations de couleur a causé bien des embarras à la Métropole dans sa politique à l'égard du Japon. D'autres questions non moins complexes sont posées par l'évolution des colonies tropicales où les races indigènes représentent une masse imposante.

Dans l'Inde, le régime anglais a favorisé le brassage des éléments ethniques et préparé l'unification morale. Ce pays d'où l'Angleterre tira de si prodigieuses richesses se lasse d'être exploité par ses

maîtres. Le nombre infime des Blancs dispersés dans cette fourmilière d'hommes n'assure pas la prise de la métropole sur le monde indigène. Tous les efforts de culture n'ont abouti qu'à « élever et à fortifier la conscience nationale des Indiens ». L'Inde s'éveille à la vie politique. L'aide qu'elle a apporté à l'Angleterre pendant la grande guerre ne pouvait qu'augmenter ses prétentions, mal satisfaites des réformes pourtant capitales consenties par le gouvernement. Cette société si complexe est en voie de transformation profonde : tout y est incertitude et trouble. D'autant que le nationalisme politique se double comme ailleurs d'un nationalisme économique. L'Inde aspire à se suffire : à côté des vieilles industries textiles se sont développées depuis quinze ans des industries sidérurgiques indigènes du type le plus moderne. Conscients de leur force, les Hindous se sentent un peuple : ils suivent de leur sollicitude et défendent contre l'hostilité des Blancs ceux des leurs qui essaiment dans les autres parties de l'Empire. Evolution redoutable et grosse de menaces pour la domination britannique. Elle se retrouve à des degrés divers dans plusieurs autres colonies d'exploitation. Elle n'est nulle part plus marquée que là où elle s'appuie sur une force religieuse. Cette renaissance islamique, qui, à côté de l'expansion de l'hindouisme, a joué un si grand rôle dans l'Inde, a plus qu'à demi libéré l'Egypte. « Les relations avec l'Islam, dit très bien M. Demangeon, constituent précisément l'un des problèmes fondamentaux de la politique impériale de la Grande-Bretagne ». Ce grand mouvement religieux a justement son centre dans des régions dont la possession est vitale pour l'Empire.

Au terme de ces analyses, il faudrait reproduire textuellement les quatre pages qui servent de conclusion à ce livre si substantiel. « Construction politique, édifice économique, association de nations, tout semble si grand et si cohérent dans l'Empire britannique que l'idée de sa puissance et de sa solidité est la première qui s'impose à l'esprit. Pour songer à des faiblesses et à des fissures, il faut se rappeler le souvenir des autres empires dont les historiens nous ont décrit la grandeur et la décadence ». Parce qu'il est formé de pièces séparées par l'immensité des Océans, l'Empire doit garder la maîtrise des mers ; tant que ses éléments auront à lutter contre des dangers extérieurs, son unité politique ne sera pas sérieusement compromise ; quand ils seront sûrs de leur force, le sentiment de la communauté de civilisation suffira-t-il à assurer le lien de la Métropole et des Dominions, quelle forme concrète prendra l'union, c'est ce qu'on ne saurait dire. Parce que dans les contrées tropicales il renferme des peuples de religions, de

races, de civilisations différentes et vraiment inassimilables, l'Empire est menacé d'un autre danger auquel une politique de concessions prudentes ne suffira peut-être pas toujours à parer. Enfin, parce que ses conquêtes sont dispersées dans le monde entier, l'Angleterre a multiplié les points de friction avec les autres peuples. Elle est engagée sur toute l'étendue de la planète en même temps. Aucun peuple ne peut grandir sur les mers sans lui porter ombrage. Si elle ne peut empêcher sa croissance, elle doit le neutraliser par une entente comme elle vient de le faire avec les Etats-Unis. « A cette condition d'ordre international, une autre s'ajoute, d'ordre intérieur, intra-impérial : pour être fort, l'Empire doit garder sa cohésion ; si quelque pièce importante se dégageait de l'ensemble contre le gré des autres, la brèche pourrait être fatale ; et ainsi pour garder sa cohésion, l'Empire doit être fort : c'est la doctrine qui inspire toujours la politique britannique jusque dans ses projets de désarmement général. »

On s'est presque borné dans ce compte rendu à reproduire les têtes de chapitre de l'étude de M. Demangeon. On espère ainsi en avoir fait comprendre la belle ordonnance. Il n'était pas besoin de commentaire pour faire sentir l'importance et l'intérêt actuel du sujet. Ce qu'on a renoncé à mettre en évidence, c'est la richesse et la solidité de la documentation, puisée aux sources originales et c'est aussi l'agrément du livre.

L'intelligence des problèmes de la politique mondiale est d'une nécessité impérieuse pour tout homme cultivé. Plus encore, elle est un devoir civique. Bien des questions européennes, en apparence étrangères, aux embarras coloniaux de l'Angleterre, s'éclairent subitement lorsqu'on fait intervenir ces derniers. Et c'est pourquoi il faut lire et relire l'ouvrage de M. Demangeon.

III. — NOTES DIVERSES.

La vie économique en Espagne depuis 1914. — La vie économique des pays neutres depuis le début de la grande guerre est un des sujets d'étude les plus curieux et les plus riches qu'on puisse souhaiter. La phase aiguë de la lutte étant passée, ces nations, qui avaient plus ou moins perfectionné leur outillage pour satisfaire à une demande accrue dans des proportions qui passent l'imagination, se sont trouvées atteintes par la crise générale ; elles ont perdu leur situation privilégiée. Les belligérants ont cessé d'être exclusivement des consommateurs à tout

prix et les neutres des fournisseurs, ou si l'on veut des profiteurs. Le marché s'est dérobé devant ces derniers. Pareille aventure est arrivée à un pays entré tardivement dans la lutte, les Etats-Unis d'Amérique. Assurément nous sommes encore trop engagés dans le conflit pour mesurer la déviation apportée à l'évolution économique normale : il faudrait que la guerre ne se poursuivît pas sous une autre forme. Aussi bien, est-il difficile d'embrasser, à la lumière des faits connus, l'ensemble d'une situation prodigieusement complexe. Cependant, il paraît intéressant de noter les résultats des enquêtes statistiques au fur et à mesure qu'ils sont publiés. Nous recueillerons ici quelques chiffres tirés de l'Annuaire statistique d'Espagne, publié en 1923 (*Anuario Estadistico de España, año VIII, 1921-1922*) sans d'ailleurs prétendre dresser un tableau complet.

On sait quelle était la situation économique de l'Espagne au début de la guerre. C'était un pays à évolution économique ralentie. Pourtant son potentiel de production était plus grand que n'eût permis de le supposer son activité réelle. Au reste, des progrès certains avaient été réalisés dans la décade antérieure, et ils s'étaient traduits par l'amélioration du change qui, en 1914, était voisin du pair. Les achats des Alliés ont eu pour effet de faire entrer dans la péninsule une quantité considérable d'or. En 1900, l'encaisse métallique de la Banque d'Espagne était seulement de ptas 745 millions, dans lesquels l'argent comptait pour 53 %; en 1914, de ptas 1.429 millions partagés à peu près également entre l'or et l'argent. Dès 1916, les réserves métalliques s'élèvent à ptas 2.082 millions où l'or représente les $\frac{64}{100}$. Et en 1921, le total est de ptas 3.479 millions, dont 80 % constitués par de l'or. Sans doute, comme partout ailleurs la circulation fiduciaire s'est accrue, mais dans des proportions moins fortes que la couverture métallique. Le pourcentage de l'encaisse or et argent au papier en circulation a varié comme l'indique le tableau suivant :

1900..........	46	1916..........	88
1914..........	72	1921..........	75

Et voici les proportions pour l'encaisse or :

1900..........	22	1916..........	57
1914	36	1921..........	60

La situation a été particulièrement favorable en 1916-1917, c'est-à-dire immédiatement après le maximum de demande de la part des Alliés, et avant l'augmentation définitive du coût de la vie.

On ne peut pas juger uniquement de la situation économique entre 1914 et fin 1921 par les bilans de la Banque d'Espagne ; on s'exposerait à de lourdes erreurs. L'étude des tableaux du commerce extérieur fournit des renseignements d'un autre ordre. Il est malaisé d'utiliser ces tableaux à cause des variations du change. Mais la balance commerciale est facile à interpréter. Or, le commerce total de 1853 étant pris comme référence (100), les nombres indices des huit dernières années sont les suivants :

1914.........	523	1918........	416
1915........	642	1919........	609
1916........	677	1920........	619
1917........	674	1921........	528

On remarque l'activité tout à fait anormale de 1916, 1917, et la brusque chute en 1921. Ces chiffres prennent une signification bien plus grande encore si l'on considère que la balance commerciale, favorable à l'Espagne en 1915, 1916, 1918, 1919, est au contraire défavorable en 1920 et 1921. Durant ces deux dernières années, l'excédent d'importations n'est pas inférieur à ptas 829 millions, c'est-à-dire plus élevé que l'excédent d'exportation des quatre bonnes années précédemment citées. L'Espagne n'a donc pas conquis définitivement les marchés que la guerre lui avait ouverts. Pour éviter les erreurs provenant des fluctuations des prix, consultons les tableaux de détail où se trouvent indiquées les quantités. Dès 1920, année de décadence marquée, la diminution des exportations porte sur la majorité des articles, par rapport à 1919 et bien plus encore par rapport à la moyenne 1915-1919. Les vins et les fruits (24 % en valeur de l'exportation) sont bloqués par les difficultés douanières. Les produits fabriqués sont en diminution générale (Tissus de laine 58 % en poids par rapport à 1915-1919). Et l'on remarque que les minerais sont en augmentation, tandis que les métaux sont en baisse. L'importation, en revanche, s'est maintenue : on note même une augmentation des objets manufacturés, signe que l'Espagne ne s'est pas affranchie industriellement. En 1921, les exportations tombent à ptas 812 millions (diminution de 21 % par rapport à 1920). Dans l'ordre du tableau, les postes les plus atteints sont : les minerais de fer, la demande de l'Angleterre s'étant réduite des 3/4, les tissus de coton à cause de l'abstention générale des clients, la France seule tombant de 2.678 tonnes (1919) à 241 (1920) et 82 (1921), les laines brutes ou lavées et les tissus de laine pour les mêmes raisons, les bouchons de liège, tous les articles d'alimentation. Il n'est pas douteux

que l'attitude de notre pays — pour des raisons diverses, production accrue ou protection douanière — n'explique pour une très large part l'atonie des exportations espagnoles en 1920-1921. Nous pensons d'ailleurs que ce serait une erreur de chercher là uniquement les effets d'une guerre de tarifs. Le problème est plus large : le marché français absorbe moins parce que sa production a augmenté. En ce qui regarde les importations, les progrès de quelques postes sont particulièrement remarquables. Les entrées de fer et acier en barres ont passé de 12.930 t. (1919) à 48.052 (1920) et 113.454 (1921). La Belgique en fournit 74 %. Les rails de chemin de fer sont surtout vendus par la France, tandis que l'Allemagne vend à elle seule plus du tiers du matériel électrique dont la fourniture a doublé de 1919 à 1921.

	Matériel électrique (en tonnes)		
	1919	1920	1921
Importation en poids..........	3.033	3.556	6.692
Part de l'Allemagne...........	11	512	2.451

Sans doute ces importations correspondent-elles à un progrès de l'outillage. Mais les achats de rails et de machines (ces dernières vendues pour les 4/5 par l'Allemagne) ne témoignent pas en faveur de l'industrie métallurgique espagnole.

Jetons un coup d'œil sur les deux grands groupes d'industrie de la péninsule, les industries minérales avec les industries de transformation qui en dépendent et les industries textiles. Deux études récentes (1922), ont attiré l'attention sur les premières : l'une de M. Verhaegen, dans le Bulletin de la Société belge d'Etudes et l'autre de M. E. Lazurtegui, dans El Financiero. En 1913, on comptait en Espagne 13 grandes sociétés métallurgiques groupées dans les Asturies et en Galice et à la tête desquelles se plaçait la Société Altos Hornos de Biscaye. La guerre leur apporta une stimulation très vive. Des Sociétés anonymes se fondèrent en 1917, 1918 (Siderurgica de Mediterraneo, Minero Siderurgica de Bontevedra, etc.). Mais, dès que le marché étranger devient moins réceptif, l'insuffisante capacité d'absorption du marché national se révéla. D'autre part, devant la difficulté d'introduction des houilles anglaises, un grand effort avait été accompli pour développer l'extraction des charbons indigènes. Mais les prix de revient étaient élevés et difficilement compressibles. Dès la paix, les houilles anglaises reprirent leur place.

Production du charbon (en milliers de t.)
(anthracite, houille, lignite).

1914.....	4.424	1918.....	7.464
1915.....	4.686	1919.....	5.920
1916......	5.588	1920.....	5.972
1917.....	5.972	1921.....	5.378

La demande moins forte du marché anglais amenait une diminution de l'exportation et de l'extraction des minerais de fer — y compris la pyrite. Elles n'ont pas cessé de décroître depuis 1918 pour tomber en 1921 à 3.326.355 t. (Extraction) et 3.020.189 t. (Exportation). En Biscaye, les stocks accumulés étaient considérables et l'exercice de 1921 fut désastreux. La production de la fonte diminuait en même temps : (milliers de t.)

1914......	431	1918......	386
1915......	439	1919......	294
1916......	497	1920......	251
1917.......	357	1921......	377

L'instabilité de la politique douanière, les mesures contre les pays à change déprécié, une spéculation effrénée sur l'or ne sont pas étrangères à ces résultats. Le chômage a revêtu une intensité croissante. Le Moniteur officiel du Commerce et de l'Industrie de Paris a publié récemment une petite note très caractéristique. Jusqu'ici, l'émigration espagnole ne portait guère que sur la main-d'œuvre non spécialisée : on trouverait aisément aujourd'hui des contremaîtres disposés à s'expatrier. Les cadres mêmes de l'industrie dans le Nord de l'Espagne sont donc en danger. On a cherché des remèdes dans une politique protectionniste (traitement de faveur des Compagnies de chemins de fer, réduction des droits de manutention dans les ports, primes, etc.). M. Lazurtegui paraît penser de son côté que la construction d'un réseau ferré à la hauteur des exigences modernes, ouvrant un débouché aux produits métallurgiques espagnols, libérerait son pays de la crise. A première vue, on a quelques doutes sur l'efficacité du remède quand on considère que l'Espagne en 1921 a acheté pour 14 millions de ptas de machines locomotrices à l'Allemagne. L'argument, il est vrai, n'est pas absolument sans réplique. On ne passera pas en revue toutes les

autres industries métallurgiques. Pourtant, on notera que l'extraction des minerais de cuivre (y compris la pyrite) qui était aussi en décroissance, a connu une reprise en 1924.

1916....	1.773.920 t.	1919....	1.470.091 t.
1917....	1.900.341 t.	1920....	862.193 t.
1918....	1.007.708 t.	1924....	2.138.951 t.

ce qui n'empêche pas la Péninsule, dans cette même année, d'importer pour plus de ptas 8 millions de cuivre raffiné sous diverses formes.

On est moins abondamment renseigné sur les industries textiles, qui ont connu une si extraordinaire prospérité durant la première partie de la guerre. Elles sont localisées dans l'Espagne méditerranéenne, particulièrement en Catalogne. Cependant une communication de M. Lhomme, Consul général de France à Barcelone, donne quelques indications. L'industrie cotonnière catalane représente 96 pour cent de l'industrie cotonnière espagnole. Les quatre provinces possèdent 2.200.000 broches sur 2.300.000 et 35.000 métiers sur 48.000. Le tableau suivant donne la mesure de son activité au début de 1923.

	Ouvriers.	Production (pesetas millions).
Filatures	36.428	900
Tissage	48.639	1.000
Bonneterie	7.463	90
Total	92.050	1.990

Barcelone est le grand port des importations pour le coton brut. Il en reçoit la presque totalité : 79.921 t. (82.433 t. en 1921 pour toute la Péninsule, dont 68.617 en provenance des Etats-Unis, 6.744 des Indes anglaises, 5.955 d'Egypte). Sans jouer un rôle aussi exclusif dans les industries lainières, la Catalogne n'est cependant pas dépourvue d'importance.

	Ouvriers en 1919.	Valeur des produits (millions de pesetas).
Laine cardée	2.460	90
Laine peignée	8.609	125
Tissus	10.825	275
Bonneterie	602	3

Mais alors qu'en 1918, l'Espagne importait pour 23 millions de pesetas de laines lavées ou non elle n'a acheté en 1921 que pour 2 millions 800.000 ptas. Il est vrai que son exportation a décru dans des proportions comparables. Ces industries textiles tendent de plus en plus à redevenir ce qu'elles étaient dans le passé, des industries nationales écoulant leur production sur le marché extérieur. On s'en rend compte par la comparaison des exportations pour les trois années 1919-1920-1921 (exprimées en milliers de kg).

	1919	1920	1921
	—	—	—
Tissus de coton blancs...	10.986	6.081	3.778
Laine lavée............	3.648	3.061	702
Tissus de laine pure.....	2.144	1.415	746
Tissus laine et coton....	2.394	1.589	700

On se bornera à ces indications touchant les deux grands groupes d'industries essentielles. Quelques autres caractéristiques intéressantes de la vie économique espagnole, sont fournis par les tableaux de l'Annuaire statistique relatifs aux transports, au coût de la vie et au mouvement des fonds dans les Caisses d'épargne.

Bien que le nombre des kilomètres en exploitation se soit accru (15.222 en 1921 pour 14.463 en 1914) ainsi que le nombre des voyageurs, le tonnage marchandises après avoir passé par un maximum en 1917, a régulièrement diminué jusqu'à 1921. La différence entre l'année la plus active et l'année la moins active est d'environ 2.800.000 t. Le rapport du nombre de tonnes au nombre de km., est en somme peu élevé : 2.371 en 1917 alors qu'il atteignait 3.900 en Suisse, 5.380 aux Etats-Unis. Un tel coefficient est d'une singulière signification.

Comme tous les autres pays, l'Espagne connaît la crise de la vie chère. Elle s'explique par l'intervention de facteurs exceptionnels bien mis en lumière par l'Enquête de l'Institut géographique de Statistique : insuffisance de transports intérieurs, hausse incroyable des frets, mesures restrictives de l'exportation, spéculation, exportation clandestine, prix de la main-d'œuvre dans d'autres pays. Le mouvement de hausse, continu jusqu'en 1920, marque cependant un recul en 1921 et

1922. Si l'on prend comme référence le prix des denrées en 1913 (100), on obtient pour 1921 les nombres indices suivants :

Alimentation d'origine animale..........	203
» végétale	166
Boissons	159
Gaz, combustible, éclairage............	218
Vêtements..............................	151
Métaux	168
Matériaux de construction..............	261
Produits chimiques.....................	187

Le charbon espagnol est passé de 29 ptas la tonne à 137 en 1920, le charbon anglais de 48 à 507. La morue vaut 3 ptas 33 le kg au lieu de 1 pta 21, la sardine 1,90 au lieu de 0,81, la farine de blé 65 ptas 5 le quintal, au lieu de 32,36, l'huile d'olive 2 ptas 45 au lieu de 1,08. Mais l'indice général des prix en 1922 était descendu à 171 (221 en 1920), supérieur encore à celui de la plupart des autres pays neutres, sauf la Suède et le Danemark et supérieur aussi à celui de l'Angleterre bien qu'il demeure fort au-dessous des indices français (326), italien (562) et belge (367). Malgré cette hausse des prix, l'importance des dépôts dans les caisses d'épargne, a suivi jusqu'en fin 1921 une marche ascensionnelle. Ils ont plus que doublé de 1914 à 1921, de même que le nombre des déposants. Sans doute faut-il tenir compte pour expliquer ce fait, de l'accroissement du capital circulant, de la hausse des salaires et aussi d'une circonstance particulière à l'Espagne, l'importance des envois de fonds effectués par les émigrés temporains.

Max SORRE.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, *Gérant*
MAXIMILIEN SORRE.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT
PAUL THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

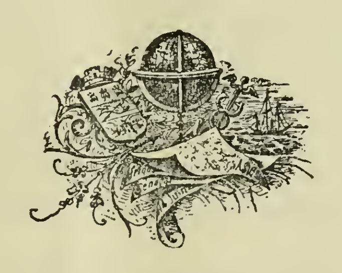
DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1923

Quarante-Quatrième année. — Tome Soixante-Cinquième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, Rue de l'Hôpital Militaire, 116

LILLE



CONFÉRENCES DE LILLE

LES PYRÉNÉES

Il y a plus d'un siècle que Ramond a reconnu la disposition d'ensemble des terrains qui forment l'ossature de la chaîne. Depuis nous nous sommes accoutumés à voir dans les Pyrénées la plus ancienne des chaînes de montagne plissées qui se sont formées autour de la Méditerranée à l'époque tertiaire. M. Léon Bertrand nous a montré que les efforts qui ont plissé ses strates les ont poussées en avant du noyau cistcien. Les érosions ont ensuite mis à nu ce dernier et l'ont partiellement aplani. Puis le tout a été soulevé et c'est peut-être à une époque assez proche de nous que la chaîne a acquis son altitude définitive. Entre temps, au début du quaternaire, elle a subi l'action de puissants glaciers. Mais ni les forces de plissement, ni les efforts de soulèvement, ni les actions glaciaires ne se sont exercées dans les mêmes conditions aux dèux extrémités de la chaîne et dans sa partie centrale. C'est pourquoi il est légitime de distinguer les Pyrénées atlantiques et les Pyrénées méditerranéennes des Pyrénées centrales. Les conditions de climat et les aspects du revêtement végétal accentuent le contraste des trois sections de la chaîne. J'essaierai de vous rendre ces différences sensibles, si vous voulez bien me suivre dans trois excursions, la première des environs de St-Jean de Luz sur l'Atlantique au pic d'Anie, la seconde de Gavarnie et du Mont-Perdu à Lourdes, la troisième des montagnes du Carlitte aux rivages méditerranéens.

1re PARTIE. — **Pays basque.**

De Pierre Loti à Francis Jammes, la littérature a popularisé les aspects et les genres de vie de cette partie occidentale des Pyrénées. N'en concluons pas que c'est scientifiquement la mieux connue.

L'extrême complexité de la structure de son sol, rend son débrouillement géologique plein de difficultés. Certains traits pourtant s'imposent

à l'attention du géographe et permettent de la caractériser. D'abord, avec de vifs contrastes et des sites qui ne sont pas dépourvus de grandeur, c'est un pays de plateaux et de basses et de moyennes montagnes. Il s'élève graduellement et comme par étages vers le pic d'Anie dont la pyramide à 87 km. de l'Atlantique n'atteint que 2507^{m}. Ensuite le voisinage de la mer lui vaut un climat d'une singulière douceur, propre au déploiement d'une riche végétation. Les souffles humides et tièdes de l'Atlantique s'insinuent dans les vallées aux vertes prairies, balaient les vastes étendues où la fougère atteint la taille d'un homme, baignent dans la montagne les hêtraies luxuriantes. Enfin, les champs des vallées et les pelouses des hauteurs fournissent des ressources, à une race originale, dont les coutumes archaïques et pittoresques, dont la langue sans affinité avec les autres langues parlées en Europe sont un objet de curiosité. Passons en revue quelques aspects de ce pays euskarien.

Plates-formes inférieures du pays basque

Voici d'abord les plates-formes qui, sous des noms divers, font de la baie de St-Jean de Luz au cours inférieur du Gave d'Oloron une large ceinture au vrai pays montagneux. De vastes surfaces uniformes ondulent aux environs de 70^{m} en arrière de St-Jean de Luz, de 4 ou 500^{m} plus à l'Est. L'érosion dans les couches résistantes du crétacé moyen les a nivelées. Jadis de grands bois les couvraient. Mais les belles forêts de chênes ne sont plus qu'un souvenir qui survit encore dans quelques appellations, bois de Mixe, bois de Hasparren, etc. Presque partout la lande les a remplacées avec ses fougères et ses grandes tache roses de bruyères. Les moutons du haut pays y paissent en hiver, et comme au pays béarnais, la fougère et l'ajonc périodiquement coupés y fournissent à la litière des bœufs et à la fumure des parties défrichées. Pourtant, malgré la guerre que l'homme a faite à l'arbre, — bien que la nature s'y soit mise aussi puisque la maladie de l'encre dépeuple les châtaigneraies, puisque l'oïdium fait disparaître, l'essence caractéristique de ces régions, le chêne-tauzzin, — l'aspect bocager de ces deux photographies montre bien que le climat était propice aux grands bois. Il est favorable encore aux vergers composés d'essences propres aux pays humides comme le pommier.

Les vallées du bas pays.

Mais le charme et la grâce de ce bas pays basque résident surtout dans ses vallées. Jusqu'à une certaine distance de leur embouchure,

elles sont largement ouvertes comme ces vallées de la côte bretonne ou comme ces rias de la Galice dont l'origine est pareille. A mer basse la rivière y serpente entre les plages de sables et de vases, mais à l'heure du flux le flot de marée les emplit et les effluves de l'Atlantique les pénètrent. Un peu plus haut, le cours d'eau, et c'est ici la Bidassoa, se resserre entre des berges herbeuses, parmi de grasses prairies. Au-dessus du palier de la vallée, s'étagent des terrasses témoignages de mouvements récents. Des bouquets d'arbres, chênes ou châtaigniers à la végétation puissante, les parent, et des maisons et des villas d'une blancheur éclatante rient dans la verdure. Les plus séduisants tableaux s'offrent au regard du voyageur qui remonte la Bidassoa, la Nivelle, la Nive ou le Saison, tandis que grandissent devant lui les premières hauteurs des montagnes basques.

Les basses montagnes du pays basque.

De la mer ou du plateau, on voit se profiter à l'horizon ces basses montagnes d'une extraordinaire variété de formes, dûe à la diversité de leur constitution géologique. Celles qui correspondent au petit massif ancien du Labourd, sont les plus pittoresques, comme la Haya en territoire espagnol, comme cette Rhune aux lignes allongées que la photographie vous représente. Plus à l'Est, elles se continuent par des plateaux calcaires, véritables causses à la surface creusée d'entonnoirs, par de lourdes croupes comme la Madeleine consacrée par la piété des hommes dès les temps romains. Leur altitude se tient entre 800 et 1.000^{m}. Surtout dans le massif granitique, les rivières s'y encaissent en d'âpres défilés où les eaux bondissent parmi les roches, cachées parfois sous les aulnes. Vous voyez ici le défilé de la Bidassoa, mais la Nive présente des aspects peut-être plus pittoresques comme l'étroit du Pas-de-Roland,

Les bassins intérieurs. St-Jean-Pied-de-Port.

C'est une surprise quand on continue à remonter ces vallées de la Nivelle, de la Nive ou du Saison, de trouver en arrière de la bande de basses montagnes d'amples et populeux bassins intérieurs. Voici le plus caractéristique : celui de St-Jean-Pied-de-Port qui est le cœur de la basse Navarre. Vous en distinguez les traits essentiels. Les vallées qui s'y rassemblent, y ont sculpté d'amples terrasses, dont on discerne l'étagement sur la droite. Le palier de la vallée et les pentes de ces terrasses sont occupés par des champs de maïs et par des prairies. Un

peu plus haut, au second plan, un bouquet isolé de châtaigniers atteste l'ancien état boisé des versants. Mais presque partout au-dessus des cultures, la forêt a fait place à la lande ; un des traits les plus remarquables est fourni par la multitude de maisons isolées présentant le type classique de la demeure familiale basque. Elles ont le grand toit à la double pente peu accentuée et au-dessus de la grande porte cochère, donnant accès au rez-de-chaussée, demeure des animaux, le large balcon qui éclaire le premier étage, demeure des hommes.

Les grandes montagnes basques.

Nous sommes maintenant au cœur des Pyrénées atlantiques. Leur altitude absolue ne donne pas la mesure de leur pittoresque. Deux aspects y prévalent. Dans l'Ouest ce sont de longues chaussées qui s'abaissent à mesure qu'on s'approche de l'Océan : cette photographie en donne une idée. Elles sont dues à la résistance des bandes de poudingues et de quartzites à l'érosion. Dans la région d'Iraty, à quelque distance de St-Jean-Pied-de-Port, on voit les vagues de pierre monter du Sud avec un élan prodigieux jusqu'à 12 et 1.400ᵐ et rester comme suspendues au-dessus de la coupure profonde du torrent.

Dans ces districts d'accès malaisé, la forêt de hêtres s'est souvent bien conservée. Quand on avance vers l'Est, un autre aspect devient prédominant. Les calcaires du crétacé espagnol forment des plateaux dans lesquels les torrents s'encaissent. Les agents atmosphériques ont ciselé la surface, y ont donné ces formes de « lapiez » qui rendent la marche pénible. Le pic d'Anie que vous voyez ici domine de sa pyramide aux crêtes nettes, un paysage de pierres désolé. Il s'élève comme une borne aux confins du monde basque. Vers l'Est, les sommets supérieurs à 2.500ᵐ vont se multiplier. Le sapin envahit les hêtraies. C'en est fini des Pyrénées atlantiques.

2ᵉ PARTIE. — Pyrénées Centrales.

Pour prendre une vue complète des Pyrénées Centrales, il faudrait les traverser au moins à deux ou trois niveaux : à la hauteur de Lourdes, à celle de Lannemezan, à celle de Foix par exemple. En effet les traits structuraux ne se présentent pas partout avec une égale netteté. Néanmoins des recherches récentes ont montré que les caractères essentiels de la chaîne se retrouvaient sur toute sa longueur. A la hauteur de Lourdes, comme à celle de Foix, les terrains sédimentaires

qui faisaient la couverture du noyau ancien, ont été plissés, renversés par la poussée des temps tertiaires, arrachés de leur substratum et transportés — charriés comme disent les géologues — en avant de leur place initiale. Le phénomène se présente peut-être avec un peu moins d'ampleur devant le Mont-Perdu. Mais en revanche la vallée du Gave du Pau, qui dévale des solitudes où se dresse cette cime maîtresse, jusqu'au bassin de Lourdes, porte plus que tout autre apparentes les traces de l'action des grands glaciers quaternaires. Le courant de glace qui la parcourait, ne mesurait pas moins de 700^{m} d'épaisseur à Gèdre, de 900 à Pierrefitte, de 790 à Argelès. Descendons-la donc au fil de l'eau en partant de Gavarnie.

Pics du Midi d'Ossau et Mont-Perdu.

Mais auparavant, laissez-moi vous présenter deux paysages qui seront comme une introduction à la grande montagne entre les Pyrénées atlantiques et le Gave de Pau.

Voici d'abord le pic du Midi d'Ossau, imposante aiguille d'andésite, vestige du volcanisme ancien isolé par les érosions. Au-dessus des prairies de Bious Artigues, il se dresse à 2.885 mètres au milieu du plus vaste paysage. Puis les pointes élégantes du Vignemale (3298), avec leurs beaux glaciers actuels, dont les langues descendent dans le bassin des Oulettes. Leurs moraines encore fraîches, leurs bosses rocheuses, moutonnées et polies sont d'un accès facile au départ de Cauterets par la vallée du Lac de Gaube.

Gavarnie.

Mais arrivons au spectacle le plus imposant et, sans doute le plus souvent célébré qu'on puisse admirer aux Pyrénées centrales : le Cirque de Gavarnie. Il a été sculpté par les eaux et par les glaces à la limite méridionale du noyau ancien des Pyrénées. La poussée tertiaire, venue du Sud, a porté à plus de 3.000^{m} les sédiments crétacés et éocènes, tandis qu'elle faisait rejouer — dans le massif ancien — de plus vieux plis qui se rabattaient vers le Sud. Tout cela se traduit par l'allure tourmentée des plis que vous pouvez constater sur la partie droite de cette photographie d'ensemble. Une autre conséquence est que le Mont-Perdu — la troisième cime pyrénéenne avec ses 3352^{m} — est formé de terrains relativement récents. Ici la crête n'appartient plus au massif ancien : elle passe à la plus interne des zones calcaires méridionales. Entre le Marboré et le Soum de Ramond, le Mont-Perdu

se dresse en territoire espagnol derrière le couronnement du cirque. Son ascension en 1797 valut à Ramond une durable gloire d'alpiniste.

Le meilleur titre de ce conquérant est, à nos yeux, de s'être obstiné à cette difficile et périlleuse entreprise pour reconnaître les rapports du calcaire et granit. Les assises calcaires, tranchées à pic en retrait les unes sur les autres, affectent cette disposition règulière qui fait de Gavarnie un des plus classiques des cirques. Sur chacun de ces gradins immenses étagés jusqu'au couronnement, une langue de glace allongée souligne la disposition des strates : c'est tout ce qui subsiste du formidable appareil quaternaire. Au fond du cirque il n'y a plus que des amas de neige à demi glacée, qui ensevelissent lentement les éboulis, tandis que ces torrents qui bondissent de cascade en cascade, démolissent les parois. Le glacier qui a sapé ces murailles par leur base, n'est plus là, la topographie qu'il a façonnée est encore fraîche : mais nous voyons déjà en pleine action les forces qui l'effaceront.

Sia et le bassin de Pierrefitte.

Nous constaterions les mêmes indices d'évolution dans ce long couloir qui tantôt resserré, tantôt épanoui en amples bassins, fut le canal d'écoulement du glacier dans la région plissée des schistes anciens. Sur cette photographie de la gorge de Sia, on distingue au second plan et au centre la paroi presque verticale de la vallée en U. Plus haut, au-dessus d'un moutonnement de roches, le profil du versant s'aplatit : ce palier correspond à l'épaulement classique des vallées glaciaires. Mais le torrent ne coule pas sur le fond même de l'ancienne vallée, remblayée par une moraine L'érosion, consécutive à la fonte du glacier a entaillé dans le palier une gorge sauvage que vous voyez au premier plan. Un peu plus bas, la plaine de Pierrefitte est un de ces populeux bassins où les avantages d'un sol profond ont rassemblé les hommes. La facilité qu'on rencontre à y établir des usines hydro-électriques, y fixe aujourd'hui les industries. Il a été déblayé par les glaciers confluents venus de Gavarnie, du Néouvieille et du Vignemale. Vous voyez à gauche le débouché de ce dernier courant avec son remblaiement morainique. Au centre de la photographie, vous discernez à la sortie du bassin une bosse rocheuse aux formes arrondies : c'est un de ces accidents si fréquents dans les vallées glaciaires, que les géographes appellent des verrous. Enfin le Gave de Pau s'écoule par une vallée en U au profil remarquablement régulier vers Argelès.

Les chaînes calcaires et le pays sous-pyrénéen.

Arrêtons-nous un instant dans ce riant bassin d'Argelès, où le lit du torrent trop large en cette saison de basses eaux, serpente entre les grasses prairies les champs de maïs, les plantations de peupliers, tandis que les arbres fruitiers et déjà les vignes prospèrent sur les versants ensoleillés. Comme déjà les aspects sont changés ! Cet air d'abondance et de prospérité rurale ne manque pas de vous frapper alors que vous êtes encore sous l'impression de l'âpreté du haut pays. Et les horizons s'élargissent. Et les formes des montagnes changent aussi, tandis que l'altitude diminue. Cette longue barre abrupte, soulignée d'une bande blanche, qui ferme l'horizon du Nord, avec ses lignes rigides, comme elle est différente des hautes cimes de la région centrale. C'est une de ces rides calcaires jurassiques et crétacées, qui, déversées vers la plaine forment une zone étroite et continue au devant des grandes Pyrénées. Le Gave la traverse à la faveur d'une chute pour déboucher en plaine dans la cuvette de Lourdes. Il y a sans doute d'autres plis au devant d'elle, charriés vers le Nord, mais ils sont enfouis sous l'épaisseur des sédiments quaternaires. La masse des débris, transportés par le glacier durant ses périodes de plus grande extension, a formé sur son front d'énormes bourrelets. Après la fonte des glaces, ces vallums ont emprisonné une cuvette circulaire, emplie par un lac. Puis cette cuvette s'est vidée. Il ne subsiste plus de l'ancienne nappe lacustre que le petit étang de Lourdes. Ce n'est pas communément l'attrait géographique qui rassemble au pied de la grotte de Bernadette des foules ferventes. Et pourtant c'est bien un des sites les plus caractéristiques du front pyrénéen. On y peut voir en particulier quelles vicissitudes le réseau a subies du fait des glaciations successives. Le Gave qui coulait vers le Nord, vers la vallée de l'Adour, en a été détourné vers le Nord-Ouest, dans la direction de l'Ousse actuelle puis plus tard encore vers l'Ouest par l'accumulation des bourrelets morainiques. On peut encore se rendre compte de l'intensité des érosions depuis le pliocène par la masse énorme des matériaux, que le ruissellement a étalées en cônes surbaissés sur les plates-formes sous-pyrénéennes. Vastes étendues uniformes, souvent stériles depuis que la lande y a remplacé la forêt de chênes !

La Maladetta.

Avant de passer aux Pyrénées orientales, il faut que je vous signale la présence aux Pyrénées centrales d'une forme de montagnes qui va devenir la règle dans l'Est, je veux dire ces hautes plates-formes d'une altitude supérieur à 1.800^{m}, où se dressent les pics les plus élevés. Ce sera l'occasion de vous faire admirer la nappe éblouissante de glaciers que domine la cime la plus haute des Pyrénées : la Maladetta (3404).

3e PARTIE. — **Pyrénées Orientales.**

Le front méditerranéen des Pyrénées s'oppose vivement à leur front atlantique. La chaîne a encore presque toute son épaisseur et toute son altitude, quand elle est brusquement tranchée par une dénivellation de 2.700m. Elle expire en pleine force, dit expressivement Vidal de la Blache. A 47 km. du rivage, le Canigou mesure encore 2.785m. C'est qu'à cette extrémité méditerranéenne, aux efforts de plissement qui ont formé la chaîne, se sont juxtaposées ces tendances à l'effondrement auxquelles la Méditerranée actuelle doit sa figure. C'est donc à juste titre que nous les appelons Pyrénées méditerranéennes, puisqu'ici la mer et la montagne sont associées dans leur genèse. Les tendances à l'effondrement se manifestent encore à 80 km. du rivage, puisqu'elles ont amené au cœur des hauts massifs la formation d'un ample bassin fortement déprimé, la Cerdagne. Par d'autres côtés aussi, l'épithète est méritée. Les vents humides et tièdes de l'Atlantique ne font guère sentir leur effet au-delà de l'Ariège. Il y a quelque chose de plus lumineux et de plus sec dans le climat même des hautes régions. Et lorsqu'on descend les vallées des courts fleuves méditerranéens, on voit rapidement apparaître les formes de la végétation et de l'exploitation agricole, liées au climat de la mer intérieure. Même dans les plus hauts massifs, qui avoisinent 3.000m, les glaciers manquent aujourd'hui. Déjà à l'époque de leur plus grande expansion, ils se tenaient à une altitude notablement plus forte que dans le Centre et l'Ouest de la Chaîne. Tous ces caractères donnent une vigoureuse individualité à la section orientale des Pyrénées.

Les hauts massifs.

Tous ces hauts massifs des Pyrénées, orientales se dressent au-dessus d'un socle élevé de 1.600 à 2.000m. C'est à cette surface qu'appartient le col de Puymorens, représenté par cette photographie. La vallée de l'Ariège qui est en arrière, s'encaisse profondément au-dessous de ce socle et les derniers plans sont occupés par les montagnes de l'Andorre. La largeur du col, la douceur des pentes des montagnes qui le dominent, deux traits qui se retrouvent dans les autres grands passages de cette sortie de la chaîne, à la Quillane, à la Perche, au col d'Alp. Ils font penser à une surface façonnée par une longue usure et portée par un mouvement d'exhaussement à la hauteur où nous la trouvons. A l'intérieur des massifs, qui se dressent sur ce socle, bien d'autres traits suggèrent la même idée. C'est le cas du Carlitte, dont je vous présente deux photographies qui se juxtaposent. Le sommet le plus élevé a une

hauteur de 2921m et, malgré l'importance de l'altitude absolue, quand on embrasse l'ensemble de cet empâtement montagneux du calvaire de Font-Romeu, on n'a presque pas l'impression de la haute montagne. Ces vastes surfaces à peine bombées surprennent à cette hauteur. Elles furent recouvertes en grande partie, à l'époque des grandes glaciations par une calotte de glace, d'où seuls les pics et les crêtes émergeaient. Les traces de l'action glaciaires sont partout : elles sont sensibles à l'œil le moins exercé dans ce réseau de vallées anastomosées, aux dépressions marécageuses ou lacustres, où les torrents semblent avoir hésité avant de se distribuer entre les bassins voisins, dans ces cirques semés d'une infinité d'étangs, seul charme de ces solitudes austères.

La vie des hauts massifs.

Les sédiments, arrachés à la montagne par les glaciers, remaniés par les torrents, se sont étalés sur la haute plate-forme du Capcir, qui est la vallée supérieure de l'Aude. Rude pays que ce Capcir, à plus de 1.600m d'altitude. La neige le recouvre durant le long hiver et les vents froids s'y déchaînent. Pourtant une population sans exigence y subsiste dans ces villages que vous voyez au pourtour de la plaine. Seules les cultures les plus robustes, le seigle et la pomme de terre, sont possibles à côté de la prairie. Maigres ressources en somme : aussi pousse-t-on les cultures jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités. Dans cette zone, qui s'étend entre 1.600 et 1.800, où la forêt de pins de montagnes se partage les pentes avec la prairie, où le troupeau séjourne au printemps et à l'automne, on défriche quelques lambeaux de terre au-dessus des prairies de fauche irriguées. Vous voyez ici un type remarquable d'habitation temporaire de Cortal. Il est emprunté à l'Andorre, mais on en trouve en Capcir. Au-dessus de cet étage, où la vie pastorale se subordonne déjà la vie agricole, la forêt atteint sa limite, le pâturage prend progressivement toute la place. Il y a ainsi, à une hauteur de 2.000m, d'immenses étendues pastorales, comme ces Pasquiers du Carlitte que vous avez sous les yeux. Elles reçoivent non seulement le bétail des vallées voisines, mais aussi les grands troupeaux, les grandes ramades de moutons des plaines sous-pyrénéennes.

La vallée de la Têt.

Quel contraste entre ces paysages aux horizons immenses et les vallées étroites et sauvages qui dévalent dans la plaine ! c'est la conséquence de l'effondrement de la plaine du Roussillon. Rien d'âpre et de désolé comme cette vallée de la Têt à Niger. A droite et à gauche, les ressauts du versant marquent que la descente du thalweg ne s'est pas

faite en une fois. Mais déjà aux pentes décharnées, brûlées du soleil et dont le déboisement favorise la destruction, s'accrochent des terrasses péniblement cultivées. Nous sommes ici tout près de la limite du monde méditerranéen, du figuier, de la vigne, de l'olivier.

Pourtant nous sommes bien encore dans la montagne: quelques heures d'ascension le long d'un torrent de la rive gauche, à travers les prairies, à l'ombre des hêtraies et dans les clairières de la forêt de pins de montagne et nous arriverons au pied des cimes jumelles du Canigou, dont vous voyez ici la cheminée orientale. Si, au contraire, nous descendons de quelques kilomètres, nous trouvons des aspects plus méditerranéens encore. Au débouché de la vallée du Vernet, les canaux d'irrigation vivifient d'opulentes terrasses, où le maïs, la vigne, les vergers de pommiers et de poiriers se partagent l'espace. Cette photographie présente un détail curieux: ces cônes blancs, disséminés sur la pente, marquent l'emplacement des mines de fer du Canigou.

Nous voici dans la plaine. Retournons-nous vers ces Pyrénées que nous venons de quitter. Le Canigou, la montagne nationale des Catalans, enlève d'un robuste élan sa masse altière au-dessus de la plaine, abîmée à ses pieds et dont il fait par ses eaux fécondantes la prospérité séculaire. Car nous sommes dans le monde méditerranéen, aux précipitations pauvres, aux étés secs — antithèse des Pyrénées atlantiques — et où l'irrigation est une des conditions de la vie agricole. Tournons-nous cependant vers le Sud. A la limite de la plaine, une chaîne de basses montagnes vient mourir sur la mer. Son extrémité est découpée par des anses harmonieuses que séparent des croupes au profil adouci. Des petits ports y continuent leur existence plusieurs fois millénaire. Nous pensons à la Provence, à la Corse, à la Sicile, à l'Espagne, à la Grèce: nons sommes bien loin des Pyrénées.

CONCLUSION

Cette photographie disparue de l'écran, peut-être, conviendrait-il de ne rien ajouter, pour nous tenir à notre propos de laisser parler seulement les images. Je ne dirai donc qu'un mot. En 1801, un de nos grands prédécesseurs en pyrénéisme, Ramond, écrivait: « Ce n'est pas que des hommes instruits n'eussent déjà pénétré dans ces sauvages régions, mais leurs voyages n'étaient pas assez connus, ces lieux n'étaient pas encore devenus assez vulgaires; il fallait y amener la foule et nous y avons réussi ». Depuis 1801 nous avons appris bien des choses, l'intérêt qu'offrent les Pyrénées n'a fait que grandir. Pas plus qu'il y a 120 ans, il n'est nécessaire d'y appeler les habiles. Mais il demeure toujours utile de dire à tous les honnêtes gens qu'ils trouveront aux Pyrénées, avec les plus grands spectacles, les plus riches enseignements de la philosophie naturelle. C'est la tâche dont j'ai, pour ma part, encouragé par cet illustre exemple, essayé de m'acquitter ce soir.

Max. SORRE.

COMMUNICATIONS

Avant de raconter le voyage d'études que j'ai fait en 1922 en qualité de bénéficiaire du prix Paul Crepy, j'ai le devoir de rendre un hommage de gratitude respectueuse à la mémoire de Madame Paul Crepy. C'est à sa libéralité que j'ai dû de faire l'excursion fructueuse dont on va lire le récit.

Ardennes. Lorraine. Alsace : tel était le programme du prix Crepy pour l'année 1922.

L'itinéraire Namur-Luxembourg-Metz-Nancy avait l'avantage de traverser toutes ces régions. En partant de Bruxelles, j'en prenais une vue rapide, avant d'aborder l'étude plus minutieuse d'une région spécialement choisie. Strasbourg m'avait paru devoir être le terme de ce voyage préliminaire, sur lequel je n'insisterai pas. Il m'était aisé en effet de gagner de là la région que je voulais plus spécialement étudier.

Quiconque a voyagé dans l'Est de la France, sait quelle importance présente, au point de vue des relations, cette dépression de Saverne qu'empruntent le canal de l'Est et la grande ligne de Paris-Strasbourg. Son importance, dans l'ordre humain, est comme la traduction de sa signification morphologique. Dans l'ensemble Vosgien, elle marque une limite. Au Sud, c'est cette série d'importantes hauteurs, auxquelles s'attache proprement le nom de Vosges et qui sont formées de roches cristallines. Au Nord, c'est un vaste plateau uniforme, beaucoup moins élevé, constitué par des roches sédimentaires, On l'appellera si on étend le terme de Vosges, Vosges gréseuses. Beaucoup moins visitées, moins imposantes que les montagnes du Sud, les Vosges gréseuses ne manquent cependant pas d'intérêt pittoresque. M. L. Fretin, lauréat en 1901, avait consacré son voyage aux Vosges cristallines, je résolus de parcourir la partie Nord de la chaîne et les régions limitrophes.

De Strasbourg, je gagnai Sarrebrück, traversai rapidement cette industrieuse cité et l'active région qui l'entoure. Je séjournai ensuite près d'une semaine dans la petite ville de Neustadt, pour étudier tout à mon aise le plateau gréseux qui surplombe la ville et la plaine au bord de laquelle elle est bâtie. Enfin je me rendis à Kreutznach, où, toute une semaine, j'excursionnai dans la région qui borde les Vosges au Nord : les monts du Palatinat. Je suivrai dans ce compte rendu l'ordre de mon voyage. Après avoir donné quelques notes rapides sur le bassin de la Sarre, je m'arrêterai plus longuement au plateau gréseux. Enfin je terminerai ce rapport, par un coup d'œil sur les régions limitrophes, la plaine du Rhin à l'Est et les monts du Palatinat au Nord.

Le Bassin de la Sarre. — Le bassin de la Sarre est situé dans l'extrême avancée ouest de grès vosgiens, entre la Lorraine et les monts du Palatinat. Les terrains du carbonifère (fin du primaire) y affleurent à la faveur d'un anticlinal, qui permet l'exploitation des richesses que ces terrains renferment. Ces richesses sont considérables et, d'après les estimations produites au XIe Congrès géologique international, le bassin contiendrait en réserves exploitables plus de 12 milliards de tonnes de charbon. Cette estimation indique une capacité productrice assez grande.

L'existence de ce bassin, dont on a extrait, en 1913, 17 millions 1/2 de tonnes de charbon, la proximité des gisements de fer de Lorraine, ont amené l'établissement d'une très importante industrie métallurgique qui occupait, avant guerre, plus de 3.800 ouvriers. Les industries de la faïence et du verre sont également très actives ; elles occupent 8.000 ouvriers environ.

Toute cette région participe, par son aspect, aux caractères de nos régions industrielles du Nord de la France, en les exagérant encore. Tout y est adapté à l'industrie. De culture : peu ou pas. Pendant des kilomètres se succèdent les agglomérations : maisons uniformes et tristes des corons ouvriers, immenses bâtiments des usines, dominés par de hautes cheminées, çà et là un cône de terri. Sur d'innombrables voies ferrées, déployées en éventail dans toutes les directions, s'étirent de longs et mornes convois de marchandises. Sur le pays plane l'atmosphère épaisse et lourde des contrées industrielles ; Sarrebrück est le centre de cette importante région. La ville compte depuis 1909 (époque où lui ont été réunies les deux agglomérations de St-Jean et Burbach-Malstatt situées sur l'autre rive de la Sarre) plus de 100.000 habitants. C'est aujourd'hui une grande ville aux larges rues bordées de grands magasins et de nombreuses banques, et où règne en tout temps une très grande animation. Autour de Sarrebrück rayonne, surtout vers l'Est, toute une série d'agglomérations populeuses, sièges d'importantes exploitations minières comme St-Ingbert, ou de grandes forges et aciéries comme Neunkirchen (35.000 habitants).

Peu à peu, en allant vers l'Est, tous ces caractères de grande région industrielle vont s'effacer.

Aux forêts de cheminées succède la vraie forêt. Maintenant les tranchées de la voie ferrée sont coupées dans une roche d'un rouge sombre ; c'est le grès des Vosges. Insensiblement, sans augmentation apparente d'altitude, nous pénétrons dans la partie Nord du massif : les Vosges gréseuses.

La dépression du Nord. — A la limite Nord des Vosges gréseuses, à proximité de la Sarre s'étend de Hombourg à Hochspeyer, c'est-à-dire sur plus de 40 kilomètres et avec une largeur maximum de 3 kilomètres, une dépression en arc de cercle, de direction Ouest-Est. Cette longue dépression, située à l'altitude générale de 240 mètres, se trouve entourée par le plateau gréseux, qui la domine au Nord et au Sud. Au Sud surtout, s'aligne une

série de hauteurs également de direction Ouest-Est, dont l'altitude varie de 400 à 500 mètres, les « Sickinger Höhe » ; ils dominent la dépression de leur muraille à pic. Le fossé, la « Landstuhler Bruch ». autrefois marécageux, est aujourd'hui déséché. Son fond est couvert surtout de bois et de pâturages avec de rares cultures. Sa situation lui a donné une grande importance au point de vue communication. Prolongée à l'Est par la petite vallée de la Speyer, elle offre un passage naturel de la Sarre à la plaine du Rhin. C'est une région de passage très ancienne. La vieille cité de Landau, bâtie sur son rebord Sud, la commande, ainsi que le château de Sickingen qui domine la ville. Les ruines des vieux burgs semblent encore garder la vallée de la Hochspeyer.

Napoléon y fit construire, dans une fin stratégique, une belle route, aujourd'hui bordée d'arbres, qui a conservé le nom de Kaiserstrasse. La grande voie ferrée de Metz-Sarrebrück-Ludwigshafen, Mannheim l'emprunte également.

La Haardt. — Au-delà, vers l'Est et vers le Sud, nous pénétrons vraiment dans les Vosges gréseuses. En Allemagne, cette partie de la chaîne reçoit le nom de Haardt. Etymologiquement, ce terme signifie forêt. Il est donné, dans les pays de langue germanique, à de nombreuses hauteurs boisées. La partie Nord des Vosges, recouverte de bois sur toute son étendue, a particulièrement mérité ce nom. Il serait d'ailleurs difficile d'en définir ici l'extension. Les géographes tendent de plus en plus à limiter le nom de Vosges à la partie cristalline. Aussi pourrait-on, sans inconvénient, étendre le nom de Haardt à toute la partie gréseuse, tant elle présente partout le même caractère de hauteurs moyennes uniformément boisées.

Considérez cette région accidentée sur une carte hypsométrique d'échelle moyenne. Elle se présente sous l'apparence générale d'un vaste plateau légèrement incliné vers le Nord-Ouest, de 300 à 500 mètres d'altitude moyenne, constitué dans son entier par ce grés auquel les Vosges ont donné leur nom.

Le caractère essentiel de cette roche est sa perméabilité. Aussi le plateau est-il découpé par de nombreuses vallées très encaissées à flancs très raides.

Le pendage général de la région est Nord-Ouest, et cependant on remarque deux directions hydrographiques. La première, en conformité avec la pente générale, entraîne les eaux d'une partie du plateau vers l'Ouest, aux grands affluents du Rhin, la Sarre, la Nahe. La seconde conduit ses eaux, vers l'Est, directement au Rhin. Ces petits affluents, Speyer, Lauter, Queich, plus proches de leur niveau de base, qui est le Rhin, ont une pente beaucoup plus rapide que les premiers. Beaucoup plus actifs, ils sont parvenus peu à peu à reculer leurs sources et à étendre leur bassin. Ainsi s'explique que la ligne de partage des eaux ne coïncide pas avec la ligne principale des sommets (celle-ci est sur le bord Est de la chaîne), mais se trouve plus à l'Ouest. C'est

là, d'ailleurs, un phénomène habituel dans toutes les Vosges. Empruntez la voie ferrée pour aller de Kaiserslautern à Neustadt et vous traverserez une notable partie de la Haardt. Entre les très nombreux tunnels du parcours, vous pourrez admirer les nombreuses et fraîches vallées, où coulent rapides, des ruisseaux légèrement colorés en rouge par les grès. Des rideaux d'arbres bordent les rives, des prairies verdoyantes couvrent l'étroite vallée. De chaque côté, s'élèvent les murailles de grès, à pente très raide, recouvertes d'un épais manteau d'arbres. Les carrières de grès mettent souvent une tache claire sur leurs flancs, et parfois les ruines romantiques d'un vieux burg les couronnent. Çà et là, sur les rives, se sont établies de petites agglomérations aux maisons basses encadrées de verdure. Souvent une petite scierie, qui utilise la force du courant, emplit la vallée de son bruit monotone.

La fraîcheur de ces vallées en fait le charme principal. Elles rappellent par quelques côtés, les agréables vallées des Vosges cristallines, vallées de la Bruche, de la Fecht. Plus semblables entre elles, les vallées de la Haardt, plus encaissées et plus étroites doivent au feuillage sombre des bois qui les tapissent, quelque chose de plus retiré et de plus sauvage.

Sur le plateau règne l'uniformité la plus grande. Il se découpe en masses plus ou moins importantes, séparées par la coupure des vallées. Les sommets s'élèvent à une altitude qui varie de 400 à 600 mètres. Pas un n'émerge de ces masses confuses ; le Kalmit, malgré ses 685 mètres n'attire pas l'attention. Le regard se fatigue de cette uniformité générale, qu'accroît encore le sombre manteau des forêts où le pin domine avec le hêtre. La région offre pourtant des villégiatures agréables. Elle est riche en aspects de détail, aspects forestiers très pittoresques. Un amas de gros blocs de grès aux formes bizarres, les ruines de quelque vieux burg, bâti dans une forte position, le Drachenfels par exemple, qui domine la vallée de la Hochspeyer à 573 mètres d'altitude, offrent des buts d'excursions.

Le pittoresque de la Haardt ne l'empêche pas d'être une région pauvre. On y exploite activement les immenses forêts et de nombreuses scieries se sont établies dans les vallées. Enfin le grès des Vosges est exploité pour la pierre à bâtir.

La population est naturellement clairsemée. Les agglomérations réfugiées dans les vallées sont peu nombreuses et sans grande importance. La seule ville est Pirmasens (35.000 habitants) qui doit sa prospérité à une très active industrie de la chaussure.

L'Abrupt. — Le voyageur, qui aborde la Haardt en venant de l'Est du Rhin, n'a pas l'impression de se trouver devant un plateau. Il voit s'élever, d'un seul coup au-dessus de la plaine, une masse imposante qui étend vers le Nord et vers le Sud sa muraille sombre. De la ville de Neustadt, située tout à fait au pied de l'Abrupt, à 140 mètres au-dessus de la mer, il faut gravir exactement 414 mètres pour atteindre le Hohe Wembieth (554),

pourtant éloigné de 4 kilomètres seulement. Cet abrupt brusque est aussi rectiligne. Prenez à Bad Dürkhein le petit train qui par Neustadt vous ménera à Landau.

Pendant tout ce trajet de 20 kilomètres, vous aurez d'une part, le plateau uniforme, et de l'autre, toujours la même muraille, aussi élevée, avec des pentes aussi raides et le même manteau d'arbres. Dirigez-vous au contraire vers le Sud ; jusqu'à la trouée de Saverne, vous suivrez l'abrupt avec le même aspect. Poursuivez encore votre voyage. Vous voyagerez dès lors au pied des Vosges cristallines, muraille autrement imposante que celle de la Haardt. Et pourtant l'abrupt vosgien ne vous fera pas la même impression que celui de la Haardt. C'est que le contact des hauteurs et de la plaine ne se fait nulle part aussi brusquement qu'au Nord de la dépression de Saverne, et un premier étage de collines n'y prépare pas le plateau. comme il le fait au-dessus de la plaine d'Alsace.

Un abrupt, si rectiligne, si pareil à lui même sur plus de 200 kilomètres est un élément morphologique d'une importance capitale. Il faut en chercher l'origine dans des mouvements d'ensemble du sol. Les massifs des Vosges et de la Forêt Noire ne formaient à des époques géologiques anciennes, qu'un seul ensemble. Au tertiaire, elles subirent le contre coup des mouvements alpins ; secoué et bouleversé, le vieux massif s'effondra en son milieu selon deux lignes de failles parallèles de direction Nord-Sud. Ainsi se forma la plaine du Rhin ; ainsi se formèrent l'abrupt des Vosges et l'abrupt symétrique de la chaîne jumelle de la Forêt Noire.

L'importance de cet abrupt est très grand au point de vue humain. Plus favorisés que la Forêt Noire, les Vosges et la Haardt ont leur abrupt tourné vers l'Est, Sud-Est. Cette orientation excellente a donné à toute la zone de dénivellation une importance exceptionnelle. Dans la Haardt, le sommet porte toujours sa verte couronne de forêts. Mais dès que la pente s'adoucit quelque peu, aux arbres succèdent la vigne. De Dürkheim à Landau, vous trouverez sur une partie de l'abrupt d'innombrables vignobles. L'ingéniosité des habitants a mis tout en œuvre pour donner à cette côte si favorablement située son rendement maximum. Les vignobles se disposent en longues bandes parallèles, comme des gradins étagés, tandis qu'au pied de l'abrupt s'étalent de gros et riches villages qui ont donné leur nom à des crus estimés : Deidesheim, Edenkoben. Toute la région produit un vin blanc doux très agréable.

La situation de cette partie de la région, ses ressources y ont attiré une population nombreuse. L'abrupt a été très anciennement habité, et les ruines témoignent de la continuité du peuplement ; un mur païen s'élève sur la Kastanienberg (Nord-Ouest de Dürkheim) débris imposant d'un rempart de pierres d'un âge reculé. Les ruines de burgs nombreux le couronnent d'un bout à l'autre : Geiersberg près de Dürkheim. Maxburg près de Neustadt et près de Landau, le Madenburg.

A son pied. s'étalent nombreux aujourd'hui les gros villages agricoles, aux maisons agréables et soignées, égayés de bouquets d'arbres.

La densité de la population y est d'ailleurs très élevée. Cette longue et très étroite zone qui borde le plateau, a une densité de 200 à 300 habitants par kilomètre carré. Cette situation apparaîtra comme d'autant plus prévilégiée que la riche plaine elle-même ne compte que 125 à 150 habitants par kilomètre carré et que le plateau n'atteint pas 50.

La facilité de communication et de pénétration dans la montagne est le facteur principal du peuplement. Aussi verrez-vous, au débouché des vallées principales, dans la plaine, des agglomérations importantes. C'est Landau à la sortie de la Queich. Sur la grande voie de communication Landstuhler Bruch-Hochspeyer. au contact des monts du Palatinat, c'est la grande ville industrielle de Kaiserslaütern. et au débouché dans la plaine du Rhin, c'est Neustadt.

Cette petite ville, la plus importante de l'abrupt, avec ses 20.000 habitants, mérite de retenir notre attention. Son importance, sa position, son rôle en font comme le type complet des établissements urbains sur la ligne de contact Haardt-Plaine. Elle s'élève dans un site des plus pittoresque à l'entrée de la vallée de la Speyer. Elle étale ses maisons partie dans l'entaille du plateau, partie dans la plaine. A l'Est s'étend la riche et monotone plaine du Rhin ; à l'Ouest la ville est dominée par la masse puissante de la Haardt qui culmine à quelques kilomètres au Sud avec 683 mètres (Kalmit). Au Nord-Ouest de la ville, se dresse une masse imposante, qui la domine de 414 mètres : sur ses flancs. s'étagent les vignobles, la forêt de pins et de hêtres la couronne. tandis que se dressent, menaçant également la vallée et la plaine. les ruines imposantes d'un vieux burg au nom évocateur, le Wolfsburg (le burg du Loup). Favorisée par sa situation sur la grande voie de communication Bruch-Speyer, Neustadt sert de marché à la région agricole qui l'entoure. tout particulièrement pour le commerce des vins.

J'y débarquai un dimanche. La ville présentait alors une joyeuse animation. Une représentation acrobatique se donnait en plein air, sur la place publique. Autour de la piste, où évoluaient des chevaux efflanqués et les clowns dans leurs oripaux défraîchis, se pressait une foule nombreuse, où les enfants mettaient leur joie et leurs cris. Aux costumes soignés des bourgeois endimanchés, se mêlaient les uniformes bleu horizon des troupes d'occupation. J'assistai à la représentation pour la somme aujourd'hui infime de 2 marks.

La Plaine. — Du haut de la masse montagneuse qui domine Neustadt, par temps clair. un large panorama s'offre à vos regards. A vos pieds se déroule la plaine du Rhin qui borde les deux rives du grand fleuve. La partie Ouest de la plaine. n'est d'ailleurs que la continuation de la plaine d'Alsace. Elle lui fait naturellement suite avec approximativement la même largeur et les mêmes caractères, tandis que de l'autre côté du fleuve se déroule un peu plus étroite la plaine jumelle qui borde la Forêt Noire.

Traversez la plaine d'Alsace au Sud de Strasbourg et faites le voyage Neustadt-Ludwigshafen ; vous serez frappé de la parenté des deux plaines. C'est la même platitude du sol, avec une pente imperceptible vers le Rhin. C'est la même fertilité, les mêmes cultures, c'est le même calme, caractéristique des régions agricoles. Cependant, ainsi que dans la plaine d'Alsace, il y a, dans cette plaine du Rhin, des différences dans les cultures en rapport avec la constitution du sol.

Au point de vue géologique, la plaine est formée de deux sortes de terrains. Tout d'abord d'une épaisse couche de ce sol fin, jaune, d'une fertilité exceptionnelle, auquel on a donné le nom de loess ; d'autre part d'un terrain argilo-sableux résultant des apports du Rhin et de ses affluents, beaucoup moins fertile, mais plus humide.

La localisation est très nette. Le loess s'étend entre les affluents du Rhin formant des triangles dont la base s'appuie à la Haardt. Les terrains argilo-sableux, au contraire, tapissent les vallées, se développant aux abords du grand fleuve. La distribution des cultures est en rapport étroit avec celle de ces deux sols. Sur le loess, ce sont des céréales (blé), du tabac, du houblon, des betteraves. La vigne réapparaît sur les versants bien exposés du moindre monticule. Sur l'autre sol, les prairies dominent avec la betterave.

Enfin dans toute la plaine, on cultive quantité d'arbres fruitiers. Elle présente un nouveau trait de ressemblance avec la plaine d'Alsace. Ici comme là, les petits champs en long rectangle se partagent le sol. Cette forme, quelle que soit son origine, coïncide avec une grande division de la propriété. Elle permet aussi d'avoir tous ces champs en bordure d'une route.

Large d'à peine 35 kilomètres, cette riche plaine est vivement traversée, une demi-heure pour les express, si fréquents sur cette grande ligne. Bientôt à l'horizon se profilent les silhouettes d'innombrables cheminées. L'express court désormais entre les rangées monotones des maisons noires des corons. Tout révèle l'activité naissante d'un important centre industriel. Le train stoppe en gare de Ludwigshafen.

Malgré sa population de 80.000 habitants, Ludwigshafen ne donne pas l'impression d'une grande ville. Elle apparaît bien plutôt comme un immense faubourg, où s'est concentré une nombreuse population ouvrière. Les quelques quartiers importants sont sans intérêt et bordent le Rhin. Ce grand fleuve, déjà large de plus de 200 mètres, roule entre deux quais encombrés, ses eaux abondantes ; des remorqueurs affairés vont et viennent, traînant derrière eux les longs convois de chalands. Un large pont en fer franchit le fleuve sur deux énormes piliers. Il conduit directement dans Mannheim. Mannheim, établie entre le Rhin et le Neckar, dans l'angle formé par leur confluent, donne dès l'abord l'impression de grande ville. Fondée au XVIIe siècle par l'électeur palatin, Frédéric IV, elle a pris depuis 50 ans un essor considérable, par suite de la création d'un grand port fluvial ; un large boulevard en demi-cercle, bordé d'arbres et de maisons luxueuses sépare la ville des faubourgs.

La ville elle-même présente cette disposition remarquable, et si rare dans l'Europe Occidentale, de quartiers géométriquement découpés par des rues larges et animées, toutes perpendiculaires les unes aux autres, et indiquées par des lettres et des chiffres. Sur un plan, l'intérieur de la ville présente l'aspect d'un échiquier.

L'intérêt de ce centre est surtout dans rôle commercial et industriel. De grands travaux d'aménagement du cours du Rhin ont rendu le fleuve navigable et fait de Mannheim le port terminus de la navigation fluviale. De là cette croissance subite de la ville qui l'apparente aux villes champignons d'Amérique (la population a sextuplé en moins de 100 ans et atteint aujourd'hui 190.000 habitants). Aujourd'hui Mannheim forme avec Ludwigshafen et Rheinau un des plus importants ports fluviaux de l'Allemagne. Seul le groupe Duisburg-Ruhrort le dépasse. Les bassins situés au Nord de la ville, à l'embouchure du Neckar, recouvrent une superficie d'eau de 110 hectares. L'outillage est des plus modernes.

Le port a pour hinterland toute l'Allemagne du Sud ; le Grand Duché de Bade, la Bavière, le Würtemberg, le Palatinat, l'Alsace-Lorraine, la Suisse du Nord. En 1909, le mouvement total a été de 10.072.000 tonnes. Dans ce total, Mannheim entrait pour 6.085.000 t., Ludwigshafen pour 2.190.000 t., Rheinau pour 1.797.000 t. L'importation atteignait 8.332.000 t. contre 1.740.000 t. à l'exportation. Les 5/8 de l'importation étaient constitués par de charbons et des céréales, qu'ils distribuaient dans toute l'Allemagne du Sud.

Cet essor commercial rapide du groupe, en relation avec son caractère de port rhénan terminus, a été arrêté et même menacé dans ces vingt dernières années. L'aménagement du Rhin supérieur, la création d'un port fluvial à Strasbourg-Kehl, avait fait naître un concurrent sérieux, qui reste aujourd'hui très menaçant.

Sur la fonction commerciale, s'est greffée une fonction industrielle, née de l'apport des matières premières — spécialement de houilles westphaliennes. Le développement de l'industrie a pris une importance exceptionnelle; actuellement l'activité industrielle paraît devoir primer l'activité commerciale. Les capitaux engagés augmentent chaque année et il est question d'agrandir l' « Industrie-Hafen ».

L'industrie chimique est avec l'industrie mécanique la plus prospère. Les immenses fabriques d'aniline de Ludwigshafen sont bien connus.

Si vous remontez la plaine vers le Nord, vous lui verrez conserver jusqu'à hauteur de Worms la plupart des caractères déjà décrits. Mais plus au Nord, vous verrez insensiblement l'aspect de la plaine se modifier. La prédominance des céréales, en même temps que l'aspect plus mamelonné du pays, vous avertiront que les terrasses du loess se rapprochent du fleuve. Surtout vous verrez disparaître la muraille de grès, cet élément si important du paysage. Le contact de la plaine et de la montagne se fait beaucoup moins net ; les

hauteurs gagnent sur la plaine qui s'amincit vers le Rhin, en pointe dans la direction de Mayence. Près d'Oppenheim, à moins de deux kilomètres du fleuve qui court alors à l'altitude de 61 mètres, on trouve des collines de 264 mètres.

Ce changement si net dans l'aspect de la plaine est en rapport avec un changement du sol dans la région qui fait suite à la Haardt. Nous nous trouvons en effet dans une région géologiquement toute différente : les monts du Palatinat.

Les monts du Palatinat. — Faites le voyage de Neustadt à Neuznach par Hochspeyer et vous aurez l'avantage, après un court trajet dans la Haardt, de traverser les monts du Palatinat de part en part. Hochspeyer dépassé, vous verrez peu à peu le paysage se modifier. Les vallées s'élargissent, leurs flancs deviennent moins raides et les forêts plus clairsemées.

L'altitude reste sensiblement égale et pourtant on a l'impression d'un aplatissement général du pays. Ce n'est plus un plateau découpé par des vallées étroites aux flancs raides mais une région mamelonnée, avec des hauteurs d'ailleurs importantes.

La douceur des versants des vallées, les quelques cultures qui y apparaissent tout fait pressentir un changement de sol. En fait le grès rouge a disparu des tranchées de chemin de fer.

L'attention du voyageur est attirée sur les ondulations du sol qui s'accentuent. Une végétation broussailleuse les recouvre souvent. Une imposante masse sombre, à l'aspect sauvage, se profile vers l'Est : le Donnersberg, le Mont Tonnerre, qui culmine à 617 mètres. La carte géologique l'indique d'une large tache rouge, symbole des roches éruptives. La montagne toute entière n'est en effet qu'un formidable bloc de porphyre.

Toute la région a une histoire géologique mouvementée.

Constituée par des terrains anciens, d'âge permien (primaire), elle a subi par l'intermédiaire des Vosges le contre-coup des soulèvements alpins : disloquée plus faiblement, elle a été le théâtre de phénomènes volcaniques et, sur le vieux soubassement primaire, se sont épanchées les masses de porphyre et de melaphyre qui forment aujourd'hui les principales hauteurs. Voilà les deux éléments de la région : d'une part le soubassement permien à une altitude moyenne de 300 à 400 mètres, incliné du Sud-Ouest au Nord-Est ; d'autre part des masses plus ou moins importantes de roches volcaniques, qui atteignent souvent 500 mètres et qui culminent au Donnersberg avec 687 mètres.

L'aspect de la région est différent suivant que l'on se trouve dans l'une ou l'autre de ces deux zones. Plus fertile, la zone permienne est très monotone, tandis que la zone éruptive rachète sa pauvreté par son pittoresque.

Les épanchements volcaniques parsèment toute la région. Ils se groupent cependant, au moins dans une certaine mesure. C'est ainsi que dans les environs de Kreutznach et de Birkenfeld-Oberstein, ils constituent deux

ensembles. La Nahe, la grande artère de la région les traverse tous les deux. Le chemin de fer Metz-Sarrebrück-Kreutznach-Mayence va nous permettre de la descendre sur la majeure partie de son cours. La voie ferrée, venant de Sarrebrück-Neunkirchen, rejoint la Nahe à quelques kilomètres de ses sources. Dès lors, pendant plus de 100 kilomètres, elle coule dans les roches éruptives, avec un cours sinueux. Ses beaux méandres ont nécessité de Birkenfeld à Kirn (35 kilomètres), la construction de 20 ponts et de 10 tunnels. Bordée de hautes murailles de porphyre et de melaphyre qui enserrent son lit sinueux, elle roule des eaux rapides et abondantes dans une région au climat pluvieux.

Voici la petite ville d'Oberstein dans un site des plus curieux. Peuplée d'environ 1.000 habitants, elle entasse ses hautes maisons sur les deux rives de la Nahe entre deux hautes murailles à pic, que 200 mètres à peine séparent. Des maisons pressées les unes contre les autres, une ville qui s'étend tout en longueur. Au sommet de la muraille, qui au Nord domine la ville de plus de 100 mètres, se dressent majestueuses les ruines de deux vieux burgs ; à mi-flanc s'est accrochée une petite église protestante en partie creusée dans le roc.

La Nahe continue son cours pittoresque entre d'imposants rochers déchiquetés et sculptés par les forces atmosphériques ; ils se dressent avec des formes bizarres, en pain de sucre ; on pense souvent en les regardant aux tours dentelées des cathédrales gothiques ; au bout de quelques kilomètres, le cours de la Nahe devient plus rectiligne et plus tranquille. Mais bientôt elle rentre dans une seconde masse de roches éruptives, celle qui précède Kreutznach, et reprend les mêmes caractères que plus haut. De Munster-am-Stein à Kreutznach, elle coule sur plus de 20 kilomètres entre deux hautes murailles de porphyre qui étranglent et élargissent tour à tour sa vallée. De curieux rochers aux noms pittoresques la dominent : le Kuhberg (montagne de la Vache), la Gans (l'oie) et surtout ce beau rocher du Rheingrafenstein, qui porte encore sur ses deux sommets jumeaux, les ruines du vieux burg des Comtes du Rhin. De son sommet étroit, on a sur la Nahe une vue impressionnante. La muraille de porphyre tombe à pic de plus de 100 mètres sur le fleuve qui vient lécher sa base.

Cette région, dans son ensemble peu fertile, offre cependant quelques ressources. Sur les alluvions des vallées, dans les vallonnements du permien, croissent céréales et betteraves. Mais c'est surtout la prairie qui domine favorisée par un climat pluvieux. Sur les flancs bien orientés des hauteurs, là où s'est rassemblé un peu de terre végétale, le travail de l'habitant a construit de beaux vignobles qui donnent un vin blanc renommé. C'est surtout la région volcanique du Nord qui forme la zone du vignoble. Sur la Basse-Nahe, on fabrique des vins doux du type Rhénan ; sur la Haute-Nahe des vins acides du type mosellan. Il y a même quelques fabriques de vins mousseux. Tous sont compris sous le nom général de vin du Palatinat. Le centre du vignoble est à Kreutznach.

Cette dernière ville doit une part de sa richesse aux sources salines, qu'on rencontre fréquemment dans les régions permiennes et triasiques. Les sources de cette région ont une bonne réputation et les établissements de bain attirent chaque année un assez grand nombre de malades et d'étrangers. Les eaux salines contiennent des traces d'iode, de brome et sont radio-actives.

Kreutznach est le principal centre balnéaire. Peuplée de 25.000 habitants, elle se trouve à cheval sur la Nahe, à l'endroit où celle-ci quitte le porphyre et élargit son cours. A l'Est de la ville, le relief s'atténue peu à peu vers le Rhin, tandis qu'à l'horizon se profile la masse sombre du massif schisteux. A l'Ouest de la ville, les roches éruptives reparaissent encore avec le Kantzenberg (159 mètres), dont les fllancs sont couverts de vignobles. La ville, bâtie sur l'emplacement d'un établissement romain, est très ancienne. Des rues étroites, de petites maisons basses, tout donne à cette ville un aspect « vieille Allemagne » des plus intéressant. Cependant depuis que les eaux salines sont exploitées, une ville neuve s'est développée, la Neustadt. Sur les îlots de la Nahe, se sont élevées les constructions modernes des établissements balnéaire, hôtels et pensions. Je traversai la ville fin septembre : elle présentait à cette époque encore une belle animation. Elle rappelle la grande cité balnéaire de Wiesbaden, avec beaucoup moins de luxe, mais plus de pittoresque. Elle est d'ailleurs fréquentée par une autre classe de la société. Sur un îlot s'élève l'inévitable Kurhaus, avec des installations de bain et des salles de fêtes entourées de vastes jardins, où chaque soir un orchestre important et de belle tenue fait entendre les œuvres des grands maîtres.

A quelques kilomètres en amont sur la Nahe, dans un site plus pittoresque encore, au milieu des roches éruptives, se trouve un autre centre balnéaire : Münster-am-Stein. Plus petite et plus tranquille, cette petite ville de 1.000 habitants possède également quelques hôtels et des établissements de bain.

Sortie de la région volcanique, la Nahe ne tarde pas à rejoindre le Rhin. Mais toute cette région de Mayence-Bingen est un autre monde, où je ne suis point entré.

Ch. LECOMPT

SOUVENIRS D'UN CONGOLAIS (1883-1902)

Par M. Albert VEISTROFFER.

Les temps héroïques de la fondation du troisième Empire colonial français commencent à s'enfoncer dans le recul de l'histoire. Et peut-être aux yeux des générations nouvelles, quelques-unes des grandes figures de ce passé tout proche commencent-elles aussi à s'estomper dans une brume de légende, si ce n'est même à perdre leurs contours et à se confondre derrière un voile d'oubli. Pour beaucoup d'ailleurs, la guerre dresse un mur épais entre eux et tout ce qui fût avant 1914. La justice nous commande pourtant, ainsi que le soin de notre entier patrimoine moral, de ne négliger aucun de nos héros. Le créateur du Congo français est de ceux dont la mémoire doit être spécialement entourée de piété, car son œuvre se distingue entre toutes les autres par ce haut souci d'humanité qui est la marque propre de la colonisation française. Il ne faut rien laisser tomber des témoignages qui le grandissent aux yeux de ses héritiers. Les compagnons de lutte de Brazza sont maintenant presque tous disparus. L'un d'eux cependant, vit parmi nous. M. Albert Veistroffer était en 1882, maréchal de logis au 13e Dragons, lorsqu'un hasard le mit en relations avec de Brazza. Il put ainsi réaliser le rêve qu'il caressait depuis longtemps et partir pour l'inconnu. Il avait 23 ans quand il fut admis à faire partie de la troisième expédition de Brazza. A la suite des efforts poursuivis avec un admirable désintéressement et avec les ressources les plus médiocres par le grand explorateur depuis 1874, le traité conclu avec Makoko venait d'être ratifié par les Chambres françaises : ce traité était l'acte de naissance du Congo français. Mais l'œuvre à accomplir restait énorme. M. Veistroffer en a été l'un des ouvriers aux côtés de Brazza, jusqu'à cette année 1897 où le héros méconnu par une opinion métropolitaine mal informée, fut rappelé en France. Puis il assista jusqu'en 1902, à l'organisation pénible d'une colonie qui a longtemps joué de malchance. La médaille militaire puis la Croix de la Légion d'Honneur consacrèrent ses services.

Retiré à Loos, il a rédigé, sous forme de lettres à un ami, ses souvenirs à l'intention de ses enfants. Il ne pouvait leur laisser d'héritage plus honorable. Il a bien voulu nous permettre de puiser dans son manuscrit, tout ce qui nous paraîtrait de nature à intéresser les membres de la Société de Géographie : qu'il en soit remercié ! Nous n'avions que l'embarras du choix. Mais les détails pittoresques, les renseignements ethnographiques se trouvent partout. Nous avons surtout retenu — sans nous astreindre à suivre toujours

l'ordre chronologique — ce qui peut permettre de mieux apprécier la grandeur d'une œuvre accomplie, malgré l'hostilité de la nature et des hommes et de ceux-là mêmes qui eussent dû la soutenir.

Les extraits seront reliés par brefs commentaires en caractères différents.

N. D. L. R.

(*Mai 1883*). — Dès le débarquement à Libreville, les nouveaux membres de la mission sentent qu'ils ne doivent compter que sur l'énergie de leur chef et leur dévouement.

Notre matériel était débarqué péniblement par nos Sénégalais et Kroumans, sous la direction des marins de la Mission qui se donnaient un mal de diable, avec trois ou quatre mauvaises embarcations afin d'achever le débarquement du « *Précurseur* ». Celui-ci devait partir à date fixe sous peine d'une forte indemnité que l'affréteur devait payer par jour de retard. Toutes nos caisses, tous nos sacs, etc., les vivres, marchandises étaient, aussitôt débarqués, jetés pêle-mêle sur la plage, à la pluie, à la merci des voleurs, au lieu de se servir des remorqueurs et des chalands de la marine qui ne faisaient rien et qui auraient pu, en deux jours, tout au plus débarquer complètement nos provisions. Au lieu de laisser nos vivres et nos marchandises se détériorer au dehors à la pluie, pourquoi ne les rentrait-on pas dans les bâtiments vides du Gouvernement qui auraient pu abriter facilement tout notre avoir ?.... Tout cela indispose la plupart de nos compagnons qui, arrivant pleins d'illusions, commencent à se lasser. Beaucoup déjà sont à l'hôpital, malades de la fièvre du pays. Tous, sauf moi, ont été plus ou moins atteints par ce mal.

M. de Brazza prend ses dispositions pour notre marche en avant. Je ne sais rien de son plan de campagne. Toujours est-il qu'il est depuis huit jours avec une quinzaine d'entre nous, puis de nombreux noirs, allant dans l'Ogooué établir un poste à Lambarene, puis à N'Djolé et d'autres postes plus haut. Une fois la mise en bonne voie de ce premier détachement, il reviendra par le cap Lopez où il voudrait établir son quartier général. Là, il sera chez lui. Les marchandises seront enfermées dans des abris qu'il fera construire et il ne sera plus entravé dans ses projets par qui que ce soit.

Voici ce qu'étaient alors Libreville avec ses environs et les autres postes de la côte ; on se rappelle que le pays occupé, vers 1840, avait été temporairement abandonné en 1870.

Il y a une mission catholique, puis une école pour les filles dirigée par les sœurs de la Charité à Libreville. Au village de Glass, tout près

de là, une mission protestante. La population européenne n'est pas élevée : une trentaine de blancs, dont la plupart sont Anglais ou Allemands. Une seule femme blanche, commerçante, Madame Pœcœur, française qui est dans le pays depuis dix ans.

La population indigène est d'environ 3 ou 400 nègres, Gabonnais, Cap Lopez, puis des Kroumans, ces beaux noirs de la côte Nord engagés par les commerçants pour travailler. Les nègres d'ici ne travaillent pas. Ils sont fainéants, se contentent de peu, et le peu qui leur suffit, pousse pour ainsi dire sans effort de leur part. Quant à quelques-uns d'entre eux qui, au contact des Européens, se sont habitués à un certain bien-être, ils se le procurent par des moyens peu délicats tels que le vol ou la prostitution de leurs femmes.

Le commerce est tenu par deux grandes maisons, une anglaise et une allemande. Quelques petites maisons françaises et portugaises font ce qu'elles peuvent, mais bien peu auprès de leurs puissantes concurrentes. Le trafic n'est qu'un simple troc, car l'argent est inconnu. Il se fait entre objets de toute sorte tels que étoffes, poudre, tafia, sel, articles de bazar, etc... qui sont échangés contre les produits du pays, caoutchouc, ébène, ivoire, etc.... Le commerce n'existe pour ainsi dire pas à Libreville. Tout se fait à l'intérieur du pays où toutes les maisons établies au chef-lieu ont des représentants, c'est-à-dire des noirs, la majeure partie des Sénégalais, qui, avec une petite quantité de marchandises, vont s'installer dans certains villages et de là, rayonnent dans le pays et ne reviennent à la côte qu'avec les produits échangés contre leurs marchandises. Ces gens s'appellent des traitants. Ils ont eux-mêmes des sous-traitants : des indigènes qu'ils trompent et par qui ils sont trompés le plus souvent.

L'intérieur du pays n'a guère été visité sérieusement que par M. de Brazza et son second, M. le Docteur Ballay. Ils y ont trouvé des populations ne ressemblant en rien aux ivrognes de la côte, surtout les Pahouins ou Fans, tribu nombreuse, belliqueuse et commerçante qui cherche à s'approcher de la côte et absorbe petit à petit, les tribus abâtardies des Ponguis, Cap-Lopez et autres peuplades depuis longtemps en contact avec l'Européen.

Le 19 nous arrivons à Pointe-Noire... Deux factoreries, c'est tout ce qu'il y a à Pointe-Noire, et elles appartiennent à des Portugais.

..... Quelques heures après, nous mouillons à Loango... Loango se compose de trois factoreries, une américaine et deux portugaises. Quatre Européens, un Français, un Américain et deux Portugais sont à la tête du commerce.

Il faut bien dire que ces Européens étaient de singuliers commerçants. La prise de possession du pays par une autorité régulière, a été un bienfait à cet égard, pour les indigènes. On ne citera ici que quelques traits parmi ceux que rapporte M. Veistroffer : les autres reculent par trop les limites de l'horrible.

Il m'a été rapporté plusieurs histoires qui montrent dans quel état d'anarchie se trouvait cette partie de la côte, non surveillée par un État policé. La plupart des commerçants depuis l'embouchure du Congo jusque près du Gabon, au Cap Lopez, étaient d'anciens marchands d'esclaves ou des déserteurs et des évadés des bagnes des colonies portugaises de Loando et de Mossamédès. Ils étaient établis sur la côte et n'allaient jamais dans l'intérieur, et pour cause. Tous possédaient des esclaves et considéraient comme tels tous les indigènes venant travailler chez eux. Un vieil Espagnol, existant encore, avait coutume, quand un de ses hommes avait commis une faute, de lui couper un doigt ou une phalange selon la gravité de la faute. Il n'était pas rare d'apprendre qu'un négociant avait été assassiné par un de ses concurrents malheureux ou par les indigènes usant de représailles.

.... Une autre histoire me fut racontée également par M. Dolisie qui la tient des blancs de Loanda. A la suite d'une petite mutinerie des travailleurs d'une factorerie sur les bords du Congo, mutinerie provoquée pas les mauvais traitements que les travailleurs subissaient journellement, les blancs, avec l'aide des naturels du pays, réussirent par ruse à s'emparer des mécontents, les enchaînèrent puis allèrent au milieu de la rivière, *mouiller* comme ils disent en s'en vantant, une trentaine de ces malheureux. Quelques-uns furent jetés à l'eau libres de toute entrave, afin qu'ils puissent, en nageant, servir de cible aux Européens qui se trouvaient dans les embarcations, venus là comme à une partie de plaisir. Cela se commettait sans crainte de châtiment puisqu'ils étaient libres, riches et forts, au milieu des populations habituées, depuis des centaines d'années, aux crimes des marchands d'esclaves et des bandits de toute sorte, séjournant plus ou moins longtemps sur cette côte africaine. Aussi trouvait-on peu d'empressement auprès d'eux à accueillir l'administration et une certaine résistance chez les négociants portugais, qui agissaient en cachette, donnant des cadeaux, de l'eau-de-vie, des fusils et de la poudre aux indigènes, pour les engager à nous résister et nous chasser du pays qu'ils disaient Portugais depuis des siècles. Un de ces commerçants portugais faisait beaucoup de propagande et donnait en même temps que des armes, des drapeaux de la nation pour être hissés sur chaque village.

Pendant que M. Veistroffer installait un poste à Pointe-Noire, M. Dolisie éprouvait à Loango de graves difficultés de la part des indigènes surexcités par les négociants portugais. M. Veistroffer collabora à la répression. Ce passage montre à quels abus il fallait mettre fin.

M. Dolisie, homme énergique, avait, dans un grand palabre, interdit les sacrifices humains, la vente des esclaves et fait entendre aux commerçants qu'il exercerait un contrôle sur leurs rapports avec les indigènes. Que toute question litigieuse serait présentée devant lui au poste français. Que le seul pavillon français serait arboré sur les villages à l'exclusion de tout autre, car chaque petit chef nègre avait tout une série de pavillons qu'il arborait selon le cas. Quand un bateau anglais, par exemple, était en rade, vite le pavillon anglais était hissé sur le village. Quand un blanc arrivait dans un village, qu'il fût Portugais, Allemand, Américain, Français, il voyait, et toujours avec plaisir, son pavillon national flotter au-dessus de la case du chef et par cela même était plus disposé à faire un cadeau au nègre qui venait lui faire des démonstrations d'amitié. Dans le fond, ces braves noirs s'en moquaient un peu et ne voyaient dans cette comédie qu'une source de revenus. De tous les ordres du Résident français aucun ne fut suivi ; au contraire, on apprenait de toute part que des sacrifices avaient eu lieu. Un indigène est venu un jour, au poste même, offrir en vente un enfant de six à huit ans. M. Dolisie fut prévenu qu'à l'occasion des funérailles d'un chef, on allait exécuter une demi-douzaine de femmes qui étaient retenues dans le village à environ deux heures de marche du poste.

En Août 1883, M. Veistroffer fut chargé d'établir un poste sur le Kouilou-Niari, en pleine forêt, à N'Gottou. Entre Loango et N'Gottou il n'y avait que quelques factoreries dont le personnel ne le cédait point à celui de la côte.

Toutes sont de petites cases ou paillottes un peu plus grandes que celles des indigènes, habitées par un Européen ou un Noir, agents des principales maisons installées au bord de la mer. Ils se font concurrence pour accaparer quelques centaines de kilog. de caoutchouc et quelques dents d'éléphant que les indigènes leur apportent trois ou quatre fois l'an en moyenne. La vie de ces commerçants est misérable. Ils sont peu ou pas payés et vivent de ce qu'ils peuvent trouver dans le pays, quelques poules et de temps en temps un cabri, des singes, des perroquets, du riz et de la morue sèche. C'est le fond de leur nourriture

et comme boisson de l'eau ou du thé, du café et quelquefois, mais rarement, du vin. La plupart de ces individus sont des déserteurs ou des jeunes gens qui fuient leur pays pour ne pas être soldats, et beaucoup parmi eux, sont des échappés des bagnes des provinces portugaises du sud de l'Afrique. L'élément portugais domine, quelques Anglais, sur toute la côte, un Français, un déserteur, le M. G. de notre arrivée à Loango.

Dans ce poste de N'Gottou, M. Veistroffer passa plus de sept mois, les derniers temps dans un état de complet dénuement. Rude vie à laquelle beaucoup succombaient.

Après plus d'un mois de défrichement, l'emplacement de ma case fut choisi sur le haut de la riviree et je commençais à installer une maison à la mode du pays, c'est-à-dire la membrure faite de petits arbres dépouillés de leur écorce, les cloisons en papyrus et la toiture en feuilles de palmier bambou.... Comme meuble : lit, table et banc, pas autre chose pour le moment, le tout fait en planches grossières rabotées par les indigènes.... En dehors du labeur journalier, débroussage et construction du poste, quelques incidents sont venus changer la monotonie de mes journées ; en premier lieu, j'ai failli être écrasé par un arbre.... Au bout de six semaines à deux mois, le campement était presque terminé, ma maison était montée de la façon dont j'ai parlé plus haut. Le terrain étant en pente de tous les côtés, j'imaginai de faire une terrasse soutenue par des gabions. Ce fut une grande faute et une très malheureuse idée comme je le reconnus plus tard. Nous étions en pleine saison des pluies ; remuer cette terre qui n'avait jamais été touchée, me rendit ainsi que mes hommes, très malade. Nous eûmes fièvres sur fièvres.

.... 1er Janvier 1884 : Fatigué par la fièvre, seul Européen presque sans vivres, sans marchandises pour en acheter, pas de vin, pas de quinine ; depuis longtemps j'attends un approvisionnement qui n'arrive pas. Que font-ils à Loango, m'ont-ils oublié ? Toujours est-il qu'il faut user d'expédients pour nourrir mes hommes et moi-même. Heureusement, j'ai un cuisinier excellent chasseur. Tous les matins, il part à la chasse et d'ordinaire me rapporte quelque chose, un oiseau quelconque, un perroquet, un singe, un écureuil, un serpent ; n'importe, tout est viande, tout fait ventre. Quand il ne rapporte rien, je fais un cran à ma ceinture et me contente de bananes et de manioc. Pour mes hommes, c'est plus difficile.... Dans les premiers jours d'avril, une embarcation est arrivée avec des vivres, des marchandises,

du vin, peu, mais enfin du vin. Il y avait six mois que j'en étais privé... L. est resté deux jours avec moi. Il m'apporta un courrier, des lettres de France, puis des nouvelles de mes camarades, de tous ceux arrivés avec moi au Gabon depuis un an. Beaucoup sont rentrés en France.... sans esprit de retour. Quelques-uns sont morts abattus par le climat et la fatigue....

Les difficultés auxquelles se heurtait l'organisation des caravanes pour l'intérieur étaient extrêmes. C'est ainsi que M. Dolisie eût la plus grande peine à recruter des porteurs pour ouvrir une route de Loango à Brazzaville.

C'est un véritable remue-ménage en ce moment où l'on recrute des porteurs ; il en faut 300 environ, ce qui n'est pas facile à trouver, car pour les habitants de Loango, l'intérieur du pays est considéré comme fétiche, c'est-à-dire interdit par de vieilles coutumes... De tout temps, les indigènes de Loango ne vont jamais au delà de leur pays de plaine, limité vers l'Est ou plutôt vers l'intérieur à environ 50 km. de la mer par une grande forêt qu'ils disent impossible à traverser pour l'un d'eux et d'où, si un Fiot (surnom des gens de Loango) plus hardi, voulait essayer d'y passer, il ne reviendrait pas. C'est à cette superstition que se heurte M. Dolisie et aussi, il faut bien le dire, au mauvais esprit de certains nègres, anciens serviteurs de maisons portugaises qui, payés par ces maisons, font des cadeaux aux indigènes pour les engager à refuser d'entrer à notre service.

En Décembre 1884, M. Veistroffer fut blessé en revenant de conduire une caravane à Loudima-Niari, à 200 km. dans l'intérieur. Il avait dû traverser la redoutable forêt du Mayombe dont l'accès était défendu par des tribus belliqueuses.

Quatre jours de forêt, quatre grands jours dans une brousse épaisse. Des arbres de plus de 40 mètres de haut, de un mètre et même deux mètres de diamètre. Des lianes grosses comme le corps d'un homme grimpant jusqu'au haut de ces arbres, jamais de soleil, si ce n'est que rarement, dans le petit sentier que nous suivions. Impossible de faire deux pas en dehors de cette piste ; une couche d'humus très épaisse couvre la terre, des arbres pourris renversés sur le chemin, des lianes en travers. Ajoute à cela une humidité constante, une chaleur suffocante et une odeur épouvantable et tu auras une petite idée de notre route à travers la forêt. Le sentier devient impossible. Nous voilà forcés de traverser un marais qui se présente devant nous et de

patauger dans la boue qui monte parfois jusqu'au dessus des jambes. Un arbre est renversé en travers du sentier, n'y touchons pas. Il faut passer au-dessus, ou au-dessous en rampant s'il n'est pas complètement à terre et s'il est trop gros pour l'escalader, ou bien tourner l'obstacle, C'est ainsi que le sentier, tout en allant dans la direction voulue, fait mille détours et allonge le chemin trois fois plus qu'il ne faut. On arrive à un ruisseau, pas de pont naturellement ; mais si le cours du ruisseau suit notre direction, il nous sert de route. Qu'il y ait plus ou moins d'eau cela est un détail. Une montagne est sur notre chemin ? On l'escalade à pic. Pourquoi la tourner ?

Au sortir de la forêt et des montagnes, la caravane arrive dans la plaine steppique du Kouilou-Niari.

C'est dans ces parages que j'ai rencontré une caravane d'esclaves, la fourche au cou. J'ai réussi à en délivrer un, à lui enlever sa fourche, tandis que les autres étaient emmenés vivement par leurs gardiens. Si je n'avais pas eu de craintes sur le sort de ma caravane, je me serais mis à leur poursuite :

Enfin, après ce long stage, M. Veistroffer put accompagner de Brazza comme il l'avait tant souhaité. Le grand explorateur avait formé un projet qui ne devait pas se réaliser, on verra pourquoi plus loin. Il pensait gagner l'Égypte par le Congo, l'Oubanghi-Ouellé et le Nil. Ceci se passait en Mars 1885. M. Veistroffer était préposé à la conduite du convoi. Après une longue et dure marche dans le récit de laquelle il y aurait bien à glaner, l'expédition arrive à Franceville sur l'Ogooué.

M. de Brazza arriva à la station deux jours après ma caravane, il était très fatigué. Les mauvaises nouvelles affluent de tous côtés. M. de Brazza avait fait fermer l'Ogooué aux commerçants afin d'avoir à sa disposition entière les pirogues et les piroguiers pour transporter un immense matériel et n'avoir pas à craindre que les traitants ne commettent des exactions comme ils avaient fait autrefois et ne gâtent les prix des transports et des vivres. Un M. D. envoyé en mission par le Ministère du Commerce, a pris au contraire la responsabilité d'ouvrir en partie le fleuve aux commerçants qui sont tous étrangers, Anglais ou Allemands. M. de Brazza est navré et furieux. En plus, le même courrier apporte les nouvelles de la mort de trois agents MM Dessau, Taburet, Beauguillaume, de la maladie grave de M. de Lastours. Du côté du Congo, l'Association Internationale Africaine (A.I.A.), dont les agents sont presque tous Anglais ou Allemands, agissant sans aucun

doute au nom de la Grande Angleterre, donne cadeaux sur cadeaux à un chef Batékés nommé Pocon N'Taba, ennemi déclaré de Makoko, son suzerain, le grand ami de M. de Brazza, et le pousse à combattre Makoko et à se mettre à sa place roi des Batékés.

Ainsi de nouvelles difficultés surgissaient sans cesse. Chargé par M. de Brazza de faire entendre raison au Pocon N'Taba. M. Veistroffer y réussit. Il rappelle comment de Brazza avait été empêché une première fois d'arriver sur le Congo.

Les Bafomous sont des indigènes originaires des bords du Congo où ils sont appelés Boubanguis. Ce sont de grands commerçants. Ils viennent créer des villages sur les bords de l'Alima pour acheter le manioc que récoltent en grande quantité les Batékés, le réduire en pâte et l'expédier en paniers sur le Congo où ils le revendent. Ils sont très riches et ils possédaient déjà, lors de l'arrivée de M. de Brazza chez eux, quelques fusils venant du Bas-Congo. Ces indigènes attaquèrent sans explication, l'expédition de M. de Brazza car ils n'avaient vu jusqu'à présent qu'un seul blanc, et ce blanc pillait les villages pour se procurer des vivres et chassait à coups de fusil les indigènes sans se montrer. Ce blanc était Stanley. Aussi, voyant une troupe commandée par des blancs, ils crurent avoir à faire à des bandits et fermèrent le passage. M. de Brazza qui, à cette époque, ignorait que l'Alima était un affluent du Congo (il croyait plutôt que cette rivière était tributaire d'un des grands lacs du centre africain), ne voulant pas s'ouvrir un passage par la force, ce qu'il n'avait jamais fait et ce qu'il ne voulait pas faire, ce mode d'explorer n'étant pas dans ses principes, retourna sur ses pas, poussa une pointe vers le Nord, pour mieux connaître le pays des Batékés et revint à Franceville. Sans ce passage fermé, il allait apparaître sur le Congo, presque en même temps que Stanley lors de son mémorable voyage

Plus tard, le Dr Ballay entra en relations amicales avec les Bafourous.

... Aujourd'hui une pirogue menée, fût-ce par deux ou trois hommes sans armes, mais portant le pavillon français, peut passer sans crainte. Il en est ainsi dans toute cette partie de l'Afrique où notre pavillon est connu, où M. de Brazza a passé et jusque même chez les indigènes ne connaissant le commandant M'Polo (le grand commandant) que de réputation. Quiconque se présente en son nom est bien reçu.

Mais la mission ne devait pas traverser l'Afrique. C'était l'époque où les délégués des puissances réunis à Berlin, procédaient au partage de l'Afrique. De Brazza dut rentrer en France pour la délimitation de la colonie. M. Veistroffer, en partant de l'Alima, avait d'abord gagné le Congo en tràversant le pays des Olambas, des Odoumbos et des Batékés.

M. de Brazza est resté près de deux ans chez eux, pour faire améliorer la route et décider les indigènes à être pour le portage des auxiliaires précieux. Aujourd'hui, l'on peut confier des centaines de charges à ces hommes qui, sans escorte ni surveillance, portent de Franceville à Diélé, ce qui leur a été confié sans qu'on ait eu à constater un vol.

Puis il avait descendu le Congo à bord du *Ballay*, non sans incidents variés.

Véritablement, quant à l'embouchure de l'Alima, je vis cette masse d'eau, je m'écriai : « mais c'est la mer ». En effet, rien à l'horizon que, dans l'extrême lointain, quelques petites touffes d'arbres. Ce sont des îles. De l'eau, des îles. Pas de courant appréciable, l'on peut se perdre facilement dans cette immensité..... Les tornades sont terribles sur ce fleuve large comme un lac. Le moindre vent agite les eaux. De petites lames courtes et serrées auxquelles rien ne résiste se forment aussitôt. Gare aux embarcations secouées par elles ; elles le sont si bien qu'elles coulent aussitôt. Aussi, les indigènes, malgré leurs énormes pirogues contenant facilement 50 hommes, ne se risquent-ils à traverser le fleuve pendant la saison des pluies qu'après avoir bien examiné l'état du ciel.

M. Veistroffer fit un assez long séjour à Brazzaville, au cours duquel il eût l'occasion d'aller à Léopoldville ; poste important de l'A.I.A. Il devait ensuite remonter le Congo et l'Alima jusqu'à Franceville pour aller prendre ensuite le commandement du poste de Booué sur l'Ogooué. Voici la description de Léopoldville en 1885.

Je restai quinze jours à la station de l'A. I. A., la tour de Babel, comme nous l'appelions de notre côté. En effet, il y avait à Léopoldville environ 25 Européens tous agents de l'Association Internationale africaine à divers titres. On pouvait trouver dans ces 25 Européens un représentant de chaque nation européenne. Les Anglais, les Allemands dominaient, ensuite venaient les Belges, les Suédois, etc..... La langue anglaise était celle que l'on parlait dans les rapports journaliers, mais il n'y avait petit coin où l'on n'entendit un charabia quelconque. Il y avait également parmi le personnel noir, qui était très nombreux, des

nègres de tous les coins de l'Afrique, depuis l'Egyptien, l'Arabe, le Soudanais, le Cafre jusqu'au Zanzibarite et les représentants des peuplades du Centre du Continent. Tous les Européens avaient des titres ronflants : les Anglais étaient tous Ingénieurs, les Allemands, Docteurs, les Belges, Capitaines, etc.... Léopoldville est un point important. Une petite ville auprès de notre Brazzaville, représenté par une paillotte mal construite. Déjà à Léopoldville, il y a plusieurs maisons en briques, en torchis, en bois. Des terrassements importants ont été faits ; de grandes et larges routes plantées d'arbres existent et font communiquer les maisons entre elles. Différents points sont curieux à visiter, tel que le camp des soldats de la force publique, ainsi qu'est appelée la petite armée de l'A. I. A. Ici, il y a près de cent hommes logés dans un village très pittoresque. Aux plantations qui sont très grandes et bien entretenues, il y a des essais de culture de riz, de café, de cacao, de vanille, etc.... Nos voisins sont riches, nous pauvres......

Cette Association Internationale Africaine, multiplia les difficultés devant de Brazza. Il n'est pas d'acte d'hostilité auquel le grand explorateur n'ait été en butte de sa part. Les initiales de cette fameuse Société, reviennent à chaque instant dans le récit de M. Veistroffer. Nous grouperons ici quelques passages qui donnent une idée des conditions dans lesquelles travaillait de Brazza, abandonné à ses propres forces, par la Métropole, en face d'une coalition d'intérêts puissante. Dès Février 1884, M. Veistroffer isolé à N'Gottou, a nettement conscience de cette lutte ouverte.

Mon devoir est de rester à mon poste. Mes chefs m'ont placé là pour garder le pavillon et fermer la rivière à l'A.I.A., si les événements nous y forcent. Aussi avant de l'abandonner, réduit par la famine, j'aurai mangé tout le pays et me serai nourri de feuilles et de racines. Je t'ai promis dans une dernière lettre de te raconter ce que je sais sur cette A. I. A. (Association Internationale Africaine). A la suite de la belle traversée de l'Afrique, par Stanley, qui a fait connaître ce continent mystérieux et pour ainsi dire ouvert une large porte aux convoitises de toutes les Nations européennes, s'est formée sous le patronage de Léopold, Roi des Belges, une Association Internationale dans le but de créer, dans tout le centre de l'Afrique, des postes ou stations pour servir de lieu de retraite, de secours et de point de départ aux explorateurs de toute nation et aux missionnaires allant combattre le fétichisme et l'esclavage. Toutes les nations civilisées doivent y contribuer en hommes ou en argent. Ce que je vois de cette Association, ici à Loango, me fait l'effet d'être une Société anglaise travaillant pour

s'emparer du pays, au grand profit naturellement de l'Angleterre. Mais cela n'ira pas tout seul pour eux dans cette région, car nous sommes-là. C'est en souriant de pitié que j'écris ces derniers mots: « nous sommes-là... » Oui, mais malheureusement, nous n'avons pas les moyens de faire grand'chose contre les Anglais bien organisés, ayant un nombreux personnel, un matériel immense, des vivres en quantité, le bien-être que nous n'avons pas. Par leur force, ils sont plus avancés que nous. Ils ont de nombreux postes dans la vallée du Kouilou et du Niari, et par cette voie, ils vont jusque sur le Congo à Manianga, puis Léopoldville. Nous, Français, nous ne possédons que le poste de Loango, celui de Pointe-Noire et de N'Gottou dans le Kouilou, petits postes commandés par un blanc crevant de faim, comme moi actuellement. Tout cela, faute d'organisation, faute de personnel, faute d'argent. Nous sommes peu nombreux, mais tous Français, travaillant pour notre pays, pleins de bonne volonté et d'abnégation ; ayant conscience de notre devoir. Ce n'est pas la difficulté qui nous fera abandonner notre drapeau. Nous sommes forts par cela. Comme je le disais plus haut, ils n'ont pas cette force. Le personnel de l'A. I. A. est formé d'agents de toute nation. Il y a même des Français dont nous ne parlerons pas maintenant : du reste, ils sont peu nombreux. Il y a quelques Belges, beaucoup d'Anglais, des Allemands, Suédois, Danois, etc.... ; tous les peuples du Nord y sont représentés. Naturellement tous ces gens travaillent peu pour la bonne cause : ils travaillent d'abord pour eux parce qu'ils sont bien payés. Quelques Anglais font cependant tous leurs efforts pour donner une colonie de plus à leur pays. Heureusement pour nous, ces derniers n'ont pas qualité pour travailler en ce sens ouvertement ; ils ne sont pas aidés par leurs compagnons d'autres nations, au contraire. A Loango, leur chef, pour cette partie du pays, est un ancien capitaine de l'armée des Indes nommé Grant Elliott, secondé par un Belge qui a nom Hodister. Ils ont de nombreux soldats, évitent tout rapport avec nous, ne reconnaissent pas le gouvernement français sur cette partie de la côte et se moquent de nos petits moyens.

Tous les agents de cette société cosmopolite s'entendaient pour barrer la route aux Français. Voici ce qui se passait à Loango en Septembre 1884.

Pour en revenir aux événements qui viennent de se passer, il faut te dire, que l'A. I. A. a un grand nombre de soldats, tous nègres des Colonies anglaises, de Sierra Leone, Haoussas du Niger, etc..... Qu'elle possède un grand nombre de postes dans la vallée du Kouilou Niari, dont le plus important après Chissanga, à 6 km. au Nord de Loango

sur la côte, est le poste du Bas-Kouilou à l'embouchure de ce fleuve. Des factoreries, une portugaise et une hollandaise, établies sur le M'Pili, petit affluent du Kouilou, avaient des démêlés avec les indigènes. Craignant pour leur sécurité, elles cherchèrent du secours et, pour faire pièce au gouvernement français qu'elles ne voulaient pas reconnaître, allèrent demander aide aux soldats de l'A. I. A. Trente hommes sous la conduite d'un capitaine (?) vinrent camper dans la cour des factoreries qui se faisaient face. La première nuit de leur séjour, ils y furent attaqués par les indigènes et en eurent facilement raison, mais deux soldats furent blessés. Le chef de la petite troupe se disposa à séjourner dans les factoreries et à y maintenir l'état de siège. Quand M. Manchon apprit les événements, il me requit comme Commissaire de police pour mettre en état d'arrestation les gérants des factoreries et le chef du poste de l'A. I. A. au Bas-Kouilou ; puis, comme militaire, il me donna le commandement d'une petite troupe de quatorze hommes pour aller aux factoreries de M'Pili, les garder, régler les différends avec les indigènes, et faire rentrer chez eux les soldats de l'A. I. A.

Après de vifs incidents, M. Veistroffer arrive à M'Pili à bord du bateau hollandais.

Avant d'arriver, les deux agents qui, contrairement à leurs dires, m'avaient accompagné, me demandèrent la permission de siffler pour prévenir la factorerie de l'arrivée du vapeur, car elle ne se trouvait pas au bord de la rivière mais bien à environ 500^{m} de la rive derrière un rideau de brousse marécageuse. Aussitôt mouillés, pendant que je faisais débarquer mes hommes, les agents prirent les devants et arrivèrent bien avant moi. Ils racontèrent ce qui s'était passé la veille avec M. Hamel et le matin avec le vapeur. Ils me firent sans doute une réputation terrible, car à mon arrivée dans les factoreries avec ma petite troupe, je trouvai tous les Européens venant à ma rencontre, puis sur le devant de la cour, les trente soldats de l'A. I. A. alignés et présentant les armes. J'allai vers M. Hamusweld et lui donnai à lire l'ordre d'arrestation. Il s'inclina et me dit qu'il allait partir immédiatement pour Loango voir M. Manchon. Puis je demandai au capitaine de se retirer avec ses hommes, lui disant que je resterais aux factoreries avec mes Laptots pour les garder et chercher à régler la palabre avec les indigènes. Il me répondit qu'il se retirait, mais qu'il pensait que ma petite troupe n'était pas assez forte pour résister aux indigènes, en cas de nouvelle attaque de leur part, et il m'offrit une douzaine

d'hommes pour me renforcer. Comme j'en avais l'ordre, je lui fis savoir qu'il ne devait laisser aucun de ses soldats armés dans les factoreries et que s'il persistait à vouloir en laisser un seul, je me retirerais, considérant son insistance comme un refus d'évacuer. Il partit avec tout son monde ainsi que M. Hamusweld et deux ou trois Européens qui se trouvaient là.

Plus tard à Brazzaville, M. Veistroffer note une autre histoire avec un chef nommé N'Gampa.

Ce chef nommé N'Gampa était celui qui avait tenu en échec pendant près d'un mois Stanley et ses trois cents hommes lors de sa merveilleuse traversée de l'Afrique. N'Gampa, sur l'ordre du Makoko, avait bien accueilli notre arrivée dans le pays, d'autant plus qu'il n'était pas immédiatement notre voisin, mais sa situation auprès de la rivière D'Joué nous obligeait à le ménager ; nous avions besoin de son concours pour maintenir le libre passage du cours d'eau rapide et large, qui barrait le chemin des caravanes de Bakongos nous apportant des vivres et des Européens qui se rendaient à Linzolo ou à la côte par Manyanga et le Bas-Congo. Pour le passage de la rivière, nous avions acheté une pirogue et nous payions mensuellement un homme de son village pour passer tous les gens indistinctement sans leur faire payer quoi que ce soit. N'Gampa recevait lui-même un cadeau assez fort pour la bonne observance de cette consigne. Mais comme tout nègre, il croyait que le cadeau donné pour l'engager à bien faire, l'était parce qu'on n'était pas assez fort pour l'obliger à faire ce qu'on lui demandait et qu'on le payait pour cela...... Egalement travaillé par les agents de l'A. I. A. pour nous susciter des ennuis, il demanda le double et le triple de ce qu'on était convenu de lui donner. On refusa et l'on fit bien car si on le lui avait accordé, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne devînt pas trop exigeant. Il se fâcha et n'osant rompre brusquement, il n'y avait pas de petite tracasserie qu'il ne nous fît, engageant le passeur à être insolent pour les Européens, rançonnant les indigènes qui désiraient passer pour venir commercer au poste, interrompant le passage de la rivière pendant des journées entières en enlevant la pirogue, etc...

Il fallut employer la force pour régler cette affaire. Dans bien d'autres occasions, l'opposition de l'A. I. A. — et pas seulement celle de ses agents subalternes, s'était déchaînée contre de Brazza. M. Veistroffer, en se rendant à Booué, séjourne chez le Makoko : l'ami de de Brazza.

Il n'y a pas d'amabilité que le Makoko ne tentât pour me retenir plus longtemps près de lui. Je restai 48 heures et comme j'étais pressé de retourner à N'Gantchou, où j'avais laissé la plus grande de mes hommes, je le quittai, emmenant avec moi une cinquantaine de mes hommes chargés de vivres et de cadeaux pour mes Sénégalais.... Pendant mon séjour auprès du Makoko, j'ai appris combien il avait été sollicité de la part de quelques officiers de l'A. I. A. pour quitter ou plutôt pour renoncer à l'alliance qu'il avait contractée avec M. DE BRAZZA. Ces Messieurs, voyant que le Makoko était fidèle à la parole donnée, cherchèrent à le faire détrôner par un autre chef Batékés. Ce chef reçut de nombreux cadeaux, jusqu'à des fusils à percussion centrale. J'ignore maintenant quel but poursuivaient ces agents qui étaient de différentes nations. Puis le traité fait avec le Makoko, avait été reconnu et approuvé par le Gouvernement français sans protestation d'aucun gouvernement. Enfin ces Européens travaillaient ou étaient censés travailler pour une idée et non pour un pays, pour l'Association Internationale Africaine, Société fondée sous la Présidence de Léopold, roi des Belges, et sur son initiative dans un but humanitaire et antiesclavagiste.... Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'A. I. A. est en lutte avec nous. Dès notre arrivée dans le pays, nous avons eu à souffrir de ses agissements : à Loango, dans le Kouilou, sur le Congo. J'aurais de nombreux faits à raconter. A Loango, des Zanzibarites, soldats de l'A. I. A., ont tiré des coups de fusil sur moi. Mon camarade CHOLLET à Loudima a été en butte à leurs tracasseries ; lui aussi a essuyé des coups de feu de leur part. Dans le Kouilou, j'ai été sur le point d'avoir un combat à livrer aux soldats de cette Société, devenue plus commerciale qu'humanitaire. A Brazzaville, nous avons eu et nous avons encore des canons braqués sur notre poste, de la pointe de Kalina — nom d'un officier autrichien qui disait partout qu'il avait juré d'abattre d'un coup de revolver M. DE BRAZZA à sa première rencontre avec lui. Pourquoi? — Pourquoi?.... Il ne le connaissait que de nom.... Il n'eût pas le temps de mettre sa menace à exécution. Il fut noyé avec trois autres Européens à la pointe qui porte aujourd'hui son nom. Des individus de cette mentalité sont à craindre dans un pays sans gendarmes et sous un climat aussi excitant, aussi énervant.

Après le séjour à Brazzaville, la remontée de l'Alima vers Franceville, fut particulièrement pénible, car elle comporta de longs jours de pirogue.

.... Enfin, nous entrons dans l'Alima. Mais dans l'estuaire de ce fleuve pas de terre pour se reposer. Nous avons été obligés, plusieurs

nuits, de continuer lentement notre marche en avant ou de nous amarrer aux broussailles pour passer quelques heures dans un repos relatif, nous remuer et sans feu, sans possibilité de bouger. Nous aimions encore mieux pagayer, pagayer toujours. Un après-midi assez tard, nous entendîmes un grand bruit de voix ; dans l'espérance de trouver un village et par conséquent de trouver un peu de terre pour dégourdir nos jambes, nous nous introduisîmes dans un petit chenal, qui, en effet, nous fit arriver dans un village assez considérable. Malheureusement, c'était un village construit sur pilotis en partie et sur des éminences de terre boueuse, comme il y en a beaucoup dans toute cette région, espèce de cuvette centrale du bassin congolais. Je traitai avec les indigènes, des Apfourous. Pour quelques brasses d'étoffe, on me laissa la libre disposition d'un petit ilot, grand comme un mouchoir de poche, pas 20 mètres carrés. Nous nous installâmes le mieux possible autour d'un grand feu pour chasser les insectes, et nous nous disposions à prendre un repos bien gagné ; mais il nous fût impossible de dormir, le village était en fête. La nuit arrivée, les tams-tams se mirent de la partie et un bruit infernal ne cessa pas. Je fis demander aux chefs de bien vouloir faire cesser ce tapage, que le blanc était malade et qu'il avait besoin du repos. Mais rien n'y fit. Ils me firent dire que si je n'étais pas content, je devais aller coucher ailleurs. Partir au milieu de l'obscurité était impossible. J'aurais bien pu obtenir le silence par la force, en faisant tirer quelques coups de fusils dans le tas, mais je préférai ronger mon frein et attendre patiemment le jour pour aller, comme ils disaient si bien, ailleurs..... En agissant par la force, j'aurais d'abord commis une exaction et ensuite fait une grande imprudence en ce sens que, si je ne craignais rien pour moi qui était sur mes gardes et bien armé, j'aurais bien fait tomber dans un guet-apens le premier européen qui serait passé après moi et qui aurait peut-être été tué par vengeance de mon acte arbitraire. Car les indigènes, selon leur coutume, se vengent d'un Européen sur le premier de même couleur qui se présente à leur portée. Ils ne s'inquiètent guère de la nationalité, ils ne connaissent du reste pas ce détail. Pour eux, dans leur vendetta, un Blanc en vaut un autre. Cependant le pavillon français est connu et respecté. Ils font certainement une différence entre les frères de ce Commandant M'Polo et les blancs de Boulamatari (surnoms de Brazza et de Stanley). Cette différence est si bien connue des agents de l'A. I. A. que, quand ils s'approchent des rives françaises, ils retirent leur pavillon bleu étoilé pour prendre celui aux trois couleurs.

Arrivé à Booué en fin Février 1886, M. Veistroffer y resta plus de dix mois. Voici la description qu'il donne de ce poste militaire de l'Ogooué, situé presque sous l'Équateur.

Les bâtiments de la station se composent de la maison d'habitation, grande case de 14 mètres de long, sur 6 de large, divisée ainsi : au milieu une grande salle commune servant de salle à manger; de chaque côté de cette salle qui avait 8 mètres de long sur 6 de large, deux chambres, dont une pour Crochet et pour moi et l'autre pour les Européens de passage. Cette grande case est entièrement faite en bambous et couverte en feuilles de palmier. Elle est entourée d'une véranda de deux mètres de large ; le sol est en terre glaise damée. C'est sur ce modèle que sont construites, à peu de choses près, toutes les cases de première installation des Européens dans la colonie. Plus loin, à droite, à 10 mètres environ, une case solidement construite sert de magasin au poste. Une autre, pareille, faisant pendant, sert de magasin pour les caisses et ballots en transit. A 20 mètres de là, se trouve la cuisine du poste servant également de demeure au cuisinier et à son personnel. Enfin, deux immenses hangars fermés sont destinés, l'un à la demeure des laptots, et l'autre aux travailleurs du poste. Les matériaux de construction ne manquaient pas, car nous étions en pleine forêt. En outre, les indigènes nous fournissaient beaucoup de choses dont nous avions besoin. Les Pahouins venaient peu au poste. Ils préféraient régler leurs palabres entre eux à coups de fusil, faisant heureusement plus de bruit que de besogue ; malgré cela, je m'entendais assez bien avec eux. Par un convoi, quelque deux mois après mon arrivée à Booué, j'appris que de toute la mission de Brazza, il ne restait plus que MM. Decazes, Dolisie, de Kéraoul et moi, de ceux arrivés en 1883, et quatre ou cinq seulement de ceux arrivés en 1884, tels que Fourneau Bellière, Manas, Crochet, Devry. Les autres étaient morts ou rapatriés. En ce moment, à Libreville et sur toute la côte, sévit une épidémie de fièvre jaune. Sur une centaine d'Européens au chef-lieu, soixante sont décédés en huit jours de temps. Il ne fait donc pas bon aller à la mer. Ce même courrier nous apprenait qu'il n'y avait plus, ni vivres, ni marchandises pour le haut jusqu'à l'arrivée de France de M. de Brazza avec des vivres, des matériaux et des agents nouveaux. Toute la vie active était rompue. Plus de convois. Rien à faire qu'à attendre.

Autour de ces installations moins sommaires que celles du début, on pouvait tenter quelque culture, essayer d'acclimater des plantes d'Europe.

Je plantai dans ma cour et aux alentours de mon poste des arbres fruitiers, tels que manguiers, goyaviers, avocatiers, corrosols, mandariniers, orangers. J'envoyai à Madiville un chargement de pirogue dont je m'étais chargé de la part de Mgr LEBERRE (Évèque de Gabon) et du P. DAVEZAC pour la Mission. J'y ajoutai quelques pommes de terre avec la manière de faire réussir ce tubercule dans ce pays. On avait essayé maintes et maintes fois un peu partout dans les postes et dans les Missions, personne n'avait pu parvenir à en récolter. Ce n'est que la persévérance qui m'a fait obtenir un résultat appréciable.... Je remontai du chef-lieu une caisse de pommes de terre venant d'Europe et que je destinais à être plantées, partie ici, partie à la Mission de Madiville. Au retour de la pirogue de cette Mission, le P. DAHIN tout en me remerciant et en m'assurant qu'il suivrait ma méthode, me fit connaître que le riz de montagne que j'avais donné à ma descente de Brazzaville était merveilleux et que bientôt il allait s'employer à le faire récolter. J'ai toujours aimé m'occuper de plantations et je n'ai jamais manqué quand je mangeais un fruit ou que je pouvais me procurer des semences de plantes utiles, d'utiliser les graines en les plantant dans les endroits que je pensais être convenables à l'arbre ou à l'arbuste dont ils provenaient.

Mais bien que la vie dans ces postes devînt progressivement moins pénible pour l'Européen, la longueur des séjours avait un effet débilitant. Les Noirs engagés pour un temps relativement court, et qui n'étaient pas soutenus et retenus par les mêmes considérations que les blancs supportaient mal un isolement prolongé. Et ce fut à plusieurs reprises une source de difficultés.

Notre isolement et l'attente énervante du nouveau personnel depuis longtemps déjà annoncé, et qui n'arrivait pas, mécontentaient non seulement les Européens, mais aussi les noirs. Déjà, à Brazzaville, il y avait eu une petite révolte de la part des Laptots sénégalais, comme je te l'ai raconté dans une précédente lettre. Ici les Sénégalais ne bougeaient pas, car ils s'étaient rengagés pour un an, mais les travailleurs Bavilis qui étaient au poste, avaient terminé depuis longtemps leur engagement et ne voulaient pas rester plus longtemps. J'eus tout dernièrement une nouvelle révolte à réprimer, mais celle-là moins sérieuse que celle de Brazzaville. Mes travailleurs ne s'avisèrent-ils pas de déclarer un beau jour, qu'ils étaient décidés à regagner la côte par terre puisqu'ils n'avaient pas de pirogues pour les rapatrier, qu'ils partiraient tous ensemble. Afin de résister aux Pahouins qui voudraient

les arrêter, ils étaient armés chacun, d'un fusil Remington. Je fus prévenu aussitôt de leur tentative et, le soir, quand ils furent tous chez eux, je fis cerner leur case commune par mes Sénégalais armés. Puis, entrant dans la case, j'allai au contre-maître et je lui fis voir que jamais il ne pourraient regagner même D'Jolé sans être accompagné d'un blanc ou d'une escorte de laptots ; que, bientôt, j'aurais prévenu les Pahouins qui se seraient mis à leur poursuite, leur promettant que s'ils étaient raisonnables, ils seraient renvoyés chez eux aussi tôt que je le pourrais, mais que dans le cas contraire, ils s'attireraient, dès aujourd'hui, de grandes misères. J'étais résolu à faire un exemple et à brûler la cervelle au contre-maître s'il avait essayé de résister à mes ordres. Je lui ordonnai de ramasser immédiatement les fusils de ses hommes et de les porter au magasin. Il le fit de suite et aucun homme ne protesta ; mais, par la suite, le travail s'en ressentit quelque peu car ils opposèrent la force d'inertie à tout ce qu'ils avaient à faire. Je ne leur en voulais pas trop, car ces pauvres diablse avaient hâte aussi de retourner chez eux.

Le premier séjour de M. Veistroffer touchait à son terme : il avait été quatre ans et deux mois absent de France. Son départ en congé coïncidait avec la fin d'une période de l'histoire coloniale au Congo. Notre établissement entrait dans la période de l'administration régulière.

Mon remplaçant à Booué, M. D., était arrivé avec des instructions très détaillées sur un service administratif que l'on introduisait dans la colonie. La période d'exploration était terminée, c'était de l'administration que devaient faire les nouveaux agents. Ce n'était pas des pionniers que l'on envoyait mais des ronds de cuir. A mon arrivée à Libreville, je trouvai M. de Chavannes comme Lieutenant Gouverneur. Il m'annonça l'arrivée prochaine de M. de Brazza avec tout un nouveau personnel de fonctionnaires, car tout allait marcher et fonctionner administrativement ! Une hiérarchie a été établie pour le personnel de la Compagnie du Congo français. Les nouveaux agents comprennent : Chef d'exploration, chef de station de première et de deuxième classe, chef de poste de première et de deuxième classe, puis des agents auxiliaires. A son arrivée à Libreville, M. de Brazza me nomma chef de poste de première classe, me dit que ma situation militaire l'empêchait, à son grand regret, de me donner un grade plus élevé ; il me plaça hors cadre et m'octroya un congé de six mois à solde entière à passer en France. Le grade de chef de poste de première classe m'assimilait à celui de Lieutenant.

Nous retrouverons M. Veistroffer dans ses nouvelles fonctions. Chemin faisant, il a tracé quelques silhouettes de ses compagnons de cette période, avec une malice inoffensive.

Tous ces Messieurs étaient de charmants camarades. R. le plus ancien de mes camarades du Congo n'était pas le dernier à plaisanter, malgré son caractère sérieux et pondéré. Cependant il avait un petit travers qui était une qualité chez un chef de poste comme celui de Franceville. Ce poste servait d'entrepôt à la majeure partie des vivres et du matériel de la Mission. R. était très méfiant : jamais il ne laissait personne aller seul aux magasins. Toujours il accompagnait même MM. de Brazza, Decazes, Dolisie. « Mais enfin, lui dit un jour M. de Brazza, croyez-vous que nous allons distraire quelques objets du magasin ? — Loin de là est ma pensée, Commandant, mais vous m'avez donné la responsabilité et je ne suis certain que de ce que je vois ». Les vivres de malades, c'est-à-dire le vin, les liqueurs, quelques friandises appelées ainsi parce qu'elles étaient réservées pour les fatigués ou convalescents, étaient naturellement sous la garde de R. Comme il prenait tout à la lettre, il fallait être malade et bien malade pour obtenir un réconfortant. Un jour M. Decazes, fatigué, revenant d'un long voyage, lui demanda une bouteille de vin de Banyuls. « Etes-vous malade, mon lieutenant ? » Il fallut que M. Decazes se fâchât pour le lui faire donner. A moi, il me joua un tour de sa façon. Au moment de mon départ, me prenant à fait, il m'emmena chez lui et me dit : « Mon cher Veistroffer nous avons toujours été camarades depuis les débuts. Il n'en est pas un que j'estime autant que vous, aussi permettez-moi d'ajouter à vos vivres de route quelques boîtes de conserves que je prends sur la réserve ». Je le remerciai et quand, en route, il fallut user des conserves, toutes étaient gâtées. Et pourtant, je suis persuadé qu'il croyait être bien généreux. Nous faisions des gorges chaudes sur sa rapacité, ses manies. Cependant il était estimé de ses chefs et de ses camarades, car il fallait véritablement un homme aussi rigide, aussi sévère, pour la garde de nos vivres et marchandises si longtemps délapidées sous ses prédécesseurs et par les hommes du poste qui, faute de surveillance, étaient devenus des pillards émérites.

Mais ces hommes savaient mourir. Le récit suivant donne une idée de leur magnifique moral et aussi de la vénération que de Brazza inspirait à tous ses compagnons.

A notre arrivée à Brazzaville, nous apprenons la mort de ce pauvre Lebriz, quartier-maître de manœuvre de la marine, qui était parti de

Loango avec l'expédition DOLISIE. Il est mort de la dysenterie en pleine connaissance et sa fin a été particulièrement triste et grandiose. Il a terminé sa vie en bon français, en bon marin. Sa dernière pensée a été pour son chef. Couché dans un fauteuil pliant, il fumait une cigarette quand il sentit venir le dernier moment. Ayant appelé ses compagnons, MM. DE LANEYRIE, FROMENT, THOLLON, il leur dit : « Je crois que c'est fini. Vous direz à M. DE BRAZZA que j'ai toujours fait mon devoir. J'ai fait de mon mieux et je regrette de ne plus pouvoir lui être bon à quelque chose ». Quelques instants après, il rendait le dernier soupir.

(*A Suivre*).

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

I. — CHRONIQUE RÉGIONALE

1° *A propos de quelques publications récentes.* — *Le Monde illustré* a publié en Juin 1923 un numéro sur Lille, qui fait pendant au numéro sur Roubaix-Tourcoing que nous avons signalé dans le précédent Bulletin. La relative simplicité de l'organisme géographique Roubaix-Tourcoing nous avait permis de dégager quelques-unes des données caractéristiques de la reconstitution. On se trouve singulièrement plus embarrassé quand il s'agit de Lille, organisme urbain complexe dont les fonctions sont nombreuses, dont la fonction industrielle même n'est pas simple. Nous avons donc renoncé à tenter quoi que ce fût qui ressemblât à une analyse. Nous nous bornons à signaler quelque titres d'articles pour orienter la curiosité de nos lecteurs. Ils retrouveront ici des noms qui leur sont familiers. C'est celui de l'ancien Maire de Lille, Ch. Delesalle qui parle de Lille pendant l'occupation, de M. Lyon, Recteur de l'Université qui retrace l'histoire de l'Université de Lille pendant la même période, de M. Alfred Descamps, Président de la Chambre de Commerce qui nous entretient de la Première Région Economique et de la restauration, du Sénateur Potié qui dépeint l'effort du Paysan du Nord, de Mgr Quillet, évêque de Lille qui montre l'enseignement libre pendant la tourmente, de Mgr Lesne, Recteur de l'Université Catholique, qui écrit sur les Facultés Catholiques de Lille pendant et après la guerre. MM. Depoilly, Boutry-Droulers, Albert Durand et Crespel, Baudon, Leverd, ont signé des études sur la Filature du Lin, le Tissage de la toile et la fileterie, la Métallurgie, les Industries du Cuir dans la Région du Nord. Cette seule énumération nous justifie d'avoir présenté ce numéro spécial aux lecteurs du Bulletin.

On doit signaler ici le premier fascicule consacré au Département du Nord par l'*Illustration économique et financière* (annexe de l'*Illustration*). Il sera complété par un second traitant plus spécialement de la région Roubaix-Tourcoing. Le présent fascicule, joint au numéro de l'*Illustration* du 9 Juin 1923, comporte d'abord un certain nombre d'articles généraux rappelant les caractéristiques et l'évolution historique du département. Dans la seconde partie une série de courtes monographies retracent les possibilités agricoles et l'état présent de la culture. Enfin la troisième partie, de beaucoup la plus importante (p. 19-111), est entièrement consacrée à l'Industrie du Département. Ce groupement des matières n'est évidemment pas d'une

rigueur absolue puisqu'on trouve sous la rubrique générale « *Le Nord Industriel* » des articles d'histoire urbaine — les articles sur Lille par exemple ou sur Valenciennes —. Cette remarque critique est d'ailleurs sans importance. On ne saurait songer à analyser ici une telle publication. Elle remplit excellement son but qui est de donner une idée précise de l'activité d'une région française, de mettre en évidence ses sources de richesse, de montrer à l'œuvre l'esprit d'initiative de ses habitants. Œuvre de vulgarisation et si l'on veut de propagande, non à proprement parler œuvre scientifique. Ces remarques, par lesquelles nous essayons de la caractériser n'impliquent point un blâme. Des publications de cette nature ont une grande utilité, surtout lorsqu'on s'adresse, comme c'est le cas, aux personnages les plus autorisés pour décrire leur pays. Nous avons là un portrait fidèle du département du Nord exécuté par des gens du Nord. Les habitants des autres régions de la France ne seront pas seuls à le contempler avec plaisir et profit. Nous signalerons à cette même place le second fascicule au moment de son apparition.

La semaine du poisson de Boulogne a fourni à l'*Exportateur français* l'occasion d'un numéro spécial relatif à la Mer, aux Pêches et aux Industries maritimes. Les renseignements relatifs à notre région y sont peu nombreux. Nous le signalons cependant parce qu'on y trouvera un certain nombre d'articles généraux ou spéciaux intéressants et bien au point sur la technique des pêches et sur la pratique de la pêche dans différents pays. L'article de M. Gruvel sur l'industrie de la pêche aux Colonies est à retenir, ainsi que les articles sur la pêche maritime en Algérie, en Afrique occidentale française, sur la côte atlanto-marocaine, en Tunisie, à Madagascar, en Indo-Chine et en Islande, au Danemark, en Finlande et en Grèce.

2° *Notes de Géographie économique.* — La situation des changes a eu un contre-coup — nullement surprenant d'ailleurs — sur la position relative des industries textiles françaises et anglaises. Dans ces derniers temps, le « *Nord Industriel* » a attiré, à plusieurs reprises, l'attention du public sur ce phénomène intéressant dans sa chronique textile. La presse quotidienne du Nord elle-même l'a enregistré dans le courant du mois d'Août.

D'après le *Daily Express*, l'industrie du drap quitte la Grande-Bretagne pour passer aux mains de la France. A Bradford, capitale de l'industrie des draps, des stocks entiers venant de Roubaix se substituent à la marchandise britannique. L'industrie de la teinture est pareillement menacée par la concurrence du Nord. Et des marchés qui étaient une chasse gardée pour les drapiers anglais, comme le marché Canadien, sont envahis par les gabardines françaises.

Aussi l'industrie lainière anglaise réclame-t-elle une protection efficace. Cette protection pourrait être obtenue soit par l'imposition d'un droit d'exportation sur les laines dans les Dominions (sauf à destination des pays

de l'Empire), soit par un droit à l'importation des marchandises étrangères dans la Métropole. Le *Nord Industriel*, doutant que le premier procédé ait l'approbation des Dominions, met en relief une curieuse incidence qui ne manquerait pas de se produire. L'Amérique serait atteinte, tout comme la France par le droit d'exportation réclamé. Par mesure de rétorsion, elle serait amenée à imposer ses cotons à la sortie. Et le Lancashire cotonnier paierait finalement les frais de la protection du Yorkshire lainier. Ainsi se marque l'opposition de deux régions textiles parfaitement spécialisées.

Nous avons, dans un numéro précédent du Bulletin, signalé l'intérêt régional, ou mieux national, de la création d'un marché des laines à Dunkerque. La Revue « le *Port de Dunkerque* » publie sur ce sujet dans son numéro d'Août 1923, une intéressante étude de M. F. Bernard, Vice-Président de la Chambre de Commerce de Dunkerque. Son effort de démonstration porte surtout sur la possibilité de dériver les courants commerciaux existants vers Dunkerque et d'assurer au marché nouveau une clientèle fidèle retenue par l'appât des moindres prix, la facilité et l'économie des déplacements, la rapidité de réception des achats. Le marché de Dunkerque comporterait de gros avantages pour les consommateurs continentaux surtout français, tandis que les acheteurs américains et même anglais y trouveraient des conditions égales, sinon supérieures, aux conditions actuelles. « Le recrutement des vendeurs est la condition essentielle du succès de l'organisation envisagée ».

II. — LES LIVRES

Le pays d'Othe par Pierre Froment (1). — Les pays du bassin parisien ont fait l'objet de descriptions d'ensemble. Et quand on a relu le tableau de la France de Vidal de la Blache, on reste longtemps sous l'impression que tout est dit et que l'on ne saurait plus rien écrire d'original. Il y a encore place pourtant pour d'utiles monographies de ces petites unités géographiques. Ainsi en a jugé M. Froment en étudiant, en vue d'une thèse de Droit, le pays d'Othe. Excellent exemple, et qu'il faut louer. Le champ des études économiques et sociales est infini. Mais trop souvent dans les travaux que consacre le Doctorat en Droit, le fait économique ou social est considéré en lui-même indépendamment des conditions géographiques qui lui servent de substratum et sans lesquelles il demeure inintelligible. L'application des méthodes familières à la géographie humaine peut être singulièrement

---

(1) Pierre Froment. — Le Pays d'Othe. Sa vie économique. Nancy-Imprimerie nancéenne, 1923. Un vol. In-8°, 218 p., 1 carte, à 1.200.000.

féconde ; elle restitue au fait économique. sa place exacte dans le phénoménisme universel. Grâce à elle. il cesse d'être un fantôme sans contours ni couleurs pour reprendre toute sa réalité concrète. C'est ce qu'a pensé M. FROMENT. ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure. et qui abordait les études économiques avec une éducation scientifique générale, que n'ont pas communément les Etudiants de Droit. C'est aussi ce qu'a pensé la Faculté qui a accueilli sa thèse. Qu'on ne se méprenne pas sur mon intention et qu'on n'aille pas croire que je veuille faire allusion à une sorte de divorce du fait des spécialistes entre des disciplines qui ont bien des points de contact. Je sais, au contraire. que les professeurs des Facultés de Droit sont de plus en plus préoccupés des convergences fréquentes entre leurs études habituelles et celles que poursuivent les géographes. Ils sont attentifs au développement de notre science et je pourrais citer des exemples de collaboration heureuse. Ces rapprochements sont un heureux correctif à un spécialisation excessive.

En étudiant le pays d'Othe. il a été frappé par deux caractères dont je trouve l'expression heureuse dans sa conclusion. « C'est bien un pays de capacités moyennes. Mais ses capacités se présentent comme singulièrement stables ». Capacité moyenne et constance, surtout constance « La stabilité y exclut toute brusque évolution. On y vit lentement avec sévérité ; on avance d'un pas traînant, mais on ne s'arrête jamais. C'est un pays de vieille civilisation. où la charrue retourne des outils de silex taillé. où l'avenir paraît assuré. parce que le passé autorise cette confiance ». Il faut bien que ces caractères soient l'expression de tendances profondes dont l'origine se trouve dans les caractères naturels du milieu géograghique. Dans quelle mesure ils résultent de ce milieu. comment ils se manifestent dans la vie agricole. dans la vie industrielle, dans la vie commerciale. dans l'évolution démographique. c'est ce que l'auteur s'est attaché à mettre en lumière dans les différentes parties de son travail.

Entre l'Yonne et la Seine. la Vanne et l'Armance et l'Armançon. le pays d'Othe. est un plateau boisé, un *bastion*. de 50 km de long sur une vingtaine de kilomètres de large. Il dresse sur toutes ces faces une falaise qui n'est entaillée de coupures profondes qu'au Nord. Le contraste est vif entre le plateau où la craie est recouverte d'argile à silex parfois surmontée de grès et les vallées voisines. L'isolement est visiblement le caractère dominant, celui qui met sa marque sur toutes les manifestations de la vie. Il y a pourtant des diversités qui tiennent à la persistance des grès ou de l'argile ou à leur disparition et à la mise à jour de la craie sous l'effort de l'érosion. Le climat est plutôt rude avec des étés chauds cependant et des pluies abondantes. Malgré ces précipitations, l'influence de la craie en fait un pays sec où il faut aller chercher l'eau en profondeur. La forêt — chêne dominant — y rencontre sur l'argile à silex des conditions optima. Elle s'arrête d'ordinaire au bord du plateau tandis que les versants de craie sont nus. Et comme les

vallées sont plus nombreuses et plus larges sur le versant Nord que sur l'autre, il en résulte une différence entre la partie Sud du pays d'Othe, pays de la forêt et la partie Nord, pays des bois.

Le défrichement a été une œuvre de longue haleine, avec des reculs, avec des reprises. Aujourd'hui, sans qu'il soit permis de parler de grands reboisements, l'arbre gagne et il continuera encore vraisemblablement à s'étendre. Mais la culture où la place du blé a augmenté au XIX[e] siècle, au détriment de l'avoine, du seigle et de l'orge, se défend. Les progrès des céréales sont lents. Ce n'est point une culture intensive, spécialisée, donnant un gros rendement, alimentant un important commerce d'exportation. Elle se complète par l'exploitation des prairies, prairies naturelles médiocres et d'étendue insuffisante, prairies artificielles introduites au XVIII[e] siècle. Mais l'élevage des bêtes à cornes plus ou moins développé selon les temps, se fait encore selon des méthodes archaïques. Et l'on ne saurait dire si la décadence continue du troupeau de moutons — provoquée à l'origine par la diminution du parcours — sera enrayé par les circonstances mêmes qui arrêtent aujourd'hui le progrès agricole. Seule la population chevaline reste stable, bien qu'il n'y ait pas ici de race spécialisée. Si la vigne n'est plus qu'un souvenir, le pommier à cidre joue en revanche dans l'économie rurale un rôle de premier plan. Ressources variées, équilibrées, mais dont le tableau n'évoque aucune idée d'abondance. Elles sont utilisées par de moyens propriétaires. Tous les types de propriété se rencontrent sans doute. Mais la grande propriété n'existe que dans le Nord, dans la vallée de la Vanne et ses abords immédiats où la forêt ne vient pas restreindre l'étendue des terres cultivées. Quant à la petite propriété, sa diminution sensible avant 1914, a été accélérée par la guerre et ses conséquences, après avoir connu une période florissante — si l'on ne consulte du moins que le nombre des propriétaires — avant la décadence de la bonneterie. De cette période, il reste un témoignage dans le morcellement de l'exploitation. Petite et moyenne propriété vont avec l'exploitation directe ; à la grande, correspond le fermage; de métayage point. En sorte que le faire valoir direct domine. La terre d'ailleurs n'a pas cessé de perdre de la valeur vénale. « L'effondrement du prix des terres est lié à toute l'évolution agricole du pays, et n'est qu'une des formes sous lesquelles se manifeste la vie du champ, vie tantôt florissante, tantôt languissante ». On ne peut suivre M. Froment dans son étude de la maison rurale et des modes de groupement bien que ces chapitres soient parmi les plus attachants de sa thèse. Parmi les phénomènes qu'il a mis en lumière avec le plus de force se trouve la désertion des campagnes par les salariés, en relation avec la diminution de la petite propriété. Cette raréfaction de la main-d'œuvre rurale achève d'accentuer le caractère social du pays d'Othe, pays de moyens propriétaires, vivant sur leurs terres suivant un rythme qui ne s'est guère accéléré à l'époque contemporaire : « la terre continue son service comme par le passé ; l'homme l'imite et il a tort, car tout change autour de lui ».

Il y a pourtant ici d'autres ressources que la culture. Malgré l'abondance de la matière première, la forêt n'a pas donné naissance à de florissantes industries du bois. Les industries du fer ne sont qu'un souvenir historique. « Mais, si le bois a été délaissé, d'autres matériaux, comme l'argile s'offraient et lorsqu'ils furent devenus insuffisants pour occuper une population qui grandissait sans cesse, l'homme n'a pas hésité à aller chercher en dehors, une matière première sur laquelle il pouvait travailler. C'est ainsi qu'il a profité de la proximité de Troyes pour introduire chez lui l'industrie textile ». On lira avec intérêt les développements consacré à ce petit groupement bonnetier du pays d'Othe, si vivace, si original et qui a sa physionomie propre à côté de son grand voisin de Troyes.

Malgré tout cela, le pays d'Othe reste à l'écart des grands mouvements de circulation qui le contournent, sa vie est stagnante. La densité moyenne des habitants ne dépasse pas 26 h. au km² et la moitié des communes ont une densité comprise entre 15 et 25. Des causes bien fortes, complexes comme tous les pays ruraux français, tendent à la réduire encore. Les crises agricoles y ont eu leur part, puis des causes morales. Et ce pays, jadis exportateur de main-d'œuvre, est devenu aujourd'hui une région d'immigration. Cette constatation « désolante », selon le mot de M. P. Froment, ne l'entraîne pas cependant à un pessimisme excessif. Il préfère se complaire aux images de constance et de stabilité que lui offre la région. Imitons-le.

III. — DIVERS

Le Canal de Panama. — On se propose dans cette courte note, non pas de traiter toutes les questions complexes posées par la construction du Canal de Panama, mais seulement de donner quelques renseignements sur son fonctionnement et son utilisation depuis son ouverture au commerce (15 août 1914).

On avait pu prévoir dès longtemps que le fonctionnement normal du canal ne pourrait être assuré qu'au prix d'une surveillance incessante. La nature des terrains à travers lesquels il est établi, a créé de redoutables difficultés aux ingénieurs dès la période de creusement. Les couches argileuses ou marneuses du tertiaire (oligocène) se montrent sujettes à des glissements, à des éboulements dont les produits viennent obstruer le prisme de la tranchée. Ces accidents ont revêtu leur maximum d'intensité dans la région de la Culebra, où la formation géologique est le mieux caractérisée. Les éboulements de Cueriacha entre la Culebra et San Pedro, bien que superficiels, nécessitèrent l'enlèvement d'un cube de déblais considérable. En 1911, un glissement se produisit à la Culebra même ; la représentation qu'on en a donnée, fait penser à ces processus de destruction propres aux argiles pour

lesquels on a adopté le nom italien de « *frani* » ([1]). En 1909, 6 %, en 1910, 18 % des matériaux enlevés provenaient des mouvements de terrain contre lesquels on ne connaît pas, en fait, de remède efficace. Cependant le Colonel Gœthals qui a présidé à l'achèvement du Canal, croyait pouvoir assurer en 1911, que lorsque la coupure serait achevée, l'équilibre des matériaux serait réalisé et que, le Canal rempli, la pression de l'eau sur les rives ne ferait qu'assurer la stabilité. Il pourrait sans doute se produire des glissements subséquents, mais ils seraient petits quoiqu'il arrivât et aisément réparables. Telles étaient les prévisions ([2]).

Après neuf années d'usage, on a le droit de penser qu'elles n'étaient pas d'un optimisme par trop américain. Si l'expérience des cinq premières années a pu faire concevoir quelques craintes, elles sont aujourd'hui calmées. Jusqu'au 1er Juillet 1919, le Canal a été obstrué 242 jours par des glissements. On compte 210 jours d'interruption de service du 18 Septembre 1915 au 15 Avril 1916. Ces accidents se produisirent uniquement sur une longueur de 35 miles entre l'Ecluse de Pedro Miguel et Bas Obispo : 2,5 % de la longueur du canal seulement étaient interessés ([3]). On remarque que, comme dans les *frani*, le mouvement d'ensemble du versant s'accompagnait d'un soulèvement du thalweg au droit de glissement. Le public commençait à concevoir quelque inquiétude devant des accidents qui causaient une aussi longue interruption du transit. Une enquête de l'Académie des Sciences américaine ramena la confiance. En fait, depuis 1916, les interruptions de trafic dues à cette cause ont été insignifiantes. Il n'y en a pas eu durant l'année fiscale 1922, bien que des mouvements de terrain se soient produits ([4]). Les matériaux en mouvement dans les glissements de Cucuracha et de la Culebra ont pu être enlevés avant qu'ils n'eussent atteint le prisme du Canal. Le dernier accident important à la Culebra, qui est du 14 Juillet 1921, avait précipité 185.000 yards cubes dans le Canal : mais il restait encore un chenal libre de 120 pieds de large et de 30 pieds de profondeur. La prédiction du Cl Gœthals paraît donc se réaliser.

Néanmoins les travaux d'entretien, notamment les travaux de dragage sont importants. Durant l'année fiscale finissant au 30 Juin 1922, on a enlevé plus de 4 millions de yards cubes et l'on estimait alors à 3.175.000 yards

---

([1]) Voir la figure donnée par A. Dumas « Le Canal de Panama », description, état actuel des travaux, Génie Civil, LXI, 1912, nos 4 à 6.

([2]) Gœthals (Cl Georges W.). The Panama Canal, Nat. Geogr. Magaz. 1911, p. 148-213.

([3]) Brown (Robert M.). Five yeras of the Panama Canal. An Evaluation. The Geogr. Rev., IX, 1920, p. 190-198.

([4]) Annual Report of the Governor of the Panama Canal for the fiscal yard ending June 30 1922. Washington, Governt Printing Office, 1922.

cubes la masse à draguer pendant l'année fiscale 1923. Comme les glissements ne peuvent être ni prédits, ni estimés d'avance, on doit tenir en réserve un matériel bien plus important que celui qui serait nécessaire pour les besoins courants ([1]). On ne saurait oublier que, si le Canal n'est pas sous la menace d'un réveil d'activité volcanique comme l'eût été le Canal du Nicaragua, l'activité sismique n'est pas négligeable dans la région qu'il traverse. Les tremblements de terre sont d'ailleurs presque tous locaux (42 en moyenne par an durant la période 1916-1919). Parmi les travaux d'entretien secondaires, on doit mentionner la destruction des plantes d'eau (*water hyacint*) qui se multiplient dans le Canal avec une extraordinaire fécondité : on n'a pas détruit moins de 7.871.330 pieds en 1922.

La capacité du Canal et des écluses dépasse de beaucoup les besoins actuels et il en sera de même pendant longtemps encore. L'alimentation en eau est aussi très largement suffisante. Dans l'établissement des caractéristiques du lac de Gatun, les Américains avaient procédé avec une très grande prudence. Ils avaient admis pour le débit moyen du Chagres pendant la période des maigres — Février, Mars, Avril — 28 m^3 ; en fait, il approche de 50 m^3 ([2]). La marge était donc assez large. En 1922, le niveau du sac n'est pas tombé au-dessous de 84 pieds 27 alors qu'une hauteur de 80 pieds est regardée comme amplement suffisante pour la navigation. Le rôle joué par les eaux de pluie tombant directement sur le lac dans l'alimentation de celui ci est à relever : le rapport officiel estime leur volume à 41,65 billions de pieds cubes, soit 22 % de la quantité déversée dans le sac. Ce n'est pas surprenant, puisque la superficie de la nappe d'eau atteint 435 km^2 et que la hauteur des pluies dépasse 3 m. dans toutes les stations situées au voisinage du lac (Gatun, 3^m,339, Brazos Brook, 3^m.515, Colon, 3^m,284, Porto-Bello, 4^m, 280) ([4]) L'évaporatiou soustrait il est vrai une partie de cet apport : elle n'en a enlevé cependant que 47 % en 1922 ([5]). Le volume d'eau disponible pourvoit donc à tous les besoins, éclusages, production de la force électrique, alimentation en eau potable. Si en 1922 on a eu recours à 15 reprises à l'usine thermique de secours de Miraflores, ce n'est pas à cause de la pénurie d'eau. Pourtant les Américains ont toujours compté que les réserves pourraient devenir insuffisantes dans un temps assez court. En prévision de cette éventualité ils ont étudié divers projets. Le détournement du Rio Indio dans le lac de Gatun a été écarté. Mais on a continué à lever les Vallées du

---

([1]) Report of Governer of the Panama Canal. On a aussi consulté la collection de la publication officielle de la zone du Canal, The Panama Canal Record

([2]) A. Dumas, art. cité.

([3]) Report of Governor.....

([4]) Chiffres établis par l'Isthmian Canal Commission (Meteor. Zeitsch. 1913, p. 157).

([5]) Coefficient établi d'après Rep. of Governor.....

Chagres et de ses tributaires en amont d'Alhajuela, en vue de la construction d'un barrage à cet endroit. C'est un ancien projet qui sera réalisé avant longtemps.

Telles sont les conditions du fonctionnement du Canal. Jetons maintenant un coup d'œil sur son utilisation commerciale depuis son ouverture. Mais rappelons d'abord les prévisions. Un peu après le rachat de la Nouvelle Compagnie par le Gouvernement américain, Emory R. JOHNSON, membre de l'Isthmian Canal Commission, se fondant sur le précédent de Suez, estimait qu'on pouvait compter pour les premières années sur un trafic certain de 7 millions de tonnes. Ce chiffre pourrait s'élever à 11.250.000 tonnes en 1924. « Il est difficile, écrivait-il de concevoir une estimation plus prudente que celle-ci » (1). Dix ans plus tard, à la veille de l'ouverture du Canal, il majorait notablement ses prévisions (2). Il tenait compte cette fois de trois éléments essentiels : le tonnage net des vaisseaux qui auraient eu profit à se servir du canal en 1909-1910 (8.328.029 t.), le précédent de Suez, le taux d'accroissement du commerce mondial. Sur ces bases, il calculait que dès 1915, on pourrait compter sur 10.500.000 tonnes net ; 1925 sur 17 millions de tonnes et en 1932 sur 27 millions. Dans ce calcul, le commerce entre la côte pacifique et la côte atlantique des États-Unis entrait pour 10,5 % et le commerce des États-Unis avec l'étranger pour 33. Il attribuait à la Grande-Bretagne une proportion de 16 % et à l'Europe continentale, de 22 en ce qui regarde leur commerce avec l'Amérique du Sud. Dans les deux études que nous citons, il insistait sur l'influence déterminante des droits de transit. Des taxes qui ne seraient pas en rapport avec l'économie de distance et de temps, c'est-à-dire de combustible, seraient prohibitives. Elles conféreraient au canal de Suez un avantage marqué. C'était aussi l'avis du Cl GŒTHALS. On ne peut exposer ici cette question de la tarification qui soulève des problèmes complexes et particulièrement des problèmes juridiques inextricables. Le Panama Canal Act, ratifié le 24 Août 1912, remettait au Président des États-Unis, la fixation des taxes qui ne devaient pas excéder $ 1.25 par tonne de jauge et devaient suffire à couvrir les frais d'exploitation. On ne prévoyait alors d'exemption que pour les Caboteurs américains — ce qu'un expert comme Emory R. JOHNTON regardait comme excessif (3).

Quoiqu'il en soit, le trafic du Canal est bien plus près des estimations de 1903 que des prévisions de 1913. On éprouve quelque difficulté à rapprocher les séries statistiques même de provenance officielle. Le système de mesure d'après lequel les taxes sont perçues manque en effet d'uniformité ; il est

(1) The Panama Canal in its Commercial aspects (B. Amer. Geogr. Soc. XXXV, 1903, p. 489-491).

(2) Le Canal de Panama au point de vue économique (Rev. Economique internationale, Janvier 1913, p. 35-56).

(3) A la suite de négociations entre le Président WILSON et l'Angleterre, sur les représentations de celle-ci, le tarif a été remanié dans l'esprit des conventions Hay-Pauncefote et Hay-Beman-Varilla. En Janvier 1923 le tarif était de $ 1.20 par tonne (mesure de Panama) en lourd et 72 cents sur lest.

complexe et favorise certains bateaux au détriment des autres. Aussi le gouverneur de Panama demande-t-il dans son rapport que. « dans l'intérêt du *fair play* et de la simplicité administrative », les règles de computation de l'administration du Canal soient seules admises pour l'estimation du tonnage à l'exclusion des règles des Etats-Unis. Il fait observer que les droits perçus seraient notablement augmentés. Les tableaux que nous donnons ci-contre sont extraits des tables 57 A, 57 B, 57 C et 58 qui accompagnent le rapport du Gouverneur pour 1922. Ils ne coïncident exactement avec aucun de ceux que nous avons trouvés dans diverses publications sans détails, ni indications de sources. Ils ne concernent que le trafic commercial — — remarque importante. — Les nombres se rapportent aux années fiscales finissant au mois de Juin suivant l'usage américain. Enfin les tonnages nets sont établis d'après le système de computation de l'administration du Canal.

1. *Trafic du Canal depuis son ouverture jusqu'au 30 Juin 1922, par années fiscales.*

ANNÉE FISCALE finissant le 30 Juin	NOMBRE de navires de commerce	TONNAGE de charge	TONNAGE net
1915	1.075	4.888.454	3.792.572
1916	758	3.094.114	2.396.162
1917	1.803	7.058.563	5.798.557
1918	2.069	7.532.031	6.574.073
1919	2.024	6.916.621	6.124.990
1920	2.478	9.374.499	8.546.044
1921	2.892	11.599.214	11.415.876
1922	2.736	10.884.910	11.417.459
Total	15.836	61.348.406	56.065.733

2. *Mouvement commercial sous pavillon américain.*

ANNÉE FISCALE finissant le 30 Juin	NOMBRE de navires de commerce	TONNAGE de charge	TONNAGE net
1915	459	2.187.904	1.700.145
1916	213	848.857	652.989
1917	404	1.475.725	1.239.492
1918	567	2.098.877	1.704.040
1919	784	2.758.886	2.257.342
1920	1.129	4.547.140	3.791.088
1921	1.210	5.163.025	4.861.761
1922	1.095	4.950.519	4.971.509
Total	5.861	24.030.333	21.178.366

La progression du trafic été en somme plus lente qu'on aurait pu penser. Cependant la comparaison avec le mouvement de Suez, montre que, pendant la guerre, Panama s'est substitué à la vieille voie même à destination de l'Australie. Mais dès que les circonstances qui gênaient le trafic de l'Orient moyen ont disparu, Suez a commencé à reconquérir ses positions ; la lutte est ouverte ([1]). Le ralentissement de l'activité commerciale dans le monde entier est d'ailleurs peu favorable aux progrès du Canal. En 1921-1922, il s'est traduit par une diminution du nombre des bateaux et du tonnage de charge, le tonnage étant stationnaire (année fiscale 1921-1922 comparée à 1920-1921 : bateaux — 160, tonnage net mesure du Canal + 1.583 tonnes, tonnage de charge — 754.384 tonnes). Le tonnage individuel des bateaux s'est probablement augmenté. Un tel arrêt de développement est évidemment accidentel. « Une rapide croissance du trafic à travers le Canal de Panama allant jusqu'à doubler, tripler et quadrupler son présent volume peut être prédit avec confiance, écrit le Gouverneur du Canal, mais il peut y avoir des années où pour des causes temporaires, la croissance est arrêtée et où il se produit même un léger déclin » ([2]).

Si l'on cherche la part des différents pavillons dans le trafic, on voit que 40 % des bateaux et 45,5 % du tonnage de charge reviennent aux États-Unis en 1922, 30,5 % du tonnage de charge aux bateaux anglais, 9,5 % au Japon, 3,7 % à la Norwège. Depuis l'origine le trafic pacifique-atlantique était plus intense que le trafic atlantique-pacifique. L'inégalité fut surtout marquée en 1918 (2.856.848 tonnes). Mais dès 1919 ([3]), on remarquait l'accroissement relatif du trafic atlantique-pacifique. En 1921-1922, le mouvement de l'Est vers l'Ouest est légèrement plus marqué que le mouvement inverse. La proposition du Commerce entre les deux fronts maritimes des Etats-Unis est bien plus élevée que Emory R. JOHNSON n'avait prévu ; durant l'année fiscale 1922 elle a atteint 22.5 p. cent. — Les bateaux de guerre des Etats-Unis ne sont pas compris dans ces chiffres. En revanche le commerce des Etats pacifiques de la Confédération avec l'Europe n'entre que pour 13,6 p. cent. Le canal apparaît ainsi pour une large part comme une route américaine — comme une route intérieure américaine. « Ce rapide développement du Cabotage américain, est le trait le plus important de l'année commerciale, il a compensé les pertes sur les autres routes et presque maintenu le volume du trafic au même niveau qu'en 1921 » ([4]).

La diminution la plus notable du mouvement commercial a porté sur les relations des Etats-Unis et de l'Europe avec les côtes pacifiques de

---

([1]) VERGEZ-TRICOM (M[lle]). — Le Canal de Panama, An. de Géogr. XXIX, 1920, p. 384-387.

([2]) Report of Governor.....

([3]) M[lle] VERGEZ-TRICOM, note citée.

([4]) Report of Governor....

l'Amérique du Sud. Elles représentent respectivement 8.7 et 7.2 p. cent du trafic en 1922. Le rapport officiel regarde ce phénomène comme passager. « Aucun fait dans l'avenir n'est plus certain que celui-ci : le développement des ressources connues de la Colombie. de l'Equateur, du Pérou et du Chili provoquera un rapide accroissement du trafic à travers le Canal. Des indications d'une renaissance partielle du Commerce Sud-Américain ont été sensibles à la fin de l'année ». Cet optimisme est sans doute justifié. Cependant il paraît intéressant de rappeler les variations du Commerce Sud-américan via Panama depuis 1914, d'après une note de M. Pierre Denis [1]. Avant la guerre, le cabotage chilien. subissait une rude concurrence de la part des Compagnies anglaises qui combinaient le cabotage avec les services longs-courriers et des compagnies allemandes qui avaient établi entre Valparaiso et Antofagasta des tarifs très bas pour éviter de faire le voyage à vide. La guerre lui laissa le champ libre. Les bateaux allemands avaient disparu. Les Anglais de leur côté utilisaient le plus court chemin. c'est-à-dire le canal de Panama pour le transport des nitrates. La voie de Magellan a été désertée. Mais les pays Sud américains se trouvèrent isolés les uns des autres et le Chili fut amené à demander l'établissement de lignes de circumnavigation partant de New-York et se croisant à Magellan. La Pacific S.S. Navigation Co. a rétabli une partie de ses voyages par Magellan et offre pour Valparaiso le choix entre les deux itinéraires. Ainsi. la concurrence entre les deux voies s'exerce de nouveau dans le Chili méridional et Central. Tant il est vrai que des courants commerciaux n'obéissent pas uniquement à des considérations de distance kilométrique. La puissance d'attraction d'une grande voie de communication dépend de circonstances complexes et certaines de ces circonstances qui paraissent d'abord secondaires revêtent une importance déterminante dans les zones contestées. Il n'en est pas moins vrai que la crise de l'industrie des nitrates joue un grand rôle dans la diminution du trafic sud-américain via Panama, même si l'on tient compte de la concurrence de la route de Magellan.

A l'autre extrémité du Pacifique. une partie du trafic de l'Australie avait pris la route de Panama. Ce courant commercial a vu aussi son débit diminuer. Nouvelle-Zélande, Australie et Indes néerlandaises souffrent comme le reste du monde de la crise économique. De plus. ces pays ont repris en partie leurs relations avec leurs métropoles : il est tout à fait remarquable que, même si on se limite au trafic via Panama, la diminution du commerce entre l'Australie et la côte orientale des Etats-Unis est de 57 % en 1922, tandis qu'avec l'Europe elle n'est que de 24 %. Mais il y a

---

[1] P. Denis. Le trafic maritime chilien et l'ouverture de Panama An. de Géogr. XXX, 1921, p. 158, 159. Les éléments de cette note ont été fournis par un mémoire de la délégation chilienne au Congrès financier panaméricain de Washington en 1920.

encore autre chose : l'Australasie et les Indes néerlandaises sont à la limite d'attraction de Panama, même si l'on ne considère que les transports par navires à vapeur. Le rapport officiel l'avoue. « Dans ce cas aussi les conditions économiques sont surtout responsables du déclin, mais il y a eu aussi quelque soustraction de trafic au détriment de Panama par des routes concurrentes ». Il s'agit évidemment du Cap et surtout de Suez.

La part de la France dans le mouvement commercial n'est pas très élevée. Pour l'année fiscale 1922, on signale 51 bateaux portant notre pavillon avec un tonnage de charge de 139.463 t. et un tonnage net de 190.171 t. C'est en 1919 que nous avons été le mieux représentés sur le Canal (104 bateaux). Il est possible que dans l'avenir nous fassions meilleure figure. Si Panama n'offre pas un intérêt direct pour nos relations avec l'Indo-Chine, du moins, l'utilisation de cette voie nous permettra-t-elle de tirer de l'isolement où elles sont trop longtemps demeurées, nos colonies du Pacifique. Au début de 1923, la Compagnie des Messageries Maritimes a créé un service Dunkerque, Bordeaux, Marseille, Panama, Papeete, Nouméa. La Revue *L'Océanie française* a attiré à plusieurs reprises l'attention sur l'importance de cette création.

Dans tout ce qui précède, on n'a tenu compte que du mouvement commercial. Les États-Unis n'ont pas construit le canal cependant pour des fins exclusivement économiques. Il joue aussi un rôle militaire. L'amiral A. T. MAHAN [1], qui fut le porte-parole le plus autorisé d'une partie de l'opinion américaine a défini sa fonction stratégique d'un mot, c'est une *ligne intérieure*. On n'a pas à discuter ici la légitimité de cette conception au point de vue du droit international. On ne peut que constater une situation de fait. Le Canal peut être ouvert au trafic de guerre d'États belligérants, mais non utilisé contre les États-Unis. Ils en contrôlent l'usage dans une guerre où ils sont intéressés. L'intérêt subit que tous les citoyens américains ont porté à la construction d'un Canal interocéanique vers la fin du XIXe siècle, a été stimulé par les difficultés de concentration de la flotte américaine durant une période critique. Le Canal est une pièce de l'armure des États-Unis. Ils se sont préparés à l'utiliser éventuellement. En 1921, des manœuvres navales étaient organisées en vue de l'étude d'une action combinée des deux flottes de l'Atlantique et du Pacifique ; la première utilisa le canal pour rejoindre l'autre, puis pour regagner ses bases. En 1922, des manœuvres analogues avaient été montées, mais elles n'eurent pas lieu. Aussi le nombre des bateaux de l'État qui utilisèrent le Canal tomba-t-il à 276 (au lieu de 426). Il est curieux de rapporter à ce propos, avec les réserves nécessaires, le langage prêté au Sénateur Joseph L. FRELINGHUYSEN, dont le nom est lié à l'histoire diplomatique du Canal.

---

(1) Amiral A. T. MAHAN. Le Canal de Panama au point de vue militaire. Rev. Économique Internationale, 1913 (Janvier), p. 56-75.

Suivant lui, le désir d'arrêter la course aux constructions navales avant que les écluses de Panama ne fussent insuffisantes pour des tonnages accrus, aurait orienté la rédaction des propositons du Secrétaire d'État Hughes à la conférence de Washington. Ce grand stratège, suivant l'expression du Sénateur, en limitant le déplacement de grosses unités à 35.000 t. aurait conservé aux États-Unis la faculté de souder leurs deux flottes en un seul corps de bataille (1). J'ignore si ces paroles ont été véritablement prononcées à East-Orange (N. J.) comme on le dit. J'ignore si le Sénateur Joseph L. Frelinghuysen est qualifié pour révéler les secrets desseins du Secrétaire d'État Hughes, ce n'est pas aux États-Unis seulement qu'on entend des confidences de ce genre en période électorale et l'on sait ce qu'elles valent le plus souvent. Pourtant il faut bien remarquer que les choses se sont passées à Washington comme si......

On peut enfin considérer le Canal de Panama comme une affaire. Il n'est pas très facile de se retrouver dans les tableaux financiers annexés au Rapport du Directeur. La comptabilité a été établie sur des bases entièrement nouvelles en 1922. La valeur commerciale du Canal au 30 Juin de cette année a été fixée à $ 246.418.989 pour la section de transit (valeur du Canal lui-même et des établissements fixes, équipement, matériel mobile, etc...) et à $ 28.760.308 pour les affaires annexées au Canal. (Centrales hydro-électriques, magasins de charbons et de pétrole, distribution d'eau, etc..). Ces chiffres ne correspondent d'ailleurs pas aux dépenses effectives, une partie de celles-ci ayant été distraite comme ne s'appliquant pas strictement aux fins commerciales du Canal. Ce compte spécial s'élève au 30 Juin 1922 à $ 110.997.622. Les revenus nets doivent rémunérer l'ensemble de ces capitaux, compte tenu de la dépréciation. L'intérêt est fixé à 3 °/₀, à la réserve des travaux publics de Colon et de Panama pour lesquels l'intérêt est seulement de 2 °/₀. La comparaison des dépenses et des revenus montre que les opérations de transit, déficitaires en 1914, 1916, 1917 ont, depuis, fourni un excédent qui s'est élevé en 1922 à $ 3.466.574. Les affaires annexées accusent un excédent constant depuis 1916 ($ 323.359 en 1922) (2). L'excédent de 1922, en ce qui regarde le transit, doit être attribué à une compression des dépenses, les droits de péage (*tolls*) étant un peu moins élevés ($ 11.193.383). Il ne semble pas ressortir de ces chiffres que le Canal soit vraiment une affaire qui paie. Mais le moment n'est sans doute pas éloigné où, avec une stricte administration et dans des conditions commerciales plus favorables, le capital

---

(1) Je rapporte les propos de J. Frelinghuysen d'après l'*Océanie française* d'Août-Septembre 1922, p. 127.

(2) M. Brown (art. cité) notait dès 1920 que le Canal commençait à payer. Mais il ne faut pas entendre par là qu'il rémunérait complètement les capitaux engagés.

engagé trouvera sa rémunération. D'ailleurs, un autre mode de calcul des tonnages augmenterait la perception des taxes. En 1922, l'application du double système a causé un manque à gagner de $ 2.174.044 [1].

Le Chemin de fer de Panama fait l'objet de comptes spéciaux. Le tonnage et le nombre de passagers ont notablement décru en 1922. La ligne de navigation annexée au Chemin de fer (Panama Railwad S.S. Line) accuse durant cette même année fiscale un déficit d'un demi-million de dollars. Cela tient pour une part à la dépression des affaires. Mais les recettes ont diminué pour une autre raison. La ligne a dû abaisser ses tarifs pour lutter contre la concurrence victorieuse des lignes de cabotage unissant directement le Pacifique méridional aux ports de la mer des Antilles et à New-York.

3. *Résultats financiers de l'exploitation du Canal.*

	1922	1921
Revenu net du transit..................	$ 3.466.574	$ 2.711.816
Revenu des affaires annexées..........	323.259	564.211
Revenu net total du Canal....	3.789.833	3.276.027
Revenu du Panama R.R. (sans la S.S. Line)............................	— 710.301	82.282
Revenu net définitif.........	3.079.531	3.359.309

Géographie urbaine. — Le Métropolitain de Paris. — Le *Génie Civil* du 18 Août dernier publie un article de documentation intéressant sur le Chemin de Fer Métropolitain de Paris, son état actuel et la consistance du réseau, accompagné d'une carte donnant l'État des lignes et des projets du Métropolitain et du Nord-Sud au 30 Juin 1923. Cet article mérite de retenir l'attention des personnes qui s'intéressent aux questions de géographie urbaine. La formation et l'évolution des courants de circulation interurbaines, sont en effet parmi les aspects les plus intéressants de la géographie urbaine. Nulle étude n'est plus propre que la leur à nous mettre en contact avec ce qu'il y a de plus essentiel dans le fait urbain, soit qu'on considère le réseau des voies urbaines dans ses rapports avec le réseau de circulation générale, soit qu'on le regarde comme l'expression des besoins propres de l'agglomération urbaine. La caractéristique la plus intéressante des villes modernes est que leur réseau se développe, si l'on peut dire, dans les trois dimensions de l'espace.

---

[1] La durée de la période d'amortissement pour le Canal et ses annexes est fixée à 100 ans.

Fait important. Si dans les villes qui ont derrière elles un long passé, ce qu'il est permis d'appeler une évolution organique, le tracé d'ensemble des voies normales ne se modifie qu'avec une certaine lenteur, le réseau souterrain échappe au contraire à la plupart des servitudes résultant de l'existence des constructions et même dans une certaine mesure des mouvements du sol, surtout si l'on tient compte de la possibilité de le compléter par un réseau aérien. Il se prête à d'incessants remaniements qui le mettent en harmonie avec les besoins de la circulation. Il a donc une souplesse dont le réseau normal est dépourvu. Construit uniquement pour un fait social, le déplacement des voyageurs, libéré des servitudes qui pèsent sur le réseau normal — sécurité des piétons, croisements dans le même plan horizontal — il peut être pourvu des modes de traction réailsant le maximum de rapidité. Il est aussi, pour les mêmes raisons le plus propice aux longs parcours.

Même pour esquisser une étude du réseau souterrain de Paris, il faudrait des renseignements statistiques qui nous manquent, en particulier sur le débit kilométrique des lignes. Elle sera d'ailleurs possible seulement quelques années après l'achèvement du programme de 1922. Un certain délai est, en effet, nécessaire pour l'établissement de l'état de régime sur les lignes nouvellement construites. En examinant les résultats de l'exploitation depuis 1900, on croit voir que l'addition de nouveaux kilomètres ralentit la progression du produit kilométrique net annuel. On proposera seulement quelques réflexions.

L'armature du réseau de 1898 était relativement simple : deux axes perpendiculaires (porte Maillot, porte de Vincennes ; porte de Clignancourt, porte d'Orléans) et deux circulaires, Nord et Sud suivant les boulevards extérieurs et soudées entre elles et aux axes par des brides ; enfin, deux transversales (place de Courcelles à Ménilmontant et Auteuil-Buttes-Chaumont). Le Nord-Sud double l'axe méridien. Image en somme presque géométrique, que ne compliquent pas les prolongements de 1907-1909 : ceux-ci rayonnent vers l'enceinte à partir des circulaires (vers les portes de la Villette, de Champerret et de St-Cloud). Le réseau complémentaire de 1910 superpose au schéma précédent, un schéma du même type, aux moins quant à ses lignes essentielles. L'armature en était constituée par une ceinture intérieure (Ligne des Invalides aux Invalides par le Boulevard St-Germain et les grands boulevards). De cette ceinture partent des lignes rayonnantes vers la périphérie (Porte de Sèvres, des Ternes, de Pantin, des Lilas, de Montreuil, de Charenton et de Choisy). Enfin, sur la rive gauche où l'ancien réseau était plus lâche, on prévoit éventuellement la construction de brides qui constituent les éléments d'une troisième circulaire tout à fait extérieure, du Pont Mirabeau à la porte d'Ivry. Des tronçons de lignes assuraient la pénétration des quartiers enfermés dans la circulaire intérieure. Avant même que la construction de toutes ces lignes ne fût achevée, elles

ont subi un remaniement profond. En Décembre 1922 on a adopté des dispositions qui modifient complètement l'économie du réseau. Les projets de construction anciens subsistant et quelques tronçons de ligne étant ajoutés, un regroupement des sections lui donne une physionomie tout autre. Les éléments essentiels du réseau de 1898 (deux axes perpendiculaires et deux circulaires, une au Nord et une au Sud, réunies par une bride) sont conservés. Ils se complètent par quatre arcs paraboliques plus ou moins aplatis se croisant dans la région délimitée par l'ancienne ceinture intérieure dont deux empruntent des éléments (Porte de Champerret-Porte des Lilas ; porte de la Villette et place du Danube-porte d'Italie ; Auteuil-Charenton par les grands boulevards ; porte de St-Cloud-porte de Vincennes par les grands boulevards). La partie méridionaie de l'ancienne ceinture intérieure sert de bride sur la rive gauche et une ligne rayonnante de la porte des Lilas à la place de l'Hôtel-de-Ville favorise l'accès des quartiers centraux aux habitants de l'Est. Ce regroupement réalise une fusion plus parfaite du réseau de 1898 et du réseau complémentaire ; mais surtout il facilite les relations des quartiers extérieurs avec l'Hôtel de Ville et les Halles. Il est d'ailleurs par son dessin général en harmonie avec toutes les caractéristiques urbaines du Paris moderne. On s'en rendra compte en relevant quelques-unes de ses particularités. La densité des lignes est notablement plus élevée sur la rive droite que sur la rive gauche. Même après l'achèvement des projets en cours d'exécution, il restera encore un vaste bloc inentamé de part et d'autre de la rue St-Jacques. La carte du réseau complet ne présente aucun autre vide comparable. En revanche la densité de certains quartiers de la rive droite est remarquablement élevée. De la hauteur de la place de la République à celle de la gare St-Lazare, cinq lignes parallèles courent entre la Seine et les grands boulevards. Deux lignes se développeront dans le plan définitif sous l'emplacement de ceux-ci. La région de la gare du Nord et de la Villette n'est pas moins favorisée. Enfin les quartiers périphériques de l'Est, entre la Villette et Charenton présentent un remarquable développement de lignes rayonnantes : le sommet géométrique de cet éventail se trouve aux Halles. Il est inutile d'insister sur les raisons qui justifient cette disposition. Il faudrait étudier les rapports du réseau souterrain et du réseau normal — nous nous servons de cette expression critiquable à certains égards parce que celle de réseau aérien prêterait à confusion —. Nous nous bornerons à deux remarques. Sans être calqué sur le dessin du réseau des rues et des boulevards, vis-à-vis duquel il manifeste dans quelques cas une indépendance absolue, le réseau souterrain s'y conforme cependant dans les grandes lignes, et cela se conçoit puisqu'il répond pour une large part aux mêmes besoins. En second lieu, ce réseau présente certains nœuds qui corrospondent aux carrefours les plus fréquentés de Paris. La Concorde, le groupe gare St-Lazare-Opéra, le groupe Gare du Nord-Gare de l'Est, la place de la République, centre de convergence de huit lignes, la place de la Bastilte, le Châtelet, centre de gravité de

l'ensemble et sur une ligne un peu plus excentrique, la gare Montparnasse, la place d'Italie, la place de la Nation, l'avenue Jean Jaurès et l'Étoile sont autant de centres de rayonnement pour la circulation souterraine comme pour la circulation à ciel ouvert.

La situation actuelle du réseau est indiquée par le tableau suivant ;

Lignes en exploitation	km.	95,304
Lignes construites non exploitées ou en cours de construction	km.	9,800
Lignes restant à construire	km.	35,070
Lignes concédées à titre éventuel	km.	14
Total	km.	154.174

Le tremblement de terre du Japon. — Un mouvement sismique d'une importance considérable a devasté le 1er septembre la côte pacifique du Japon, entrainant d'effroyables pertes en vies humaines. Il est trop tôt pour étudier ce phénomème au point de vue de la géographie physique. Nous essaierons de grouper quelques renseignements, à l'intention de nos lecteurs dans un prochain Bulletin.

Max. SORRE.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, *Gérant*
Maximilien SORRE.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT
Paul THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel

/5

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1923

Quarante-Quatrième année — Tome Soixante-Cinquième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, Rue de l'Hôpital Militaire, 116

LILLE

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Assemblée générale du 27 Décembre 1923

Présidence de M. AUGUSTE CREPY, Président

La séance est ouverte à 20 h. 30 sous la présidence de M. Auguste Crépy, Président.

Prennent place au Bureau : MM. Max Sorre, Auguste Schotsmans, L. Decramer, Lirondelle.

Excusés : MM. O. Godin et Julien Petit.

M. le Président Auguste Crepy donne sur les travaux de l'année les indications suivantes :

Adhésions nouvelles. — Depuis notre dernière Assemblée Générale, nous avons eu le plaisir d'enregistrer 137 Sociétaires nouveaux, 1 Membre Protecteur et 4 Membres Fondateurs.

Distinctions. — M. Charles Barrois a été promu Commandeur, M. Alphonse Wicart Officier et MM. Bufquin et Célestin Cordonnier nommés Chevalier de la Légion d'Honneur.

M. Auguste Lesay a été promu Commandeur et MM. Julien Thiriez-Descamps et Prosper Rigot-Charvet nommés Chevaliers de Saint-Grégoire le Grand.

MM. Jules Cléty a été nommé Officier d'Académie ;

le Dr Vermersch a été promu Officier du Mérite agricole ;

André Lepez a été nommé par le Gouvernement du roi Albert, Officier de l'Ordre de la Couronne.

Sorre, maître de conférences à l'Université de Lille, Professeur à ladite Université.

L'Académie des Sciences, dans sa séance du 29 Octobre 1923, a décerné le prix James Hall à M. le Chanoine Delépine pour son travail sur les calcaires carbonifères du Nord de la France.

Notre Section de Roubaix a obtenu à l'Exposition coloniale de Marseille un diplôme de Médaille d'Or dans la Classe 31.

Nécrologie. — Nous avons eu le regret d'enregistrer la mort de :

M. Georges Houbron, notre bibliothécaire honoraire (voir p. 47) ;

M. J. Hachet, qui fut l'Agent de notre Société pendant plus de 20 ans. M. le Président est allé exprimer à la famille ses condoléances personnelles et celles de la Société et a assisté aux funérailles, entouré d'un grand nombre de Membres du Comité. Madame Hachet et sa fille, profondément touchées, ont adressé une lettre de remerciements.

Mme Philippe Méry de Montigny ;

MM. Lebeau, ancien juge de paix ;
le Comte Auguste de Germigny ,
le Docteur Vital Noquet ;
Edmond Faucheur, ancien Président de la Chambre de Commerce ;
Édouard Agache, ancien Président de la Société Industrielle ;
Aussine, Directeur de l'École Ozanam ;
Ladrière, Directeur honoraire de l'École de Jussieu ;
Paul Montpellier, teinturier ;
Alfred Amelin ;
l'Abbé Corset ;
Édouard Decoster, ancien Membre de la Chambre de Commerce, ancien Président du Tribunal de Commerce ;
Omer Ghesquier, agent des Mines de Marles et d'Ostricourt.

M. Louis Leger, Professeur au Collège de France, à l'École des Langues Orientales, qui voulut bien nous faire deux conférences en 1881 et 1888 ; à la suite de cette dernière il fut nommé Membre d'Honneur de notre Société.

M. le Général Lenfant qui, alors qu'il était capitaine, fut chargé du ravitaillement du territoire du Tchad en utilisant la rive de la Bénoué alors à peu près inconnue ; nous eûmes le plaisir d'entendre une de ses conférences.

M. Boulland de l'Escade, qui fut chargé de diverses missions économiques et qui voulut bien nous donner deux conférences en 1903 et en 1912.

M. Auguste Potel qui résida pendant 25 ans en République Argentine et y déploya son activité au développement de l'influence française. Pendant la guerre, malgré ses 74 ans, il se rendit à Buenos Ayres en 1917 pour y combatte la propagande de nos ennemis. Nous eûmes l'honneur de l'entendre le 27 Mars 1886 dans une conférence sur le développement des intérêts commerciaux français dans la République de La Plata.

Conférences. — Depuis le début ne notre saison d'hiver nous avons eu le plaisir d'entendre les conférences suivantes (1) :

Dimanche 14 Octobre. — M. P. Chirol. — *Les Abbayes de la Basse Seine, Boscherville. Jumièges, Saint-Wandrille.*

Dimanche 28 Octobre. — M. Vallotton. — *Les Braves Gens (France Suisse, Alsace et Belgique).*

Jeudi 8 Novembre. — M. l'abbé David. — *L'Ile Parfumée, excursion en Corse.*

Jeudi 15 Novembre. — Le R. P. Deau. — *Le Nyassaland (Afrique Centrale région des Grands Lacs).*

Dimanche 25 Novembre. — M. Bourcard. — *La Nouvelle Albanie.*

Jeudi 29 Novembre. — M. C. Vallaux. — *Les Voies de Navigation intérieure en Allemagne.*

Dimanche 9 Décembre. — M. Ch. Michel-Cote. — *De Djibouti à Khartoum à travers l'Abyssinie.*

Jeudi 13 Décembre. — Mme A Severin-Bourgoignon. — *Un coin du Dauphiné - Le Valgaudemar.*

Vendredi 21 Décembre. — M. Jacques Breguet. — *L'Évolution de la Chronométrée et le problème de la conservation de l'heure.*

Dimanche 23 Décembre. — M. H. Ouvrad. — *La Cure et le Morvan.*

Jeudi 27 Décembre. — M. l'Abbé Leman. — *Voyage en Slovénie.*

(1) Pour les conférences de la deuxième partie de la saison 1922-1923, se reporter à la page 49.

Excursions. — M. L'Abbé Leman a bien voulu accepter la charge de Président de la Commission des Excursions.

Sous son active impulsion les sorties suivantes ont été préparées et exécutées ;

14 Mai. — Musée Commercial. — M. Meyer ; 25 personnes.

24 Mai. — St-Amand-les-Eaux. — MM. Leman-Thiebaut ; 75 personnes.

10-11 Juin. — Anvers. — M. de Jaeghère ; 32 personnes.

23 Juin. — Verreries d'Hirson et Forges de Milaird. — M. Oudin ; 33 personnes.

5 Juillet. — Bruay. — M. Schotsmans ; 37 personnes.

19 Juillet. — Société Anonyme de Peignage de Roubaix Établissements A. Prouvost. — M. Bufquin ; 22 personnes.

20 Août-10 Septembre. — Autriche-Slovénie. — M. Leman ; 19 personnes.

13 Septembre. — Établissements Masurel a Tourcoing. — M. de Jaeghère ; 30 personnes.

Concours. — *Prix Ernest Nicolle.* — Le lauréat pour cette année a été M. Fernand Lhermitte, qui a effectué un voyage à Londres.

Concours de Géographie historique du Nord et du Pas-de-Calais. — Ce prix a été décerné à M. l'abbé Dumez, professeur au Collège St-Jacques à Hazebrouck.

Coucours de Géographie Commerciale. — Nous attirons particulièrement l'attention des intéressés sur ce Concours qui aura lieu vers le mois de Juin 1924 et qui est destiné aux Employés et Employées du Commerce et de l'Industrie.

Congrès. — Le 57e Congrès des Sociétés Savantes aura lieu à Dijon en Avril 1924. Des exemplaires du programme sont déposés au bureau de notre Société

Congrès international de Géographie au Caire en 1925. — Le gouvernement égyptien ayant adhéré au Conseil international des Recherches, le Congrès international de Géographie qui tiendra ses assises au Caire en 1925 (probablement du 2 au 12 Avril) se trouve placé sous le patronage de l'Union Géographique internationale et régi par ses statuts.

Bibliothèque. — Dons de M. Darras. — Jean de Foville. — Les villes d'Art Célèbres. — Gênes. Dr David (don de l'auteur). — Les Stations des Alpes et du Jura. Camille Vallaux. — Tirés à part de la Géographie de Paris :

1° Influence des taches solaires sur les Variations Climatologiques ;
2° Un petit Pays de la Vieille France. — Le Vendômois ;
3° La Géologie et la Géographie Physique ;
4° Rivières. Pays et Maisons de France (d'après Jean Brunhres) ;
5° L'Océan Atlantique (d'après Gerhard Schott) ;
6° Les Grands Courants marins (Mers et Colonies).

De M. Auguste Crepy :

1° La France de Richelieu et de Colbert et la France d'Aujourd'hui ;
2° Ce que tout Français devrait savoir de la Marine et des Colonies ;
3° Petit manuel illustré de la mise en valeur de nos Colonies.

Achats :

E. Fichot. — Les Marées et leur utilisation industrielle.
Ch. Maurain. — Physique du Globe.
H. Lecomte. — Les Bois Coloniaux.
R. Recouly. — La Ruhr.
Ch. Delverit. — Le Port d'Alger.

ACHATS (*suite*) :

Comte de Gobineau. — Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale (en 2 volumes).

Georges Rouma. — Les Ressources économiques dans l'Amérique Latine ;

J. Ronch. — Pour comprendre les Pays.

— Pour comprendre la Mer.

Camille Tallaur. — Sur les Côtes de Norvège.

Georges Marie Haardt et Louis Audouin Dubreil. — Le raid Citroën : la première traversée du Sahara en automobile.

Cours de Géographie Régionale. — Notre Secrétaire Général honoraire, M. Julien Petit, a ouvert à la Faculté des Lettres un cours de Géographie régionale sous les auspices du 1er groupement économique et de la Chambre de Commerce.

Souvenirs d'un Congolais. — Un de nos Sociétaires, M. Weistroffer, administrateur des Colonies en retraite, nous a fait parvenir un recueil des lettres qu'il a écrites à sa famille alors qu'il faisait partie de la Mission de Brazza. M. Sorre a bien voulu se charger de les compulser afin d'en extraire les parties les plus intéressantes pour notre Bulletin. La publication en a eu lieu dans les N° 3 et 4 de cette année.

Changements d'adresses. — Le Comité a décidé que toute demande de changement d'adresse devra être désormais accompagnée de l'ancienne bande et de la somme de 1 franc.

Membres Fondateurs. — Le Comité a décidé de remettre à 400 francs comme par le passé la somme à payer par les Membres Fondateurs.

Membre Correspondant. — Le Comité a nommé Membre Correspondant, M. Tesnière résidant à Ljubljana pour les soins qu'il a bien voulu donner aux détails de notre voyage en Slovénie, dont il a été le véritable organisateur sur le territoire Slovène.

Agent de la Société. — M. Francis Membré, qui était notre Agent dévoué depuis 1919, a donné sa démission pour rejoindre Péronne, son pays natal. Nous lui avons donné comme successeur M. Desreumaux-Godin.

Carte au 1 : 50.000. — Dans sa Séance du 22 Novembre 1923 notre Comité d'Etudes a émis un vœu relatif à l'établissement de cartes à 50.000^e^ d'échelle du territoire français. Copie en a été adressée à M. le Ministre de la Guerre et à tous les Sénateurs et Députés du Département du Nord. En voici le texte :

Le Comité d'Études de la Société de Géographie de Lille, Roubaix, Tourcoing représentant deux mille adhérents,

Considérant :

Que la carte au 1/80.000^me^ ne répond plus à nos besoins présents ;

Que, la guerre ayant démontré son insuffisance, il a fallu improviser de nouvelles cartes au cours même des opérations ;

Que ni son échelle ni son mode de figuration du relief ne se prêtent à une utilisation fructueuse par les techniciens de tout ordre pour leurs études ou avant-projets ;

Qu'avec les progrès de l'analyse géographique elle est devenue insuffisante pour toutes les recherches scientifiques ;

Que, d'ailleurs, la plupart des autres pays se trouvent aujourd'hui en possession d'un outillage cartographique bien supérieur au nôtre ;

Et qu'enfin le Service Géographique de l'armée, en raison de ses traditions et

des moyens dont il dispose déjà, est seul qualifié pour reprendre en sous-œuvre la figuration du sol français ;

Après avoir pris connaissance du résumé schématique de projet d'une nouvelle carte de France étudiée par ce service ;

Exprime l'avis :

Que ce projet, comportant l'exécution et la mise dans le commerce, dans un délai rapproché, d'une carte au 1/50.000^{me} et d'une carte au 1/20.000^{me} reposant sur des levés au 1/10.000^{me} ou au 1/20.000^{me} susceptibles d'être reproduits sur demande spéciale, répond parfaitement aux besoins des usagers, praticiens ou savants,

Que les sommes prévues par le projet (trois millions pour la partie topographique et un demi million d'augmentation de la dotation du service pour la partie cartographique) sont minimes eu égard au résultat à atteindre et rentrent au premier chef dans la catégorie des dépenses productives,

Et émet le vœu que les pouvoirs publics mettent à la disposition du Service géographique de l'armée les moyens nécessaires à la réalisation d'une œuvre aussi urgente,

Décide enfin que copie de cette délibération sera envoyée aux représentants du département du Nord au Parlement et communiquée à M. le Ministre de la Guerre à toutes fins utiles.

Le Ministre a bien voulu répondre : qu'il lui est très agréable de constater que les vues de son département sur cette question sont partagées par la Société de Géographie de Lille, qui est particulièrement qualifiée par son importance et sa compétence en nature économique, pour exprimer un avis sur les besoins cartographiques du pays.

Douze Sénateurs ou Députés nous ont accusé réception de notre vœu et nous ont promis de le prendre en considération.

Conférence. — Le Président donne ensuite la parole à M. l'abbé Leman, professeur aux Facultés Catholiques, qui pendant près de deux heures tient l'assistance sous le charme de sa parole, en faisant d'abord un exposé très clair de l'histoire de la Slovénie et en relatant ensuite le voyage effectué par 20 de nos sociétaires dans ce pays lointain et ami de la France (1). L'orateur en terminant rappelle qu'en remerciements de toutes les amabilités qui furent prodiguées à nos collègues le Comité d'Etudes a décerné la Médaille de Vermeil de la Société à MM. Lucien Tesnière et Pretnar de Ljubljana, M. Gasparin de Maribor, M. Ivan Senekovic de Celje, M. Vincent Marinko de Kranj.

Elections. — En fin de séance il est procédé à l'élection des 10 membres du comité d'études pour les années 1924-25-26.

Les membres sortants : MM. l'abbé Backeroot, Charles Barrois, le chanoine Delépine, Jules Dupont, René Giard, MM. l'abbé Leman, Jules Scrive-Loyer, Maximilien Sorre, Paul Thomas, René Toussin,

sont réélus.

La séance est levée à 22 heures 20.

---

(1) Voir la Conférence de l'abbé Leman reproduite in-extenso p. 196 de ce bulletin.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS PAR LE COMITÉ D'ÉTUDES

LILLE

Nos d'inscription. MM.

6428. Vandewynckèle, Ignace, à Bousbecques.
6429. Laloy, Louis, 65, rue du Long-Pot.
6430. Vandenbogaerde, Polydore, 31, rue de Valmy.
6431. Douenne, Emile, 10, rue du Vert-Bois.
6432. Hunincq, Albert, 17, rue de Bruxelles.
6433. Vanlaer, Etienne, 127, boulevard de la Liberté.
6434. Schoutetten, Maurice, 91, avenue Malakoff, Paris.
6435. Butruille, Rémy, 5, rue du Pont-de-Tournai, Douai.
6436. Butruille, Joseph, 5, rue du Pont-de-Tournai, Douai.
6437. Daubresse, Jean, 49, rue Fontaine-Delsaux, Lille.
6438. Becquart-Rogeau, Mme, 20, boulevard Faidherbe, Armentières.
6439. Verdier, Casimir, 2, avenue Jussieu, Lambersart.
6440. Lefebvre, Jacques, 88, rue de Tournai, Lille.
6441. Halluin, Charles, 68, boulevard Carnot.
6442. Boureau, Maurice, 61, rue Meurein.
6443. Thomas, Yvonne, Melle, 26, rue de Fleurus.
6444. Mouquet, Melle, 30, rue Royale.
6445. Deffontaine, Alphonse, 35, rue des Postes.
6446. Wallart-Hornez, Mme, 29, place de Tourcoing.
6447. Cambier, François, 148, rue Léon-Gambetta.
6454. May, Albert, 31, rue de Jemmapes.
6455. Morchez, Charles, 19, rue Stappart.
6456. Vansteenberghe, l'Abbé, rue Jean-Levasseur.
6457. Raboisson, Marc, 80, rue de Cambrai.
6458. Parent, Aline, Melle, 19, rue de la Concorde, La Madeleine.
6459. Martin, Lucien, rue Mercier, impasse Lesay, 5, Lille.
6460. Boussemart, 317, rue Léon-Gambetta.
6461. Martel, Albert, 7, rue de Fleurus.
6462. Caillierez, Nathalie, Melle, Institution Ste-Odile, Lambersart.
6463. Verquin, Jules, 26, rue de Lille, La Madeleine.
6464. Pichon, Docteur, 119, rue Brûle-Maison, Lille.
6465. Pidolle, Jean, 22, rue du Marché-aux-Bêtes.
6466. Moguez, Jules, 32, rue du Marché.
6467. Delemar, Victor, 3, place de la République, Loos.
6468. Gilquin, Paul, 10, rue Jordaens, Lille.
6469. Dhorne-Geersen, Madame, 159, rue des Stations.
6470. Foulon, Jules, 26, avenue Marceau, Lambersart.
6474. Pottiée, 38, rue Princesse, Lille.
6475* Benoit, l'Abbé, 6, rue Solférino.
6476. Van Belle, Julien, 24, rue Colbert.
6477. Kerckhoove, Capitaine, 7 *bis*, rue de Voltaire.

LILLE *(suite)*

Nos d'inscription. MM.

6478. EDART, André, 332, route de Douai, Petit Ronchin.
6479. PARMENTIER, Roger, 6 rue Pasteur.
6480. DEBRABANT, Louis, 46, 48, boulevard Victor-Hugo, Lille.
6481. MARGERIN, Madame, 13, rue Pierre-Martel, Lille.
6482. SENLIS, Marcel, 15, square Dutilleul, Lille.
6484. QUESTE, Madame, 37, rue de la Barre, Lille.
6485* DUJARDIN, Victor, rue de Burgault, Seclin.
6486. ADRIAN, Madame, 9, rue François-de-Badts, La Madeleine.
6487* LEBLANC, Emile, 137, boulevard de la République, La Madeleine.
6488. PLOUVIER, Fernand, 153, Grande Route de Béthune, Loos-lez-Lille.
6489. CREPY, Gérard, 6, boulevard Vauban, Lille.
6490* GOURLET, Joseph, 147, rue Nationale, Lille.
6491. CAIRE, Léon, 9, rue d'Artois, Lille.
6492. CHAUVIN, Alexandre, 182, rue du Faubourg-de-Roubaix, Lille.
6493. VANDERHAGHEN, Maurice, Madame, 251, rue de Lille, La Madeleine.
6494. BERNARD, Charles, 118, rue Solférino, Lille.
6497. DUBOIS, André, 19, rue du Port, Lille.
6498. GAY, Jules, 42, rue de Turenne, Lille.
6499. DEVA, Paul, 25, rue Auguste-Bonte, Lille.

ROUBAIX

Nos d'inscription. MM.

6450. PIAT, César, 30, rue St-Georges.
6451. VASSEUR, Caissier Principal à la Banque de France.
6452. BAILLY, Contrôleur à la Banque de France.
6453. BUGNARD, Chef de Comptabilité à la Banque de France.
6471. DELEPORTE, Henri, 3, contour St-Martin.
6472. DROULERS, Louis, 21, rue des Lignes.
6473. DHELLEMMES, Albert, 32, rue Nain.
6483. MEILLASSOUX, Lucien, rue Ma Campagne.
6495. MARTIN, Achille, 1, place Chevreul.
6496. DELATTRE, Félix, 50, boulevard d'Armentières.

TOURCOING

Nos d'inscription. MM.

6422. LEBRUN-LEMAN, 32, rue du Tilleul, Wattrelos.
6448. PARENTY, Emile, 48, rue de Lille.
6449. DONKELS, Louis, 37, rue de l'Abattoir.

CONFÉRENCES DE LILLE

LES VOIES DE NAVIGATION INTÉRIEURE EN ALLEMAGNE

Réalisations — Constructions — Projets

Conférence de M. Camille VALLAUX.

Les Allemands n'ont pas renoncé à leurs rêves de domination universelle. Aucune des leçons de la guerre ne leur a servi ; sans doute n'ont-elles pas été suffisantes. Parmi les faits, très nombreux, qui révèlent la ténacité des espoirs germaniques, il n'y en a pas un qui soit plus frappant que les plans et constructions de voies navigables. Depuis l'armistice, tandis que nous n'en sommes guère qu'aux projets à échéance lointaine, les Allemands se sont mis au travail avec ardeur pour compléter et enrichir leur réseau, et pour en faire un instrument de transport unique au monde.

Il faut expliquer d'abord leurs motifs.

Nous considérons les voies navigables au point de vue de l'économie de transport dans les régions de grandes industries et de chargements de masse. Ici, une légère rectification à l'opinion dominante. On considère généralement le canal et la rivière navigable comme supérieurs pour le transport économique des matières lourdes à qui les voyages lents ne nuisent pas. Disons plutôt des chargements complets, quelles que soient les matières transportées, chargements dans une péniche de marchandises faciles à arrimer. Une péniche, même petite, transporte un tonnage de 10 wagons de 10 tx ; une péniche moyenne, c'est un train de marchandises ; à plus forte raison, un grand chaland comme les Elbekähne de 1.000 tx. et les chalands du Rhin qui en ont 2.000.

En un mot, les voies navigables intérieures présentent, pour les chargements complets, les mêmes avantages, par rapport aux voies ferrées, que les bateaux de mer par rapport aux mêmes voies.

Avantages surtout sensibles dans les pays de grande industrie métallurgique, chimique, textile ou dérivées des cultures à grand rendement : Nord et Nord-Est de la France, Allemagne aussi. Charbon, fers bruts et ouvrés, coton brut, laine, ciments, matériaux de construction, bois pour poteaux de mines, potasses, betteraves, voilà toute une série de marchandises avantagées pour le transport par eau, et les usines allemandes en produisent ou en reçoivent des quantités. De là la nécessité : 1° de voies navigables intérieures ; 2° de ports intérieurs outillés de manière à assurer la connexion avec les voies ferrées affluentes ou distributrices ; 3° de la construction des canaux à grande section permettant le passage des grands chalands d'un grand fleuve à un autre ; ceux-ci les Allemands en ont ou vont en avoir ; nous pas.

Mais ce point de vue purement économique n'est pas le seul.

Les voies navigables sont pour les Allemands un moyen puissant : 1° d'assurer la cohésion et l'unité de leur Etat ; 2° d'allonger sur les pays voisins les tentacules allemandes. Considérez la forme géographique de l'Empire de 1914, il y avait de la pieuvre dans ce pays, il allongeait ses tentacules sur ses voisins.

L'unité allemande n'a pas une base spirituelle et morale, mais économique et politique. L'empire allemand, c'est une armée et une maison de commerce, Bismark et le Zollverein. Intensifier les rapports entre les pays allemands, les rendre indispensables les uns aux autres au moyen de transports à bon marché greffés en quelque sorte sur une active marine marchande, c'est le seul moyen de résister aux ferments de dissolution qui germent de toutes parts dès que survient un choc extérieur : et le choc de 1914-1918 a tout de même été rude.

Aussi les Allemands, au lieu de payer les réparations, ont consacré, depuis 1918 et tant que le mark a valu quelque chose, des sommes formidables à leurs rivières et canaux. Ces sommes, si elles nous avaient été versées auraient déjà payé une bonne partie des réparations.

Considérons les points de départ et les réalisations atteintes avant la guerre.

L'Allemagne possède de grands fleuves dirigés d'une manière générale du Sud au Nord : Rhin, Weser, Elbe, Oder ; un seul s'échappe vers l'Est, le Danube, route de la poussée vers l'Est.

On remarque : 1° Qu'un seul de ces fleuves est entièrement allemand et fort médiocre, la Weser ; les autres sont internationaux ; c'est une

faiblesse si l'on veut ; c'est aussi une invitation permanente à la conquête.

2° Ces fleuves, dans leur état naturel, n'offraient pas à la navigation de brillantes perspectives. Un seul est abondant parce que torrent glaciaire d'origine, le Rhin ; mais coupé de roches au milieu de son cours ; les autres, Elbe, Oder, Weser, rivières de plaine largement étalées, souvent sur sable, et de médiocre profondeur ; le Danube bavarois très pauvre fleuve.

3° Une communication naturelle largement ouverte, dans l'Allemagne du Nord, juste près de la zone de la houille et du fer, entre les bassins des fleuves principaux ; lit d'un ancien grand fleuve géologique suivi par la Rhur ou la Lippe, l'Aller, la Sprée, la Warta, la Netze ; piste tracée à l'avance pour des canaux.

4° Point de communication avec le sud de l'Europe et la Méditerranée, tout est en impasse, sauf le Danube qui va dans une mer à demi fermée. Mais, malgré cela, le Danube ouvre une voie d'eau vers les mers du sud-est, et les Allemands y attachent beaucoup d'importance.

Dès avant la guerre, dès l'unification de 1871, le problème s'est posé de la manière suivante :

a) Améliorer les conditions naturelles de navigation dans les grands fleuves ;

b) Assurer leurs débouchés maritimes ;

c) Les faire communiquer, dans le couloir du Nord, les uns avec les autres, et aussi vers le sud avec le Danube.

a) Le premier travail a été à peu près accompli en quarante années par la construction *(Strombau)* des grands fleuves, Rhin, Weser, Elbe, Oder.

La construction du Rhin, se place entre 1879-1914 : on augmente le tirant d'eau (3 m. jusqu'à Cologne, 2 m 50 jusqu'à St-Goar, 2 m au dessus) ; on fait sauter les roches du "Cours héroïque" ; on fait remonter progressivement la navigation, jusqu'à Mannheim, puis Strasbourg, puis Bâle ; on construit de grands ports fluviaux : Duisbourg, Ruhrort (113 ha.), Mannheim, Strasbourg, que fréquentent désormais des chalands de 1.500 et 2.000 tonnes.

En 1914, la section Strasbourg-Bâle était commencée.

La Weser est un fleuve médiocre : les travaux furent subventionnés par le « Norddeutscher Loyd » de Brême. On avait réussi à faire remonter des chalands de 600 tonnes jusqu'à Cassel.

L'Elbe et l'Oder sont des fleuves larges et de peu de profondeur, avec sables mouvants. On applique la technique des épis transversaux et des

chalands à fond plat. Cela a bien réussi surtout sur l'Elbe, praticable jusqu'à Torgau pour bateaux de 1.200 tonnes, les Elbekähne. Moins bien pour l'Oder, plus rapide et plus irrégulier, et qui aussi n'a pas un débouché comme Hambourg (Bateaux de 600 tonnes).

b) La question des débouchés maritimes ne se posait, au point de vue allemand, que pour le Rhin (le Danube étant réservé). Car Elbe, Weser et Oder débouchent sur les côtes allemandes : Hambourg, Brême, Bremerhaven, les grands ports fluvio-maritimes, Stettin.

Le développement de Rotterdam est fondé tout entier (94 %) sur la navigation rhénane-westphalienne. Mais la vassalité économique de la Hollande ne suffisait pas à apaiser les craintes ; il fallait avoir un débouché allemand pour le Rhin. Et ce furent le creusement du canal Dortmund-Ems, la construction du port d'Emden (1886). Cependant des bateaux de 600 tonnes seulement pouvaient utiliser la voie. On avait de plus vastes projets : la saisie d'Anvers, l'établissement d'un canal Rhin-Anvers.

c) De bonne heure, deux systèmes de canaux assuraient la jonction dans la marche de Brandebourg entre l'Elbe et l'Oder et jusqu'à la Vistule. D'abord, le canal de Frédéric-Guillaume et de Teltow, portant bateaux de 600 T. avec traction électrique sur le canal de Teltow. La jonction avec la Vistule se faisait par la Netze canalisée, bateaux de 600 T.

D'autre part, entre Rhin et Danube, dès 1845, le canal Louis (Altmühl et Regnitz). Mais il y avait des inconvénients : 1° la faible capacité (144 T. seulement). 2° les boucles nombreuses du Mein.

Telles quelles, au commencement du XXe siècle, les liaisons étaient assurées, sauf entre Rhin et Elbe.

Alors, naquit le plus grand dessein allemand d'avant la guerre, Mitelland Kanal pour le service de la houille et du fer des provinces rhénanes et Haute-Silésie, de lignite, des potasses et des produits industriels de Brunswick et de Saxe.

Il fut conçu pour la première fois en 1886. Devant la résistance obstinée des junkers et agrariens de l'Est, on l'a limité provisoirement au canal de Ruhrort à la Weser, avec embranchement sur Hanovre (Loi du 1er Avril 1905). Il devait porter des bateaux de 600 à 675 t. et trains de bateaux (Écluses longues de 165 m., passage d'un train de un remorqueur et de deux chalands).

La section de Rhin à Herne fut ouverte le 17 Juillet 1914. C'est ce canal que les Allemands ont embouteillé au commencement de l'occupation de la Rhur.

La guerre n'arrêta pas les travaux, au contraire. L'utilité militaire

commandait de les accélérer. Le canal fut mis en service jusqu'à Hanovre le 15 avril 1918.

Parallèlement à l'achèvement du Mittelland Kanal, la guerre devait dans la pensée des Allemands, leur permettre de lancer deux tentacules de voies navigables soumises à leur contrôle, l'une vers l'ouest, l'autre vers le sud :

1° Du Rhin à Anvers, pour affranchir le débouché maritime du Rhin. Pendant l'occupation de la Belgique, on commença les études du canal Cologne-Anvers.

2° Du Rhin à la Méditerranée, par le plateau suisse et le Rhône soumis à leur contrôle. Tous souvenirs moyenâgeux du Rhône impérial s'élevaient de l'âme allemande.

La défaite de 1918 fit tomber ces châteaux de cartes : elle coupa les tentacules de la pieuvre, à l'est vers la Vistule, au sud-ouest vers le Rhin et le Rhône, à l'ouest vers Anvers.

Les Allemands ne se découragèrent pas.

Tenant leur dette de réparations pour inexistante, ils résolurent de mettre tout de suite sur pied un vaste plan de voies navigables, auprès duquel les anciens travaux du temps de l'Empire ne sont rien.

Il avait un double objet : 1° transport ; 2° énergie pour les parties du Reich dépourvues de houille.

Les deux rêves Rhin-Anvers et Rhin-Méditerranée se sont évanouis, le Rhin navigable est redevenu fleuve international. L'Allemagne n'a pas renoncé cependant à attirer à elle, le plus possible, le trafic du Rhin. Elle a conçu pour elle les projets suivants :

1° En aval, projet de canal à grande section du Rhin à la mer, (pour bateaux de mer d'au moins 3000 T.) doublant l'ancien canal Dortmund-Ems.

2° En amont, du moment qu'on ne peut plus rattacher le Rhin à la Méditerranée, on déviera le trafic d'amont du Rhin vers le Danube. Deux groupes de voies prévues et l'une et l'autre en voie d'exécution :

a) Le Mein — les *boucles* du Mein coupées, un nouveau canal à grande section réunira le Rhin au Danube lui-même canalisé,

b) Utilisation du Neckar pour faire communiquer le Rhin avec le Danube, de Mannheim à Plochingem près Stuttgart, et de là à Ulm ou à Neuoffingen, avec prolongement vers le lac de Constance.

c) Canalisation du Danube bavarois, de manière à lui donner 2m.30 de profondeur.

En connexion avec ces travaux, on projette de grands aménagements hydroélectriques en Allemagne du Sud, pour remplacer la Sarre :

1° Utilisation des chutes des canaux ;

2° Aménagement des torrents bavarois, en particulier de l'Isar.

3° Aménagemement des rivières hessoises, le projet Werra-Main aurait surtout un but de production d'énergie.

Ensuite, le Mittelland Kanal a été repris. Les oppositions se sont évanouies.

La reprise des études a eu lieu à Hanovre, le 15 Avril 1917.

Elles ont comme objet principal : le transport des fers et de la houille de la Ruhr vers Magdebourg et Berlin.

Et comme objet secondaire : la captation et l'utilisation des eaux du Harz et de la vallée de la Saale (20.000 HP).

Les caractéristiques sont : longueur des écluses, 225 mètres, largeur 12, pour que les bateaux de l'Elbe puissent s'en servir. Bateaux : 675 tonnes.

Le tracé de Hanovre à Magdebourg (140 km.), en passant en plaine, est facile a exécuter.

Ensuite, un nouveau réseau brandebourgeois-saxon de Berlin à Leipzig, et de l'Elbe à l'Oder sera établi.

La plupart de ces constructions sont amorcées ; il y a lieu de remarquer que les groupes Mein-Danube, Elbe-Oder, dans la pensée des Allemands, se complètent par des voies de même ordre, même section, même gabarit, qui doivent être construites sur les territoires de l'Aûtriche, de la Tchéco-Slovaquie et de la Pologne.

Rien ne montre mieux la pensée allemande d'assujettissement économique de toute l'Europe centrale. En rendant les voisins tributaires d'un réseau de transports à bon marché et d'énergie également à bon marché, on se flatte d'en faire des fermes de l'Allemagne, plus aisément encore que du temps où ces pays faisaient partie des empires austo-hongrois et russe.

De 1919 à 1922, tant que le mark a conservé quelque valeur, des crédits importants ont été inscrits pour ces travaux au budget allemand. Ils étaient libellés le plus souvent en marks-or ou valeur 1914, parfois en marks-papier.

A la fin de 1922, au moment où allait se déclancher l'opération de la Rhur, les Allemands se sont aperçus que nous suivions de très près leurs projets et leurs travaux. Ils ne pouvaient pas ne pas s'en apercevoir, car nous étions obligés de sonner l'alarme chez certains de nos alliés, qui sont d'oreille un peu dure.

Brusquement, tous les rapports parlementaires, toutes les études de la presse technique à ce sujet ont cessé de paraître. Toutes les communications ont été supprimées. Nous sommes, depuis, dans la nuit.

De plus, la crise monétaire allemande nous laisse supposer que les choses ne marchent pas toutes seules.

Enfin, tous les aménagements prévus du Rhin inférieur sont arrêtés par notre présence.

Toutefois, nous savons que les travaux entrepris n'ont pas été arrêtés. Les centres d'activité qui demeurent sont le Neckar, le Danube, l'Isar et le Mittelland Kanal. Les difficultés actuelles ne découragent donc pas la tenacité allemande. Elles retardent seulement l'achèvement des travaux.

Pour nous, nous devons suivre avec la plus grande attention le développement du plan allemand.

Ce plan n'est pas pour nous déplaire tout entier.

L'orientation Rhin-Danube montre que les Allemands eux-mêmes considèrent que le Rhin moyen n'est plus leur fleuve : ils font leur route de transit plus à l'est ; leur route a reculé comme leurs armées.

Cependant nous ne devons pas trop nous y fier.

Si le Rhin n'est plus un fleuve allemand, il ne saurait être regardé comme étant vraiment français. La Hollande et la Suisse en tiennent les embouchures et les sources ; et nous ne sommes pas très confiants dans ces excellents voisins, dont les intérêts économiques font presque nécessairement des clients et des associés de l'Allemagne, surtout la Hollande.

Donc, nous aurions tort de nous endormir dans notre possession du Rhin : ou plutôt il faut assurer à notre Rhin des débouchés vraiment français.

Quels sont-ils?

En amont, le Rhône : la voie de l'un à l'autre existe, mais ce canal est trop petit, il faut l'agrandir ; de plus, il faut aménager le Rhône ; la chose est décidée.

En aval, le canal du Nord-Est, Strasbourg-Dunkerque, utilisant les canaux déjà existants : mais agrandis avec un tronçon nouveau le long du Chiers et de la Sormonne, s'imposera quelque jour pour unir les deux grandes régions industrielles françaises, le pays du fer et celui de la houille. Puisse la ville de Lille, avec l'influence que lui vaut sa richesse et sa puissance de travail, pousser de toutes ses forces à l'adoption de ce plan, qui consacrera sur le continent notre indépendance économique.

COMMUNICATIONS

L'ALBANIE NOUVELLE (1)

L'Albanie est une portion des Dinarides, c'est-à-dire du pays montagneux formé de chaînes parallèles qui constitue la bordure Est de l'Adriatique, de Trieste au cap Matapan. Bien qu'elle participe des principaux caractères de cette région, elle s'en distingue par un fait capital : la côte dirigée du N.W. au S.E., de l'Istrie au lac de Scutari et de Valona au golfe de Corinthe, devient N.S. sur la presque totalité du territoire albanais.

Les conséquences sont considérables : le pays habitable n'est plus réduit à une étroite plateforme, bordée par de hautes montagnes calcaires, inhabitables, mais comporte une grande plaine littorale, éloignée de la montagne et qui peut devenir extrêmement riche. En outre, les chaînes sont percées par de grandes vallées transversales qui fournissent un passage facile entre l'Adriatique et les plaines macédoniennes.

La constitution géologique de l'Albanie est également différente du reste des régions dinariques. Les importants mouvements de charriage qui, à peu près à l'époque du plissement alpin, ont constitué, dans le fond d'une grande Adriatique, la chaîne mise au jour actuellement, ont fait apparaître en Albanie, non plus uniquement des roches calcaires, mais un complexe très varié et notamment des roches éruptives.

Aussi, au lieu d'être un désert, la montagne albanaise comporte les plus belles forêts peut-être d'Europe, et une infinité de sources qui permettent l'établissement de très nombreux villages.

Toute l'histoire de l'Albanie est fonction de ces deux caractères : pays très élevé, mais habitable — donc excellent réduit de défense — région de passage facile entre l'Europe occidentale et l'Orient — par conséquent champ de bataille prédestiné pour les luttes entre les puissances qui dominent de l'un ou de l'autre côté.

L'Albanie, dans les limites qui lui ont été assignées par la conférence de Londres (1913), fait frontière au Nord et à l'Est avec la Yougo-Slavie dont elle est séparée par le bord de la chaîne des Alpes Albanaises, habitée par des populations catholiques exclusivement albanaises — les Malissores — mais qui restent à la Serbie, puis par le cours du Drin Noir jusqu'au lac d'Ochrida. Au Sud de ce point la frontière qui la sépare de la Grèce suit à peu près l'extrême bord du Pinde, d'où elle se dirige arbitrairement vers Santi Quaranta en face de Corfou.

(1) Cette communication dûe à l'obligeance de M. Bourcart, contient la substance de la conférence qu'il a faite à la Société de Géographie de Lille.

Dans ces limites l'Albanie est un pays à peu près grand comme la Belgique, mais peuplé seulement d'un peu plus d'un million d'habitants tous exclusivement albanais, à l'exception de quelques réfugiés bosniaques ou de Roumains. On a souvent distingué deux races : les Guègues et les Tosques ; mais cette distinction est toute artificielle et en train de disparaître.

On peut distinguer une grande plaine littorale souvent malsaine mais appelée au plus bel avenir, qui s'étend de Scutari à Valona, un axe montagneux qui parcourt presque tout le pays et se soude à la grande chaîne transversale presque E.W. des Alpes albanaises, une région à caractères et à climat *macédoniens :* cuvettes fermées ou grands lacs.

Le pays doit à sa belle parure de forêts, à sa grande variété de climat, à l'incomparable transparence de l'atmosphère, et aussi à l'état primitif dans lequel il est resté, d'être un des plus beaux d'Europe.

L'origine du peuple qui l'habite se perd dans la nuit des temps. Héritiers d'une grande race qui a peuplé l'Europe sud-orientale de Trieste à la Grèce et de l'Adriatique aux Carpathes, et dont l'importance dans l'histoire de la civilisation n'est pas en proportion des monuments qu'elle a laissés, les Albanais, au point de vue mœurs, folklore et ethnographie, font partie d'un grand groupe qu'on peut appeler *thaco-illyro-macédonien.*

On peut dire que certaines coutumes, par exemple les vengeances de famille et les trèves ou lieux d'asile, remontent à une époque plus ancienne que la Grèce classique. L'Albanais a du reste gardé les qualités viriles les plus rares dans l'Orient de l'Europe : courage, fidélité au chef ou à la parole donnée, désintéressement, hospitalité, qui se mêlent à un goût très vif des affaires, de la mécanique, chez la jeunesse moderne.

L'histoire de ce pays n'est qu'une suite de longues luttes pour son indépendance : sous les Romains depuis la décadence de l'Empire Macédonien jusqu'au moment où Pyrrhus, qui fit un jour trembler la République, orna le triomphe de son vainqueur Paul-Emile ; pendant les invasions barbares ; sous la domination byzantine, éloignée mais lourde à supporter. Pendant le Moyen Age ce ne sont que luttes entre les royaumes bâtards issus de Byzance, les Empires Bulgares ou Serbes et les Princes ou Républiques italiennes voisines : Angevins, Espagnols de la maison de Naples, Vénitiens ; luttes en somme entre l'influence occidentale et l'Orient. Un prince français, Philippe de Tarente, refit quelque temps l'unité du pays ; mais lorsque le plus grand danger approche, la conquête ottomane, c'est un petit prince albanais, Georges Kastriota, dit Skanderbeg, qui non seulement arrêta ici l'envahisseur mais faillit avec son allié, le transylvain Jean Hunyade, briser à jamais l'élan des Ottomans.

La domination turque relègue, après la mort de ces héros, l'Albanie dans la nuit et la sépare pour des siècles de l'Occident. Mais, dans le Nord, l'église catholique conservera intactes les traditions et la langue nationale ; ailleurs les albanais seront les plus turbulents, mais les plus utiles à ménager, de tous les sujets du Sultan. Chaque défaite qu'a à subir l'Empire Ottoman, chaque guerre qu'il lui faut soutenir sont une occasion de révolte ; les plus considérables surviennent au moment des crises d'indépendance balkaniques. Les grands chefs féodaux, les puissants gouverneurs de Scutari et de Janina, se mettent souvent à la tête de ces mouvements. Au moment de la révolution grecque, l'un d'eux, Ali de Tepeleni, faillit réaliser le grand rêve de Skanderbeg.

Sous Napoléon Ier, dont les troupes occupèrent la côte — souvenir encore vivant en Albanie — un régiment albanais fit réapparaître en Europe le vieux drapeau rouge timbré de l'aigle noir, qu'un régiment mirdite arbora sous Pélissier pendant la guerre de Crimée. A l'étranger, les colonies albanaises de Roumanie, de Bulgarie, de Constantinople et surtout d'Amérique s'organisent ; c'est de là que partira, au moment de la révolution jeune turc, le signal de l'indépendance.

Celle-ci est proclamée à Valona en Novembre 1912 par Ismaïl Kémal bey, chef de l'opposition au parlement de Constantinople. L'Europe voulut donner un souverain, le prince Guillaume de Wied, à ce nouvel état, Mais le règne de ce roitelet fut éphémère et interrompu par la grande guerre.

Celle-ci fit à nouveau de l'Albanie un champ de bataille. Occupée par les Autrichiens, les Italiens et les Français, aucune solution ne fut adoptée pour elle après la victoire alliée.

L'occupation de nos troupes qui se prolongea jusqu'en 1920 nécessita l'établissement d'un régime administratif indépendant dont les résultats furent excellents et qui permit au gouvernement provisoire qui se constitua en 1919 de trouver les premières ressources financières dont il avait besoin et les premiers cadres pour le gouvernement du pays comme pour la lutte contre les envahisseurs.

A ce moment l'Albanie était inconnue de tous en Europe, et pour les diplomates de métier, ce n'était qu'une création artificielle de la diplomatie autrichienne. Mais l'Albanie et les Albanais avaient su faire la conquête de quelques amis qui plaidèrent chaleureusement leur cause dans l'assemblée de Versailles. Le droit à l'indépendance d'un pareil peuple qui ne peut après les principes que nous avons proclamés pendant la grande guerre, ni être considéré comme une réserve de sauvages, ni être distribué par pièces et morceaux à ses voisins soit disant plus civilisés. fut enfin admis par la Société des Nations, que suivit enfin la Conférence des Ambassadeurs.

Le jeune gouvernement albanais qui, livré à ses propres forces, avait pu réaliser l'unité nationale et l'indépendance du territoire enfin reconnu s'efforça de consolider la situation intérieure et de rendre son pays digne d'être un État Occidental. Il a pu vaincre toutes les difficultés intérieures et pacifier le pays, maintenir les travaux importants qu'y avaient exécuté les troupes d'occupation françaises, italiennes et autrichiennes. Mais les difficultés financières et de politique étrangère auxquelles ils se heurtent sont considérables. La France, dont les souvenirs de l'occupation sont encore vivants, peut par une politique désintéressée mais active, prendre une influence considérable. Par ses propres moyens le gouvernement albanais a déja créé deux lycées, entièrement de langue française, l'un à Koritza. l'autre à Argirokastro.

Les Français qui auront l'occasion de séjourner en Albanie seront du reste conquis par la beauté de ce pays, autant que par toutes ses promesses pour l'avenir et par les nobles qualités de sa population.

Jacques BOURCART,

Assistant à la Sorbonne.

SOUVENIRS D'UN CONGOLAIS (1883-1902)

Par M. Albert VEISTROFFER.

(Suite et fin).

M. Veistroffer, après avoir écourté son premier congé en France, regagne le Congo. Il fait d'abord une reconnaissance de la rivière Ivindo, où il a quelques difficultés avec les Pahouins, puis il rentre à Brazzaville. Il a fait un récit, tragique dans sa simplicité, d'une épidémie de variole en 1888.

La variole régnait sous forme d'épidémie très violente dans tout le pays Bacongo au Sud de Brazzaville. Déjà Manianga, notre poste le plus au Sud de la Mission de Linzolo, était envahi par la maladie. Or c'est justement de ce côté que nous arrivaient des vivres indigènes. Pour essayer d'enrayer le mal et empêcher qu'il ne s'étendît de notre côté, M. Dolizie avait fait placer des petits postes et des sentinelles afin qu'aucun individu ne traversât la rivière Djoué, barrière naturelle entre le territoire de Brazzaville et la région contaminée. Or, cela ne faisait pas l'affaire des indigènes qui ne comprenaient pas cette mesure de précaution. Un beau jour, nous apprîmes qu'une de nos sentinelles avait été enlevée par les hommes d'un village Bacongo et que ceux-ci, en assez grand nombre, étaient passés pour aller commercer à M'Pila, grand village batékés, qui se trouve en amont de notre station..... Cependant la petite vérole faisait d'immenses progrès. Les caravanes venant du Bas-Congo et de Loango n'osaient plus passer dans le pays, car bon nombre de porteurs attrapaient la maladie et restaient à pourrir sur les chemins. Malgré toutes nos précautions, l'épidémie s'étendait parmi nous. Bientôt il fallut nous occuper exclusivement de notre personnel, isoler les malades. Un mois après l'installation à Brazzaville, sur 150 hommes, laptots, travailleurs, les trois quarts étaient déjà malades. Malgré les avertissements, les hommes atteints commettaient des imprudences, telles que d'aller se baigner en pleine éruption de boutons. Beaucoup mourraient. Les Blancs commençaient à craindre pour leur santé. Un campement provisoire fut installé pour eux, en

pleine campagne, loin de tout chemin ; ils étaient servis par des hommes ayant déjà eu la variole. Nous restions donc seuls, M. DOLIZIE et moi, à la Station..... Tous les jours, il y avait des décès. Le domestique de M. DOLIZIE, un Pahouin très dévoué à son maître, fut une des premières victimes. J'ai vu, à cette occasion, DOLIZIE pleurer comme un enfant. Presque tous les pauvres diables que j'avais engagés dans l'Ogooué succombèrent. Sur 150 hommes que nous avions à la station, une bonne soixantaine moururent, plus de cent furent malades. Enfin, petit à petit, la maladie s'en alla vers d'autres contrées, mais elle existe toujours à l'état endémique.

L'Afrique centrale tentait alors bien des esprits aventureux. A cette catégorie, appartenait le capitaine TIVRIER, envoyé de la Petite Gironde et que M. VEISTROFFER vit passer à Brazzaville. M. VEISTROFFER est ensuite placé à la tête du poste de Modzaka, l'établissement, à cette époque, le plus éloigné de la côte dans le Haut Oubanghi. Ce n'était qu'une étape dans notre marche vers l'Afrique centrale.

Quelques mois après le voyage de M. GRENNFELD, M. DOLIZIE, qui avait déjà fondé un poste français à N'Koudja, en 1885, entreprit de visiter la rivière (l'Oubangui) en pirogue. C'est alors qu'il fut attaqué par les Bondjos et qu'il fonda le poste de Modzaka. Puis, le poste fondé, ayant le petit vapeur *Ballay*, Capitaine DUNOD, à sa disposition, il remonta jusqu'aux premiers rapides. Il fit ce voyage pendant la grande crue du fleuve.

J'avais pour mission, étant à Modzaka, de remonter le plus haut qu'il me serait possible, pendant les basses-eaux, pour étudier le chenal du fleuve, au point de vue navigation, et, m'arrêtant au premier endroit impossible à franchir pour un vapeur, y jeter un nouvel établissement. Il fallait se hâter, car, en même temps qu'il l'était par M. DOLISIE, le fleuve avait été parcouru et reconnu, beaucoup plus haut, par un Belge, M. VAN GÈLE, qui était descendu préparer, disait-il, une mission importante qui l'aurait conduit, il en était persuadé, jusqu'au Nil. Comme l'Oubangui est, d'après le traité de Berlin, notre limite frontière vers l'Est, il était de toute nécessité de ne pas nous laisser faucher l'herbe sous les pieds par d'autres plus entreprenants.

C'est au cours de la recherche d'un emplacement favorable que M. VEISTROFFER reconnaît plus complètement le pays Bondjos. Il en décrit ainsi les villages.

Ils ressemblent, mais en plus grand, aux villages pahouins de l'Ogooué. C'est-à-dire que les cases ne sont pas isolées mais forment

une longue rangée de chaque côté de ce que l'on peut appeler la place du village, qui, elle-même, de distance en distance, est garnie de hangars servant de lieux de réunion aux habitants, aux hommes pour causer, aux femmes pour travailler. Ces longues rangées qui, quelquefois ont plus de cent mètres sans solution de continuité, sont séparés intérieurement par des cloisons isolant chaque famille et ne prenant jour que par des portes très basses et très étroites, percées à travers les parois de chaque côté de ce long boyau. Mais ce qu'on ne voit pas chez les Pahouins et que l'on rencontre très fréquemment chez les Bondjos, ce sont les crânes humains enfoncés comme autant de pavés autour de certaines cases, ou bien, et en plus grand nombre, se desséchant au bout d'une perche.

La première tâche était de mettre fin aux pratiques encore courantes d'anthropophagie.

Je sais par les uns et par les autres et, surtout, par le bruit des tams-tams que dans tel ou tel village ils ont tué et mangé un ou plusieurs individus de l'un ou de l'autre sexe. Que faire? Je n'ai pas les moyens suffisants pour les empêcher. C'est tellement dans leurs mœurs que la seule ressource qui me reste est de leur faire honte et de chercher à leur faire comprendre combien c'est monstrueux. Ils se contentent de rire, puis pour me satisfaire, ils m'assurent que ce sont des moutons qu'ils ont tués pour une fête. C'est déjà un résultat de voir qu'ils n'avouent pas ouvertement et qu'ils cherchent, par des mensonges, à cacher ce dont, avant notre arrivée chez eux, ils se glorifiaient.

Ce qu'ils viennent me demander assez souvent et que je refuse toujours, naturellement, c'est mon concours pour les aider à faire la guerre à des tribus voisines sous différents prétextes ; m'assurant que j'aurais, pour rien, beaucoup de femmes, des moutons, des esclaves etc... et que, puisque je suis ami avec eux, je dois les aider dans leur querelles, dans leurs guerres etc... Je leur réponds que la coutume des Blancs est de ne jamais attaquer personne, que nous ne craignons rien étant assez fort, pour nous défendre et même pour punir, qu'ils avaient pu s'en rendre compte eux-mêmes par la destruction des villages qui étaient précisément à la place qu'occupe actuellement le poste. S'ils avaient des querelles avec d'autres peuplades ou même entre eux, qu'ils s'entendent pour venir exposer leurs griefs devant moi. Je verrai à les mettre d'accord soit par la parole, soit par les armes, mais avant de me battre avec quelqu'un, je cherche, par la raison, à respecter la vie

et la liberté de chacun. Ce sont là de longs et interminables palabres. Les nègres aiment à se réunir et à causer. Quand on les comprend, et qu'on peut se faire comprendre, ils sont forcés de se rendre à la raison. Ils en conviennent, car, si sauvages soient-ils, ils ont le sentiment de la justice et du « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent ». Malheureusement, dans leurs palabres, ils boivent, ils s'excitent entre eux et quand la brute est déchaînée des crimes sans nom se commettent. C'est dans ces circonstances que les Missionnaires, Catholiques ou Protestants sont sublimes. Ils feront plus pour la civilisation de ces pauvres être primitifs que tous les canons ou fusils des Gouvernements qui n'ont pas le temps de faire beaucoup de sentiment et qui, lorsque ces brutes sauvages deviennent par trop turbulentes, au lieu d'avoir la patience de les raisonner, les tuent pour leur apprendre à vivre.

En 1890, M. Veistroffer revint passer un congé en France. C'est alors qu'il connut Crampel. Vers cette époque, la croissance de nos colonies africaines avait fait naître l'idée d'une politique saharienne dont la condition essentielle était la jonction de nos possessions, jusqu'alors séparées, autour du Tchad (1).

Une bonne partie de mon congé s'est passée à courir les magasins avec Crampel. Paul Crampel est un grand jeune homme d'une rare intelligence.

Il est déjà venu au Congo, en 1887, en qualité de Secrétaire particulier de M. de Brazza. En 1889, il a été chargé d'une mission dans le Nord du Gabon. Pendant cette exploration, il fut assez sérieusement blessé Tout dernièrement il s'est fondé à Paris, une Société dite du Comité de l'Afrique française dont le but est, avec l'aide de souscriptions, de dons et aussi de la cotisation des membres de ce comité, de venir en aide aux missions de toute nature en Afrique et principalement d'aider à l'exploration de ce qui reste à connaître de ce continent. Un journaliste, M. Porcher, dit Harry Halis, grand ami de Crampel, se chargea par la publicité et des démarches, de lui faire obtenir une subvention, pour accomplir, tout simplement, la traversée de l'Afrique, par le Congo, le Tchad et à travers le Sahara et l'Algérie... Un homme plus rassis, plus pondéré que Crampel et aussi avec d'autres moyens et une préparation

(1) Nous ferons l'histoire de cette jonction dans un prochain Bulletin en analysant l'ouvrage du *Colonel Meynier*, Les Conquérants du Tchad.

plus sérieuse, pourrait peut-être réussir, car rien n'est impossible. Mais la façon dont s'y prend Crampel, et surtout sa ferme conviction que ce qu'il entreprend ne sera qu'une promenade sans obstacles, me fit voir qu'il était trop braque pour mener à bien une si rude tâche.

Je combattis plusieurs fois ses idées. Il me proposa de m'associer à lui. J'en parlai à M. de Brazza qui me dit : « Crampel est fou. Avec de la folie on peut faire de grandes choses. Quant à vous, aidez-le tant que vous pourrez. mais je vous conseille de ne pas quitter la colonie ou plutôt, travaillez pour le Congo français ». Alors, je proposai à Crampel de partir avec lui, mais comme fonctionnaire du Congo et d'aller de l'Oubangui, notre extrême limite actuelle, jusqu'au premier affluent important du lac Tchad où je fonderais un poste d'avant-garde de notre colonie. Il rejeta cette proposition. « Tout ou rien », me dit-il. Je n'en continuai pas moins d'aller avec lui et Roche faire des achats de matériel, marchandises, armes, objets de toute sorte pour la mission et le soir, nous conduisions la petite négresse, Nyari-Nzé, et son targui Ischekad dans les théâtres et les cirques. Tu as vu son Targui, son Touareg comme tu disais. Il avait été le chercher en Algérie. Le Gouverneur-Général de cette colonie le lui avait donné sur la demande du Comité de l'Afrique française pour lui servir de guide, d'interpréte, de sauf-conduit dans le désert. C'était un brigand qui, en compagnie de plusieurs autres, avait été fait prisonnier aux confins de nos possessions algériennes au moment où ils venaient voler nos troupeaux. C'est au chef de ces bandits, le targui Ischekad que Crampel se fiera et pour le rendre reconnaissant, il le soigne du mieux qu'il peut. Il le fait manger à sa table, quoique l'autre ne mange que des mets préparés par lui même et fasse certainement quantité de grimaces sous le voile qu'il ne quitte jamais. Je n'ai vu qu'une seule fois sa figure et encore par surprise. C'est un homme d'une trentaine d'années à la mine fausse ; il est très réservé, très froid, il ne paraît éprouver aucun plaisir au milieu des spectacles où on le mène. Crampel était très fier de se promener, entre sa négresse et son targui, dans les endroits à la mode où il rencontrait beaucoup de journalistes tout disposés à lui faire une petite réclame.

M. Veistroffer rentre au Congo après une escale à Dakar où il retrouve son ancien camarade Biscarrat qui devait faire partie de la mission Crampel. Très vite le bruit courut au Congo que la mission Crampel avait été massacrée. et ce bruit trouva crédit. à cause de ce qu'on savait du caractère du chef. Il fut confirmé dans les premiers mois de 1892 lorsque parvinrent les détails de la tragique aventure.

Il est bien vrai que la mission CRAMPEL a été massacrée. Sauf quelques hommes de l'arrière garde, commandée par M. NEUBOUT, tout a péri ou a été fait prisonnier par les Arabes du Tchad. Après avoir remonté l'Oubanghui, le plus au Nord possible, quand le fleuve commençait à s'infléchir vers l'Est, CRAMPEL quitta la rivière et piqua droit au Nord, allant vers l'inconnu. Il marchait sans méthode, sans cohésion ; il allait vers le Nord et c'est tout. Toujours nerveux et impatient, il prenait quelques hommes et poussait très loin en avant. Pour marcher plus vite, il avait, l'insensé, divisé sa petite colonne. Attiré dans un guet-apens, il fut massacré ainsi que son escorte. Après ce premier exploit, les arabes, aidés des indigènes de la contrée, se précipitèrent sur le gros de la mission qui était sous le commandement de Biscarrat. Surpris, ce dernier, succomba ainsi que toute sa suite. Les marchandises, les armes, les munitions restèrent aux mains des assassins. Quelques hommes qui, au moment de l'arrivée des arabes, étaient écartés du campement, réussirent à s'enfuir sans être vus. C'est ainsi, que quelques heures après, l'arrière-garde, composée d'une douzaine d'hommes commandés par Neubout, fut prévenue de ce qui s'était passé en avant. Neubout voulait aller au secours, ou tout au moins, faire son possible pour sauver ou venger ses camarades. Mais les hommes qu'il avait avec lui, déjà fatigués, se refusèrent à aller plus avant. Il fut donc obligé de retourner sur l'Oubanghui à marches forcées. C'est là qu'il rencontra la mission Dybowski, avec laquelle il retourna vers les lieux funestes à Crampel, après avoir renvoyé au chef-lieu une demi-douzaine de ses hommes fatigués et les survivants de la colonne Biscarrat. Ce sont eux qui, interrogés devant moi par M. DE BRAZZA, nous racontèrent ce que je te dis ici. Mais comme tout nègre est sujet à caution, nous ne saurons l'exacte vérité qu'au retour de M. Dybowski, si toutefois lui aussi en revient.... M. Dybowski n'a pas jugé devoir dépasser l'endroit où fut assassiné ce pauvre Crampel. Arrivé là, il a, paraît-il, trouvé quelques arabes et tiraillé avec eux, puis est revenu prudemment sur ses pas. Il a bien fait n'étant pas équipé pour aller loin. M. NEUBOUT, le seul Européen survivant de la mission CRAMPEL, est revenu avec lui et rentre en France prendre un congé bien mérité.

Petit à petit, le Congo s'organisait. Parmi les tentatives pour procurer à la Colonie de la main-d'œuvre, se place un essai malheureux de transportation pénale annamite. Voici ce qu'en dit M. VEISTROFFER (mars 1893).

Dans ma dernière lettre, je t'ai parlé des transportés annamites.

Le Congo français avait été choisi comme lieu de transportation. A grands frais, on construit un pénitentier pour 300 condamnés et une vingtaine de gardes-chiourmes. Dans la colonie, tout le monde avait attendu avec impatience les condamnés. Ils étaient destinés à débrousser, créer des routes et dessécher un immense marais qui se trouve à 3 kilomètres de la ville, appelé Marais de Pira. Un transport de l'Etat amena une centaine de ces forçats, anciens Pavillons-Noirs, brigands de l'Annam et du Tonkin. On les mit au travail, aussitôt arrivés. Successivement il en arriva jusqu'à 250. Le climat ne fut pas clément pour eux. Dans les six premiers mois, la moitié étaient morts, les autres se traînaient péniblement. Devant cet état de choses, il fut envoyé de France un Inspecteur qui resta peu de temps à Libreville. Il fit un rapport tel que le transport des condamnés cessa. On avait jugé, en haut lieu, que le pays était trop malsain pour cette sorte de gens. Les gardiens rentrèrent en France. Aujourd'hui il reste un brigadier et deux gardes pour une trentaine de transportés, ce qui subsiste d'environ 300 forçats envoyés dans le courant des trois dernières années. Ils doivent demeurer ici jusqu'à extinction. Il est certain que le climat est très malsain. Combien j'ai vu arriver de pauvres diables pleins de vie et de santé : ils sont restés, sur cette terre inhospitalière abbattus par les fièvres. Ou bien, ils sont rentrés en Europe peu de temps après leur arrivée, malades, brisés par le climat, atteints, peut être pour toujours, dans leur santé.

Après avoir brisé la résistance des Mafouka N'Dindé, M. Veistroffer est employé à former un groupe militaire devant opérer dans l'Oubangui. Brazzaville à cette date (1895) a singulièrement grandi.

De Libreville, M. de Chavannes me chargea d'aller à Brazzaville où régnait paraît-il une incurie complète. Avec une partie des miliciens que j'avais laissés à Loango, je devais former et instruire un fort contingent de tous les Sénégalais et miliciens, anciens ou nouveaux et les tenir à la disposition de M. de Brazza qui était, en ce moment, dans la Sanga. Nous devions, ensuite, monter dans l'Oubangui où l'A.I.A. devenu Etat Indépendant du Congo nous créait des difficultés territoriales. M. Decazes qui avait été nommé Commandant, était ainsi que M. Liotard dans le territoire contesté, mais nous n'avions aucune force armée. Il fallait donc se hâter et, comme toujours, faire face à tout et à tous avec de piètres moyens. Le Gouvernement

métropolitain avait promis d'envoyer une expédition commandée par le Colonel MONTEIL, mais on attendait toujours.

Je partis par la première occasion à Brazzaville. Je refis la route de Loango à Brazzaville, en 27 jours, sans trop de fatigue. Je donnai connaissance à M. CHAUVOT, administrateur de Brazzaville, de la commission qui me donnait tous pouvoirs pour organiser un groupe armé à tenir à la disposition de M. le Commissaire-Général. Depuis plus de quatre ans que j'avais quitté Brazzaville, cette station avait subi un changement considérable. C'était maintenant un gros centre. Plusieurs factoreries s'étaient établies. La Mission catholique était installée sur un grand pied. Mgr. AUGOUARD fait construire une église en pierres et briques qui aura les dimensions d'une cathédrale. La Mission des Sœurs a de nombreux enfants. Quelques rues étaient tracées et plusieurs maisons en briques commençaient à s'élever donnant à Brazzaville les allures d'une petite ville. La population indigène s'était considérablement accrue.

En 1896, M. VEISTROFFER est employé à mettre les Pahouins à la raison. Il donne sur ces tribus d'intéressants détails à cette occasion.

A mon retour à Batah, je trouvai, se balançant sur la rade, une Canonière française, envoyée par M. DE BRAZZA, me rappelant au chef-lieu, pour, de là, aller dans le N'Gounié et l'Ogooué où de graves événements venaient de se passer. Les Pahouins du N'Gounié venaient de tirer sur un petit vapeur de la Maison anglaise Hatton et Cookson et avaient blessé grièvement un Européen. De plus, ils fermaient la rivière à toute embarcation.

Les Pahouins ou M'Fans (M'Fan veut dire homme dans leur langage) se divisent en deux grandes branches, les Pahouins Mazouna et les Pahouins Makina. Ils sont aussi appelés Ossyeba. Ils habitent depuis peu le Congo, émigrés vers l'Ouest, venant du Soudan, poussés par la conquête musulmane et recherchant des pays riches ; depuis environ trente ans, ils parurent sur le Haut Ogooué et sur le Gabon par la vallée du Como et du Rembhœ. Aujourd'hui, ils sont tout autour de Libreville, ont envahi tout l'Ogooué jusqu'au Cap Lopez et poussent également sur le côté Nord de la colonie vers Batah, le Benito et le Campo, régions que je venais de visiter justement en raison de leurs empiètements. Connus depuis longtemps, ils vivaient à l'intérieur des terres mais, comme partout, ils continuent leur marche lente et irrésistible, tant par infiltration que par suppression des races autochtones.

Ils sont très commerçants, recherchent l'établissement chez eux de maisons de commerce et quand leur désir n'est pas satisfait immédiatement, ils se fâchent et agissent comme des brutes, attaquent les commerçants, les convois, volent, pillent, jusqu'à ce qu'on veuille bien s'occuper d'eux d'une façon ou d'une autre.

L'administration régulière du Congo s'organisait. En octobre 1896, M. Veistroffer est nommé Administrateur du Fernand-Vaz. Il restera quatre ans dans ce poste, jusqu'en février 1900. Mais M. de Brazza était parti et un grand nombre de ses premiers collaborateurs disparus.

Un autre départ m'est certainement plus sensible et est pour moi une véritable malchance. C'est celui de M. de Brazza qui ne revient plus au Congo. Par ordre ministériel, il est remplacé comme Commissaire-général dans la Colonie par M. de Lamothe, ancien gouverneur du Sénégal. Celui-ci est arrivé à Libreville avec un nombre assez grand d'agents venant comme lui du Sénégal. Dès ce jour, je voyais ma nomination retardée. C'est l'année dernière que la colonie du Congo français fut morcelée et distribuée en environ une trentaine de concessions à des particuliers ou à des colonies formées pour l'exploitation de ce vaste pays. On voyait tout en beau, on ne parlait plus que de millions ; une ruée formidable de capitaux, marchandises, agents européens arrivèrent dans la Colonie. Les recettes de la Douane s'accrurent dans de sensibles proportions, le Commerce prit une extension inconnue jusqu'à ce jour. Aussi le nouveau gouverneur était-il regardé comme un génie. Par contre, M. de Brazza, celui qui avait sacrifié tout, sa santé, sa fortune pour donner cette colonie à la France, était refoulé au second plan. C'était, disait-on comme excuse, un admirable explorateur, mais un mauvais administrateur etc.

Le Fernand-Vaz est devenu une vaste concession de 20.000 km² au capital de 1.780.000 francs sous le nom de Compagnie Coloniale du Fernand-Vaz. Son cahier des charges l'oblige à avoir des vapeurs, un certain nombre d'agents européens dont les premiers sont déjà arrivés. Dans toute la Colonie, il en est de même. Le nombre de concessions accordées est de 32. Le capital social global de ces concessions doit être de 55 millions dont 35 sont versés.

Certes le pays est riche, on peut faire de grandes choses, édifier de grandes fortunes ; mais cette ruée en masse ne me dit rien de bon, l'enthousiasme est trop vif. De nombreux européens, sans expérience du pays, du climat, vont y mourir. De nombreux millions seront perdus

faute de direction générale entendue. Les concessionnaires se feront une concurrence acharnée, se créeront l'un à l'autre des entraves. Déjà dans certains endroits de la colonie, il y a eu des heurts, certains parlent même de se fusiller. Enfin l'avenir nous apprendra ce que deviendra cette entreprise colossale.

M. Veistroffer fut le témoin de ces déceptions qù'il avait prévues.

Pendant les années 1898 et 1899, une grande animation régna au Fernand-Vaz, provoquée par l'arrivée des nouveaux concessionnaires créant des comptoirs de commerce, formant des convois pour le transport de leurs marchandises. Il y avait aussi la venue fréquente de vapeurs dans le lac : l'"*Eclaireur*" de la Compagnie des Chargeurs Réunis qui venait tous les trois mois faire le courrier, la "*Pahouine*" petite chaloupe à vapeur d'une marche rapide, achetée en Angleterre pour le service de l'administration du Bas-Ogooué, l'"*Elizabeth*", bateau de la Société concessionnaire du Fernand-Vaz. Les convois par eau et par terre faisaient gagner beoucoup d'argent aux indigènes. Une douzaine d'Européens, nouveaux débarqués, s'installèrent, dépensant sans compter et attendant toujours venir les produits du pays, caoutchouc, ivoire, noix de palmiers etc... Ils commençaient à reconnaître que s'ils voulaient du caoutchouc, il fallait commencer par en faire des plantations : non qu'il n'y en eût pas, mais les indigènes ne se donnaient pas la peine d'aller en récolter. Quant aux bois, les arbres ne manquaient pas, mais les bûcherons faisaient complètement défaut.

Au Congo, ce qui tuera toutes les entreprises de commerce, d'élevage et de plantations, c'est l'inexistence de la main-d'œuvre : les indigènes ne savent ni ne veulent travailler. Dans ce pays chaud et humide où la végétation est exubérante, où les arbres fruitiers et les racines poussent spontanément, la nature donne tout le nécessaire pour vivre, sans culture aucune. Pourquoi se donner de la peine ? Le nègre, dans la région maritime surtout, est d'une race dégénérée, faible, paresseuse, immorale. On ne peut guère compter non plus sur le Pahouin, la race de l'avenir, mais non encore habituée au travail régulier. Il vient bien travailler un jour, deux jours, huit jours au plus, puis il retourne dans sa brousse. Des premiers Européens venus pour le commerce dans la colonie beaucoup déjà sont rentrés malades.

Il s'est créé des difficultés à l'arrivée des concessionnaires du Fernand-Vaz. Ne voulant avoir aucune concurrence sur leur territoire — c'était leur droit — ils firent la chasse aux habitants très nombreux

en relations commerciales avec les maisons anglaises de Libreville et de Sette Came. La plupart de ces traitants abandonnèrent le terrain. Mais deux, de la maison J. Holt, en résidence chez les Pahouins du Rembo-M'Tomi, refusèrent de se soumettre. Mieux que cela, ils poussèrent les Pahouins à empêcher les pirogues des concessionnaires de monter dans le haut de la rivière. Je dus m'en mêler. J'allai aux villages pahouins, je les trouvai très montés et décidés à user de représailles si on leur enlevait leurs traitants dont un était chef d'un village et l'autre un mauvais sujet de Sierra Leone qui avait déjà eu maille à partir avec l'autorité. Je fis donc appel au chef-lieu et demandai des miliciens pour châtier les rebelles.

Avant de partir pour un congé qui devait être le dernier avant son retour définitif, M. Veistroffer allait voir la faillite de toutes les illusions qu'on s'était faites au sujet du Congo.

Je retourne en France, laissant cette pauvre colonie se débattre dans le marasme. A l'enthousiasme des premiers mois a succédé bientôt la réaction. C'était à prévoir pour ceux qui comme moi connaissaient le pays. C'était une chose certaine. Cette ruée de capitaux, de matériel, d'employés avides à la curée s'écroule dans un gouffre. La crise du Congo existe. La débâcle des Compagnies concessionnaires est complète. M. de Lamothe est rappelé. Les grandes dépenses faites en prévision des recettes futures augmentèrent le déficit du budget de la colonie qui passa de 3 à 5 millions. Toutes les indemnités sont supprimées, les dépenses réduites, la fameuse gendarmerie de M. de Lamothe licenciée et ce qui est plus mauvais, la milice réduite comme effectif. De France, le ministre envoya un ancien fonctionnaire du Ministère des Finances comme Lieutenant gouverneur au Gabon, avec mission de faire table rase de tout le superflu et de réduire au strict minimum le nombre des postes de fonctionnaires blancs et noirs. M. Lemaire rogne sur tout : il faut qu'il retrouve les millions perdus. Voici ce pauvre Congo revenu de dix ans en arrière.

Revenu au Congo pour un dernier séjour, M. Veistroffer trouve la colonie sous l'administration de M. Grodet, Commissaire Général. Il récapitule alors les évènements qui ont précédé la débâcle. Voici comment il rappelle les causes initiales qui furent à l'origine du déficit.

M. de Brazza était regardé comme un médiocre administrateur, parce que, à cette date, la Colonie qui coûtait, annuellement, à la

Métropole, environ 1.500.000 francs était en déficit de plus de trois millions. Plus tard, on reconnut que ces dettes avaient été faites pour aider et pousser en avant les missions Crampel, Liotard, Marchand Gentil envoyés de la métropole avec trop peu de ressources. C'est grâce à ces dépenses, faites aux dépens de la Colonie, que ces missions ont réussi et permis de relier en un seul tout le Congo français et l'Algérie par le Soudan, le Sénégal et d'arriver avant les Anglais et les Allemands qui avec non moins d'ardeur nous disputaient les pays intérieurs appartenant, d'aprés le traité de Berlin, au premier occupant. Quand il a fallu solder ces débours effectués sans autorisation, on ne regarda pas, en France, le côté patriotique et pratique ; on cria et pour faire taire les braillards, il fallut un bouc émissaire. Ce fut M. de Brazza, celui qui, au prix de vingt années d'efforts, du sacrifice de sa santé, de sa fortune personnelle, donna à la France, sa patrie d'adoption, un pays trois fois plus grand qu'elle, fut rappelé, mis de côté, oublié....

Et voici comment il retrace ce qui se passa après le départ de M. de Lamothe.

C'est alors qu'on envoya de France, M. Lemaire, comme Gouverneur et ensuite M. Grodet, comme Commissaire général, avec mission de réduire à leur stricte minimum les dépenses de la Colonie. Les uns après les autres les Concessionnaires déposaient leur bilan ; c'était faillite pour les plus faibles, fusion pour les plus fortes et confusion pour toutes. C'est à l'arrivée de M. Lemaire que commencèrent les réductions. On commença par supprimer les indemnités de toute nature ; on augmenta les taxes douanières, enfin on supprima beaucoup de personnel. L'effectif de la milice fut réduit de 1.500 hommes à 700. La Légion de Gendarmerie licenciée ; tous les fonctionnaires ayant plus de 8.000 fr. d'appointements furent renvoyés pour raison budgétaire. Les petits surtout pâtirent de ce nouveau régime. On vit et on voit encore de pauvres diables d'employés locaux, ayant jusqu'à dix ans de bons et loyaux services, licenciés pour la même raison et ainsi mis du jour au lendemain sur le pavé.

Tout ce qui pouvait rapporter au Trésor était bon. Réduction de solde, ordre de recettes sur les appointements des fonctionnaires pour dépenses effectuées par eux dans l'intérêt du service, mais sans autorisation, punitions de retenue de solde, etc.... Les taxes douaniéres furent augmentées dans de fabuleuses proportions. Les concessionnaires trompés dans leurs espérances se syndiquèrent et attaquèrent la Colonie

refusant de payer les sommes prévues par leur cahier des charges. En réponse à l'augmentation des taxes de consommation et douanières, ils doublèrent les prix des denrées et marchandises. Les indigènes, souffrant de cet état de choses, et n'étant plus maintenus par la troupe réduite dans des proportions inconsidérées se révoltèrent, pillèrent des factoreries. Tout le pays est actuellement livré à l'anarchie la plus complète. Il y a de sanglantes rencontres entre indigènes, puis entre indigènes et concessionnaires. Même, ce qui dépasse les bornes, les concessionnaires en sont venus, sur plus d'un point de la Colonie, à se tirer des coups de fusil.

Les rares fonctionnaires restant, à qui on a enlevé toute initiative, tout pouvoir, sont écœurés, découragés et restent inertes dans leurs fonctions non rétribuées.

Dans ces circonstances difficiles, M. Veistroffer prend le Commandement de l'Ogooué, région dans une situation particulièrement critique.

Toutes les maisons étaient fermées de force par plusieurs centaines d'indigènes armés qui menaçaient de brûler les factoreries de la Société du Haut-Ogooué et de la Société des factoreries de N'Djolé et de mettre à mort leurs représentants.

Voici l'origine du conflit. Au fur et à mesure de l'installation des factoreries à N'Djolé, un certain nombre de villages pahouins sont venus se grouper autour de ces établissements, bloquant, pour ainsi dire, les maisons de commerce en établissant une sorte d'octroi et servant d'intermédiaires entre les vendeurs venus du haut fleuve par eau et par terre et les acheteurs, c'est-à-dire les factoreries. Plusieurs milliers de Pahouins vivaient de ce trafic qui leur était très lucratif. Lors de l'ouverture du fleuve au commerce, petit à petit, de nombreux Comptoirs furent établis dans le haut fleuve par les deux Sociétés précitées. Les caravanes et les pirogues cessèrent de venir à N'Djolé pour aller commercer au plus près. Les villages d'ici et des environs furent ruinés. Mettant, pour un instant, un terme à leur querelles intestines, ils se réunirent et profitant de la faiblesse de notre effectif de milice, ils sont résolus, avant de quitter N'Djolé où ils ne peuvent plus vivre, à piller, brûler les factoreries, puis à disparaître dans la brousse, où ils savent bien qu'on n'ira pas les chercher.

J'envoyai exprès sur exprès au chef-lieu et, pour gagner du temps, j'usai d'un stratagème qui me réussit. Je fis réunir les chefs Pahouins à la résidence. Plusieurs parmi les plus vieux me connaissaient depuis

longtemps.... Je les amusai par des palabres interminables, leur racontant des balivernes, leur faisant passer le temps pour attendre les secours que j'avais demandés à Libreville car il était inadmissible qu'on tolérât leurs exigences. On ne pouvait sortir de là que par la répression immédiate qui exigeait maintenant la destruction de tous les villages pahouins du N'Djolé.... Enfin, sur mes rapports, et surtout, il faut bien le dire, sur les plaintes et sous la pression des Commerçants, M. le Commissaire GRODET envoya un officier et trente hommes en attendant l'arrivée des troupes qu'il avait été forcé de demander au Dahomey... Les Commerçants, heureux d'être délivrés, m'envoyèrent des lettres de remerciements que je garde précieusement.

Le 30 mars 1902, M. VEISTROFFER devait quitter définitivement le Congo, pour revenir en France vivre auprès de la famille qu'il s'était fondée, lors de son dernier congé. Le Congo avait rempli sa fonction dans l'Empire colonial français, puisque la jonction était faite sur le Tchad depuis 1900. Peu à peu, d'ailleurs, la crise allait s'atténuer. Mais il était dit que la colonie prendrait toute la vie de son fondateur. M. VEISTROFFER suivit à Paris le convoi de DE BRAZZA, mort à la tâche dans les circonstances qui sont rapportées ci-dessous.

En Septembre 1905, une nouvelle vint nous attrister : M. DE BRAZZA venait de mourir. Je salue la mémoire de celui qui donna le Congo à la France, de celui qui fut mon chef respecté et admiré. M. DE Brazza est décédé de la dyssenterie à l'hôpital de Dakar, le 14 Septembre 1905, au retour d'une mission d'inspection au Congo français. Il eût guéri, s'il n'eût souffert que dans son corps. Cruellement frappé de la vision de son œuvre compromise, comprenant qu'encore une fois s'élevait la séquelle des hommes d'affaires louches et des politiciens intéressés, il s'éteignit, ce grand sacrifié, n'ayant pas eu de la France la reconnaissance qu'il méritait. Je ne parlerai pas de la dernière mission qu'il avait acceptée quelques mois avant sa mort. Je dirai seulement que l'état d'anarchie où se trouvait le Congo et que j'avais signalé dans mes dernières lettres allait s'accentuant. Il fut dénoncé des faits scandaleux, des crimes dont les révélations sensationnelles émurent l'opinion publique en France. Il fallait calmer l'émotion produite. Le Gouvernement pensa que le passé, l'autorité, l'expérience, le nom même de M. DE BRAZZA, pourraient être utiles au Congo français. Il s'adressa à lui. M. DE BRAZZA accepta cette mission extraordinaire. Mais dès les débuts, il se heurta aux mauvais vouloirs des bureaux. Il eût le sentiment, même avant son départ, que le Ministre regrettait de l'avoir choisi et envoyé là-bas. La

conscience d'un tel homme qui comprenait la gravité de sa mission, l'entreprenant de toutes ses forces, de toute son âme, effrayait le Ministère. On lui suscita des ennuis de toute sorte, on mit des entraves à ses enquêtes. Découragé, déprimé, déjà malade avant son départ, il revint, et c'est sur la route du retour qu'il se fit débarquer à Dakar. Il voulait mourir sur la terre africaine. C'est à Dakar qu'il débuta dans sa carrière de marin et commença sa vie d'explorateur, c'est là aussi qu'il exhala le dernier soupir.

Sur cet éloge de son vénéré chef, se ferment les notes de M. Veistroffer. Il avait quitté le Congo trop tôt pour voir le relèvement de la colonie. Et sans doute, les nouveaux devoirs qu'il s'était créés en France le firent-ils moins sensible à la dernière épreuve qui devait atteindre l'œuvre de Brazza : la mutilation territoriale au profit de l'Allemagne. Tous ces temps douloureux sont finis. Et, pour le Congo, les étapes les plus rudes sont aujourd'hui franchies. Les territoires que de Brazza assura à la France avec de si modestes moyens sont devenus le noyau de l'Afrique équatoriale française (A.E.F.), une des pièces maîtresses de notre empire africain.

ATLAS PRÉHISTORIQUE INTERNATIONAL

L'Institut International d'Antropologie dont le siège est à Paris, 15, rue de l'École de Médecine, a entrepris la confection d'un Atlas préhistorique international. M. Deffontaines est chargé de la direction de cette entreprise. Dans une réunion constitutive, le 5 Juin 1923, les principes de l'Atlas ont été définis. Des collaborateurs préhistoriens, géographes et géologues y ont promis leur concours.

L'Atlas ne doit pas être seulement une représentation des faits de géographie humaine préhistorique tels que répartition du peuplement ou des divers outillages. Il doit être aussi un atlas de géographie physique retraçant les conditions du milieu pendant l'époque quaternaire.

On a prévu trois séries de cartes : 1° cartes générales qui seront établies sur des maquettes de base au 1.000.000^{e} et représenteront les conditions physiques au quaternaire : expansion glaciaire, volcanisme, rivages, limites des faunes et des flores, etc.. ;

2° cartes régionales au 320.000^{e} où sera figuré le peuplement local aux diverses époques de la préhistoire ;

3° cartes au 80.000^{e} pour certains petits coins spécialement importants pour le préhistorique comme les vallons des Eyzies, le bassin de Brive, la vallée de la Cau, etc..

Chaque région aura son jeu de cartes particulier correspondant et à sa spécialité préhistorique et à l'état des recherches. Ainsi les plateaux du Limousin n'auront qu'une seule carte pour le paléolithique, mais au néolithique on aura une carte de répartition des mégalithes et stations, une carte d'origine des silex apportés de l'extérieur.

L'Atlas n'a pas la prétention d'être complet, il donnera l'état des connaissances actuelles au point de vue physique et humain. Les cartes régionales ne seront établies que dans les zones où les fouilles et découvertes ont été suffisantes pour permettre l'emploi de la cartographie. Le nombre des cartes s'augmentera au fur et à mesure des recherches. Pour le moment, la commission de l'Atlas ne s'occupe que de travaux préparatoires ; concentration des documents cartographiques de préhistoire publiés, déjà assez nombreux, recherches de collaborateurs qui prendraient la responsabilité des différentes cartes.

P. DEFFONTAINES

La Situation cotonnière aux Etats-Unis en 1923

Le Journal *Le Commerce et l'Industrie de Gand*, bulletin officiel de la Chambre de Commerce de cette ville, donne dans son numéro du 27 Juillet 1923 des renseignements sur l'industrie cotonnière américaine.

Nous en détachons les notes suivantes qui intéresseront plus particulièrement le géographe.

On constate depuis quelque temps aux États-Unis un phénoméne qui s'accentue de plus en plus : le déplacement de l'industrie cotonnière du Nord vers les États du Sud. Il y a quelques jours à peine, une usine entière, avec toutes ses machines, quitta la Nouvelle Angleterre pour s'installer dans le Tennessee.

La raison de ce déplacement tient à l'avantage d'être dans les centres de cultures et à la main-d'œuvre meilleur marché des nègres. Les usines du Nord gardent sans doute l'avantage d'être plus près des pays consommateurs; elles ont une main-d'œuvre plus entraînée et plus qualifiée et les produits de la Nouvelle Angleterre sont généralement de meilleure qualité que ceux du Sud.

A la date du 31 Mars 1923 le nombre de broches dans ce qu'on est convenu d'appeler les États du Sud représentait 78 % de celui que compte le Nord. Mais, pendant ce même mois de Mars, le Sud avait en activité une plus forte proportion de broches et qui travaillèrent davantage. Le nombre des broches-heures du Sud a dépassé d'un sixième celui du Nord.

Les contrastes entre les progrés réalisés entre ces deux régions concurrentes s'accentuent.

Bien que le Nord se fût rapidement relevé de la crise de 1920, il n'a pas encore retrouvé une production égale à celle qu'il avait avant la crise. En Avril dernier, il consommait 214.000 balles soit 23 % de moins que son record le plus élevé en Mars 1916. Dans le Sud, au contraire, la consommation grandit de jour en jour. En Avril, elle s'éleva à 364.000 balles dépassant de 4 % le point culminant qui avait été atteint en Mai 1917.

L'activité des broches est infiniment plus grande dans le Sud que dans le Nord. En Mars dernier, le nombre d'heures passées dans le Sud par une broche pour consommer une balle de coton était inférieur d'un tiers au temps que mettait à la même besogne une broche dans le Nord.

De 1899 à 1919 (dernière année pour laquelle il existe des statistiques exactes) la production annuelle en filés passa aux États-Unis de 1467 millions de balles à 2347 millions, Au cours de cette année 1919, le Sud intervenait déjà dans cette production pour une part plus élevée que le Nord, 1351 millions de balles contre 996 millions.

Il en résulte pour les États du Sud une question angoissante, c'est le manque de main-d'œuvre rurale. En effet, s'il y a migration des industries vers le Sud, il y a d'autre part migration de la main-d'œuvre nègre vers les villes industrielles du Nord à très hauts salaires. Cette absence de main-d'œuvre sera particulièrement criante cette année 1923 où. par suite de pluies de printemps abondantes, la récolte est remplie de mauvaises herbes, ce qui doublera le travail.

Une statistique dressée par l'Association des banquiers de Géorgie montre, qu'en trois années et demie, 229.000 nègres ont émigré de Géorgie vers le Nord dont 77.500 dans les premiers mois de 1923.

Cette émigration des « fermiers » vers la ville s'explique facilement par l'énorme différence entre le salaire des usines et le gain des cultures. L'Américan Cotton Association a calculé qu'il fallait l'équivalent du prix de 762 œufs pour payer le salaire d'un ouvrier plâtrier pour une journée de huit heures, et qu'il fallait plus de 17 boisseaux de maïs, ce qui représente la production annuelle d'un demi-acre, pour payer la journée d'un maçon. Pour payer le salaire journalier d'un peintre il faut 23 poulets et pour un plombier 42 livres de beurre.

Il est tout naturel que beaucoup des petits fermiers qui, pour la plupart, sont nègres émigrent vers le Nord. Les ouvriers agricoles partent encore plus facilement. ils ne peuvent êtres payés par le cultivateur que 5 à 10 cents l'heure, alors qu'ils peuvent recevoir en ville de 50 cents à 1 dollar 50.

P. DEFFONTAINES.

UNE EXCURSION de la SOCIÉTÉ de GÉOGRAPHIE de LILLE EN SLOVÉNIE

Cette année la Société de Géographie a repris l'une de ses meilleures traditions d'avant guerre : elle a organisé une excursion, disons pour être plus exact, un voyage qui devait durer trois à quatre semaines. Répondant au vœu qu'avait exprimé, ici même, en une conférence dont vous n'avez pas perdu le souvenir, notre distingué collègue, M. Haumant, professeur à l'Université de Paris, la Commission des Excursions de la Société a offert de conduire ses membres en un pays très ancien qui, depuis l'issue de la guerre 1914-1918, a retrouvé avec la liberté une jeunesse nouvelle, la Slovénie. N'était-ce pas aventureux ? Trouverait-on des voyageurs pour entreprendre une si lointaine expédition ? Les prudents de la Commission des Excursions en avaient douté et la première fois que j'avais émis l'idée d'un tel voyage, au sortir de la conférence que fit Mgr Beaupin au mois de février dernier, je m'étais heurté à une foule d'objections. L'idée prit cependant corps grâce à l'esprit d'entreprise et au dévouement bien connu de M. Auguste Schotsmans et, le 12 août dernier, vingt membres de la Société se trouvaient réunis en gare de Lille : ils partaient pour la Slovénie.

C'est de ce voyage que j'ai mission de parler ce soir. J'ai dit mission : car je ne parlerai pas en mon nom : je ne serai ici que l'interprète de mes compagnons de voyage, interprète aussi fidèle que faire se pourra ; j'essayerai de vous faire participer aux jouissances intellectuelles, aux émotions esthétiques que nous avons éprouvées en visitant un pays où il y a beaucoup à apprendre, beaucoup aussi à admirer ; je voudrais surtout vous voir goûter les satisfactions d'un ordre plus relevé que nous avons éprouvées en pénétrant dans l'intimité d'un peuple animé à l'égard de la France des sentiments de la plus vive reconnaissance puisqu'il lui doit sa liberté.

***

La Slovénie ne jouit d'une existence indépendante que depuis la fin de la grande guerre, depuis le 1er décembre 1918. Elle comprend dans son état présent la moitié de la Styrie, la moitié de la Carinthie et toute la Carniole. Pays de montagnes aux aspects les plus pittoresques, elle est dans sa partie principale située dans l'angle que forment la chaîne des Karawanken, prolongement ouest-est des Alpes Carniques et les Alpes Juliennes qui

filent du nord-ouest au sud-est parallèlement à l'Adriatique. Elle déborde seulement dans sa partie orientale le massif de Pohorje qui continue les Karawanken pour comprendre une portion de la vallée de la Drave. Au sommet de cet angle se trouve le massif du Triglav qui de son point culminant, à 2800 mètres, domine tout le pays. Entre ces énormes masses calcaires tapissées d'arbres à leurs parties inférieures mais entièrement dénudées sur leurs sommets, la Save et ses affluents ont frayé leur cours. Les vallées sont tantôt encaissées dans d'étroites gorges, tantôt elles sont assez larges pour faire place à une ville. Des villages s'accrochent de ci de là au flanc de la montagne dans des nids de verdure. Dans le fond, la rivière ou plutôt le torrent coule avec un fracas impétueux, tout blanc d'écume d'où le nom donné à la rivière et à plusieurs de ses affluents, la Save qui veut dire la blanche. Que le touriste s'engage dans ces vallées, qu'il les remonte comme nous l'avons fait, ce seront des sites tour à tour grandioses et ravissants qui se découvriront à ses yeux. Où cesse la montagne sont des bassins d'effondrement occupés autrefois par des lacs, aujourd'hui des plaines fertiles, tels les bassins de Celje, de Ljubljana. Le sol n'y est pas encore tout à fait stable ; de temps à autre des tremblements de terre le secouent ; quinze jours avant notre arrivée il s'en était produit un à Ljubljana mais tout à fait bénin ; par contre il y en eut qui furent très graves, tel celui de 1895 qui ruina une partie de la ville.

La Slovénie est un pays riche. Ses plaines produisent d'abondantes céréales, ses coteaux sont tapissés de vignes qui donnent un vin délicieux ; ses pâturages nourrissent des bœufs, des moutons, des porcs en grand nombre. Sur ses montagnes des forêts couvrent une étendue de 680.000 hectares ; chaque année on coupe environ 2 millions de mètres cubes de bois qui servent au chauffage, à la construction, à l'ébénisterie. Les chutes d'eau nombreuses et puissantes qu'on utilisera toujours davantage, sont exploitées par un grand nombre d'usines électriques et mettent en mouvement des tissages et fabriques diverses. Actuellement elles fournissent 70.836 chevaux vapeur, mais on estime qu'elles en produiront 250.000. Son sous-sol recèle assez de charbon pour qu'on compte en extraire chaque année un million et demi de tonnes. Les importantes mines de mercure d'Idria, une des richesses du pays, sont malheureusement passées à l'Italie. La présence de la houille blanche et de la houille noire a permis de créer divers établissements industriels importants où sont travaillés le fer, le bois, le cuir, le coton. Ce qui manque à la Slovénie pour qu'elle atteigne le degré de prospérité auquel elle a droit, c'est une bonne organisation économique. Songez que lors de notre passage au mois d'août dernier, tandis que la récolte de blé en 1922 avait été déficitaire dans l'Europe occidentale, ce pays possédait encore un stock important de blé, et ce qui était plus extraordinaire, c'était que le pain y coûtait plus cher que chez nous ! A ce fait il y a une explication : avant la guerre le Slovène avait sa vie économique orientée vers l'Autriche et l'Allemagne ; aujourd'hui, coupé comme il l'est de l'Autriche, il faut qu'il s'ouvre de nouveaux débouchés ; il doit en particulier songer a conquérir les marchés de

la Yougoslavie et cela ne se fait pas en un jour. Ajoutez à cela que peu favorisée par l'Autriche aussi longtemps qu'elle a été sous sa domination, la Slovénie n'a pas été dotée de toutes les routes et chemins de fer nécessaires pour favoriser son expansion économique. Il lui faut donc avant tout perfectionner son outillage industriel et commercial. Mais quand ce sera achevé. quand sera terminé cet effort d'adaptation aux nécessités nouvelles, quand sera modifiée une législation financière qui par la trop étroite surveillance qu'elle exerce sur les mouvements de capitaux entrave singulièrement les affaires (n'amène t-elle pas des industriels à emprunter à des taux de 20 % par exemple ?). alors la Slovénie jouera dans la nation yougoslave un rôle économique considérable, rôle qui sera en proportion avec ses ressources et avec la laborieuse et intelligente activité de ses habitants.

Les Slovènes sont un peuple très ancien. Yougoslaves, c'est-à-dire slaves du sud aussi bien que les Serbes et les Croates leurs voisins, aujourd'hui leurs compatriotes, ils sont comme eux arrivés dans l'Europe centrale lors des grandes migrations de peuples du début du Moyen Age. Au VIe siècle ils occupent les régions évacuées par les Lombards qui s'acheminent vers les plaines ensoleillées de l'Italie ; ils remontent les vallées de la Save. de la Drave, de la Mur; peu à peu les Slovènes ou Wendes gagnent toutes les provinces alpines jusqu'au Tyrol et au pays de Salzbourg. Ils sont indépendants. Mais au milieu du VIIIe siècle, menacés par les Avars. ils appellent à leur aide leurs voisins germains, les Bavarois. D'abord protégés les Slovènes sont ensuite asservis par ceux qui sont venus à leur secours : c'est ainsi qu'ils passent sous la domination germanique pour y demeurer jusqu'à nos jours. Il ne pouvait suffire aux Allemands de les dominer : ils ont voulu les absorber : des colons germains se sont insinués chez les Slovènes, et prenant naturellement possession des meilleures terres ils ont peu à peu fait reculer l'élément slovène. Les invasions turques qui ont suivi la chute de Constantinople en 1453, eurent entre autres effets, celui d'arrêter net cette colonisation germanique. L'Allemand cessa d'être attiré par ces riches vallées que parcouraient périodiquement, comme un torrent dévastateur. les hordes turques ; le paysan slovène demeura seul pour défendre son foyer ; il servit en même temps de rempart à l'Europe et à la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane. Uni par la communauté de race, de religion et d'intérêt à ses voisins les Croates, il organisa avec eux la résistance. L'approche de l'ennemi était-elle signalée, aussitôt de grands feux allumés sur les montagnes en transmettaient la sinistre nouvelle ; vieillards, femmes et enfants entraînant avec eux les bestiaux, la principale richesse du paysan. se réfugiaient dans les camps fortifiés établis sur les hauteurs autour des modestes chapelles qui aujourd'hui encore les couronnent. Le fond des vallées était balayé comme par une trombe par la cavalerie ennemie ; alors commençait une guerre d'embuscades où de rudes pertes étaient infligées à l'envahisseur. Ce fut l'époque des hauts faits, des brillants exploits, le temps des gestes épiques dont le souvenir s'est perpétué dans des légendes, des ballades, des chants qui sont venus jusqu'à nous gardant dans leur poésie et leur mélodie l'âme de ce vaillant peuple.

Les luttes religieuses qui, au XVIe siècle, ont ébranlé l'Europe centrale, n'ont pas été épargnées à ces régions ; par un singulier détour elles ont servi l'idée nationale slovène. Les luthériens d'une part se sont efforcés de répandre leurs doctrines par des discours, des écrits en slovène ; pour les combattre les prédicateurs catholiques ont à leur tour parlé et écrit le slovène. Ainsi s'est enrichie la littérature nationale. Quand, au XVIIe siècle, prit fin l'ère des invasions turques, quand, à la suite de la victoire de Jean Sobieski sous les murs de Vienne, en 1683, l'Europe chrétienne commença de respirer, la nation slovène se trouva assez vivace pour résister au nouvel effort de germanisation que tenta, au XVIIIe siècle, le gouvernement centralisateur des Habsbourgs d'Autriche.

A l'époque de Napoléon elle acheva d'avoir conscience d'elle même. Vainqueur pour la quatrième fois de l'Autriche en 1809, l'empereur des Français lui avait enlevé la Croatie, l'Istrie, la Carinthie, la Carniole pour former avec la Dalmatie une province nouvelle de son Grand Empire : les Provinces Illyriennes. En administrateurs intelligents, soucieux de préparer la prospérité des populations qu'ils gouvernaient en même temps que de créer de faciles communications entre toutes les parties de l'Empire français, Marmont, le duc de Raguse, et, après lui, le général Bertrand préposés au gouvernement de ces lointaines provinces, firent construire des routes, jeter des ponts, creuser ou améliorer les ports. Les travaux publics furent poussés avec une telle activité pendant les six années que dura le régime français, que lorsqu'après 1815 l'empereur d'Autriche eut recouvré ces régions, il ne put se tenir de dire ces mots que nous avons entendu plus d'une fois répéter en Slovénie : « Quel dommage que Napoléon et ses agents ne soient pas restés ici trois ans de plus ; il ne m'aurait plus rien resté à faire ». Ce qui resta à faire, le resta pendant tout le XIXe siècle et même le XXe, à peu près aussi longtemps que dura l'administration autrichienne.

Les Français firent mieux que de travailler à la prospérité matérielle du pays. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont toujours les apôtres, les serviteurs d'une idée bonne ou mauvaise ; au commencement du XIXe siècle ils servirent partout l'idée nationale. La création de régiments où se rencontraient des habitants de toutes les parties de la région slovène, l'établissement d'écoles où la langue slovène longtemps proscrite se retrouva en honneur, l'existence d'un journal le « *Télégraphe Illyrien* » écrit en quatre langues dont la slovène, journal que nous montra avec un religieux respect le bibliothécaire de Ljubljana, tout cela donna aux Slovènes le sentiment de leur unité foncière, le désir de leur indépendance. Dès lors les Français leur apparurent comme les grands bienfaiteurs de la nation slovène. « Ils ont fait plus de bien en six ans que les Habsbourgs en six siècles » dira un franciscain de Karlovats. Et le fameux poète slovène, le prêtre Vodnik était l'interprète des sentiments de ses compatriotes quand dans son hymne qui aujourd'hui encore retentit partout sur la terre slovène, il célébrait Napoléon, le régénérateur de la nation yougo-slave :

« Napoléon a dit : Réveille toi Illyrie. Elle s'éveille.

» Quatorze siècles la mousse l'a recouverte ; aujourd'hui Napoléon veut
» qu'elle secoue sa poussière.

» Le Grec et le Latin l'appellent l'Illyrie ; mais tous ses fils l'appellent la
» Slovénie....

» Chez les Slovènes pénètre Napoléon ; une génération s'élance de la terre.

» Appuyé d'une main sur la Gaule, je donne l'autre à la Grèce pour la
» sauver.

» Au centre de l'Europe est l'Illyrie ; l'Illyrie sera le joyau du monde ».

Les années ont passé ; le souvenir du grand empereur des Français ne s'est pas effacé ; il est demeuré très vivant là-bas ; quand on l'évoque, se manifestent aussitôt chez les Slovènes, nous l'avons constaté, des sentiments de profonde gratitude et de vive reconnaissance. Les idées de liberté et d'indépendance que dans ses plis le drapeau français avait apportées en Slovénie, y sont demeurées après qu'il en eut disparu. En dépit de la réaction autrichienne elles ont achevé de grandir et de se fortifier dans la littérature slovène. Des prêtres comme Vodnik, des évêques comme Antoine Slomsek, des hommes politiques, des littérateurs comme Preseren, Stritar s'en firent les apôtres. En vain le gouvernement de Vienne s'est-il efforcé de les étouffer ; elles ont résisté à toutes les oppressions s'affirmant toujours davantage, aspirant au jour où elles s'épanouiraient complètement. C'est ce jour qu'a fait luire la victoire des alliés en 1918. Définitivement affranchie du joug allemand la Slovénie s'est unie le 1er décembre 1918 à la Serbie et à la Croatie pour former le royaume serbo-croate-slovène.

A vrai dire, si une Slovénie existe aujourd'hui, il s'en faut que tous les Slovènes soient affranchis : sur un million qu'ils sont, 400.000 environ sont encore sous la domination étrangère. Le bassin de Celovec (Klagenfurt) habité en majorité par des Slovènes est, après un plébiscite, demeuré incorporé à l'Autriche. L'Italie a revendiqué et a fini par obtenir, en 1919, l'Istrie entière et la région de Goritz ; elle s'est établie à Trieste où la population de la ville peut être en majorité italienne, mais où les faubourgs sont tout à fait slovènes ; vous savez par quelles voies elle est arrivée aussi à Fiume le port naturel de la Slovénie. Cette annexion déguisée de Fiume a créé une question très irritante entre l'Italie et l'Etat serbo-croate-slovène. Il y a quelques mois à peine, au temps de notre séjour, on craignait d'en voir sortir un conflit armé. Le conflit pour le moment semble écarté ; d'après un accord qui vient d'être conclu, Fiume resterait italien. Il n'en reste pas moins que ces acquisitions italiennes ont suscité un vif mécontentement en Slovénie, mécontentement dont nous avons eu plus d'un écho ; le sentiment national est froissé ; pour un rien les fusils partiraient seuls. La frontière italo-slovène est comme une des lignes de fracture, un des points faibles de l'Europe politique.

Est-ce que du moins le royaume serbo-croate-slovène dont fait partie la Slovénie, est viable ? On a pu se poser la question au lendemain de sa

formation. Les peuples qui le constituent sont sans doute de même race ; mais ils ont vécu séparés pendant de si longues périodes, sous des dominations si différentes, ils ont subi des influences si diverses qu'il était permis de se demander dans quelle mesure ils parviendraient à s'unir. Tandis que les Slovènes avaient fait partie des Etats héréditaires de la maison d'Autriche, les Croates avaient dépendu de Budapest et de la couronne de Hongrie ; les Serbes, restés libres plus longtemps, avaient été conquis par les Turcs et peu à peu, au cours du XIXe siècle, ils avaient recouvré leur indépendance. Ajoutez à cela les différences de religion : les Slovènes et les Croates sont catholiques ; les Serbes appartiennent en majeure partie à la religion orthodoxe ; les premiers sont de civilisation latine, les derniers de civilisation grecque. Il y eut au début des fautes commises. Les Serbes qui venaient de s'accroître de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Macédoine et du Monténégro, qui étaient exacerbés par les longues souffrances de la guerre, avaient tendance à considérer comme des pays conquis les régions détachées de l'Autriche ; d'autre part les Slovènes et les Croates jaloux de leur liberté n'entendaient pas avoir échappé à la tyrannie germanique pour passer sous la tutelle serbe : le royaume nouveau n'était pas serbe, mais serbo-croate-slovène. A la tendance centralisatrice de Belgrade s'opposa un mouvement autonomiste, voire séparatiste partant de Zagreb et de Ljubljana, mouvement tendant à défendre les intérêts économiques, à sauvegarder les libertés provinciales et religieuses. Ces difficultés inévitables, on peut le dire, sont maintenant en voie de solution. Nous avons pu nous en rendre compte. Tandis que nous nous trouvions à Ljubljana se tenaient en cette ville les assises d'un grand congrès catholique slovène ; c'était la première fois qu'elles avaient lieu depuis la guerre, la première fois par conséquent depuis la création du nouvel État. Il fut l'occasion d'une splendide manifestation loyaliste. Au programme du congrès était inscrit le défilé d'un immense cortège formé de délégations des villes et villages slovènes conduites le plus souvent par leur maire et leur curé. Le roi Alexandre arriva de Bled où il était en villégiature pour assister au défilé ; ce fut pour lui une manière de passer en revue le peuple slovène. Chaque fois qu'un groupe paraissait devant la tribune royale on entendait des acclamations enthousiastes. Au *juvio* traditionnel (notre *vivat*) se mêlaient les cris rauques et stridents des montagnards qui, à la manière de leurs ancêtres, rendaient hommage à leur souverain. Cette journée où d'aucuns craignaient de voir s'affirmer des tendances séparatistes, resserra les liens d'affection qui unissaient le roi serbe et son peuple slovène. Alexandre, d'une part, put voir ce que ce pays représentait de force intellectuelle et d'énergie morale, combien était vivante sa foi religieuse ; par contre la Slovénie lui engagea sa fidélité ; « journée historique, me disait l'un de mes collègues de l'Université de Ljubljana, journée qui contribuera à rendre plus solide l'union des Serbes, des Croates et des Slovènes ». Cette union est des plus importantes pour nous ; car il ne nous est pas

indifférent qu'aux portes de l'Europe centrale et méridionale, sur les frontières du germanisme toujours menaçant soient constitués en État puissant des peuples auxquels nous attachent les plus vifs sentiments d'amitié.

Que cette amitié soit profonde chez les Slovènes, nous avons été à même de le constater au cours de notre séjour chez eux. Sans que nous ayons particulièrement à nous plaindre, notre passage en Autriche a été celui d'étrangers auxquels on accorde de la politesse, mais rien de plus, En Slovénie nous nous sommes trouvés au contraire sur une terre amie où tous s'ingéniaient à nous faire fête. Voulez-vous savoir de quel prestige nous y jouissons ; écoutez la lecture de ces lignes qui m'étaient écrites de Slovénie ; tout en y faisant la part d'un enthousiasme juvénile vous y entendrez l'écho de ce qu'évoque là bas le mot de France : " Vous ne savez pas, m'était-il écrit, tout ce que nous sentons en voyant un Français. On l'examine curieusement comme si l'on s'était attendu à voir un homme surnaturel. On est heureux s'il vous regarde, s'il vous parle. Quand il prononce le mot France, alors s'ouvre devant nous tout un monde enchanté plein de beauté et de charme. Ah ! qu'on voudrait aller là bas dans ce pays de nos rêves! " Ce crédit, ce prestige, à qui le devons-nous sinon aux grands souvenirs du passé, à cette œuvre de Napoléon et de ses auxiliaires dont je vous parlais tout à l'heure, au rayonnement incomparable de la civilisation de la France, de ses lettres, de son art, surtout à nos soldats, à nos officiers de la grande guerre qui par leur héroïque vaillance n'ont pas seulement préservé notre pays de la ruine, mais ont brisé les chaînes de ces peuples asservis. D'avoir été libérés par notre victoire les Slovènes nous gardent la plus fraternelle reconnaissance.

Pour entretenir le culte du souvenir, pour le protéger contre les calomnies que ne manquent pas de propager nos ennemis, pour propager les idées françaises ont été fondés, dans les principales villes, des cercles où se parle le français, où se lisent les journaux, les revues, les livres français. Plaise à Dieu qu'on n'y trouve jamais que le meilleur de notre littérature ! Et vous me permettrez de vous dire en passant quel immense service vous rendriez à la cause française le jour où voulant désencombrer vos bibliothèques de revues, de livres, vous les destineriez à ces cercles. Les Comités de l'*Alliance française* ou des *Amitiés catholiques françaises* sont tout à votre disposition pour vous servir d'intermédiaires. Un Français député par notre gouvernement pour enseigner la littérature française à l'Université de Ljubljana, M. Tesnières, est comme la cheville ouvrière de ces cercles. Avec le plus grand dévouement, dévouement auquel je me plais à rendre ici hommage, il s'emploie à faire connaître, à faire aimer notre pays. En Slovénie il nous a été d'un singulier secours. Grâce à lui les Cercles français nous ont ménagé partout où nous sommes passés les plus cordiales réceptions ; ils ont tout disposé pour que nous soit révélé en un court séjour tout ce qu'offrait d'intéressant leur pays ; surtout ils nous ont permis de connaître l'âme slovène, âme sensible et délicate, amie de la mesure et de la distinction, de l'ordre et de l'harmonie, âme sœur de l'âme française ; la connaître ce fut pour nous l'aimer.

*
* *

C'est Maribor qui a été notre première étape en Slovénie. Cette ville de trente mille habitants est la seconde de la province. Située sur la Drave qui est déjà une rivière considérable, elle est le centre économique de toute la région, d'où son importance. Nous étions attendus. Le Tabor, le journal de Maribor, avait annoncé notre arrivée par un article enthousiaste qui se terminait par ce mot : Vive la France immortelle! M. Gasparin, secrétaire du Cercle français, était venu au devant de nous avec plusieurs de ses collègues. Après nous avoir casé en de confortables hôtels, il nous conduit immédiatement à l'Exposition industrielle et agricole qui vient de s'ouvrir. Ce nous est une excellente occasion pour avoir une prompte idée de la valeur économique du pays. Nous y sommes reçus par le Comité directeur de l'Exposition, et guidés par lui nous allons de stand en stand. Chacun s'attarde suivant ses goûts : celui-ci contemple les admirables fleurs, les roses, les œillets et les romarins provenant des établissements d'horticulture de Mr Dzamonja, celui-là aux travaux d'ébénisterie et de corroierie. Avec fierté on nous montre tout un mobilier fait des matériaux du pont construit au temps de Napoléon, pont remplacé récemment par un autre en fer. Comme il convient, les dames se laissent arrêter et séduire par des dentelles, des broderies, que sais-je. Un groupe d'artistes de Maribor exposent des tableaux où sont très bien rendus des paysages slovènes baignés dans une atmosphère de douce mélancolie. De l'Exposition nous passons au Musée où sont précieusement gardés les souvenirs des époques celtique et romaine retrouvés au pied du Kozjak (le Posruck), le massif qui domine Maribor au nord-ouest.

Cette ville dont les grandes artères traversées par d'étroites rues se coupent presque à angle droit, a ses principaux centres en deux places : l'une où est la cathédrale, porte le nom de l'évêque de Maribor, Antoine Slomsek, un des grands apôtres de la cause slovène au XIXème siècle ; l'autre où est l'Hôtel de Ville, est décorée d'une colonne surmontée d'une statue de la Vierge Immaculée. L'église franciscaine dont l'imposante masse attire de partout les regards et qui. à l'intérieur, est très luxueusement décorée, a été, sous la domination autrichienne, l'un des principaux centres de la résistance slovène ; elle n'a jamais été connue à Maribor que sous le nom d'église slovène. Des parcs, des jardins où sont construites des villas, donnent à la ville une véritable enceinte de verdure. C'est dans une des avenues qui mènent vers ces jardins que se trouve le Cercle français. Là nous a été préparée la plus charmante, la plus cordiale des réceptions. Les membres du Cercle français, messieurs, dames, jeunes gens, jeunes filles nous y accueillent dans une salle décorée de fleurs. Au nom de ses collègues M. Gasparin nous souhaite la bienvenue et nous offre avec un bouquet d'œillets rouges et de romarins un superbe album de vues alpestres. De là nous partons tous ensemble pour le Calvaire, éminence qui se dresse en pleine campagne et qui est surmontée d'une chapelle toute blanche ; encore que déjà les ombres s'étendent sur la vallée,

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae

on voit s'étaler vers l'est la vallée de la Drave tandis qu'à l'ouest se dresse le

massif du Pohorje. Quand il fait nuit, il nous faut descendre à travers les vignes dans ce que j'appellerai le laboratoire du directeur de l'Ecole de viticulture, M. Zmavc, des caves où nous sont servis les meilleurs crus tandis que se font entendre des chants slovènes. Au chant national slovène nous répondons par notre "Marseillaise", par notre vieux *vivat* flamand ; la soirée s'achève sur la délicieuse berceuse du « petit Quinquin », qui obtient auprès des Slovènes le plus vif succès.

Le lendemain, des autos nous emmènent à Fala, à 16 kilomètres de Maribor. Là se trouve une usine hydro-électrique, l'une des plus importantes de la Slovénie. Six dynamos actionnées par la chute de la Drave produiront bientôt 60.000 chevaux. Les 3/4 de l'énergie actuelle sont absorbés par la fabrique d'azote, de carbure de calcium et de cyanhamide établie à Ruse sur la rive gauche de la Drave, une des grandes fabriques de nitrogène de l'Europe ; elle ne consomme rien moins que 1500 wagons d'anthracite anglais pour la fabrication du carbure de calcium. Pour aller de Fala à Ruse nous franchissons la Drave au moyen d'un radeau sur lequel a pris place notre auto. La rentrée à Maribor s'effectue par le pont de fer qui a remplacé l'antique pont de Napoléon débité aujourd'hui en lits, armoires, tables etc...

Rogaska Slatina où nous nous rendons de Maribor, est ce que j'oserai appeler, toute proportion gardée, le Vichy slovène. Située à peu de distance de la grande ligne de chemin de fer Maribor-Ljubljana à laquelle la réunit à Grobelno un chemin de fer d'intérêt local, cette ville d'eaux cachée au fond d'un vallon dans le plus frais décor qui se puisse rêver, voit chaque année affluer chez elle de toutes les parties de la Yougoslavie un grand nombre de visiteurs. Pour recevoir ces hôtes et les distraire ont été construits de splendides hôtels munis de salles de danse, de spectacle ; un parc superbe a été aménagé pour soigner les malades, car il y en a ; des établissements de bain, de douches ont été organisés avec un très suffisant confort. Bref l'Etat qui est l'unique propriétaire de la station, n'a rien négligé pour rendre le séjour des plus agréables. Le directeur de tous les établissements, M. Ster, nous fait lui-même l'honneur des diverses installations après nous y avoir reçus très gracieusement dans toute la force du terme et nous avoir offert un somptueux banquet présidé par M. Franzen, le maire de la ville. C'est dans ce site où tout invite au calme et au repos que vient de terminer ses jours, au commencement de décembre, le grand poète slovène Stritar qui a puissamment contribué à élargir l'horizon intellectuel de ses compatriotes en leur faisant prendre contact avec les diverses littératures européennes, notamment avec la littérature française. Si ses infirmités ne lui avaient interdit de nous recevoir, nous n'aurions pas manqué d'aller porter le tribut de nos hommages à celui qui avait si heureusement orienté les siens vers notre idéal intellectuel. C'est dans des conditions très modérées que l'Etat yougoslave exploite les divers établissements que nous avons visités ; les bénéfices qu'il en retire, ceux que lui rapporte la vente de l'eau minérale, et on vend plus de 3 millions de bouteilles par an de cette eau excellente qu'on rencontre partout en Slovénie,

sont en partie employés à couvrir les frais d'une maison d'invalides. Les déshérités de la fortune ont ainsi part aux douceurs de ce séjour enchanteur.

De Rogaska Slatina nous gagnons Celje une vieille station romaine sur les bords de la Savinja, un affluent de la Save. Il ne faut pas se promener longtemps dans ses rues, sur ses places, près des remparts pour ne pas remarquer encastrés dans les murailles ici un fragment d'inscription, là un torse de statue, un autel qui nous révélent les origines romaines de la cité. La ville est dominée par un énorme château féodal construit au sommet d'une colline sur la rive droite de la rivière, donjon imposant où résidaient les comtes de Cilly et d'où ils commandaient tout le pays. Plusieurs de ces grands seigneurs féodaux eurent une fin tragique, notamment celui qui périt, en 1456, assassiné par Ladislas, roi de Hongrie, au temps où les Turcs étaient venus assiéger Belgrade. Une des chapelles latérales de la principale église de Celje est la chapelle funéraire des comtes ; en une autre église sont conservés les crânes des seigneurs. L'église de Celje est dédiée à saint Florian, un des grands saints slovènes qui est particulièrement invoqué en cas d'incendie. Un tableau votif du XVIIe siècle, conservé dans l'église, nous montre le saint armé d'un seau et luttant contre un incendie qui dévore la ville, tableau intéressant parce qu'il nous représente la ville telle qu'elle était encore à cette époque, munie de son mur d'enceinte flanqué de tours, mur construit pour la préserver des invasions turques. De ces tours quelques unes sont encore conservées. Un parc admirablement planté, surtout les bains de la Savinja ont donné à Celje une grande réputation en toute la Slovénie. M. Ivan Senekovic, directeur de la police et secrétaire du cercle français, se fait notre guide très complaisant ; le soir il nous conduit au Cercle français où, comme à Maribor, la plus sympathique des réceptions nous est faite. Au nom de M. le bourgmestre, M. le professeur Zitch, qui connaît excellemment le passé de son pays, nous souhaite la bienvenue dans les termes les plus exquis. Il nous rappelle entre autres choses qu'une princesse de France, une fille de Charles VII, faillit épouser un comte de Cilly.

Un arrêt à Trbovlje (Trifail), la visite des mines de houille qui s'y trouvent, était prévue dans notre programme ; mais ce qui n'était pas prévu, c'était un mal qui sévit en cette région comme ailleurs, la grève des mineurs. Force nous fut d'omettre cette excursion que nous eût permis de connaître les procédés d'extraction en usage ici. De Celje nous filons droit sur Ljubljana,

Ljubljana, la capitale de la Slovénie, siège du gouvernement provincial, est aujourd'hui une ville de 70.000 habitants. Ancienne station romaine sur la grande route qui conduisait du Danube à l'Adriatique (elle s'appelait alors Emona), elle vécut d'abord resserrée dans une île que formaient deux bras de la Ljubanica, un affluent de la Save ; elle était dominée par une colline escarpée que couronna au Moyen Age un château fort. Avec le temps la ville a franchi la Ljubanica envahissant peu à peu le marais. autrefois un lac énorme où les premiers habitants du pays avaient construit des habitations sur pilotis. La cité moderne aux larges avenues, aux belles

églises, aux monuments imposants compte beaucoup d'édifices neufs. Les uns ont été construits au lendemain du tremblement de terre de 1895 qui, je vous le disais, a ruiné une partie de la ville ; les autres l'ont été depuis que le pays a été libéré de la domination allemande. Jaloux d'avoir une capitale digne d'eux les Slovènes n'ont pas hésité à entreprendre de grandioses constructions, à en faire élever par les compagnies et les sociétés privées. Cette partie de la ville est peut-être un peu trop neuve ; mais laissons le temps exercer sur ces monuments sa bienfaisante action, achever d'embellir ce qu'un art intelligent a commencé. Le Ljubljana moderne est entouré d'une couronne de bosquets, de parcs comme celui de Tivoli où nous reçoit le Cercle français. La réunion est présidée par le distingué consul de France, M. Flach. C'est sous l'aimable et érudite direction de M. Tesnières que nous parcourons Ljublejana. Tour à tour nous visitons une fabrique de cloches de bronze qui repeuple aujourd'hui la plupart des clochers slovènes, croates ou serbes vidés par la guerre, une très importante brasserie, une exposition de dentelles qui fait la joie des dames et même des messieurs. M. F. Kos, directeur du Musée, nous montre ses collections où sont réunis beaucoup de souvenirs des époques préromaine et romaine ; sont particulièrement intéressants les divers types de costumes slovènes exposés ici, types qui varient aujourd'hui encore d'un village à l'autre. L'une des salles du Musée a été réservée au Cercle français où les Slovènes viennent se ravitailler intellectuellement, se nourrir de notre littérature. Le très sympathique bibliothécaire, M. Detelo, se plut à nous étaler ses richesses. M. le professeur Gavazzi, directeur de l'Institut de Géographie de l'Université, nous reçoit dans son laboratoire ; nous y voyons entre autres choses ces animaux très curieux des grottes de Postojna, les protées, qui, à force de vivre dans l'obscurité, ont perdu complètement l'usage de la vue.

Tandis que nous nous trouvions à Ljubljana, s'y tenait le congrès catholique qui provoqua cette manifestation loyaliste dont je parlais tout à l'heure, manifestation qui nous fournit un spectacle incomparable. De toutes les villes, de tous les villages de Slovénie étaient arrivées des délégations dont beaucoup de membres avaient revêtu le costume national, costumes très différents, les uns aux couleurs éclatantes où brillaient des bijoux précieux, les autres aux tonalités plus discrètes. Le tout constituait un ensemble des plus pittoresques. Les sociétés de gymnastique, les Orels, qui comprennent 2.000 jeunes gens et 800 jeunes filles, sont aussi sur pied. Un splendide cortège s'ébranle au son des cloches, au tonnerre du canon ; il parcourt les rues dont les édifices publics ou privés sont somptueusement pavoisés. Du sommet du château on pouvait voir la masse populaire groupée sur la place du Congrès où le nonce célébrait la messe en présence du roi Alexandre. Dominant tous les bruits montaient les chants liturgiques en une puissante harmonie. Après-midi, sur un immense stade, eurent lieu des exercices de gymnastique : les jeunes gens souples, alertes autant que vigoureux, exécutèrent avec une impeccable précision des mouvements

d'ensemble compliqués ; les jeunes filles s'en acquittèrent avec la grâce qui leur seyait, avec une fantaisie aussi qui ne leur seyait pas moins mais qui ne faisait pas le bonheur de leurs moniteurs.

De Ljubljana nous partîmes emportant le souvenir d'une ville très active qui est bien le centre intellectuel et religieux d'une province appelée après avoir été obligée de vivre repliée sur elle-même sous la domination autrichienne, à dépenser aujourd'hui toutes ses énergies. Située à un carrefour européen important, sur la ligne de Trieste-Vienne, à la jonction de la ligne du Simplon-Orient-express (Milan, Trieste, Belgrade) avec la grande ligne de l'Allemagne centrale, elle est dans une position très favorable pour assurer le développement économique de la Slovénie. Aussi paraît-elle destinée à un grand avenir.

A Ljubljana nous étions trop près du Karst, trop voisins du fameux lac de Cerknica pour que nous n'entreprenions pas une excursion dans cette région, encore qu'elle soit infiniment moins pittoresque que celles que nous venions de traverser. Le chemin de fer parcourt d'abord la contrée marécageuse du Ljubljanske barje occupée autrefois par le lac de Ljubljana, puis s'engage dans les chaînes calcaires des Alpes Juliennes, chaînes aux croupes allongées recouvertes de sombres forêts. Il n'y a de cultures que dans le fond des vallées, souvent aussi dans des creux qui s'ouvrent en forme de cratères où s'est accumulée la terre végétale. Ce n'est pas que la guerre soit passée par ici, que des éclatements d'obus aient produit ces sinistres excavations que nous avons connues en nos régions. Ce sont des effondrements dus à l'action des eaux souterraines : le sol calcaire, rongé à l'intérieur, a fini par céder et a formé ces entonnoirs ; plus on pénètre dans le Karst, plus on rencontre ces entonnoirs que l'on appelle des dolines ; il en est qui sont très profonds. C'est par la présence de ces dolines que s'expliquent les phénomènes auxquels est sujet le lac de Cerknica. Le lac a ceci de très curieux, qu'il est intermittent : l'immense espace qui s'étend au pied des monts Javornik couvert d'eau en hiver, est en été presqu'entièrement à sec et parfois il l'est tout à fait. Nous l'avons vu réduit à une petite lagune où s'abreuvait un troupeau de vaches ; n'était l'immense muraille rocheuse qui se dressait à l'ouest, nous nous serions crus dans la Camargue. Nous l'avons traversé sur une route empierrée que l'eau recouvre en hiver d'une hauteur de 5 à 6 mètres : le paysan fait paître ses troupeaux en été là où en hiver il passe en barque. Ce lac qui suivant les années couvre de 2 000 à 5.600 hectares, se remplit parfois en trois jours et met trois semaines à se vider. Il est une dépression parsemée de dolines (400 environ), parcourue par une rivière souterraine. La communication de ces dolines avec le cours souterrain s'opère par un réseau de fissures ou suçoirs ; quand les pluie sont très abondantes, les suçoirs qui, en temps ordinaire, les conduisent au cours d'eau inférieur, ne parviennent pas à les absorber ; alors se forme le lac dont le niveau s'élève jusqu'à ce que les eaux trouvent sur les bords de la dépression, à la base de la montagne, des fentes ou des gouffres qui servent de déversoirs.

Aujourd'hui grâce à des travaux d'art, grâce à la construction de tranchées par où s'écoule plus facilement le trop plein de l'eau, le régime du lac est devenu plus régulier, plus uniformément intermittent ; l'agriculture a pu ainsi prendre possession de la plaine autrefois victime des caprices de l'eau.

De Cerknica nous regagnons Ljubljana pour atteindre ensuite dans la vallée de la Save, Kranj, l'antique capitale de la Carniole qui a été supplantée par sa voisine. Puisque nous faisons un voyage d'études autant que d'agrément, nous nous engageons avant de nous arrêter à Kranj, dans une petite vallée qui nous conduit à Trzic (Neumarkt) où sont installés dans la verdure une filature et un tissage de coton dirigés par M. Glanzmann, une manufacture de chaussures appartenant à M. Pierre Kozina. Visites intéressantes parce qu'elles nous permettent de nous rendre compte de la manière dont sont organisés des établissements appelés depuis la guerre à affronter la concurrence étrangère sur le nouveau marché de la Yougoslavie. Elles se font avec l'aimable concours de M. Vinko Majdic, président de la Fédération industrielle slovène. A Kranj où nous rentrons pour déjeuner, le Cercle français nous attend pour nous faire fête : il nous offre un banquet que président Mme Znidarzic, la présidente du Cercle français, son mari, le sous-préfet de Kranj, M. Pirc, maire de Kranj, M. Marinko, secrétaire du Cercle. Les jeunes filles, membres du Cercle, ont tenu à assurer elles-mêmes le service ; n'est-ce pas là une attention des plus délicates ? Nous devions dans l'après-dîner faire une excursion dans la montagne puisque la ville même de Kranj, en dehors de son église de la fin du xve siècle, n'offre guère de monuments intéressants ; un thé nous était préparé à la Smarjetna Gora. Un orage épouvantable nous interdit toute sortie. Les heures ne s'écoulèrent pas moins très agréablement en conversations qui se tenaient en français le plus souvent, mais aussi, avec ceux qui ne l'entendaient pas suffisamment, en italien et même en allemand. De temps à autre un excellent groupe de chanteurs slovènes nous faisait entendre des chanst slovènes, chants tour à tour gais ou tristes, vibrants ou langoureux qui nous initiaient aux secrets de l'âme slovène. A notre Marseillaise fit écho la Marseillaise slovène le « Naprej », en avant, œuvre de Jenko, une des gloires de Kranj.

En amont de Kranj la vallée de la Save va se resserrant davantage entre les Alpes Dinariques au sud-ouest et l'énorme chaîne des Karawanken à l'est. Au nord-ouest se profile par instant la masse imposante du Triglav. Les sites pittoresques se succèdent jusqu'à ce que en suivant la Sava Dolinka, l'une des deux branches de la Save qui contourne le massif du Triglav, nous atteignions Jesenice (Assling). Là se trouvent les usines de la Société Industrielle de Carniole, usines où se coulent des pièces de machines, se fondent des cloches d'acier, se fabriquent des fils de fer barbelés ou non, des clous de toutes les dimensions, des plaques de tôle. Ces usines très importantes, les plus importantes peut-être de Yougoslavie, n'ont pas encore recouvré leur activité d'avant guerre : elles n'ont encore que 2.000 ouvriers

alors qu'autrefois elles en avaient 4.000. Mais le directeur de cette entreprise espère retrouver en Yougoslavie des débouchés aussi avantageux que ceux qu'il avait autrefois en Autriche-Hongrie.

La dernière étape de notre voyage en Slovénie est Bled ; ce sera le centre des excursions qui nous restent à faire pour achever de nous donner une idée de ce pays où nous allons d'enchantement en enchantement. C'est une petite ville coquettement installée sur les bords d'un lac qu'entoure une belle ceinture de collines boisées. Au centre du lac aux eaux d'azur émerge un ilôt surmonté d'une chapelle à laquelle on accède par un escalier aux nombreux gradins. Cette chapelle est très fréquentée parce que la légende veut que se réalisent les souhaits formulés dans le temps même où l'on fait tinter la cloche. A certains jours, surtout quand les jeunes gens ou les jeunes filles font leur pélérinage, on ne cesse pas d'entendre le son argentin de la cloche ! Sur le pourtour du lac sont des hôtels, des villas. En 1922, le roi Alexandre a établi, sa résidence d'été dans le château de Souvobor, à peu de distance du lac. Il s'y trouvait avec la reine Marie au commencement du dernier mois de septembre y attendant son héritier. Le roi et la reine souhaitaient que leur enfant naquît sur terre slovène afin qu'un lien nouveau, un lien tout intime les attachât à la Slovénie. Ils avaient compté sans la jalousie des Serbes qui protestèrent ; l'héritier de la couronne, disaient-ils, ne pouvait naître ailleurs que sur la terre serbe ; nouvel épisode de la rivalité entre Serbes et Slovènes. Il fallut à la toute dernière heure céder à leurs récriminations : le jour même où nous quittions Bled, le 2 septembre, le roi et la reine reprenaient la route de Belgrade; ils y arrivèrent juste à temps pour que les Serbes eussent satisfaction. Le métier de roi et de reine a parfois des exigences pénibles. Alexandre I et la reine Marie s'en aperçurent quand ils durent ainsi abandonner le séjour enchanteur de Bled pour la grande ville empoussiérée de Belgrade.

C'est par les gorges du Vintgar que nous avons pénétré de la vallée de la Save dans le cirque montagneux dont Bled est le centre, gorges profondes où le torrent de la Rodavina roule ses eaux de cascade en cascade. La traversée qui se fait sur une passerelle longue de deux kilomètres, est des plus pittoresques.

De Bled nous partons pour faire l'ascension du Triglav, le roi des Alpes slovènes, le point culminant de la Yougoslavie : il atteint 2865 m. L'une des voies qui mènent au pied du géant, part de Mojstrana sur la Sava Dolinka et remonte l'étroite vallée de la Vrata, vallée aux parois rocheuses d'où s'échappent en grondant des torrents d'eau qui tombent en cascade ; la plus importante des cascades est celle de Perienik que nous admirons tout à notre aise. Notre caravane se divise au refuge d'Aljaz qui porte le nom de l'abbé Aljaz, un prêtre slovène, fervent alpiniste, qui a puissamment contribué à doter cette région de châlets, de routes, de sentiers qui facilitent singulièrement les excursions. Ceux d'entre nous qui ne montent pas au Triglav restent à Aljaz, pour gagner le lendemain le lac de Bohinj ; ce n'est pas que parmi eux quelques uns et surtout quelques unes ne souhaitent pas faire l'ascension, mais elle n'est pas sans péril et sans fatigue ; la prudence leur commande de

s'abstenir. Six demeurent pour affronter le géant avec un guide expérimenté, d'une endurance extraordinaire et d'une remarquable souplesse de mouvement, un admirable type de la race slovène. Avec lui nous achevons de remonter la vallée de la Vrata jusqu'à ce que nous arrivions en une sorte de cirque. Devant nous se dresse une énorme muraille rocheuse sur laquelle nous cherchons en vain une trace de sentier. C'est cependant là qu'il faut monter. D'un geste rapide le guide nous enjoint de rejeter sur le dos tout ce que nous portons en bandoulière, et saisissant des crochets fixés dans le roc, s'aidant des mains, des pieds, il monte ainsi une quinzaine de mètres presque à pic. Nous suivons. Ainsi l'ascension commence et elle se poursuit tantôt de la manière que je viens de vous décrire dans le lit d'une cascade pendant vingt, trente, quarante mètres, tantôt sur un sentier très raide et très étroit, flanqué d'un côté par la paroi rocheuse qui se dresse escarpée, de l'autre par des éboulis quand la roche ne tombe pas à pic. Qu'on soit surpris par le vertige, on roule dans l'abîme. Il n'est heureusement personne d'entre nous qui y soit sujet. Dès lors il n'y a de vraiment difficile que quelques passages et encore ils ne le sont que parce qu'on souhaiterait pouvoir s'y aider de crochets qui font défaut. L'ascension est surtout longue, fatigante. Au châlet d'Aljaz nous étions à 1010 m.; il nous en faut gravir 1500 par les voies les plus rudes pour arriver au châlet de la Kredarica. à 2515 m, où nous passerons la nuit. Bientôt nous atteignons la neige : la marche devient plus pénible : le pied glisse, il enfonce ; avec cela la nuit approche. Enfin nous apercevons dans le lointain une lueur tremblotante, c'est celle du Kredarica Dom. Transis de froid nous franchissons le seuil du refuge. heureux de nous retrouver dans une chaude atmosphère. Bientôt nos forces se refont dans un solide repas aux substantielles crêpes dont nous avons peut-être plus de peine à avoir raison que des champs de neige que nous avons traversés. Il est vrai qu'une couchette nous attend dans le dortoir pour nous offrir un repos largement mérité.

Le lendemain. grâce à la lointaine sollicitude de l'abbé Aljaz qui a pensé à ses confrères. j'ai la facilité de dire la messe dans une petite chapelle construite à côté du refuge : c'est pour le plus grand bonheur des habitants du châlet qui. vous le pensez bien. n'ont pas la commodité d'assister à la messe tous les jours. Le sommet du Triglav que nous touchons presque, puisque nous n'en sommes qu'à 200 mètres. est invisible ; il est enveloppé d'un épais brouillard. Puisqu'il se dérobe. nous ne le troublerons pas dans son orgueilleuse retraite. Nous prenons la route de l'Alexandrova Dom, région difficile encore où il nous faut franchir des crevasses en nous cramponnant à un câble de fer attaché à la paroi du rocher. A ces hauteurs ne se voit nulle trace de végétation. Ou bien la roche est couverte de neige, ou elle est à nu, rabotée et polie par les glaciers qui l'ont autrefois recouverte. Il n'en a pas toujours été ainsi s'il faut en croire une gracieuse légende que vous permettrez de vous conter.

Autrefois sur ces sommets était un magnifique jardin habité par trois bonnes dames blanches, les "Rojenice" : l'une présidait à la naissance, l'autre à la vie, la troisième à la mort des humains, telles les Parques antiques. Les bonnes

dames blanches possédaient un troupeau de chamois que conduisait un mâle plus grand et plus fort que les autres, le Zlatorog, ainsi nommé parce qu'il avait les cornes en or. Zlatorog avait mission de garder les trésors immenses enfermés dans une grotte située dans les flancs de la montagne. Quand Zlatorog heurtait de ses cornes d'or les flancs de la montagne, celle-ci s'entr'ouvrait et on avait accès à la grotte merveilleuse. Beaucoup d'humains ont tenté de tuer Zlatorog, tandis que la grotte était ouverte afin de s'emparer des trésors mais aucun n'y est parvenu. Zlatorog est en effet un adversaire terrible. Il faudrait le tuer du premier coup. Mais on n'y arrive jamais. Si on l'attaque, il s'enfuit dans l'impénétrable brouillard. A-t-il été blessé, le sang qui jaillit de la blessure et qui rougit la blanche neige, fait aussitôt surgir du sol glacé une petite fleur rouge, la rose du Triglav. Malheur à qui veut atteindre Zlatorog blessé en suivant la trace des roses du Triglav. Il suffit à Zlatorog de manger une de ces fleurs issues de son sang pour qu'il soit immédiatement guéri de ses blessures. Il attire alors le téméraire chasseur dans le brouillard, sur un sentier étroit entre une muraille de rocher et le précipice. Il lui barre la route. De ses cornes jaillissent des éclairs, un orage se déchaîne et son malheureux adversaire périt dans la tempête.

Depuis longtemps les Rojenice, Zlatorog et le troupeau de chamois ont quitté le Triglav. Mais avant de partir Zlatorog a labouré de ses cornes le beau jardin des bonnes dames blanches ; il l'a retourné et transformé en un stérile amas de rochers. Le trésor reste enfoui inaccessible au fond de la grotte mystérieuse. Dans 700 ans poussera ici, dans la mer de rochers du Triglav, un immense sapin ; de son bois on fera un berceau. A l'enfant qui sera étendu dans ce berceau il reviendra un jour de s'emparer du trésor. L'amas de rochers dont parle ce gracieux mythe slovène, nous l'avons découvert ; nous avons trouvé aussi dans le creux des rochers les roses du Triglav et sans craindre le Zlatorog nous en avons fait ample cueillette pour les distribuer à ceux de nos compagnons qui n'ont pas pris part à l'expédition, mais nous n'avons rien vu qui annonçât la prochaine apparition du sapin fatidique. Avons-nous été victimes de la vengeance de Zlatorog ? Au cours de la descente, nous avons été surpris par un orage épouvantable, qui ne nous a pas précipités dans l'abîme, mais nous a trempés jusqu'aux os.

Notre descente du Triglav s'est effectuée par la route dite des Sept lacs, route ainsi nommée parce que les étapes en sont marquées par des lacs formés au fond de cuvettes. Peu à peu succède à la roche stérile la roche garnie de verdure, d'arbres. Au châlet des Sept lacs où nous passons la nuit et qui est à une hauteur de 1683m, il y a un troupeau de chèvres ; les arbres commencent à être assez nombreux ; ils le deviendront davantage plus nous descendrons et formeront de véritables forêts où s'abritent les chamois.

Pour passser du lac de Komarca, le dernier des sept lacs, à une altitude de 1340m, au lac de Bohinj qui est à 523m il nous faut descendre presque à pic puisqu'à vol d'oiseau il n'y a pas 3 kilomètres. L'impression qu'on éprouve lorsqu'on débouche sur la vallée est des plus saisissantes. Tandis que dans

le fond s'allonge paresseusement le lac aux eaux noires, que plus près de nous une véritable mer de nuages cache la vallée, mer de laquelle émergent seulement des pics semblables à des îlots, au premier plan l'œil plonge à droite dans un abîme de 600m. à gauche dans un autre de 100m. Un mètre à peine de route nous sépare de l'un et de l'autre gouffre. Si exercés que nous puissions l'être depuis notre équipée de deux jours, nous hésitons à laisser errer notre regard tandis qu'arrive à nos oreilles le sourd grondement de la cascade de la Savica. Après deux heures de marche nous atteignons enfin l'hôtel de Zlatorog, près du lac de Bohinj. Ici il faudrait pouvoir s'attarder, y jouir de la douceur de cet horizon limité par des montagnes couvertes de sombres sapins, du calme de ces eaux qui reflètent en se ridant à peine les monts qui les entourent. Mais le temps nous presse. Il faut s'arracher à ces beautés pour reprendre, par Villach et Cortina d'Ampezzo, le chemin du retour. Nous avons quitté la Slovénie actuelle ; Villach qui se nomme Beljack en slovène, au nord des Karawanken, est resté à l'Autriche après le plébiscite. Cortina d'Ampezzo est passé à l'Italie avec cet admirable pays des Dolomites qui à lui seul mériterait un voyage et une conférence. Par Bozen et la voie du Brenner nous regagnons à Innsbruck la route qui au travers de la Suisse nous ramène en France.



Tel fut ce voyage qui, en Slovénie proprement dite, dura une quinzaine de jours. Si agréable et si instructif qu'il fut, ce voyage ne fut pas que cela. Nous n'avons pas seulement cherché à découvrir la Slovénie, nous avons voulu nous faire connaître des Slovènes, leur faire connaître notre pays ; dans l'intimité des conversations que nous avons, maintes fois, pu avoir avec eux, dans les discours, toasts que nous eumes à prononcer, et Dieu sait s'ils furent nombreux, nous leur avons parlé de la France, du rôle qu'elle avait joué dans le passé et au cours de la grande guerre, de celui qu'elle continuait à tenir dans le monde pour la défense des grandes causes du droit et de la justice. Venant d'un pays qui avait connu les horreurs de la guerre, subi l'occupation ennemie, nous n'avons pas négligé de dire tout ce que nous savions des souffrances endurées, de l'admirable résignation avec laquelle elles avaient été supportées. Tout naturellement il nous arriva de parler de la politique des réparations, de l'occupation de la Ruhr, d'expliquer que les Allemands pouvaient avoir perdu la guerre politique, qu'ils auraient gagné la guerre économique et deviendraient une nouvelle menace pour la paix de l'Europe, s'ils ne s'acquittaient pas des justes obligations que leur avait imposées le traité de Versailles. N'étions-nous pas bien placés pour entretenir les Slovènes de la dévastation systématique de nos usines du Nord ?

Tenir un tel langage n'était pas inutile. Quelles que vives que soient les sympathies qu'ils ont pour nous, les Slovènes n'en sont pas moins exposés

à subir la pernicieuse influence des calomnies allemandes. C'est par la presse viennoise, presse souvent pangermaniste, que les nouvelles leur arrivent. Les journaux français leur parviennent sans doute, mais forcément avec beaucoup de retard, et déjà la calomnie a pu exercer ses fâcheux effets. Prémunir les Slovènes contre ces campagnes de presse, leur faire entendre la légitimité de nos revendications, leur expliquer la politique banqueroutière de l'Allemagne pour échapper à ses obligations, leur donner une haute idée de notre pays en leur montrant de quelles ressources intellectuelles, morales et religieuses il dispose, voilà ce que nous avons essayé de faire.

Que nous n'ayions pas complètement échoué dans notre effort, nous osons l'espérer. Des lettres que depuis mon retour j'ai reçues de Slovénie, m'autorisent à le penser. Ne m'était-il pas dit par exemple dans l'une d'elles : " De tous les coins de Slovénie, ce petit pays slave, il nous vient des éloges sur les " Français de Lille " ; les Slovènes ont été ravis de faire leur connaissance et leur voyage a largement servi la cause française ". Nous ne souhaitions pas davantage.

Ce que nous avons fait un peu, d'autres avaient commencé à le faire avant notre passage et continuent à le faire maintenant. Cette excellente œuvre de propagande française s'exécute par l'intermédiaire de ces Cercles français qui nous ont si bien reçus là bas. C'est pour les encourager dans cette œuvre, c'est aussi pour leur donner un témoignage public de reconnaissance pour l'accueil qu'ils nous ont réservé que M. le président de la Société et le Comité d'Études ont décidé d'accorder des distinctions à leurs membres qui nous sont particulièrement venus en aide dans notre voyage, à M. Tesnières et à ses auxiliaires dévoués, MM. Gasparin à Maribor, Senekovic à Celje, Marinko à Kranj, Pretnar à Bled. Ces distinctions ont été acceptées avec la plus grande joie ; elles augmenteront les sympathies dont nous jouissons là bas, sympathies utiles puisqu'elles tournent à l'avantage d'une cause qui nous est chère, celle de la France.

A. LEMAN.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

LES LIVRES

La Suisse entre l'Allemagne et la France, d'après deux ouvrages de M. Gabriel Wernlé [1]. — Voici deux ouvrages qui, sans être de propos délibéré des ouvrages de géographie, car l'intention de leur auteur est surtout de propagande économique, n'en sollicitent pas moins l'attention des géographes.

Tous deux sont dûs surtout à M. G. Wernlé qui, depuis quelques années, mène, à Genève, le bon combat pour le rayonnement de l'influence économique française. Ceux qui l'on vu à l'œuvre sont assez nombreux pour qu'une attestation de compétence paraisse superflue. Le second ouvrage porte aussi le nom de M. L. Wulfsohn, écrivain suisse connu par ses études économiques. On s'étonnera peut-être que nous ayons groupé dans une même analyse deux volumes portant sur des sujets aussi différents et d'ailleurs purement économiques. En fait, je ne puis guère, ni les comprendre tout à fait l'un sans l'autre, ni montrer leur opportunité sans m'appuyer sur des considérations géographiques. Enclavée entre de puissants voisins, la Suisse est un état intérieur, c'est à dire dépendant des autres pour ses relations avec l'Océan et que, seule, la garantie plus ou moins précaire des traités défend contre de trop faciles tentatives de pression. Placée au Centre de l'Europe, elle tient la clé des communications transcontinentales. Ce privilège lui vaut d'être le lieu de rencontre de toutes les influences politiques ou commerciales, le meilleur observatoire de l'Europe, mais aussi, par un retour bien explicable, le centre de toutes les convoitises. Enfin comme son existence repose sur la libre volonté de citoyens appartenant aux deux groupes ethniques et linguistiques de l'Europe — nous disons deux et non trois pour simplifier — le germanique et le latin, seule une neutralité stricte peut la préserver de la dissolution. Toute dérogation à cette neutralité la menace d'une rupture dans son équilibre interne, atteint son organisme même. A la fois cosmopolite et national, le citoyen suisse reste l'Européen par excellence : situation difficile quand il n'y a plus

---

(1) Wernlé (Gabriel). La Suisse et nous (Préface de M. Victor Cambon). Paris, Société anonyme d'Editions, 1923, in-16, 3 cartes, 8 pl. photo hors texte., 7 fr. — Wulfsohn (L.) et Wernlé (G.). L'évasion des Capitaux allemands (Préface de M. Victor Cambon)., Ibid., in-16, 125 p.

d'Europe. Situation d'autant plus difficile à sauvegarder que des voisins sans scrupules, encouragés par la communauté de race et de langue, peuvent profiter de la neutralité officielle pour s'infiltrer sournoisement en camouflant leur action. Cet équilibre si instable, il ne peut être gardé que si tous les voisins de la Suisse ont un égal souci de leur influence. Si l'un d'eux — c'est parfois notre cas — se montre négligent ou maladroit, l'emprise des autres se renforce. La neutralité Suisse résulte de la volonté des membres de la Confédération, mais elle est aussi une création perpétuelle de tous leurs voisins. Et l'on voit, tout de suite, dans ces temps troublés d'après guerre, poindre une double question. Comprenons-nous, comme il le faut, la situation de la République helvétique, notre politique économique, spécialement, est-elle faite pour resserrer les liens entre elle et nous et contrebalancer les influences germaniques ? Et en second lieu, quelle vue peut-on prendre à Genève ou à Zurich de la politique allemande dont on constate ailleurs les résultats, dont le mécanisme n'est apparent qu'ici ? La réponse à ces deux questions fait la substance des deux ouvrages de M. Wernlé.

Pays riche grâce à l'incessant labeur de ses habitants et à leur effort *rationnel*, dépourvu de houille, il est vrai, mais approvisionné d'une manière inépuisable en force motrice, la Suisse a fondé sa prospérité sur l'exportation des textiles (coton et soie), des machines, de l'horlogerie, des produits chimiques, du chocolat, en même temps que sur le développement de l'industrie hôtelière. Elle dépend de l'étranger pour son alimentation et pour ses matières premières. Elle exporte, en revanche, deux fois plus de produits fabriqués qu'elle n'en achète. Ce court tableau, résumé de son commerce en 1921, donne une idée exacte de son économie.

	Importations (Millions de fr.)	Exportations (Millions de fr.)
Matières premières	695	498
Substances alimentaires	880	154
Produits fabriqués	720	1.487
	2.296	2.140

Ajoutons que son industrie même est caractérisée par son haut degré de perfection. Le volume même de ces transactions indique assez l'importance du Marché suisse. Or, de 1905 à 1913, l'Allemagne a tenu sur ce marché une place prépondérante et son influence est allée croissante. Ici comme ailleurs, on est frappé de l'organisation méthodique de la pénétration germanique. Emigrés fixés à demeure, touristes, voyageurs de commerce collaboraient d'un même cœur à l'extension de la plus grande Allemagne. Ici comme ailleurs encore, notre grand tort était d'être trop souvent absents. Non qu'il n'y eût pas de colonies françaises dans les villes de la Confédération, mais l'esprit d'individualisme, le manque de coordination nous desservaient. L'issue triomphante de la guerre, malgré le redoublement de la propagande allemande, nous a fait cependant une situation toute nouvelle et nous a ouvert des perspectives dont nous eussions pu profiter. En fait, nous ne

l'avons pas compris du premier coup, et nous n'avons pas consacré à la Suisse l'attention soutenue qu'elle méritait. Il y a des façons de concevoir le rôle de l'exportation. On peut la considérer comme une soupape de sûreté. précieuse dans les temps de surproduction ou de resserrement du marché intérieur. On peut, au contraire, lui attribuer un intérêt de premier plan et régler la production sur elle. Nous sommes peut-être trop enclins à nous placer au premier point de vue. Mais pour conserver des marchés étrangers il ne faut pas les regarder seulement comme des exutoires et s'en désintéresser durant les périodes d'écoulement facile sur le marché intérieur. comme nous l'avons fait par à-coups. « Toutefois, vers la fin de l'année 1922. une reprise assez vive des affaires s'étant fait sentir en France, beaucoup de fabricants se sont à nouveau désintéressés du marché suisse. Les représentants se plaignent que leurs lettres restent sans réponse, que des commandes acceptées et confirmées ne sont pas livrées dans les délais voulus sans que l'on donne des motifs plausibles pour la non-exécution des contrats. On ne saurait trop insister sur le tort qu'une telle façon d'agir cause à l'importation française... ». On ne suivra pas M. G. Wernlé dans son exposé si nourri des diverses formes de l'exportation française. Des résultats très sérieux ont été atteints et il ne fait pas de doute, qu'avec un peu plus d'attention, ils n'eussent encore été plus beaux. Il faut dire — ceci est à notre actif — qu'il y a pourtant quelque chose de changé. Les efforts des Français en Suisse. agents des Services d'Expansion commerciale. représentants des grandes Compagnies de chemins de fer et de navigation, membres des colonies groupés dans la Chambre de Commerce française pour la Suisse. ont revêtu une allure plus cohérente et plus méthodique.

C'est un devoir. de rendre ici justice à l'œuvre magnifique de la Chambre de Commerce française. Elle est devenue le lien entre le Commerce Suisse et les autorités fédérales, d'une part, et le Commerce français de l'autre. Elle s'est acquise. dans ces dernières années, une considération dont profite notre influence. Tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre à Genève et en France et qui suivent assidûment son Bulletin savent quelle somme d'efforts désintéressés et patriotiques elle a dépensée. Nous avons tout ce qu'il faut pour être renseignés sur la Suisse, et le commerçant qui va là-bas est assuré d'y trouver une aide efficace. Encore faut-il qu'il y aille. La nécessité s'en fait plus particulièrement sentir dans la Suisse allemande, naturellement plus prévenue et plus difficile à conquérir. M. Wernlé donne d'abondants renseignements — et d'ordre pratique — sur les précautions particulières que doit prendre le négociant en voyage sur le territoire de la Confédération et sur les moyens de propagande déjà utilisés. Il est certain que les circonstances ne sont pas toutes favorables. La crise des changes soumet le marché aux plus rudes épreuves : les Suisses eux-mêmes, bien clairvoyants, avaient depuis longtemps compris que la dépréciation des devises étrangères était loin de leur être favorable. Leur capital placé à l'étranger diminuait

et les conditions de l'exportation leur devenaient de plus en plus contraires en même temps que leur florissante industrie hôtelière passait par une crise sans exemple.

Exportations de marchandises

1920...............	9.137.148 quintaux	3.227	millions.
1921...............	5.500.000 dº	1.764	dº

Le nombre des chômeurs augmentait rapidement, et la capacité d'achat se restreignant, l'importation était à son tour atteinte. Le prix élevé des transports était la cause de la désertion du rail Suisse par le transit européen. Bien des remèdes ont été proposés et même essayés pour mettre un terme à une situation aussi fâcheuse. Toute cette crise redoutable a abouti à la dénonciation des accords douaniers et la Suisse, à l'exemple de bien d'autres puissances, s'est résolument orientée vers le protectionnisme. Elle s'est entourée d'interdictions, de tarifs douaniers renforcés par des subsides de change, véritables primes à l'exportation qui soulagent les industries les plus atteintes en particulier l'horlogerie. Tout cela n'est guère fait pour améliorer les relations. Une autre calamité a menacé nos voisins. L'élévation générale des tarifs de transport grevait leurs communications avec la mer libre d'une lourde charge. Mais aussi bien cette élévation allait-elle à l'encontre des intérêts bien entendus des réseaux français qui, vers 1919, se sont trouvés en état d'infériorité vis à vis de leurs concurrents allemands ou italiens. La détaxe de transit obtenue par les réclamations conjuguées du commerce Suisse et des organismes du commerce maritime français a rétabli l'équilibre. Je puis assurer que, sur ce point, l'exposé très condensé de M. G. Wernlé est parfaitement fidèle. Lorsqu'il signale l'insuffisance de la détaxe, les inconvénients qui résultent pour le transitaire français de la méthode assez compliquée de calcul, et de la lenteur du remboursement, il est l'écho de plaintes bien souvent répétées à Bordeaux et ailleurs. Les relations postales, télégraphiques et téléphoniques donnent lieu aux mêmes critiques que les relations ferroviaires.

Enfin, nous arrivons à deux sujets bien délicats et dont l'un, tout au moins, ne se laisse pas résumer par quelques formules simples. Il y a, entre la France et la Suisse une question épineuse, celle des zones franches de la Haute Savoie et du pays de Gex. Je l'exposerai peut-être ici quelques jours. On n'en voit pas aisément la solution, Elle est d'autant plus irritante, qu'il ne s'agit pas seulement ici d'intérêts matériels. Des sentiments bien puissants se trouvent mis en jeu des deux côtés. Cette instinctive et ombrageuse méfiance, qui est, à tout prendre, une des sauvegardes de la nationalité suisse, est excitée. Il est trop facile à une propagande intéressée de profiter des apparences pour accuser notre impérialisme. Et chez nous, on éprouve une sourde irritation à voir contester le droit de souveraineté à l'intérieur des frontières françaises. Toute notre histoire et notre tradition unitaire s'insurgent contre le maintien d'une situation paradoxale et peu digne de nous. Les accusations de mauvaise

foi se croisent. Et, peut-être, la mauvaise foi est-elle seulement chez ceux qui enveniment la querelle pour des fins trop faciles à deviner. Quant aux mauvais procédés, ils pourraient bien, dans cette affaire, être des deux côtés. On finira bien par se convaincre qu'un échange de mauvais procédés n'est pas une politique : peut-être ne sommes-nous pas les plus difficiles à convertir. La question des zones a ému la Suisse française, la question du Rhin a soulevé la Suisse alémanique. Dans ce cas encore, les cartes ont été brouillées par une perfide propagande, Mais la loyauté de la France était telle et si indiscutable sa position et si évidents son désir d'entente et sa compréhension des droits suisses que l'opinion chez nos voisins s'est peu à peu apaisée. La tâche à accomplir est délicate : il faut établir un régime nouveau pour les relations commerçiales. Je cède ici la parole à M. Wernlé. " Nous savons que toute rupture économique eutre la France et la Suisse ne peut avoir que des conséquences déplorables pour les deux États et doit infailliblement profiter aux pays concurrents, Nous devons donc, des deux côtés, déployer tous nos efforts pour éviter un conflit et arriver à un arrangement qui satisfasse dans la plus large mesure du possible les principaux intérêts en jeu. Les circonstances sont au fond plus favorables qu'il n'apparaît au premier abord. La guerre a heureusement permis de supprimer une servitude qui a toujours pesé lourdement sur les négociations franco-suisses : le traité de Francfort, par le jeu de la nation la plus favorisée, concédait, automatiquement. à l'Allemagne toutes les réductions de tarif dont bénéficiaient les autres pays, Il n'existe plus aujourd'hui. On ne craindra plus, en France, d'accorder à la Suisse un avantage qui devrait en même temps profiter à l'industrie allemande. On ne pourra plus accuser la Confédération de faire plus ou moins le jeu des voisins d'outre Rhin. Les deux pays sont maintenant à même de discuter sans sans arrière pensée avec le même souci de leurs intérêts immédiats. On ne comprendrait pas qu'ils n'y parvinssent pas ".

Cette étude de nos relations avec la Suisse est sans doute bien attachante. Peut-être aura-t-elle, à la vérité, un intérêt plus spécial pour les commerçants et pour les industriels,

Le volume consacré à l'évasion des capitaux allemands intéresse tout le public français. Il n'est guère en ce moment d'objet qui sollicite à plus juste titre notre curiosité. On souhaiterait que ce livre fût lu par tous chez nous, et aussi qu'il fût traduit et répandu chez nos amis. Peut-être n'apporterait-il aucune révélation à certains milieux trop complaisants aux efforts allemands pour éluder les obligations des traités. Il éclairerait du moins une foule de braves gens. Il n'est point résumable. Des exemples concrets peuvent seuls faire comprendre avec quelle habileté prodigieuse et déconcertante — le mot est de M. Victor Cambon — l'Allemagne a organisé l'évasion de ses capitaux et comment ceux-ci, convertis en devises saines, ont été investis dans des entreprises étrangères dont ils se sont rendus maîtres. Il ne s'agit point ici de la sortie régulière ou clandestine de capitaux cachés à l'étranger. Elle ne représente qu'une petite partie de l'évasion totale La plus importante est celle

qui est pratiquée en se servant du commerce extérieur. Voici le motif qui l'a inspirée : « Le motif principal de la fuite des capitaux à l'étranger réside dans le fait qu'en cas d'une dépréciation genérale et persistante de la monnaie nationale. elle est la seule façon possible pour chaque individu de conserver ou même d'augmenter la fortune en marks-or. Chaque individu se trouvant placé devant l'alternative de s'appauvrir lui-même ou de faire appauvrir le pays, il est tout naturel qu'il choisisse la seconde solution. Les allemands qui ne croyaient pas à la possibilité de sauver les finances de l'Etat ont préféré sauver leur propre capital en lui faisant prendre le chemin de l'étranger. » En fait, le gouvernement qui avait réussi à enrayer l'invasion directe des capitaux a bien essayé par un contrôle rigoureux de l'exportation et de l'importation d'atteindre la sortie commerciale. Mais les fonctionnaires, volontairement ou non, se sont bien vite trouvés dans la main des grands syndicats d'industriels. Le procédé fondamental consiste à déclarer pour les valeurs réelles qui sortent — généralement des marchandises — un prix bien inférieur à celui qni est effectivement payé : une petite partie seulement de ce dernier entre donc en Allemagne, le reste demeurant à l'étranger. Ces pratiques ont été rendues possibles grâce au concours de ces trusts germano - suisses qui fonctionnaient bien avant la guerre sur le territoire de la Confédération et qui avaient étendu leurs tentacules sur le monde entier. Il faut voir par le détail comment des Allemands, profitant de la dépréciation du mark, ont racheté, à l'abri d'hommes de paille, les actions d'industries sud-américaines ou espagnoles domiciliées en Allemagne, pour reconstituer le groupement industriel en Suisse; comment ces trusts financiers ont profité de leurs dettes à l'étranger qui légitimaient la sortie continue du marks-or — en s'arrangeant de façon à devenir leurs propres créanciers — comment ceux qui n'avaient pas cette chance inestimable d'avoir des dettes sont arrivés à s'en créer de fictives. L'histoire des brevets est véritablement extraordinaire. « On a pu prouver dans un grand nombre de cas — dans d'autres on en est réduit à faire des suppositions — que des inventeurs allemands et quelques directeurs ou membres du Conseil d'administration d'une usine allemande ont fondé en pays neutre une société dont la mission était de demander sous son nom à l'office allemand un brevet pour une invention faite en Allemagne.

La Société neutre, propriétaire du brevet, en a ensuite concédé l'exploitation à l'usine allemande qui avait fait l'invention. Celle-ci est, par suite, obligée de payer à la Société neutre, en bon argent étranger, des droits de licence pour l'utilisation de sa propre invention. Comme elle sert de masque aux directeurs et aux membres du Conseil d'administration de l'usine, l'évasion des capitaux s'opère au bénéfice de ces derniers qui ont trouvé en même temps un moyen élégant de voler leurs propres actionnaires ». Ne croyez-vous pas rêver? Et remarquez encore que, si le brevet est utilisé par des français ou des anglais, ils devront payer une licence à la Société neutre, c'est-à-dire aux Allemands qu'elle dissimule. Pour pouvoir produire au contrôle — tout disposé à se laisser berner — des pièces parfaitement en

règle, on utilise des personnes ou des sociétés interposées. A l'abri de ces intermédiaires, « Société d'exportation », on facture au client le prix effectif de la marchandise et on établit à l'usage du producteur allemand une facture fictive dont le montant est bien inférieur. Cela suppose évidemment bien des complaisances, bien des compromissions chez les neutres et probablement ailleurs. On conçoit d'ailleurs que les Sociétés allemandes s'appauvrissent et se ruinent à ce jeu, du moins leurs actionnaires ignorants de la manœuvre. En fait, tout leur bénéfice réel retenu à l'étranger passe dans les mains de leurs dirigeants. Et comme, à un moment donné, la fabrique se trouve dans la situation la plus embarrassée, l'homme de paille surgit et lui offre le secours des capitaux évadés. « Les dirigeants allemands se font les créanciers de leur propre société ». A partir de ce moment l'opération s'étale au grand jour, et l'évasion du bénéfice jusque-là clandestine va devenir licite. Non seulement le dirigeant va pouvoir racheter l'entreprise à ses propres actionnaires, mais il va étendre son entreprise à d'autre affaires et ainsi grandissent ces Konzerns dont la fortune invraisemblable est un des traits saillants de l'économie allemande d'après-guerre. Tout cela est tellement fantastique qu'on doit apporter des exemples pour bien montrer que ce n'est pas le produit d'une imagination dépravée. « Une Société de Mayence, spécialisée dans le commerce des métaux, s'est arrangée pour faire passer à Lucerne le produit de la vente de participations dans des Sociétés lorraines et luxembourgeoises. Exprimée en marks, la valeur allemande de ce capital est devenue telle que l'on pût acheter avec, en Allemagne, des mines, des hauts fourneaux, des aciéries, des fabriques de produits chimiques, et bien d'autres usines encore. De son propre aveu, la Société de Mayence appartient elle-même, en grande partie, au Konzern domicilié à Lucerne, alors que le capital de celui-ci est la propriété des principaux intéressés de la Société de Mayence ». Le capital évadé rentrant triomphant en Allemagne va jouer désormais un rôle énorme dans les affaires grâce à de multiples combinaisons. Il attire à lui toute la substance de l'industrie allemande. Seulement, le bénéfice serait illusoire, si ce capital ne trouvait sa garantie que dans l'économie germanique, si précaire. Et alors il s'emploie à l'achat d'entreprises étrangères qui représentent, elles du moins, un placement sûr. « Les intermédiaires neutres commencent donc à acheter des fabriques, des banques et toutes sortes d'entreprises dans le pays à monnaie saine et malheureusement aussi en Suisse.

On entend dire souvent que, dans tel ou tel État, les capitalistes suisses achètent de gros paquets d'actions. On peut être sûr que neuf fois sur dix ces capitalistes sont des maisons allemandes camouflées en Suisses et que l'argent qui sert à payer les actions est en réalité du capital allemand évadé et mis à l'abri sous pavillon neutre ". Comme on souscrit à ce jugement que MM. Wulfsohn et Wernlé placent en tête de leur conclusions « Les manœuvres que nous avons décrites forment un système dont l'immoralité économique constitue un foyer d'infection que le monde ne saurait tolérer plus longtemps».

Nos temps sont fertiles en paradoxes économiques : cette étrange situation d'une Allemagne ruinée, et pourtant banquière et exportatrice de capitaux, n'est pas le moindre,

Or, ce mécanisme à la fois délicat et monstrueux, cet engrenage complexe de mensonges et de fraudes, il est bien certain qu'on en doit avoir connaissance ailleurs qu'en Suisse. Les banquiers hollandais en savent sans doute bien long sur le même sujet et probablement aussi d'autres groupes internationaux. Je pense pourtant qu'il n'était possible de le saisir dans son entier et avec toutes ses conséquences qu'à Bâle, à Zurich ou à Genève. Il n'y a pas d'endroits au monde où l'on prenne une vue plus claire des périls qui nous menacent. On a beaucoup parlé de nos Marches de l'Est : pour qui demande autre chose que des considérations sentimentales, nos postes d'observation et de combat ne sont pas à l'intérieur de nos frontières. Les deux petits livres si pleins et si nouveaux que je viens de présenter ont le grand mérite de rendre cette vérité sensible et de secouer notre paresse.

Le Sommet des Pyrénées. Notes d'un bibliophile (1), de Henri Béraldi. — M. Henri Béraldi continue d'établir patiemment, avec amour et sans rien laisser dans l'ombre, car il n'est pas pour lui de détail négligeable, le dossier du pyrénéisme. Il le fait pour la grande joie des fidèles des Pyrénées. Nos montagnes — on me permettra bien de parler ainsi — n'ont pas les grandes altitudes des Alpes, ni leurs glaciers. On les célébre moins, c'est entendu, mais leurs dévôts ne leur consacrent pas un culte moins passionné. Et ils se sentent pleins d'orgueil à la pensée que personne n'a consacré aux Alpes un monument pareil à celui que M. Béraldi édifie à la gloire des Pyrénées.

Après le passé du pyrénéisme, dont j'ai rendu compte ailleurs, voici une nouvelle série, le Sommet des Pyrénées, et nous arrivons avec elle à l'époque héroïque de la conquête de la chaîne. Mais pourquoi ce sous-titre, si bien d'ailleurs dans la manière de M. Béraldi : Les cent et un pics ? Les dernières lignes du livre nous livrent son secret. A la date du 10 Août 1792, « la carte des limites — la carte du sommet des Pyrénées est morte. Supprimée la triangulation de Junker et de Hérédia. En fuite, un jour prochain, Reboul, suspect de modérantisme ou de fédéralisme : il ne sera plus candidat au Mont Perdu. Révolution dans le pyrénéisme. Changement de régime, pour vingt-cinq ans la trigonométrie est détrônée. Place d'abord à la géologie ». Toute cette période du XVIIIe siècle est surtout caractérisée par les progrès du levé géodésique ; l'œuvre marquante est celle des ingénieurs français et espagnols qui couvrent les Pyrénées, au moins en partie, de leur réseau de triangle, qui relèvent cent pics et quelques uns de

---

(1) H. Béraldi. — Le sommet des Pyrénées. Notes d'un bibliophile, 1923 (in 8°, LII + 177 p.).

plus. Tout le reste passe au second plan. Suivons donc un peu à travers le volume de M. Béraldi, la réalisation progressive de cette œuvre inachevée.

Une question. Quel est le sommet des Pyrénées, le sommet absolu s'entend ? A la fin du XVIIIe siécle, on n'en sàit rien.

« Vox populi. Le Couserans dit : le Mont Vallier. Le Bigorre dit : le Pic du Midi. Le Roussillon dit : le Canigou ». Dans un mémoire, inédit il est vrai, des géographes militaires, ont, en 1717, serré la solution — Roussel patronnant les montagnes de Gavarnie, la Blottière, les montagnes de Luchon, le Mont Perdu et la Maladette. L'année où le Mont-Blanc est vaincu par Paccard et Balmat (1786) commence l'enquête qui lévera tous les doutes. Les gouvernements français et espagnol décident de faire lever la carte de la région frontière afin d'appuyer les travaux de la Commission de délimitation. Le lieutenant français Junker et le capitaine espagnol de Hérédia partent de St-Jean de Luz pour trianguler la chaîne à l'usage des topographes qui dresseront la carte des limites. La même année, un civil — ainsi débute l'œuvre de la topographie privée aux Pyrénées — mesure le pic du Midi d'Ossau, le Vignemale, prend les angles sur les tours de Marboré et le Mont Perdu. En 1787, les deux géodésiens stationnent les montagnes basques, tandis que Reboul et Vidal mesurent le Pic du Midi et prennent des angles sur le Néouvieille et le Mont Perdu. Et ils montent au Néouvieille, c'est-à-dire qu'ils dépassent pour la première fois 3.000 m.

En 1788, c'est toujours le Pays Basque qui retient Junker et Hérédia : ce dernier toutefois pousse une pointe jusqu'à Canfranc en pays aragonais. Reboul, de son côté, publie le résultat de ses travaux et établit la suprématie du Mont Perdu sur les autres pics qu'il a mesurés. En 1789, Junker et Hérédia, malgré les difficultés et la disparition de la Commission de délimitation continuent leur œuvre. Et c'est toute la région du Balaïtous et de la Collarada qui est vaincue dans les campagnes de 1789 et 1790. Hérédia passant derrière le Vignemale arrivera en 1791 au port de Gavarnie ; en 1792 il triangule derrière le Mont Perdu « las tres Sorores » tandis que Junker travaille au Nord de Gavarnie. Mais le 10 août arrête tout. Est-ce là pensez-vous la matière d'un livre ? Ce sec relevé de stations et de dates dont les auteurs n'ont point laissé de commentaires et ne semblent pas avoir eu d'aventures? Un tableau chronologique y suffirait. Et ce n'est point, en effet, la matière du livre de M. Béraldi. C'en est, si l'on veut, la trame solide et continue, le fil directeur. Mais à côté de ce travail patient et méthodique de deux géodésiens, toute la vie pyrénéenne se poursuit, avec les mille incidences et répercussions de la vie des Alpes et des comédies et des tragédies de Paris. Mais à côté de cela surtout, se prépare et commence à s'accomplir la carrière pyrénéenne de Ramond. Ne soyons pas trop dupes du titre, voilà la vrai matière de M. Béraldi : elle est riche, elle est complexe, elle est brillante. Nous y pouvons puiser sans scrupule.

La Revue rétrospective est un morceau capital pour l'histoire de Ramond. Il y a certes bien d'autres choses dans ces 52 pages, ne serait-ce que cette

vive et amusante esquisse de l'inventeur de Barèges, Théophile de Bordeu. Mais rien ne passe en intérêt les pages consacrées à Ramond. Dans ses volumes précédents, M. Béraldi nous avait retracé ses débuts de montagnard, ses premières écoles en Suisse qui avaient abouti à la traduction revue et considérablement augmentée de l'ouvrage classique de Coxe. Seulement, comme bien d'àutres il s'était laissé prendre aux assurances de Ramond et celui-ci ne s'était pas fait faute d'arranger les choses. Ramond lui-même s'est chargé de remettre la question au point. Nous avons désormais sa correspondance — vingt-deux lettres à son père données par son petit-fils au musée pyrénéen. Et certes le jeune voyageur a tiré de son excursion un magnifique parti. Mais enfin, il n'a pas voyagé dans les conditions qu'il eût voulu nous faire croire. « Voici que Ramond lui-même va nous apprendre qu'en 1777, en Suisse, le Ramond vrai (certes, excellent marcheur à l'occasion — quatre-vingts lieues à pied dans les Alpes de Berne à le Valais — et soigneux d'interroger les gens du pays) a voyagé comme un autre en voiture ou en bateau, logé à l'hôtel, où il a été écorché tout comme un autre, très bien pourvu d'argent, avec l'autorisation de s'en procurer au besoin par sa signature, et fréquentant partout la haute société ; tout comme Coxe, peut-être plus....» Nous voilà en présence d'un document sincère, sans apprêt, irrécusable. Aucun préoccupation de style ni d'effet. Et sans doute, son auteur a toutes les curiosités, l'esprit le plus ardent et l'imagination la plus riche. Et sans doute, les spectacles si nouveaux de la haute montagne lui font sur le champ une impression profonde. Mais peut-être s'intéresse-t-il plus aux Suisses qu'à la Suisse. Il n'y a qu'à voir, pour s'en convaincre, comment il passe à côté du Mont Rose. C'est à distance et en traduisant Coxe qu'il prendra conscience de la nouveauté de son invention. Il en sera grisé. Mais vers cette époque (1781) il y aura encore chez lui trop de littérature. Il ne se sera point assez dépouillé, discipliné, soumis à son objets Le naturaliste chez Ramond se dégage avec le temps : et c'est avec le temps que se réalise en lui le parfait équilibre entre l'homme de lettres et le savant. Nous y reviendrons tout à l'heure. Auparavant mettons au point l'affaire du voyage en Suisse. Je pense qu'il ne faut pas prendre au tragique, lui même trop au sérieux toutes les exagérations de Ramond au sujet des conditions de son voyage. Il ne faut pas non plus les passer sous silence. Allons-nous l'accuser d'insincérité ? C'est bien un gros mot. Il n'a rien décrit qu'il n'ait vu, c'est là l'important — et bien des écrivains plus illustres ne se sont point fait scrupule d'agir autrement. — Il a arrangé son voyage, mais pour combien faut-il compter l'entrainement littéraire et le désir de faire un brillant développement antithétique ? Prenons acte cependant de ces rectifications historiques, ce ne sont point d'inutiles minuties, elles éclairent un côté de la physionomie morale de Ramond. Elles mettent en évidence tout un côté méridional de sa nature. Avec le temps il cultivera une autre sorte d'ironie ; à cet âge — vingt-six ans — il est un peu gascon et peut-être ne cessera-t-il jamais tout à fait de l'être.

Quel progrès marquent ses *Observations sur les Pyrénées*? Une extraordinaire aventure l'a amené à Barèges en 1787 à la suite du Cardinal de Rohan. Par la plus amusante cocasserie de la destinée, la découverte des Pyrénées s'est trouvée liée à l'affaire du Collier. Secrétaire du Cardinal, Ramond a des loisirs et il se trouve, selon l'expression de M. Béraldi, en face d'une « grande chaîne inédite ». Et quelques courses rapides lui en révélent la grandeur. Il monte à la Brèche de Roland, au Pic du Midi et reconnaît les massifs qui entourent Luchon, dont la Maldetta. Il ne lui en faut pas plus. Avec cette rapidité de vision et cette sûreté qui chez lui sont étonnantes il a vu l'essentiel. Et de ces courses vont sortir les deux demi-volumes de ses *Observations* publiées au début de 1789.

Je commence par le second, « sorte de thèse de doctorat ès Sciences naturelles qui sera de plus en plus oubliée » dit M. Béraldi. J'accorde qu'il y a bien du fatras, et que Ramond n'entend pas grand chose aux glaciers. Sur ce point, il est nettement en arrière de Saussure. Cependant le morceau sur l'échelle de la végétation suffirait à sauver toute le reste. Il est d'un maître. Et même dans les remarques relatives à l'influence de de grandes hauteurs sur la vie animale, je trouve un passage qui est singulièrement en avance sur son époque. En un temps où personne ne parle encore de l'anoxyhémie, de l'anémie des altitudes, il fait prévoir une théorie entière qui sera celle de Jourdanet, quatre-vingts ans plus tard, que Paul Bert adoptera et qui renferme sans doute un fond de vérité. C'est la théorie de l'insuffisance des adaptations fonctionnelles au-dessus d'une certaine hauteur. Il y a plus. M. Béraldi mentionne un peu rapidement la théorie du jeune Ramond sur l'enchaînement des Alpes et des Pyrénées, sur les relations entre l'effondrement méditerranéen et les chaînes du pourtour. « Nous n'examinerons pas ces idées » disaient déjà les commissaires de l'Académie des Sciences. Ils avaient tort de ne pas les examiner. — A la vérité dans l'état où était alors la géologie, ils n'en auraient probablement pas tiré grand'chose. Mais nous, qui sommes familiers avec les magnifiques synthèses de Suess, nous n'acceptons pas sans doute les idées de Ramond sur l'hypothèse d'une chaîne unique. — Mais nous y voyons une divination de l'unité de plan des chaînes tertiaires alpines. Ramond ne pouvait pas parler comme l'auteur de la Face de la Terre, ni comme M. Pierre Termier. Mais ce qu'il écrit est d'un esprit audacieux et vaste dont les pressentiments ne sont pas négligeables. Quand on refera l'histoire des idées touchant les chaînes méditerranéennes, il ne faudra pas traiter par le mépris les imaginations de Ramond. Et je confesse que l'aperçu sur la relativité de la connaissance qui séduisait Faguet me semble bien plus banal : les critiques littéraires, je le dis tout bas, ne sont pas toujours préparés malgré l'acuité de leur esprit et l'étendue de leurs informations à bien juger les ouvrages qui présentent un caractère scientifique. Il y a un minimum d'initiation technique à quoi rien ne supplée. Mais je ne voudrais pas qu'on répétât que j'ai écrit cela. Et maintenant, la première partie. Tout le monde est

d'accord. Supprimons ce qui est du temps et fait longueur, tous les développements économiques, politiques qui sentent leur futur député. Il reste ce qui est proprement pyrénéen, c'est-à-dire la plus grande partie du livre. Et c'est d'un maître. Le fond et la forme se valent. On n'a rien fait encore de pareil en français. Et comme M. Béraldi a raison de citer une fois de plus cette magnifique rêverie sous les tilleuls de Gèdre. Il nous en donne la clé et c'est déjà dans la vie de Ramond une ancienne histoire. Elle intéresse les Ramondistes — au nombre desquels je demande à être placé. — Mais peut-être le grand public s'y passionnera-t-il moins — d'autant qu'elle paraît manquer d'orages. L'essentiel est qu'elle ait inspiré cette page magistrale que je ne résiste pas au plaisir de citer — une fois de plus moi aussi.

« Ici j'éprouvais une chaleur douce et calme. Les foins nouvellement fauchés exhalaient leur odeur champêtre ; les plantes répandaient ce parfum que les rayons du soleil avaient développé et que sa présence ne dissipait plus. Les tilleuls, tout en fleurs, embaumaient l'atmosphère. J'entrai dans cette maison où l'on voit les cataractes cachées du gave de Héas. Au fond de la cour, il y a un rocher qui les domine et j'allai m'y asseoir. La nuit tombait et les étoiles perçaient, successivement et par ordre de grandeur, le ciel obscurci. Je quittai le torrent et le fracas de ses flots pour aller respirer encore l'air de la vallée et son parfum délicieux. Je cherchais à me rendre compte de la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvais. Il y a je ne sais quoi dans les parfums qui éveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme la jouissance de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instants plus doux de ma vie le tilleul en fleurs fut témoin, mais je sentais vivement qu'il ébranlait des fibres depuis longtemps tranquilles, qu'il excitait d'un profond sommeil des réminiscences liées à de beaux jours ; je trouvais entre mon cœur et ma pensée un voile qu'il m'aurait été doux, peut-être — triste, peut-être — de soulever ; je me plaisais dans cette rêverie vague et voisine de la tristesse, qu'excitent les images du passé.....»

Page d'anthologie. Il y en a comme cela quelques autres, aucune plus saisissante à mon goût.

Ce livre, réduit à deux cent cinquante pages, c'est, dit M. Béraldi, l'acte de naissance des plus grandes Pyrénées. Et il ajoute ; l'acte de décés du reste. Rien de plus juste. Il faudra bien du temps, que l'on vienne à s'intéresser aux deux ailes des Pyrénées.

La carrière pyrénéenne de Ramond devait être décidément bien étrange. Elle lui semblait bien finie quand il eut tiré ses Observations de son court voyage. Mais voici que les vicissitudes de sa carrière politique allaient le ramener aux Pyrénées de la manière la plus imprévue. Emporté par l'esprit

du siècle, il prend part à Paris au mouvement politique durant toute la Constituante. Ceux qui le connaissent peuvent bien pressentir cependant son attitude. Il est constitutionnel et n'ira pas plus loin. Sur son rôle à l'Assemblée Législative où il compte parmi les représentants de Paris, je n'insisterai point : au reste sa conduite ne m'intéresse qu'autant qu'elle fournit une indication psychologique. Et je crois malaisé de juger un homme sur des discours ou sur des manœuvres parlementaires. Il appartenait à un parti dont le rôle était ingrat, étant de ceux qui pensent arrêter les révolutions après les avoir déchaînées. Trahi par ceux-là mêmes qu'il soutient, il a eu le tort de ne pas réussir. Et ce tranchant qui lui a joué quelques mauvais tours sur le terrain scientifique le dessert aussi sur le terrain politique : il lui manque, semble-t-il, l'adresse manœuvrière et la souplesse. Mais tout ceci serait à revoir. Il faudrait regarder les choses de plus près. Tant il y a qu'en fin de Juillet 1792, Ramond quitte Paris pour retourner aux Pyrénées. « Danger, ou fatigue, ou chagrin, ou les trois motifs réunis, il veut chercher du repos, prendre l'air, laisser passer la crise aiguë et le nouveau 20 Juin qui se prépare, autrement machiné et redoutable que le premier, que celui des Girondins qui maintenant se sentant débordés ne veulent plus rien d'inconstitutionnel. Ramond a pensé aux Pyrénées, où le rappellent de doux souvenirs ».

Nous espérons bien l'y retrouver en compagnie toujours de M. Béraldi.

DIVERS

Les tremblements de terre des régions circumpacifiques. — Depuis un an, les régions qui entourent l'Océan Pacifique ont été le siège de mouvements d'une grande amplitude qui ont occasionné des dégâts formidables et la perte de nombreuses vies humaines. Ils rappellent, par leur importance et par leurs conséquences désastreuses, d'autres séismes qui eurent les mêmes pays comme théâtre, ceux de San-Francisco, de Valparaiso, de Guatemala. Résumons les renseignements qui nous sont parvenus sur le tremblement de terre du Chili (11 novembre 1922), sur celui du Japon (1er septembre 1923), sur les secousses de Colombie (fin décembre 1923).

Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1922, un séisme s'est produit dans le Chili septentrional, dont le centre se plaçait entre les villes de la Serena et de Coquimbo. Il s'est étendu à toute la côte chilienne du Pacifique entre Iquique et Valparaiso, parallèlement à la Cordillère des Andes, sur une distance de 2.400 kilomètres. On peut juger de la puissance de l'ébranlement par l'intensité et la durée des frémissements qui se sont propagés tout autour de la terre. Le séisme s'est produit entre 23 h. 50 et 23 h. 54. A minuit et

demi Buenos Aires subissait un fort tremblement de terre ; à 4 h. 46, on l'enregistrait à la Bouzaréa (Algérie) ; à 4 h. 32 à West-Bromwich, vers la même heure à Uccle, Florence, Bologne etc. La durée pendant laquelle les ondes ont été enregistrées par les appareils est tout à fait exceptionnelle : de 3 à 4 heures, elles ont fait deux fois le tour du monde. De plus, le séisme a été suivi d'un raz-de-marée. La mer s'avançant de deux cents mètres sur le rivage a dévasté tout le littoral de Coquimbo, d'Antofagasta, de Caldera. Ce raz-de-marée a eu son écho, quelques heures plus tard, aux îles Hawaï où la baie d'Hila a été balayée par des vagues de dimensions inusitées. Des centaines de vies humaines ont été perdues dans un rayon de 200 km. au nord de Santiago. A Santiago même on a dénombré plus de cent morts. La ville de Coquimbo a été fort endommagée. Tel est le résumé succint des événements survenus sur la côte chilienne en novembre 1922.

Ils sont loin d'atteindre en horreur ceux qui se sont déroulés au Japon le 1er septembre 1923 et qui sont encore présents à tous les esprits. La presse quotidienne en a donné des récits copieux, souvent accompagnés de commentaires géographiques ou pseudo scientifiques d'une haute fantaisie. Le 1er septembre à 3 h. 11 m. 23 s. (heure d'été) le sismographe du Parc St-Maur, à Paris, enregistrait une première et violente secousse, annonçant une catastrophe en un point éloigné de l'écorce. D'autres suivirent. et le 2 septembre, à 2 h. 59 m. 26 s., l'observatoire de Strasbourg enregistrait un second séisme très intense quoique moins important que le premier. Les dépêches ne tardèrent pas à faire connaître l'étendue d'une catastrophe qui avait désolé la région la plus peuplée du Japon. Le port de Yokohama était entièrement détruit, la ville de Tokio l'était aux deux tiers ; l'incendie provoqué par la rupture des canalisations de gaz et d'électricité, s'étendant avec une terrifiante rapidité, dévorait les ruines et ce qui restait encore debout. Les efforts pour le maîtriser étaient paralysés par la rupture des conduites d'eau. Le raz-de-marée avait aggravé les désastres. Aux premières nouvelles, on parlait de deux à trois cent mille morts. Une zone de 50.000 km², peuplée de neuf millions d'habitants était ravagée. La famine et l'épidémie menaçaient enfin d'achever l'œuvre des convulsions terrestres. J'emprunte à une relation de M. Debeaupuis (La Nature, 17 novembre 1923), ce récit du cataclysme, tel qu'il se déroula sous les yeux épouvantés de l'équipage du paquebot français « *André Lebon* » dans le port de Yokohama. « Le 1er septembre. vers 11 h. 50, alors que tout semblait normal dans le port, le navire fut secoué frénétiquement.

A beaucoup, il sembla que le paquebot, aspiré par le bas, talonnait sur le fond. Le quai tout proche disparut sous les eaux avec les voitures. automobiles, piétons et passagers réunis là, en ce moment, à l'occasion du départ imminent de l'*Empress of Australia*, déjà compagnon de malheur de l'*André Lebon* à Hong Kong, le 18 Août. Puis le quai disparut sous l'eau, reparut, disparut, comme aux montagnes russes. Trois terribles secousses sismiques, la première

d'une minute et demie, la seconde d'une demi minute, la dernière d'une minute environ (11 h. 57) venaient de détruire une des parties les plus riches de l'Empire Nippon. Dans un fracas épouvantable, au milieu des détonations les docks, les immeubles, le wharf s'effondraient Et l'incendie s'alluma aussitôt. Pour comble, un petit typhon, dont l'approche avait était signalée le matin même s'abattit sur les environs de deux heures de l'après-midi. Les flammes atteignirent de suite des hauteurs fantastiques. Les navires mouillés durent fuir au large. Seul, l'*André Lebon*, sans machines, sans guindeau, réduit bientôt à une seule ancre efficace et transformé en véritable épave resta forcément près des quais, recueillant déjà de nombreuses victimes. Le soir, cependant, le paquebot réussit enfin à s'éloigner de l'incendie d'ènviron 700 m. Devant le désastre, la conduite de tout son équipage, pour l'organisation des sauvetages et des premiers secours, avait été admirable. Le deux septembre devait être tout aussi tragique. A 8 h. 50, les tanks à pétrole, à mazout et à essence de la Standard Oil Co., situés près des quais explosérent. Le naphte, ruisselant, s'alluma bientôt. De la promenade du Bund, à 10 h. une véritable cascade de feu tomba dans la mer. Elle s'étala, comme si l'incendie voulait dévorer les navires. Des chalands chargés de mazout et de bois s'enflammérent immédiatement. Dérivant en rade, ces brûlots augmentèrent un danger déjà terrible. Sur l'*André Lebon*, resté seul au poste de combat, on crut la dernière heure venue. Les flammes de napthe atteignirent puis dépassérent 50 m. de haut. Dans des torrents de fumée âcre, presque asphyxiante et dessèchant constamment les yeux, les matelots de l'*Andre Lebon*, tous aux manches et aux pompes, parvinrent finalement à éviter l'incendie à bord, pendant que la nappe de feu sur la mer visitait successivement à peu près tous les coins du port. Le soir, le danger était définitivement écarté, le travail de sauvetage commença ». Les phénomènes catastrophiques se sont fait sentir sur une longueur de côte de 160 km., sur une profondeur de 10 à 30 km.

Si l'on consulte une carte sismique du Japon, on voit que Tokio et Yokahama se trouvent à proximité de l'une des deux zones particulièrement instables du Japon, l'autre étant au fond du golfe de Nagoya. Toutes deux coïncident avec des lignes structurales de l'île de Nippon. La partie du littoral Pacifique comprise entre Osaka et Yokohama est extrêmement agitée, alors que la côte qui regarde le continent asiatique est relativement tranquille. On ne manque pas de noter en même temps que la chute des fonds vers le Pacifique est bien plus rapide que vers la mer intérieure. A cette constatation générale relative à la localisation du séisme, ajoutons quelques remarques faites par M. Debeaupuis, surtout d'après les observations de M. Combier, officier en second de l'*André Lebon*. Le raz de marée n'a eu qu'une faible amplitude, si ce n'est dans l'île d'Oshima. Aucune activité volcanique en rapport direct avec le tremblement de terre n'a été relevée, bien que la région affectée soit au pied du Fuji-Yama. On a noté en différents endroits des crevasses impor.

tantes dont la longueur atteignait 10 mètres, et la largeur dépassait 5 m. Leur direction est variable. Il semble qu'il y ait eu des mouvements des fonds marins, mais on n'a pas signalé d'oscillations verticales. Ces premiers renseignements doivent être retenus. On y ajoutera les quelques remarques suivantes relatives aux constructions. A Yokohama, les rues principales s'étant trouvées obliques par rapport à la direction des ondes, tout s'est écroulé ; on n'a pas vu comme à Messine, des rangées de murs parallèles restés debout au milieu des ruines. A Tokio comme à Yokohama, les bâtiments en ciment armé ont présenté une résistance remarquable au tremblement de terre : cela confirme l'expérience de San Francisco et de Messine. Même les maisons de bois, auxquelles on accordait une résistance plus grande, se sont montrées nettement inférieures. Elles ont, de plus, l'inconvénient d'offrir un élément de choix à l'incendie presque inévitable.

Dans la dernière quinzaine de 1923, une secousse sismique assez forte ressentie dans la région de Tokio a pu faire craindre le retour des scènes de septembre.

Le dernier frémissement important de l'écorce a été enregistré en Colombie le 21 décembre. Une secousse assez forte fut ressentie à Bogota à 5 h. du matin. Elle causa des dégâts matériels et plusieurs morts. Mais l'étude des sismogrammes montrait que la région centrale du séisme devait être au Sud. C'est, en effet, la Cordillère orientale qui a été particulièrement éprouvée, Les villages de Gachala et Gacheta sont partiellement détruits.

Il n'était pas besoin de cette série de catastrophes pour ramener l'attention sur un sujet qui ne cesse jamais d'être d'actualité. Les compartiments de l'écorce du globe sont en état d'équilibre instable : il ne se passe pas de jour sans qu'une secousse ne se produise quelque part ; les ondes qu'elle engendre se propagent autour du globe et à travers le globe et sont enregistrées par les appareils sismographiques. La grande majorité de ces secousses sont en effet des micro-séismes, non perceptibles à notre observation sans le secours des instruments. Les grands mouvements — macroséismes — les tremblements de terre du langage courant, sont plus rares. Quand ces phénomènes catastrophiques affectent des régions riches et aussi peuplées que le Japon, lorsqu'ils se reproduisent, comme en série, dans une région déterminée du globe notre curiosité s'éveille. On ne refera pas ici la théorie des tremblements de terre. On se bornera à rappeler quelques uns des résultats qui ont couronné les remarquables travaux de M. Montessus de Ballore : ces travaux ont particulièrement contribué à établir sur une base solide la connaissance des tremblements de terre. La Sismologie est autre chose désormais qu'une collection de faits sans lien.

Les tremblements de terre sont des phénomènes propres aux couches superficielles de l'écorce. Ils ne se répartissent pas au hasard à la surface du globe Ils sont particulièrement fréquents dans certaines régions tandis que dans d'autres régions, ils sont rares ou même inconnus. Pline disait déjà : là où il a tremblé, il tremblera. Cette inégale répartition se traduit sur des cartes comme celles qu'a dressées M. Montessus de Ballore par l'existence de deux

grands cercles sismiques : « l'écorce terrestre tremble, à peu près également et presque uniquement, le long de deux étroites zones qui se coupent suivant deux grands cercles faisant entre eux un angle d'environ 67° ». Les séismes que nous avons rapportés en 1922-1923 se localisent le long d'un grand cercle circumpacifique. Comme beaucoup de ces accidents se produisent dans une zone littorale, comme d'ailleurs ce grand cercle sismique coïncide plus au moins grossièrement avec le grand cercle volcanique, dit cercle de feu du Pacifique, on pourrait être tenté de chercher une relation de cause à effet entre les trois ordres de faits : tremblements de terre, volcanisme, voisinage de la mer. En fait, l'existence de tremblement de terre dans des régions non littorales montre que le voisinage de la mer n'a rien à voir avec les frémissements de l'écorce : le plus récent des séismes enregistrés, celui de Colombie, s'est produit sur le bord externe, continental, de la grande chaîne andine, non sur son bord océanique. De plus les volcans ne sont pas la cause nécessaire des tremblements de terre : le fait que le Fuji Yama est resté en repos pendant la catastrophe du premier septembre est la preuve de l'indépendance des deux phénomènes. Sans doute, les éruptions volcaniques peuvent s'accompagner de secousses des couches superficielles de l'écorce — on le voit bien par le récit des éruptions de l'Amérique centrale — mais la plupart des grands séismes n'ont rien à faire avec les volcans. Les coïncidences, que l'on peut constater dans la répartition des deux séries de phénomènes, s'expliquent par une communauté de causes.

Beaucoup plus intéressante et beaucoup plus féconde en résultats est la constatation d'une coïncidence entre les grandes lignes du relief terrestre et la répartition des tremblements de terre. Dans un de ses derniers travaux, l'auteur de la Géographie sismologique résumait ainsi ces coïncidences. « Grâce à la Géographie sismologique, on a vu immédiatement que les régions sismiques jalonnent les grandes chaînes de montagnes et que la sismicité croît avec la raideur des pentes de leurs versants et avec leur relief absolu, c'est-à-dire avec l'altitude de leurs crêtes au-dessus des plaines environnantes ou des fonds des abîmes océaniques voisins suivant les cas ». Et, en effet, si l'on met en rapport la hauteur des chaînes de montagnes avec la profondeur des fosses océaniques, on voit bien que ces régions circumpacifiques comptent parmi les régions de dénivellation maximum du globe. Sur le parallèle de Valparaiso, du sommet de l'Aconcagua aux grands fonds pacifiques, la chute est de plus de 11.000 m. sur une distance inférieure à 300 km. Elle est sensiblement du même ordre sur le parallèle de Yokohama. Et la cordillère orientale des Andes dans la région de Bogota tombe de bien près de 5.000 m. sur les Llanos de l'Orénoque. Une telle coïncidence ne peut pas être fortuite. Elle nous amène à penser qu'il y a une relation entre

la production des tremblements de terre et le jeu des forces qui ont édifié, au pourtour du Pacifique. à l'époque tertiaire, de puissantes chaînes de montagnes. On le sait aujourd'hui, ces chaînes se sont formées sur l'emplacement d'anciennes fosses de l'époque secondaire et elles sont constituées par les sédiments accumulés au fond de ces fosses que les géologues appellent des géosynclinaux. Les seismes sont donc, au moins en partie. une continuation affaiblie des grands mouvements orogéniques, plissements ou déplacements verticaux des couches terrestres. Du reste, les tremblements de terre plus rares qui se produisent dans les régions de plaines ou de plateaux sont aussi en relation avec l'existence de chaînes bien plus anciennes que révèle seule l'analyse géologique. Dans ces régions qui sont, en somme, des régions stables, l écho des mouvements anciens est singulièrement atténué.

Il y a plus. On constate, en étudiant les tremblements de terre du littoral pacifique, ou les mouvements sous-marins, origines de ces grandes vagues appelées tsunamis, que la zone centrale du mouvement — la zone épicentrale suivant la terminologie désormais classique — se trouve, non pas sur le continent, mais un peu au large et coïncide avec une fosse périphérique. Nous n'avons plus ici de simples échos des mouvements orogéniques, Nous prenons en flagrant délit d'activité, les forces qui édifient le relief ou du moins le préparent. Il est vraisemblable, comme le remarque Haug, que ces secousses accompagnent l'approfondissement graduel des fosses océaniques — véritables géosynclinaux actuels — au fond desquels se déposent les couches sédimentaires, matériaux des futurs édifices montagneux. Ces quelques remarques suffisent à faire comprendre que l'étude des tremblements de terre n'est pas simple. Peut-êtres suffisent-elle aussi à dissiper l'illusion que les traits de la *Face de la Terre* sont définitifs et parfaitement stables.

Nous savions bien, par ailleurs, que le travail des eaux courantes, de la mer, des vents, de tous les agents atmosphériques modifiait incessamment ces traits. Et pourtant cette connaissance reste purement théorique pour là plupart d'entre nous : nous récitons des formules sans avoir un sentiment intime et profond de la réalité des changements qu'elles impliquent. C'est que ces agents mêmes dont l'action nous est sensible, modifient avec lenteur la figure de l'écorce : la vie du relief n'est pas à la mesure de notre vie. A plus forte raison quand les forces qui sont à l'œuvre sont des forces cachées, se manifestant par des paroxysmes, sans lien immédiatement apparent. Nous nous représentons difficilement l'aplanissement d'une chaine comme les Alpes. Nous concevons bien plus mal encore que, tandis que nous vaquons à nos occupations habituelles. la vie sourde et cachée de la terre qui nous porte se poursuit sans interruption. Les abîmes s'approfondissent toujours ;

inversement, les grands mouvements qui ont donné naissance aux saillies de l'écorce se répercutent avec une intensité décroissante, mais ils ne sont point tout à fait éteints. Les tremblements de terre nous avertissent que, selon l'expression de M. de Launay, « la géologie continue ».

Nous connaissons donc désormais la cause générale des tremblements de terre. Ils sont dûs, pour la plupart, au jeu des forces intimes qui modifient le relief terrestre, continental ou immergé, c'est pourquoi on les dit « glyptogéniques » ou « orogéniques ». Le géographe, à la rigueur, peut se contenter de cette explication et dans une certaine le géologue. Elle n'est encore qu'une approximation pour le géophysicien qui scrute de plus près les conditions du phénomène et cherche à lui donner une explication mécanique. Les variations de la tension et de la compression des roches, l'instabilité des équilibres qui en résultent sont les termes intermédiaires qui prennent place entre l'effort orogénique et le tremblement de terre. Mais c'est ici un domaine qui n'est pas le nôtre, nous n'y pénétrerons pas, satisfaits des considérations sommaires qui permettent du moins de restituer aux phénomènes sismiques leur aspect géographique.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, *Gérant*
MAXIMILIEN SORRE

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT
PAUL THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel.

TABLE DES MATIÈRES

de l'année 1923

Chronique géographique.

I. — Chronique régionale.

II. — Les livres.

III. — Divers.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

JANVIER-FÉVRIER-MARS 1924

Quarante-Cinquième année. — Tome Soixante-Sixième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, Rue de l'Hôpital Militaire, 116

LILLE

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Dans ses séances des 24 Janvier, 19 Février et 18 Mars, le Comité d'Etudes a prononcé l'admission de 59 Membres nouveaux.

Trois Membres de la Société : MM. Dubrulle, Delahodde-Spire, Montpellier, ont versé chacun la somme de quatre cents francs pour devenir Membres Fondateurs.

Nécrologie. — On nous a signalé et nous avons appris avec regret la mort de nos Sociétaires dont les noms suivent :

MM. Edouard Agache, Président honoraire de la Société Industrielle et l'un de nos Sociétaires de la première heure ;

Vaillant Deschins, Entrepreneur, Conseiller Prud'homme à Lille ;

Storme, Négociant à Gondecourt ;

Mlle Robin, à Lille ;

MMmes Rigot-Lefebvre, à Lille ;

Devos-Pennequin, à Lille ;

Pennequin, à Lille ;

Piat-Clarisse, à Lille.

Distinction. — Nous avons enregistré avec la plus vive satisfaction la promotion au grade de Commandeur de la Légion d'honneur de M. Eugène Motte et la nomination au grade de Chevaliers de la Légion d'honneur de M. Louis Decramer, Membre du Comité d'Etudes, de M. Bulté, et de M. Edouard Verley-Le Blan ;

M. Quembre, Ingénieur des Travaux Publics de l'Etat, a été nommé Officier d'Académie ;

MM. Georges Herlin et François Flipo-Lefebvre, ont été nommés Chevaliers de Saint-Grégoire-le-Grand.

Les Sociétés de Géographie Commerciale de l'Ouest (St-Nazaire, Nantes, Angers, etc.) auxquelles M. le Chanoine Leleu, supérieur de l'Institution du Sacré-Cœur de Tourcoing, est allé il y a quelques mois faire une série de Conférences sur les otages de représailles en Lithuanie, ont décidé, en leur assemblée générale du 15 Mars dernier, de lui attribuer leur grande Médaille annuelle. Elle est cette année une œuvre remarquable du graveur Grégoire, Grand Prix de Rome.

Election de Bureau. — Avant de procéder à l'élection du Bureau, M. le Président fait part du désir de M. Schotsmans, d'être relevé de son mandat de Secrétaire du

Comité. Il s'incline devant cette détermination tout en se faisant l'interprète des regrets de ses collègues. Le Comité nomme, pour le remplacer, M. Xavier Renouard.

Le Bureau, pour l'année 1924, se trouve ainsi composé :

Président : M. Auguste Crepy ;
Vice-Présidents : MM. Godin et J. Scrive-Loyer ;
Secrétaire général : M. Sorre ;
Secrétaire général adjoint : M. P. Thomas ;
Secrétaire du Comité : M. X. Renouard ;
Trésorier : M. P. Decroix ;
Trésorier Adjoint : M. M. Thieffry ;
Bibliothécaire : M. R. Giard ;
Archiviste : M. F. Fiévet.

Bibliothèque :

DONS. — Le Pérou contemporain. — Etudes Sociales. — *F. de Saulcy :* Jérusalem. — La Mission Lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, (Dons de M. Darras).

ACHATS. — *Général Lebas*, Places fortes et Forteresses. — *Général C. G. Bruce.* A l'Assaut du Mont Everest. — *Georges Lafond*, l'Amérique du Sud.

C'est avec le plus vif plaisir que nous remercions notre collègue M. Darras, dont la libéralité a enrichi notre Bibliothèque, depuis octobre 1921, de 22 volumes différents d'une réelle valeur géographique et dont quelques uns même sont reliés.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS PAR LE COMITÉ D'ÉTUDES

LILLE

Nos d'inscription — MM.

6500. QUECQ D'HENRIPRET, 44, rue de la Barre.
6501. TESTELIN-SCRIVE, 63, rue Royale.
6502. ANCHEL, Gustave, 45, rue Nationale.
6503. MASTAIN, 139, rue d'Arras.
6504. DECROMBECQUE, 33, rue de Châteaudun.
6505. VANLAER, Gabriel, 28, rue de Fleurus.
6506. M. le Directeur de l'École Ozanam, rue St-Gabriel.
6507. CASTEL, Julie, 49 *bis*, rue de Tournai.
6508. RIVIÈRE, 91, rue Brûle-Maison.
6512. ROUSSEL, Robert, 45, rue Jordaens.
6520. REGNIEZ, Jean, 14 *bis*, rue Nicolas-Leblanc.
6521. DRIEGHE, 77, rue de Jemmapes.
6522. ROOS, Roger, 24, rue Grande-Chaussée.
6523. LEROY, Marie-Louise, 31 rue Denis-Papin, Armentières.
6524. COTERO, 48, rue Jean-Bart, La Madeleine.
6525. ROGEAU, Emile, 141, rue du Faubourg-d'Arras, Thumesnil.
6526. PENNELLIER, 241, Boulevard de la République, La Madeleine.
6527. ZINS, Armand, 51, rue St-Sauveur.

LILLE *(suite)* :

Nos d'inscription. MM.

6528. Leroy, Léandre, 17, rue Gay-Lussac, La Madeleine.
6529. Desmyttère, Gabriel, 5, rue Pasteur, Mons-en-Barœul.
6530. G. Delattre, Abbé, 42, rue de la Barre.
6531. Liénard, Lucie, 68, rue Royale.
6532. Roche, 195, rue Solférino.
6533. Questroy-Lees, A. J., 8, rue des Meuniers.
6534. Dubuisson, 5, rue Basse.
6535. Amelin, Eugène, 13, rue Gay-Lussac, La Madeleine.
6536. Delmotte, Georges, 42, rue du Molinel.
6537. Thaon, Augustin, 32, rue Berthelot, La Madeleine.
6538. Mas, Édouard, 27, Boulevard de la Liberté.
6539. David, Maurice, Abbé, Institution St-Jean, Douai.
6540. Mathias-Becquart, 71, Boulevard Vauban.
6541. Montaigne-Thieulleux, 17, rue d'Angleterre.
6542. Leconte, Joseph, 19, rue Nicolas-Leblanc.
6545. Saerens, Jules, 48, rue de la Gare, Haubourdin.
6546. Falce, Lucienne, 9, Place aux Bleuets.
6547. Bruneau, Fanny, 25, rue Frédéric-Mottez.
6548. Motte, André, 37 *bis*, Boulevard de la Liberté.
6549. Delannoy, Jean, 81, rue St-Sauveur.
6550. Madame la Directrice de l'Institution Ste-Odile, Lambersart
6551. Faucon-Meurisse, 118, rue du Faubourg-de-Roubaix
6554. Obry, Paul, 124, Boulevard Vauban.
6555. Bigot, Sophie, 13, Place aux Bleuets.
6556. Cuisiniez, Marius, 148, rue Léon-Gambetta.
6557. Ladent, Georges, 16 rue St-Jacques.
6558* Cannesson, Maurice, 21, rue de Bouvines.

ROUBAIX

Nos d'inscription MM.

6509. Wibaux, Robert, 16, rue du Manège.
6510. Dossin, 19, rue Mimerel.
6511. Goethals, Léon, 4, rue du Nord.
6543. Waeles, Edgard, 41, rue du Vieil abreuvoir.
6544. Jonckheere, Directeur de l'Observatoire d'Hem, Hem.
6552. Rohart, Georges, 8, rue du Collège
6553. Lambin, Eugène, 215, rue du Collège.

TOURCOING

Nos d'inscription MM.

6513. Matagne, A., 118, rue Blanche.
6514. Deltour, Louis, 24 rue Dervaux.
6515. Donkels, Charles, 20, rue de l'Abattoir.
6516. Loridant, Jules, 76, rue du Tilleul.
6517. Heyndrickx-Masurel, 20, rue de l'Abbé-de-l'Épée.
6518. Bellamy, Basil, 70, rue de Gand.
6519. Bellamy, Doris, 7, rue de l'Épidème.

CONFÉRENCES

Conférences. — Durant les trois premiers mois de 1924, les Conférences suivantes ont été faites à la Société de Géographie de Lille :

Le 3 Janvier, M. M. Meys : *Promenade dans Paris, illustrée de 200 Clichés Autochromés.*

Le 10 Janvier, M. l'Abbé Delattre : *Mission de propagande Française au Canada et aux Colonies Canadiennes des États-Unis.*

Le 17 Janvier, Mme Jehan d'Ivray : *L'Influence Française en Egypte et les Archéologues Français.*

Le 22 Janvier, Mme Namur Vallot : *Le Mont-Blanc historique.*

Le 27 Janvier, Séance Solennelle, M. l'Abbé Leman : *La Tradition Française en Syrie et en Palestine.*

Le 31 Janvier, Le R. P. Tourret : *Madagascar, Paysages, Types et Scènes de Mœurs.*

Le 7 Février, M. Michel Lhéritier : *Vienne et l'Autriche Nouvelle.*

Le 14 Février M. G. Camerlynck : *L'Angleterre actuelle, Situation politique et sociale.*

Le 17 Février, M. Jules Barthoux : *Les grandes Routes Commerciales de l'Egypte ancienne.*

Le 28 Février, Le R. P. Brasseur : *Les Grandes Cathédrales Françaises, leur filiation et la statuaire qui les orne.*

Le 2 Mars, M. l'Abbé Coupé : *A travers le Marquenterre et le Ponthieu.*

Le 13 Mars, M. le Capitaine R. Jeanroy : *L'Esthonie.*

Le 16 Mars, M. Emile Haumant : *Belgrade et Zagreb.*

Le 27 Mars, M. M. Sorre : *Les Paysages Marocains.*

SÉANCE SOLENNELLE

du Dimanche 27 Janvier 1924

La Séance solennelle de la Société de Géographie de Lille a eu lieu le Dimanche 27 Janvier à 15 heures dans la Salle des Fêtes de la Société Industrielle.

Aux côtés de M. Auguste Crepy, président, avaient pris place M. Marcellin, représentant M. le Préfet, M. le Colonel de la Pomarède, représentant M. le Général Lacapelle, M. le Chanoine Delannoy, représentant Mgr Quillet, évêque de Lille, M. l'adjoint Coolen, représentant M. le maire de Lille, les Membres du Comité d'Etudes.

M. Nicolle, président de la Société Industrielle, assistait à la Séance.

M. Georges Lyon, Recteur de l'Académie de Lille, Mgr Lesne, Recteur des Facultés catholiques, M. Alfred Descamps, Président de la Chambre de commerce de Lille, M. Auguste Potié, Sénateur, Président du Conseil Général, empêchés par des engagements antérieurs, s'étaient excusés de ne pouvoir répondre à l'invitation qui leur avait été adressée.

Après avoir salué les représentants des autorités, M. Auguste Crepy, prononce le discours suivant :

Discours de M. Auguste Crepy

Président.

Mesdames, Messieurs,

L'année 1923 a été marquée au point de vue diplomatique par un événement dont il faut signaler l'intérêt géographique. Le traité de Lausanne, conclu le 24 Juillet, constitue une des étapes maîtresses vers la fixation du statut territorial de l'Europe nouvelle.

Les traités de Versailles et de Saint-Germain avaient fixé les grandes lignes de son dessin. Ils avaient consacré un événement d'une importance capitale : la disparition de l'ancien empire d'Autriche-Hongrie. Cet agglomérat de peuples ainsi disloqué, de nouvelles nationalités grandissaient sur ses ruines : états ressuscités dont le nom même n'était qu'un souvenir, Tchéco-slovaquie ou Pologne, états déjà vivants qui s'enrichissaient des dépouilles des Habsbourg, Italie, Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, Roumanie enfin. Et l'Allemagne voyait, selon l'équité, ses frontières rectifiées au profit

de la Belgique, de la France, du Danemark, de la Pologne ; événements de moindre portée, puisqu'il ne s'agissait que de restitutions.

Mais, ni le traité de Versailles, ni celui de Saint-Germain ne résolvaient toutes les questions de détail. Des problèmes épineux restaient à régler, qui ont failli mettre le feu à l'Europe une fois de plus. La Conférence des Ambassadeurs, s'inspirant des résultats des plébiscites, a arbitré les différends relatifs au Slesvig, à la Silésie de Teschen, à la Prusse Orientale, au bassin de Klagenfurt. La Société des Nations a arbitré la discussion au sujet de la Haute-Silésie. Des accords contractuels ont permis de résoudre des conflits aigus comme celui du Banat ou celui de Fiume. Le traité de Rapallo a été une victoire pour la paix de l'Europe. Mais en dehors du cercle de l'activité diplomatique, d'autres modifications territoriales ont altéré les traits de la carte d'Europe : elles sont le résultat des mouvements nationaux dont je viens de parler et qui ont donné naissance à de nouvelles formations politiques sur les bords de la Mer Baltique et au Caucase aux dépens de l'ancien Empire des Tzars. Peut-être serait-il encore prématuré d'en risquer même une sèche énumération.

Deux traités avaient prétendu régler la situation de l'Orient balkanique, celui de Neuilly et celui de Sèvres. Les événements ont rendu ce dernier accord caduc et nécessité la signature d'un nouvel instrument diplomatique non encore ratifié, le traité de Lausanne. La frontière turco-bulgare reste telle qu'elle a été fixée par le traité de Neuilly. Mais la Turquie, cette fois, conserve Smyrne et les Grecs doivent se contenter des îles de la Mer Egée, sauf Imbros et Tanatos qui auront un régime spécial et les îles du Dodécanèse qui sont dévolues à l'Italie. Enfin, les clauses du Traité de Sèvres relatives à la liberté des Détroits, sont profondément modifiées en faveur de la Turquie.

Le temps approche donc où les éditeurs pourront publier des atlas sans trop craindre de les voir se démoder. Une telle prédiction implique, il est vrai, beaucoup de confiance dans la vertu des traités, dans leur équité, dans la sagesse des hommes.

L'Europe nouvelle, si différente de celle que nous connûmes avant 1914 est-elle une demeure habitable et solide pour les peuples grands et petits ? Les négociateurs ont-ils réussi dans la tâche ardue de concilier tant d'amours-propres nationaux exaspérés et tant de droits aussi respectables que contradictoires ? Croyons-le, souhaitons-le, l'avenir nous l'apprendra. Mais c'était le lieu, dans une séance solennelle de Société de Géographie, de signaler, parmi les événements marquants de l'année révolue, l'achèvement de la figure de l'Europe nouvelle.

Permettez-moi maintenant d'appeler votre attention sur deux des Excursions organisées en 1923 par notre Société : l'excursion à Anvers et le voyage en Yougo-Slavie. Toutes nos excursions ont pour objet, avant toute chose, l'instruction et l'agrément de nos Sociétaires. Mais, dans les circonstances présentes, toutes les fois qu'une caravane de touristes franchit la frontière sous

les auspices d'un groupement comme le nôtre, elle se trouve investie, qu'elle le veuille ou non, d'une lourde mission. Elle part, non seulement pour apprendre et se distraire, non pas même seulement pour faire connaître notre Société, mais pour faire connaître et aimer notre pays. Nous vivons en des temps où tout Français à l'étranger est un Ambassadeur. Il doit nouer des liens nouveaux ; il doit resserrer les anciens. Et c'est bien ainsi que nos hôtes d'un jour ou d'une semaine le comprennent. Ils l'ont montré en Belgique et en Slovénie par la cordialité de l'accueil qu'ils ont fait à nos collègues.

L'excursion en Slovénie présentait un caractère particulier : l'idée en a pris corps à la Commission des Excursions à la suite de la conférence de M. Haumant du 18 Mars 1923. Peut-être les conférenciers distingués, qui, si souvent, ont parlé dans cette salle, verront-ils dans ce lien entre une conférence et une excursion la preuve que leur effort n'est pas perdu. Votre Président veut en tout cas y voir la marque d'une harmonie féconde entre toutes les manifestations de l'activité de la Société : elles s'enchaînent et se soutiennent mutuellement.

Enfin, je désire vous signaler un vœu émis par notre Comité d'Etudes en faveur de l'établissement d'une nouvelle carte de la France au 1/50.000^e par le Service géographique de l'Armée. Les représentants du Nord au Parlement lui ont fait bon accueil et le Ministre de la Guerre nous a remerciés en des termes flatteurs de l'appui que nous apportions à ses Services.

Je vous dois quelques mots sur les considérations qui nous ont guidés. C'est qu'il s'agit ici d'une œuvre d'intérêt général, importante à la fois pour la défense nationale, pour la mise en valeur de notre patrimoine matériel et pour notre avancement scientifique ; c'est que le 1/50.000^e est une carte à grande échelle de maniement courant et dont l'usage se répand de plus en plus ; c'est qu'enfin, l'infériorité de notre pays dans ce domaine était devenue par trop flagrante et regrettable. Les dernières de ces considérations touchent directement le public éclairé qui s'intéresse aux choses de la géographie, ce public dont nous sommes les organes. La carte est devenue l'auxiliaire du touriste, du simple promeneur. Son utilité a crû à mesure que se développaient chez nous le goût et la pratique des voyages. L'éducation militaire que les Français ont reçue à leur passage au régiment les a familiarisés avec cet instrument qui n'est plus pour eux un objet de luxe. Il faut bien le dire, la vieille carte en noir au 1/80.000^e, surchargée malgré tout l'art du graveur, était d'une lecture difficile. Les plus avancés dans l'art de lire la carte ne se sentaient pas toujours assurés d'éviter des erreurs. Il y a plus ; ceux de nos collègues qui sont des fervents de la montagne savent combien la réduction de l'échelle, l'insuffisance du mode de figuration du relief, en rendaient l'usage délicat dans les régions accidentées. Je ne parle pas des erreurs de nomenclature qui se glissent toujours dans une telle œuvre ; on peut les corriger par des révisions successives. Mais les insuffisances les plus graves tenaient à la conception fondamentale. Ce n'est pas de corriger qu'il s'agit, mais de refaire.

Enfin, il paraîtrait pénible d'insister sur la comparaison que nous pouvons faire entre nous et nos voisins. Qui ne connaît la carte belge au 1/40.000e ? Qui ne sait que l'Allemagne a fait paraître, depuis la guerre, plusieurs feuilles par an au 1/50.000e ? Nous sommes devancés par l'Espagne où pourtant la cartographie est née bien plus tard que chez nous. Son 1/50.000e ne couvre encore qu'une partie de son territoire, mais de nouvelles feuilles sont éditées chaque année. Faut-il enfin rappeler que, de son passage sous la domination allemande, l'Alsace-Lorraine a conservé une carte au 1/25.000e, en hachures il est vrai, mais que l'ampleur de son échelle recommande à notre envie ? Il est en vérité peu digne de notre pays qu'une situation semblable se perpétue. C'est pourquoi nous avons cru devoir dire notre sentiment à ce sujet.

Tels sont, Mesdames et Messieurs, les faits saillants sur lesquels je désirais appeler votre attention. Les autres événements de la vie de notre Société vous seront exposés tout à l'heure par notre érudit Secrétaire général.

M. le Président donne alors la parole à M. Sorre, Secrétaire général, pour la lecture du rapport annuel.

Rapport de M. le Secrétaire général.

Mesdames, Messieurs, Mes Chers Collègues,

Avant de commencer l'exposé des travaux de la Société, donnons ensemble, suivant l'usage, un souvenir pieux à tous ceux de nos collègues qui sont décédés durant le cours de 1923. La Société n'est pas seulement une maison où l'on se rencontre ; la sollicitude pour une même œuvre crée des liens bien forts. D'autant plus sensible nous est la perte de collègues qui ont marqué, pendant de si longues années, et d'une manière si effective, leur dévouement à notre œuvre. N'était-ce pas le cas de M. Georges Houbron, Bibliothécaire honoraire, Membre de la Société depuis 1885, de M. Hachet, qui fut pendant vingt ans agent de la Société.

Un collaborateur aussi nous a quittés pour des raisons impérieuses. Tous ceux d'entre vous qui ont eu l'occasion de venir au Secrétariat de la Société savent avec quelle bonne grâce ils étaient reçus par l'agent actif et dévoué qu'était M. Membré. Il est parti en emportant nos regrets affectueux. Vous savez déjà que vous rencontrerez auprès de M. Desreumaux-Godin, son successeur, la même affabilité et le même parfait accueil.

Ces devoirs remplis, nous en avons un autre, mais bien agréable ; c'est de dire à ceux de nos collègues qui ont été l'objet de distinctions, combien nous sommes heureux de voir leur mérite reconnu et consacré. Il y en a tellement, qu'en vérité je m'excuse de ne pouvoir faire autre chose qu'une énumération : je ne puis que nommer notre éminent collègue M. Ch. Barrois, qui fut fait Commandeur de la Légion d'Honneur, M. Alphonse Wicart, promu

Officier, et MM. Bufquin et Cordonnier, Chevaliers du même ordre, tandis que M. Cléty était nommé Officier d'Académie, et M. le Dr Vermesch, Officier du Mérite Agricole. Dans l'ordre de St-Grégoire-le-Grand, M. Auguste Lesay est promu Commandeur, MM. Julien Thiriez-Descamps et Prosper Rigot-Charvet faits Chevaliers. Vous me reprocheriez très certainement de ne pas rappeler aujourd'hui — dut sa modestie en souffrir — que l'Académie des Sciences, en récompensant du prix James Hall le travail de M. le Chanoine Delépine, sur « Les calcaires carbonifères du Nord de la France », lui a donné le seul témoignage que puisse vraiment envier un savant, celui de ses pairs. Enfin, nous avons à enregistrer une récompense collective : elle était bien due à notre section de Roubaix qui, sous la présidence dévouée de M. Bufquin, déploie une si grande activité. Le Jury de l'Exposition Coloniale de Marseille, lui a décerné un diplôme de médaille d'or dans la classe 31.

Cette même confraternité, qui nous fait partager les deuils et les joies de nos collègues, me commande d'adresser la bienvenue aux membres nouveaux de la Société. Certes, beaucoup étaient déjà des nôtres avant que d'être inscrits sur nos contrôles, car c'est une tradition heureuse qu'ici les fils remplacent les pères. Cependant, le fait que notre effectif s'est accru de plus de 130 unités est une preuve de la vitalité de notre Société et de sa force attractive.

C'est qu'au reste, après la rude épreuve des années de guerre, elle a repris son activité passée, et, nous pouvons le dire cette année avec satisfaction, toutes les formes de cette activité, comme nous allons le voir en les passant en revue.

Vous ne serez point étonnés de m'entendre, une fois de plus, rendre hommage aux soins de votre président, pour grouper un ensemble de conférenciers de talent. « Je dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose », à l'exemple du personnage de Molière. M. Auguste Crepy ne cesse pas de multiplier ses efforts et d'avoir la main heureuse, nous ne nous lassons pas de l'en remercier ici, et vous ne vous fatiguez pas de lui marquer votre reconnaissance en accourant toujours plus nombreux aux conférences hebdomadaires et parfois bi-hebdomadaires de la Société. « Ce sont les faits qui louent » et je vais vous énumérer les conférences de cette année.

Voici d'abord une série d'entretiens qui nous emmènent aux pays les plus lointains. Qui de nous a perdu le souvenir de la conférence que nous fit l'an dernier, à pareille date, Mgr Baudrillart, sur ses impressions d'Argentine. Des impressions ; en vérité le mot était trop modeste pour toutes ces observations où nous retrouvions la sûre critique et la pénétration de l'éminent historien au service du plus ardent patriotisme. Le 4 mars, un collègue de Mgr Baudrillart à l'Institut, M. Lévy Bruhl, nous racontait à son tour, de la façon la plus spirituelle et la plus sympathique « Le Tour du

Monde d'un Universitaire ». On nous reproche parfois de ne pas savoir organiser notre propagande à l'étranger et peut-être, en effet, ne touchons-nous pas l'homme de la rue. Mais, comment atteindrions-nous plus sûrement l'élite qu'en lui envoyant des missionnaires comme ceux que je viens de nommer. Et encore, la première partie de mon observation n'est-elle qu'à moitié exacte. J'y pensais, l'autre soir, en écoutant M. l'abbé Delattre nous parler de la mission de propagande française au Canada et aux Colonies canadiennes des Etats-Unis, dont il a été chargé en 1922. Nous allons à l'étranger ; des étrangers viennent à nous ; mais ceux-là sont presque des nôtres par l'esprit et par le cœur, comme M. Poultney-Bigelow qui décrivit ici, le 26 mars, l'expansion du Japon dans le Pacifique. Les événements d'Europe, si lourds d'angoisse, ont un peu détourné notre attention de ces terres lointaines ; depuis quelques mois pourtant, la conférence de M. Poultney-Bigelow nous avait montré l'importance capitale de ce nouveau facteur de la vie internationale, l'expansion japonaise. Et peut-être, les Américains sont-ils mieux préparés que nous à en sentir la portée.

L'Afrique nous est devenu singulièrement proche depuis un demi-siècle. Où est le temps où l'on parlait des mystères du Continent Noir ? Il a fallu le captivant exposé du R. P. Deau le 15 Novembre, pour nous rappeler qu'il y a encore dans la lointaine région des grands Lacs, dans ce Nyassa Land, qu'il a évangélisé, des sauvages, des êtres qui en sont encore aux stades primitifs de la civilisation, une nature inhospitalière et des grands fauves par surcroît. Comme lui, M. le pasteur Allègret, dans sa conférence sur l'œuvre française en A. O. F. et spécialement au Cameroun a attiré notre attention sur les devoirs spirituels que nous avons assumés et qui constituent la part la plus noble de notre tâche colonisatrice. Il y a des compensations matérielles ; M. le lieutenant Laude, de l'armée belge, nous l'a bien montré en nous exposant les ressources économiques du Congo belge : nous avons nous aussi un domaine équatorial et les méthodes de nos voisins, pour assurer l'avenir de leur colonie nous intéressent de la manière la plus directe. Mais que de surprises nous ménage ce continent que nous avons entre Européens si allègrement partagé. Voilà que l'Abyssinie entre en relations avec la Société des Nations, cette Abyssinie dont M. Charles Michel-Cote a traversé les montagnes et les plateaux de Djibouti à Khartoum. Et voilà que la vieille Égypte, éveillée d'un sommeil millénaire, envoie son ambassadeur à Paris. Nos savants n'ont pas peu contribué depuis un siècle à y maintenir notre influence. M[me] Jehan d'Ivray, évoquait hier avec émotion le souvenir de Maspero et de toute la lignée d'archéologues qui ont fait si belle la part de la France dans l'égyptologie et l'orientalisme.

Mais nous ne nous livrons pas sans scrupule au charme de ces causeries. La pensée ne nous quitte jamais de cette triste Europe qui se débat dans de terribles convulsions, ni des problèmes qui nous assaillent. Aussi, tous ceux qui viennent nous apporter des lumières sur les pays qui nous entourent sont-ils assurés de notre audience. Nous sommes surtout curieux de ces

nationalités nouvelles nées dans le tumulte de la grande guerre. La Pologne, notre alliée, en butte à l'hostilité déclarée de deux redoutables voisins, regardée d'un œil dédaigneux et méfiant par l'Angleterre, cherche elle-même son équilibre intérieur : M. l'abbé Beaussart nous a dit quel rôle elle était appelée à tenir dans le nouvel équilibre européen. Mais c'est le royaume des Serbes, Croates et Slovènes qui a eu cette année la plus large part : le 8 Janvier, M. l'abbé Beaupin nous entretenait de la Yougo-Slavie, le 18 Mars, M. Émile Haumant nous parlait de la Slovénie et des Slovènes. Je sais qu'en l'écoutant, votre sympathique attention n'allait pas seulement au savant professeur de la Sorbonne, mais à l'ancien concitoyen et à l'ami.

Le 27 Décembre, notre excellent collègue et Président de la Commission des Excursions nous racontait l'excursion de la Société qu'il a dirigée en Slovénie au cours de l'été dernier. Certains de ces États nouveaux nous sont encore peu familiers, et ont encore pour nous le charme du mystère telle cette Albanie nouvelle dont M. Jacques Bourcard nous commentait le 25 Novembre les pittoresques paysages et les coutumes archaïques. Mais les pays mêmes dont nous sommes mieux instruits ou par nos lectures, ou par nos voyages, n'ont pas perdu pour nous leurs charmes : nous entendîmes avec le même plaisir M. Henri de Jaeghere nous parler de la Suisse le 18 Février et le 15 Avril, M. le Capitaine Rokkebo nous entretenir de son pays, la Norvège.

Cependant tout nous ramène à nos préoccupations coutumières. Saurons-nous jamais assez bien ce qui se passe chez nos dangereux voisins. Serons-nous jamais assez avertis de la tenacité avec laquelle, ils perfectionnent leur admirable outillage économique, instrument des revanches escomptées — et, M. Vallaux nous l'a bien dit le 29 Novembre, le réseau des voies de Navigation intérieure est une des parties les plus remarquables de cet outillage.

Pour autant, nous n'avons point négligé la France. Après les randonnées les plus lointaines, la diversité de ses paysages et la grâce de son accueil nous charment encore. La figure de la France, visage aimé et toujours jeune où nous aimons à trouver chaque jour de nouvelles beautés. Avec Madame Séverin-Bourgoignon, nous explorons un des coins les plus austères du Dauphiné, le Valgaudemar. Avec Madame Namur-Vallot, nous montons à la cime du Mont-Blanc, qui évoquera dans l'avenir le nom de Vallot, comme il évoque depuis un siècle le nom de Saussure. M. l'abbé David nous guide à travers cette Corse qui a tant de titres à devenir une des régions aimées du du tourisme. Et votre Secrétaire général était bien excusable de tenter de vous faire partager son goût pour les Pyrénées : c'est une vieille passion. Une fois de plus, M. l'abbé Durnez a conduit son auditoire aux gorges désormais classiques du Tarn. Voici des pays plus proches, plus modérés : la Vallée de la Cure et le Morvan où l'on ne s'arrête peut-être pas assez et où nous convie M. Henry Ouvrard. Voici les paysages chargés d'histoire de la Basse-Seine et c'est tout le long passé de l'occupation humaine sur notre sol qu'évoque

M. Pierre Chirol, en décrivant les abbayes de Boscherville, de Jumièges et de St-Wandrille. Mais quelle série de conférences sur la France serait complète, si Paris y manquait? Nous croyons tous bien connaître cette ville, chacun de nous s'y trouve chez lui, et pourtant, chaque fois qu'on y revient, on la découvre un peu : n'est-ce pas ce qu'ont pensé les auditeurs de M. Maurice Meys en le suivant dans sa promenade dans Paris.

Deux conférences échappent à ce groupement géographique. Le 28 Octobre, M. Benjamin Valloton a fait l'éloge des Braves gens de France, de Suisse, d'Alsace et de Belgique. Pensée consolante, qu'au milieu de tant d'horreurs, l'esprit de sacrifice et la bonté humaine n'ont pas disparu mais ont, au contraire, brillé d'un vif éclat. La géographie n'était point tout à fait étrangère aux développements de M. Jacques Bréguet sur l'Évolution de la chronométrie et le problème de l'heure. Les progrès dans la conservation de l'heure vraie et dans son transport ont eu des conséquences importantes en facilitant la détermination des longitudes.

On sent tout ce que peut pour la diffusion des connaissances géographiques, une si belle variété de sujets, dont l'intérêt est toujours relevé par leur actualité.

Les deux filiales de notre Société ne sont point restées en arrière. Sous l'impulsion féconde de M. Bufquin et de M. Mazurel-Prouvost, elles ont offert à nos collègues de Roubaix et de Tourcoing une série de conférences bien heureusement choisies. La proximité des trois villes permet parfois une commode combinaison de programmes. Quelques-uns des entretiens que j'ai énumérés ont été répétés à Roubaix et à Tourcoing. D'autres comme ceux de M. Camerlynck sur l'Angleterre actuelle et de M. Emmanuel Sibbik sur la Tchécoslovaquie ont été faits seulement à Roubaix et à Tourcoing jusqu'ici du moins. Mais, d'autre part, chacun des groupements conserve son individualité et le manifeste en trouvant ses conférences particulières. C'est ainsi qu'à Roubaix, M. Marcel Emerit a parlé de la Bavière actuelle, M. Charles Sarazin a dit la beauté pitoyable de la Cathédrale de Reims, Madame Séverin a retracé la vie d'été dans les Alpes, le R. P. Doutreligne a enchanté son auditoire avec la Chine et l'Art chinois et M. de Raulin a dit une fois de plus le parti que nous pourrions tirer de nos ressources coloniales. Et à Tourcoing, M. Deffontaine que vous connaissez bien, utilise pour le grand profit de son auditoire, ses souvenirs de voyage en Algérie, M. Beltette parle du Luxembourg, M. Lety et M. le chanoine Leleu nous conduisent dans ces régions mystérieuses que sont aujourd'hui la Russie et la Lettonie et M. Gaston Joseph retrace l'œuvre d'organisation qui se poursuit en Afrique.

Depuis la guerre, l'organisation des excursions paraissait se heurter à des difficultés insurmontables. Ces difficultés, certes n'ont pas diminué, elles s'accroissent même de jour en jour. Et n'est-ce pas une raison de plus pour louer l'effort de la Commission des excursions qui, sous la présidence de M. l'abbé Leman, a renoué la tradition ancienne. Vous avez marqué, à suivre nos courses, un empressement qui a constitué, pour votre Commission, la meilleure des récompenses.

Le 14 mai, 15 personnes visitaient, sous la conduite de M. Meyer, le musée commercial de Lille ; le 24 du même mois, plus de 90 touristes se pressaient autour de MM. Leman et Thiebaut à St-Amand ; les 10 et 11 juin, 30 voyageurs accompagnaient M. De Jaeghère à Anvers ; le 23 juin, M. Oudin guidait 38 personnes aux forges d'Hirson ; le 5 juillet, M. Schotsmans conduisait 47 de nos Sociétaires à Bruay ; le 19 juillet, 29 personnes à la suite de M. Bufquin profitaient de l'aimable autorisation donnée par la Société anonyme de peignage de Roubaix et le 13 septembre, 35 personnes se réunissaient sous la direction de M. De Jaeghère aux établissements Masurel de Tourcoing. Du voyage entrepris en Slovénie pendant les vacances M. l'abbé Leman a fait ici même un récit trop vivant pour qu'il soit nécessaire d'y insister aujourd'hui. Votre Commission des excursions a jugé que la réussite de cette année était d'heureux augure pour l'avenir.

Que ces conférences, que ces excursions soient autre chose que la distraction d'une heure ou d'un jour, nous n'en doutons pas. Elles remplissent également leur objet qui est la diffusion des connaissances géographiques. Elles éveillent et stimulent les curiosités. L'assiduité avec laquelle notre Bibliothèque, au renouvellement de laquelle M. Giard apporte tous ses soins, est fréquentée, fournit une preuve de l'intérêt qu'on apporte aux choses géographiques.

Et plus encore peut-être l'empressement que mettent les élèves de tous les établissements d'enseignement à se disputer nos prix. Si certains n'ont du être attribués, c'est la faute de la dureté du temps peu favorable aux travaux désintéressés. Du moins, avons-nous pu décerner, cette année, le prix de géographie commerciale. Nous serions particulièrement heureux que ce prix soulevât de nombreuses compétitions car le concours est ouvert ici sans exigences de scolarité. Il a été fondé avec le dessein d'encourager aussi les efforts de tous les jeunes gens qui, dans quelque condition qu'ils se trouvent, se montrent soucieux d'augmenter à la fois leur valeur professionnelle et leur culture générale par l'étude de la géographie.

Sera-t-il permis encore à votre Secrétaire général d'adresser les remerciements de tous les lecteurs du Bulletin à M. Veistroffer. Son aimable autorisation nous a permis d'enrichir les pages de notre Bulletin d'un document qui sera particulièrement goûté. La demande de reproduction d'articles qui nous a été faite au début de l'année par le Comité linier de Lille, porte témoignage de la sûreté avec laquelle M. Petit, mon prédécesseur, avait su choisir ses collaborateurs. La réputation ancienne de notre Bulletin justifie, au reste, les demandes d'échange qui nous parviennent fréquemment de tous les coins de l'Europe et aussi les demandes de comptes rendus.

Ce tableau rapide ne prétend pas épuiser toutes les formes d'activité de votre Société. M. le Président tout à l'heure vous entretenait d'une des initiatives de votre Comité d'études, je ne saurais rien ajouter à ce qu'il en a dit.

Mesdames, Messieurs et chers Collègues, nous faisons tous nos efforts pour que le présent soit digne du passé. Nous essayons de ne pas vivre seulement

sur la vitesse acquise. Peut-être penserez-vous avec moi que cette récapitulation annuelle de nos résultats n'est pas de nature à nous décourager.

La lecture de ce rapport terminé, M. le Président introduit ainsi la Conférence de M. l'abbé A. Leman :

Nous devions avoir le plaisir d'entendre aujourd'hui Monsieur Émile Haumant nous parler de Belgrade et de Zagreb avec la compétence que vous lui connaissez.

Un télégramme confirmé par une lettre, m'apprenait hier que notre érudit ami est retenu à la chambre par une grippe violente.

Il nous fallait cependant un conférencier et je fus assez heureux pour décider M. l'abbé Leman à parler devant nous. Je le remercie vivement de la bonne grâce avec laquelle il voulut bien répondre à mon appel. Son dévouement envers notre Société est d'ailleurs bien connu. Dans un délai bien court il a mis au point à notre intention une conférence sur la tradition française en Syrie et en Palestine. Je le remercie encore et l'invite à prendre la parole.

La TRADITION FRANÇAISE en SYRIE et en PALESTINE

Mesdames, Messieurs,

Vous savez comment la grande guerre qui, de 1914 à 1918, a désolé le monde, a eu entre autres effets celui de briser les chaînes d'un certain nombre de peuples asservis, de permettre à des populations longtemps esclaves de vivre d'une existence désormais libre.

De ces populations, certaines étaient suffisamment unies et assez convenablement armées pour la vie internationale pour se constituer aussitôt en nations indépendantes, telles celles qui ont formé la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Yougoslavie. Mais d'autres se trouvaient composées d'éléments tellement différents, aux tendances si diverses, qu'elles avaient besoin de la protection d'une grande puissance pour les préparer à leur nouvelle vie. Ces populations diverses d'origine, de race, de religion, avaient été unies dans une commune haine contre l'oppresseur qui leur avait imposé sa tyrannie ; le joug brisé, tout apparemment les poussait à se séparer. Les aurait-on laissées aller au mouvement individualiste qui les entraînait, elles se seraient débattues dans une inextricable confusion ; condamnées en quelque sorte à l'anarchie, elles auraient presque inévitablement perdu de nouveau la précieuse liberté reconquise. Il leur fallait un protecteur qui, s'élevant au-dessus des rivalités locales, leur eût assuré le bénéfice de leur indépendance ; il leur fallait un patron moins soucieux de servir ses propres intérêts que de servir les leurs, capable d'enseigner l'art de vivre à ceux que le malheur des temps avait si longtemps privés de l'exercice de leurs droits.

C'est dans cette catégorie que rentrent les peuples habitant la région qui s'étend du golfe d'Alexandrette à la presqu'île du Sinaï, de la Méditerranée au désert syrien, région qui comprend ce que nous appelons la Syrie et la Palestine. Plus encore que dans l'Asie Mineure proprement dite, il y a là une poussière de petites nations qui géographiquement ne se peuvent connaître. Car ce ne sont pas des frontières terrestres qui les séparent. L'Oriental ne reconnaît pas sa race au sol qu'il habite, mais à la religion qu'il professe, plus particulièrement aux rites qu'il pratique, à la langue des prières, aux formes liturgiques, à l'administration spéciale et ecclésiastique par laquelle sont rattachés ensemble citoyens et fidèles. En Syrie et en Palestine vivent côte à côte des arabes musulmans qui ont été asservis par les Turcs, des chrétiens séparés de l'Eglise, comme les Monophysites, les Nestoriens, des chrétiens unis à l'Eglise et, parmi ces derniers, les uns suivent entièrement le rite catholique, les autres ont leur liturgie à eux.

Comment unir ces groupes divers sous une même domination, comment les faire concourir tous au bien commun, les astreindre à supporter la part équitable de charges qui leur incombe, dès lors qu'ils forment un seul État ? Avant la délivrance, sous l'oppression turque, la solution du problème était simple : ceux qui n'étaient pas musulmans, étaient pressurés de toute manière. Volés, pillés, dans la mesure où ne s'y opposaient pas les puissances européennes, ils supportaient le principal faix des charges publiques. Mais, maintenant que les chaînes sont brisées, il faut qu'il n'y ait plus ni oppresseurs, ni opprimés. Qui assurera une vraie justice, une perception équitable d'impôts, qui garantira la sécurité publique ? Qui en même temps protégera ces peuples libérés contre des voisins jaloux qui s'empresseraient de profiter de querelles intestines pour entreprendre de nouveau la réalisation d'un rêve oppresseur ? Il faut qu'une grande nation européenne intervienne, qu'elle étende son patronage sur ces faibles, qu'elle leur accorde son appui.

La France s'est autorisée d'une tradition vieille de plusieurs siècles pour réclamer le privilège de prendre sous sa protection la Syrie et la Palestine. Dans les assemblées de diplomates qui réglèrent le statut de l'Orient libéré, ses représentants revendiquèrent une sorte de protectorat sur ces régions, protectorat qui ne devait d'aucune manière être une annexion déguisée. La France n'entendait pas établir sa domination ; ce qu'elle voulait, c'était préparer par son patronage la Syrie et la Palestine à une existence nationale et

autonome. Ses titres à remplir cette noble mission, c'étaient les traditions historiques les plus anciennes, les documents diplomatiques les plus vénérables, c'étaient enfin des services rendus.

Vous exposer, Mesdames et Messieurs, ces titres très divers, ce sera vous dire quelle a été la tradition française en Syrie et en Palestine.

*
* *

Pour retrouver les origines lontaines de l'influence française en Orient il nous faut remonter jusqu'au grand Charlemagne qui, de sa noble et haute figure, domine toute l'histoire du Moyen Age. Le renom de sa gloire, le bruit de ses exploits est parvenu jusqu'en Mésopotamie, l'Extrême Orient d'alors. Des relations se sont nouées entre le chef de l'Occident et celui qui règne sur l'Orient arabe, le calife de Bagdad Haroun al Raschid. A la veille de se voir imposer par le pape Léon III la couronne impériale, le roi des Francs a reçu une députation d'ambassadeurs qui lui ont remis solennellement, au nom de leur maître Haroun al Raschid, les clefs du Saint Sépulcre, l'étendard de Jérusalem et de précieuses reliques. Ainsi Charles a acquis la propriété du Saint Sépulcre et le calife lui a accordé un certain droit de protectorat religieux sur ses sujets chrétiens. Dès lors les chrétiens d'Orient ont cessé d'être perdus en terre musulmane ; ils ont pris l'habitude de regarder vers les Francs comme ils disaient alors, comme ils continueront de dire longtemps encore : le protectorat de la France est fondé.

Les siècles passent ; l'empire élevé par Charlemagne se divise, se dissout. L'œuvre du grand Empereur se continue néanmoins en Orient ; pendant plus de deux siècles après sa mort le seul prestige de son nom suffira à maintenir dans leur intégrité les établissements fondés par lui en Palestine, et, quand l'invasion des Turcs Seldjoucides, au commencement du XIe siècle, aura tout ruiné et répandu partout la terreur, ce sera vers la terre des Francs que se tourneront les chrétiens d'Orient pour obtenir aide et appui. Avec les Français commencent, à la fin du XIe siècle, ces merveilleuses entreprises qui ont gardé dans l'histoire le nom de croisades. Inspirées par un grand esprit de foi elles ont pour objet de délivrer le tombeau du Christ. Prêchées par un pape français, Urbain II, exécutées par des chevaliers dont un très grand nombre sont d'origine française, elles sont, on peut le dire, une œuvre française et les Orientaux ne s'y sont pas mépris en tenant pour Francs les guerriers de la Croisade.

Je ne m'attarde pas sur l'histoire de cette épopée qui se prolonge pendant de longs siècles ; vous la connaissez comme moi et les hauts faits de Godefroid de Bouillon, de Louis VI, de Philippe Auguste, de Baudouin de Flandre, l'admirable conduite de notre saint Louis sont présents à vos mémoires. Ce que je veux retenir, c'est que dans les Croisades la France religieuse et guerrière ne déploie pas seulement sa force et son génie ; ce qui nous importe davantage, elle prend définitivement possession de l'Orient : elle en prend possession par ses mœurs, par ses coutumes ; elle en prend possession par son art et, si influencées qu'elles soient par l'ambiance orientale, les œuvres des architectes francs, les châteaux, hôtels, églises qu'ils construisent, resteront pendant de longs siècles les témoins d'une domination qui, contrairement à ce qu'on pense communément, sut fonder et bâtir. Surtout la France prend possession de l'Orient par sa justice. Les *Assises de Jérusalem*, œuvre législative de nos ancêtres, furent le premier code qu'ait connu l'Orient depuis les Romains ; elles ne semblèrent s'inspirer que de ce souci : assurer à chacun la justice. Et le renom de la justice française s'étendit au loin. Recueillons le précieux témoignage des historiens arabes qui nous apprennent que non seulement Syriens et Arméniens venaient des terres non francisées s'établir sous la loi de Jérusalem, mais les Musulmans eux-mêmes parce que, nous disent leurs chroniqueurs, ayant à se plaindre de leur gouvernement et de ses injustices, ils n'ont eu qu'à se louer de la conduite des Français en la justice de qui on peut se fier. En la justice de qui on peut se fier, c'est là tout le secret du prestige de notre pays, prestige qui a survécu à tout. Comme l'a très bien dit M. Madelin, le royaume de Jérusalem sera ruiné ; la Ville Sainte tombera de nouveau aux mains de l'Infidèle ; des seigneurs arabes et turcs occuperont les châteaux forts bâtis par nos chevaliers ; les églises romanes, les cathédrales gothiques deviendront des mosquées où le prophète sera loué ; mais un monument restera debout, le souvenir de la justice franque, et cela suffit pour fonder ce droit nouveau de protectorat que vont consacrer les traités solennels ou capitulations qui, dès le XVI[e] siècle, se passent avec le Sultan.

Avec le XVI[e] siècle commence en effet une nouvelle période dans l'histoire de notre protectorat en Orient. En guerre avec les Musulmans depuis les Croisades le Français, représentant traditionnel de la civilisation chrétienne dans le Levant, a mis jusque là sa force au service des opprimés et, plus ou moins, la crainte du nom français a

exercé une salutaire influence sur l'oppresseur. Au XVIe siècle, François Ier donne à la chrétienté un grand scandale : il s'allie avec le Sultan. Menacé par Charles Quint, le chef redoutable de la maison d'Autriche qui de toute part l'encercle et tend à l'étouffer, le roi de France est allé chercher un allié chez l'Infidèle : il a uni ses forces à celles de Soliman le Magnifique. Cette alliance fait scandale, disons-nous, car elle était directement contraire à l'idée de Chrétienté, elle introduisait l'Infidèle dans les querelles entre les Chrétiens. Du moins le roi de France la fait servir à l'avantage des chrétiens d'Orient, à la protection des fidèles du Christ. Imposée par les nécessités politiques elle devient une sauvegarde pour les chrétiens d'Orient.

Signées en 1535, les capitulations, ainsi se nomment les traités passés entre François Ier et Soliman, seront maintes fois renouvelées au cours de l'Ancien Régime et, à chaque renouvellement, les droits et privilèges de la France dans l'Empire ottoman seront reconnus, confirmés, augmentés. Et ce qu'a fait la France de l'Ancien Régime, la France de la Révolution le continue. Ce ne laisse pas d'être piquant que de constater que la Convention, ce gouvernement qui manifeste une égale haine pour ce qui est religieux et royaliste, reste à l'extérieur fidèle aux traditions du roi Très Chrétien. Au temps du Directoire, le drapeau tricolore flotte sur les églises d'Orient protégées par la France ; Bonaparte devenu consul renouvellera en 1802 les anciennes capitulations. Ainsi, la chaîne se continue ininterrompue ; les textes diplomatiques vont se complétant, se précisant, consacrant tous les jours davantage nos droits.

Et cette protection traditionnelle dépasse très largement les cadres tracés par la lettre des traités. A prendre en eux-mêmes les textes qui se sont suivis depuis 1535, il n'est rien stipulé qu'en faveur des Français et des étrangers amis de la France. Eux seuls se trouvent soustraits à l'administration et à la justice ottomanes pour être désormais administrés et jugés par les consuls de France ; eux seuls ont liberté de commercer avec la Turquie sous la bannière de la France, liberté de pratiquer leur religion et d'accéder aux Lieux Saints. Des sujets chrétiens du sultan, il n'est question nulle part. Mais l'usage nous a donné plus que le texte et, si le sultan ne nous a pas donné en droit, il nous a accordé, en fait, la protection des diverses communautés chrétiennes existant en Orient. Et cette protection nous l'avons jalousement exercée.

Le drapeau de la France ne couvre donc pas seulement les œuvres d'enseignement et d'assistance française, les Occidentaux voyageant

en Orient ou séjournant en Orient ; il enveloppe dans ses plis tous ceux qui appartiennent à la foi chrétienne. A tous il assure la sécurité de leur personne, de leurs biens, l'honneur et la justice. Napoléon III poursuivait l'œuvre de ses prédécesseurs, quand, en 1851 et 1852, il empêchait que les usurpations de la Russie fissent prescrire les droits traditionnels consacrés par les traités ; il la continuait encore, lorsque, dix ans plus tard, il envoyait des troupes au secours des Maronites que persécutaient les Druses, farouches mahométans, secrètement excités par la Sublime Porte. Et si, en 1860, échappèrent à une destruction totale ces populations que, dès le XIIIe siècle, saint-Louis avait appelé une portion de la nation française, ce fut grâce à la présence des troupes françaises.

Au congrès qui se tint à Berlin en 1878 pour régler la situation de la péninsule balkanique, nos droits en Orient furent solennellement reconnus. En acceptant d'aller au congrès, la France avait fait des réserves : craignant d'être victime de l'ambition de ses rivales, elle avait stipulé qu'il ne serait question dans l'assemblée des diplomates, ni de l'Egypte, ni de la Syrie, ni des Lieux Saints. Ces réserves furent admises par les puissances. Si un article du traité de Berlin stipula la liberté religieuse pour tous les cultes dans l'Empire ottoman, il reconnut aux Etats européens le droit de protéger leurs ressortissants dans les pays sujets à la domination du Sultan. Il fut néanmoins dit formellement : « les droits acquis à la France sont expressément réservés et il est bien entendu qu'aucune atteinte ne saurait être portée au statu quo dans les Lieux Saints ». Ainsi se trouvait constatée et consacrée par un congrès européen l'exceptionnelle situation de la France sur le terrain du protectorat religieux

Cet article qui sanctionnait ainsi nos droits aurait dû, semblait-il, couper court aux desseins ambitieux de l'une ou de l'autre puissance. Il les excita au contraire. Dans leur désir d'expansion en Orient, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie s'attaquèrent à cet article prétendant en limiter l'effet. Se rendant compte de l'avance que nous donnait sur elles l'exercice séculaire du protectorat, ces puissances cherchèrent à amoindrir notre situation en obligeant leurs religieux nationaux à s'adresser à elles pour les protéger. Mais les attaques mêmes et les convoitises dont le protectorat français fut l'objet, provoquèrent une consécration nouvelle et une consolidation efficace de nos droits. Le Saint-Siège était directement intéressé dans cette affaire puisqu'il s'agissait de la protection des chrétiens ; il intervint et intervint en notre faveur.

Certes, l'alliance que François Ier avait autrefois contractée avec le Grand Turc, n'avait pas emporté les suffrages du pape. Elle avait été considérée par le Souverain Pontife comme une trahison, mais les avantages obtenus pour les chrétiens avaient contribué à apaiser son ressentiment. Peu à peu le chef de l'Eglise en vint à recourir au roi de France pour lui recommander les catholiques d'Orient. Les représentants du Saint-Siège à Paris reçurent mission d'exciter le zèle des ministres français à protéger le nom chrétien. Lorsqu'après le congrès de Berlin les puissances prétendirent limiter peu à peu la situation de la France en Syrie et en Palestine avant de l'annihiler complètement, le Saint-Siège se rangea très nettement de notre côté. Alors que les religieux italiens ou allemands voulaient échapper à notre protectorat qu'ils considéraient comme un joug pour réclamer la protection italienne ou allemande, la Sacrée Congrégation de la Propagande continua d'inviter les catholiques d'Orient à s'adresser aux agents de la France ; elle défendit aux religieux appeler d'autres agents diplomatiques à leur aide. Ce leur fut solennellement signifié dans l'Instruction du 22 mai 1888. Dix ans plus tard, au temps où l'empereur d'Allemagne opérait en Orient son voyage retentissant, voyage où tour à tour il flatta le Sultan et le Pape, Léon XIII, à la prière du cardinal Langénieux, confirma la situation exceptionnelle de la France. « La France, écrivit le grand pape, a en Orient une mission à part que la Providence lui a confiée, noble mission qui lui a été consacrée non seulement par une pratique séculaire, mais par des traités internationaux, ainsi que l'a reconnu de nos jours la Congrégation de la Propagande le 22 mai 1888. Le Saint-Siège, ajouta l'auguste pontife, ne veut point toucher au glorieux patrimoine que la France a reçu de ses ancêtres et qu'elle entend sans nul doute mériter de conserver en se montrant toujours à la hauteur de sa tâche ».

Cette volonté qu'a montrée Léon XIII de garder à notre pays le protectorat des catholiques d'Orient, Pie X, Benoît XV, Pie XI l'ont à leur tour marquée. Ils ont maintenu à la France servante du droit et de la justice en Orient la situation exceptionnelle que lui ont méritée les exceptionnels services que nous allons dire.

*
* *

Ces services sont à la fois d'ordre intellectuel, moral et matériel ; toutes les classes de la société en ont été bénéficiaires. La France semeuse d'idées, généreuse éducatrice des peuples et miséricorde des

malheureux s'est amoureusement penchée sur la Syrie et la Palestine et leur a prodigué les biens de son intelligence et de son cœur. L'école et l'hôpital, voilà en Orient les témoins authentiques de son action bienfaisante, Ils se rencontrent partout, peut-on dire. Nos établissements de bienfaisance et d'instruction, les hôpitaux, orphelinats et dispensaires voisinent avec les écoles de tout degré, de toute catégorie ; l'un ouvre la voie à l'autre. Comme on l'a dit excellemment, la charité s'est trouvée être la première des forces, le rayon de soleil de la fable qui oblige doucement le voyageur à se décharger de l'épais manteau que les vents n'avaient pu lui arracher. Le religieux français soigne les plaies ; il a des remèdes pour tous les maux. Au malheureux qui se présente, il ne demande pas quelle est sa religion ; il panse seulement ses blessures. Ainsi il atteint celui qui souffre : il atteint le musulman que notre protection politique n'atteint pas ; il atteint le chrétien indigène sur lequel notre protection politique ne s'étend qu'indirectement. Ministre de Dieu, il est en même temps l'homme de France, et par lui, c'est la France qui console et qui guérit.

Comme on le lisait, le 1er juin 1920, en l'un de nos grands journaux français, le *Journal des Débats*, « si le nom de la France est également respecté et béni en Palestine par les chrétiens et les musulmans, c'est que les uns et les autres savent avec quel dévouement leurs malades sont soignés dans nos hôpitaux à Jaffa, à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, à Naplouse ; c'est qu'ils ne sont jamais longtemps sans rencontrer sur leur route un dispensaire ouvert à toute heure aux infirmes, aux blessés ; c'est qu'ils ont croisé parfois, sur les pistes du Hauran et de la Transjordanie, ces pieuses et modestes amazones qui s'en vont, deux à deux, sans armes et sans escorte, visiter les tribus nomades, s'arrêtant trois jours sous une tente bédouine pour vacciner les enfants et donner aux femmes quelques notions d'hygiène et de ménage. »

La France soulage ensuite la misère intellectuelle en ouvrant des écoles de toute catégorie, de toute condition. A côté de l'école élémentaire destinée à l'enfant du peuple, se trouve le collège où s'instruit la bourgeoisie ; c'est l'école professionnelle où les adolescents s'initient à un métier, où les adultes se perfectionnent. C'est l'école supérieure, la Faculté, comme à Beyrouth où, depuis longtemps, les pères jésuites ont une Faculté de Médecine et où s'est récemment ouverte une Faculté de Droit. Là se donne un enseignement sanctionné par des diplômes reconnus par le Gouvernement français, diplômes délivrés sous sa responsabilité. Et les médecins qui sont allés s'y former à l'art de

guérir, iront porter ensuite dans les villes de Syrie et de Palestine le renom de la science et de la bienfaisance françaises. Des séminaires ont été fondés pour les divers clergés syriens ; des maîtres français président aux études des futurs prêtres et leur apprennent à ne séparer ni dans leurs sentiments, ni dans l'exercice de leur apostolat, la fidélité à l'Évangile de la fidélité à la France.

Collaborent à cette œuvre d'enseignement des maîtres qui dépendent de la Mission laïque, des religieux et des religieuses. Si l'école religieuse l'emporte généralement sur l'école laïque alors que le zèle et la compétence des maîtres est indiscutable, c'est que, comme l'a déclaré, à la suite d'une patiente enquête, M. Maurice Pernod, les uns ont ce que n'ont pas les autres l'immense prestige que donne la charité ; et notre pitié, notre charité touche encore plus profondément l'Oriental que notre culture. C'est ce témoignage de M. Pernod que le très regretté Maurice Barrès confirme à chaque page de son dernier et suprême ouvrage : *Une enquête dans le pays du Levant.*

Avec un égal zèle, laïques, religieux, religieuses servent la France. Ils la servent en Palestine au moins autant qu'en Syrie. A une heure où notre droit au protectorat en Palestine a été sacrifié, il est bon de citer des chiffres. En Palestine nos établissements charitables étaient en 1920 au nombre de 51 ; ils comprenaient 34 dispensaires qui distribuaient journellement et gratuitement des soins et des remèdes, 7 hôpitaux français situés dans les principaux centres palestiniens, 9 orphelinats qui abritaient 452 orphelins, un hospice de vieillards à Jérusalem. La population totale de la Palestine atteignait à peine 600.000 habitants en 1914 ; 400.000 d'entre eux étaient touchés par nos institutions charitables. En Palestine encore, la France patronait 64 écoles dirigées par des Orientaux catholiques ; 43 autres écoles étaient tenues par des religieux et des religieuses de France. Une population scolaire de 7.604 enfants devait ainsi son instruction à la France. Qu'on mette en regard de ces chiffres ceux que l'Angleterre pouvait aligner : 8 écoles comprenant 700 élèves, ceux de l'Italie avec ses 5 écoles et qu'on dise si la France n'avait pas un droit tout spécial à exercer en Palestine un patronage administratif et politique.

Au reste, qu'on prête l'oreille dans les rues des villes et des bourgs ; n'est-ce pas notre langue qui résonne sous l'azur bleu du ciel syrien ? La langue française est comprise et parlée par toute l'élite du pays. Alors qu'autrefois d'autres langues latines, telle l'italienne, étaient en usage, aujourd'hui celle qui règne incontestablement est la française. Toute la jeunesse parle le français ; surtout elle pense en français. Car

ces maîtres incomparables qui ont quitté la France, ont emporté avec eux la douce image de leur pays et ils l'ont gravée dans le cœur de leurs élèves. Ils ont gagné à l'enseignement de la France l'âme impressionnable de la Syrie, non certes en flattant ses faiblesses mais en l'initiant aux exigences d'un idéal moral plus élevé puisque c'était l'idéal du christianisme.

En faisant connaître aux Syriens la langue française et la charité française nos religieux et nos religieuses ont admirablement rempli leur mission éducatrice qui est proprement une mission française. Rompant l'enchantement fatal par lequel le génie théocratique du vieil Orient paralysait les énergies d'une terre qui aspirait à revivre, ils ont ouvert à la vie politique ceux qui avaient été longtemps courbés sous le joug. Musulmans aussi bien que chrétiens ont appris à l'école de la France ce qu'était une pensée nette, claire ; subissant la douce action du génie latin clarifié par la France, ils ont appris à regarder au delà de l'horizon étroit de la secte où, jusque là, ils vivaient parqués. Ils ont commencé à comprendre ce qu'était le respect mutuel des consciences, l'esprit scientifique, le sentiment du bien public. Alors qu'autrefois ils se jalousaient et se traitaient en ennemis, ils ont fait l'apprentissage de la vie en commun à l'école et, sous l'ombre tutélaire de la vieille France, une âme commune leur est née. Ainsi la France les a initiés à une vie nationale qu'ils ignoraient complètement.

Dans le même temps le missionnaire, le maître d'école inconsciemment préparait le terrain à l'industriel, au négociant, à l'ingénieur, au constructeur de ports, de chemins de fer. En 1914, 770 kilomètres de chemins de fer avaient été construits par des Compagnies françaises ; des ports avaient été mis en état et, si la guerre n'était pas survenue, d'autres ports auraient été améliorés, d'autres lignes projetées auraient été faites. Un seul chiffre donnera une idée de l'importance de la participation de notre pays au relèvement de la Syrie : la France avait dans ces pays en 1914 une créance de 700 millions. Dans le domaine de la création matérielle comme dans celui de la création morale la France dans le Levant a donc marqué sa place.

Quoi d'étonnant dès lors que la partie la plus nombreuse, la plus saine, la plus indépendante de la population en Syrie et en Palestine, ait souhaité voir s'établir le protectorat de la France, protectorat qui serait, répétons-le, non pas une occupation déguisée, une conquête, mais une réelle entreprise d'initiation à la vie nationale, une œuvre de

tutelle administrative et politique. Le vœu quasi unanime des Syriens, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, s'est trouvé pleinement d'accord avec notre droit et nos intérêts. Ce vœu s'est récemment manifesté magnifiquement à toutes les étapes du voyage triomphal qu'a accompli en Orient, au nom de la République Française, Son Éminence le cardinal Dubois. Partout ce furent réceptions grandioses, acclamations enthousiastes. Tous faisaient fête au représentant de la France. Comme le disait le délégué apostolique en Syrie, Mgr Giannini : « C'était la France bienfaitrice qui revenait en Syrie ; elle y revenait fidèle à sa mission providentielle pour apporter l'ordre, la justice, la sécurité et la paix. » Conscient de la mission qu'il avait à remplir le cardinal Dubois répondait par ces nobles paroles : « Ce qu'elle a fait dans le passé, la France entend le faire encore dans l'avenir. Elle veut avec ses représentants, ses soldats, ses religieux, ses religieuses continuer en Syrie et y perfectionner l'œuvre commencée depuis longtemps, œuvre de fraternité chrétienne, de protection efficace, de liberté et de progrès social... A ce labeur elle vous convie tous. Le cœur de la France est assez grand pour rayonner sur tous ceux qui s'abritent à l'ombre de son drapeau. »

∴

Comment ont été réalisées ces espérances des Syriens et des Palestiniens, de quelle manière a été réglée la question des mandats de Syrie et de Palestine, on ne le sait que trop. L'Angleterre avait besoin d'être en Palestine pour protéger l'Egypte et flanquer la route maritime des Indes par le canal de Suez ; elle se fit attribuer le mandat de la Palestine. La France obtint seulement le mandat de la Syrie. « Faute immense que cette division de la Palestine et de la Syrie, écrivait, en 1922, M. Soulié, faute économique, politique et intellectuelle » et il ajoutait : « Je suis trop sensible à toute notre tradition française pour n'être pas ému infiniment de ce lamentable abandon de toute la clientèle depuis des siècles attachée à notre patrie et laissée aux soins des autres. »

La Palestine, cette terre si éminemment française, a donc échappé à notre action politique. Est-elle entièrement perdue pour nous ? Forts des traditions du passé nous avons le droit d'espérer que non et de penser que si la politique, nous a exclus de la Palestine, notre charité nous y ramènera. Ce n'est point par des monuments grandioses, par d'énormes bâtisses prétentieuses et inutiles que nous avons marqué notre passage

dans cette région naguère déserte, mais par des œuvres de charité et de civilisation fructueuses et durables. Les palais s'effritent, tombent en ruines et disparaissent ; notre charité demeure. Ce qui a été fait, continuera à se faire. Nos maîtres d'école, nos religieux, nos religieuses sont tout disposés à poursuivre leur action modeste mais féconde.

En Syrie s'exerce davantage notre influence. A l'action éducatrice et bienfaisante de nos religieux, de nos religieuses et de nos maîtres d'école s'ajoute maintenant celle de nos officiers et de nos soldats qui assurent l'ordre, celle de nos ingénieurs et de nos commerçants qui coopèrent puissamment à la mise en valeur de cette riche région de 160.000 kilomètres carrés. A nos industries françaises de plus larges débouchés se sont ainsi ouverts. Les échanges commerciaux entre la France et la Syrie sont de plus en plus intenses. En Syrie, grâce à la France, se crée la richesse matérielle en même temps que se poursuit le développement intellectuel, moral et religieux. Ce faisant, la France ne s'inspire pas de pensées impérialistes comme l'en accusent ses ennemis ou ses rivaux. Fidèle à sa tradition séculaire elle demeure la grande émancipatrice de peuples leur apportant avec le bien-être matériel sa pensée morale et religieuse qui libère des plus grands maux qui soient dans le monde : l'ignorance et la corruption.

Auguste LEMAN.

M. le Président renouvelle à M. l'abbé Leman ses remerciements chaleureux. Il est certain, dit-il, d'être l'interprète de l'assistance qui emportera, le plus vivant souvenir de cette conférence, où l'agrément de la forme ne le cède, ni à l'élévation de la pensée, ni à la solidité de la documentation.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Giard pour la lecture du palmarès.

PALMARÈS DES CONCOURS DE GÉOGRAPHIE

Des 3 et 7 Juin 1923

JEUNES GENS

PRIX PAUL CREPY

Bourse de voyage d'une valeur de 700 francs

Sujet : *L'Évolution du relief et du réseau hydrographique du Bassin de Londres, sa Géographie humaine, Londres.*

Ce prix n'a pas été décerné faute de compositions d'un mérite suffisant.

Géographie historique du Nord et du Pas-de-Calais.

PRIX DE 500 FRANCS

M. l'abbé Henri Dumez, Professeur au Collège St-Jacques, à Hazebrouck, pour une Étude d'ensemble sur la Géographie Historique de la Région avant sa réunion à la France.

Monographies communales et Études géographiques concernant la Région du Nord.

PRIX POUVANT S'ÉLEVER JUSQU'A 500 FRANCS

Aucun travail n'a été présenté.

PRIX ERNEST NICOLLE

BOURSE DE VOYAGE EN ANGLETERRE D'UNE VALEUR DE 710 FRANCS
réservée aux Élèves de l'École supérieure pratique de Commerce et d'Industrie.

M. Fernand Lhermitte, Major de la promotion de 1923.

Géographie commerciale.

1re SÉRIE. — Sujet : *Quelles matières textiles la France demande-t-elle et peut-elle demander à ses colonies ?*

PRIX : 100 FRANCS EN ESPÈCES ET UNE MÉDAILLE D'ARGENT
offerte par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

M. Picquet Pierre, de Roubaix.

2e SÉRIE. — Sujet : *Le minerai de fer dans le monde.*

PRIX CONSISTANT EN OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES D'UNE VALEUR DE 100 FRANCS ET UNE MÉDAILLE D'ARGENT

M. Lhermitte Fernand, de l'École Supérieure de Commerce.

Géographie Coloniale (Prix Eugène GALLOIS).

Sujet : *La Tunisie.*

PRIX : 265 FRANCS EN ESPÈCES ET UNE MÉDAILLE D'ARGENT.

M. Callens Jules, du Petit Séminaire d'Haubourdin.

Enseignement secondaire.

1re Série. — Sujet : *La Roumanie.*

1er Prix. : { Un Volume offert par M. le Ministre des Colonies.
Médaille de Vermeil offerte par M. Godin. }

M. Henri Fréville, du Lycée Faidherbe.

2e Prix *ex æquo* { MM. Alcide Chevallier, Ecole Jeanne d'Arc.
Georges Masurel, Institut. du Sacré-Cœur, Tourcoing }

1er Accessit. MM. Albert Strée, » » »
2e — Auguste Favier, Collège de Marcq.
3e — Charles Buisset, Institution N.-D. de Grâce, Cambrai.

2e Série. — Sujet : *La Bretagne.*

1er Prix : MM. Huriez (Claude), Lycée de Tourcoing.
2e — Parmentier (André), Institution St-Jacques, Hazebrouck.
1er Accessit *ex æquo.* { Delcourt (René), Institution Notre-Dame, Valenciennes.
Denis (Marcel), Lycée de Douai. }
2e — Scalabre (Hippolyte), Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
3e — Dupas (Lucien), Institution Notre-Dame, Cambrai.

3e Série. — Sujet : *L'Océan Atlantique* (*Ses profondeurs, ses courants.*).

1er Accessit. Forest (Georges), Institution du Sacré-Cœur Tourcoing.
2e — Wibaux (Félix), Lycée de Tourcoing.

4e Série. — Sujet : *Le Massif Central* (*relief, cours d'eau*) (croquis).

1er Prix *ex æquo.* { Robin (Pierre), Lycée de Tourcoing.
Massart (Louis), id. }
2e — Dancourt (Léon), id.
1er Accessit. Damise (André), Institution Notre-Dame, Cambrai.
2e — Morelle (Paul), Institution Notre-Dame de Valenciennes.

Enseignement primaire supérieur.

1re Série. — Sujet : *Les Pyrénées* (avec croquis).

PRIX LÉONARD DANEL (*Voy. à la mer*). { 1er Prix : MM. Désiméon (Gérard), École prim. sup. de Fournes.
2e — Liebaert (Robert) École prim. sup. Haubourdin. }
1er Access. Dhaussy (Henri) id. Fournes.
2e — Herts (Albert), id. id.

2ᵉ Série. — Sujet : *L'Italie* (avec croquis).

PRIX LÉONARD DANEL (*Voy. à la mer*).	1ᵉʳ Prix :	MM.	Gilleron (Arsène), École pr. sup. de Fournes
	2ᵉ —		Cointrel (Gaston), id.
	3ᵉ —		Peutte (Maurice), École prim. sup. Haubourdin.
	1ᵉʳ Access.		Ryckelynck (André), École pr. sup., Haubourdin
	2ᵉ —		Gamby (Louis), École prim. sup. de Fournes.

3ᵉ Série. — Sujet : *Les États-Unis* (avec croquis).

PRIX LÉONARD DANEL (*Voy. à la mer*).	1ᵉʳ Prix :	MM.	Dufour (Francis), École prim. sup. de Fournes.
	2ᵉ —		Burette (Julien), id.

Enseignement primaire élémentaire.

1ʳᵉ Série. — Sujet : *La Belgique* (avec croquis).

1ᵉʳ Prix : MM.	Mercier (Roger), École primaire supérieure de Fournes.
2ᵉ —	Maton (Roger), id.
1ᵉʳ Accessit *ex æquo.*	Mercier (André), id.
	Léman (Arsène), Pensionnat St-Louis, Roubaix.

2ᵉ Série. — Sujet : *Les Côtes de France, de la Frontière Belge à la Frontière Espagnole* (avec croquis).

1ᵉʳ Prix *ex æquo.*	Willem (Raymond), Pensionnat St-Louis, Roubaix.
	Bernaert (André), id.
1ᵉʳ Accessit *ex æquo.*	Lecocq (André), id.
	Leplat (André), id.
	Rouzé (Henri), id.

JEUNES FILLES

Enseignement secondaire.

1ʳᵉ Série. — Sujet : *L'Afrique Australe.*

1ᵉʳ Prix : *Médaille Parnot.*

	MMˡˡᵉˢ Holzschuch (Marthe), Collège de Jeunes filles, Roubaix.
2ᵉ —	Betz (Suzanne), id.
1ᵉʳ Accessit.	Vitasse (Yvonne), id.

2e SÉRIE. — Sujet : *La Bretagne.*

1er Prix : *Médaille Parnot.*
Mlle Bertrand (Hermine), Lycée Fénelon, Lille.

3e SÉRIE. — Sujet : *L'Algérie ; le relief, le climat, les eaux, la végétation.*

1er Prix : *Médaille Parnot.*
Mlle Dewas (Yvonne), Collège de Jeunes filles, Roubaix.

4e SÉRIE. — Sujet : *La Chine* (avec croquis).

1er Prix : *Médaille Parnot.*
MMlles Brulein (Louise), Collège de jeunes filles, Roubaix
1er Accessit. Pingel (Suzanne), id.

Enseignement primaire élémentaire.

2e SÉRIE. — Sujet :

1er Prix *ex æquo.*	MMlles Mestdagh (Marguerite),	École de la rue d'Isly.
	Conia (Andrée),	id.
2e —	Cousin (Ida),	id.
3e —	Broutin (Lucie),	id.
1er Accessit.	Caudrelier (Jeanne),	id.
2e —	Averlon (Madeleine),	id.

GRANDES CONFÉRENCES

VIENNE ET LA NOUVELLE AUTRICHE

CONFÉRENCE

faite à Lille, le 7 Février 1924 et à Roubaix le 6 Mars 1924,

Par M. Michel LHÉRITIER,
Professeur de l'Université en Mission, Docteur ès-lettres.

La guerre a bouleversé la carte de l'Europe et plus particulièrement la carte de l'Empire qui en occupait le centre, l'Empire austro-hongrois. La question de l'Autriche a été résolue en ce sens que les nationalités sujettes ont conquis leur indépendance, que les patries opprimées sont devenues des États indépendants. Mais la question se pose encore, de savoir ce qu'il adviendra de la petite République d'Autriche formée par les traités. Et une question nouvelle, la question de Vienne, s'est greffée sur la précédente. Dans quel sens s'orientera Vienne, placée entre son nouveau rôle de chef-lieu d'un petit Etat, et son ancien rôle, prestigieux, de capitale impériale. Ce sont là des problèmes qui se rattachent étroitement, comme on va voir, aux études géographiques, et c'est la géographie, en grande partie, sans doute, qui fournira la solution.

*
* *

Avant la guerre, l'Autriche n'était pas seulement pour l'Allemagne « le brillant second », comme Guillaume II se plaisait à l'appeler. Par son étendue, avec ses 675.000 km², elle était la seconde de toutes les Puissances européennes, et elle était, avec ses 51 millions d'habitants, la troisième de ces Puissances pour la population. Que lui reste-t-il de

cette grandeur éphémère ? « Vanité des vanités », pourrions-nous dire encore. Voyez sa chute prodigieuse, de quelle hauteur elle est tombée. Il lui reste 84.000 km² avec 6.700.000 habitants. Elle est grande comme deux fois la Suisse, et il lui reste moins d'habitants que n'en a la Belgique. La voilà devenue l'un des plus petits États.

L'Empire d'Autriche-Hongrie comptait naguère de puissants massifs montagneux, mais aussi des plaines immenses, avec des fleuves larges et puissants, le Danube, la Drave, la Tisza, la Morava.

Ces fleuves ! L'Autriche n'a plus que leurs statues. Ils figurent tous à Vienne, comme dans une galerie, autour du palais de l'archiduc Albert, les uns, les plus petits, représentés sous les traits de tout jeunes enfants, les autres, les plus grands, modelés comme des Titans gigantesques, tous groupés autour de leur mère puissante et vénérable, la *Donau* que nous appelons le Danube. Ces statues ne sont là que pour le souvenir, la nouvelle Autriche ne possédant plus qu'une toute petite partie du Danube, de la Morava, de la Drave et de l'Inn.

Regardez sur une carte du nouvel État la distribution des teintes conventionnelles pour lesquelles les cartographes ont l'habitude de représenter les montagnes et les plaines. Le brun, ce sont les montagnes ; le vert, ce sont les plaines. L'Autriche actuelle porte comme une robe de bure, le vêtement des indigents. Rien que du brun ; à peine un peu de vert dans la partie autrichienne du Marchfeld ou plaine de la Morava, prolongée de l'autre côté du Danube, jusqu'aux confins très proches de Hongrie. Tout le reste ce sont des montagnes, essentiellement un rameau des Alpes qui couvre les deux tiers de la surface, avec les massifs de l'Arlberg, de l'Oetzthal, du Zillerthal, des Hohe Tauern, des Niedere Tauern, des Alpes dites Noriques, des Alpes dites Carniques, enfin des Alpes de Salzbourg.

« Vrai paradis pour les touristes », direz-vous en appréciant, de notre point de vue, les beautés des Alpes autrichiennes, avec leurs lacs qui ont des tempêtes, avec leurs cimes majestueuses, flanquées de glaciers puissants, avec la variété de leurs sites tantôt sauvages et imposants, tantôt harmonieux et aimables.

Pensez maintenant aux Autrichiens, qui regardent leur pays d'un œil désabusé, et qui le voient tel qu'il est, *un bloc rocheux et stérile*, pour reprendre l'expression d'un homme d'État viennois.

Avant la guerre, l'Autriche-Hongrie était un des greniers du monde ; l'Autriche nouvelle avec Vienne est absolument incapable de s'alimenter. Elle manque de blé, de betterave, de pomme de terre. Elle a perdu son verger avec le Tyrol méridional. Il lui reste des vignes, du bétail, des forêts qui couvrent 3 millions d'hectares, 38 % de la superficie.

Au point de vue industriel, elle est à peu près totalement dépourvue de houille, mais elle est riche en houille blanche. La totalité de l'énergie hydraulique exploitable a été évaluée par les uns à 1.700.000 chevaux, par les autres à 3 millions. L'Autriche garde l'excellent minerai de fer de Styrie, de la magnésite, et la moitié environ des salines de la vieille monarchie.

L'organisation des transports souffre non seulement du manque de houille, mais encore du morcellement opéré par le traité de St-Germain. De ses anciennes voies ferrées, l'Autriche ne possède plus que des tronçons infimes de 40 à 160 km. Le vaste cercle des gares de jonction, autour de la capitale, se trouve reporté en territoire étranger. Enfin le réseau tracé sur un terrain très difficile, chargé d'un nombre très important de travaux d'art, porte le poids originel d'un prix de revient très élevé, tout à fait disproportionné avec le rendement.

Difficilement reliées par des voies ferrées sinueuses courant entre les massifs, escaladant les vallées, gravissant ou dégringolant des pentes trop abruptes, on trouve quelques villes, pas très nombreuses et la plupart rejetées aux confins, au sud-est Gratz, au sud Klagenfurth, à l'extrême-ouest Innsbruck, au nord-ouest Salzbourg, au nord Linz, au nord-est Vienne.

Allongée démesurément comme un couloir, la nouvelle Autriche apparaît, on l'a dit avec juste raison, comme un monstre hydrocéphale, l'assemblage anormal d'un corps sans consistance et d'une tête de géant.

C'est Vienne qui est cette tête, Vienne une des rares capitales qui puissent soutenir la comparaison avec notre Paris, Vienne, moins peuplée que Paris, avec 1.800.000 habitants, mais plus vaste, la ville impériale unique au monde suivant le dicton ;

« S'giebt nur a Kaiserstadt
« S'giebt nur a Wien.

« Il n'y a qu'une ville impériale au monde ; il n'y a qu'une ville de Vienne. » Ce dicton dit la vérité.

Impériale, Vienne l'est par ses dimensions considérables. Elle s'étend sur 27.795 hectares. Elle a voulu compter un arrondissement de plus que Paris, 21 au lieu de 20. Elle englobe les vastes îles du Danube, parmi lesquelles l'île de Lobau, où Napoléon établit son quartier général. Elle comprend un beau morceau de la grande plaine du Marchfeld, avec, en tout ou partie, les fameux champs de bataille de Wagram et d'Aspern. Elle possède, de l'autre côté du Danube les derniers sommets des Alpes où les Turcs furent arrêtés, des sommets de 500 mètres et davantage, l'Hermannsvogelberg, le Vogelsangberg,

et l'historique Kahlenberg. Au delà de ces sommets, la ville tend à plonger sur les dépressions voisines et l'on en est à se demander où elle s'arrêtera.

Il faut la contempler, la ville impériale, du haut de la flèche de St-Etienne plantée au milieu d'elle avec sa croix d'or qui scintille, comme un cierge allumé. Tout autour la vue s'étend sur une couronne de collines et de montagnes, au nord les derniers reliefs arasés du système bohémien, à l'est, la porte monumentale des Karpathes, au sud et à l'ouest, la retombée des Alpes, le Schneeberg à teinte claire, dentelé en sierra, dénudé et neigeux, les sommets arrondis de Baden et de Mödling assombris par leurs forêts, et pour finir l'abrupt vigoureux du Kahlenberg au-dessus du Danube. Dans ce cadre, on croit voir un gigantesque parc, avec, émergeant de la verdure et comme disposés par une main experte, des châteaux, des villages et encore des villages. Au centre, au pied de la flèche, au point de rencontre de tous les courants d'agglomération, la Ville attire le regard. Elle se serre autour de sa cathédrale, une mêlée de toits, de tours, de cheminées, de flèches, de dômes, de pinacles de toute espèce, bulbes, prismes, pyramides, parallélipipèdes, coupoles, un bloc de pierre cristallisé, où l'on suit à peine le sillon des rues et la courbe en arc de de la fameuse Kärtnerstrasse. Un ruban vert se glisse autour de ce noyau, le Ring, où les élévations s'apaisent, se disciplinent aux grandes lignes des monuments impériaux. Au delà, massés en hémicycle, les anciens faubourgs se déploient vers l'extérieur en éventail. Les constructions s'éclaircissent au delà du Gürtel, nouvelle ceinture de plein air. Elles s'accrochent aux grandes voies radiales et elles atteignent ainsi les villages suburbains. Ces agglomérations s'allongent à leur tour aussi loin qu'elles peuvent. Et ce même mouvement se suit jusqu'à perte de vue. Tantôt les maisons modernes aux lignes arrêtées se mêlent aux chaumières à la silhouette plus vague. Tantôt les constructions urbaines ont l'air de s'égarer, trop seules dans les champs. On a l'impression que la ville et le parc s'affrontent, la nature et la civilisation, que le parc recule devant la ville, mais en lui disputant le terrain, et en lui mettant sa marque, en parsemant sa blancheur de taches vertes, en trouant sa masse compacte d'espaces libres.

Voilà l'image d'ensemble et voici maintenant les détails.

Impériale, Vienne l'est par son fleuve, un des plus beaux du monde, celui que l'on appelle le beau Danube bleu. Il n'a pas assez d'un seul bras, il en a trois. Le bras principal large de 275 m. prend la ville en écharpe ; en temps de crue il remplit du côté opposé à Vienne, un

vaste champ d'inondation. Un autre bras, large de 70 m. a été aménagé en canal. Un autre bras, morcelé lui même, c'est le vieux Danube qui s'égare entre les îles. Est-il bleu, le beau Danube bleu, suivant le titre donné à la valse de Strauss ? Il est plutôt vert d'ordinaire. Il bleuit cependant par les reflets du crépuscule, et à toutes les heures du jour, le vieux Danube est bleu. Il est aussi bleu que dans un décor de théâtre, bleu et ridé de blanc par une brise forte qui semble venue du large. Il est bleu, bleu comme un lac.

Impériale, Vienne l'est par ses jardins, au nombre de 150. Le plus grand, le Prater couvre plus de 5 millions de mètres carrés. C'est à la fois un parc, un jardin, un bois et même une foire permanente avec des établissements de plaisir et de multiples attractions. D'après les Viennois, Napoléon aurait dit que, pour le Prater il donnerait les Tuileries.

Impériale, Vienne l'est encore par ses édifices qui ne laissent pas que d'être élégants, mais qui sont au moins aussi pompeux, les uns comme le Château du Belvédère, avec leur situation dominante, les autres comme la Rotonde du Prater, qui fait penser à une butte naturelle, avec leurs dimensions inusitées, les autres, comme les Musées ou l'Arsenal, avec leurs lignes rigides ou leurs masses dénudées, les autres, comme l'église St-Charles avec l'ampleur de leurs formes, les autres, comme l'église St-Michel avec leur décoration surabondante ou triomphe le rococo, qui prodigue le décor humain, qui met des statues partout dans des niches, sur les contre pentes, sur les toits, qui juche des cavaliers sur des corniches, qui se plaît à présenter des Titans supportant le globe terrestre, symbole de domination mondiale de l'Empire et des Empereurs.

Les Empereurs ont beau avoir quitté Vienne, l'expression de *Forum impérial* peut continuer de servir à désigner la succession de jardins et de places illustrées de statues qui s'étend de la Burg aux Musées et à l'Hôtel de Ville. Le souvenir des plus grands potentats du monde vous poursuit d'un monument à l'autre, et, à plus forte raison, si vous visitez les appartements impériaux. Quand le gardien, peut-être un ancien laquais de la Cour, prononce avec respect et d'une voix forte et lente, à la fois solennelle et grave, les noms de l'empereur François-Joseph Ier et de l'impératrice Elisabeth, de l'empereur Charles et de l'impératrice Zita, qui, hier encore, étaient à Vienne des têtes couronnées, vous vous sentez infiniment près d'eux. Et si vous descendez au caveau des Capucins, qui renferme toutes les tombes impériales, simplement alignées et exposées à la curiosité de tous,

quand vous aurez comme frôlé le néant au contact de chaque caisse que le père Capucin vous présente d'un air désabusé, vous resterez quand même hanté de la grandeur pompeuse que Vienne vaincue, dépossédée des Empereurs et de l'Empire, étale encore superbement.

Et ce n'est pas seulement par son prestige historique et moral, que Vienne est une grande, grande capitale. Elle l'est pareillement, au point de vue matériel, par sa puissance économique.

Elle est même un centre agricole. Elle dispose de 4.666 hectares réservés à la culture. Elle produit du seigle, de l'avoine, des pommes de terre, de l'orge, du trèfle, du blé d'hiver, sans en produire assez naturellement pour sa consommation démesurée.

Au point de vue industriel, elle possède 32 très grandes usines métallurgiques, 22 très grandes entreprises textiles, 17 très grands établissements pour l'industrie du bois, autant pour l'industrie du papier, autant pour l'industrie du cuir, autant pour l'industrie chimique.

Non seulement elle possède ces établissements industriels, mais elle centralise l'activité de tous ceux qui fonctionnent sur l'ensemble du territoire. Ses banques sont universellement connues et elles s'intéressent à toutes les entreprises.

Je ne crains pas, Mesdames et Messieurs, de vous donner une impression trop forte de la grandeur impériale de Vienne, du contraste profond qui existe entre la capitale, une des toutes premières villes du monde, et le reste du pays plus médiocre qu'on a l'habitude d'en trouver sur notre continent.

Voilà le monstre, cette nouvelle Autriche, dont le corps est sans consistance, dont la tête irait au corps le plus vigoureux.

Les monstres vivent peu d'ordinaire. L'Autriche nouvelle pourra-t-elle vivre longtemps avec sa capitale de Vienne ? Et d'abord comment vit-elle et comment vit-on à Vienne ?

*
* *

En 1922, lors d'un premier séjour à Vienne, j'avais eu l'impression que l'Autriche ne se relèverait pas de ses malheurs. Les vivres manquaient. Entrainée dans une chute vertigineuse, la couronne s'abîmait dans un gouffre sans fond. Les Viennois trouvèrent cette plaisanterie pour saluer l'avènement au pouvoir de Mgr Seipel : « Ce Monseigneur, dirent-ils, vient à propos pour l'extrême-onction de la couronne ».

Avant la guerre, la couronne autrichienne était sensiblement à parité avec le franc suisse. Le 1er juillet 1918, 100 couronnes ne valaient plus que 40 fr. suisses ; un an plus tard 17,50 et le 2 janvier 1920, 3,05. De janvier à septembre 1921, la couronne paru, se stabiliser. Et puis l'effondrement reprit vertigineux. Le 1er septembre 1921, le franc, non plus suisse, mais français valait 82 couronnes. Le 2 janvier suivant, il en valait 473, le 2 mai 765, le 12 juin 1922 et le 15 août 5.600.

Il s'ensuivit que Vienne et l'Autriche devinrent le paradis des touristes étrangers et même des chômeurs anglais ou suisses qui subsistaient commodément avec leur prime de chômage.

Pour les Viennois, la vie devenait au contraire de plus en plus difficile. Car les prix suivaient par le haut le même chemin que la couronne suivait par le bas. Plus la couronne baissait, plus les prix augmentaient, mais dans des proportions qu'on a peine à s'imaginer chez nous.

Le kilogramme de bœuf à bouillir qui se vendait de 1 couronne et demie à 2 couronnes et demie en juin 1913, se vendait de 6,90 à 10,20 en 1917, puis de 14 à 28 en 1919, 100 en 1920, 300 en 1921, 3.000 et 4.000 jusqu'à l'été de 1922, et 20.000 vers le 15 août au pire moment de la catastrophe. Au même moment le prix d'un œuf était passé à 700 couronnes, le prix du lait à 1.600, du kilogramme de farine à 7.000, de pain à 5.470, de beurre à 40.000, de sucre à 15.000, de viande à 20.000, de saindoux à 36.000.

Le même renchérissement s'observait bien entendu pour le vêtement, pour le chauffage, pour le logement, pour les transports.

Un professeur de Vienne, grand voyageur d'avant la guerre, avait mis de côté 200.000 couronnes pour faire le tour du monde avec sa famille 200.000 couronnes ? C'est à peine si elles suffirent au chauffage d'un jour et elles partirent en fumée...

Les plaisants recommandaient à qui voulait les entendre de se faire servir au café deux bocks à la fois, de peur que, pendant que le premier serait absorbé, le prix n'augmentât pour le deuxième.

Un Viennois de grande famille, me disait, et sans plaisanter : « J'ai payé mes pardessus 300 couronnes, puis 3.000, puis 30.000, ils sont à 300.000 ; ils viendront à 3.000.000 ; je ne pourrai plus en acheter ».

Effectivement, au mois d'août 1922, on payait à Vienne un complet de 2 à 3 millions, des souliers 120.000 couronnes, un chapeau d'homme 30.000, un chapeau de dame, le double naturellement, et une chambre à coucher presque une dizaine de millions. Songez aux

jeunes ménages.... Essayez d'apprécier la détresse totale d'un certain nombre de Viennois surtout les rentiers, les fonctionnaires, les intellectuels.

Ce qu'on nous a raconté par ici de la misère des Viennois n'était pas au delà de la vérité.

J'ai vu des intérieurs bourgeois ; ils ressemblaient à s'y méprendre à des logements d'ouviers. Escaliers sombres, murs décrépits, aucun entretien, vétusté. Des tapisseries en loques, le vestiaire au même point, les chaussures raccomodées, impossible de les remplacer. Ces nouveaux pauvres avaient été naturellement abandonnés par leurs domestiques. Ils étaient au désespoir de ne pouvoir nous accueillir. Ils se refusaient tout superflu. Ils vous montraient pour vous les vendre les objets précieux qu'ils gardaient encore, et qui faisaient tâche maintenant dans leïr intérieur de miséreux. Ces malheureux étaient ainsi amenés à ne plus tenir à rien de ce qui leur rappelait leur ancien bonheur de vivre. Ils vivaient dans le souvenir, dans le vide, dans le rêve.

A l'hôtel, vous aviez des draps grands comme des serviettes, des serviettes grandes comme des mouchoirs, et si minces qu'elles se laissaient transpercer par la lumière. Vous tourniez les boutons électriques, rarement toutes les lampes s'allumaient. Votre pot à eau était ébréché. Aux fenètres, quand les carreaux n'étaient pas collés avec du papier, les cordons des jalousies plusieurs fois raccommodés présentaient une solidité douteuse Vous pouviez mettre la main sans crainte sur un appareil de chauffage ; il était quelquefois tiède et presque toujours froid.

Au restaurant, vous aviez des couverts en plomb, et vous n'avïez pas de serviettes et vous n'aviez pas non plus d'assiettes. Vous mangiez dans les plats. Près de vous, quelque pauvre Viennois quittait la table, après quelques bouchées. Vous remarquiez les habits des garçons, des habits qui avaient perdu leur épaisseur et leur couleur. Dans le marchand de journaux qui entrait, vous reconnaissiez un retraité dans la détresse. Il vous venait d'autres miséreux, des artistes, les cheveux longs, la barbe hirsute ; ils vous offraient des dessins, des chefs-d'œuvre ; et s'il vous arrivait de les prendre, ils riaient comme des enfants hébétés.

La misère vous la retrouviez dans la rue, non seulement avec les haillons qu'on lui connaît, mais avec les mutilations repoussantes des anciens soldats, abandonnés à leur destinée, avec la toux rauque des enfants tuberculeux, avec les mains jointes des mamans qui vous imploraient, comme en prière. Les enfants que vous rencontriez avaient les pieds nus. Les voitures qui auraient dû avoir deux chevaux n'en

n'avaient qu'un. Beaucoup d'hommes s'attelaient eux-mêmes à des voiturettes. Malgré le soleil ardent, les bons bourgeois s'en allaient nu-tête, et sous les ondées, ils savaient également se passer de parapluie.

Le dimanche et même en semaine, les manifestations de prolétaires se succédaient. Ils affirmaient, par leurs cris et sur leurs pancartes, qu'une révolution devait être faite, que l'avenir devait appartenir à l'Internationale unifiée.

Vous regardiez, plus haut, les murs des maisons, même ceux des palais ; ils s'effritaient, le crépi tombait. La ville avait l'air de porter, elle aussi, des haillons. Des parties de palais ou des palais entiers étaient loués à des entreprises ; la ville impériale s'abandonnait. Le décorum n'inquiétait plus. On entretenait, comme on pouvait, les voies et les jardins. Le matériel était usé. La crémaillère du Kahlenberg ne fonctionnait plus, et les trains marchaient, comme ils pouvaient, sans le moindre souci des horaires. La misère rejaillissait des habitants sur la ville et sur le pays. La ville paraîssait exténuée et à la veille de disparaître. Et ainsi beaucoup allaient jusqu'à prédire le sort de Venise ou de Ravenne à Vienne, la cité des Empereurs.

Dans le dédale de l'Europe, l'Autriche était comme le pauvre mendiant, piteux, miteux, calamiteux, qui nous appitoie au tournant de la route, en enfilant des couplets et en vous tendant sa sébille vide de plus en plus...

— Je suis revenu à Vienne, cette année. Un miracle s'est accompli entre mes deux voyages

A la fin de l'été de 1922, quand l'Autriche semblait perdue, le chancelier Seipel entreprit ses fameux voyages, d'abord en Tchéco-Slovaquie, en Allemagne, en Italie, puis à Genève, où il s'adressa à la Société des Nations, non pas en implorant sa pitié, mais en signalant les dangers à la fois politiques et économiques qu'entraînerait la continuation du chaos autrichien.

De longues négociations commencèrent, d'où sortirent les mémorables protocoles du 4 octobre 1922.

Par le protocole premier, les puissances garantissaient, une fois de plus, l'indépendance politique, l'intégrité territoriale et la souveraineté de l'Autriche.

Par le protocole second, elles autorisaient le Gouvernement autrichien à émettre, sous leur garantie et surveillance, un emprunt de 650 millions de couronnes-or, destiné à couvrir le déficit à prévoir encore pendant les deux années suivantes.

Enfin, par le protocole troisième, elles imposaient à l'Autriche un

programme de réformes et d'assainissement, destiné à assurer l'équilibre du budget à partir de la fin de 1924.

D'autre part, l'Autriche obtint que, par dérogation au traité de St-Germain, toute hypothèque grevant son actif serait suspendue pour une période de 20 ans.

Les engagements pris furent tenus, sous le contrôle de M. Zimmermann, bourgmestre d'Amsterdam, installé à Vienne, comme commissaire de la Société des Nations.

L'emprunt de 650 millions fut émis dans les conditions les meilleures, par l'entremise des puissances qui en avaient assumé la garantie. Il avait été gagé sur les recettes des douanes et du monopole des tabacs, recettes qui devaient s'élever par an à 80 millions de couronnes-or. En fait, les gages de l'emprunt ont produit le double de la somme prévue. La souscription, bien qu'inégale suivant les pays, a été, dans l'ensemble entièrement satisfaisante. Notre part devait être la même que celle de l'Angleterre, 160 millions; nous avons souscrit pour 41 seulement, tandis que l'Angleterre a souscrit pour 243; elle a mieux apprécié les avantages de l'affaire.

La planche à billets de banque a été arrêtée depuis le 12 novembre 1922. Et une nouvelle banque d'émission a été créée le 1er janvier 1923. A la date du 7 août, la circulation fiduciaire se trouvait assurée par une couverture de plus de 54 %.

D'autre part, l'Autriche a rompu avec ses errements traditionnels.

Elle a réduit et de beaucoup le nombre de ses fonctionnaires. La Société des Nations lui avait demandé d'en supprimer 73.000 sur 245.795; elle en avait déjà supprimé 63.297 à la date du 1er décembre dernier. Elle a réduit son personnel jusqu'à se priver d'un certain nombre d'hommes éminents, jusqu'à interdire, faute de surveillants, l'accès de certains musées et de certaines bibliothèques.

Elle a diminué aussi le nombre des faveurs, des exemptions de taxe. Elle a adopté un système d'impôts, qui arrive à frapper tout le monde et toutes les choses. Ainsi, pour le 1er semestre de 1923, le produit des recettes a dépassé de 150 %. le chiffre prévu dans le programme de la Société des Nations.

Le résultat, c'est le miracle dont je vous parlais. La couronne s'est stabilisée immédiatement après la signature des protocoles de Genèvre. Elle remonte de plus en plus par rapport à notre franc. Elle peut passer pour une *Edelvalute,* une monnaie étalon et les Viennois en sont tout fiers.

La cherté de la vie n'a d'ailleurs pas disparu. Même les prix ont plutôt augmenté. On paie de 60 à 80.000 couronnes une chambre

d'hôtel, de 50 à 60.000 un repas. Le prix du billet de tramway est passé de 80 couronnes à 1.700. Le prix d'un timbre, pour une lettre à destination de l'étranger, de 50 à 3.000.

Ce sont maintenant non plus les Viennois, mais leurs hôtes qui pâtissent, même les Américains qui, trouvant la vie trop chère, désertent Vienne pour Paris. Au moment de la Foire, un grand nombre d'hôtels se trouvaient presque vides, et, pour nous attirer, les portiers venaient nous prendre par la main.

Quant aux Viennois, ils semblent complètement tirés de peine. Les signes de misères ont disparu avec la démoralisation. Chacun se remet au travail. Entre le 1er septembre 1922 et le 1er septembre 1923, les dépôts en banque sont passés de 1 $^{1}/_{2}$ million à environ 30. L'excédent des importations a diminué notablement. Le déficit des chemins de fer ne semble plus irrémédiable. Les fonctionnaires ne se plaignent plus. Les hôtels renouvellent leur matériel. Dans les restaurants, les garçons ont des habits neufs. Au lieu de manifestations ouvrières, on assiste à des réjouissances publiques. Le défilé des corporations s'est de nouveau déroulé joyeusement sur le Ring. Mieux encore, les Viennois ont retrouvé, pour leur bonheur, les fontaines lumineuses du Schwarzembergplatz. Les eaux ont joué tous les soirs, pendant toute la durée de la Foire. Le grand jet s'élevait neigeux et multicolore, au-dessus des têtes, au-dessus des maisons, en plein ciel, comme pour célébrer la résurrection de la Vienne d'autrefois.

La vie viennoise qui reparaît, c'est la douce vie, moins fiévreuse que la vie parisienne, moins énivrante, plus sentimentale, moins débordante, plus enveloppante, une vie d'opérette valsée.

A Paris, l'on va à ses affaires plutôt qu'on ne se promène. A Vienne, l'on va à ses affaires en se promenant et la promenade fait quelquefois retarder les affaires ; on a le temps ; c'est l'Orient qui s'annonce. On s'attarde dans les jardins, dans les cafés. Dans les cafés, quand on a fini de consommer, les garçons apportent des verres d'eau et les remplacent, quand ils sont vides ; on cause ; les femmes rient en tricotant ou en brodant ; il est de mode ici qu'elles prennent, même au café, leur ouvrage avec elles.

On sort du bureau ou du café. On se quitte pour se retrouver tout à l'heure à la promenade. L'on se retrouve et l'on s'examine comme si l'on ne s'était jamais vu. A partir de 7 à 8 heures, les restaurants se remplissent, puis de nouveau les cafés. Aux terrasses on voit les abat-jour japonais s'éclairer entre les géraniums fleuris. Les tramways se succèdent sans interruption sur les 10 heures, car le Viennois a

pris sous l'Empire l'habitude de se coucher tôt, théâtres et cafés se vident. A la volée, sans prendre la peine d'aller jusqu'à l'arrêt voisin, le Viennois saute dans un tramway en marche.

Et les jours ainsi suivent les jours, à la mode d'Horace. Carpe diem.

Le suave trottin viennois, *das süsse Mädel*, qui, même dans ses malheurs, avait gardé le sourire, a retrouvé maintenant le moyen de s'habiller. Un rien lui suffisait, il y a deux ans, pour paraître élégante, un rien, « une chemise, une serviette par devant, une serviette par derrière », comme une Viennoise le disait. Aujourd'hui le trottin se drape dans un vêtement neuf.

On avait perdu l'habitude de manger. On se privait de toutes les gâteries viennoises. Elles sont retrouvées, et les viandes pannées au *Wienerschnitzel*, et les entremets sucrés au *Mehlspeisen* et le café viennois recouvert de Chantilly.

Au luxe du vêtement et de la table, s'ajoutent les distractions traditionnelles.

Il faut que le Viennois aille au théâtre, au concert, à la danse. Les opérettes viennoises, à la fois chantées et valsées, à la fois piquantes et sentimentales, ont des mélodies sucrées qui font le tour du monde. Les Autrichiens connaissent mieux leurs auteurs et leurs acteurs que leurs hommes d'État. Ils pourraient tous venir sur ce rideau de théâtre de la Wien, où l'on voit Strauss, le grand Strauss, l'auteur des célèbres valses, jouant de son violon et entraînant à la valse tous ceux qui s'approchent de lui.

Et voici la journée du dimanche. On part accompagné par le soleil. On a endossé la tenue d'excursion, les hommes les molletières, le sac au dos, le chapeau au ruban vert avec le blaireau par derrière, les femmes le corselet émaillé de fleurs, la jupe courte et le petit tablier rouge ou vert. On va à la montagne, au Kahlenberg, à Mödling ou à Baden. On se rend aux châteaux du voisinage, à Schönbrunn ou à Laxenburg. On va aux bains du vieux Danube, à Kagran ou à Kaisermühlen. On chemine par groupes dans les sentiers. Les jeunes gens flanquent comme des chevaliers servants la troupe des jeunes filles qui chantent en s'accompagnant sur des sortes de guitares.

Avec tout cela, Vienne fait l'effet d'un séjour de plaisance unique dans son genre. Certains Viennois vont jusqu'à dire que Paris leur paraît triste en comparaison. Vienne distille à ses hôtes une ivresse subtile. Elle ne vous prend pas du premier coup ; mais si vous vous y attardez plus de deux ou trois jours, votre conquête est faite ; son attrait s'est exercé sur vous. Et vous vous dites que Vienne ne saurait

disparaître. Et vous vous demandez si Vienne n'a pas d'autre rôle à jouer que d'être le chef-lieu d'un État minuscule.

En vérité, le rôle international de Vienne nous intéresse au suprême degré.

Paris est international surtout à force d'être français, parce que le génie français est assez souple, assez tolérant, assez humain, assez classique pour s'universaliser, pour recevoir et pour distribuer des influences. Vienne est internationale d'une autre manière.

Elle se trouve au centre de l'Europe, à peu près à égale distance entre Londres et Constantinople, Madrid et Pétersbourg, Athènes et Christiania.

Elle est au carrefour des races de l'Europe, Slaves, Latins, Germains.

S'il y a eu un Wien germanique, il y a eu une Vindobona romaine. Si Vienne a été un poste avancé de la culture germanique, si les Autrichiens sont pour la plupart de race germanique, si l'Empire a imposé la langue allemande à ses sujets, Vienne n'est pas uniquement allemande.

Il en est des Viennois comme des Parisiens. On a coutume de dire que tous les Parisiens sont en réalité des provinciaux, soit par eux-mêmes, soit par leurs ascendants. Les Viennois sont pour la plupart des provinciaux aussi. Mais, étant donné que les provinces de l'ancien Empire sont devenues des États indépendants, il s'ensuit que les Viennois sont plus ou moins des étrangers, des Tchèques, des Polonais, des Hongrois, des Yougo-Slaves, des Italiens.

Allez au marché de Vienne, où les noms des marchands sont indiqués sur les enseignes ; moins de la moitié des noms sont allemands.

Regardez défiler les corporations aux costumes divers. Tous les nouveaux États danubiens y sont représentés.

Consultez les listes d'étudiants à l'Université ; là encore, combien de *Danubiens*.

Fréquentez la haute société viennoise. Vous êtes étonnés d'y trouver assez peu de Germains authentiques.

Les traits des physionomies sont beaucoup plus fins qu'à Berlin. Et les jolies viennoises, qui sont autant de Marie-Antoinette, ne semblent rien avoir de germanique, mais plutôt quelque chose de slave avec leur élégance espiègle et leur nonchaloir câlin. Le caractère des Autrichiens n'est pas celui des Allemands du Reich ; ils n'ont ni l'outrecuidance, ni la rudesse teutonne, ils sont infiniment polis, et leur résignation, leur patience, leur insouciance confinent au fatalisme des Orientaux.

International aussi le paysage monumental de Vienne, l'art et le mobilier viennois.

D'après la presse viennoise, trop pauvre pour avoir ses correspondants à elle, subventionnée et inspirée par les hommes du Reich, vous vous imaginez que les Viennois éprouvent pour les Berlinois une tendresse particulière.

Écoutez la fin du dicton cher aux Viennois. Après

« S'giebt nur a Kaiserstadt
« S'giebt nur a Wien.

vous entendez :

« S'giebt nur a Räuhernest,
« Und das ist Berlin.

« Il n'y a qu'un repaire de brigands, et c'est Berlin qui est ce repaire ».

Pendant la guerre, les Viennois sablaient le champagne pour célébrer les plus grandes défaites de l'État-Major allemand. Et les soldats autrichiens ont tiré quelquefois sur les bataillons de Guillaume.

Songez encore aux dernières élections générales qui ont eu lieu tout dernièrement. Les pangermanistes ont été défaits. Ils sont 10 députés, 10 contre 81 chrétiens sociaux, 10 contre 67 social-démocrates ; et ils étaient 27 dans l'ancien parlement.

Je sais qu'à Vienne la presse pro-allemande a une alliée dans l'Université. Mais le grand public tourne le dos aux universitaires. Il se soucie peu qu'on le nourrisse intellectuellement, pourvu que sa subsistance matérielle et pourvu que ses plaisirs soient assurés. *Panem et circenses!* Du pain et des jeux ! C'est ce que demandent, depuis Rome et depuis Byzance, toutes les villes impériales.

Dans le ravitaillement de Vienne, la place la plus large revient à des pays autres que l'Allemagne. De même que Paris ne vit pas seulement des ressources de l'Ile de France, mais des charbons du Nord, du fer de l'Est, du poisson de Bretagne et des fruits du midi, Vienne dépend, pour son alimentation, de toutes les anciennes provinces devenues, comme nous savons, des pays étrangers. C'est la Tchéco-Slovaquie et la Pologne qui lui fournissent le charbon et le sucre. C'est la Hongrie, la Yougo-Slavie, la Roumanie qui lui fournissent le blé et le bétail.

Quand il s'est agi d'empêcher Vienne de mourir de faim, tout au lendemain de la guerre, c'est l'Amérique, le pays le plus riche du monde, qui est venue à son secours, avec l'Angleterre, les Pays scandinaves, la Suisse, la Hollande, et même la France dans la mesure de ses moyens.

Ces mêmes États se sont retrouvés quand il s'est agi de garantir l'emprunt destiné à assurer le relèvement de la couronne.

Ainsi le sort de Vienne intéresse tout le monde. Ainsi plus que jamais son rôle est international.

S'il l'est en fait, il ne l'est pas en droit, aux termes des traités. Et de là ressort la nouvelle question d'Autriche, soudée à la question de Vienne. On peut envisager la séparation du corps sans consistance et de la tête de géant, la fin du monstre hydrocéphale. On peut envisager le rattachement de la nouvelle Autriche entière ou de Vienne toute seule à un organisme nouveau.

Sur cette double question, les Autrichiens n'ont sans doute pas de doctrine. Eux qui éprouvaient très confusément le sentiment national, même au temps de l'Empire, l'éprouvent moins que jamais maintenant. Ils pensent que peut-être un jour viendra où le patriotisme autrichien pourra naître. L'événement sera lent à se produire, attendu que l'Autriche actuelle n'est pas une création spontanée. En attendant, les Autrichiens sentent surtout l'antagonisme existant entre Vienne et les campagnes jalouses et ils ont voté une loi d'après laquelle Vienne constitue un état autonome dans l'ensemble de l'Etat fédéral. C'est le premier pas vers le détachement, vers l'émancipation de la capitale. Mais Vienne, nous l'avons vu, ne saurait rester isolée.

Les pangermanistes voient la solution du problème dans ce qu'ils appellent l'*Anschluss,* dans l'absorption — comme l'araignée gobe une mouche — de Vienne et de l'Autriche par le Reich. Ils justifient cette solution par la communauté de race et par la communauté de langue. Ils la préparent de toutes manières en envoyant à Vienne des professeurs allemands, en agissant sur la presse et sur l'Université, en essayant de conquérir l'Autriche économiquement, en l'amenant encore à calquer son organisation sur celle des Etats Allemands assujettis, la Saxe et la Bavière. L'Allemagne, prolongée par l'Autriche et guidée par le Danube, pourrait revenir à son rêve de domination que la Guerre a dissipé.

A cette solution, une autre s'oppose, celle qui est commandée essentiellement par la géographie. Ce serait le rattachement de l'Autriche à la région danubienne, la reconnaissance de Vienne comme capitale commune par tous les Etats danubiens.

En présence de ces deux solutions, la première uniquement avantageuse à l'Allemagne et funeste même à l'Autriche qu'elle dégraderait, la seconde très avantageuse pour l'Autriche, mais peu agréable, semble-t-il, à l'Italie, sans parler des rivalités traditionnelles en pays danubien, quelle doit-être la politique de la France ?

Politiquement, nous devons contrecarrer naturellement l'action des pangermanistes, mais nous ne pouvons pas exciter les inquiétudes de l'Italie. Nous laisserons agir le Temps et la Géographie. En ce qui concerne l'Autriche, dans son ensemble, nous devrons maintenir le traité de St-Germain tout en rapprochant autant que possible l'Autriche des autres Etats danubiens. En ce qui concerne Vienne en particulier, nous favoriserons son développement, *dans la mesure* où elle voudra jouer son rôle international, *dans la mesure* où elle se soustraira à l'emprise germanique, pour s'ouvrir *également* aux Latins, aux Slaves, aux Germains.

Au point de vue économique, maintenant que nous avons conclu avec l'Autriche une convention commerciale, qui d'ailleurs n'est pas sans défaut, nous lui demanderons la plupart des produits que nous achetions en Allemagne. Nous avons tout intérêt à élargir notre place sur le marché de Vienne, *plaque tournante* de l'Europe. Nous continuerons de favoriser l'institution si intéressante de la Foire où le rôle international de Vienne s'exprime essentiellement.

Enfin, au triple point de vue intellectuel, artistique, sportif, nous développerons les échanges de livres, de professeurs, d'étudiants, d'artistes, de champions. Nous serons d'autant plus empressés que nos avances seront mieux accueillies. C'est fort bien que les champions d'Autriche se distinguent aux jeux Olympiques, que l'Opéra de Vienne se fasse entendre à Paris, que Vienne s'attribue la part qui lui revient dans notre exposition des arts décoratifs. Ce sera encore mieux quand nos professeurs seront admis à Vienne aussi largement que le sont leurs collègues allemands.

L'Alliance française devra organiser des cours pour l'enseignement de notre langue en s'inspirant de l'exemple donné par la Société italienne Dante Alighieri. Nous développerons nos œuvres françaises en Autriche, et celles des Slaves du Nord ou du Sud.

Voilà l'essentiel de notre tâche. Elle nous sera facilitée par la sympathie que les autrichiens ont pour nous, par la parenté artistique de Vienne et de Paris. Elle assurera le rayonnement de notre influence, le développement de la civilisation, et enfin et surtout le maintien de la paix.

Michel LHÉRITIER,
Professeur de l'Université en mission,
Docteur ès-lettres.

EXCURSIONS EN 1924

La Commission des excursions s'est réunie une première fois le 16 février pour la préparation du programme des excursions.

La Commission des excursions se réunissait à nouveau le 10 mars. Au cours de cette réunion la commission décidait de présenter à l'approbation du Comité d'études, une addition à l'article 3 du règlement des Excursions.

Le Comité d'Études dans sa séance du 18 mars, après discussion, a arrêté pour cette addition le texte suivant « Pour permettre à tous les Membres des Excursions de profiter des avantages accordés par les Compagnies de Chemin de fer aux membres de la Société voyageant en groupe, les sociétaires renonceront aux avantages particuliers de transport dont ils pourraient avoir le bénéfice à quelque titre que ce soit ».

PROGRAMME DES EXCURSIONS PROJETÉES EN 1924

Jeudi 8 mai. — Visite des Établissements Cocard : Fonderie de cuivre. — Organisateurs : MM. Meyer et Thiébaut. — 20 personnes.

Jeudi 15 mai. — Lille-Délivrance (les ateliers, la gare). — Organisateurs : MM. Schotsmans et Le Fort. — 50 personnes.

Mardi 10 juin. — Savonnerie Lever, à Haubourdin. — Organisateur : M. De Jaeghère. — 30 personnes.

Mardi 24 juin. — Saint-Omer (la cathédrale, le musée). Excursion à Clair-Marais. — Organisateur : M. Renouard. — 20 personnes. Excursion primitivement fixée au Jeudi 5 Juin.

28-30 juin (Fêtes de Lille). — Laon, Reims et les champs de bataille. — Organisateur : M. De Jaeghère. — 20 à 30 personnes.

Jeudi 3 juillet. — Etablissements d'Hellemmes. — Organisateur : M. Renouard.

Dimanche 27 juillet. — Furnes (la procession). — Organisateur : M. Schotsmans.

Jeudi 21 août. — Cassel (Exposition d'Art Flamand). — Organisateurs : MM. Cantineau et Brackers d'Hugo.

25 août (15 jours environ). — Le Jura. — Organisateurs : MM. Leman et Thiébaut. — 25 personnes.

Jeudi 11 septembre. — Musée d'Art appliqué à l'Industrie (Chambre de Commerce de Tourcoing). — Organisateur : M. Meyer.

Samedi 20 septembre. — Tournai. — Organisateur : M. Martin.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1924

PRIX PAUL CREPY

Fondé par Madame Paul Crepy, en mémoire de son mari, Président et fondateur de la Société, ce prix consiste en une bourse de voyage d'une valeur de 730 francs. Peuvent prendre part au concours tous les jeunes gens de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 ans au moins et 23 ans au plus à la date du 1er Juin, autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er Mai, et admis à concourir par le Comité d'étude de la Société. Pour les conditions du concours, se reporter au *programme spécial que l'on trouve au Secrétariat.* Date du concours : 1er dimanche de Juin.

Géographie historique du Nord et du Pas-de-Calais.

Un concours spécial est institué pour **1925** afin d'étudier la Géographie politique, administrative, judiciaire et financière, depuis la conquête française, au XVIIe siècle, jusqu'à l'établissement de l'organisation actuelle.

Ce concours, doté d'un prix de 500 francs, est l'objet d'un programme séparé que l'on peut se procurer au Secrétariat.

Monographies communales et Etudes géographiques concernant la région du Nord.

Pour ce concours qui ne concerne que les localités de la région du Nord ou les questions de géographie physique, économique et humaine intéressant cette région, la Société a institué un prix qui pourra s'élever jusqu'à 500 fr., s'il est présenté un travail digne de récompense.

SECTION SUPÉRIEURE

Géographie commerciale.

1re **Série**. *Réservée aux Employés et Employées du Commerce et de l'Industrie.*

Un prix de cent francs en espèces et une médaille d'argent seront attribués au lauréat, s'il est présenté un travail digne de récompense pour le sujet suivant proposé pour 1924 :

PROGRAMME DU CONCOURS

Le Commerce de la France avec ses Colonies.

Les candidats sont invités à indiquer, en s'inscrivant, la spécialité d'industrie ou de commerce à laquelle ils appartiennent.

2e Série. *Réservée aux Élèves des Écoles Professionnelles, Industrielles et Commerciales.*

Les prix consisteront en ouvrages géographiques choisis par les lauréats et d'une valeur totale de cent francs que les lauréats se partageront. Une médaille d'argent sera en outre attribuée au premier des lauréats.

PROGRAMME DU CONCOURS

Géographie économique générale.

Géographie coloniale.

PRIX EUGÈNE GALLOIS

Un prix de deux cent soixante-dix francs en espèces et une médaille d'argent seront attribués au lauréat s'il est présenté un travail digne de récompense sur le programme suivant proposé pour 1924 : *les colonies françaises, géographie physique et géographie économique.*

Sont admis à prendre part au concours les jeunes gens et les jeunes filles de 15 ans au moins et de 20 ans au plus à la date du 1er Juin 1924, et qui appartiennent aux classes de première, de philosophie, et de première supérieure des lycées et collèges, ou qui sont inscrits en première année d'études dans les établissements d'enseignement supérieur.

Ce concours a lieu, comme les deux précédents, le 1er dimanche de Juin, à 8 heures, au siège de la Société.

Les candidats devront se faire inscrire avant le 31 Mai et produire un certificat du chef de l'établissement (ou du doyen de la Faculté) où ils font leurs études, témoignant qu'ils remplissent les conditions d'âge et de scolarité requises pour le concours.

Les concours de la section supérieure auront lieu le dimanche 1er Juin à huit heures.

PRIX ERNEST NICOLLE

Bourse de voyage en Angleterre, d'une valeur de 710 francs, réservée aux Élèves de l'École Supérieure pratique de Commerce et d'Industrie.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Nul ne peut se faire inscrire dans cette section s'il ne justifie de la qualité d'élève d'un établissement d'enseignement *secondaire* public ou privé. Exception est faite pour les éducations particulières.

GARÇONS

1re Série. Limite d'âge, 19 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme des classes de philosophie et mathématiques*).

Géographie physique, politique et économique des nouveaux États de l'Europe centrale : Pologne, Tchéco-Slovaquie, Autriche, Hongrie, Roumanie, Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes,

2e Série. Limite d'âge, 18 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme de la classe de Première*).

Étude des Régions naturelles de la France.

3e Série. Limite d'âge, 17 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme de la classe de seconde*).

Étude de l'atmosphère et des climats. L'écorce terrestre, les modifications que lui font subir les agents atmosphériques, les eaux courantes et souterraines, les eaux marines, les volcans.

4e Série. Limite d'âge, 16 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme des classes de troisième*).

Géographie physique de la France : relief, climat, cours d'eau, côtes, ressources naturelles.

FILLES

1re Série. Limite d'âge 19 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme de 5e année*).

Géographie physique, politique et économique des Iles Britanniques, des principales colonies britanniques : Afrique australe, Inde anglaise, Australie, Nouvelle-Zélande, Canada.

2e Série. Limite d'âge, 18 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme de 4e année*).

Étude de l'atmosphère et des climats. L'écorce terrestre, les modifications que lui font subir les agents atmosphériques, les eaux courantes et souterraines, les eaux marines, les volcans.

3e Série. Limite d'âge. 17 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(*Programme de 3e année*).

Géographie physique de la France : relief, climat, cours d'eau, côtes. ressources naturelles.

4e Série. Limite d'âge, 16 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

(Programme de 2e année).

L'Europe.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

PROGRAMME COMMUN AUX GARÇONS ET FILLES

Les éducations particulières peuvent se faire inscrire dans cet ordre d'enseignement d'où sont exclus les élèves de l'enseignement secondaire. Les chefs d'établissements doivent inscrire leurs élèves dans la catégorie dont ils suivent les cours : Enseignement primaire supérieur ou élémentaire.

Enseignement primaire supérieur

1re Série (programme de 3e année).

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 15 ans ou plus de 18 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

La France, les colonies françaises.

2e Série (programme de 2e année)

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 13 ans ou plus de 16 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

Les Grandes Puissances européennes et leurs colonies.

3e Série. (programme de 1re année).

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 12 ans ou plus de 14 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

Notions de géographie générale : Le Monde moins l'Europe et moins les colonies européennes.

Enseignement primaire élémentaire

1re Série. Limite d'âge, 14 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

La France et les Pays limitrophes.

2e Série. Limite d'âge, 12 ans au 31 Décembre de l'année du concours.

La France et ses colonies.

Le département du Nord.

Le concours de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement primaire auront lieu le jeudi 5 Juin, à huit heures.

Aucune dispense d'âge n'est accordée.

Correction

La correction des copies sera faite : pour le concours de géographie commerciale par des négociants, et pour le concours de l'enseignement secondaire, par des Professeurs de Faculté, tous membres de la Société.

Quant aux concours d'enseignement primaire supérieur et élémentaire, la correction des copies est confiée aux soins des membres du Comité d'études, qui pourront choisir des collaborateurs parmi les Instituteurs et Institutrices faisant partie de la Société.

Le Président de la Société, le Président de la Commission des Concours et les Secrétaires généraux font, de droit, partie de toutes les Commissions de correction.

DEMANDES D'ADMISSION AU CONCOURS

Le même établissement ne peut présenter plus de dix candidats par série.

Les élèves devront se faire inscrire, avant le 25 Mai :

A Lille, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116 ;

A Roubaix, chez M. Cléty, Secrétaire, rue St-Georges, 40 ;

A Tourcoing, chez M. Petit-Leduc, Secrétaire, rue Martine, 13.

La demande devra contenir :

1° L'extrait de naissance sur papier libre ;

2° L'indication de l'établissement dont l'élève suit les cours, et, pour ceux recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs parents,

3° *La série* dans laquelle l'élève désire concourir.

Toute demande d'inscription qui ne renfermerait pas ces renseignements, sera considérée comme nulle et non avenue.

Les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, seraient éliminés du concours, recevront avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'études.

On peut se faire inscrire par demande affranchie.

N. B. Aucun candidat ne peut concourir à nouveau dans une série où il a déjà obtenu un prix.

PRIX ET RÉCOMPENSES

Les Prix et Récompenses consisteront en Espèces, Volumes, Atlas, Cartes, Médailles, Bourses de voyage, Diplômes, etc.

1° Prix Paul Crepy .... 730 fr.

2° Prix Léonard Danel offert à plusieurs Jeunes Gens Lauréats, consistant en un voyage dans une des villes ou l'un des ports de la région du Nord .... 240 »

3° Prix de Monographies géographiques .... 500 »

4° Prix Ernest Nicolle. Bourse de voyage en Angleterre d'une valeur de .... 710 »

5° Prix de Géographie commerciale :

1re **Série**. 100 fr. en espèces et une médaille d'argent ...... 100 »

2e **Série**. 100 fr. de livres et une médaille d'argent .... 100 »

6° Prix de Géographie coloniale :

270 fr. en espèces et une médaille d'argent .... 270 »

7° Prix offert par M. O. L. Godin, Président de la Commission des Concours (Médaille de Vermeil)

8° Médailles offertes aux Jeunes Filles par Madame Parnot ..... 130 »

Le Secrétaire Général,
MAX SORRE.

Le Président de la Commission des Concours.
O. L. GODIN.

Le Secrétaire Général Adjoint,
PAUL THOMAS.

Le Président de la Société,
AUGUSTE CREPY.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

I. — CHRONIQUE RÉGIONALE

Le mouvement démographique dans le Nord et le Nord-Est de la France en 1923. — Le Ministère du Travail vient de publier la statistique du mouvement démographique de la France en 1923. Elle accuse une légère amélioration par rapport à 1922. Nous en extrayons quelques données relatives aux départements du Nord et du Nord-Est. Les chiffres qui concernent naissances, décès, mariages et divorces, n'appellent pas la critique. Il n'en est pas de même des coefficients qu'on est tenté de calculer. La population totale de ces départements n'est connue que par le recensement de 1921. Or ce recensement présente une sécurité très limitée ; et, de plus, dans ces régions en voie de reconstitution, les mouvements de population indépendants de l'accroissement naturel peuvent revêtir une ampleur assez grande. Il y a en effet une masse de population flottante qui fausse les calculs.

On ne donne par suite ces coefficients que sous réserve. Voici d'abord les valeurs de la natalité :

Départements	Naissances	Natalité rapportée à la population de 1921 (°/oo)
Nord	40.763	22,8
Pas-de-Calais	28.640	29
Ardennes	6.367	23
Aisne	11.923	28
Oise	8.005	20,6
Somme	10.123	22,2
France entière	761.801	19,

La natalité dans ces six départements est donc notablement supérieure à la moyenne de la natalité française — comme elle l'a d'ailleurs toujours été. D'après le recensement de 1921, ils représentent 11 pour cent de la population totale ; en 1923, ils ont fourni 13,8 pour 100 naissances.

Le tableau qui suit donne le nombre des décès :

Départements	Décès	Mortalité rapportée à la pop. de 1921 (o/oo)
Nord	26.292	14,6
Pas-de-Calais	15.748	13.8
Ardennes	4.666	16,8
Aisne	7.498	17.8
Oise	6.895	17,7
Somme	8.220	18
France entière	660.990	16,8

Le taux de mortalité dans l'ensemble est un peu inférieur à la moyenne française, grâce au chiffre relativement faible du département du Nord. La comparaison de ces deux tableaux montre que les six départements considérés fournissent un notable excédent de naissances :

Départements	Excédent de naissances	Taux d'accroissement naturel rapporté à 1921 (o/oo)
Nord	14.741	8,2
Pas-de-Calais	12.892	13,3
Ardennes	1.701	6,1
Aisne	4.435	10
Oise	1.110	2,8
Somme	1.903	4.2
France entière	94.871	2,3

Et le coefficient d'excédent est très supérieur à celui de la France entière.

Peut-être même cette supériorité serait-elle encore plus manifeste si notre procédé de calcul était moins imparfait. Les deux seuls départements du Nord et du Pas-de-Calais ne possèdent officiellement que les sept centièmes de toute la population française (1921) : ils n'en ont pas moins, en 1923, contribué dans la proportion de 29 pour cent à l'accroissement naturel de cette même population — soit bien près d'un tiers. Facteurs d'une importance capitale dans la vie française par leur activité économique, ils ne jouent pas un moindre rôle grâce à leur forte natalité.

La statistique officielle révèle que le nombre des mariages dans toute la France, en 1923, était en fléchissement sur 1922, quoique très supérieur encore à celui de 1913. A ce point de vue encore le département du Nord et celui du Pas-de-Calais marquent une avance sensible sur l'ensemble du pays (11 mariages pour 1.000 au lieu de 9). En revanche, on doit noter, au moins pour 1923, que dans toute la région le nombre des divorces est proportionnellement plus élevé que dans l'ensemble de la France. — Ceci étant vrai, non seulement pour les départements à forte population urbaine, mais même pour ceux où dominent les populations rurales. En 1923, on a enregistré,

pour dix mille mariages. 71 divorces dans le Nord. 65 dans le Pas-de-Calais, 86 dans les Ardennes, 87 dans l'Aisne, 105 dans l'Oise, 94 dans la Somme (66 dans toute la France). C'est donc le Pas-de-Calais, puis le Nord qui viennent en tête pour la stabilité des unions dans la région du Nord et du Nord-Est. Mais par comparaison avec l'ensemble du territoire français on pourrait souhaiter que la situation fût meilleure.

Le Port de Dunkerque. - Le Bulletin de la Chambre de Commerce de Dunkerque a donné, dans son numéro de janvier 1924, les derniers résultats statistiques mensuels concernant le mouvement général du port en 1923. La totalisation des résultats mensuels fait ressortir que le mouvement du port, tant commercial que maritime, a dépassé, en 1923, tous les chiffres atteints antérieurement. Dunkerque s'est ainsi classé parmi les ports français immédiatement après Rouen et Marseille, avant Bordeaux et le Havre.

Mouvement Maritime.

	Entrées et sorties.	
	Navires	Tonnage
1921	4.097	4.469.845
1922	4.186	5.718.726
1923	5.872	8.852.057

Mouvement Commercial.

	Tonnage march. Entrées et sorties.
1921	2.437.476
1922	2.663.116
1923	5.197.869

Les chiffres les plus élevés atteints avant la guerre étaient ceux de 1913 : 4.523 navires avec un tonnage de 5.086.376 t., et 3.584.144 t. de marchandises.

Ce trafic s'est réparti assez régulièrement sur les divers mois de l'année, avec un maximum en avril. Les statistiques détaillées qui nous permettraient d'expliquer le progrès de Dunkerque nous manquent encore. Cependant les données publiées permettent de faire quelques remarques. Le tonnage moyen des bateaux fréquentant le port de Dunkerque n'avait pas cessé de s'accroître jusqu'en 1913. Cependant, après la guerre, il subit un brusque fléchissement. Mais il a, depuis trois ans, repris sa marche ascensionnelle et il est aujourd'hui plus élevé que jamais. Nous avons calculé ce tonnage moyen pour un certain nombre d'années d'après la situation commerciale et industrielle de la circonscription de Dunkerque publiée en 1922 :

Tonnage moyen des navires fréquentant le port de Dunkerque :

1880	256	1920	891
1890	477	1921	1.164
1900	607	1922	1.366
1910	1.016	1923	1.507

Une autre donnée particulièrement caractéristique est le rapport du tonnage marchandises au tonnage de jauge qui correspond, en somme, au coefficient d'utilisation.

Nous n'avons calculé pour les mêmes années que le tonnage de jauge moyen.

Rapport : $\frac{Tm}{Tj}$

1880.............	0.70	1920.............	0,61
1890.............	0.84	1921.............	0,51
1900.............	0.90	1922.............	8,46
1910.............	0,67	1923.............	0,58

Il est sensible que le coefficient d'utilisation est bien loin de suivre la même loi que le tonnage de jauge moyen.

Tous deux s'accroissent parallèlement jusqu'en 1900.

Mais tandis que. de 1900 à 1910, le tonnage moyen continue à augmenter, le coefficient d'utilisation s'abaisse brusquement. Il y a là un indice, qui ne saurait tromper, d'un changement de caractère dans l'activité commerciale de Dunkerque.

Ces remarques gagneraient à être complétées par une étude parallèle du rendement commercial. c'est-à-dire du rapport des exportations aux importations. Celle-ci mettrait sur la voie de l'explication des variations si amples du coefficient d'utilisation. Le rendement commercial est susceptible d'écarts considérables dans la période que nous traversons d'autant plus qu'il s'agit de la porte d'entrée d'une région en voie de reconstruction.

A Dunkerque il était de 0,48 en 1921. de 0.11 en 1912.

En 1923. il est encore resté très bas. En décembre seulement. il s'est élevé à 0,22. Durant les autres mois, il se tenait entre 0.11 et 0.15. En avril. il est tombé à 0,04. Ces chiffres marquent la prédominance des exportations dans le mouvement commercial de Dunkerque. Ils expliquent le taux du coefficient d'utilisation. Ils font aussi pressentir une des causes de faiblesse du port qui nécessite une attention particulièrement vigilante de ses dirigeants. Pour pallier les inconvénients de l'insuffisance du fret de retour, il est absolument indispensable que le Commerce trouve ici des compensations dans la rapidité et le bas prix des manipulations à quai d'une part, dans les facilités d'évacuation à bon marché par la voie de terre de l'autre. Cette double nécessité est surtout impérieuse en l'absence d'une protection efficace. Elle justifie l'effort incessant de la Chambre de Commerce de Dunkerque pour l'amélioration de l'outillage du port et aussi l'attention qu'elle porte aux questions qui touchent le trafic intérieur.

La reconstitution de l'industrie lainière dans le Nord. — Parmi les publications abondantes dont la reconstitution des régions dévastées a

été l'objet et que nous continuerons à noter (1) en voici une qui doit être signalée, parce qu'elle a paru dans une revue que le grand public ne consulte guère et qu'elle se recommande par une excellente documentation puisée aux meilleures sources. C'est « La Reconstitution de l'industrie lainière dans le Nord », par M. le Sous-Intendant militaire de 3e classe, de Porquier-Lagarrique, parue dans la livraison de septembre 1923, de la *Revue du Service de l'Intendance militaire.*

Certes, l'auteur ne perd point de vue ses préoccupations professionnelles. Comme il convient, il place au premier plan les nécessités de la mobilisation. Mais il n'oublie pas que le succès de cette mobilisation même dépend du potentiel de production en temps de paix — et que la guerre n'est pas non plus une fin en soi. Il est impossible de résumer une étude aussi serrée. Mais il faut reproduire quelques passages essentiels des conclusions. « L'effort fait de part et d'autre est intéressant et émane d'hommes d'affaires dont la valeur intellectuelle et commerciale est remarquable ; ils méritent d'être encouragés et soutenus, dans l'intérêt de la plus grande prospérité nationale. Cet encouragement et ce soutien, nécessaires pendant la période de paix, ne doivent pas faire défaut pendant la guerre. La région du Nord est la plus productive et la plus riche de notre pays ; avec elle en moins, la France perd les trois quarts de sa richesse en charbon, en produits métallurgiques et textiles. Il faut donc protéger cette région par les armes d'abord, pour qu'elle soit indemne de l'invasion ennemie, mais il faut aussi l'aider économiquement. Il est nécessaire de concevoir une mobilisation industrielle sur de larges bases qui devraient englober non seulement les prévisions militaires, mais aussi les besoins civils. Tout se tient dans les forces vives d'une nation, et la guerre peut être gagnée militairement mais perdue au point de vue économique si l'on n'a pas tout prévu durant le conflit pour la reprise de la période de paix.

« Certes les besoins militaires doivent passer avant tous les autres dans ces moments troublés, mais il ne faut pas perdre de vue qu'en maintenant prospère l'industrie nationale, en dehors et en plus des nécessités de l'armée, on prépare pour le pays une ère de tranquillité et de bien-être pour l'après-guerre.

» En ce qui concerne Roubaix-Tourcoing-Fourmies, il y aurait lieu de doter ces régions de toute la main-d'œuvre française et belge indispensable, et de tout le combustible possible pour que la production ne se ralentisse pas et que les exportations soient aussi prospères en temps de troubles qu'en période ordinaire.

---

(1) Dans notre prochain numéro nous analyserons le rapport de M. Morain, Préfet du Nord, au Conseil général de ce département dans la session de 1923. Nos Sociétaires pourront consulter à la bibliothèque un exemplaire de ce rapport dont M. Morain a bien voulu faire hommage à la Société.

» Pendant toute la dernière guerre, l'industrie anglaise n'a pas cessé de produire et d'exporter ses objets manufacturés ; aussi son change est-il resté bien plus élevé vis-à-vis du dollar que le nôtre, appauvri par nos achats multiples à l'étranger : achats nullement compensés par l'envoi de nos marchandises chez les neutres et chez les alliés. Nos laines peignées, nos draperies de Roubaix-Tourcoing sont achetées par la Grande-Bretagne et par tous les pays d'Europe, par la Turquie, la Perse, l'Amérique du Sud en temps de paix : pourquoi ne continueraient-elles pas à l'être pendant la guerre et pourquoi laisser aux manufactures anglaises le soin de nous remplacer sur les marchés mondiaux ? Notre change y gagnerait et se maintiendrait. Les chiffres d'exportation de Roubaix-Tourcoing ne sont pas à dédaigner. En 1922, il a été expédié à l'étranger 23.807.000 kg de laines travaillées représentant une valeur de 355 millions de francs et 7.364.000 kg de tissus, représentant une valeur de 185 millions de francs, soit au total plus d'un demi milliard. »

II. — LES LIVRES

Les Conquérants du Tchad par le Colonel O. Meynier [1].— Le 24 février 1900, une mission française, partie d'Algérie, rencontrait sur les rives du Tchad une force militaire, partie des bords du Niger. Le 21 avril suivant, une mission, venue du Congo, rejoignait les deux autres. Le lendemain, au cours d'un combat sanglant, elles brisaient définitivement la puissance du tyran de l'Afrique centrale, Rabbah. Evénements d'une immense portée. L'Afrique française était née. A partir du jour où notre domination a été établie sans partage sur les rives du Tchad, il y a eu quelque chose de nouveau dans la géographie politique du continent noir. Au lieu de colonies éparses, poursuivant leurs destinées dans l'isolement, un Empire homogène. Et ce jour là aussi, tous les efforts antérieurs, tous les échecs, tous les demi-succès, toutes les souffrances et tous les sacrifices de plusieurs générations de coloniaux, de René Caillé et de Faidherbe aux conquérants du Tchad, en passant par de Brazza, ont reçu leur récompense. L'occupation définitive du Tchad par trois missions parties des trois bases séculaires de notre politique africaine, est un de ces faits historiques qui ont la valeur d'un symbole et qui donnent au passé tout son sens. Depuis le début du XVII[e] siècle, le pavillon français avait été présent sans interruption aux bouches du Sénégal, le 5 juillet 1830 il était déployé à Alger, en 1842, Bouetz-Willaumetz le faisait flotter aux bouches du Gabon, le

---

(1) Paris, Flammarion, 1923. Un vol. in-18 jésus, 308 p. 6 gr., 1 carte. M. le Colonel Meynier a fait gracieusement l'hommage de son livre à la Bibliothèque de la Société.

22 avril 1900. il flottait au centre du continent, sur le champ de bataille de Kousséri. La chaîne était fermée et la grande épopée close.

On se ferait, certes, une illusion si l'on mettait dans cette histoire une simplicité qu'elle n'a pas eue. Moins que tout autre, l'évolution coloniale française nous offre le spectacle magnifique de la continuité dans les grands desseins. M. E. F. Gautier a, bien spirituellement, montré que la France a conquis son empire africain sans le vouloir et pour ainsi dire malgré elle. Bien peu nombreux chez nous sont ceux qui auraient vraiment le droit de reprocher à Voltaire et aux Ministres de Louis XV, leurs mots fameux sur les écuries qui brûlent et sur les arpents de neige. La conversion de l'opinion aux entreprises coloniales est un fait contemporain — au sens strict et littéral du mot. Mais il y a toujours eu chez nous des individus audacieux, capables de grandes et vastes pensées, indifférents au risque et à la peine. De génération en génération ils se sont transmis le flambeau ; ils n'ont pas toujours réussi à secouer l'indifférence du public, mais ils ont engagé le drapeau et finalement il a toujours fallu les suivre. Avec des moyens limités, souvent dérisoires, ils ont créé notre empire africain. Presque toute notre histoire coloniale est une apologie de l'individualisme français — un amoureux du paradoxe dirait de l'indiscipline française. Si la volonté de la Métropole n'avait pas été violentée par un petit nombre d'individus nous serions encore chez nous, où l'on est d'ailleurs si bien. Le Colonel O. Meynier, qui fut un des glorieux artisans de cette grande œuvre, vient d'en raconter le chapitre capital dans un livre passionnant. En le fermant, je reste pénétré d'admiration pour la vertu de ces hommes soutenus par la foi la plus ardente. Et peut-être, aujourd'hui, pouvons-nous estimer à sa juste valeur le don le plus magnifique que nous ait fait l'Afrique : elle a formé, à sa dure école, une race de chefs.

Dans les premiers chapitres de son livre (les Précurseurs), le Colonel Meynier retrace les commencements de la pénétration africaine. Il résume les événements de la longue et féconde période, qui va jusqu'aux environs de 1890 — 1890, il n'y a guère plus de 30 ans ! — Il évoque le souvenir de Duveyrier, de Flatters, de Morès, de Fernand Foureau, dont les efforts préparent la pénétration à partir de l'Algérie, des continuateurs de Faidherbe, les Borgnis-Desbordes, les Archinard, les Galliéni, les Joffre qui consolident notre base dans le Soudan occidental ; de Brazza enfin, de Crampel et de Maistre, qui ouvrent la route du Sud. Explorateurs, officiers d'infanterie coloniale ou marins, tous sont animés d'une même ambition : « d'un commun instinct,... ils avaient créé cet idéal de la réunion des colonies africaines de la France sur les rives du Tchad que les hommes politiques n'avaient encore qu'entraperçu » Et leurs exploits avaient enfin secoué l'indifférence de l'opinion. L'intérêt se tournait vers les choses d'Afrique. La voix du petit groupe de propagandistes et d'hommes politiques, qui à Paris soutenaient les hardis pionniers ne

retentissait plus dans le désert. L'heure venait où le Gouvernement allait faire siennes les vues des Précurseurs.

Le retentissement de la Mission Marchand et le conflit avec l'Angleterre qu'elle engendra (1898) semblaient de nature à détourner l'attention du public et peut-être à refroidir l'opinion. Il n'en fut heureusement rien. « Presque simultanément, entre 1896 et la fin de 1898, les trois missions dont la rencontre sur les rives du Tchad marquait l'événement capital de la colonisation africaine de la France se mirent en marche ». Ce que furent les péripéties de leur voyage, le Colonel O. Meynier le raconte dans la seconde partie de son livre (Conquérants et Conquistadores). Fernand Foureau et le Commandant Lamy durent lutter contre les difficultés de la traversée du Tanezrouft puis contre l'hostilité ouverte des Touaregs du Sud. Leur incroyable énergie et celle de leurs héroïques compagnons surmontèrent tous les obstacles. « Partie d'Ouagla, huit mois auparavant, avec mille à quinze cents chameaux, trois cents hommes, des approvisionnements considérables, la mission saharienne est arrivée à Agadez, dépourvue de tout, n'ayant plus un seul animal, mais, fort heureusement, n'ayant perdu, des suites de fatigues ou dans des combats successifs avec les Touaregs, que trois ou quatre hommes dont un seul Français... » Elle y devait séjourner trois mois, réduite à l'immobilité mais conservant tout son courage. La Mission Afrique centrale, partie de Say, sur les bords du Niger, sous les ordres du capitaine Voulet et du lieutenant Chanoine, avait connu des vicissitudes d'autre sorte. On sent à quel point le récit de cette tragique aventure qui aboutit au meurtre du lieutenant-colonel Klobb, a dû être douloureux au colonel Meynier. Enfin, l'administrateur Emile Gentil, venu du Congo, s'était heurté aux forces de Rabbah et avait dû se replier sur sa base de départ et venir en France pour chercher du renfort. Il regagnait le Chari trop tard pour sauver les éléments qu'il avait laissés sur place, mais avec assez de forces pour reprendre la marche en avant et forcer le passage à Kousso où il infligeait une sanglante défaite à Rabbah.

La troisième partie de l'ouvrage (le Tchad français) rapporte la fin de cette épopée. Le colonel Meynier a laissé des lacunes dans le récit des circonstances qui accompagnèrent la mort du colonel Klobb. Pudeur de soldat bien respectable. Les meilleurs éléments de l'ancienne Mission, regroupés et pris en main par le capitaine Joalland et le lieutenant Meynier, recommencèrent la marche vers le Tchad, après avoir enlevé Zinder. Le 24 octobre la troupe arrivait sur les bords du lac, la première au rendez-vous. Le 12 janvier, le lieutenant Meynier qui avait poussé une pointe sur le Chari, établissait à Fort-Archambault la liaison avec la Mission Afrique centrale. Le 24 février, la Mission saharienne rejoignait la Mission Afrique centrale et, le 21 avril, les troupes du Chari arrivaient enfin au rendez-vous. La soudure des trois groupes de colonies françaises était désormais chose faite. Mais il fallait la consolider et pour cela abattre définitivement la puissance du tyran de l'Afrique tchadienne, le redoutable Rabbah. Cette

puissance bien qu'ébranlée était encore redoutable. Cependant le commandant Lamy, chef des militaires des trois missions disposait de forces suffisantes pour se mesurer avec elle. Il l'abattit le 22 avril dans le combat sanglant de Kousséri. Victoire chèrement achetée puisque le commandant tombait blessé à mort, au moment décisif de la bataille, ainsi que le capitaine de Cointet. Le lieutenant Meynier était blessé dès le début de l'action. Sans tarder, les vainqueurs dispersèrent les débris des bandes de Rabbah, puis les trois missions se dispersèrent. Après un pénible séjour de trois mois à Fort-Lamy, le lieutenant Meynier regagna la côte par le Chari et le Congo pour rentrer en France.

Durant les années qui suivirent, un effort méthodique d'organisation nous permit de compléter les résultats de cette victoire dont la portée était immense. La conquête du Tchad, idéal de toute une génération de coloniaux, de 1880 à 1902, s'est trouvée réalisée à la fin de l'année 1902. Dès ce moment, était constituée la solide charpente dont le lac Tchad marquait le faîte et sur laquelle allait s'édifier le magnifique Empire colonial de la France en Afrique. Mais la tâche n'est pas achevée. La victoire militaire et tant de sacrifices sanglants ne sont que le prélude d'une autre œuvre, moins glorieuse à la vérité, mais sans laquelle ils resteraient stériles. Il faut achever pacifiquement la soudure intime des tronçons de notre Empire. Je ne saurais mieux faire que de laisser ici la parole au colonel Meynier, son livre étant de ceux qui se recommandent, non par des épithètes laudatives, mais par l'analyse, même la plus sèche, et par des citations.

« Il semble bien que personne jusqu'à ce jour n'ait tiré, de ces observations que tant de voyageurs et de savants ont faites séparément, la conclusion générale qui pourtant semble s'imposer.

« Chacune des parties de l'Empire africain de la France : Afrique du Nord, Sahara, Afrique occidentale, Afrique équatoriale, trouve vers le Nord sa base de civilisation naturelle et historique. Toute rupture des relations entre chacun de ces grands groupes et sa base de civilisation se traduit par un retour à la barbarie. Tout établissement de contacts nouveaux et suivis dans les mêmes conditions amène avec lui le progrès et la civilisation.

« Par contre on a souvent constaté que l'une des races supérieures : française ou berbère, ne peut, sans inconvénients, prendre la direction de la race située à plusieurs échelons en dessous.

« Les résultats obtenus jusqu'à ce jour par les relations immédiates des Européens avec les Soudanais par exemple ont été fort inférieurs à ceux que les Berbères du Maroc, de l'Algérie, de la Tripolitaine et même de l'Égypte ont obtenus chez les Soudanais où on leur doit la création de grands empires.

« De même Berbères, Arabo-Berbères, Arabes, entrant en contact direct avec les nègres équatoriaux n'ont introduit dans ces pays que destruction, misère, anéantissement. Qu'on se souvienne des négriers arabes du centre africain !...

« Que dire des Européens, prenant la tutelle directe des nègres de la forêt, sinon que l'application par la force et leurs méthodes de travail, d'impôt, se traduisent par la disparition presque immédiate et totale des races locales ?

« Que si l'on admet ce double point de vue, on comprendra l'importance sociale, humaine, civilisatrice de moyens de communication mettant en liaison successive, du Nord vers le Sud, les Français ou d'une manière générale les Latins avec les Berbères et les Berbero-Arabes — ces derniers avec les Soudanais — enfin les Soudanais avec les nègres équatoriaux ?......

« Maîtrise de la Méditerranée. Maîtrise du Sahara.

« Telles sont, en conclusion de cet ouvrage, les conditions de la grandeur future de la France dans le monde.

« La maîtrise de la Méditerranée exige, avec un jeu d'alliances appropriées, le maintien d'une flotte de guerre française importante.

« Celle du Sahara sera un fait accompli lorsqu'un transsaharien aura été établi, joignant le magnifique réseau ferré de l'Afrique du Nord à celui que l'Afrique occidentale ne manquera pas de constituer sur la transversale Dakar, Bammako, Say, Tchad et à ce troisième qui établira l'union du Tchad et de l'Afrique centrale avec les riches territoires congolais.

« N'est-ce pas là, au fond, ce que voulurent un jour les Français venus de l'Algérie, de la Bouche du Niger et du Congo — Foureau-Lamy, Gentil, de Brazza et tant d'autres modestes artisans d'un grand Avenir ? »

L'Atlas d'Algérie et de Tunisie [1]. — Le Gouvernement Général de l'Algérie vient de faire paraître le premier fascicule d'un Atlas d'Algérie et de Tunisie dont il a confié l'établissement à deux des spécialistes les plus justement réputés de la Géographie africaine, M. Augustin Bernard, professeur à la Faculté des Lettres de Paris et M. R. de Flotte-Roquevaire, Chef du Service cartographique du Gouvernement Général de l'Algérie. Et ce n'est pas la première fois que, sur le terrain cartographique, l'Algérie aura devancé la Métropole et lui aura donné le bon exemple. Cet atlas doit paraître à raison de trois fascicules par an. J'ai sous les yeux la première livraison. Elle donne la meilleure idée de ce que sera cette œuvre monumentale une fois achevée.

Les auteurs ont exposé sobrement dans l'Introduction leur dessein et leur méthode. Ils ont estimé que l'heure était venue de présenter une synthèse des connaissances acquises sur l'Afrique du Nord et la carte est pour le

---

[1] Atlas d'Algérie et de Tunisie. — Gouvernement Général de l'Algérie, Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation. Service cartographique (Alger, Carbonel et Paris, Larose), 20 fr. le fasc. Le Gouvernement Général de l'Algérie a bien voulu adresser un exemplaire des fascicules parus à la Bibliothèque de la Société.

géographe le moyen d'expression le plus complet. Encore doit-elle être d'échelle suffisante. MM. Bernard et de Flotte-Roquevaire ont choisi le 1 : 1.500.000 qui est, en effet, de nature à satisfaire toutes les exigences. Ce choix entraînait pour l'Atlas des proportions considérables.

La carte géologique est due aux soins de M. Ficheur, doyen de la Faculté des Sciences d'Alger, Directeur adjoint du Service de la carte géologique. Elle repose sur le dépouillement complet des travaux déjà publiés sur l'Algérie et dont une liste sommaire est donnée au début de la notice. On sait que, plus audacieuse que la Métropole, l'Algérie publie un 1 : 50.000 géologique, dont 48 feuilles sont parues. Nous n'en sommes, nous, qu'aux revisions du 1 : 80.000. Et certes ces revisions sont précieuses et riches en résultats nouveaux, comme en témoigne la belle feuille de Lyon que publiait naguère M. Déperet. Mais que ne gagnerait-on pas, si, disposant d'une base topographique au 1 : 50.000 on pouvait publier le levé géologique à cette échelle ? Les régions publiées au 1 : 50.000 pour l'Algérie sont surtout des régions du Tell, les plus accessibles, mais, à bien des égards, les plus difficiles et les plus intéressantes, car elles posent probablement les problèmes les plus délicats. L'ensemble de la carte de M. Ficheur est d'une belle expression. Peut-être le géographe souhaiterait-il que si, quelque jour, cette feuille est reprise, lorsque nos connaissances seront plus avancées, elle soit enrichie d'indications tectoniques (contacts anormaux de toute espèce) et aussi qu'on étudie, dans la mesure où l'échelle le permettra, un moyen de distinguer les formations tertiaires marines des formations continentales. On sait, à cet égard, quel progrès la seconde édition de la carte de France au 1 : 1.000.000 a réalisé par rapport à la figuration antérieure. La carte de M. Ficheur se prêterait facilement à des additions de cette nature. On comprend bien d'ailleurs que les incertitudes actuelles, sur la structure des chaînes telliennes et les discussions dont elles sont l'objet, l'aient retenu de donner des indications tectoniques, même réduites à des traits de force pour les contacts anormaux comme sur notre carte au 1 : 1.000.000.

Au reste, l'excellent commentaire de la carte avec les cartons et coupes en couleurs qui l'accompagnent la complète bien heureusement. L'un des cartons, à la même échelle que la carte principale, prolonge celle-ci jusqu'à Beni-Abbès, donnant ainsi la structure d'une région intéressante, non seulement au point de vue scientifique, mais encore au point de vue économique, puisque c'est là que se trouve l'affleurement houiller de Kénadsa. Le commentaire tectonique, extrêmement sobre et prudent, caractérise avec netteté les régions d'architecture tabulaire et d'architecture plissée et assigne à chacune son rôle propre dans la formation du sol algérien et tunisien. Il prépare à comprendre les caractéristiques du relief des diverses unités physiographiques de l'Afrique du Nord : leur extrême diversité fait de l'Algérie et de la Tunisie un champ d'études choisi pour le géologue et pour le géographe. Ce texte réduit à l'essentiel est d'une plénitude remarquable.

Nous rendrons compte des fascicules de l'Atlas d'Algérie et de Tunisie, au fur et à mesure qu'ils paraîtront. Notre objet est d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la mise en valeur de nos possessions sur cette remarquable publication. Et les personnes — ou les corporations — qui, dans les nécessités présentes, regardent du côté de l'Afrique ne manquent pas dans le Nord de la France. Pour toutes, cet Atlas, *à la rédaction duquel ne président que de très hauts soucis scientifiques*, sera un guide et un instrument de travail indispensables.

Le blé dans le monde (1). — Il semble que la guerre nous ait accoutumés à considérer les questions économiques d'un point de vue de plus en plus géographique. Si l'on s'en rapporte au nombre de publications de vulgarisation dues à des spécialistes et à la faveur qu'elles rencontrent auprès du public, on ne pourra plus désormais regarder le Français comme un personnage qui, par définition, ignore la géographie — l'autre partie de la formule restant d'ailleurs de plus en plus vraie —. En tout cas, l'on voit bien tout le profit que l'on peut attendre d'une conception de plus en plus géographique de choses économiques par un livre comme celui que M. Musset vient de publier sur le blé dans le Monde. C'est par de telles études que se précisent de plus en plus l'objet et la méthode de cette partie de la géographie humaine que l'on appelle communément la géographie économique et qui, à nos yeux, n'a aucune existence propre et indépendante. Avant de faire quelques brèves réflexions sur ce sujet, je veux d'abord indiquer le contenu du livre de M. Musset. Il n'est pas de ceux qui se résument. Je me borne à dire que sa place est dans toutes les bibliothèques.

Après de brèves considérations sur le rôle du blé et sur l'usage du pain comme symbole de la civilisation européenne, M. Musset consacre un chapitre à la plante elle-même. Pour être franc, je l'eusse aimé plus long, car, dans ces sortes de travaux, les considérations phytogéographiques — proprement les considérations œcologiques — sont fondamentales. On n'y insiste jamais assez. Une des raisons de la propagation des plantes de culture sur de vastes étendues est leur souplesse à se plier à des variations climatiques assez grandes. Cette souplesse peut résulter de la tolérance de l'organisme végétal à de telles variations. Mais elle peut aussi être due à une certaine plasticité de l'espèce qui lui permet de donner des variétés, sous-espèces ou races géographiques, disons plus largement des formes différenciées adaptées aux exigences des divers districts de son aire. On sent, d'ailleurs, que j'use ici un peu librement du mot espèce. Dans le cas du blé, il semble bien que les deux propriétés sont réunies. La technique scientifique contemporaine, fondée sur la connaissance de la biologie, utilise ces

(1) Musset (René). — Le blé dans le monde, Nancy, Paris et Strasbourg, Berger-Levrault 1923, in-8°, 198 p., 4 cartes, 3 diagrammes, 9 fr.

propriétés, mais elle se meut dans un cadre dont les limites sont fixées par la nature. Il y a des possibilités qu'on ne saurait outrepasser. Et, à ce propos, je me permets de remarquer qu'il serait bien souhaitable que les études d'Aaronsohn — à qui nous devons la connaissance de la patrie du blé — fussent poursuivies et complétées par des études climatiques inspirées d'un esprit véritablement moderne sur la région de l'Hermon. Si j'ai insisté c'est bien moins pour faire une critique à M. Musset que pour en arriver à exprimer ce désir.

L'étude de la plante conduit tout droit à celle des conditions physiques et économiques de la culture du blé et à la détermination de son domaine.

L'aire d'extension d'une plante de culture résulte, en effet, de facteurs complexes, La tolérance à l'égard des conditions de milieu, les moyens naturels de dissémination et les vicissitudes du passé géologique que les botanistes ont accoutumé d'invoquer pour expliquer la configuration de l'aire d'extension naturelle d'une plante ne jouent pas seuls ici ; des facteurs purement humains, c'est-à-dire le besoin et les traditions historiques interviennent ici. M. Musset, après Vidal de la Blache a bien mis en lumière le rôle de ces traditions dès les premières pages de son livre. Et l'on voit bien par la lecture du chapitre suivant, consacré à la consommation, à la production et au commerce, quelle place l'élément psychologique tient dans ces questions qui semblent d'abord seulement matérielles. Le besoin, au sens physiologique du mot, n'explique complètement ni la localisation des pays consommateurs, ni celle des pays producteurs. Ces derniers, pays de l'Europe occidentale, pays de la zone méditerranéenne, pays neufs de l'Europe orientale, pays neufs d'outre-mer des deux hémisphères sont décrits avec le détail souhaitable. Un dernier chapitre groupe les considérations relatives aux transports et aux marchés et aux industries.

Enfin, c'est là l'objet de la conclusion, il y a une question du blé. Dès avant la guerre, consommation et production ne s'accroissaient pas avec la même vitesse. La guerre a accentué le déséquilibre. On lira avec intérêt tout ce que dit M. Musset de ce problème. Je crois qu'il faut être extrêmement réservé quant aux prévisions — plus réservé que ne le sont à l'ordinaire les économistes. L'expérience de notre génération est bien faite pour la rendre méfiante à l'égard des anticipations. Les événements se sont chargés de démentir celles qui semblaient les mieux fondées. Ce qui reste, c'est qu'il y a une question du blé — comme une question de la laine, comme une question du coton, comme une question du pétrole.

Peut-être ces quelques lignes font-elles comprendre l'orientation actuelle de la géographie économique. Pendant longtemps, on a regardé celle-ci comme un recueil de statistiques rangées dans un ordre géographique et le mérite d'un livre se jugeait par l'abondance des chiffres, leur exactitude et leur fraîcheur. Nous n'en sommes plus à ces collections de renseignements. Nous ne comprenons pas qu'on inflige aux aspects dits économiques de l'activité humaine un traitement particulier. Ils reprennent leur place dans

le cadre de la géographie humaine. Ils doivent être étudiés avec toutes les ressources si souples et si variées de l'analyse géographique. Déterminer et figurer leur localisation à la surface du globe, expliquer cette localisation au moyen des données de la géographie naturelle d'abord, avec l'aide des autres données de la géographie humaine ensuite, conduire cette étude sans perdre de vue que l'état présent est lié à toute la longue série des états passés, rester pénétré en d'autres termes de l'état d'esprit évolutionniste, génétique ou historique, comme on voudra l'appeler, se bien rendre compte encore des limites de l'explication géographique, telle est, en somme, notre ambition. Mais ces termes si larges ne sont-ils pas positivement ceux par lesquels on pourrait définir n'importe quelle enquête géographique, qu'elle s'applique ou non à des faits d'ordre économique ?

III. — DIVERS

La population des Etats-Unis en 1920. — Le Bureau de recensement au Ministère du Commerce vient de publier un volume (*Abstract*) du 14e recensement des États-Unis. Nous nous proposons dans cette courte note d'extraire les renseignements essentiels relatifs au mouvement de la population. Dans les prochains Bulletins nous ferons le même travail pour les statistiques agricoles et industrielles.

En 1920, le nombre des habitants des États-Unis atteint 105.710.620 habitants : ce chiffre ne concerne que le territoire continental de l'Union. On évalue à 12.112.145 la population des territoires annexés, Alaska, Samoa, Guam, Hawaï, zone du canal, Porto-Rico, Philippines, îles Vierges, (y compris les troupes détachées aux Colonies). Les Philippines seules comptent 10.314.310 habitants. Si l'on compare ce résultat à ceux des précédents recensements, on constate que l'accroissement de la population marque un sensible ralentissement.

Jusqu'en 1860 la population avait augmenté. à chaque décade, d'environ 33 %, soit un tiers tous les dix ans. De 1900 à 1910 l'augmentation était tombée à 21 %. De 1910 à 1920 elle s'abaisse à 14,9 %. Cet arrêt de croissance tient à des causes multiples au premier rang desquelles il faut placer les répercussions de la grande guerre.

L'immigration a décru dans des proportions sensibles ; en 1918 elle est passée par le chiffre minimum de 85.570. Il n'en reste pas moins qu'en 1920, le nombre des étrangers dans l'Union atteignait un chiffre considérable, 36.398.958, dont plus de 13.700.000 nés à l'étranger, le reste étant issus de pères ou de mères étrangères. La part la plus forte revient aux Allemands et aux Irlandais quoique leur nombre ait diminué depuis 1910 ; en revanche, la masse des Scandinaves, des Autrichiens, des Hongrois et surtout des Italiens et des Russes est en augmentation (1.300.000 de plus pour chaque nationalité environ).

Tels sont les chiffres d'ensemble. La répartition de cette population sur le territoire de l'Union est restée relativement stationnaire. Les grandes régions entre lesquelles les statistiques répartissent ce territoire conservent respectivement le même rang quant à la population en 1920 qu'en 1910. Elles s'ordonnent ainsi : 1° Atlantique moyen (New-York, New-Jersey, Pennsylvania) ; 2° Est, Nord-Central (Ohio, Indiana, Illinois, Michigan, Wisconsin) ; 3° Atlantique Sud (Delaware, Maryland, District de Columbia, Virginies, Carolines, Géorgie, Floride) ; 4° Ouest, Nord-Central (Minnesota, Iowa, Missouri, Dakotas, Nebraska, Kansas) ; 5° Ouest, Sud-Central (Arkansas, Louisiane, Oklahoma, Texas) ; 6° Est, Sud-Central (Kentucky, Tennessee, Alabama, Mississipi) ; 7° Nouvelle Angleterre (Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachussetts, Rhode - Island, Connecticut) ; 8° Pacifique (Washington, Orégon, Californie) ; 9° Montagnes (Montana, Idaho, Wyoming, Colorado, Arizona, New-Mexico, Utah, Nevada). Le centre de gravité de la population n'a guère bougé : il s'est déplacé seulement de 9,8 miles vers l'Ouest et de 0,2 miles vers le Nord, se maintenant ainsi dans le comté d'Owen (Indiana). Que l'image démographique des Etats-Unis ait peu sensiblement changé durant une dizaine d'années, c'est un fait remarquable dont on n'avait point encore eu d'exemple. Les circonstances extérieures y ont du reste trop de part pour qu'on en puisse tirer aucune prévision pour l'avenir.

Il ne faudrait pas cependant conclure à une immobilité absolue. Quoique moins accentués que par le passé les mouvements sont encore sensibles et revêtent une autre amplitude que dans nos vieux pays. Sans doute, l'ère est close de ces formidables afflux de population qui, entre 1850 et 1890, amenaient par millions les habitants dans la partie septentrionale des prairies, sur le haut plateau et dans les provinces pacifiques. Les plus forts accroissements notés de 1910 à 1920 sont de 63,5 % dans l'Arizona, de 46 % dans le Montana. Le grand district producteur de blé des prairies ne gagne plus que 7,8 %. Les valeurs d'accroissement tendent à s'égaliser. Mais des différences subsistent. Les États anciennement peuplés de l'Atlantique et de l'Ohio ne gagnent guère plus de 15 % en moyenne. Le groupe Kentucky, Alabama, Tennessee, Mississipi voit son coefficient descendre à 7,8 %, sans doute parce que ses nègres émigrent vers d'autres contrées. Le Vermont même et le Mississipi voient leur population diminuer. Et à côté de cette stagnation, l'ascension des États du grand plateau et du Pacifique continue, d'une allure plus lente, il est vrai (27 et 31 %). Et sous ces lignes générales, l'examen des recensements successifs dégage des faits particuliers qui trahissent l'influence de circonstances locales : les soubresauts par exemple de la courbe de la population dans la Nevada et dans le New-Mexico.

Le caractère dominant de la répartition démographique subsiste : l'extrême inégalité dans les densités de population. En regard du groupe des grands États industriels avec leur débouché atlantique se placent les États du plateau aride de l'Ouest. Contraste saisissant.

Densité au mile carré :

(Union, 35,5 = 13 au km²).

Massachussetts	479	Montana	3,8
Rhode-Island	566	Idaho	5,2
Connecticut	286	Wyoming	2
New-York	217	Colorado	9,1
New-Jersey	420	New-Mexico	2.9
Pennsylvania	194	Arizona	2,9
Ohio	141	Utah	5,5
Illinois	115	Nevada	0,7
Delaware	112	Orégon	7.0
Maryland	145		

Le détail des statistiques le renforce encore. Il y a dans l'Utah, le Wyoming et le Nevada des comtés comparables par leur superficie au Montana et qui sont à peu près vides d'habitants. Convertissons en chiffres plus familiers. Le Rhode-Island a une densité qui rappelle celle des contrées les plus peuplées du Vieux-Monde (218 h. au km²), et le Nevada évoque le désert (moins de 0,3 h. au km²). Cette dernière comparaison est d'autant plus exacte que, dans l'Utah ou le Nevada par exemple, les groupements se montrent strictement localisés dans les parties où l'eau a fait surgir la vie. De telles inégalités se rencontrent encore entre les Rocheuses et le Mississipi mais elles y sont beaucoup moins frappantes. S'il est certain que la population des États-Unis s'achemine vers un état de régime, on ne saurait dire que nous y touchons dès maintenant et que le moment est proche où les possibilités de peuplement seront épuisées : néanmoins quels que soient les progrès à venir de l'Ouest, on peut tenir pour certain que les contrastes entre les différentes parties de l'Union dus à l'extrême diversité des conditions naturelles resteront toujours puissants.

La population des États-Unis se partage encore d'une manière assez équilibrée entre les campagnes et les villes.

La proportion de la population urbaine était en effet de 51,4 % au dernier recensement. Le phénomène le plus marqué dans les trente dernières années est pourtant le progrès de la concentration urbaine.

Pourcentage des populations vivant dans les districts ruraux et les villes :

	D. R.	V.
1920	48,6	51,4
1910	54,6	45.8
1900	60	40
1890	64,6	35,4

Dans cette statistique les groupements considérés comme urbains sont ceux qui ont plus de 2.500 habitants.

L'Atlas statistique de 1903 n'attribuait cette qualité qu'aux agglomérations supérieures à 8.000 habitants. Mais la même conclusion se dégage de ses diagrammes et de ses tableaux.

Pourcentage de la population urbaine

(Villes de plus de 8.000 h.) :

1790	3,3	1850	12,5
1800	4,0	1860	16,1
1810	4,9	1870	20,9
1820	4,9	1880	22,6
1830	6,7	1890	29,2
1840	8,5	1900	33,1

L'évolution est continue, avec une accélération marquée à partir de 1880. Durant la dernière décade le progrès de la concentration s'est produit dans toutes les parties de l'Union. Il est cependant plus apparent dans la région Sud-Atlantique, surtout dans le Maryland et l'Ouest-Sud-Central particulièrement dans le Texas.

C'est dans les régions de densité maximum (Nouvelle Angleterre, Atlantique moyen, Est, Nord-Central) et dans le Pacifique que la concentration urbaine est la plus avancée. Elle est bien plus faible dans certains États du Sud, où la population rurale l'emporte encore de beaucoup (Kentucky, 73,8 ; Tennessee, 73,9 ; Alabama, 78,3 ; Mississipi, 86,6) et dans certains États des prairies (North-Dakota, 86,4 ; South-Dakota, 84) — c'est-à-dire, en somme, dans les grandes régions agricoles.

Ces données peuvent être utilement rapprochées de celles qui concernent les professions. Le nombre des personnes qui se livrent à des occupations agricoles a diminué de 1910 à 1920 d'une manière absolue (10.953.000 en 1920 au lieu de 12.659.000 en 1910) passant de 33,2 % de la population professionnelle à 26,3.

On voit que les États à faible concentration urbaine sont ceux qui possèdent le plus fort contingent relatif de population agricole :

Proportion des gens occupés à l'agriculture :

Kentucky Tennessee Alabama Mississipi	54 %	North-Dakota South-Dakota	55 %

Et inversement ;

Proportion des gens occupés à des professions non agricoles :

Nouvelle Angleterre.. Atlantique moyen.... Est, Nord-Central....	12 %

Revenons aux villes. Les 2.787 groupements de plus de 2.500 habitants se répartissent d'une manière régulièrement décroissante entre les diverses catégories urbaines :

2.500 à 5.000 h....	1.320	100.000 à 250.000 h....	43
5.000 à 10.000 h....	721	250.000 à 500.000 h....	13
10.000 à 25.000 h....	459	500.000 à 1.000.000 h....	9
25·000 à 50.000 h....	143	plus de 1.000.000 h....	3
50.000 à 100.000 h....	76		

Le cinquième des habitants de l'Union réside dans des villes de plus de 250.000 habitants (25) et le dixième dans les trois villes qui dépassent un million.

L'accroissement dans la dernière décade a surtout porté sur les villes de 25.000 à 50.000 habitants et sur celles de 500.000 à 1 million d'habitants. La moitié des villes de plus de 100.000 habitants exactement se trouvent situées dans une aire assez restreinte qui comprend l'Ohio, la Pennsylvanie, New-York, New-Jersey, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut et Delaware. Les villes de l'Atlantique constituent un groupe géographique très remarquable. Si l'on tire une ligne distante du rivage de 100 km. de la hauteur de Norfolk,Va, à celle de Lowell, Mass, on n'enferme pas moins de 25 villes comptant chacune plus de 100.000 habitants et réparties sur 750 km. Le Massachusetts en compte 7 à lui seul, le New-Jersey 5. Ce groupe possède deux des plus grandes villes : New-York (5.620.008) et Philadelphie, Va (1.823.779). Depuis le dernier recensement. la puissante métropole de l'Union s'est accrue de 853.000 habitants (un peu moins que dans la décade précédente). Ce sont surtout Bronx et Brooklyn qui ont profité de l'augmentation tandis que Manhattan est légèrement diminuée. Le chiffre de 5.620.000 ne correspond d'ailleurs qu'à l'agglomération centrale (" City ") proprement dite. Si l'on ajoute le reste du district métropolitain et le territoire rattaché on arrive au chiffre formidable de 8,034.349.

	Habitants	Aire en Acres
	—	—
City proper..........................	5.620.048	191.360
City et outside (metrop. dist.).........	7.910.415	751.887
City et adjacent territory..............	8.034.349	684.155

Ces chiffres donnent pour la cité une densité de 71 h. à l'hectare Mais si l'on considère le véritable noyau urbain, le Comté de New-York (près de 2.300.000 habitants pour 22 miles²) on arrive au chiffre bien plus élevé de 419 h. à l'hectare qui correspond évidemment à la véritable densité urbaine de New-York.

Non moins remarquable que le précédent, le groupe des sept grandes villes assises de Rochester à Milwaukee au voisinage des lacs ; débouchés des grands États industriels, des grands États agricoles de l'Ouest, têtes de lignes de

la navigation, sur la mer intérieure et sur les canaux, points d'aboutissement des lignes de chemins de fer. Chicago est la reine de ces cités avec 2.701.705 habitants. On doit faire effort pour se rappeler que cette ville avait 4.470 habitants en 1840. En 1860 elle atteignait la centaine de mille, en 1870 elle atteignait le million. Mais ces phénomènes de croissance accélérée qui ont fourni la norme du développement urbain des États-Unis jusque vers 1880 sont bien rares maintenant. La liste des villes de plus de 100.000 habitants n'en fournit guère qu'un exemple dans la dernière décade (Akron, Ohio, passant de 69.000 à 208.000). On en trouve encore quelques uns parmi les villes de 25.000 à 100.000 habitants : dans le Michigan, Hamtramck-Village avait 3.559 habitants en 1910, Highland-Park en avait 4.120 ; ils en ont aujourd'hui respectivement 48.615 et 46.500. Même en Californie, l'allure s'est un peu ralentie. Cependant Los Angeles continue sa marche ascensionnelle dépassant maintenant, avec ses 576.600 habitants, l'ancienne métropole du Pacifique San Francisco (506.600). Les villes du Nord Pacifique qui avaient fourni une si remarquable carrière jusqu'en 1910, ou restent stationnaires (Spokane, Wash., Tacoma, Wash.) ou voient leur croissance se ralentir : Seattle qui avait gagné 156.000 habitants de 1900 à 1910, n'en gagne plus que 78.000 dans la dernière décade. Sous quelque aspect que nous considérions le mouvement démographique, nous y trouvons toujours une tendance marquée à la stabilisation.

Il reste enfin à donner quelques indications sur la question des hommes de couleur et la question des sexes.

En 1920 sur 105 millions d'habitants, l'Union comptait 10.463.000 personnes de couleur dont 8.802.000 nègres et 1.160.000 mulâtres — il faut y ajouter 326.000 indiens, japonais, chinois, etc... — Cela fait donc 9,9 % de noirs (nègres et mulâtres). La proportion a décru depuis 1910 (10,7 à cette dernière date), bien que le nombre absolu se soit accru de 640.000 unités environ. Ils sont fort inégalement distribués. Ils forment une masse compacte de plus de 8.800.000 individus dans le Sud-Atlantique où ils représentent 30.9 % de la population, dans l'Est, le Sud-Central (28,4) et l'Ouest-Sud-Central (20,1). Dans cette zone noire des États-Unis, il y a trois États dont la couleur est particulièrement foncée ; le Mississipi où les nègres représentent 52,2 % de la population, la Caroline du Sud où ils forment 51,4 % et la Géorgie (41,7). C'est dans ce dernier État que leur nombre absolu est le plus élevé (1.206·365).

La comparaison de la répartition actuelle avec la répartion de 1910 montre que cette masse de nègres est bien loin d'être stable. Examinons d'abord les États où ils forment un groupe important. Dans ces trois régions du Sud-Atlantique de l'Est et de l'Ouest-Sud-Central, ou leur nombre absolu diminue, ou, s'il s'accroît, c'est d'une quantité assez faible pour que leur proportion, par rapport à l'ensemble de la population, s'abaisse.

États où le nombre et la proportion diminuent :

Delaware.	Arkansas.
Kentucky.	Louisiane.
Tennessee	Oklahoma.
Alabama.	Texas.
Mississipi.	

États où la proportion diminue :

Maryland.	Caroline du Nord.
District de Colombie.	Caroline du Sud.
Virginie.	Géorgie.
Floride.	

L'Est-Sud-Central a perdu plus de 100.000 nègres et le Mississipi, à lui seul, plus de 70.000. En revanche, dans les États de l'Atlantique moyen, de de l'Est et de l'Ouest, Nord-Central leur nombre s'est considérablement augmenté. La seconde région en a reçu plus de 214.000 ; l'Illinois et le Michigan à eux seuls plus de 126.000. Leur pourcentage d'accroissement dans certaines villes du Nord atteint 300 °/₀ (Cleveland Oh), 600 °/₀ ; Détroit Mich) et 749 °/₀ (Akron Oh.). Or, dans le Sud, les noirs représentaient surtout un élément rural : dans les trois régions précitées les 3/4 d'entre eux habitent à la campagne. Dans le Nord, au contraire, ils sont uniquement un élément urbain : les 5/6 des nègres y vivent en ville.

Il y a donc là une transformation profonde, un abandon des champs du Sud cotonnier pour les villes industrielles du Nord, qui tient à la fois à des causes psychologiques et économiques et dont les conséquences se devinent. On y reviendra plus tard en résumant les statistiques agricoles.

Enfin, on remarque que le nombre des Indiens continue à décroître : 244.437 en 1920 au lieu de 265.683 en 1910.

Les statistiques des sexes mettent en évidence un fait curieux, et qui, du reste, ne doit pas surprendre dans un pays où la population blanche est en partie alimentée par l'immigration. Il y a toujours eu aux États-Unis plus d'hommes que de femmes : 104 hommes pour 100 femmes en 1910.

Mais l'excès de population masculine n'existe que chez les blancs (104,4) surtout chez les immigrés (121,7 chez ceux qui sont nés à l'étranger). En revanche chez les noirs, il y a excès, depuis 1830, de population féminine (99,2 hommes pour 100 femmes) et cet excès est particulier aux mulâtres (nègres 102 hommes pour 100 femmes, mulâtres 85,4).

Max. SORRE.

Le Secrétaire-Général, *Gérant*
Maximilien SORRE

Le Secrétaire-Général adjoint,
Paul THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel.

1924 AVRIL-MAI-JUIN N° 2

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Dans sa séance du 18 Mai, le Comité d'Etudes a prononcé l'admission de 28 Membres nouveaux.

Nécrologie. — Le 14 Avril 1924, est décédé à Paris, à l'âge de 66 ans, le Prince Roland Bonaparte, fils du Prince Pierre et petit-fils de Lucien Bonaparte.

Il s'était fait inscrire à notre Société comme Membre fondateur et en 1912 nous l'avions nommé Membre d'Honneur de notre Société.

Le Prince Bonaparte fut à la fois un savant distingué et un bienfaiteur éclairé de la Science.

Membre de l'Institut et Président de la Société de Géographie de Paris, il avait été élu Président de l'Union Géographique Internationale.

Nous avons appris, en outre, le décès de :

1072. MM. Jean-Bernard Masquelier, à Lille.
5566. Desbonnets, à Lille.
6223. Louis Motte-Van Ham.
1812. Albert Calonne, à La Madeleine, qui fut un membre dévoué de la Commission des fêtes et réceptions et de celle des excursions.

Distinctions. — Nous adressons avec plaisir toutes nos félicitations à notre collègue M. Louis Nicolle, Membre du Comité d'Etudes, qui a été élu Député du Nord le 11 Mai 1924.

Excursions. — C'est avec plaisir que nous enregistrons le plein succès de nos excursions et l'attrait qu'elles exercent sur nos sociétaires.

Le 8 Mai, 26 sociétaires participèrent à la visite des Etablissements Cocard, fonderie de cuivre, rue de Valenciennes, à Lille.

Le 15 Mai, 80 sociétaires visitèrent la gare Lille-Délivrance.

Le 24 Juin, 20 sociétaires se rendirent à St-Omer.

Le 10 juin et le 10 juillet, 69 sociétaires visitèrent les Savonneries Lever, à Haubourdin.

Le 28 juin, on devait parcourir Laon, Reims, les champs de bataille. A notre grand regret, cette excursion n'a pu avoir lieu, parce que beaucoup de sociétaires désireux d'y prendre part, se sont présentés trop tardivement pour se faire inscrire. La date de clôture des inscriptions, en effet, doit être placée au moins 10 jours avant l'excursion, en raison des formalités à remplir près des Compagnies de chemin de fer.

Bibliothèque :

DONS. — Le Gouvernement général de l'Algérie nous a fait parvenir le 2e fascicule de l'Atlas de l'Algérie et de Tunisie.

De M. Paul Berret. — M. Paul Berret, Membre correspondant de notre Société nous a fait hommage de son livre sur le « Dauphiné » de la collection des Anthologies illustrées.

De M. Duraffourd. — Par l'entremise de notre collègue le colonel Roland, M. Duraffourd, chef de la Section Topographique des Services Fonciers de Syrie, nous a fait don du Rapport général sur les travaux du cadastre et d'amélioration foncière effectués en 1923 dans les Etats de Syrie, des Alouites, de Damas et d'Alep accompagnés d'une carte au 50.000e.

De M. Darras. — Voyage pittoresque en Asie et en Afrique par J.-B. Eyries, cartes et nombreuses gravures sur acier d'après les dessins de Jules Boilly.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS PAR LE COMITÉ D'ÉTUDES

LILLE

Nos d'inscription. MM.

6559. Le Thierry d'Ennequin, Mlle, 24, rue Vantroyen.
6561. Pollet, Henri, 40, rue Bernos.
6562. Henri, René, 22, rue des Bateliers.
6564. Bouvet, Auguste, 12, rue St-Genois.
6565. Desportes, Eugène, 130, boulevard de la République, La Madeleine.
6566. Constant, Séraphine, 55, rue Gambetta.
6567. Delacour, Antoine, 56 *bis*, boulevard de la Liberté.
6568. Anicot, Louis, 134, rue Nationale.

ROUBAIX

Nos d'inscription. MM.

6563. Ferrier, Louis, 65, rue du Curoir.

TOURCOING

Nos d'inscription. MM.

6560. Houzé de l'Aulnoit, Pierre, 23 *bis*, rue de l'Industrie
6569*. Dewawrin, Bernard, 39 *bis*, rue de Gand.
6570. Leurent, François, 17, rue des Poutrains.
6571. Caulliez, Edouard, 46, rue Faidherbe.
6572*. Guenot-Dewawrin, boulevard Industriel.
6573*. Jonglez, Paul, 3, boulevard de la Marne.
6574*. Fatus, Paul, 157, rue de Roubaix.
6575*. Tiberghien, Pierre, 33, rue Leverrier.
6576*. Sidler, Jean, 60, rue d'Hondschoote.
6577. Flipo, L., rue de Dunkerque.
6578*. Masurel, Joseph, 81, rue Nationale.
6579*. Tiberghien, Paul, 167, rue Faidherbe.
6580*. Verley, Pierre, 34, rue Carnot.
6581. Flipo, Georges, 19, rue des Anges.
6582*. Rousseau, Henry, 9, place de la Victoire.
6583*. Roussel, Léon, 32, rue de Gand.
6584*. Duprez, Henri, 74, rue des Piats.
6585*. Hansen, F., 51, rue Nationale.
6586*. Sion, Paul, 165, rue des Carliers.

CONFÉRENCES

La série des conférences pour la saison 1923-1924 s'est clôturée par les deux dernières conférences suivantes :

Le 3 Avril : M. P. Deffontaines : Le visage de la France vu en avion.

Le 13 Avril : M. Robert Chauvelot : Au Pays du Lotus. Annam, Tonkin, Cambodge,

---

GRANDES CONFÉRENCES

LES PAYSAGES MAROCAINS

Conférence faite à Lille le 27 Mars 1924

Par M. SORRE.

On vous a déjà entretenus ici, à bien des reprises, du Maroc et des choses marocaines. Je voudrais bien simplement vous rapporter, ce soir, quelques-unes des impressions qu'un touriste — qui est en même temps un géographe, car on ne se dédouble pas — peut éprouver en parcourant le Maroc, en une randonnée rapide. N'attendez pas une étude de plus sur ce pays, non plus qu'un résumé de la documentation abondante que nous fournirent, avec une si parfaite obligeance, les fonctionnaires du Protectorat. Je ne la mentionnerais même pas, si je n'avais le devoir d'exprimer toute notre gratitude envers le Maréchal dont nous fûmes les invités, envers les chefs de services qui facilitèrent si grandement nos observations. Je ne veux, ce soir, être qu'un touriste entre les touristes qui évoque des paysages et les commente aussi sobrement qu'il est possible à un voyageur venu de loin. Je les classerai cependant, sans m'astreindre à l'itinéraire que nous suivîmes, de façon à ce qu'ils se composent pour vous laisser une image d'ensemble de ce pays complexe et attachant. Il a presque perdu son mystère aujourd'hui ; mais, sous nos brumes, notre imagination le revêt de toute la magie des pays du soleil.

Il y a, au Maroc comme partout, des campagnes et des villes, mais, plus qu'en d'autres contrées, l'abîme est profond entre les paysans et les citadins. Paysages ruraux, paysages urbains, nous allons les passer en revue sucessivement dans le Maroc occidental et dans le Maroc central, car le Maroc oriental qui tient à l'Oranie est un monde différent.

Le pays montagneux qui occupe la partie septentrionale de la zone soumise à notre influence dépend de la chaîne qui borde le littoral

méditerranéen, la chaîne rifaine. Ses aspects évoquent d'une manière surprenante toutes nos montagnes méditerranéennes et notre midi français même. En regardant ces montagnes calcaires au profil tourmenté, ces pentes tachetées d'une rare et maigre végétation buissonnante, ces terrasses chargées d'oliviers et l'étagement des maisons blanches sur le double piton de Moulay Idriss, n'évoquez-vous pas la Provence avec ses garrigues. Nous parcourûmes tout le petit massif du Zerhoun, au Nord de Meknès : la route serpentait au flanc de collines rocailleuses sous les figuiers, les oliviers et les frênes, traversait des broussailles de chênes verts, de genêts, de lentisques et des vignes aux lourdes grappes sucrées rampaient sur le sol désséché.

Des aspects aussi familiers, en général plus appauvris cependant, se retrouvent dans cette longue dépression qui court entre le bord du Rif et l'Atlas Moyen et que les géologues ont appelé le détroit Sud Rifain. Plus on avance vers l'Est, vers les confins algériens, plus la sécheresse met son empreinte sur le paysage. Aux environs de Fez, sur les pentes des innombrables ravins entaillées par les eaux dans les marnes miocènes, vous voyez encore par places des bois de chênes clairsemés, des olivettes autour d'un village ou d'un marabout, des taches noires sur un sol fauve et sur tout cela une lumière éclatante.

Ce qui frappe surtout, dans ce détroit Sud Rifain, c'est l'incroyable puissance de l'érosion sur ces sols meublés et déboisés. On doit, pour s'en rendre compte, regarder le paysage d'ensemble et de haut, en avion par exemple. Et voici une photographie prise aux environs de Taza, par le Service géographique de l'Armée. Elle est tout à fait caractéristique d'une topographie des “ mauvaises terres ”, de bad lands comme disent les Américains. L'Oued Inaouene serpente dans une large vallée ; les ombres accusent la forte pente des ravins où coulent les torrents et sur la droite un cirque s'ouvre comme une large plaie au milieu de la terrasse. Tout cela est stérile et désolé.

Cette autre photographie d'avion prise juste au-dessus de ce curieux défilé où s'étrangle la vallée de l'Inaouene, au voisinage de Megara, présente des caractères analogues.

Cependant, même dans ces régions d'aspect si stérile, si désolé, une judicieuse utilisation des eaux fait surgir des sites délicieux, de véritables oasis. Qui a vu, au pied des plateaux les plus secs, ces paradis qui s'appellent Tlemcen en Algérie, Taza, Sefrou, Demnat, au Maroc, en garde un souvenir ineffaçable. De Foucauld, toujours si sensible aux beautés naturelles, n'a pas manqué d'éprouver leur charme. L'eau bruit dans les canaux. Les figuiers, les arbres fruitiers

de nos pays portent d'abondantes récoltes. A l'ombre des caroubiers, des frênes, règne partout la fraîcheur, et des oliviers à la frondaison puissante montent au flanc des collines. Après d'interminables kilomètres, dans un défilé où l'œil ne trouve que de loin en loin quelque aspect qui le repose, Taza élève fièrement, sur sa colline, ses murailles héroïques et son minaret au-dessus de ses olivettes et de ses riches jardins.

Laissons là ces paysages pour en analyser d'autres qui sont peut-être plus nettement et plus spécifiquement marocains : je veux parler des aspects que nous offrent les grands plateaux qui forment comme la partie résistante du sol marocain, ce que géologues et géographes appellent aujourd'hui la Meseta marocaine par analogie avec le grand plateau central de l'Espagne. Ils s'étagent à partir de l'Atlantique jusqu'aux premières rides de l'Atlas comme les marches d'un immense escalier. De longues érosions les ont aplanis ne laissant subsister à leur surface que des chicots plus résistants d'âpres rochers décharnés qui se dressent au-dessus de vastes étendues sans arbres, les « Sokhrats », la petite chaîne des Djebilet de Marrakech, tandis que les rivières actuelles s'enfoncent profondément dans leur masse. L'horizontalité de la surface, l'encaissement des cours d'eau sont bien mis en évidence sur une photographie prise dans les Chaouïa au-dessus de la vallée de l'Oued Melah. Et voici, prise à un étage supérieur dans le Tadla, un fragment de photographie d'avion où vous voyez, à la fois, la surface horizontale du plateau, les collines rocheuses qui l'accidentent et le fossé profond de l'Oum er Rbia.

Le trait le plus frappant de tous ces plateaux c'est l'absence d'arbres. Les Chaouïa, les Doukkala, la plus grande partie du Tadla, le Maroc méridional, sont le domaine des steppes, et plus on s'avance vers le sud, plus la végétation s'appauvrit, se clairsème, en même temps que dans la flore apparaissent des formes propres à la Mauritanie et au Sahara. Au sud de l'Oum er Rbia, comme le montre cette photographie que vous avez sous les yeux, on ne voit que de maigres touffes éparses de graminées et des buissons bas hérissés d'épines. Mais dans les Chaouïa et les Doukkala, la végétation a une allure différente. C'est la steppe des terres noires, des sols féconds. Le palmier nain, le jujubier, l'asphodèle, le fenouil, les grands chardons poussent avec une incroyable vigueur dans les friches. Au printemps ces vastes étendues se couvrent de verdure et de fleurs. Mais quand nous les vîmes à l'automne, le soleil avait tout brûlé et la traversée nous en parut d'une monotonie désespérante. Ce sont là les terres à blé réputées du

Maroc. Dans les villages, composés de huttes rondes en branchages, vit une population d'une densité comparable à celle de la Beauce. Nous fûmes étonnés, en traversant les Doukkala, par l'extraordinaire animation de ces campagnes. Ce n'étaient que groupes revenant du marché en plein air, un cortège ininterrompu de paysans conduisant des ânes, des chameaux chargés de grain, car dans tout le Maroc occidental, le chameau est l'animal de transport par excellence. Vous voyez ici un groupe de paysans occupés à remplir de blé les sacs de bât de leurs chameaux. Ces populations agricoles, bien qu'en perpétuel mouvement, sont relativement sédentaires. Celles du Tadla le sont un peu moins, mais toutes conservent dans les formes de leurs groupements des traces de la vie nomade. Tentes ou huttes de branchages, — ces dernières s'appellent nouala, — se disposent autour d'une sorte de cour centrale. Ce cercle, entouré le plus souvent d'une haie de branchages, la zerriba, est le douar.

L'étage supérieur des grands plateaux, aux approches du Moyen Atlas, offre une physionomie sensiblement différente. Lorsqu'en partant de Meknès, on se dirige au Sud vers les sources de la Moulouya, on doit d'abord gravir, à El Hadjeb, un escarpement qui borde un immense causse où la végétation primitive est représentée par quelques bois de chênes zéens. Ils n'occupent d'ailleurs qu'une partie du plateau. Puis, la route, après avoir traversé la vallée de l'Oued Igrira, monte, dans l'ombre de forêts magnifiques dont nous reparlerons tout à l'heure, une nouvelle pente assez rude. Au sommet de cette pente se déploie devant le voyageur le paysage le plus étrange et le plus inattendu. On est dans la région des anciens volcans marocains. Sur la vaste étendue du plateau dont les rides régulières du Moyen Atlas ferment l'horizon, le sol se boursoufle, se hérisse de pustules qui sont les cratères des volcans. Et l'on pense tout de suite aux paysages familiers de notre Auvergne. Il y en a de toutes les tailles : quelques uns sont à peine indiqués, d'autres ont un relief vigoureux comme ce Djebel Hebri au sommet garni d'un bois de cèdres. Il y en a de parfaitement réguliers avec une enceinte circulaire bien dessinée enfermant un cratère aplani. Il y en a d'autres dont le vallum est éventré par les érosions et n'est plus qu'une ruine. Dans son ensemble, le paysage est austère, avec ses basaltes mal recouverts d'une herbe rare, avec la teinte sombre de ses bois, mais il ne manque pas d'une certaine grandeur. Nous le traversâmes au crépuscule en revenant de Timhadit à Azrou. Dans la paix du soir ces vastes espaces déserts se revêtaient de majesté. De temps en temps, nous croisions des moghzanis

patrouillant le long de la route d'étapes, et nous suivions longuement du regard la fière silhouette des cavaliers noblement drapés dans leurs grands burnous. Mais si les lignes du paysage sont sévères, les forêts de pentes dont vous apercevez des lambeaux sur cette photographie, ont un charme incomparable. A la base ils sont composés de chênes à feuilles caduques, puis le cèdre s'y mêle et à partir de 1.600 m. devient l'essence dominante, mais il n'exclut pas tous les autres arbres. Aussi la variété des espèces, la richesse du coloris caractérisent ces forêts, surtout à l'automne. Ici, les grands cèdres élèvent majestueusement leur ramure d'un vert sombre, ailleurs les érables se revêtent de pourpre et d'or. Sur les chênes et les genévriers, les boules rouges du gui piquent une note vive. Dans les clairières, s'épand la verdure glauque des grands cytises. C'est une fête pour les yeux. Je n'ai jamais vu de forêts qui égalassent celle-ci en somptuosité. Malheureusement leur surface est fort réduite par les incendies et l'abus du pâturage. Il y a cependant encore dans le pays des Beni M' Tir et les Beni M' Guild, de beaux boisements qui vont au moins jusqu'à la haute Moulouya comme vous pouvez le voir par cette photographie. Dans les régions qui nous sont soumises, l'Administration forestière française applique maintenant des mesures de protection efficaces. Elles sont d'autant plus nécessaires que le cèdre étant une essence à croissance lente, la reconstitution complète des forêts détruites demanderait un temps infini et serait peut-être impossible.

En nous élevant, nous sommes arrivés aux approches de l'Atlas et voici une nouvelle série de paysages marocains.

Après les plateaux steppiques, au bord de la montagne reparaît la végétation méditerranéenne. Au débouché des torrents alimentés par les neiges des sommets, les canaux d'irrigation font vivre toute une série d'oasis. Les oliviers y sont d'une luxuriance extraordinaire : ils ont une puissante végétation que je n'ai vue nulle part ailleurs. Cette bande de verdure et de vie, allongée en bordure du Grand Atlas et qui contraste si fort avec la stérilité du Haouz s'appelle d'un nom imagé le poitrail de l'Atlas. Dans la région de Merrakech, les premières rides sont constituées par de longs plateaux rectilignes que les rivières traversent en cluses. Si l'on remonte les torrents comme nous l'avons fait le long de l'Oued Aït-Mizane, on arrive bientôt à la vraie montagne, au pied de sommets qui dépassent 4.500 m. Il y a là un massif fait pour tenter la curiosité des alpinistes. Ses sommets sont encore mal identifiés et l'on dispute encore sur leur hauteur relative. Voici une photographie qui vous donne une juste idée de la robustesse des lignes et de la

puissance de ces cimes maîtresses, Likoumt, Toubkal. Les neiges s'y accumulent pendant l'hiver. Et l'analyse des formes du terrain indique d'une manière qui paraît certaine qu'il y a eu jadis à cette latitude méridionale une glaciation probablement d'un type analogue à celle que nous connaissons aujourd'hui aux Pyrénées. Les vallées de ces massifs montagneux sont habitées par une robuste population berbère, appartenant au groupe chleuh. Travailleurs tenaces et patients, ils ont édifié autour de leurs villages des terrasses ombragées de noyers et ils entretiennent, avec soin, au flanc des vallées, des canaux d'irrigation. Leurs villages en toits plats serrent leurs maisons sur les pentes. Vie curieuse que celle des vallées de ce Grand Atlas et qui évoque, par bien des côtés, à l'esprit du géographe, la vie des vallées des Alpes et des Pyrénées. Comme nos montagnards et comme les Kabyles de l'Aurès et du Djurdjura, les Chleuhs émigrent volontiers au loin : on en trouve jusqu'en Algérie. Ce monde est loin d'être paisible ; il a conservé une structure féodale caractérisée. Vous avez souvent entendu parlé des grands Caïds du Sud. Ils ressemblent à nos grands féodaux du moyen âge. Leurs résidences et celles de leurs feudataires gardent un aspect guerrier, véritables châteaux fortifiés dont cette photographie vous donne une bonne idée. C'est le village de Tikirt. La vérité me force à dire que nous n'avons connu que l'hospitalité de ces montagnards. Sur le sentier, à l'orée des villages, les femmes, vêtues de leurs habits de fête, nous attendaient offrant le bol de lait et les bouquets de soucis traditionnels, avec l'espoir d'une rétribution non moins traditionnelle. Mais quelques-uns de nos compagnons qui avaient naguère parcouru seuls le pays gardaient le souvenir de récentes tribulations.

Les basses montagnes méditerranéennes, les plateaux atlantiques, le haut plateau volcanique, le Grand Atlas, ce ne sont pas tous les paysages marocains, ce sont, je crois, les plus caratéristiques.

J'ai voulu vous présenter, avec quelque détail les paysages des campagnes marocaines parce que ce sont ceux qu'on décrit le moins aujourd'hui. Les grands voyageurs de la période qui précède la nôtre, ceux-là dont on peut dire qu'ils ont découvert ce pays, étaient des gens qui allaient lentement. Ils décrivaient avec détail et avec amour les aspects de la vie rurale. La relation classique de Ch. de Foucauld abonde en observations familières et tout à fait précieuses. Ces voyageurs avaient raison. Ils avaient saisi ce qu'il y a d'essentiel dans la géographie marocaine : à savoir que c'est, avant tout, un grand pays agricole et que la vie des champs passe avant tout le reste. Les touristes aujourd'hui vont plus vite. Le pittoresque un peu banal et, à mon goût, un

peu vulgaire des villes les séduit et les arrète. J'y trouve souvent trop de clinquant, trop de camelote. Et les impressions vraiment pénétrantes et fortes que j'ai éprouvées au Maroc, ce ne sont pas les villes qui me les ont procurées. Je me souviens avec délices de telle matinée dans un cirque du Grand Atlas, à l'heure où les brumes se dissipent et s'effilochent au flanc des montagnes, et que de toutes les étables sortent des troupeaux d'innombrables et minuscules moutons et chèvres, petites taches blanches et noires qui se dispersent dans les buissons. Et il me suffit de fermer les yeux pour revoir, entre Fez et Taza, une colline couronnée d'oliviers centenaires autour d'un marabout. Nous nous reposons près de la source, le dos appuyé à des stèles tombales, quand une musique allègre nous met debout. Dans le sentier voisin, des femmes vètues de robes aux vives couleurs, s'en vont d'un pas dansant en se tenant par la main et des jeunes hommes bondissent parmi les broussailles en agitant comme de grandes ailes leurs blanches djellabas : c'est un cortège nuptial qui passe. Je m'attarderais volontiers à ces images, mais peut-ètre n'y trouveriez vous pas votre compte. Revoyons donc une fois ces villes tant de fois décrites. Revoyons au moins les quatre vieilles capitales : les quatre villes maghzenia, c'est dire impériales.

Sur l'Atlantique, s'élève Rabat qui est vraiment, selon l'expression de M. Bernard, la clé de l'Empire. Pendant plus de douze siècles les communications directes entre Fez la capitale du Nord et Marrakech, la capitale du Sud, restèrent précaires. Les vastes régions qui les séparent appartenaient presque toujours au pays insoumis Blad es Siba ; aussi, les sultans faisaient-ils un large détour par le Rarb et la còte. Le point où la route venait toucher l'Atlantique était un point vital. Là fut Chella dont il reste des ruines exquises dans un fouillis de verdure : vous les voyez ici. Le protectorat n'a fait que reprendre une tradition séculaire en s'installant à Rabat. La vie indigène y est encore active, mais nous en avons été un peu détournés par les conférences et l'étude de l'organisation française. En face de Rabat de l'autre còté d'un vaste estuaire est assise sa vieille rivale, Salé l'ancien repaire de pirates. Elle a conservé, de nos jours, tout son caractère et tout son fanatisme.

Nous nous arrèterons plus longuement à Marrakech, la capitale du Sud. C'est déjà une ville saharienne. Saharienne par ses origines, puisqu'elle fut bâtie, en 1062, par Youssef ben Tachfin le fondateur de l'empire des Almoravides. Saharienne aussi par son cadre. Je vous ai dit la sécheresse de tout ce Maroc méridional. La vaste plaine au sol

caillouteux qui s'étend entre les Djebilet et le Grand Atlas, en est la partie la plus sèche : elle fait penser un peu à la Zousfana qui est à la même latitude, de l'autre côté de la montagne. Mais les pluies abondandes qui se condensent au flanc de l'Atlas et s'égouttent dans l'Oued Tensift, ont permis de créer une palmeraie et des jardins magnifiques. Les dattes en sont d'ailleurs exécrables, car nous sommes ici à la limite Nord du palmier. Cette photographie, prise en regardant vers les Djebilet, vous montre l'étendue de l'oasis allongée dans la vallée du Tensift. Au premier plan se trouve l'Aguedal, l'ensemble des jardins du Sultan. Mais cette autre est encore plus caractéristique, car, au fond, on aperçoit les cimes et les neiges de l'Atlas, nourricières de la palmeraie : c'est un grand spectacle et qu'on ne se lasse pas de contempler. Marrakech est donc une ville d'oasis, et, bien qu'elle ait ses souks et ses commerçants, son caractère urbain est bien moins accentué que celui des autres grandes villes du Maroc. Une scène significative, qu'on peut contempler chaque jour à Bab Doukkala est la rentrée, au crépuscule, de tous les habitants qui ont passé leur journée dans les jardins : piétons déguenillés, voitures, ânes, chameaux encombrent l'étroit passage. La ville elle même est moins serrée que les autres cités marocaines. D'un dessin assez irrégulier, elle a des rues larges et poudreuses, de grandes places, des maisons en général peu élevées. Dans l'enceinte des plus riches demeures, les eaux abondantes, dérivées de l'Oued Tensift entretiennent de magnifiques jardins au cœur même de l'agglomération. Vous voyez ici le panorama des terrasses : ces médiocres constructions en terre battue font déjà penser aux villes du désert. De fait la population de Marrakech compte une assez forte proportion de gens venus de l'Extrême-Sud, de l'Oued Draa, et de nègres. Elle compte aussi une très grande quantité de Chleuhs et le langage qu'on y parle est celui de ces berbères du Grand Atlas, le Chella. Si son existence est fondée sur les ressources de son oasis, son importance politique tient à ce qu'elle se trouve au débouché des cols de la grande chaîne. Ce n'est pas par un simple hasard que le pacha de Marrakech est le plus puissant des grands caïds de l'Atlas, le Glaoui, grand féodal aux ambitions illimitées. Par quelques côtés le site de cette ville fait penser à celui de Pau. On se laisse assez facilement prendre à son charme, à la vie nocturne de ses soukhs, à l'animation de ses places. Il faut voir, du haut de la terrasse des Services municipaux, la foule se presser autour des petits danseurs chleuhs, des charmeurs de serpents, des avaleurs de sabre. A côté, un cercle compact entoure un conteur arabe qui se démène frénétiquement et scande son récit en frappant sur un tambour. N'étaient

les costumes, on se croirait transporté dans un de nos petits centres ruraux un jour de foire. Moins riche que ses sœurs du Nord en monuments, Marrakech en possède pourtant quelques-uns, les tombeaux de la dynastie saadienne, et surtout l'une des merveilles de l'art hispano-arabe, cette Koutoubia qui s'apparente à la Giralda de Séville et a la tour Hassan de Rabat. Quand nous passâmes à Marrakech, le drapeau vert flottait à son sommet, car le Sultan séjournait dans la ville.

On a dit que Meknès formait une curieuse transition entre Marrakech et Fez, « elle a, comme Fez, des souks enfermés dans des rues étroites et hautes et des habitants fanatiques, mais, comme Marrakech, elle a certaines rues larges et poudreuses, des maisons basses, une population fortement métissée de noirs ». Elle est assise sur un môle qui domine la vallée de l'Oued Rdom, où sont les jardins. En sorte qu'en se plaçant sur la rive droite de la rivière, non loin de la gare et de la ville française, on jouit d'une bonne vue d'ensemble de la ville. Et vous constatez déjà combien cet aspect diffère de celui de Marrakech. Mais voici, à la porte dite Bab Siba, une autre photographie qui vous montre ces immenses espaces vides dont parle Doutté. Ils présentent souvent à Marrakech cette particularité d'être plantés d'arbres. Cependant, ce qui frappe surtout le voyageur ce sont les ruines. Des palais que construisit Moulay Ismail, le contemporain de Louis XIV, de ces demeures impériales enrichies des colonnes arrachées à la romaine Volubilis il ne reste guère que des murailles croulantes. Un peu partout au Maroc, on a le sentiment que l'Islam marocain est une ruine que nous consolidons — mettez que je ne parle que de l'architecture — ; elle est surtout justifiée à Marrakech, et cela s'explique, si l'on songe que toute l'histoire de ce pays est faite de courts moments de splendeur coïncidant avec l'apogée rapide d'une dynastie séparés par de longs intervalles d'anarchie. Quant à cet autre trait que notent Bernard et Doutté, le fanatisme des habitants, nous pûmes le constater. Nous étions à Marrakech, la veille du Mouloud et la ville était pleine d'Aïssaouas. Je ne vous décrirai pas les spectacles que nous vîmes, ils passent les limites de l'ignoble.

Je ne veux pas quitter Marrakech sans vous montrer des aspects des ruines de Volubilis, qui se trouvent à quelque distance au nord, au pied du Zerhoun, Ce fut surtout, semble-t-il, un établissement militaire qui surveillait les communications à l'entrée occidentale du défilé Sud-rifain.

Arrivons enfin à Fez, la ville hadria, la ville léttrée et commerçante, celle où bat le cœur de l'Islam marocain. Tout a été dit sur Fez. Tous les touristes ont flâné dans ses souks, se sont égarés dans le dédale de

ses rues. Le panorama en est magnifique. Dans une vallée étroite où coule l'Oued Fez, la ville de Moulay-Idriss s'étale comme un grand tapis sur les marches d'un immense escalier ; elle coule littéralement dans le fond de la vallée. Curieuse opposition avec Meknès. Celle-ci est une ville en relief sur une croupe. Fez est une ville en creux dans une dépression et c'est pourquoi il est si facile d'en prendre une vue d'ensemble. De l'une des collines fortifiées, des Mérinides, par exemple, on voit la cohue des maisons blanches, des palais, au dessus desquels s'élancent les innombrables minarets des mosquées et des médersas. Il n'y a vraiment de verdure et de grands jardins que vers le haut de la ville : ils sont bien plus réduits dans la partie basse. Aucune ordonnance d'ailleurs dans cet amas de contruction comme vous pouvez vous en rendre compte par cette photographie d'avion. La ville actuelle résulte de la juxtaposition de trois villes d'âge différent, El Adoua, El Andalousiyin, le quartier des Andalous et El Karaouiyin ou El Lamtiin qui forment le vieux Fez — Fez el Bâli — dans la partie basse et Fez et Djedid, la nouvelle ville, dans la partie haute. Les rues sont étroites, entre de hautes murailles aveugles, silencieuses, hostiles. L'Européen se sent perdu dans un monde ennemi. Toute la vie extérieure se concentre dans les souks, les plus vivants du Maroc. Toute la pouillerie et toute l'ignominie des pays d'Islam s'y étale. Il y a là pourtant des gens qui entretiennent des relations avec Manchester et avec l'Afrique Centrale, à l'affût des nouvelles du monde entier. Et dans les mosquées jalousement fermées aux Chrétiens se presse un peuple de fidèles. Elle sont d'ailleurs mal entretenues et il a fallu notre intervention pour relever bien des ruines. L'Université de Fez, la Karraouine avec ses étudiants de trentième année est un des centres de culture théologique les plus réputés de l'Islam.

Le Marrakchi est un paysan, le Fazzi est un marchand ou un lettré ; c'est à Fez que se fait l'opinion marocaine. C'est peut-être là que naîtra le jeune Maroc, si nous n'y prenons garde — et peut-être, bien que nous y ayons pris garde. Ce jour-là, l'appui le plus solide du protectorat français sera peut-être dans les tribus berbères de la montagne.

J'allais sortir de mon propos qui était de commenter des photographies ; j'allais — qu'Allah me pardonne — faire de la politique. Je n'en ai pas le droit, m'étant interdit de vous parler du Maroc français, mais n'y étais-je point quelque peu entraîné par la division même de mon sujet: le Maroc des campagnes et le Maroc des villes. Je ne veux pas pourtant insister outre mesure sur cette opposition — car en vérité ces paysages doivent se compléter les uns les autres pour former l'image que je souhaite vous laisser ce soir du Maroc marocain.

SÉJOUR EN YOUGOSLAVIE

Compte rendu de la Conférence de M. HAUMANT

M. Haumant nous a parlé de son dernier séjour en Yougoslavie, aux mois de Septembre et d'Octobre. Ce voyage, consacré à des recherches dans les bibliothèques, ne l'a pas mené, cette fois, dans l'intérieur du pays ; il n'y a fait qu'une seule excursion, dans la Croatie qui est au sud de Zagreb, la Lika, pays sauvage, peu fertile, avec des rivières qui coulent au fond de canons et sortent, comme le Vorano, de lacs superposés qui attirent de nombreux touristes.

C'est de Zagreb, la capitale croate, et de Belgrade, capitale à la fois de la Serbie et du Royaume des serbes, croates, slovènes, que M. Haumant nous a presque uniquement entretenus. Leur rivalité est, en effet, une question de brûlante actualité, et de la réponse qui sera donnée à cette question dépend, en grande partie, l'avenir du nouvel État.

Zagreb est d'un abord tout particulièrement engageant, au sortir de sa grande gare, celle des Chemins de Fer ex-hongrois, le voyageur se trouve en face d'une superbe promenade qui s'avance, entre deux rangées de maisons monumentales, à peu près jusqu'au cœur de la ville. Plus loin, dans un quartier déjà plus ancien, mais pittoresque aussi, c'est la Place Jellotchitch, où se dresse la statue équestre du chef, du ban, de 1848 qui, de la pointe de son sabre, montre toujours aux descendants de ses soldats le chemin de Buda-Pest. Puis à droite, c'est la place *du Kaptol*, la cathédrale, avec ses flèches blanches et roses ; à gauche, la rue Ilica (prononcez Ilitsa), une espèce de rue Vivienne ou de rue Richelieu, d'où l'on pénètre sans transition dans un parc aux arbres séculaires qui s'en va loin, très loin dans la montagne. Enfin, au-dessus des parcs et des villes nouvelles, c'est la vieille ville, avec ses rues silencieuses, ses débris de bastions, ses monuments historiques, ses allées de marronniers, sa vue sur la plaine et la Save qui la parcourt et souvent l'inonde.

L'aspect de Belgrade est moins gai. La capitale serbe est dans une situation extrêmement pittoresque, sur une falaise qui, comme la

montagne de Zagreb, domine la Save, mais entre cette falaise et le fleuve il n'y a pas de place pour une ville moderne. Tout de suite, au sortir de la gare, il faut escalader des rues dont le pavé, la fameuse *Kalderma* (en grec *Kalos dromos*, la belle route, sans doute pas antiphrase !) parait dur aux piétons. Puis, au sommet, c'est un chaos de constructions, les unes anciennes, quelquefois gracieuses, les autres modernes, œuvre de l'architecture officielle ou « *bancaire* » — la loi impose aux Banques de se bâtir des immeubles — et ces immeubles sont trop souvent hideux. Pour échapper à leur impression étouffante, il faut gagner la place du *Kalmisegdan*, à l'extrémité de l'éperon qui surplombe la Save d'un côté, le Danube de l'autre. La verdure y est maigre, mais la vue une des plus belles que puisse offrir ville d'Europe ; le voyageur y a devant soi deux fleuves, la Save à peine moins imposant que le Danube, une steppe infime qui s'en va vers le nord, puis, s'il se retourne, les montagnes. Dans ce cadre majestueux, la nature a marqué la place d'une forteresse, puis d'une capitale. Cette capitale est sans doute moins élégante, moins « esthétique » que Zagreb, mais l'observateur, longtemps avant la guerre, ne pouvait douter de ses destinées.

Le contraste qui est dans les aspects des deux villes rivales se retrouve dans celui de leur population. A Zagreb, la foule est élégante, joyeuse, avec ce quelque chose de méridional qui faisait dire au grand patriote yougoslave, M. Strossmeyer, que Zagreb est la Florence du monde slave. A Belgrade, les figures sont plus concentrées, plus sérieuses ; on y sent encore l'impression laissée par des siècles de guerre et de lutte farouche pour la vie. Identiques aux Croates par la race et le tempérament, les Serbes ont reçu une autre éducation, ils ont dû, à grand effort, se hausser jusqu'aux devoirs d'une destinée difficile et glorieuse. La fortune actuelle de leur capitale est le résultat mérité de leur long et souvent héroïque effort.

S'en suit-il que Belgrade doive dominer Zagreb ? M. Haumant se défend d'entrer dans l'examen de la querelle serbo-croate ; il indique pourtant qu'il la trouve dangereuse pour le nouvel État, dont toute la force repose sur l'union des deux rameaux de la race. Il faut arriver à une solution acceptable à l'un et à l'autre ; M. Haumant compte fermement qu'on la trouvera, pour le bien des Yougoslaves, et aussi, par ricochet, pour celui de la France, dont le sort est lié à celui des États moyens ou petits nés ou agrandis en 1918-1919.

AU PAYS DU LOTUS

(CAMBODGE, ANNAM, TONKIN)

Compte rendu de la Conférence de M. Robert CHAUVELOT

M. R. Chauvelot s'est attaché avec passion à faire connaître et aimer notre empire colonial. Aussi les membres de la Société de géographie qui avaient gardé de sa parole si persuasive le plus vivant souvenir, étaient-ils venus en nombre pour l'entendre parler de l'Indo-Chine française. Et leur accueil lui a montré qu'il avait en vérité obtenu « la seule récompense à laquelle il aspirait, qui était d'avoir, par la parole et par l'image, fait d'avantage connaître et aimer cette *France d'Asie* à laquelle nous devons tant ».

La sollicitude envers nos colonies est pour nous un devoir et une obligation vitale. Un devoir de reconnaissance d'abord. N'avons-nous pas, à l'heure du danger, trouvé à nos côtés les fils des terres les plus lointaines. Et nos possessions d'outre-mer ne nous ont-elles pas, aux heures les plus critiques, donné sans compter leurs forces et leurs richesses.

« A ce concours armé, à ce concours effectif dans les combats — et n'oublions pas, entre parenthèses, que l'Indo-Chine, à elle seule, nous a envoyé pendant la guerre plus de cent mille hommes — il convient d'ajouter le concours économique et financier de toutes nos colonies et en particulier de l'Indo-Chine, de cette riche et prospère colonie.

» A Saïgon, et je m'abstiendrai autant que possible de faire de la statistique, M. le Gouverneur général Roume, dès 1915, faisait voter, par le gouvernement général et approuver par tous les éléments indigènes importants, l'adoption d'un projet d'après lequel la colonie prenait à sa charge une première somme de 14.037.000 francs destinés à couvrir l'envoi de matières premières. Depuis, au cours de la guerre, l'Indo-Chine nous a envoyé plus de cent millions ».

Nécessité vitale aussi puisque la diminution de notre natalité nous met en état d'infériorité vis-à-vis des Allemands et qu'il nous faudra bien faire encore appel à nos sujets pour la défense du sol français. Nos sujets ? Ce terme qui vient naturellement sous la plume quand on parle des colonies est en réalité tout juste exact et M. R. Chauvelot ne l'emploie qu'avec réserve. Il n'y a plus de sujets là où il y a association et, suivant le mot même de M. Chauvelot, fusion sociale. « Cette fusion sociale par laquelle, tout en nous faisant respecter nous contribuons à nous concilier l'affection de nos sujets et protégés, se manifeste non seulement en matière d'administration coloniale directe (je veux parler ici des vieilles colonies) mais elle se traduit encore — j'en appelle ici à la haute expérience de M. Paul Doumer — elle se manifeste surtout en matière d'administration coloniale indirecte, c'est-à-dire de protectorat ». Nos colonies sont donc notre force et notre sécurité. Et c'est un singulier réconfort que d'entendre M. R. Chauvelot faire de la France d'Asie un tableau bien éloquent dans son raccourci — et de l'entendre aussi rendre aux grands artisans de notre œuvre coloniale l'hommage auquel ils ont droit.

« Elles sont si riches, si florissantes et si prospères, ces colonies, et aussi si loyales, si attachées à la Mère patrie que pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas, personnellement, les échanger contre les innombrables colonies et dominions britanniques si indécis, si troublés en ce moment. Chez nous pendant la guerre, chez nous pendant la paix, aucune agitation dans nos domaines d'outre-mer. C'est la grande *Pax Gallica* dans toute l'acceptation du terme. Notre belle Indo-Chine, puisqu'il s'agit surtout d'elle aujourd'hui, est, de l'aveu de tous les économistes et statisticiens qui se sont consacrés aux choses d'Asie, le pays le plus riche de tout l'Extrême-Orient. Aucun déficit, rien que des bénéfices — et quels bénéfices — dans la caisse de réserve… »

« A quoi tient la prodigieuse prospérité de notre Indo-Chine ? A ses ressources économiques, certes, mais surtout au génie de deux grands hommes d'Etat qui furent ses administrateurs. J'ai nommé M. Paul Doumer et j'ai nommé M. Sarraut.

» Le programme de M. Paul Doumer fut à peu près celui-ci. Lorsque M. Paul Doumer arriva en Indo-Chine, on peut dire que tout était à faire, et que tout était à créer. M. Doumer eut tout de suite l'idée de trianguler, de géographier et de cartographier l'Indo-Chine au point de vue orographique, hydrographique et côtier. Ensuite, avec un génie prophétique, il amorça les trois tronçons de notre chemin de fer indo-chinois que l'on appelle aujourd'hui le grand côtier. Le

premier tronçon, continué par M. Albert Sarraut, va aujourd'hui de Saïgon à Nhatrang. Le second qui fut alors considéré comme un luxe fut le tronçon de Tourane à Hué. Or, dans quelques mois, fonctionnera la ligne Dousha-Vinh reliant Hué (Annam) à Hanoï (Tonkin). C'est quelque chose, n'est-ce pas, en attendant l'achèvement du grand côtier qui reliera Nhatrang à Hué, troisième et dernier tronçon.

» En second lieu, M. Doumer eut l'idée de faire construire le Chemin de fer de Yunnam que j'ai visité jusqu'à Yunnamfou, son terminus, et dont j'ai pu constater l'extraordinaire rendement. En troisième lieu, M. Paul Doumer porta un intérêt particulièrement affectueux et tendre au Tonkin un peu déshérité mais dont le sous-sol minier est si riche. On lui doit, enfin, la création d'Hanoï en tant que ville européenne. Quand vous arrivez à Hanoï, vous êtes stupéfaits de voir de belles rues, de belles maisons, de confortables hôtels, un théâtre qui ressemble à notre Opéra, en petit.

» M. Sarraut est allé deux fois en Indo-Chine, il en a été deux fois Gouverneur général. Et naturellement, s'inspirant des grandes et belles idées, heureusement aujourd'hui si pleinement couronnées de succès, de M. Doumer, il continua et acheva son programme, surtout au point de vue des routes, des canaux, des chemins de fer.

» En outre, M. Sarraut réalisa des économies, on peut dire le mot, formidables, sur le budget de la colonie.

» Il resserra les liens d'amitié qui nous unissaient, nous Métropole, avec les souverains protégés et avec les indigènes d'administration directe. Il fonda des écoles professionnelles, des musées, des hôpitaux.

» Enfin, il eut à son actif cette grande gloire d'avoir fait de Saïgon, le quatrième port de France ».

M. R. Chauvelot s'en tient à ces constatations. Plutôt que d'étaler des chiffres, il mettra ses auditeurs en contact direct avec la réalité, d'ailleurs si séduisante. Il commentera les beaux clichés photographiques qu'il a rapportés de ses voyages aux Pays du Lotus. Et le public qui, tout au long de la conférence, n'a pas ménagé ses approbations à M. R. Chauvelot, lui marquera par ses applaudissements tout le plaisir qu'il a eu à l'entendre.

COMMUNICATION

LES TRAITS ANTHROPOGÉOGRAPHIQUES

DU

BASSIN HOUILLER DU NORD DE LA FRANCE

Par M. Georges HÉROGUER,

Diplômé d'Études supérieures d'Histoire et de Géographie.

IMPORTANCE ÉCONOMIQUE DU BASSIN HOUILLER

L'exploitation intensive de la houille, commencée dans la seconde moitié du XIXe siècle, a fait du Nord de la France un des grands foyers industriels du monde. Elle a introduit, suivant les termes de M. Demangeon, « d'autres éléments de vie... C'est tout un monde nouveau qui est, en quelque manière, sorti des entrailles de la terre ».

Les compagnies houillères. — Quelques chiffres feront comprendre l'importance actuelle du bassin houiller et expliqueront du même coup l'afflux humain que devait attirer la mise en valeur des richesses du sous-sol. Vingt-quatre compagnies se partagent les concessions houillères des départements du Nord et du Pas-de-Calais. Ce sont, de la frontière belge à la côte du Boulonnais :

1 Thivencelles	Nord
2 Crespin	id.
3 Anzin	id.
4 Douchy	id.
5 Aniche et Flines-lez-Raches	id.
6 Azincourt	id.
7 L'Escarpelle	id.

8 Ostricourt.................................. Pas-de-Calais
9 Dourges.................................. id.
10 Carvin.................................. id.
11 Courrières.................................. id.
12 Lens et Meurchin.................................. id.
13 Vimy-Fresnoy.................................. id.
14 Liévin.................................. id.
15 Nœux et Drocourt (avec Vicoigne dans le Nord) id.
16 Béthune.................................. id.
17 Gouy-Servins.................................. id.
18 Vendin-lez-Béthune.................................. id.
19 Bruay.................................. id.
20 Marles.................................. id.
21 La Clarence.................................. id.
22 Ferfay.................................. id.
23 Ligny-lez-Aire.................................. id.
24 Boulonnais.................................. id.

La production de houille. — Toutes ces mines ont donné ensemble, en 1913, compte tenu de tous les déchets, *27.390.000 tonnes de houille, les deux tiers de la production totale française.* Elles alimentaient alors en combustible 50 départements. La compagnie de Lens a extrait, à elle seule. 4.058.000 tonnes, celle d'Anzin 3.040.000, celle de Courrières 3 millions environ. La situation actuelle est tout autre, car la guerre a détruit de nombreux puits dont la reconstitution n'est pas achevée ; mais elle mérite d'être notée parce qu'elle indique un relèvement rapide de la production, lié à la question de la main-d'œuvre et par suite du peuplement du bassin houiller.

Production nette en 1921........ 13.505.000 tonnes
Production nette en 1922........ 15.370.000 »
Production nette en 1923........ 19.000.000 »

Part des mines sinistrées dans ces productions :

1921..................... 5.565.000 tonnes
1922..................... 7.825.000 »
1923..................... 11.000.000 »

L'extraction mensuelle de ces mines est passée de 1.535 tonnes en janvier 1919 à 840.000 en janvier 1923. La Compagnie d'Aniche, sinistrée, a dépassé, en 1923, sa production de 1913. La Compagnie de Lens, dont les sièges d'extraction avaient subi une destruction totale, a produit :

en 1921..................... 105.000 tonnes
en 1922..................... 590.000 »
en 1923..................... 1.480.000 »

Les sous-produits et les installations accessoires. — Certaines Sociétés, telles Anzin, Aniche, Ostricourt, Lens, Nœux. Béthune, ne se contentent pas de vendre leur charbon. Elles ont annexé à leurs fosses des usines de sous-produits. Elles livrent à l'industrie du coke, des agglomérés de poussières sous forme de boulets ovoïdes et de briquettes, ces dernières servant à chauffer les locomotives et les vapeurs, du goudron, de la naphtaline, du benzol, du sulfate d'ammoniaque.

Pour les agglomérés et le coke, de même que pour la houille, le Nord tient de loin la tête de la production française. Le poids des agglomérés fabriqués a atteint, en 1913, 1.800.000 tonnes, en 1921, 1.040.000 tonnes, en 1923, 1.610.000 tonnes. (Production française en 1923 : 3.070.000 tonnes). Le poids du coke a atteint :

en 1913....................	2.470.000	tonnes
en 1921....................	388.000	»
en 1922....................	540.000	»
en 1923....................	1.340.000	»

(Production françaises en 1923......... 2 millions de tonnes)

Désireuses de ne dépendre que d'elles-mêmes pour la mise en marche de leurs exploitations, les Compagnies édifient de puissantes centrales électriques qui distribuent aux quatre coins de leurs concessions la lumière et la force motrice. Les centrales des mines de Lens représentent, en 1924, 67.5000 kw. La même Compagnie disposait à peine de 20.000 kw. en 1914. Les ateliers de réparations occupent plusieurs milliers d'ouvriers ajusteurs, chaudronniers, forgerons, scieurs, charpentiers, menuisiers.

Les autres industries. — Près des mines de houille sont nées d'autres industries, attirées par le voisinage et le bon marché du combustible. Citons les forges de Douai et de Denain-Anzin, les verreries d'Aniche, Marchiennes, Dorignies, Escautpont, les raffineries de pétrole des environs de Douai, les briqueteries et les tuileries répandues partout pour répondre aux besoins d'une construction générale et incessante. Ces industries ont contribué à accélérer le peuplement du Bassin houiller.

LES VOIES DE COMMUNICATION

L'écoulement de la houille et des sous produits, l'approvisionnement des mines en matériaux nécessaires aux installations du jour et du

fond, ciment, fer, bois de Scandinavie, etc..., le commerce des vivres, provoquent des échanges actifs et continuels, qui exigent des voies de communication très développées. De fait, le Bassin houiller du Nord, outre ses routes auxquelles l'automobilisme a rendu leur rôle actif dans les transports, possède un excellent réseau de voies ferrées et de voies navigables. Le relief plat et uniforme a offert à la création de ce double réseau des conditions extrêmement favorables.

Les voies ferrées. — *Les principales lignes de chemin de fer sont celles du réseau du Nord,* qui mesurent 400 kilomètres (1) un dixième de la longueur totale de ce réseau, et sur laquelle circulent, actuellement, chaque jour, 200 trains de voyageurs, et en temps normal (1914) 300. On ne trouvait pas de localités à plus de 5 kilom. d'une station. L'artère maîtresse, longue de 80 km., traverse le Bassin houiller dans toute son étendue de Valenciennes à Béthune par Somain, Douai, Hénin-Liétard, Lens, Bully-Grenay et Nœux. Les gares de Valenciennes, Somain, Douai, Lens et Béthune sont à la fois des nœuds importants de voies ferrées et des gares de triage aux multiples faisceaux de rails, au trafic toujours croissant, à l'outillage renforcé et modernisé, où s'alignent en files interminables les trains de charbon et de marchandises de toute nature. *Contrairement à l'ensemble du réseau ferré français, le réseau du Bassin houiller est très décentralisé.* Un système complet de raccordements permet aux lourds convois de passer d'une ligne à une autre en évitant des manœuvres lentes et compliquées. Exemples :

à Douai : Communication entre les lignes Douai-Valenciennes et Douai-Arras.

à Somain : Communication entre les lignes Somain-Douai et Somain-Aniche.

à Ostricourt : triangle de voies ferrées qui établit trois communications directes : Douai-Libercourt, Douai-Lens et Libercourt-Lens.

à Lens : Communication entre les lignes Lens-Libercourt, Lens-Douai par Corbehem et Lens-Arras.

Les Compagnies houillères, de leur côté, se sont préoccupées de relier leurs fosses entre elles par des chemins de fer et de les raccorder avec les grandes gares du réseau du Nord et aussi avec les canaux. Elles

---

(1) Il ne s'agit évidemment que des voies de grande circulation entre les gares à l'exclusion des voies de garage et de manœuvres.

totalisent une longueur de voies qui doit dépasser de beaucoup les 400 kilom. du réseau du Nord. C'est ainsi qu'en 1923, Aniche possède 170 kilom. de voies ferrées et Lens 235 kilom. (contre 226 en 1914) avec 32 locomotives et 1.460 wagons (1). Plusieurs Compagnies assurent même des services de voyageurs, non pas exclusivement réservés à leur personnel, mais ouverts au public : Anzin exploite la ligne de Somain à la frontière belge, qui, par Denain, Anzin, Bruay-sur-Escaut, Fresnes, Condé, dessert une bonne partie des concessions du Nord ; Carvin en exploite une très courte de Carvin à Libercourt ; de Violaines, sur le chemin de fer de Lille à Béthune, partent deux lignes : la première, appartenant aux Mines de Lens, dessert plusieurs des cités populeuses de cette Société, et se raccorde à Lens aux lignes du Nord, la seconde, appartenant aux Mines de Béthune, dessert aussi des cités ouvrières et vient se relier à Bully-Grenay à la ligne Lens-Béthune ; enfin une voie des Mines de Marles transporte les voyageurs de Lapugnoy, station de la ligne Béthune-Saint-Pol, à Marles, Auchel et Rimbert-lez-Auchel.

La vapeur est le seul mode de traction employé. L'électricité n'actionne que les tramways sur route des environs de Douai et de Valenciennes.

Grâce à son réseau serré et bien articulé, le Bassin houiller est en rapport étroit avec les grandes lignes françaises qui servent aux relations économiques internationales de l'Europe du Nord-Ouest. Il se trouve à quelques heures des foyers industriels qui l'entourent : Lille-Roubaix-Tourcoing, l'Angleterre par Dunkerque, Calais et Boulogne, le Borinage belge, la Lorraine et la Sarre, la région parisienne ; à peu de distance aussi des riches pays agricoles et herbagers, Flandre, Artois, Picardie, Normandie, qui l'aident à nourrir sa nombreuse population.

Les canaux. — Si important que soit le trafic par les voies ferrées, il ne représente qu'une partie du trafic général. Les canaux complètent très heureusement le réseau des voies de communication. La houille, matière lourde, impérissable, représentant une valeur assez faible pour un volume assez fort, s'accomode bien du transport par eau, lent mais économique. *C'est surtout à cause du Bassin houiller que le Nord possède le plus beau réseau navigable de la France.* Le caractère paisible et régulier des rivières, l'Escaut, la Sensée, la Scarpe, la Deûle, et, un peu à l'écart, la Lys, a facilité leur canalisation. On a soudé ces

(1) 57 locomotives et 2.900 wagons en 1914.

cinq rivières par des canaux de jonction : canal d'Aire à La Bassée, entre la Lys et la Deûle, canal de la Haute-Deûle entre la Deûle et la Scarpe, canal de la Sensée entre la Scarpe et la Sensée. Rappelons que l'Escaut est navigable sur une longueur de 63 km. et qu'il arrose Anzin et Valenciennes, la Scarpe sur une longueur de 67 km. (Douai), la Deûle et ses dépendances sur une longueur de 90 km. (Mines du Pas-de-Calais). *Les Compagnies ont établi des « Rivages » en bordure des canaux. Ce sont des quais de chargement reliés aux fosses par des voies ferrées.* Aniche a son rivage sur la Scarpe à proximité de la gare de Douai. Il a 1.600 mètres de long. Sa surélévation permet de décharger directement dans les péniches, au moyen de culbuteurs hydrauliques, le contenu des wagons de charbon. Lens a son rivage à *Pont-à-Vendin, l'un des premiers ports fluviaux de France, au mouvement dépassant en temps normal 1 million de tonnes.*

Les canaux, comme les voies ferrées, mettent le Bassin houiller en relation avec les régions industrielles voisines. Le canal de Saint-Quentin, en particulier, qui unit le Nord à la région parisienne et à l'Est, doit à la houille d'être le canal français qui transporte le plus de marchandises (6 millions de tonnes). Du côté de la mer, Dunkerque et Calais sont en communication directe avec les charbonnages. Boulogne reste privée de cet avantage et les nouveaux canaux qui la tireront un jour de son isolement ne semblent pas près d'être creusés.

LA POPULATION

Nécessité d'une main-d'œuvre abondante. — Tel est l'organisme que les hommes ont la charge de mettre en œuvre. *Les mines de houille et les industries dérivées demandent des quantités considérables d'ouvriers. 130.000 en 1913,* sur lesquels Lens, la plus puissante des Sociétés, en employait près de 20.000. « Les conditions de l'extraction, a écrit M. Demangeon, exigent le concours d'une masse énorme de travailleurs. Il faut songer à ce que représente de main-d'œuvre, de précautions, de difficultés vaincues, de travaux préparatoires et improductifs, la sortie du charbon ; qu'on se rappelle les grandes profondeurs où l'on rencontre les veines de houille, l'ouverture des galeries dans les couches irrégulières et tourmentées, l'intercalation parmi les veines utiles, de matériaux inutiles qu'il faut extraire et rejeter à la surface ; l'impossibilité d'employer dans les veines trop irrégulières des outils mécaniques d'abattage, l'abondance des eaux souterraines qu'il faut pomper, les dégagements de grisou qu'il faut

ventiler ». Depuis 1918 la nécessité d'une main-d'œuvre abondante s'est faite plus impérieuse que jamais. Les compagnies sinistrées ont mis une énergie tenace à relever les ruines de la guerre et elles ont élaboré des plans d'avenir dont elles entament l'exécution. Ainsi le riche Bassin du Pas-de-Calais, malgré l'étendue du désastre, ne pouvait ni ne devait rester longtemps dépeuplé. *Il reprend son rôle, noté par Blanchard, « d'énorme pompe pneumatique » qui aspire les hommes de toutes parts. En janvier 1924, l'effectif inscrit pour l'ensemble du Bassin houiller est de 158.000 ouvriers,* sur lesquels Lens en a déjà retrouvé 10.000, sans compter les 4.470 hommes que les entreprises de reconstitution occupent aux travaux de cette compagnie. *On prévoit un effectif minimum de 180.000 dans quelques années.*

La densité. — D'après le recensement de 1921, le Bassin houiller, qui correspond aux arrondissements de Valenciennes et de Douai dans le Nord et à l'arrondissement de Béthune dans le Pas-de-Calais avec quelques localités de l'arrondissement d'Arras, comme Avion et Vimy, compte environ *750.000 habitants. La densité moyenne est de 320 habitants au kilomètre carré*, un peu inférieure à celle de 1914. Valenciennes a une densité de 370 ; Douai et Béthune oscillent autour de 300. Ces chiffres, sans doute, n'ont rien de comparable à celui de l'agglomération Lille-Roubaix-Tourcoing, où l'on trouve plus de 900 habitants au kilomètre carré, *mais ils dépassent quatre et cinq fois la moyenne de la France.* Dans le Nord, ils ne s'écartent guère de la moyenne départementale (315). Dans le Pas-de-Calais ils la dépassent de beaucoup (150). L'accroissement a été rapide ; seulement *il ne faut pas oublier que les mines ne sont pas établies dans une région pauvre et déserte, mais dans une plaine agricole florissante, déjà surpeuplée* au point de compter plus de 150 habitants au kilomètre² au début du XIXe siècle.

Les villes. — Quoique la vie rurale tienne une place respectable, *la population du Bassin houiller est surtout urbaine.* Les vieilles villes historiques ont eu leur part de l'augmentation ; Douai et Valenciennes ont chacune 34.000 habitants. Mais, resserrées dans leurs murs, elles ne pouvaient progresser indéfiniment. *Ce sont les villages situés près des puits de mine qui ont bénéficié du plus fort accroissement relatif.* Ils ont vu doubler, tripler et quadrupler leur population en l'espace d'un siècle. Parfois des localités nouvelles ont surgi dans la campagne. En quatre ans, la Compagnie d'Aniche a édifié entre Somain et Rieulay

la cité de Sessevalle de 360 maisons, qui fut bientôt peuplée de 1500 habitants (1910).

Comme les puits sont dispersés, les villes sont également dispersées. *Pas de grands centres, mais une quantité de petits centres, qui ne comptent que 1.000 à 30.000 habitants au plus.* Les villes au dessus de 10.000 habitants sont plus fréquentes dans le Pas-de-Calais.

Bassin du Nord

Abscon..........	3.150 hab.	Somain..........	8.641 hab.
Fenain...........	3.393 »	Aniche..........	8.808 »
Lourches.........	5.011 »	Anzin...........	13.790 »
Bruay-s/Escaut....	7.330 »	Denain..........	23.472 »

Bassin du Pas-de-Calais

Loos-en-Gohelle...	3.231 hab.	Henin-Liétard....	8.641 hab.
Courrières........	4.205 »	Lens............	14.259 »
Liévin...........	10.165 »	Auchel..........	14.539 »
Nœux...........	10.667 »	Béthune.........	16.795 »
Carvin...........	11.775 »	Bruay...........	29.710 »

Il est vrai que sur certains points les villes se touchent de si près, qu'on ne s'aperçoit plus qu'on passe de l'une à l'autre. La transition se fait par une route qu'une double rangée de maisons de plus en plus serrées change progressivement en rue. Valenciennes, Anzin, Beuvrages et Bruay-sur-l'Escaut forment un bloc de 58.000 habitants. Wavrechain, Denain, Rœulx et Lourches en forment un autre de 32.000 habitants. Aniche et Auberchicourt sont deux villes complètement soudées (12.300 habitants), Sin-le-Noble n'est qu'un faubourg de Douai (total de 43.500 habitants). Quand on parcourt, dans le Pas-de-Calais, la région d'Hénin-Liétard à Liévin par Billy-Montigny, Sallaumines et Lens, on trouve bien peu d'espaces vides. Lens, Liévin, Avion, Sallaumines se rejoignent et comptent ensemble 32.000 habitants. La même agglomération renfermait en 1914 plus de 70.000 habitants.

Les effets de la guerre dans le Bassin du Pas-de-Calais. — Cette dernière différence mérite de retenir notre attention. Le Bassin du Nord, relativement peu touché par la guerre, a presque retrouvé sa population normale. *Il n'en est pas de même du Bassin du Pas-de-Calais, où l'on a assisté à un déplacement des concessions de l'est (Courrières, Lens, Liévin), situées en plein champ de bataille et*

rendues inhabitables, vers les concessions de l'ouest (Nœux, Bruay, Marles), conservées par les Alliés et soumises à une exploitation intensive. Il y a là, sans doute, une anomalie temporaire, qui s'atténue d'année en année et disparaîtra au moment où les houillères sinistrées reprendront toute leur activité, mais non pas négligeable, puisqu'elle pèse encore sur la répartition actuelle de la population, comme le décèle la comparaison de quelques chiffres.

Partie orientale du Bassin du Pas-de-Calais

Lens............	en 1911,	31.800 hab. ;		en 1921,	14.300 hab.	
Liévin...........	id	27.000	»	id	10.200	»
Hénin-Liétard.....	id	18.000	»	id	14.000	»
Avion...........	id	9.500	»	id	4.200	»

Partie occidentale du Bassin du Pas-de-Calais

Bruay...........	en 1911,	18.000 hab. ;		en 1921,	29.700 hab.	
Béthune.........	id	15.000	»	id	16.800	»
Auchel..........	id	11.000	»	id	14.500	»
Nœux...........	id	8.500	»	id	10.700	»

Ainsi les villes entièrement détruites n'ont pas regagné en 1921 la moitié de leur population de 1911. Hénin-Liétard, plus épargnée par le canon, atteint 78 % de son ancien chiffre, cependant que du côté ouest, Bruay conserve un gain de 65 % sur son chiffre de 1911.

La natalité. — *Les statistiques récentes montrent que le Bassin houiller reste, en opposition avec l'ensemble de la France, un pays de forte natalité.* Si le Nord se classe en tête des régions françaises de repopulation, il le doit surtout au Bassin houiller. En 1921, l'arrondissement de Béthune a fourni un excédent de naissances de 152 pour 10.000 habitants, et celui de Valenciennes un excédent de 114, tandis que l'arrondissement de Lille n'arrivait qu'à 104. Pour une population de 375.000 habitants, l'arrondissement de Béthune accuse, en 1922, 11.700 naissances, en 1923, 13.160. Ces chiffres prennent toute leur signification lorsqu'on les rapproche de ceux des arrondissements agricoles du Pas-de-Calais. On verra que, sauf dans l'arrondissement d'Arras, dont la partie Nord appartient encore au Bassin houiller, la

diminution du nombre des naissances se manifeste partout. Saint-Omer a une augmentation, mais tout à fait insignifiante.

Arrondissements	Population	Naissances en 1922	Naissances en 1923
Arras	127.800	3.610	4.212
Boulogne	223.700	5.466	5.291
Montreuil	80.500	1.893	1.855
Saint-Omer	111.700	2.599	2.621
Saint-Pol	71.400	1.516	1.491

Ajoutons que le nombre des mariages a augmenté de 223 dans l'arrondissement de Béthune de 1922 à 1923, et qu'il a diminué dans tous les autres.

Les familles nombreuses ne sont pas l'exception dans le monde des ouvriers mineurs et autres du Bassin houiller. A Lens, deux nouvelles écoles ont dû être construites à proximité des cités ouvrières, si bien qu'en 1914, pour une population de 32.000 âmes, la ville avait huit écoles primaires et maternelles, et une école primaire supérieure. La même année, la Société des Mines de Lens recevait, dans les écoles libres fondées par elles sur toute l'étendue de ses concessions, le chiffre énorme de 6.000 enfants. Elle vient de reprendre son œuvre scolaire et a déjà retrouvé 1.700 élèves.

L'Élément Étranger. — *L'un des traits fondamentaux de la population du Pays noir, c'est la présence d'un fort contingent d'étrangers. Au 1er mars 1924 les compagnies houillères occupent plus de 60.000 ouvriers de nationalité étrangère, soit plus du tiers de leur effectif.* Il faut ajouter les nombreux travailleurs du bâtiment et des usines et les femmes et les enfants qui ont suivi les chefs de famille. Alors le total de *80.000* ne paraîtra pas exagéré, ni hors de proportion par exemple avec celui du département du Nord, 173.500 au recensement du 6 mars 1921. L'afflux étranger existait déjà avant la guerre, non seulement celui qui résulta du voisinage de la Belgique, mais celui qui résulte de l'immigration d'indigènes de l'Afrique Mineure. Des circonstances nouvelles sont venues accélérer le mouvement :

1° *Le perfectionnement du machinisme* n'a pu combler le déficit du rendement humain, causé par l'application de la journée de huit heures, d'où la nécessité d'augmenter la quantité de la main-d'œuvre pour obtenir une production égale.

2° *Les compagnies houillères se proposent de dépasser, dans un avenir prochain, leur production de 1913*, afin que la France soit de moins en moins tributaire de l'étranger pour ses besoins en charbon.

3° *Il y a une crise de main-d'œuvre française,* qui a atteint son maximum d'acuité vers 1920, et qui tient à différentes causes : éloignement définitif d'une certaine proportion des mineurs chassés de leurs foyers par la guerre ; concurrence des entreprises de reconstitution, qui ont offert aux ouvriers des salaires plus avantageux ; tendance très marquée des mineurs à ne plus envoyer leurs fils à la mine.

Surprises en 1920 par l'exode de leurs ouvriers français, les compagnies ont comblé rapidement les vides en important de la main-d'œuvre coloniale de l'Afrique du Nord. Mais ce n'était là qu'un expédient, car les Kabyles ne fournissent qu'un rendement très insuffisant. Les houillères ont alors procédé à leur élimination progressive et *ont organisé en commun l'immigration méthodique.* Elles traitent directement avec des étrangers, sans l'intermédiaire des gouvernements. *Elles ont porté leur principal effort vers les pays de l'Europe centrale et vers l'Italie.*

Les chiffres suivants, qui concernent les Mines de Lens, donneront une idée de la diversité des races représentées et de leur importance relative :

Polonais	1841	52 %	Autrichiens....	10
Italiens	536	15 %	Roumains	10
Belges...............	426	12 %	Anglais	6
Tchéco-Slovaques	232	6 ½ %	Hollandais....	4
Hongrois............	216	6 %	Marocains	4
Serbes	205	5,8 %	Russes.......	3
Espagnols	43		Suisses........	3
Portugais...........	17		Allemands....	2
Bulgares	2		Grec	1

Total : 3.561 étrangers, (18 nationalités) sur 9.579 ouvriers.

Les Polonais occupent donc le premier rang avec plus de la moitié du nombre des étrangers occupés dans les mines. — Si l'on tenait compte des autres métiers, on obtiendrait un relèvement dans la proportion des Italiens et des Algériens, mais les Polonais n'en conserveraient pas moins la première place. Il en est arrivé 20.000 du 1er mars 1922 au 1er mars 1923, ne formant que 5.700 familles. C'est là un fait très significatif pour la physionomie des groupements

humains du Bassin houiller, *l'indice que l'immigration tend à devenir définitive*. La stabilisation polonaise gagne du terrain depuis 1921.

1921,	65 %	de	Polonais	fixés.
Début de 1922,	83,6 %	—	id	—
Fin de 1922,	91,8 %	—	id	—

Si les Polonais se fixent dans le Bassin houilller, c'est que tout leur permet de perdre leur caractère d'étrangers déracinés. — Les compagnies leur ont donné des logements. Ils vivent de leur vie familiale et de leur vie religieuse. Ils conservent même leur sentiment national, qu'ils entretiennent au sein de leurs sociétés particulières. Les enfants fréquentent l'école, apprennent la langue française, et préparent inconsciemment l'absorption lente mais inévitable de la race étrangère par la race indigène. Les Italiens se mêlent davantage aux gens du pays ; ils entrent par des mariages dans les familles françaises.

L'HABITATION

Importance de la construction. — Les possibilités de peuplement d'un pays sont étroitement liées aux possibilités de logement. *Or, dans le Bassin houiller, le peuplement a été rapide parce que les logements ont été bâtis en série. Les compagnies houillères ont résolu elles-mêmes le problème : pour garder les ouvriers, elles ont construit des maisons.* Si, en 1919 et en 1920, les Mines n'avaient déjà disposé d'une quantité suffisante de maisons, l'exode des mineurs français que nous avons signalé plus haut, eut pris le caractère d'une crise durable et très grave. C'est la perspective de perdre son abri qui a retenu près de la mine la plupart des mineurs. *Les houillères réunies possédaient, en 1913, 47.300 maisons.* Elles devront doubler ce chiffre pour faire face à l'augmentation prévue de leur personnel. La reconstruction nécessitée par les dégâts de la guerre sera totale à la fin de 1924. Les programmes d'avenir sont en voie d'exécution dans les mines non sinistrées. Là, le nombre des maisons est passé de 13.500 en 1923 à 22.300 en 1921.

Mines de Bruay : 3.312 maisons en 1913, 6.709 en 1922.
Mines de Marles : 2.102 maisons en 1913, 5.236 en 1922.

Les cités ouvrières. — *Les maisons ouvrières forment les groupes importants qu'on appelle cités ouvrières.* — Ces cités se juxtaposent aux villes et aux villages existants, dont elles ont vite fait de doubler

et de tripler la population. Lens doit son chiffre élevé d'habitants (plus de 30.000 en temps normal) à la couronne de cités qui l'entoure. Il arrive aussi, quand la fosse s'est édifiée en pleine campagne, que les cités s'isolent à quelques kilomètres des communes voisines. On a coutume de décrire avec complaisance les « corons » du Pays noir, longues files monotones de maisons enfumées. Le coron n'a pas disparu, mais il s'efface devant la cité-jardin, aux pavillons de deux, trois et quatre maisons, plus spacieuses et mieux aérées, pourvues de l'eau potable et de l'éclairage électrique. Ainsi comprise, la cité ouvrière constitue un ensemble agréable à l'œil. Elle devient un petit monde à part avec son église et son école. Il ne lui manque qu'une administration municipale autonome. Les cités renferment une bonne partie de la population du Bassin houiller. Celles des Mines de Lens comptaient, en 1913, 32.500 habitants.

LA VIE MATÉRIELLE

La corporation des mineurs forme une société nettement distincte et très fermée. Dans la vie privée, le mineur, qui supporte courageusement un travail pénible, aime la bonne table. Le dimanche il fréquente volontiers les cabarets, très nombreux dans les villes minières. Les ménagères manquent au plus haut point de l'esprit d'économie domestique. Elles dépensent tout ce que les hommes gagnent et au-delà, en contractant des dettes, car les négociants pratiquent sur une grande échelle la vente à crédit. *Aussi la consommation en produits de toutes sortes est-elle énorme dans le bassin houiller, et le commerce y est-il florissant.* Il faut voir l'animation que présentent des villes comme Lens les jours de marché. Les installations des détaillants occupent de longues rues entières au centre de la ville, et les trains du matin amènent des environs une foule considérable. Valenciennes, Douai et Arras ont, chaque semaine, d'importantes foires aux bestiaux, qui alimentent en viandes le bassin houiller. *L'agriculture régionale continue de prospérer, malgré la diminution des bras et celle des surfaces cultivées.* Elle a intensifié ses productions, qui s'écoulent facilement (blé, avoine, betteraves sucrières, pommes de terre) en recherchant de gros rendements à l'hectare. Les produits de l'élevage ne sont pas moins demandés (lait, beurre, œufs, volailles). Les régions françaises de cultures maraîchères et fruitières, région parisienne, Bretagne, vallée de la Garonne, Roussillon, Provence, ont un excellent client dans la population minière du Nord. Les pays

étrangers tiennent aussi leur place. L'Amérique envoie du blé, la Hollande des beurres et des fromages, qui s'ajoutent à ceux des Flandres, de l'Artois, de la Thiérache et de la Normandie, les Antilles des bananes, l'Espagne et l'Italie des oranges. La brasserie, une des grosses industries alimentaires du pays, importe des orges et des houblons. *En résumé nous nous trouvons ici dans une région industrielle surpeuplée qui consomme beaucoup plus qu'elle ne produit.*

LA VIE SOCIALE

Enfin la population ouvrière des mines se prête parfaitement aux expériences d'institutions sociales et au développement de l'esprit d'association. Les compagnies ont créé des œuvres d'assistance, telles que les sociétés de secours contre les maladies, qui assurent la gratuité des soins médicaux et des produits pharmaceutiques, la protection des ouvriers invalides, des veuves et des orphelins — les services des accidents du travail, qui ont entraîné la fondation d'hôpitaux pour les blessés et de laboratoires d'hygiène — les consultations de nourrissons avec primes aux mères de famille. Les compagnies subventionnent aussi d'excellentes sociétés musicales composées de leur personnel. Elles ont encouragé la formation des sociétés amicales de Médaillés du Travail. De leur côté les ouvriers ont été amenés à se liguer en vue de la défense de leurs intérêts professionnels. Les idées socialistes et syndicalistes ont conquis la masse des mineurs. Fait symptomatique, les quelques mines restées en dehors du mouvement syndicaliste avant la guerre ont maintenant les syndicats les plus avancés. Les syndicats ont une existence officiellement reconnue par la loi. Ce sont eux qui discutent au nom des mineurs avec les Compagnies et avec l'Etat toutes les grandes questions que pose le travail de la mine : salaires, allocations familiales, indemnités de vie chère, retraites, application de la loi de 8 heures, votée en 1919. Parfois des conflits insolubles s'élèvent entre patrons et ouvriers et la grève interrompt pour un temps la vie industrielle du bassin houiller. Dans l'ensemble, il est résulté de ces manifestations diverses de la solidarité un plus grand bien-être de l'ouvrier mineur, bien-être dont profite le reste de la population.

Ainsi le bassin houiller montre, cinq ans après la guerre, qui l'a dévasté, une activité surprenante. Déjà débordant de vie, il semble loin d'avoir atteint l'apogée de son développement : il reste un puissant foyer d'attraction humaine. Il apparaît comme une région indispensable à l'existence économique de la France.

Georges HÉROGUER.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

I. — CHRONIQUE RÉGIONALE

La reconstitution du Nord dévasté au 1er Septembre 1923 (1). — Nous avons annoncé, dans un précédent numéro, la remarquable étude, présentée au Conseil général du Nord par M. A. Morain, Préfet de ce département. Nous voudrions aujourd'hui revenir avec quelque détail sur ce document. En premier lieu, parce qu'il dépasse la portée d'une simple communication officielle à une Assemblée délibérante. Les problèmes qui y sont traités sont d'une importance vitale pour notre Région et, on peut bien le dire, pour toute la France. Après tant d'angoisses, nous y trouvons de justes motifs de fierté ; nous y puisons un réconfort et les raisons les plus fortes d'espérer toujours au milieu des heures les plus troubles. En second lieu, parce que ce problème de la reconstitution présente un intérêt géographique. Nous nous attacherons à mettre cet intérêt en évidence, et c'est pourquoi nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur la première partie du rapport. (L'œuvre économique et technique. p. 1-141). L'analyse et l'appréciation de la seconde partie (L'œuvre administrative contentieuse et financière), sont moins à leur place dans une Revue comme la nôtre.

Voici un département de 5.728 km² qui compte 1.963.562 habitants et possède les plus puissantes agglomérations industrielles qui soient en France. L'effort séculaire des générations, la richesse du sous-sol, les avantages de la situation géographique y ont fait épanouir les formes les plus différenciées de l'activité humaine. De Fourmies à Dunkerque, le voyageur admire la succession des types d'agriculture les plus variés et les manifestations d'une vie industrielle extraordinairement diversifiée. Partout, une technique savante assure l'exploitation complète des possibilités naturelles. C'est une de ces régions qui sollicitent avec une force particulière l'attention du géographe. Il n'y trouve pas ces adaptations simples aux vocations naturelles qui font éclater aux yeux les moins prévenus la force souveraine du milieu physique, mais bien des enchaînements complexes d'actions et de réactions où la puissance du milieu humain paraît prédominante : nul pays ne paraît plus

(1) Département du Nord. La reconstitution du Nord dévasté au 1er Septembre 1923. Exposé présenté au Conseil général par M. A. Morain, Préfet du Nord, Lille, 1923. In-8°, 261 p. avec planches.

profondément humanisé. D'un bout à l'autre de la région, toutes les manifestations de la vie se tiennent et s'enchevêtrent et de leur dépendance mutuelle naît une conscience régionale très forte. Spectacle d'autant plus instructif qu'il n'est pas nouveau ; la continuité de l'effort humain dans le temps est ici au moins aussi remarquable que sa continuité dans l'espace. Le géographe, non moins exercé à saisir les rapports interrégionaux qu'à dégager les originalités locales, se rappelle que ce département est un des facteurs capitaux de la prospérité française. C'est dans notre pays la région textile par excellence. Son bassin houiller fournit la dixième partie du charbon extrait sur notre sol (6.814.000 tonnes de combustible utilisable extraites en 1913). Grâce à ses usines de Douai, Valenciennes, Maubeuge, il entre dans la production totale de la France pour 25 °/₀ des aciers aux fours Martin ou Thomas, 53 °/₀ des fers et aciers soudés, 60 °/₀ des moulages d'acier, 40 °/₀ de la tôlerie, 20 °/₀ des laminages de rails et poutrelles, 88 °/₀ des tubes d'acier, etc..... Un dense réseau de voies de circulation, routes, lignes ferrées et canaux, bien soudé au réseau national et au réseau belge assure enfin le fonctionnement nornal de son activité.

A l'origine — lointaine — de cette prospérité, un fait géographique. C'est une région de passage. Mais parce que c'est une région de passage, c'est aussi une route d'invasion. Les frontières s'y sont déterminées tardivement et difficilement. Le département du Nord est un des centres vitaux de l'économie française et c'est le plus exposé. Or, du mois d'Août 1914 au mois d'Octobre 1918, il est le théâtre d'une lutte terrible et dans sa plus grande partie occupé par un ennemi qui se propose non seulement de vaincre la France par les armes, mais de rendre sa résurrection impossible en la frappant dans ses œuvres vives. Grâce aux efforts de M. H. Boulanger, tout le monde connaît aujourd'hui ce patient et consciencieux recensement des ressources économiques des pays occupés, dressé par ordre du Grand État-Major allemand en 1916. On lit dans la préface de ce Rapport secret intitulé « l'Industrie française dans les Régions envahies », les lignes suivantes : « Ce travail embrasse, au point de vue technique comme au point de vue économique, les branches industrielles les plus importantes ; il dépeint les conditions d'existence des diverses industries, il expose leurs rapports avec l'Allemagne et avec le marché mondial et donne un aperçu des répercussions qui résulteront probablement pour l'Allemagne de la destruction de certaines branches d'industrie ». Le dessein est donc avéré de ruiner économiquement la région du Nord. Après la lecture du Rapport secret, on peut être assuré qu'il a été méthodiquement poursuivi. De fait, lorsque les Allemands quittent le territoire, la population s'est abaissée à 1.196.188 habitants (plus de 750.000 manquants) ; plus de 359.000 immeubles sont détruits ou endommagés ; la dévastation agricole s'étend sur 407.000 ha. et 235.000 ha. nécessitent des façons préculturales, la presque totalité du cheptel a disparu (dont 82.000 chevaux et 265.500 bovins) ; il ne reste plus de matériel agricole ; 1.249 km. de route attendent leur remise en état ; 11.600 usines sont totalement ou

partiellement détruites et 80 % du matériel manque ; les mines ont été rendues inutilisables par la destruction méthodique et systématique de toutes leurs œuvres vives.

Et c'est ici qu'apparaît l'aspect géographique de la question. On voit bien que la richesse du sous-sol doit assurer la résurrection rapide d'une partie des industries régionales. Mais il en est d'autres comme les textiles dont la localisation est commandée bien moins impérieusement par les facteurs naturels. Après une destruction aussi complète vont-elles se reconstituer à la même place ? Les chefs d'industrie ne seront-ils pas tentés d'essaimer, de fixer ailleurs leur activité. On se rappelle ce qui se produisit, sur une autre échelle et dans des conditions différentes, sans doute, pour les industries textiles alsaciennes après 1870. Allons-nous assister à un exode bien plus ample et de conséquences autrement graves ? Sans doute le législateur aura-t-il prévu cette tentation puisqu'il mettra l'obligation du remploi à la base même de la législation sur les dommages de guerre. Mais quelle va être l'efficacité des dispositions légales si, par ailleurs, les industries renaissantes se trouvent en face de difficultés insurmontables, en particulier, si l'extrême lenteur de leur reconstitution ne leur permet pas de faire figure sur les marchés ou si les conditions générales de l'économie nationale ne leur permettent pas de supporter la concurrence de leurs rivales ? Le nouvel enracinement de ces puissantes industries se trouve donc subordonné à un ensemble complexe de conditions. Il s'agit de savoir d'abord si la vitalité, la force créatrice et la cohésion du milieu humain sont gravement atteintes. Il s'agit encore de savoir si l'appel à la solidarité nationale sera entendu. Il s'agit enfin de savoir comment les fluctuations si violentes du marché intérieur et du marché mondial dans la période immédiate de l'après-guerre retentiront sur la reprise de l'activité industrielle dans le département. Peut-être est-il encore trop tôt pour essayer de répondre à la dernière question, difficile d'ailleurs et qui mériterait une étude attentive. Le rapport du Préfet du Nord permet de répondre aux deux premières, puisqu'après cinq ans d'efforts, le Nord approche de la reconstitution intégrale de son agriculture et de son industrie.

L'agriculture d'abord. En 1919, 30.000 ha. sont sillonnés de tranchées, encombrés de fils de fer, semés d'obus, et 3.000 ha. paraissent ne devoir jamais être remis en culture ; 190.000 ha. de terres labourables et 85.000 ha. de prés sont bouleversés par les obus et les 110.000 ha. restant se sont appauvris par suite de l'inculture. Fait symbolique : les bornes mêmes des propriétés, marques tangibles de l'incorporation séculaire de l'effort humain au sol, ont disparu sur de vastes espaces. Au premier Septembre 1923, tout est rendu à la charrue et les 3.000 ha. condamnés à la stérilité se sont réduits à 300. Devant ce résultat, ne pense-t-on pas à la parole des vieux textes racontant l'œuvre des moines bénédictins qui restaurèrent la Catalogne après les invasions sarrazines : « Ex heremi vastitate traduxerunt » ?. Tout n'est pas

fini : il faut encore achever de rendre au troupeau bovin son importance et sa pureté primitives. Mais voici des chiffres qui permettent de mesurer l'œuvre accomplie :

	1912	1919	1920	1921	1922
			Surfaces emblavées (ha.).		
Blé	123.850	75.013	95.864	113.394	123.017
Avoine	59.930	52.090	59.743	62.634	61.455
Autres céréales	13.230	14.865	19.084	19.850	19.260
Pommes de terre	17.790	17.460	19.170	22.083	23.159
Betterave fourragère	15.570	11.980	20.468	24.529	21.436
Racines industrielles	59.671	13.530	18.363	22.513	25.355
Lin	5.935	6.455	11.045	4.284	4.420
			Nombre.		
Chevaux	85.710	50.520	61.065	69.588	73.251
Mulets	2.320	6.777	6.442	6.106	6.206
Anes	2.470	943	1.304	1.345	1.483
Bovin	297.980	130.140	192.633	229.981	242.828
Ovins	73.610	14.390	28.372	39.389	48.885
Caprins	10.420	3.839	8.782	10.290	10.889
Porcs	96.430	28.771	57.273	69.139	71.791

Quant à la restauration industrielle, œuvre formidable et complexe, voici son bilan au 1er Juillet 1923. (Les nombres donnent le pourcentage de reconstitution, l'état en 1914 étant compté à cent) :

	Etablissements occupant : plus de 10 ouvriers	Etablissements occupant : moins de 10 ouvriers
Carrières	85	61
Industries de l'alimentation	90	89
Industries chimiques	90	71
Industries textiles	87	85
Travail des étoffes, vêtements	78	72
Industrie du bois	92	97
Métallurgie	92	90
Travail des métaux	90	92
Industries de la construction	93	88
Centrales électriques. Usines à gaz.	87	83
Divers	88	84
Moyennes	88.4	82.9

Moyenne générale : 85.7 %.

L'année 1924 aura vu, sans doute, la reconstitution industrielle complète du département du Nord.

Parallèlement la production houillère est allée croissante :

Année 1919	552.626	tonnes
— 1920	1.954.487	»
— 1921	3.535.468	»
— 1922	4.430.467	»

L'extraction de 1913 se montait à 7.828.000 t. de charbon brut. Mais les années 1923 et 1924 ont vu s'accomplir un progrès considérable, plus marqué encore que les précédents. Une œuvre aussi formidable n'eût point été possible si un effort correspondant n'avait été déployé pour le rétablissement des voies de communication de toute nature et pour la reconstruction des immeubles.

On ne citera pas d'autres chiffres mais on attirera l'attention sur les mouvements de population qui ont accompagné la reconstitution. Ces phénomènes appellent une étude soigneuse poursuivie avec toutes les ressources de l'analyse démographique. Les statistiques d'ensemble, même si on les tient pour exactes, masquent leur complexité. « En tenant compte de la mortalité considérable qui s'est produite pendant la guerre, soit au front, soit sous l'occupation, le département du Nord a repris, au point de vue démographique, à peu près sa physionomie d'avant-guerre », écrit M. Morain. Et il apporte à l'appui de son affirmation le tableau suivant :

	1914	à l'armistice	1er Sept. 1923
Avesnes	213.433	177.840	211.519
Cambrai	195.940	71.519	169.312
Douai	165.297	66.053	165.839
Dunkerque	162.002	121.288	159.567
Hazebrouck	108.227	46.937	97.064
Lille	856.914	505.043	812.018
Valenciennes	261.749	207.508	254.265
Total	1.963.562	1.196.288	1.869.244

Exprimons ces données sous une autre forme :

	Différence avec 1914 à l'armistice	Différence avec 1914 au 1er Sept. 1923	
	Differ. absolue	Differ. absolue	pour mille.
Avesnes	— 35.593	— 1.914	— 9
Cambrai	— 124.421	— 26.628	— 139
Douai	— 99.244	+ 642	+ 3
Dunkerque	— 40.714	— 2.435	— 15
Hazebrouck	— 61.290	— 11.163	— 103
Lille	— 351.871	— 44.796	— 52
Valenciennes	— 54.241	— 7.484	— 28
Ensemble	— 767.054	— 94.428	— 47

L'inégalité entre les arrondissements est tout à fait frappante. Elle ne peut pas s'expliquer uniquement par l'afflux temporaire et local d'une population flottante occupée aux travaux de la reconstitution. Si l'on tient compte de la diversité des ressources et des genres de vie, de l'importance relative des populations urbaines dans les différents arrondissements, on est amené à penser qu'elle correspond à des changements profonds dans le tableau démographique. Le recensement de 1925 nous apprendra ce qu'il faut en penser. Il y aura lieu, à ce moment, de rapprocher les faits nouveaux des conclusions tirées autrefois par M. Blanchard de son étude sur les mouvements de population dans le département du Nord au cours du XIX[e] siècle.

Le rapport de M. Morain fournit d'ailleurs, d'une manière indirecte, d'utiles indications pour poursuivre cette étude. Car le problème démographique est, en somme, un problème de main-d'œuvre. A trois reprises au moins, au cours de son exposé, le Préfet du Nord y est revenu. D'abord à propos de la reconstitution agricole : « Toute cette période de renaissance agricole est caractérisée par la préoccupation incessante du recrutement de la main-d'œuvre..... La crise n'est pas finie. Les ouvriers agricoles sont rares ; la main-d'œuvre saisonnière que donnaient les Belges s'est presque tarie, et actuellement on compte sur des ouvriers étrangers, des Polonais, notamment qui, dans l'ensemble, donnent satisfaction..... » En lisant ces lignes on pense au déficit considérable de population dans les arrondissements de Cambrai et d'Hazebrouck. Il y insiste encore à propos de la reconstitution minière. La reconstitution des houillères a nécessité l'importation d'une main-d'œuvre étrangère importante ; plus de 10.000 ouvriers mineurs polonais travaillaient en 1923 dans le département. Et l'effort des Compagnies pour attirer et retenir cette population explique, sans doute, la situation démographique prospère de l'arrondissement de Douai. Enfin, la reconstitution des immeubles s'est faite grâce à l'embauchage de nombreux ouvriers étrangers qualifiés. Mais cette dernière catégorie de travailleurs nous intéresse moins aujourd'hui puisqu'elle perd de son importance à mesure que la reconstitution s'effectue.

Dans quelle mesure les éléments de remplacement fournis par l'immigration étrangère, surtout polonaise, sont-ils susceptibles d'être fixés et assimilés ? Question vitale qui ne se pose pas seulement dans le département du Nord. L'importance numérique des groupements étrangers favorise le maintien d'une conscience nationale vivace parmi leurs membres. Par ce temps de nationalisme agressif, il serait maladroit de notre part de nous y heurter ; des raisons de toute sorte nous empêchent de pratiquer une politique d'assimilation active. Les Polonais sont nos amis..... Pourtant l'état présent de notre natalité ne nous permet pas de renoncer à toute politique d'assimilation. C'est une affaire de temps, c'est aussi une question de tact. M. Morain a énuméré avec détail les mesures qu'il a prises pour faciliter les rapprochements et préparer l'enracinement de ces éléments étrangers et leur fusion avec le milieu indigène. Il a sur ce sujet trois pages d'un intérêt capital.

Mais sa conclusion est à retenir : « Les mesures que j'envisage nécessiteront à la fois une action persévérante et une certaine réserve indispensable pour éviter d'éveiller toutes susceptibilités ».

Certes, à l'époque où fut écrit le rapport de M. Morain, l'œuvre de reconstitution n'était pas achevée. La reconstruction définitive des immeubles n'avait pas marché du même pas que le reste. Mais les populations du Nord avaient le droit de regarder avec fierté l'œuvre accomplie. Il est à peine exagéré de dire qu'on est parti de rien. De savoir si, dans cette véritable création, des changements ont été apportés aux vieux modes d'existence, si ces changements — concentration d'industries, remembrement des terres, signalés par M. Morain — sont dans la ligne générale de l'évolution du Nord ou s'ils marquent une rupture avec le passé, ce sont des questions que des enquêtes plus poussées permettraient seules de résoudre et pour l'appréciation desquelles il nous faudrait, au surplus, quelque recul. Les réflexions précédentes suffiront, pensons-nous, pour montrer le puissant intérêt de l'exposé de M. Morain.

II. — LES LIVRES

Esquisses martiniquaises de Lafcadio Hearn (1). — Ce livre n'est pas un livre nouveau. Ce n'est pas non plus un livre isolé dans l'œuvre de son auteur. Lafcadio Hearn débarqua, pour la première fois, à la Martinique, dans l'été de 1887, et, tout de suite, la séduction de ce pays merveilleux agit sur lui avec une telle force qu'il n'eût plus qu'un désir, celui d'y revenir. Le traducteur de son livre cite dans la Préface ce passage d'une de ses lettres : « De même que bien d'autres avant moi, je ne quittai ces rivages enchantés que pour être hanté par cet irrésistible regret qui ne ressemble à aucun autre et qui est précisément l'enchantement que ce pays exerce sur tous ceux qui s'en éloignent. Aussi j'y retournai avec l'intention d'y séjourner quelques mois, mais l'enchantement dura et j'y restai deux ans ». C'est de ce séjour prolongé que sortirent des ouvrages comme « Yuma », roman martiniquais déjà traduit dans la collection du Mercure de France, comme « Two Years in the French West Indies » qu'un bon juge, R. T. Hill, qualifie de livre délicieux (delightful book) et ces « Esquisses martiniquaises » dont la traduction est sortie des presses du Mercure de France en 1924 seulement.

Comment s'étonner de cette sorte d'envoûtement que Lafcadio Hearn devait éprouver bien longtemps après avoir quitté la Martinique, alors qu'il s'essayait avec un rare bonheur à pénétrer l'âme secrète des Japonais. D'autres

---

(1) Lafcadio Hearn. Esquisses martiniquaises, traduit de l'anglais par Marc Logé, Paris, Mercure de France, 1924, 245 p.

l'avaient éprouvé avant lui. En 1667, le Père Dutertre écrivait naïvement : « La façon d'être du pays est si agréable, la température si bonne et l'on y vit dans une intimité si honnête que je n'ay pas vu un seul homme, ni une seule femme qui en soient revenus, en qui je n'aye remarqué une grande passion d'y retourner». Et depuis lors ce pays est resté celui où l'on revient, « où le charme indescriptible de la Nature ensorcelle les âmes errantes comme la caresse d'une brise » (Esquisses..... p. 115). Le géographe que je citais tout à l'heure, R. T. Hill, parle aussi avec émerveillement de cette île magique (Cuba and Porto Rico with the other Islands of the West Indies, p. 345), toute revêtue de forêts qui ne peuvent être décrites, ni photographiées, ni peintes.

Si, pour traduire l'impression que je garde après avoir fermé l'ouvrage de Lafcadio Hearn, je disais qu'il a consacré toutes les ressources de son art descriptif à la peinture de la nature tropicale, il me semble que je donnerais une idée assez fausse de son livre. Non point que je sois tenté de lui refuser la qualité d'artiste. mais la vérité est qu'il ne s'agit pas d'art ici. A l'analyse, je discerne bien, sans doute, l'ingéniosité consommée de la présentation, le brillant de l'exécution, l'adresse de certains tours de main. Je ne serais pas embarrassé pour montrer que tous les chapitres sont faits de main d'ouvrier. Mais, encore une fois, ce n'est pas cela qui me frappe et m'enchante. Le secret véritable de la séduction de ce petit livre c'est son ingénuité. L'auteur apporte à la contemplation de cette nature éternellement jeune, de cette humanité enfantine et si proche des origines, une incomparable fraîcheur d'âme. Il se laisse aller sans résistance au charme qui l'enveloppe. Il dépouille ses idées et ses préjugés de blanc, d'européen et d'insulaire. Et c'est ainsi qu'il arrive à écrire sur les hommes de couleur de la Martinique des pages d'une compréhension qui n'a point été surpassée. Quand on est familier avec la littérature coloniale, on sait combien il est difficile de dépouiller le vieil homme. Presque toutes les œuvres consacrées aux créoles ou aux races de couleur ont une allure de plaidoyer ou de réquisitoire. Ou bien encore l'écrivain se recherche inlassablement dans les spectacles changeants de la nature et les colore des reflets de sa propre sensibilité. Pensez à Loti, par exemple. Rien de pareil ici. L'abandon est absolu et l'effet est prodigieux.

Il est surtout question dans ces esquisses des contrées dominées par la montagne Pelée. Lafcadio Hearn les parcourut avant la catastrophe qui détruisit St-Pierre. Dans ce pays montagneux, les transports se font à dos d'homme, plus exactement à dos de femme. Et la vie dans la montagne a donné aux noirs et aux sangs-mêlés une élégance et une noblesse d'allures incomparables. Voici les porteuses, toute force et toute grâce, chargées de fruits étranges et d'une pittoresque pacotille. Les plus belles viennent de la côte Nord-Est, du village de la Grande Anse où « l'Océan rugit éternellement sur sa plage de sable noir ». Au milieu de cette nature si riche en formes fantastiques des rêves étranges hantent leur imagination enfantine,

non seulement la nuit, mais en plein jour, car « les heures de la lumière la plus éclatante ont leur étrangeté ». De là l'extrême richesse du folk-lore. Légendes anciennes et répandues comme celles de la « Guiablesse », cette femme fantôme qui entraîne les jeunes hommes à l'heure de midi et leur dévoile, après une longue course de montagne, le visage effrayant de la mort, à la tombée de la nuit. Légendes plus récentes qui se sont cristallisées autour d'un nom, d'un événement historique : le souvenir du père Labat, cet étonnant Dominicain dont l'œuvre fut certainement extraordinaire, revit ainsi dans les traditions étranges des gens de couleur. Car, « nulle part au monde, peut-être, l'imagination populaire n'est plus étrangement naïve et superstitieuse ». Race puérile et charmante, au parler mélodieux, enfantin comme elle et que n'abandonne pas le goût du plaisir au milieu des plus épouvantables fléaux. Voyez plutôt le récit de l'épidémie de petite vérole tombant en pleine fête du carnaval à St-Pierre. Et, pour finir le volume, voici un tableau de genre : les blanchisseuses qui lavent leur linge dans les flots impétueux de la Roxelane, « une scène qui vous fait songer aux civilisations primitives ».

Choisir des passages capables de donner une idée de ce livre qu'on quitte à regret ? Entreprise difficile ; on voudrait tout citer. Je ne puis pas reproduire ici, à cause de leur longueur, les pages qui ouvrent le volume, tout ce rêve d'idylle antique, cette fantaisie délicieuse évoquée par la vue de St-Pierre. Géographe, je me bornerai à citer quelques paysages. La splendeur de la nature martiniquaise a été souvent décrite. On doit, en particulier, au Docteur Rufz, l'historien de la Martinique, des peintures éclatantes de la forêt, comme on dit là-bas du « grand bois ». Elles ne diffèrent guère de tant d'autres peintures de la forêt tropicale. Voici avec Lafcadio Hearn, si je ne me trompe, un accent nouveau. C'est d'une route de montagnes qu'il s'agit.

« .... Et tous ces chemins passent par des paysages d'une beauté surprenante — visions de montagnes de teintes si différentes et de contours si extraordinaires qu'elles semblent presque n'avoir été créées qu'à seule fin d'étonner et d'émerveiller les spectateurs. Cette Nature tropicale ne semble rien créer d'ordinaire ; les formes qu'elle évoque sont toujours gracieuses ou bizarres, et ses excentricités, ses extravagances ont un charme fantastique, un côté grotesque semblable à celui d'un caprice d'artiste. Là même où la vue est interrompue par de grands bois, les silhouettes des vieux arbres, — l'enlacement infini des vignes tout enflammées par les teintes verdoyantes de leurs fleurs, — les énormes taches vertes des balisiers aux feuilles de dix à treize pieds de long, — la solennité de colonnade des grands palmiers, — la délicatesse fléchissante et frissonnante des bambous, — la splendeur furieuse des roses, — tout cela vous compense de la perte de l'horizon. Parfois, vous approchez de ce qui, à première vue, ressemble tout à fait à une fine fourrure verte : ce sont les premières pousses de jeunes

bambous. Ou bien vous apercevez les flancs d'une colline couverts d'immenses plumes vertes, qui toutes s'enchâssent les unes dans les autres comme dans la queue d'un oiseau indescriptible : ce sont de petites fougères. Et là où la route franchit un ravin profond par un double ou triple pont de pierre blanche, regardez bien quelles formes délicieuses s'élancent vers le soleil hors de l'abîme noir. Vous les appelez hâtivement « palmiformes », mais nul palmier ne fut jamais aussi grâcile, nul palmier ne porta jamais un panache aussi délicat de plumes vertes, légères comme de la dentelle ! Ce sont encore des fougères — rares survivantes peut-être de cette période de végétation monstrueuse qui précéda l'apparition de l'homme — de belles fougères arborescentes dont chacune des jeunes plumes, se déroulant en spirale du bourgeon, prend d'abord la forme d'une crosse — d'une crosse d'émeraude...... C'est sans doute pour cela que certaines fougères de cette espèce sont appelées « les arbres archevêques ». Mais il y faudrait un siècle pour décrire toutes les choses qu'il y a à voir sur une route de montagne à la Martinique..... »

Voici maintenant le rêve d'une nuit chaude sur la côte orientale de l'île où souffle l'éternel alizé.

« ..... A Grande Anse, dès que la nuit tombe, le cadran de l'église s'illumine ; on le voit soudain éclater en un flamboiement jaune, au-dessus des toits et des palmiers comme un phare. Dans ma chambre, il m'était impossible de garder une bougie allumée à cause du vent de la mer. Mais il ne me vint pas à l'esprit de fermer les volets des larges fenêtres ; la brise était trop délicieuse. Elle semblait remplie de quelque chose de vivifiant qui réchauffait le sang, et me pénétrait de contentement et du désir de croire que la vie est pleine de douceur. Je le trouvais aussi soporifique, ce vent pur, sec et chaud. Et il me semblait qu'il n'y avait pas de plus grande joie au monde que de me coucher le soir, toutes les fenêtres grandes ouvertes, d'apercevoir la Croix du Sud, tandis que ce vent marin soufflait sur mon lit, et d'écouter les grondements et les murmures tumultueux des brisants qui résonnaient à mes oreilles en rêvant à cette étrange mer de saphir qui se brise en écume blanche sur une plage de sable noir.... »

Et pour terminer ces trop courts extraits qui vous donneront du moins le désir de lire le livre entier, voici des impressions du matin dans la montagne :

« ..... Vous suivez la route de montagne qui va de Calebasse, par de longues étendues de prairies, à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, jusqu'aux bois de la Couresse. Là, elle commence à descendre très lentement, par de grands lacets à travers des profondeurs d'ombres vertes. Puis, à un détour, vous découvrez tout à coup une vallée cultivée à travers le feuillage léger des fougères arborescentes. Au-dessous, le sol ressemble presque à un lac d'une eau vert doré — surtout lorsque les longs souffles du vent des montagnes font onduler les liens de cannes à sucre qui mûrissent d'un bout à l'autre de la vallée. L'illusion n'est rompue que par la route sinueuse frangée de jeunes cacaotiers qui franchit la plaine lumineuse. A

l'Est, à l'Ouest et au Nord, l'horizon est presque entièrement caché par le vallonnement des collines ; les plus rapprochées ont des formes douces et sont d'une verdure exquise ; derrière elles et les dominant, des ondulations plus élevées prennent une teinte plus embrumée et des ombres plus foncées ; et plus loin encore, s'élèvent des silhouettes bleues ou violettes desquelles surgit une cime merveilleuse en forme de sein ; à l'Ouest, dominant même le Piton, on voit un amoncellement de formes prodigieuses, ridées, fissurées, cornues et d'une hauteur fantastique.

» Telles sont les teintes du matin..... Çà et là, entre les crevasses dans la chaîne volcanique, le sol se creuse en des gorges et s'effondre en des ravins. Et dans ces intervalles flamboie le grand disque turquoise de la mer. Au Sud, les grands bois, percés par le sentier qui descend en serpentant, limitent la vue..... »

Dans le grand mouvement d'exotisme qui emporte la littérature descriptive depuis la fin du XVIIIe siècle — je dis la littérature de tous les pays — l'œuvre de Lafcadio Hearn doit être mise à son rang, qui est le premier. Le sentiment profond de la nature tropicale, ce don de sympathie grâce auquel il pénètre les âmes les plus éloignées de la nôtre, l'âme puérile et comme à fleur de peau des gens de couleur martiniquais aussi bien que l'âme compliquée et jalousement fermée du vieux Japon, les dons les plus brillants de la forme, ont été son partage. Félicitons-nous qu'il ait appliqué ces qualités enviables à l'une de nos Colonies. Pour le dire en passant, ce n'est pas tout à fait la première fois que des étrangers nous auront révélé la beauté de ces lointaines terres françaises. Et ce n'est pas non plus la première fois qu'on aura l'occasion de déplorer l'oubli et l'indifférence de la Métropole vis-à-vis des aînées de son Empire Colonial.

L'Indien d'Amérique par Clark Wissler (1). — Les savants américains ont accumulé sur les races indigènes du Nouveau Monde et sur leur évolution une masse formidable de matériel. Aucun des aspects du problème anthropologique n'a échappé à leur enquête. Le champ de l'anthropologie somatique, celui de la linguistique, celui de l'archéologie, celui de la sociologie ont été défrichés en même temps par eux. Ils ont prêté une égale attention aux deux hémisphères et l'on a encore présents à l'esprit les remarquables résultats obtenus par les missions américaines dans les Andes du Pérou méridional. Les publications du « Bureau of American Ethnology »,

---

(1) Clark Wissler. The American Indian. An Introduction to the Anthropology of the new World. — Second Edition. Oxford University Press, American branch, 1922, XXI-474 p., 82 ill. ou cartes dans le texte, frontispice et carte hors texte, Tables linguistiques, Bibliogr. et Index.

pour ne citer que ce recueil, constituent un répertoire énorme de faits et d'idées. Les sociologues des deux mondes y ont puisé à pleines mains.

Pendant longtemps nous n'avons point eu d'ouvrage où se trouvât utilisée toute cette riche matière. Sans doute nous possédions quelques manuels excellents. Il ne paraît que juste de citer ici le précieux Manuel d'Archéologie américaine, si élégant et si clair, dû au regretté Beuchat. Il a sa place sur la table de travail de tous ceux qui s'occupent de la Géographie humaine des Amériques à côté du Manuel de Herbert J. Spinden « Ancient civilizations of Mexico and central Amerika » (1917). Le volume déjà ancien de D. Brinton « The American Race » est aussi bien connu. Mais aucun de ces ouvrages ne nous fournit la vue d'ensemble que nous souhaitons, l'initiation indispensable à tout américaniste.

Cette lacune a été comblée par la publication en 1919, d'un livre dû à M. Clark Wissler, Curateur d'Anthropologie au Muséum Américain d'histoire naturelle de New-York. Une longue familiarité avec le matériel ethnologique américain, une connaissance profonde de la bibliographie l'avaient préparé à cette tâche. L'accueil fait à cette Introduction à l'Anthropologie du Nouveau Monde a bien montré son opportunité. Dès 1922, M. Clark Wissler devait donner une seconde édition de son œuvre, et cette seconde édition est, par bien des côtés, un livre nouveau. Nous ne prétendons pas ici, lui consacrer l'étude étendue qu'il mériterait. Il faudrait des compétences multiples pour être bien sûr de l'analyser sans le trahir. Nous n'avons même pas l'ambition de résumer ses conclusions. La matière est trop abondante. Cependant nous ne voulons pas laisser passer ce livre capital sans le signaler. L'attention de tous ceux qui s'occupent de Géographie humaine est de plus en plus appelée vers les résultats de l'anthropologie. Dans les « Principes... » publiés par M. de Martonne, Vidal de la Blache nous a montré d'une manière inoubliable toutes les réflexions fécondes que peut suggérer à l'esprit d'un géographe le matériel archéologique rassemblé dans les vitrines d'un Musée. Nous savons aussi que l'archéologie préhistorique européenne, après s'être longtemps inspirée de méthodes proprement historiques, demande à l'application des méthodes géographiques un renouveau de fécondité. Il y a là des connexions intimes qui ne permettent pas à tous ceux qui s'occupent de l'homme, à quelque titre que ce soit, de s'ignorer les uns les autres.

Qu'y a-t-il d'abord dans ce livre ? L'auteur nous l'a dit lui-même dans son introduction. En premier lieu une revue des faits les plus importants relatifs à la culture de l'Indien Américain et de leur répartition. Ces faits remplissent treize chapitres et sont groupés sous trois rubriques : 1° traits matériels de culture (nourriture, domestication des animaux, arts textiles, arts céramiques, dessin décoratif, architecture, ouvrages en pierre et en métal, inventions spéciales) ; 2° Beaux-Arts ; 3° structure sociale (groupement, législation, observances rituelles, mythologie). Tous ces développements sont d'une extrême richesse géographique. Je citerai, en particulier, le chapitre fondamental sur les modes de nourriture. L'auteur distingue trois aires où les

genres de vie reposent sur la chasse ; deux dans le Nord (Caribou and Bison areas), une dans le Sud (Guanaco area). La région littorale du Pacifique, de San-Francisco à l'Alaska, est habitée par des tribus qui font de la pèche leur principal moyen d'existence (Salmon area). Plus au Sud, dans la Californie méridionale et le Grand Bassin, la cueillette des graines sauvages et du gland (Wild seed area) joue un rôle important. Viennent enfin les trois aires agricoles (Eastern Maize area, Area of intensive agriculture, Manioc area). La figure I donne une expression cartographique de ces faits.

Toute cette partie de l'ouvrage présente en somme un caractère descriptif. Les faits qu'elle contient servent de support aux développements plus complexes qui vont suivre. Il s'agit, en effet, de donner une classification des groupes humains des deux Amériques. Tâche singulièrement difficile si l'on réfléchit qu'une véritable classification doit embrasser l'ensemble des traits en les subordonnant selon leur importance et qu'elle doit s'inspirer avant tout de la filiation des groupes, qu'elle doit être génétique. En fait, l'authropologiste se trouve en présence de classifications diverses inspirées de points de vue en apparence irréductibles. Voici une classification ethnographique fondée sur les principaux caractères des civilisations, voici une classification archéologique — la plus extérieure de toutes — voici une classification linguistique. Et voici enfin une classification somatique reposant sur les traits physiques des groupes humains. Quel que soit le point de vue auquel on s'arrête, le risque est toujours de mettre sur le même plan des groupes qui ne sont pas de même âge, qui n'ont pas, par conséquent, la même valeur au point de vue de la classification. C'est pourquoi, à deux reprises, à propos des civilisations et à propos des races, Clark Wissler pose le problème de la succession chronologique des types. Evidemment, chacune de ces classifications a sa valeur propre. Nous sommes, nous aussi Européens, familiarisés depuis longtemps avec cette idée que race, langue, civilisation sont trois choses essentiellement différentes et que l'on ne peut pas conclure de l'une à l'autre. Il nous a fallu bien du temps et bien des disputes autour des races et des civilisations et des langues indo-européennes pour y arriver. Mais c'est un dogme pour nous comme pour les américanistes. Cependant c'est là une idée toute négative. Et Clark Wissler arrive à penser qu'il y a tout de même quelque corrélation entre ces faits d'ordres différents et que l'origine de cette corrélation doit être cherchée dans les migrations et dans l'influence du milieu géographique. Et tout cela conduit à deux chapitres généraux sur les origines des civilisations du Nouveau Monde qui ferment l'ouvrage.

Peut-être conviendrait-il que je me limitasse à cette table des matières. Mais comme le lecteur américain de M. Clark Wissler, le lecteur français se demandera sans doute : « que pense-t-il des origines, comment les Indiens sont-ils venus en Amérique, comment y ont-ils développé ces civilisations brillantes » ? Je laisse ici la parole à M. Clark Wissler. Il a, au préalable, établi l'unité de l'humanité américaine indigène. Et il continue : « Maintenant, comme conclusion finale à ce volume sur l'homme du Nouveau Monde et sa

civilisation, nous demandons l'indulgence du lecteur pour l'expression d'une opinion hypothétique. Le Nouveau Monde reçut un détachement de peuples mongoloïdes primitifs dans un temps où la masse principale avait à peine développé la civilisation de la pierre polie. Que cette migration ait été contemporaine de la pierre polie en Europe, cela ne s'ensuit pas nécessairement de ce qui précède, car de nouvelles recherches en Asie peuvent établir que cette civilisation y a été bien plus précoce. Une ou plusieurs périodes de changements climatiques suivirent, coupant presque les communications avec le pays d'origine et poussant à la fois vers le Sud les deux ailes dans le Vieux et le Nouveau Monde. Dans le premier, l'aile occidentale vint en contact avec d'autres groupes différenciés desquels elle reçut un stimulus pour sa civilisation, mais dans le Nouveau Monde, l'aile orientale fut laissée à elle-même. Cependant, au cours des temps, l'accroissement en nombre et le développement de groupes sub-sociaux conduisit à une considérable variété de civilisations. Quelques-uns des traits apportés probablement du pays d'origine sont la production du feu par le frottement, la taille de la pierre, la torsion des fibres, l'arc, le bâton de jet, le harpon, l'art de faire des paniers simples et des filets, l'ensemble des usages relatifs à la chasse, la cuisson au moyen de pierres brûlantes dans des vases de bois, d'écorce ou de peau, la peinture du corps et peut-être le tatouage, la domestication du chien. Quelques-uns d'entre eux peuvent avoir filtré à travers l'Alaska de temps en temps, mais les faits rassemblés sont en faveur de la vue, que dans l'ensemble ils furent introduits par les premiers émigrants. Indépendamment, le Nouveau Monde développa l'agriculture, la poterie, les types plus élevés de vannerie et de tissage, le travail des métaux les plus malléables et la manufacture du bronze. Le progrès dans les connaissances astronomiques et dans les Beaux-Arts peut faire l'objet d'une comparaison favorable avec celui qui fut effectué par les anciens asiatiques. Cependant, en tout, nous trouvons les marques d'une originalité qui sont, à elles seules, une évidence suffisante de leur origine indépendante.

Les centres de civilisation dans le Nouveau Monde furent les hautes terres du Mexique et de l'Amérique du Sud occidentale. A mesure qu'ils se développèrent, ils réagirent à l'excitation de leurs voisins plus arriérés des autres parties du pays comme il était pareillement arrivé à beaucoup de peuples mongoloïdes de l'Asie. Un des points les plus importants de notre discussion a été l'identification de complexes de traits fondamentaux largement répandus dont la plupart semblent avoir leur centre au Mexique et dans les Andes et d'où leur rayonnement est souvent très apparent..... ».

Enfin, à défaut de discussion véritable, je voudrais mettre deux points en évidence. C'est d'abord la conception même que se fait M. Clark Wissler de l'anthropologie. Il réagit avec force contre les tendances centrifuges des spécialistes qui la disloquent en une série de disciplines indépendantes et dont le seul point de contact est qu'elles ont trait à l'homme. Il y a évidemment dans ce compartimentage quelque chose de décevant pour l'esprit. On

se satisfait mal de résultats fragmentaires ou de classifications sans lien. Le plus sûr moyen de saisir toute la réalité n'est pas de commencer par la mutiler. La nécessité d'un retour à des conceptions plus synthétiques paraît avoir été ressentie vivement dans ces derniers temps par divers anthropologistes. Je pense, en particulier, à l'anthropologiste portugais bien connu, M. Mendés Corrêa, qui, dans ses plus récents travaux, a insisté avec beaucoup de force sur l'insuffisance des recherches purement somatiques. Ce n'est pas ici le lieu d'insister, mais il est certain que la géographie humaine a tout intérêt à suivre avec attention ce mouvement. Les difficultés sont grandes, on le conçoit, quand on s'engage dans la voie de la synthèse. Le moindre risque est de subordonner arbitrairement les traits les uns aux autres, M. Clark Wissler après avoir pris des précautions minutieuses et maintenu hors du débat l'indépendance des faits de civilisation de langage et de structure corporelle, arrive à des résultats bien intéressants. L'indépendance fondamentale n'exclut pas certaines corrélations. Et la discussion de ces corrélations l'amène à penser que « la civilisation — *culture* — est un des facteurs primaires dans l'association civilisation — langage — type physique, et que sous l'influence de causes encore mal discernées, les langages et les types physiques à la fois se sont différenciés d'après le patron particulier de la civilisation » (after culture' s own pattern). On ne manquera de sentir tout l'intérêt d'une telle conception.

En second lieu, nous devons marquer l'attitude prise par M. Clark Wissler vis-à-vis des données géographiques, Elle est, en somme, tout à fait conforme aux tendances qui se font jour en Europe. L'intérêt des considérations géographiques lui apparaît à un double point de vue. D'abord, les rapports de position sont, dans bien des cas, susceptibles de jeter des lumières sur les rapports chronologiques : « Tandis qu'il peut être exact que la distribution géographique seule n'est pas un indice infaillible des relations dans le temps, en vérité elle nous fournit souvent la clé de la situation. Quiconque douterait des ressources de cette méthode, consultera les récents travaux de Nordenskiöld » (Préface de la seconde Edition). Et, conformément à cette théorie, tout le long de son livre, il fait le plus large usage des faits de distribution géographique. Ce n'est pas là encore ce qui nous intéresse le plus. La vraie question pour nous est celle-ci : quelle part, M. Clark Wissler, fait-il aux influences du milieu géographique, à « l'environnement », selon le langage des naturalistes anglais et américains. Importante question, question fondamentale pour mieux dire aux yeux des géographes. La réponse de M. Clark Wissler, fondée sur l'examen critique des faits, est de celles qu'aucun géographe expérimenté ne peut critiquer. Tous ceux qui ont appris à l'école de Vidal de la Blache quelle part doit être faite à l'invention et à la spontanéité de l'homme, tout en respectant les déterminations du milieu géographique, peuvent y souscrire. « L'environnement ne produit pas la culture, il fournit le milieu (*medium*) dans lequel elle croît ; et lorsqu'une fois la culture a pris racine dans une aire géographique, elle tend à s'y consolider. Le type

somatique, bien que n'ayant pas une relation étroite avec l'environnement, tend à s'y conformer ». Ces propositions expriment l'essentiel de sa doctrine.

Aussi riche d'idées originales que de faits, d'ailleurs abondamment illustré, le livre de M. Clark Wissler est un ouvrage dont la traduction paraît particulièrement souhaitable.

III. — DIVERS

L'organisation du régime foncier en Syrie. — Une des premières tâches qui s'imposent à l'administration dans les pays qui ont longtemps échappé au contrôle direct de l'Europe est l'établissement d'un régime foncier stable. C'est la condition de tout progrès économique et social. L'autorité française n'a pas manqué de s'en préoccuper en Syrie. Nous devons à l'obligeance de M. Duraffourd, Ingénieur topographe, chargé de l'exécution des travaux techniques de l'immatriculation foncière des Etats de Syrie, de pouvoir, aujourd'hui, fournir aux lecteurs du Bulletin quelques renseignements sur ce sujet [1].

La confusion était extrême en Syrie comme dans la plupart des pays musulmans où l'on ne rencontre rien qui puisse ressembler de près ou de loin à un cadastre ou à un enregistrement régulier des droits. Le gouvernement turc avait bien songé, en 1913, à moderniser son régime. Une réforme avait été élaborée avec le concours de spécialistes allemands, en harmonie avec les principes généraux du droit ottoman. La propriété foncière est constituée par un démembrement du domaine de l'État et, en conséquence, le droit de possession ne peut exister que par l'effet d'un titre régulièrement délivré. Mais ces velléités de réforme étaient restées sans conséquence à cause des guerres. Et quand l'autorité française reçut mandat d'organiser la Syrie, tout y était à faire dans ce domaine.

---

(1) Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban, Services fonciers de Syrie. Rapport de M. Duraffourd, chef de la section topographique des Services fonciers de Syrie sur le lever effectué à titre d'essai, en 1922, à Tanaïl, Bekaa, pour déterminer le coût et arrêter la technique des opérations topographiques et administratives relatives au recensement et à l'immatriculation des biens immeubles. Beyrouth, nov. 1922, in-4°, 105 p., 3 pl.

C. Duraffourd. Note sur les réformes foncières poursuivies par les Etats de Syrie. Damas, 1923, in-8°, 11 p.

Etats de Syrie. Reconnaissance topographique de la vallée du Ghab. Carte de renseignements fonciers et agricoles recueillis au cours de la reconnaissance effectuée, en 1923, par M. Gabriel, ingénieur, en vue de la mise en œuvre des Etudes relatives aux travaux d'assèchement et d'irrigation. Une feuille 1 : 50.000.

Nos lecteurs trouveront ces documents à la Bibliothèque de la Société.

« Les réformes foncières poursuivies en Syrie aboutissent, en somme, à la constitution et à l'immobilisation de la propriété à l'aide de deux documents : le livre foncier et le plan topographique destinés à créer l'état civil de la terre suivant les principes généraux de l'acte Torrens et du système foncier germanique ». L'application se fait de la manière qui suit. On publie d'abord une liste de villages dont les propriétés doivent être recensées et abornées. Puis le représentant de l'autorité fait une reconnaissance provisoire des immeubles au cours de laquelle il reçoit des détenteurs tous les titres afférents à chaque propriété. Le lever topographique vient ensuite et permet l'arpentage. Une Commission procède contradictoirement à la vérification des résultats obtenus avant qu'ils ne soient inscrits sur les registres fonciers. Une copie de l'acte est délivrée à l'intéressé avec exemplaire du plan cadastral.

On voit le rôle joué dans cet ensemble d'opérations par le lever topographique qui précède l'établissement des mappes cadastrales à 1 : 2.000. Il doit fournir, en outre, la base des plans cotés au 1 : 5.000 destinés à servir aux ouvrages d'irrigation ou de drainage « c'est donc un travail topographique complet qui est effectué dans des conditions techniques régulières puisque tous les levés sont greffés sur la triangulation géodesique et le nivellement général de la Syrie exécutés par le Service géographique de l'armée, et que, d'autre part, les signaux ou repères de ces dits levés sont matérialisés sur le sol par des bornes...... ». Comme on procède par ensembles assez vastes, on a pu appliquer des méthodes vraiment industrielles et, en particulier, utiliser dans une large mesure la photographie aérienne. Les frais se sont ainsi trouvés réduits au minimum.

Le rapport sur le levé de Tanaïl (Bekaa) qui était un lever d'essai et d'étude montre par le détail quels résultats on a pu obtenir. La méthode opératoire combinait le lever direct avec le lever par avion, M. Duraffourd donne au sujet de ce dernier et de sa limite d'efficacité des renseignements intéressants (p. 77).

Il n'y a naturellement aucune relation entre ces travaux qui sont de précision et la carte de reconnaissance de M. Gabriel. Elle est au 1 : 50.000, mais le fond planimétrique et le nivellement (courbes), proviennent d'une amplification photographique de la carte de l'État-Major ottoman, ce qui réduit notablement sa valeur aux yeux du géographe. On est cependant frappé par la netteté, la fraîcheur de l'escarpement occidental de la vallée du Ghab. Nos cartes européennes ne nous fournissent aucun exemple comparable d'un accident tectonique aussi continu et aussi net. Le bord oriental est bien plus complexe, bien plus disséqué aussi. On remarque l'étendue des régions palustres dans le compartiment surbaissé. Telle qu'elle est cette carte se prêterait à un commentaire topographique particulièrement riche. Les données dont M. Gabriel l'a enrichie sont précieuses pour la Géographie humaine. Les cultures sont d'abord des céréales, blé, orge, maïs, sorgho. Des essais de culture du riz ont donné de bons résultats. A côté des céréales

viennent le coton, le tabac et le chanvre. On fait aussi des primeurs pour les marchés d'Alep, Hama, Homs et Damas et les produits des vergers vont à Alep, Riha et Idlib.

Tous ces travaux font le plus grand honneur à nos agents en Syrie : ils sont le gage de la future prospérité agricole du pays.

L'agriculture aux Etats-Unis. — Nous avons, dans le précédent Bulletin, retracé l'état de la population aux États-Unis en 1920. Nous donnerons aujourd'hui quelques renseignements généraux sur l'état de l'agriculture en utilisant la même source. L'étendue totale consacrée à l'agriculture, la superficie « en fermes », selon l'expression du recensement, atteint presque 3.900.000 H. c'est-à-dire qu'elle représente environ 46 °/₀ du territoire de l'Union. En fait, les terres sous culture ne dépassent que de peu deux millions d'H., soit environ 25 °/₀ de ce même territoire. L'appropriation des terres s'est poursuivie plus rapidement que leur défrichement puisque, dans la décade 1910-1920, les terres appropriées ont gagné 8.8 °/₀ tandis que la surface cultivée ne s'augmentait que de 5 °/₀. Ce qui est le plus frappant, c'est l'augmentation de valeur de la propriété rurale (90,1 °/₀). Il y a là un phénomène qui mérite de retenir l'attention des économistes. Cette augmentation de valeur a porté sur tous les éléments constituant la propriété, mais plus particulièrement sur l'outillage et les machines (184 °/₀). La comparaison avec les décades antérieures montre que la valeur de la propriété rurale n'a cessé de s'accroître depuis 1850, mais que l'augmentation s'est accélérée à partir de 1900. Mais ces indications générales ne rendent que bien imparfaitement compte du phénomène. Les circonstances historiques et géographiques lui impriment des allures très différentes dans les diverses régions des Etats-Unis. Il y a des districts où les sols en culture tendent à diminuer en étendue depuis 50 ans ce sont des régions de peuplement ancien (New-England, Middle Atlantic). Il y en a un plus grand nombre où ils sont à peu près stationnaires (East and West North Central, South Atlantic, East North Central). Les gains ne sont sensibles que dans le West South Central, le Pacific, et surtout la Mountain (89 °/₀ de 1910 à 1920). Les progrès du dry farming et ceux de l'irrigation expliquent ces différences. L'accroissement de valeur de la propriété rurale, relativement faible dans le premier groupe d'Etats, est au contraire très marqué dans le dernier. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de marquer ici comment se décompose le capital engagé dans l'agriculture aux Etats-Unis ($ 77.924 millions) :

Terres et bâtiments	85,1
Outillage et machines	4,6
Cheptel	10,3
Total	100,0

L'étendue des exploitations est fort variable. Nous donnons ici un tableau résumé où les superficies sont exprimées en acres (1 acre = 0 H. 404.687).

Catégories	pour cent du nombre des fermes
—	—
Au dessous de 10 acres	4,5
De 10 à 19	7,9
De 20 à 49	23,3
De 50 à 99	22.9
De 100 à 174	23,8
De 175 à 499	15.4
Plus de 500	3,3

Il est remarquable que, depuis une cinquantaine d'années, la répartition des exploitations rurales entre ces différentes catégories n'a, en somme, subi que de faibles changements. Les régions où la moyenne des exploitations dépasse 200 acres sont Mountain, Pacific et West North Central. En réalité c'est dans ce dernier groupe, qui comprend, comme on le verra, les grands Etats de blé, que se trouvent les plus vastes exploitations réellement sous culture. (Moyenne pour la terre cultivée 156 acres). Les grandes fermes des montagnes comportent de vastes étendues de terres improductives. Le nombre des fermes cultivées par leurs propriétaires l'emporte en général sur celui des exploitations aux mains de fermiers ou autres tenanciers. Il atteint en 1920 61.9 %. Le faire-valoir direct s'applique ainsi aux 2/3 environ de la superficie agricole. Ceci est vrai de l'ensemble des Etats-Unis, mais dans le Sud, si la proportion des superficies directement exploitées est sensiblement la même qu'ailleurs, les domaines aux mains de tenanciers sont sensiblement plus morcelés, ce qui se voit par le grand nombre de fermiers et de ménagers. Un grand nombre des tenanciers sont des gens de couleur.

	Blancs	Gens de couleur
	—	—
Propriétaires	1.379.636	267.589
Ménagers	16.548	1.770
Tenanciers	887.566	703.555

Ce tableau montre que la proportion des hommes de couleur propriétaire est faible.

Récoltes. — La valeur totale de la récolte de 1919 a dépassé 14 milliards de dollars (presque trois fois celle de 1909). Les céréales en représentent la part la plus importante : plus de 6 milliards et demi de dollars soit 47 %. Le maïs, à lui seul, en fait la moitié, suivi de près par le blé.

	Valeur en millions de $	Superficie en milliers d'acres	Quantité en millions de Boisseaux (B) ou Tonnes (T) ou balles (*b*)
	—	—	—
Céréales	6.941	219.030	4.681 (B)
Maïs	3.507	87.771	2.346 (B)
Blé	2.074	73.099	945 (B)
Orge	855	27.991	1.055 (B)
Avoine	160	6.472	122 (B)
Autres graines (haricots, pois, soja, etc.)	184	4.651	
Graines diverses (fleurs, etc..)	88	»	
Foin et fourrage (y compris le maïs en vert)	2.523	»	
Légumes	1.302	5.530	
Pommes de terre	639	3.258	290 (B)
Patates douces et ignames	124	»	
Plantes sucrières	162	1.191	11 (T)
Canne	59	»	
Sorgho	24	»	
Betteraves	66	»	
Divers	2.820	»	
Tabac	444	»	1.372 (T)
Coton	2.355	33.740	11 (*b*)
Petits fruits	61	»	
Fruits de vergers	431	»	
« Grapes »	95	»	
Fruits subtropicaux	114	»	
Noix	29	»	

L'accroissement considérable de valeur de la production agricole qui a pris place entre 1909 et 1919 est dû surtout à la montée des prix (156.5 %). L'accroissement dû à la plus forte production est insignifiant en regard de ce facteur. On ne peut naturellement, dans cette revue trop rapide, décomposer comme il conviendrait le tableau précédent. On s'attachera donc seulement, à quelques-unes des récoltes principales : le maïs et le blé pour les céréales, la betterave pour les plantes sucrières, la pomme de terre et enfin le coton.

Le *maïs* demeure la principale céréale et continue à jouer un rôle capital dans l'agriculture américaine. Il marque cependant un léger fléchissement : la surface qui lui est consacrée tend à diminuer après avoir régulièrement augmenté pendant cinquante ans.

	Surface (milliers d'acres)	Production (millions de boisseaux)
	—	—
1879	62.368	1.754
1889	72.087	2.122
1899	94.913	2.666
1909	98.382	2.552
1919	87.771	2.345

Ce mouvement de recul est général sauf dans les Etats méridionaux et dans le district dit Mountain. Il est surtout marqué dans les plus vieux Etats, ceux de la Nouvelle Angleterre et ceux de l'Atlantique moyen. Il apparaîtrait encore plus nettement, si les rendements à l'acre en 1919 n'avaient été sensiblement plus élevés qu'en 1909. Même dans l'Etat où la production est de beaucoup la plus importante, l'Iowa, qui donne 371 millions de boisseaux, la surface ensemencée a diminué de 2,4 % en dix ans. Dans l'ordre d'importance les principaux Etats producteurs sont l'Iowa, l'Illinois, le Nebraska, l'Indiana, l'Ohio, le Missouri, le Texas qui tous dépassent cent millions de boisseaux et donnent, à eux seuls, la moitié du maïs de l'Union.

Si le maïs voit son rôle décroître, le *blé*, en revanche, prend une place de de plus en plus importante.

	Surface en milliers d'acres	Production en millions de boisseaux
1879	35.430	459
1889	33.579	468
1899	52.588	658
1909	44.262	683
1919	73.099	945

On ne relève de diminution de surface emblavée ou de production dans aucun État ; mais en revanche des augmentations tout à fait instructives se manifestent. Il est difficile d'expliquer autrement que par des circonstances accidentelles l'augmentation des superficies dans la Nouvelle Angleterre. Mais on voit bien qu'à l'Est des Rocheuses elle tient à la conquête de terres nouvelles par l'irrigation et le dry-farming. Dans le Montana l'étendue des terres en blé a sextuplé, elle a plus que quadruplé dans le Wyoming et le New-Mexico. Ces proportions si considérables sont évidemment dues au soudain développement de régions jusque là arides, mais dont le potentiel n'est pas, sans doute, sans limites. Plus intéressant est l'accroissement continu de la région du Mississipi-Missouri-Grands Lacs.

L'ordre des Etats producteurs était en 1919 le suivant : Kansas, Illinois, Missouri, North Dakota, Ohio, Nebraska, Indiana, Washington, Minnesota, South Dakota, Iowa, Michigan, pour nous en tenir à ceux qui accusent plus de 20 millions de boisseaux. Cet ordre d'ailleurs ne correspond pas à l'importance réelle de la culture du blé dans les divers Etats producteurs. En effet, en 1919, la production a été particulièrement faible dans les deux Dakota et le Minnesota. Or les deux Dakota qui sont parmi les plus récemment conquis au blé, viennent au second et au cinquième rang pour l'importance des surfaces emblavées.

L'étendue cultivée en *pommes de terre* a diminué de 11 % de 1909 à 1919, et la chute de la production a été encore plus sensible (25 %). Seul l'Atlantic Sud, de tous les groupements d'Etats, manifeste une situation satisfaisante. Les grands Etats producteurs sont toujours les mêmes : le New-York, Minnesota, Wisconsin, Maine, Michigan, Pennsylvania, Virginia, New-Jersey. Ils forment un groupe assez homogène.

La *betterave à sucre* a vu son domaine s'accroître régulièrement dans l'Union depuis une vingtaine d'années. Elle a, dans la dernière décade, réalisé des gains particulièrement remarquables dans l'Iowa, le Wyoming et Washington. De 1909 à 1919 les surfaces emblavées ont passé de 360.433 acres à 636.434. Le Colorado, le Michigan, l'Utah et la Californie sont les Etats qui consacrent le plus de terre à cette culture. Ses progrès sont corrélatifs d'une régression dans la culture de la canne à sucre. mais ils n'ont pas empêché en revanche l'extension du sorgho. On sait que le marché du sucre des Etats-Unis a un pouvoir d'absorption considérable. Le développement de la culture de la betterave dans le temps où les sucres de Porto-Rico arrivaient en franchise et où ceux de Cuba profitaient de tarifs spéciaux en est une preuve. Il est vrai de dire que les effets de la guerre ont soulagé le marché américain du poids de cette masse de sucres coloniaux. On verra avec intérêt, au recensement de 1930. ce qu'est devenue la culture de la canne aux Etats-Unis. La production, de 3.900.000 tonnes en 1909 a passé à près de 6 millions de tonnes en 1919.

Nous arrivons enfin au *coton* pour lequel nous donnerons d'abord les mêmes renseignements généraux que pour le maïs et pour le blé.

	Surface plantée (en milliers d'acres)	Production (en milliers de balles)
1879	14.480	5.755
1889	20.175	7.472
1899	24.275	9.534
1909	32.043	10.649
1919	33.740	11.376

On joindra à ce tableau, une liste des Etats producteurs dans laquelle on mettra en italique ceux qui sont en recul en ce qui regarde les surfaces plantées :

	Acres	Balles
Missouri	110.027	63.808
Virginia	47.032	24.887
North Carolina	1.373.701	858.406
South Carolina	2.631.717	1.476.645
Georgia	4.720.498	1.681.907
Florida	110.562	19.538
Kentucky	5.355	2.967
Tennessee	807.770	306.974
Alabama	2.628.154	718.163
Mississipi	2.948.387	957.527
Arkansas	2.553.811	869.350
Louisiana	1.343.334	306.791
Oklahoma	2.732.962	1.006.242
Texas	11.522.537	2.971.757
New Mexico	10.666	5.399
Arizona	106.283	59.351
California	87.308	46.418

La comparaison des données statistiques de 1909 et de 1919 met en évidence un déplacement marqué de la culture du coton de l'Est à l'Ouest. En Floride, la diminution des surfaces consacrées au coton dans cette décade est de 58 %. Elle atteint 29 % dans l'Alabama, 31 dans le Mississipi. En revanche le coton voit augmenter son domaine de 18 % dans l'Arkansas, 40 dans la Louisiane, 38 dans l'Oklahoma, 16 dans le Texas. Depuis que cette statistique a été dressée, bien des indices font penser que le mouvement a continué. La culture du coton est de celles qui subissent en ce moment même les crises les plus graves. L'analyse statistique ne peut que les laisser soupçonner. Mais on ne manquera pas de rapprocher ces indications un peu brèves sur la culture du coton des renseignements que nous avons donnés dans le Bulletin précédent sur les mouvements de la population noire aux Etats-Unis.

Avant de passer à la production animale, on fera une rapide mention touchant la culture des *agrumes* aux Etats-Unis. Les progrès réalisés dans l'arboriculture fruitière et particulièrement dans la culture des agrumes par les cultivateurs californiens sont bien connus. Par un emploi scientifique de l'irrigation, par l'usage de tous les procédés que la génétique met à la disposition du cultivateur, ils ont réalisé de véritables merveilles et leurs réussites nous inspirent des réflexions, sans agrément sur l'état de ces mêmes cultures dans les régions méditerranéennes françaises. Le recensement nous fournit l'occasion de montrer la place que tiennent les agrumes dans la richesse des Etats-Unis. Le nombre de boîtes d'oranges, de limons, de tangérines et autres aurantiacées mises dans le commerce en 1919 n'est pas inférieur à 38 millions et elles représentent une valeur de $ 110 millions.

Le *cheptel vivant* accuse naturellement une valeur considérable. On s'en fera une idée par le tableau suivant qui donne par catégories le nombre d'animaux dans les fermes en 1920.

Chevaux	19.767.161
Mules	5.432.391
Anes	72.491
Bétail { pour la viande	35.288.100
Bétail { pour le lait	31.364.459
Moutons	35.033.516
Chèvres	3.458.925
Cochons	59.346.409
Volailles (y compris pigeons)	295.880.190
Ruches d'abeilles	3.476.396

Le fait le plus saillant de l'évolution de l'élevage durant la dernière décade est la diminution du nombre des moutons tombant de 52 millions à 35.

Les régions d'élevage par excellence sont naturellement l'East and West North Central, c'est-à-dire l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Michigan, le Wisconsin, le Minnesota, l'Iowa, le Missouri, le Dakota Nord et le Dakota Sud, le Nebraska, et le Kansas. En somme les régions à céréales, maïs et blé.

Toutes ces catégories d'animaux domestiques sont surtout représentées dans le West North Central. Il faut ajouter aux chiffres précédemment donnés ceux qui correspondent au bétail vivant en dehors des exploitations (plus de deux millions de chevaux, autant de bovins et de porcs).

Cette richesse est naturellement considérable :

Valeur des produits laitiers	en 1919	.... $	1.481.462.091
— lainiers	—	....	124.006.859
Valeur des œufs et poulets	—	....	1.047.823.170

Tous ces chiffres appellent un commentaire. Nous nous réservons de le donner plus tard. L'Economie agricole ne doit pas, en effet, être considérée isolément. Il faut la mettre à sa place dans l'Economie générale. Et nous le ferons lorsque nous aurons dressé, dans une prochaine note, un tableau de l'activité industrielle.

Max. SORRE.

Le Secrétaire-Général, *Gérant*
Maximilien SORRE.

Le Secrétaire-Général adjoint
Paul THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel.

1924 JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE N° 3

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

Pendant le 3e trimestre de l'année, malgré l'éloignement d'une grande partie de ses membres, la Société a vécu de sa vie normale de vacances.

Les *Concours* ont eu lieu le dimanche 1er Juin et le jeudi 5, ainsi qu'il avait été annoncé.

Le 10 Juillet, M. de Jaeghere a bien voulu reprendre la direction d'une excursion (visite des Savonneries Lever), à la demande de nombreuses personnes qui n'avaient pu assister à la visite précédente. Le 3 Juillet, M. Renouard a guidé 31 personnes aux ateliers de la Compagnie des Chemins de fer du Nord, à Hellemmes. Enfin, en pleine période de vacances, M. l'Abbé Leman a dirigé une excursion d'un grand intérêt dans le Jura. Nous espérons pouvoir donner quelques détails sur ce voyage aussi fructueux qu'agréable.

Bibliothèque. — Ouvrages nouvellement entrés :

Ossendowski : Bêtes, Hommes et Dieux. — *J.-A. Brutails :* Pour comprendre les Monuments de la France. — *José Germain :* Le Nouveau Monde, Algérie, Tunisie et Maroc.

LE PREMIER CONGRÈS NATIONAL

DE

Navigation intérieure et d'Aménagement des Eaux

Du 30 Juin au 3 Juillet s'est tenu à Lille le premier Congrès national de navigation intérieure et d'aménagement des eaux. Il était organisé par les soins du groupement résultant de la fusion de la Ligue fluviale et de l'Association générale de navigation intérieure et placé sous les auspices du Premier Groupement économique et des Corps constitués de notre région. Antérieurement, l'une ou l'autre de ces associations avaient tenu des assises en différents points de la France, notamment à Bordeaux en 1922. Et les publications renfermant les travaux de ces Congrès constituent un ensemble de documentation de première importance pour la connaissance des problèmes hydrauliques.

Le Congrès de Lille ne le cède point en importance aux précédents. Les journaux régionaux et parisiens ont rendu compte avec détail de ses séances, ainsi que de l'excursion à Dunkerque qui l'a suivi. Ils ont énuméré les personnalités qui y ont pris part. La réunion des rapports et des vœux donnera lieu certainement à une publication de grand intérêt. Nous avons pensé qu'une manifestation régionale aussi importante devait être signalée à l'attention des membres de notre Société.

Certaines des questions traitées — la question du canal du Nord-Est par exemple — sont suivies par eux avec un intérêt assez passionné pour que nous soyons certains de répondre à leurs désirs en analysant les rapports présentés au Congrès et en reproduisant les vœux qui ont suivi les discussions.

Nous avons rangé les sujets traités sous trois rubriques : 1° le réseau des voies navigables, A) réseau propre au Nord, B) relations

avec Paris, c) relations avec l'Est) ; 2° les ports (ports fluviaux, ports maritimes, traction) ; 3° l'hydraulique agricole. La haute compétence de tous les rapporteurs est une garantie certaine de l'intérêt de ces travaux dont nous avons fait de larges extraits.

I. — LE RÉSEAU DES VOIES NAVIGABLES

L'attention du Congrès a été retenue par une série de rapports remarquables et dont certains ont donné lieu à une vive discussion. Nous grouperons sous trois chefs rapports et discussions. On s'est occupé 1° du réseau propre du Nord ; 2° des relations par voie d'eau avec Paris et la région parisienne ; 3° des relations avec la région de l'Est.

A. — LE RÉSEAU DES VOIES NAVIGABLES DU NORD DE LA FRANCE.

Le réseau régional a fait l'objet d'un exposé remarquable de M. l'Ingénieur en chef Notté. Il en décrit d'abord la consistance générale et le degré de reconstitution. Bien qu'on ait projeté d'abord l'adaptation générale du réseau à des bateaux d'une capacité de 600 tonnes on a été amené, pour des raisons d'économie, à envisager des améliorations successives. On a commencé, dans la mesure du possible, à adapter tous les ouvrages à des bateaux d'une capacité de 280 t. Déjà, on peut remarquer, en feuilletant les notices consacrées aux différentes sections que le trafic a repris avec intensité, et dépasse souvent les chiffres d'avant-guerre.

	1913	1923
Canal de la Deûle (de Bauvin à Deulémont)	2.669.807	2.694.719
Canal de la Lys	818.021	874.394
Canal de Roubaix	881.137	1.010.778
Canal de la Sensée	5.097.727	2.794.959
Moyen Escaut (du Bassin Rond à Condé)	2.500.000	1.700.000

L'accroissement de tonnage très notable sur certains canaux qui traversent des régions dévastées s'explique aisément. Il est corollaire d'une alimentation différente du trafic. Les matériaux de construction tiennent dans les statistiques en 1923 une place proportionnelle bien plus forte qu'en 1922.

Nous reproduisons intégralement les indications de M. Notté, relativement au programme envisagé par l'Administration.

« *Escaut.* — Améliorations suivant le tracé actuel sauf quelques rectifications de boucles trop prononcées. Notamment la rectification de Bouchain est urgente parce que nécessaire pour l'établissement du halage électrique entre Condé et le Bassin-Rond.

La grosse difficulté est dans la transformation des écluses au nombre de onze. Toutes sont à reconstruire pour les 600 tonnes, quatre seulement pour les 350 tonnes en amont de Condé. Faudra-t-il construire immédiatement quatre nouvelles écluses pour 600 tonnes ou se borner, en première, étape à abaisser les radiers des quatre écluses de Trith, Notre-Dame. Folien et la Folie pour les 350 tonnes ? La comparaison des dépenses à engager dans chaque cas permettra seule de se prononcer sur ce point.

« *Sensée. — Dérivation de la Scarpe. — Deûle.* — L'aménagement de ces trois voies pour les 350 tonnes entre le Bassin-Rond et l'écluse de la Barre à Lille est en cours d'exécution suivant le tracé actuel. Ce travail pourra être terminé dans le premier semestre 1925, de sorte que les bateaux de 350 tonnes pourraient naviguer à cette époque entre l'écluse de Trith-sur-l'Escaut et Lille.

Mais l'amélioration définitive de la Deûle serait beaucoup plus importante et comporterait trois dérivations, l'une pour éviter l'écluse de Don, deux autres pour faire disparaître les difficultés de la navigation dans la traversée de Lille et qui permettraient, en même temps, de doter la ville de Lille d'un port approprié à ses besoins et depuis longtemps réclamé.

« *Canal d'Aire.* — Cette voie, déjà insuffisante avant la guerre, a subi pendant la guerre des destructions qui ont rendu plus urgents encore les travaux d'amélioration déclarés d'utilité publique depuis 1906. Au moins jusqu'à Béthune, un élargissement complet de la voie s'impose. Les premières adjudications vont avoir lieu.

Dans la traversée de Béthune, l'amélioration sur place serait coûteuse et beaucoup moins satisfaisante qu'une dérivation évitant cette ville.

« *Canal de Neuffossé. — Aa. — Canaux de Calais et Bourbourg.* — C'est dans cette région que les travaux d'amélioration présentent les plus grandes difficultés.

L'Ascenseur des Fontinettes rachète une chute de 13 m. Cet ouvrage, si remarquable et que les Congressistes pourront visiter, permet le

passage des péniches chargées à 280 tonnes. Mais pour passer des bateaux de 350 tonnes il faudrait effectuer des transformations très coûteuses et il n'est pas certain qu'il ne vaudrait pas mieux construire immédiatement un ouvrage pour le chaland futur dont les dimensions, malheureusement, sont incertaines.

Circonstance favorable, la vieille échelle d'écluses peut, moyennant l'exécution de travaux faciles et peu coûteux, donner passage aux 350 tonnes.

Pendant la construction de l'ouvrage définitif, l'échelle d'écluses, convenablement exploitée, donnerait passage sans difficulté au trafic normal du canal.

Au delà de l'Ascenseur, il resterait, comme travaux importants, à ouvrir une dérivation pour éviter la traversée de St-Omer, et une jonction nouvelle entre la Colme et le canal de Bourbourg.

Le grand canal maritime projeté pour le port de Dunkerque qui, dans les prévisions, devait rejoindre l'Aa à Bourbourg, serait relié dans de bien meilleures conditions au réseau des voies de navigation intérieure par la nouvelle jonction prolongée sur l'autre rive du canal de Bourbourg jusqu'au fond d'une des darses du canal maritime.

Le port de Calais, qui envisage aussi la construction d'un canal maritime, devrait aussi raccorder ce canal au canal de Calais et non à l'Aa, dont les crues entravent complètement la navigation à certaines époques.

Après ce rapide exposé d'ensemble, des rapports spéciaux donnent pour chacune des voies considérées quelques renseignements sur son trafic, son état actuel et les améliorations projetées.

Dans l'impossibilité de suivre, en raison de la complication des tracés, un ordre logique, les notices ont été classées par arrondissement ».

Au cours de la discussion on a insisté sur la nécessité de ne pas perdre de vue le tonnage de 600 t. comme il ressort des vœux suivants qui expriment le sentiment du Congrès :

« Le Congrès exprime à l'Administration ses remerciements pour la mise à exécution, entreprise sur les voies navigables destinées à donner passage aux bateaux de 600 tonnes, du programme d'aménagement de ces voies qui permettront d'y faire circuler les péniches chargées à l'enfoncement de 2 m 20.

« Il considère qu'il est de toute nécessité de poursuivre l'étude des

travaux devant permettre la circulation des bateaux de 600 tonnes et de passer à l'exécution dans le plus bref délai.

« Il attire à ce sujet l'attention sur l'importance de préciser sans nouveau délai et d'une manière ferme quelles devront être les dimentions maxima (longueur, largeur, enfoncement) des bateaux autorisés à naviguer sur les futurs canaux à grande section et à les indiquer aux constructeurs et aux usagers de la navigation intérieure au moment ou se prépare la reconstitution de la flotte française de Navigation intérieure.

« Spécialement en ce qui concerne les voies de la région du Nord,

Il émet le vœu :

« Qu'il soit procédé dans le plus bref délai possible à l'exécution des dérivations projetées ci-après : dérivation du canal d'Aire à Béthune ; dérivation du canal de Neuffosé à St-Omer ; jonction entre les canaux de Bourbourg et de la Haute-Colme ; dérivations de la Deûle à Lille et à Don ; rectification de l'Escaut à Bouchain ».

B). — LES RELATIONS DU NORD AVEC LA RÉGION PARISIENNE

Ces relations sont assurées par la ligne canal de la Sensée, Haut-Escaut, canal de St-Quentin, canal latéral à l'Oise. Cette voie est destinée à être doublée par le canal du Nord en construction au moment de la guerre. Elle aboutit du côté de Paris à un complexe de voies navigables extrêmement riche. Les usagers septentrionaux ne peuvent se désintéresser du régime de ce complexe, non plus que des conditions de réception et de distribution des marchandises à leur arrivée.

Trois rapports sont présentés au Congrès sur ces divers objets.

1° La voie navigable a été étudiée par M. l'Ingénieur en Chef Ninck. Le canal de St-Quentin, même avec les améliorations projetées, n'offre à lui seul qu'un exutoire insuffisant au trafic. D'où la nécessité de le doubler par le canal du Nord. Celui-ci rendra les plus précieux services, même si pour des raisons d'économie on doit ajourner la construction d'un canal pour 600 t. L'exécution du programme envisagé permettrait de livrer passage à un mouvement total qui, dans la direction Nord-Paris atteindrait au minimum 10.500.000 t. — 20.850.000 après l'élargissement pour le tonnage de 600 tonnes. Voici le passage essentiel de cette partie du rapport de M. Ninck.

« En admettant que les ressources alimentaires soient suffisantes, ce qui a été jusqu'ici le cas en dehors des années exceptionnellement sèches, le trafic n'est limité que par le nombre des bateaux pouvant passer : 1° aux écluses ; 2° dans le bief de partage où l'exploitation est rendue très difficile par la présence des deux souterrains à voie unique. — En fait, avant la guerre, au moment où le trafic a été le plus intense, on n'a guère dépassé dans le bief de partage le chiffre de 60 bateaux par 24 heures dans chaque sens (le maximum tout à fait exceptionnel a été de 133 dans les deux sens).

« Dans ces conditions, la capacité maximum du trafic du canal de Saint-Quentin avant la guerre, limitée par les souterrains était voisine de 8.000.000 de tonnes en admettant, pour tenir compte des arrêts dus aux glaces et aux grands vents, 340 comme nombre annuel des journées de navigation, et 200 tonnes pour chargement moyen d'un bateau. Cette capacité maximum était bien près d'être atteinte en 1914. Le tonnage de 1913 indiqué au tableau suivant semblait, en effet, devoir être dépassé en 1914 en raison de l'accroissement des expéditions de

A. — **Trafic en 1913** (Maximum de fréquentation).

	TONNAGE EFFECTIF			TONNAGE MOYEN ramené au parcours total		
	Vers Paris	Vers la Belgique	Dans les 2 sens	Vers Paris	Vers la Belgique	Dans les 2 sens
	tonnes	tonnes	tonnes	tonnes	tonnes	tonnes
Haut-Escaut (12 km.).....	5.132.558	1.518.638	6.643.196	5.105.801	1.476.954	6.582.755
Canal de St-Quentin (93 km.)	5.759.223	2.090.411	7.849.634	4.906.824	1.515.428	6.422.252
Canal lat^al^ à l'Oise (34 km.)	5.114.005	1.840.920	6.954.925	3.952.880	1.135.645	5.088.525
Oise canalisée (10 km.)...	4.109.386	1.209.598	5.318.984	3.908.812	875.866	4.784.678

charbons de Westphalie. Dans les 27 premières semaines de 1914, 746 bateaux du Rhin portant 213.000 tonnes de charbon allemand avaient été transbordés à Gand sur péniches et réexpédiés pour au delà de Saint-Quentin et ce courant de transports croissait très rapidement.

« Ces indications montrent qu'il devenait à peu près impossible en 1914 de faire face au trafic probable de la voie, et que seule l'ouverture du canal du Nord aurait permis d'acheminer vers Paris la totalité des marchandises à transporter par eau. — La seule solution envisagée avant la guerre pour permettre l'accroissement du trafic

doublement des souterrains du bief de partage, avait été en effet écartée au moment où la création du canal du Nord avait été décidée. — Nous verrons plus loin que la rectification des courbes de Vendhuile, dans le bief de partage, rendue possible par la destruction du village au cours des hostilités, va permettre d'augmenter considérablement la capacité de fréquentation du bief de partage et de la rendre comparable à celle du restant de la voie navigable ».

Mais ici se pose un problème délicat dont M. Ninck donne à la fois l'énoncé et la solution :

« Pour qu'on recueille tous les avantages que promet ainsi l'ensemble des deux liaisons entre le Nord et Paris, il apparaît comme évidemment nécessaire que les usagers, expéditeurs et navigateurs, considèrent dès l'origine celles-ci non pas comme des voies concurrentes, mais comme deux voies formant ce qu'elles sont réellement, un tout servant à assurer une liaison rapide, sûre et continue entre les deux grandes régions extrêmes.

On aurait pu craindre qu'il en fût différemment en raison du raccourcissement relativement grand (44 km. soit 28 %) entre Arleux et Janville que peut offrir le canal du Nord. La tendance à choisir toujours la voie la plus courte aurait sans doute été contrariée par suite de la combinaison financière envisagée au début de l'entreprise : elle prévoyait l'institution, sur le canal du Nord, de péages destinés à rémunérer les avances importantes faites par la Chambre de Commerce de Douai en vue du paiement des travaux. Il est difficile d'ailleurs de prévoir ce qui se serait passé dans la réalité.

Ces vues originelles seront forcément bouleversées en présence du total nouveau des dépenses pour mener à bien la mise au point décidée sur les deux parcours.

Quelles que soient les combinaisons nouvelles entre lesquelles il faudra choisir, pour ne pas grever outre mesure les budgets annuels du pays il sera, en tout cas, indispensable que le système adopté satisfasse à une condition, savoir : permettre de faire masse de toutes les ressources que fournira l'exploitation des deux voies pour que ces sommes soient appliquées aussi à leur amélioration simultanée et cela en vue d'obtenir le plus rapidement possible le passage au tirant d'eau de 2 m. 20, d'abord sur une route de bout en bout, puis sur l'autre.

Ceci exige une unité de direction dans l'exploitation et surtout dans l'organisation de la traction. En particulier, le halage par tracteurs

électriques pouvant être dès maintenant considéré comme réalisé sur la branche existante, le même système devra être adopté sur le canal du Nord avec les même caractéristiques. Deux entreprises distinctes, quels qu'en soient les gérants, avec deux matériels distincts, nécessiteraient, non seulement le doublement de frais généraux fort lourds, mais encore l'acquisition des deux côtés d'une réserve de matériel suffisante pour faire face aux besoins maxima pouvant se produire. Le matériel total serait surabondant et la dépense initiale gravement majorée sans effet utile.

Au contraire, le groupement en une entreprise unique du service de halage sur les deux voies et, sans doute aussi, jusqu'à Béthune, permettra une économie considérable de première acquisition, puisqu'il sera facile de faire passer une partie des tracteurs d'un canal sur l'autre suivant la répartition du trafic que commanderont les circonstances dont on a cité plus haut quelques cas typiques.

Cette concentration sous une seule direction des mesures générales à prendre et surtout de la traction est sans doute le seul moyen d'obtenir à la fois :

1° Une diminution pour les bateaux tractionnés des formalités inutiles et des pertes de temps imposées par la multiplicité des entreprises de traction.

2° Une diminution, toutes choses égales d'ailleurs, du prix moyen de revient de la traction ;

Ou sous une autre forme, un produit net pour l'exploitation qui soit maximum.

Ce produit, et ceci doit être bien entendu, devra être appliqué à gager les dépenses des travaux. Pour la première fois on verra alors les bénéfices éventuels de l'exploitation d'un outillage de navigation intérieure directement appliqués à l'amélioration même des voies navigables intéressées, conformément au principe admis depuis longtemps pour les ports maritimes et qui y a montré toute sa fécondité.

En même temps, on pourra abandonner la tarification usuelle de la traction au kilomètre parcouru par le bateau ; on pourra, au contraire, combiner facilement les règles telles que, pour un même bateau et un même tonnage de cargaison, la charge totale imposée à la marchandise soit la même, quelle que soit la route suivie, compte tenu du temps moyen gagné par les bateaux qui auront pris la route la plus courte.

Sauf des cas exceptionnels, il n'y aura plus de raison pour que le choix d'une voie ou de l'autre soulève des difficultés et les péniches

pourront être acheminées par un côté ou par l'autre en vue de répartir le trafic de la manière la plus convenable suivant les conditions du moment et de manière à assurer pour tous le minimum de temps perdu.

Les itinéraires étant ainsi équivalents, non seulement il n'y aura pas entre eux de concurrence regrettable, mais l'unification permettra de réduire la charge commune ; elle mettra la batellerie sur le pied le plus favorable possible pour soutenir la concurrence des tarifs par voie de fer. »

Cette solution a d'ailleurs soulevé de très vives objections de la part des représentants des Chambres de Commerce de Valenciennes, de Cambrai, de Saint-Quentin ainsi que des usagers du canal de Saint-Quentin. Elles sont inspirées par la crainte que l'unification de l'exploitation ne se fasse au détriment du canal de Saint-Quentin et de ses usagers. Ce canal jouit évidemment d'un monopole de fait. Mais il n'est pas assuré qu'il y aurait partage du tonnage actuel entre les deux voies ; on doit au contraire escompter une augmentation globale qui profitera à toutes les deux. Et, d'autre part, une opposition irréductible des usagers du canal de Saint-Quentin ne saurait avoir que de fâcheux effets le jour où s'ouvrira, tout de même, le canal du Nord. De l'échange des vues, sont sortis les vœux transactionnels dont nous donnons plus loin le texte.

L'organisation de la traction sur les voies navigables reliant le Nord à Paris, son état actuel, les améliorations projetées, ont fait l'objet d'un rapport de M. Notté. On ne saurait ici résumer cette étude d'un caractère très technique et dont l'intérêt proprement géographique n'atteint pas à celle des précédentes. Elle repose sur la discussion des deux variables durée et importance des frais de traction et montre comment une bonne organisation de la traction rendrait plus facile le problème de l'augmentation du tonnage. Le rapporteur préconise le *développement des installations* mécaniques de traction avec monopole concédé aux exploitants. Ses conclusions donnent lieu à une discussion, à laquelle une série de vœux apportent une conclusion ferme.

2° Le rapport de M. l'Ingénieur en Chef Suquet concernait la réception et la distribution des marchandises à leur arrivée dans la région parisienne. Il contient les indications les plus précieuses sur le mouvement des marchandises entre la région du Nord et Paris. Nous en extrayons le tableau suivant :

Mouvement de la Navigation

	provenant de la Seine à destination de l'Oise et des canaux du Nord	provenant de l'Oise et des canaux du Nord à destination de la Seine
1913.....	211.405 t.	2.679.236 t.
1923.....	139.618 t.	967.344 t.

Les produits de l'industrie métallurgique ont toujours tenu une grande place dans le mouvement en provenance du département de la Seine, tandis que les combustibles minéraux fournissent la grande masse des marchandises descendant vers Paris. Au reste, un tiers environ de ce trafic descendant est destiné aux stations situées à l'aval du département de la Seine. L'importance du trafic charbonnier est donc le fait capital. Et ce trafic se décompose comme l'indiquent les tableaux suivants :

ANNÉES	HOUILLES EN PROVENANCE DE :		TOTAL
	Canaux du Nord	Belgique et Allemagne	
	Tonnes	Tonnes	Tonnes
1913..................	1.713.782	599.522	2.313.304
1920..................	312.342	59.483	370.825
1921..................	585.759	168.018	753.777
1922..................	755.901	136.265	892.166
1923..................	»	»	804.848

ANNÉES	TONNAGE DES CHARBONS VENANT DU NORD DÉCHARGÉS DANS LES PORTS				TOTAL des arrivages de charbon par l'Oise	TOTAL des charbons arrivés par eau à Paris	Pourcentage des charbons arrivant par l'Oise
	de l'amont de Paris	de la Seine intra-muros	de l'aval de Paris	des canaux			
	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes	
1913..........	306.063	550.739	1.006.391	450.111	2.113.304	4.146.052	56 %
1920..........	115.856	65.704	147.042	42.223	370.825	2.782.522	13 %
1921..........	149.194	203.127	239.279	162.187	753.777	2.968.885	25 %
1922..........	177.617	211.596	313.066	189.887	892.166	3.904.779	28 %
1923..........	157.509	196.319	298.998	152.022	804.548	3.864.163	21 %

Près des 2/3 des charbons employés dans la région parisienne empruntent la voie fluviale. Cette situation inspire à M. Suquet les réflexions suivantes :

« Cette préférence accordée à l'eau, malgré les facilités qu'offre le chemin de fer, tient non seulement à l'économie que présente normalement le fret par bateau sur le prix du transport par fer, mais aussi aux frais accessoires qui grèvent le transport de la marchandise jusqu'au lieu même de l'emploi et qui en augmentent le prix de revient total, seul à considérer en définitive par l'acheteur.

En effet, lorsque du charbon arrive en gare, le travail de déchargement ne peut commencer qu'à partir des heures d'ouverture de la gare. Encore faut-il tenir compte du temps perdu pour retrouver les wagons à décharger sur des voies généralement encombrées. La durée du travail et, par suite, la capacité de production, se trouvent réduites d'autant. Une fois les wagons trouvés, le déchargement ne peut s'effectuer qu'à la pelle et directement dans la voiture. La multiplicité des types de nos wagons français rend, en effet, presque impossible l'emploi de déchargeurs automatiques. De plus, les dispositions des gares ne permettent souvent pas l'emploi d'estacades de déchargement avec trémies qui faciliteraient et régulariseraient le chargement des voitures. Une fois le chargement opéré, il faut encore sortir de la gare avec accomplissement des formalités d'octroi, ce qui nécessite un délai supplémentaire. Ces diverses conditions font que l'emploi de camions est relativement moins avantageux que celui des tombereaux à chevaux à cause de leur mauvaise utilisation. Enfin, les amendes pour retard dans les déchargements sont fort onéreuses.

Sur les ports, au contraire, le travail peut commencer dès le jour, les moyens de manutention mécanique et l'emploi de trémies y permettent un travail économique, il n'y est pas perdu de temps pour les formalités d'octroi qui se bornent à la lecture des échelles du bateau, l'emploi du camion automobile à fort rendement devient avantageux et les dépenses de surestaries sont relativement fort modérées en cas de retard dans le déchargement.

Aussi, n'est-il pas étonnant que les entreprises de déchargement et de camionnages facturent au moins aussi cher le déchargement en gare que sur les ports.

En ce qui concerne les grands consommateurs de charbon qui, pour la marche même de leurs condenseurs, sont obligés de se placer à proximité de l'eau, le voisinage de la rivière ou même du canal

permet l'emploi d'un matériel de déchargement spécialisé à grand rendement et très économique. Cet avantage est tel que les dispositions des parcs à charbon sont fort souvent en étroite corrélation avec les manutentions des combustibles déchargés dans les ports particuliers. L'exemple le plus topique à cet égard est celui de la Société d'Eclairage, Chauffage et Force motrice, relaté plus haut, qui, bien que raccordée au f r, préfère transborder sur bateau le charbon qui lui arrive par wagons, pour éviter l'emploi d'une nombreuse main-d'œuvre de débardeurs, et simplifier la mise en stock, éviter l'encombrement des voies de manœuvre et ne pas risquer de payer des amendes fort lourdes en cas de retard dans le déchargement des rames. Cet exemple, qui s'applique à un consommateur très important, ne saurait évidemment être entièrement généralisé, mais il illustre, d'une façon très éclatante, l'avantage des transports des charbons par eau ».

M. Suquet expose ensuite le programme des améliorations destinées à faciliter le stockage et le déchargement des matériaux. Beaucoup de Congressistes ont pensé qu'il y avait lieu de réduire ce programme et d'envisager seulement des améliorations immédiates et moins coûteuses. Les vœux adoptés s'inspirent de ce point de vue, sans entrer, d'ailleurs, dans les considérations relatives à la protection de Paris contre les inondations par la dérivation de la Marne qui ne devraient pas, par ailleurs, être négligées dans l'établissement d'un programme complet de travaux.

Nous groupons ci-dessous tous les vœux relatifs aux communications par voie fluviale entre le Nord et Paris.

a) **Vœux à propos du rapport NINCK.**

« Le Congrès a pris connaissance avec satisfaction des renseignements donnés touchant l'état d'avancement des travaux d'amélioration du canal de St-Quentin : suppression des courbes de Vendhuile et étanchement du bief de partage ; il a apprécié à leur juste valeur les efforts faits et les résultats obtenus en vue de mener des opérations à bien sans arrêter la navigation.

Il émet le vœu que les études entreprises en vue de compléter l'amélioration par :

l'enlèvement de la banquette du grand souterrain,

l'élargissement des courbes entre Lesdins et Fargniers,

l'augmentation des ressources alimentaires,

soient poursuivies d'urgence en vue d'arriver à l'exécution le plus rapidement possible, et de compléter les progrès déjà heureusement faits touchant l'augmentation de la capacité de trafic du canal de St-Quentin.

En ce qui concerne les suggestions présentées sur la convenance d'unifier l'exploitation et les services de traction pour le canal de St-Quentin et sur le futur canal du Nord, entre Arleux et Janville,

Le Congrès émet l'avis que :

S'il était démontré un jour que cette unification soit nécessaire pour obtenir une bonnne répartition du trafic, il doit être entendu que cette mesure ne saurait être prise que sous les conditions suivantes :

a) Pendant la période où le canal de St-Quentin restera seul en exploitation, les tarifs de halage devront être calculés en vue de couvrir la rémunération du capital de premier établissement de la voie des tracteurs et du matériel, ainsi que les frais d'exploitation sans autre addition que le bénéfice normal de l'exploitant.

b) Lorsque le canal du Nord entrera en exploitation, les tarifs de halage devront être établis sur cette voie de façon que les charges totales, tout compris, que la batellerie aura à supporter pour le voyage d'Arleux à Janville par le canal du Nord, soient égales au prix total du halage pour le même voyage par le canal de St-Quentin, telles qu'elles résulteront de ses conditions d'exploitation, de sa longueur et de son nombre d'écluses.

Enfin, le Congrès déclare donner son adhésion au principe énoncé dans l'étude qui lui a été soumise sur les voies navigables reliant le Nord à Paris, savoir que :

Le produit net de l'exploitation de l'outillage des canaux, soit dans l'espèce du halage, doit être directement appliqué à l'amélioration même des voies navigables intéressées ».

b) **Rapport de M. NOTTÉ.**

« 1° Le Congrès émet le vœu :

Que l'Administration favorise le développement des installations de traction mécanique sur les principales voies navigables du Nord et il recommande que les nouvelles installations faisant l'objet de concessions à des Etablissements Publics, ce mode de réalisation devant assurer la traction la moins chère par un amortissement sur une longue période des dépenses de premier établissement.

2° Le Congrès émet l'avis :

Que la traction monopolisée seule permettra, toutes choses égales d'ailleurs, de réaliser les tarifs minima en même temps que la rotation la plus rapide, il estime d'ailleurs que les tarifs devraient être gradués en proportion du service rendu et se réfère à ce sujet au vœu spécial qu'il émet en vue de faire un premier pas dans cette voie.

3° Pour permettre à la traction monopolisée de donner son maximum d'effet utile,

Le Congrès émet le vœu :

Que l'octroi du monopole soit subordonné au droit réservé à l'Etat dans le cahier des charges de concession, d'imposer aux concessionnaires, et ceux-ci entendus, une organisation rationnelle du service, en vue notamment de supprimer les attentes au départ.

4° Spécialement, prenant en considération les possibilités de développement des bateaux porteurs-auto-moteurs que le monopole n'engloberait pas et la nécessité de permettre, malgré leur présence, une circulation régulière des bateaux remorqués,

Le Congrès émet le vœu :

Qu'il ne soit accordé aux porteurs-auto-moteurs ce droit de trématage aux écluses que s'ils naviguent avec une vitesse nettement supérieure à celle réalisée par la traction monopolisée.

5° Enfin, à un point de vue général, considérant que les procédés de traction mécanique doivent être appropriés aux conditions différentes qui caractérisent des diverses voies d'eau comme à l'importance de leur trafic et que tout procédé convenablement mis au point peut rendre le meilleur service s'il est employé à sa place,

Emet le vœu :

Que l'Administration fournisse un large concours pour l'essai prolongé sur une longueur suffisante des systèmes nouveaux qui seraient présentés et qui, d'après un premier examen et de premiers résultats obtenus paraîtraient se prêter à une mise au point effective et à un service pratique ».

c) **Rapport de M. SUQUET**

« Le Congrès émet le vœu :

a) Que, pour réduire au minimum les frais qui grèvent la marchandise arrivant à Paris par eau, les voies navigables entre les mines du Nord et la région parisienne soient aménagées le plus tôt

possible pour recevoir les chalands de 600 tonnes pour lesquels les frais de déchargement à la benne preneuse sont notablement moins élevés que pour les péniches et pour lesquels l'outillage actuel permet le déchargement en une seule journée.

b) Que concurremment, en vue d'accélérer aussi le déchargement des péniches, et de diminuer les frais correspondants, il soit procédé à des essais touchant les meilleurs moyens mécaniques à employer pour le vidage de ces péniches, touchant notamment l'utilisation des chaînes à godets.

Le Congrès émet d'autre part l'avis :

Que les travaux de grande envergure envisagés dans la région parisienne tels que la dérivation de la Marne et la jonction de l'Oise à la Seine ne présentent, au point de vue de facilités du trafic et de son développement, aucun intérêt suffisant pour balancer l'énormité de leurs dépenses, mais qu'il y a lieu, en revanche de définir et d'exécuter un programme réduit de travaux urgents, assurant pour la réception des marchandises et pour le développement de l'industrie des facilités immédiatement nécessaires.

Il émet donc le vœu :

Qu'il soit procédé dans le plus court délai possible aux travaux ci-après :

Remplacement des derniers ponts de tirage de Paris par des ponts droits, ;

Création de nouveaux ponts droits à l'amont de Paris;

Élargissement du canal de l'Ourcq pour rendre la banlieue Nord-Est accessible aux grands bateaux;

Mise à la disposition du commerce et de l'industrie de nouveaux terrains ralliés à l'eau et au fer, le long de la Seine et de la Marne tant à l'amont qu'en aval de Paris. Ce programme comprend aussi comme parties intégrantes la réalisation à des titres divers des ports déjà étudiés : Bonneuil, Ivry, Pantin, Bebigny et Gennevilliers ».

C. — LES RELATIONS DU NORD ET DE L'EST

1° Mais, de tous les sujets traités dans ce Congrès le plus intéressant et aussi le plus délicat était la jonction des voies navigables du Nord et de celles de l'Est. On a, dès longtemps, attiré l'attention sur le caractère complémentaire de ces deux régions et sur l'insuffisance des voies qui

les unissent. Mais des discussions d'une extrême vivacité se sont produites au sujet des mesures propres à remédier à ces inconvénients. Elles ont trouvé leur écho au Congrès.

L'axe des communications de l'Est est la Meuse, un fleuve qui coule sur la moitié de son cours en territoire belge ou hollandais et dont nous ne possédons pas les embouchures, fait grave dont on verra les conséquences. Quoiqu'il en soit, c'est l'artère essentielle de l'Est de notre pays et M. l'Ingénieur en chef Hegly en a tracé une monographie extrêmement substantielle dont nous reproduisons la conclusion.

« Par sa situation géographique à l'ouest et presque au contact du bassin métallurgique lorrain (1), la Meuse est la voie naturelle qui relie cet important bassin aux régions industrielles des Ardennes françaises, de l'est de la Belgique et du sud de la Hollande. Cette voie naturelle dessert directement les charbonnages des bassins de Liége, de la Campine et du Limbourg néerlandais et elle aboutit au grand port de Rotterdam. Par des canaux existants, elle dessert aussi les charbonnages du bassin de Charleroi et se trouve reliée au port d'Anvers. Par le Waal, elle communique avec le Rhin. En France, elle est en communication, par le canal des Ardennes, avec tout le réseau des canaux du Nord, c'est-à-dire avec les ports de Dunkerque et Calais; enfin, au sud, par le canal de la Marne au Rhin, elle communique avec Paris et sa région industrielle et avec le port de Rouen.

Des travaux sont en cours ou à l'étude en Belgique et en Hollande pour accroître la capacité des voies navigables en connexion avec la Meuse et permettre le passage des bateaux de 1.200 et même de 2.000 tonnes. On étudie aussi une jonction de la Meuse avec le Rhin plus au sud que le Waal et à l'ouest du bassin de la Ruhr.

Pour que la France puisse profiter de ces travaux, il suffirait d'entreprendre l'amélioration de la Meuse, de Givet à Verdun, afin de lui permettre de porter des bateaux de 600 et même 1.200 tonnes, par l'adjonction aux écluses actuelles de nouvelles écluses du type de l'écluse des Quatre-Cheminées, qui peut d'ores et déjà recevoir les bateaux de 1.200 tonnes, par l'élargissement du chenal et des passages rétrécis actuels et, enfin, en remplaçant les barrages actuels par des barrages d'un type perfectionné évitant les pertes d'eau.

---

(1) La limite ouest des dernières concessions de minerai de fer est à 35 km. environ de la Meuse; cette limite pour la concession d'Amermon-Dommary est à 25 km. de la Meuse à Charny près de Verdun.

L'établissement des nouvelles écluses devra être combiné avec l'utilisation de la force motrice partout où il sera pratique et économique d'installer de nouvelles usines hydrauliques, notamment à Ham et à Revin, où le recoupement des boucles détermine une chute assez forte pour permettre une production importante de force motrice.

Enfin le régime d'étiage de la Meuse devra être amélioré, comme cela est possible de le faire, par l'établissement des réservoirs dans la région de son cours supérieur, notamment sur ses affluents du département des Vosges, le Vair et le Mouzon, et en d'autres endroits à choisir sur divers affluents rencontrés en aval du couloir calcaire et perméable qui s'étend entre Neufchâteau et Stenay ».

En lisant ces lignes, on se soustrait difficilement à l'impression qu'un courant de circulation aussi excentrique doit échapper à notre influence. Au fil de l'eau, les marchandises vont vers la Belgique et c'est vers la Campine et Anvers, non point vers le Nord et Dunkerque, que la Meuse dérive les relations de l'Est français. Au reste, il apparut bien dans la discusion que les préoccupations des métallurgistes lorrains se tournaient vers le bassin houiller de la Campine belge, ce qui causa quelque émoi chez les représentants du Nord.

2° La question devait être reprise à fond à propos du canal Nord-Est dont l'objet est précisément de resserrer les liens entre les deux grandes régions industrielles françaises. Le titre même de l'exposé technique de M. l'Inspecteur Général Bourgeois était suggestif : « Réunion par voie d'eau de la région des mines de fer et des forges de l'Est avec la région du Nord et du Pas-de-Calais et les ports de Dunkerque et de Calais ». On ne reprendra pas ici l'historique, ni l'exposé des variantes. Il faut aller au point vif du débat. Deux solutions se trouvent en présence : 1° Escaut-Meuse-Moselle (Bassin rond, Ors, Etreux, Mézières, Sep-Mouzay, Richemont) et le canal du Nord-Aisne (Arleux, Ham, Janville, Rethel, Rilly, Sep-Mouzay, Richemont). La première comporte 237 km. de voies nouvelles, la seconde 150 seulement. La seconde, pour des raisons techniques, a les préférence de M. Bourgeois.

« En résumé, la jonction du bassin de fer de l'Escaut et de la Moselle avec les voies navigables desservant déjà le Nord de la France et les ports de Dunkerque et de Calais peut s'effectuer par un canal allant de la vallée de la Moselle à la vallée de l'Aisne dans des conditions

techniques susceptibles d'être admises et d'une manière générale beaucoup plus favorables que celles suivant lesquelles se présente la solution par le canal de la Meuse à l'Escaut entre Mézières et Denain.

Cette dernière solution donnait des parcours plus courts que l'autre, mais exigerait l'emprunt de la Meuse sur 79 km. entre Sep-Mouzay et Mézières.

Le tracé par l'Aisne comporte, de son côté, l'utilisation de cette rivière sur 57 km. Mais les crues y sont moins gênantes que sur la Meuse et on peut les éviter sur une distance importante en empruntant le canal de l'Oise à l'Aisne qui donne, d'ailleurs, un raccourci de 20 km.

Le tableau ci-après donne une comparaison d'ensemble des deux solutions :

	Par la Vallée de l'Aisne	Par l'Escaut à la Meuse
Distances de Richemont sur la Moselle à :		
Dunkerque	567 km.	496 km.
Pont-à-Vendin	460	389
Denain	403	328
Maubeuge	409	349
Paris	479	»
Rouen	571	»
Anvers	532	532
Longueur de canal neuf à construire	150	237
Nombre d'écluses neuves à construire	18	45
Ordre de grandeur de la dépense probable de 1er établissement à engager (en millions de francs)	400	650
Ressource en eau pour l'alimentation	Certaines et très suffisantes	Peu abondantes et aléatoires
Longueur de canal à entretenir en plus des voies actuelles	139 km.	237 km.
Nombre d'écluses à manœuvrer en moins ou en plus du nombre actuel	— 6	+ 46
Ordre de grandeur des dépenses annuelles d'entretien, de maneuvre et d'alimentation en eau (en millions de francs)	1,5	4,5

Ce tableau ne fait pas mention du trafic probable. On peut dire toutefois à ce sujet que le canal par la vallée de l'Aisne sera assuré, dès le début, d'un trafic fort important du fait de la soudure du

bassin métallurgique de l'Est avec la Seine, en même temps qu'avec le Nord de la France.

En définitive, l'avantage revient nettement à la solution par la vallée de l'Aisne et c'est donc, à mon avis, la construction du canal de l'Aisne à la Moselle qui doit être envisagée tout d'abord.

Rien n'empêchera du reste d'exécuter, dans la suite, le canal de l'Escaut à la Meuse, dès que le trafic entre la Moselle et l'Oise et surtout entre Janville et Arleux par le canal du Nord où les transports du Nord sur Paris et du Nord sur l'Est s'ajouteront, menacera de dépasser la limite de capacité de la voie navigable.

J'ajouterai, d'autre part, que la desserte par eau de la région de Longwy et la soudure à la Moselle à Sierck par le Sud du Luxembourg pourront toujours être obtenues par un embranchement qui empruntera soit la vallée de la Chiers seule, soit les vallées de la Loison et de la Chiers ou qui, de préférence, se détachera à Villers-les-Mangiennes du bief de partage du Bois d'Hingry pour gagner au plus court la vallée de la Chiers à Longuyon. La distance de Villers-les-Mangiennes à Longuyon est, en effet, de 10 km. seulement et il apparaît possible de franchir, dans des conditions techniques acceptables, les deux faîtes séparatifs des vallées de la Loison et de l'Othain d'une part, et des vallées de l'Othain et de la Chiers d'autre part ».

Mais, dans la discussion, ce ne sont point les arguments étroitement techniques qui paraissent avoir déterminé les convictions. Si on néglige les propositions transactionnelles, on se trouve devant deux points de vue radicalement opposés. D'une part, la métallurgie nancéenne considère que la Campine et la Westphalie peuvent seules lui donner le combustible indispensable. D'autre part, le groupe lillois redoute la concurrence d'Anvers et de Rotterdam pour les ports français, Rouen ou Dunkerque, et considère que le bassin charbonnier du Nord, quand il sera équipé, pourra fournir à l'Est le coke nécessaire. C'est, on le voit, un très grave problème qui s'agite ici. Les activités industrielles s'associeront-elles à l'intérieur de nos frontières ou, dissociées, iront-elles chercher au dehors des activités complémentaires ? On ne saurait trop insister sur l'importance capitale de cette discussion ; elle jette un jour cru sur les conditions de notre vie économique. Il était bien difficile, après que des thèses aussi contradictoires avaient été soutenues, de trouver des formules de conciliation : on trouva des formules d'ajournement. Nous les reproduisons ci-dessous.

a) Rapport de M. HÉGLY.

« I.— Le Congrès estime que la construction envisagée sur la Meuse canalisée de nouvelles écluses pouvant recevoir des bateaux de fort tonnage ou même des trains de 4 bateaux avec leur remorqueur n'est pas actuellement justifiée par le trafic de la voie d'eau et le développement normal qu'on peut prévoir pour lui dans les années immédiatement à venir, cette transformation des ouvrages ne viendrait à s'imposer que lorsque pourraient s'ouvrir de nouveaux courants de transport, lorsque pourraient commencer, par exemple, des échanges entre le bassin ferrifère lorrain et la Campine belge.

Considérant au contraire qu'il y a le plus grand intérêt à augmenter par des procédés simples la capacité de trafic des ouvrages actuels,

Le Congrès émet le vœu :

Qu'il soit procédé à des études puis à la réalisation la plus rapide possible de l'amélioration des écluses existantes,

Par l'installation d'aqueducs et de vannes manœuvrées mécaniquement, permettant de diminuer les durées de remplissage et de vidange,

Par la création aux abords de garages suffisants, munis d'estacades de guidage,

Par la création de moyens mécaniques de manœuvre des portes.

II. — En ce qui concerne les transformations envisagées en vue d'utiliser par la création d'usines hydroélectriques, les chutes disponibles sur la Meuse,

Le Congrès émet le vœu :

a) Que dans l'étude des concessions accordées, il soit réservé en principe pour la navigation des débits d'eau suffisants aux écluses qui nécessiteraient un trafic pouvant être augmenté dans une proportion éventuellement considérable par des courants de transport nouveaux,

b) Que les dispositions prises pour l'installation des usines ménagent la possibilité de construire les grandes écluses dont le besoin se révélerait en même temps.

En ce qui concerne l'amélioration déjà étudiée du régime d'étiage de la Meuse,

Le Congrès émet le vœu :

Que les études encore nécessaires soient le plus rapidement exécutées et conduites jusqu'à la préparation d'un projet ferme

établissant l'importance des réserves d'eau qui peuvent être obtenues spécialement pour relever le débit d'été de la Meuse ainsi que la dépense correspondante ».

b) Rapport de M. BOURGEOIS.

Vœu.

« Considérant qu'un nouveau tracé a été étudié sommairement pour assurer la desserte du bassin de l'Est, il utilise la vallée de l'Aisne et se substitue au tracé dit du Nord-Est par la vallée de la Chiers ;

Considérant que ce projet soulève de la part d'un certain nombre de Chambres de Commerce représentant les grandes régions intéressées savoir : Nancy, Cambrai, Avesnes, Dunkerque, les objections les plus vives, qu'en particulier il a le défaut grave de ne pas atteindre certaines zones dont l'importance est évidente ; ce défaut ne pouvant être atténué que par des travaux complémentaires complexes pour assurer d'une manière ou d'une autre la liaison économique des régions laissées de côté avec la nouvelle voie d'eau ;

Considérant en revanche que, sans faire obstacle à un développement ultérieur du réseau navigable desservant le bassin métallurgique de l'Est et donnant une satisfaction plus complète à ses desiderata, le nouveau tracé obtiendrait des premiers résultats importants et, d'après les premières évaluations approximatives, permettrait surtout de réaliser une économie de premier établissement au moins égale à 40 % et une économie de frais d'exploitation notamment d'alimentation continuelle en eau au moins égale à 300 % ;

Considérant que d'après d'autres réponses des régions intéressées, ce fait serait de nature à rendre supportables pour l'Etat et pour les intéressés eux-mêmes des charges qu'il serait peut-être difficile de couvrir, à bref délai, si l'on s'en tenait au premier tracé alors que les défenseurs de celui-ci n'ont pas encore fait connaître leur décision en ce qui touche leur participation ;

Mais considérant qu'il est impossible de prendre un parti puisque les évaluations pour le nouveau tracé ont un caractère sommaire et que les évaluations pour l'ancienne ne paraissent pas avoir été revisées en vue de les rendre comparables aux nouvelles ;

Considérant que, si un certain délai pour les études paraît bien encore utile, il est cependant indispensable que celles-ci soient terminées rapidement en vue d'une conclusion,

Emet le vœu :

Que l'Administration veuille bien terminer de suite les études en cours, étant entendu que celles-ci devront être complètes et dirigées de la manière suivante :

a) Être faites en vue de la circulation du bateau dit de 600 tonnes, dont, par un autre vœu, le Congrès réclame la définition précise,

b) Être faites, de chaque côté, suivant les tracés qui ont paru les plus avantageux — et à ce sujet, le Congrès a décidé d'annexer au présent vœu et à titre de documentation, deux notes sommaires dues à deux de ses membres et attirant l'attention sur deux variantes possibles ; elles ont été fournies par MM. Richard et Bonnet,

c) Comprendre :

Deux fixations comparables et suffisamment approchées des dépenses de premier établissement,

Deux fixations comparables des dépenses annuelles d'exploitation et notamment d'alimentation,

Une évaluation de l'écart (maximum et minimum) qu'on peut s'attendre à voir se produire entre les prix de fret normaux par les deux routes, compte tenu des durées de voyage avec des procédés de traction définis, des kilomètres fictifs correspondant aux écluses, des sujétions sur les voies diverses (rivièves ou canaux) ainsi que des durées de séjour dans les ports extrêmes, c'est-à-dire de la valeur du capital à investir dans la flotte spécialisée à la voie d'eau nouvelle.

On pourra ainsi à la fois connaître le prix de revient total du transport avec l'une ou l'autre voie et donner un point de départ qui manque encore pour discuter les charges à accepter par l'Etat, les clients du canal et la batellerie.

Enfin, le dossier devrait être assorti à une étude du trafic probable par les deux tracés en présence ; les régions économiques du Nord et de l'Est se sont déclarées prêtes par leurs représentants à fournir les éléments nécessaires à ce travail.

Considérant que quelle que soit la solution qui sera adoptée pour la jonction des bassins métallurgiques de l'Est avec le Nord, il est en tous cas d'urgence absolue et reconnue par tous que la canalisation de la Moselle soit réalisée depuis Metz jusqu'à un point à déterminer en aval de Thionville,

Emet le vœu :

Que cette canalisation de la Moselle soit entreprise et poursuivie dans le moindre délai possible ».

II. — LES PORTS.

A. — LES PORTS FLUVIAUX.

1° L'étude des ports fluviaux a mis les Congressistes en présence d'autres problèmes non moins intéressants. La question capitale est celle des relations entre la voie ferrée et la voie fluviale. M. Nanin, Secrétaire général de la 1re Région Économique, Directeur de l'Office des Transports du Sud-Est, a montré, dans un substantiel rapport, à quel point la politique des Compagnies de chemin de fer avait nui au développement des ports fluviaux du Nord. Nous ne pouvons le suivre dans tous ses développements, mais nous reproduirons la plus caractéristique de ses analyses, celle qui concerne le port de Valenciennes.

« Ports de Valenciennes.— Valenciennes possédait avant la guerre deux ports dont l'histoire est un chapitre, hélas trop long, de la concurrence de la voie ferrée et de la voie d'eau. Nous la rapportons ici, à titre documentaire.

Le port du quai des Mines n'est pas raccordé au Chemin de fer du Nord, mais possède une liaison avec les lignes du réseau de Valenciennes des Chemins de fer Economiques. Il était pourvu de magasins, d'une bascule, d'une grue à vapeur de 3 tonnes et d'une grue fixe de 30 tonnes, outillage que le lent règlement des dommages de guerre n'a pas permis encore de remettre en bon état.

La Ville et la Chambre de Commerce avaient financièrement participé à son établissement, mais son exploitation était concédée, nous venons de le dire, à la Chambre de Commerce, laquelle faisait exploiter l'outillage sous son contrôle par un entrepreneur.

Ce port n'avait qu'un trafic très restreint en raison de son isolement du chemin de fer. Il ne recevait guère qu'une cinquantaine de bateaux par an, chargés pour la plupart de grains, de sable ou de charbon.

La gare d'eau de Valenciennes, située sur l'autre rive de l'Escaut, dans l'enceinte même de la gare du chemin de fer du Nord, n'est pas véritablement un port public, mais une gare d'eau proprement dite, accessible aux seuls bateaux chargés de marchandises destinées à être transbordées directement sur wagons ou inversement.

Construite et exploitée sans application d'aucune taxe spéciale par l'Etat, antérieurement à la concession de la ligne de Douai à Quiévrain, elle a été remise à la Compagnie en même temps que cette dernière

dont elle forme une dépendance, véritable cour de débord fluviale de la gare de marchandises de Valenciennes.

Le Chemin de fer du Nord n'a cependant jamais facilité beaucoup les opérations de transbordement, bien qu'il ait établi, en 1851, une grue pour les permettre et qu'à l'occasion du remaniement de la gare de Valenciennes en 1903, il se soit engagé à continuer l'exploitation de la gare d'eau.

Des réclamations s'étant produites plus nombreuses à cette époque, la Chambre de Commerce de Valenciennes s'adressa au Ministre des Travaux Publics pour lui demander son intervention, en produisant, à l'appui de sa demande, tous les documents qui en prouvaient le bien fondé. Les obligations qui lui incombent ont été plusieurs fois rappelées, par la suite, au Chemin de fer du Nord, notamment par une dépèche ministérielle du 20 Novembre 1906.

Des pourparlers s'étaient engagés vers la même époque entre la Ville de Valenciennes, la Chambre de Commerce, la Compagnie du Chemin de fer du Nord et le Service de la Navigation en vue d'établir, à l'emplacement de l'ancienne citadelle, un port public raccordé au moyen de voies de quai et d'un embranchement ferré à la gare du Chemin de fer du Nord. La Compagnie du Nord acceptait de demander la concession de ces voies ferrées avec application d'une taxe maximum de 2 francs par tonne pour en faire le service, à la condition, toutefois, que la gare d'eau préexistante serait supprimée. Les Services de la Navigation et du Contrôle s'opposèrent à cette prétention et l'affaire en resta là, l'exploitation de la gare d'eau continuant plus ou moins régulièrement jusqu'à la guerre.

Le nouveau port de la Citadelle fut cependant créé lors du démantèlement de la Ville. En 1919, il fut muni de voies ferrées de quai et raccordé au Chemin de fer du Nord par les services militaires d'exploitation des Voies Navigables. Il servit alors, avec l'aide de la Chambre de Commerce, aux transports de la Reconstitution. Son outillage comporte une locomotive et un pont bascule procurés par les soins de cette Chambre et une grue à vapeur appartenant à l'Office National de la Navigation.

Ces installations provisoires de la Reconstitution furent utilisées sans qu'aucune redevance fut réclamée aux usagers jusqu'aux premiers mois de 1921.

La Compagnie du Nord, à ce moment, refusa de continuer à desservir le nouveau quai, à moins que la Chambre de Commerce ne s'engageât à lui payer une taxe de 1 fr. 50 par tonne, à diminuer de 0,01 par

kilomètre parcouru à charge sur le réseau, par application de la loi du 3 Décembre 1908, (ces taxes étant passibles des mêmes majorations et impôts que les tarifs de Chemin de fer).

Entre temps, le Chemin de fer du Nord, ayant décidé de transporter sa gare de marchandises de l'autre côté des voies principales avait complètement supprimé l'exploitation de l'ancienne gare d'eau. Des réclamations extrêmement vives se produisirent aussitôt et aboutirent à une dépêche ministérielle du 16 Août 1923 par laquelle le Ministre des Travaux Publics rappelait à la Compagnie des Chemins de fer du Nord ses engagements antérieurs et « l'invitait à prendre toutes les dispositions nécessaires pour remettre en exploitation, dans les conditions régulières et aussitôt que possible, le raccordement dont il s'agit ».

Cette mise en demeure est restée jusqu'ici lettre morte, et la gare d'eau de Valenciennes continue à n'être pas exploitée.

Son trafic n'était cependant pas négligeable. De Janvier à Octobre 1913 il avait été de 24.000 tonnes environ se décomposant comme suit :

Transbordement de la voie d'eau à la voie ferrée : 19.000 tonnes constituées par des charbons allemands à destination des mines de houille de Crespin et des sables de verreries à destination d'Aniche et de Blanc-Misseron.

Transbordement de la voie ferrée à la voie d'eau : 5.000 tonnes de pyrites.

On pourrait certainement envisager la reprise du trafic d'avant-guerre auquel viendraient s'ajouter les transports de charbons indemnitaires allemands et les approvisionnements des sucreries de la région ; des expéditions des verreries d'Aniche vers Dijon et Lyon sont également envisagées avec transbordement à Valenciennes et les fours à coke de Douai ont étudié l'utilisation de ce point de transbordement pour l'arrivée de leurs charbons de mélange ; le trafic des engrais paraît devoir y être important. Malgré tout cela la ville de Valenciennes, pourvue de trois ports fluviaux, ne peut, en raison du manque de liaison avec la voie ferrée, se servir pratiquement d'aucun » !

L'intervention de l'État dans cette lutte n'a eu jusqu'ici aucun résultat. Il faut pourtant arriver à une collaboration de la voie ferrée et de la voie navigable. M. Nanin estime que celle-ci doit être adoptée

à ses fonctions par un outillage portuaire, répondant aux exigences modernes. Les organismes ainsi créés, avec la collaboration des départements et des villes, seront utilement exploités par les Chambres de Commerce. Il écarte les Municipalités mal préparées à jouer un rôle industriel.

2° M. l'Ingénieur Ludinart qui n'a étudié sur les canaux de l'Est et des Ardennes que des ports fluviaux de moindre importance serait au contraire enclin à faire intervenir les communes dans leur gestion. Le Congrès après discussion de ces travaux a adopté les résolutions suivantes :

ROLE ÉCONOMIQUE DES PORTS.— MOYENS DE DÉVELOPPER LEUR TRAFIC

Rapports de MM. NANIN & LUDINART

« Émet le vœu :

1° Que les Villes, les Départements et l'État (ou l'Office National de la Navigation représentant l'État) subventionnent largement la création de nouveaux ports fluviaux et l'amélioration des ports existants.

2° Que, pour les ports importants, l'exploitation soit réservée, quand ce sera possible, aux Chambres de Commerce ou à des organismes publics dans lesquels les Chambres de Commerce seront représentées.

3° Que pour les ports d'importance secondaire, pour lesquels les combinaisons précédentes ne seraient pas possibles, les Communes soient encouragées à assurer la constitution de l'outillage, l'exploitation et la desserte qu'aux Communes entrant dans cette voie ; que l'État vienne en aide pour la réalisation éventuelle des emprunts à contracter ; qu'à cette fin l'Administration établisse un cahier des charges de concession d'outillage spécial aux Communes.

4° Que l'article 3 de la loi de 1908 soit interprété en ce sens que l'indemnité prévue par cet article ne sera allouée aux Compagnies de Chemin de fer qu'à la charge pour elles de faire la preuve d'un préjudice spécial et direct effectivement causé par l'établissement de la nouvelle voie, et d'autre part, exprime le vœu que les Ministres compétents fassent connaître par voie de circulaires aux intéressés en vue de mettre fin à des pratiques illégales que l'interprétation ci-dessous répond à l'intention du législateur et à la jurisprudence du Conseil d'État.

5° Que, hors le cas où les voies ferrées sont considérées purement et simplement comme des dépendances des gares voisines, les voie ferrées desservant un port fluvial ne soient pas obligatoirement placées sous le régime des embranchements particuliers, mais puissent faire l'objet d'une concession par analogie à ce qui se passe dans les ports maritimes, et que dans le cas où ces voies seraient concédées au réseau du Chemin de fer, les taxes à y percevoir soient aussi minimes que possible.

6° Que la tarification des transports mixtes, dont les Réseaux ont promis la réalisation au cours de la revision du régime des chemins de fer, en 1921, soit mise en vigueur au plus tôt et par le moyen de détaxes appliquées aux marchandises transitant d'une voie sur l'autre ».

2e Vœu

Considérant que le trafic dans les ports fluviaux est fréquemment entravé en raison de l'encombrement de leurs terre-pleins par les marchandises qui ne sont pas enlevées assez rapidemeut par les destinataires ;

Considérant qu'il en résulte des retards, dans le chargement ou le déchargement des bateaux, très préjudiciables au bon rendement du matériel fluvial ;

Considérant que la législation actuelle ne permet pas de prendre des sanctions rapides à l'égard des usagers récalcitrants.

Émet le vœu :

Que la Législation actuelle sur la police des ports soit modifiée pour permettre de prendre des sanctions plus rapides et plus efficaces à l'égard des usagers qui encombrent indûment les terre-pleins.

3° Il ne s'agit pas seulement de créer et de faire vivre des ports fluviaux ; il faut aussi abaisser le plus possible les frais de traction sur la voie d'eau et, pour arriver à cette fin, encourager la création d'un matériel navigant plus approprié et susceptible de plus de vitesse. C'est à la résolution de ce problème que s'est attaché M. l'Ingénieur en chef Millot, dans son travail sur la tarification de la traction sur les voies navigables. Le Congrès a adopté ses vues comme il ressort du vœu suivant :

« Le Congrès émet le vœu :

Que les bateaux de Navigation Intérieure soient, le plus tôt possible et après essais officiels faits suivant un programme approprié, classés en

un nombre régulier de catégories au point de vue de la résistance qu'ils présentent à la traction et cela en vue de permettre de fixer pour chaque catégorie un tarif de traction proportionnel au service rendu.

Ce classement pourrait être traduit par une mention au procès verbal de jaugeage ».

B. LE PORT DE DUNKERQUE

L'étude du port de Dunkerque apparaissait à tous comme le Complément nécessaire et le Couronnement des travaux du Congrès. M. l'Ingénieur en chef Monseran avec sa grande autorité a examiné le rôle de Dunkerque comme porte de sortie de la Navigation intérieure et son aménagenent pour cette fin dans deux remarquables rapports.

Nous en extrayons d'abord deux tableaux qui montrent bien l'importance de la voie d'eau dans le trafic général de Dunkerque.

Tonnage des principales natures de marchandises importées ou exportées du Port de Dunkerque et tranportées par voie d'eau

NATURE DES MARCHANDISES	ANNÉE 1921		ANNÉE 1922		ANNÉE 1923	
	Importation	Exportation	Importation	Exportation	Importation	Exportation
	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes
Houilles du Nord	»	4.067	»	2.067	»	14.207
Houilles du Pas-de-Calais	»	102.495	»	38.243	»	63.059
Houilles anglaises	48.817	»	26.016	»	284.152	2.521
Matériaux de construction	8.369	8.177	22.702	29.078	50.880	44.030
Engrais et Amendements	35.824	»	58.287	»	45.503	»
Bois	5.421	»	16.030	»	13.492	684
Métaux et machines	5.451	3.052	5.835	3.317	4.333	4.236
Matières premières de l'Industrie Métallurgie	32.307	1.535	72.971	»	44.561	»
Produits Industriels	»	»	7.754	8.379	10.066	9.569
Produits Agricoles	124.430	12.647	197.622	12.499	263.227	21.276
Divers	»	»	63	»	»	»
Totaux	260.619	131.973	407.280	93.583	719.714	159.582
	392.592		500.863		879.296	

Répartition du tonnage des marchandises importées
par le Port de Dunkerque
entre la voie fluviale et la voie ferrée à la réexpédition.

	1913	1920	1921	1922	1923
	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes
Tonnage importé ..	2.897.000	3.537.000	1.579.000	2.182.000	4.620.000
Tonnage réexpédié par voie ferrée..	1.697.000	2.603.000	1.244.000	1.698.050	3.405.000
Tonnage réexpédié par voie d'eau...	653.000	508.000	260.000	407.000	719.000

L'aménagement du port se présente dès aujourd'hui dans d'excellentes conditions pour le trafic fluvial. « Tout l'outillage du port est en principe susceptible de concourir à ce service. Cependant, certains des engins ou des installations sont, par leur nature et leurs dispositions, particulièrement propres au chargement et au déchargement pratique et rapide des péniches ».

Les extrémités des trois canaux aboutissant à Dunkerque, canal de Furnes, canal de Bergues, canal de Bourbourg, constituent de vastes gares d'eau. En ce qui concerne les améliorations souhaitables le Congrès adopte les vues de M. Monseran et les traduit dans ses vœux.

Vœu.

« I. — Considérant que, pour que la navigation intérieure puisse dans les conditions nouvelles des transports continuer à jouer dans le développement du port de Dunkerque le rôle qu'elle a tenu jusqu'ici, il devient indispensable que la durée de trajet sur le parcours total entre le bateau de mer et la région parisienne soit diminuée au maximum.

a) Le Congrès signale l'intérêt considérable que présente à ce point de vue l'exécution de la jonction entre le canal de Bourbourg et le canal de la Haute-Colme ainsi que la création d'une dérivation autour de St-Omer ; ces travaux sont compris dans ceux, peu nombreux, que le Congrès a retenu pour recommander leur exécution en vue des relations générales entre le Nord et Paris, en raison de l'importance qu'ils présentent pour le trafic maritime, le Congrès émet le vœu qu'ils soient placés en première urgence.

b) Le Congrès émet l'avis qu'en ce qui concerne la navigation intérieure, la liaison des établissements maritimes futurs de Dunkerque

avec le réseau des voies d'eau, liaison qui est projetée à l'extrémité ouest du canal maritime, serait réalisé d'une manière beaucoup plus favorable si elle partait du fond d'une des premières darses à construire dans le nouvel établissement.

Il émet le vœu :

Que les projets définitifs soient modifiés de manière à substituer à la liaison prévue une jonction directe avec le canal de Bourbourg qui partirait du fond d'une des darses du port industriel.

c) Il émet enfin le vœu :

Que l'Administration favorise en tous cas l'aménagement le plus rapide possible d'une traction mécanique de nature quelconque entre Dunkerque et Béthune.

II. — Considérant que deux conditions nécessaires pour le développement des échanges entre navires de mer et bateaux de navigation intérieure consistent :

Dans l'existence de gares d'eau suffisamment développées et distinctes, recevant séparément les péniches venant de l'intérieur chargées à destination de l'exportation ou vides venant prendre charge et les bateaux chargés au port en attente de départ ;

Dans la circulation rapide et sure des péniches entre tous les points de garage et d'attente d'une part et tous les points de l'établissement maritime d'autre part,

Émet le vœu :

1° Que les projets définitifs d'agrandissement du port soient complétés par l'adjonction d'une gare d'attente importante qui paraîtrait bien placée à l'origine du canal de l'île Jeanty ;

2° Qu'en attendant, le nécessaire soit fait d'urgence pour hâter et faciliter le passage par les écluses servant à la petite batellerie au fond des bassins numéros 1 et 2 ;

3° Qu'enfin une nouvelle écluse de communication à l'usage des péniches soit comprise dans la première tranche des travaux à exécuter, écluse qui paraîtrait bien placée entre la darse 6 et les canaux maritimes ».

III. — AMÉNAGEMENT AGRICOLE DES EAUX. DESSÉCHEMENT.

Mais toutes les eaux ne sont pas utilisables pour la navigation. Elles constituent parfois une gêne dont il n'est pas aisé de se débarrasser. Elles inondent pendant une longue période de l'année des marais qui pourraient être fertiles. Cet inconvénient est particulièrement sensible dans notre pays du Nord dont une large bande est à un niveau assez voisin de celui de la mer, où la pente est insignifiante et l'évacuation lente.

De tout temps il a fallu lutter contre cet ennemi sournois. On ne pouvait négliger dans ce Congrès un aspect local aussi important du problème hydraulique.

Les Services du génie rural et du service hydraulique ont constitué un dossier très complet où la lutte contre l'eau est étudiée arrondissement par arrondissement.

On ne saurait entrer ici dans le détail de ces travaux. Mais on reproduira le plus génial de ses rapports, celui de M. l'Ingénieur Vanderwynckt sur l'aménagement agricole :

« En ce qui concerne l'aménagement agricole des eaux, le département du Nord peut-être divisé en trois régions distinctes :

« 1° A l'Ouest du département : la plaine argileuse des Flandres qui comprend la partie Ouest de l'arrondissement de Lille, l'arrondissement d'Hazebrouck et celui de Dunkerque où elle se termine par les wateringues en bordure de la mer.

On y pratique l'assolement triennal (betteraves, blé, avoine). Le sol et le sous-sol y sont constitués par une épaisseur considérable d'argile (argile des Flandres). Sauf quelques exceptions, les pentes sont faibles ou nulles. Trop fréquemment, en raison de l'excès d'eau, les agriculteurs sont obligés de renoncer aux labours à plat et de recourir aux labours en ados. C'est dans cette région que la question de l'aménagement agricole des eaux présente le plus d'intérêt ;

2° Au Sud-Ouest : les plateaux calcaires du Cambrésis. L'assolement est le même que ci-dessus. Le sol est constitué par un limon argileux d'une épaisseur variant de deux à douze mètres et supporté par la craie Sénonienne. Les pentes sont assez fortes. Sauf dans le fond des vallées, en bordure de l'Escaut et de la Sensée, où quelques surfaces,

assez restreintes d'ailleurs, pourront peut-être être assainies, dans l'ensemble, cette région est sèche et la question de l'eau ne s'y pose qu'au point de vue alimentation ;

3° A l'Est : la région d'Avesnes. C'est ici un pays d'herbages. Dans les vallées, se trouve l'argile tourbeuse, couverte de prés, que la rivière inonde tous les hivers, et sur les flancs, des rochers de grés, de schiste et de calcaire dur. Partout les plateaux présentent des marnes vertes surmontées de limon, et par place, quelques buttes de sable. Dans cette région, certains agriculteurs envisagent seulement la possibilité d'irriguer leurs prés. Cette question est actuellement à l'étude dans quelques groupements agricoles avec lesquels nous sommes en liaison à cet effet. Il apparaît que l'irrigation pourrait, surtout pendant les années sèches, améliorer considérablement la seconde coupe et peut-être en permettre une troisième.

La région de Douai-Valenciennes fait la liaison entre les trois précédentes et tient de l'une ou de l'autre.

Dans le Nord, au point de vue agricole, le desséchement n'est plus à entreprendre. On peut dire d'une manière générale que, partout où la chose en vaut la peine, les travaux au moins essentiels sont faits pour assurer l'évacuation des eaux de surface et permettre la mise en culture des terres.

Ces travaux ont abouti à des réseaux très développés des fossés d'assainissement qui relèvent du service hydraulique. Ce qui est fait peut évidemment être complété et amélioré. Mais il ne peut plus s'agir que de travaux relativement peu importants et n'intéressant que des surfaces assez restreintes.

Le cas échéant, l'étude du projet doit être particulièrement approfondie et doit envisager la totalité du bassin dont fait partie les terres à assainir. En effet, le régime actuel des eaux ne peut être modifié qu'avec les plus grandes précautions et il faut veiller à ce qu'une amélioration locale ne soit pas préjudiciable aux régions limitrophes.

Désormais, on doit s'efforcer de réaliser le drainage partout où on le peut. Ce n'est possible que là où les fossés ouverts abaissent en période normale le plan d'eau suffisamment au-dessous de la surface du sol, soit au moins d'un mètre environ.

Dans les terres argileuses du Nord, le drainage apparaît comme une amélioration agricole de premier ordre, ses bons effets multiples se traduisent toujours par une augmentation considérable des rendements.

Le total des surfaces drainées est déjà important, mais il reste beaucoup à faire dans ce sens.

Les travaux d'assainissement par fossés ouverts ont eu pour but l'évacuation des eaux de surface. Ils ont permis l'accès des terres et leur mise en culture.

Mais, il arrive fréquemment que l'abaissement du plan d'eau qui en résulte est insuffisant pour qu'on puisse pousser aujourd'hui jusqu'au drainage. Il est parfois possible de remédier facilement à cet état de choses par des rectifications des cours d'eau. Pour une étude de ce genre, le Service du Génie rural entrera en rapports avec le Service hydraulique à toutes fins utiles. Les propriétaires des parcelles intéressées seront groupés en Association syndicale, et cette Association syndicale procèdera à l'exécution des travaux et assurera par la suite leur entretien avec celui des fossés ou ouvrages anciens.

S'il est assez difficile de constituer des Associations de ce genre ayant uniquement pour but le curage et l'entretien, il semble assez facile de les constituer à l'occasion d'une amélioration aussi intéressante que celle-là, et qui peut être largement subventionnée par le Ministère de l'Agriculture, et on aboutira ainsi, du même coup, à un meilleur entretien des cours d'eau.

On conçoit aisément que ces études doivent être, dans chaque cas, un cas d'espèce localisé. Les agriculteurs s'y intéressent vivement et paraissent généralement disposés, dès qu'ils le peuvent, à faire de leur côté les sacrifices nécessaires.

Telles sont les conditions dans lesquelles se développe l'aménagement agricole des eaux dans le Nord.

Depuis l'Armistice, un certain nombre de groupements agricoles ont demandé et obtenu le concours du Service du Génie rural pour les affaires de ce genre. Nous les résumons brièvement ci-dessous à titre d'indication.

Réfection de drainages d'avant-guerre. — Dès l'Armistice, le Service du Génie rural a eu à prêter son concours technique pour le rétablissement, sur nouveau tracé, de drainages existants avant guerre.

Nouveaux drainages. — Dans la partie Ouest de l'arrondissement de Lille, sur le territoire des communes de Frelinghien, Prémesques, Quesnoy-sur-Deûle, Comines et Fournes, les études qui nous ont été demandées depuis l'Armistice jusqu'à ce jour, portent sur un millier d'hectares divisé en lots de 150 à 250 hectares environ. Les travaux d'un premier lot sur Frelinghien ont été terminés au printemps 1923. Il a été accordé une subvention de 33 %.

Les cours d'eau existants, à condition que les curages à vif fond, vieux bords, soient convenablement exécutés, assurent généralement

ici un abaissement suffisant du plan d'eau. Le drainage permet des labours à plat et il devient possible de récupérer du terrain en supprimant les fossés secondaires qui séparaient les ados et qui deviennent inutiles.

Associations syndicales en formation. — Région Le Doulieu, Bailleul, Vieux-Berquin (arrondissement d'Hazebrouck). Étude en cours. Il apparaît ici qu'on n'obtiendra un assainissement suffisant et qu'on ne pourra aboutir au drainage, qu'en rectifiant par des travaux assez importants les cours d'eau existants.

Région Thun-St-Martin, Eswars, Ramillies, Escaudœuvres (arrondissement de Cambrai). Il s'agit de terres de fond de vallée en bordure de l'Escaut. L'Escaut était autrefois l'émissaire naturel de ces terres. Depuis sa canalisation en remblai, l'évacuation des eaux est devenue insuffisante. Les intéressés envisagent la création d'un fossé parallèle au canal. Étude en cours. La presque totalité des ouvrages est à créer. Cet assainissement rendrait à la culture une surface assez importante d'excellentes terres.

La discussion de ces travaux a été suivie de l'adoption de vœux consacrant les conclusions des rapporteurs.

Vœu.

« Le Congrès considérant :

Que les travaux d'aménagement agricole des eaux, s'ils nécessitent une dépense élevée, constituent une amélioration agricole de premier ordre, en ce sens qu'ils augmentent considérablement les rendements ;

Qu'ils présentent presque toujours en même temps un caractère d'utilité commune, celui de faire progresser l'assainissement et l'hygiène ;

Que le concours de l'Etat et celui des Associations départementales pour compléter l'effort que les agriculteurs peuvent faire eux-mêmes, se trouvent particulièrement justifiés ;

Que ces travaux nécessitent le plus souvent une étude complexe et minutieuse, qui doit être poursuivie d'accord avec les particuliers et les services publics intéressés,

Émet le vœu :

Que l'Administration prête son concours le plus large aux travaux d'aménagement agricole des eaux ; que les départements et les communes de leur côté accordent à ces entreprises les subventions complémentaires indispensables pour leur permettre d'aboutir.

En ce qui concerne spécialement le département du Nord, le Congrès émet le vœu :

Que le concours de l'Etat soit acquis et il réclame la bienveillance du département pour les opérations suivantes qui présentent un caractère spécial d'urgence et pour la réalisation desquelles l'intervention du service du Génie rural et de l'Administration de l'agriculture a déjà été demandée par les intéressés.

Travaux de création ou de rectification de fossés devant permettre d'abaisser le plan d'eau actuel.

Vallée de la Lys. — *a*) Région de Le Doulieu, Vieux-Berquin, Neuf-Berquin, Outtersteene, Estaires.

b) Région de Bailleul-Steenwerck.

c) Région de Le Maisnil, Fromelles, Aubers, Herlies.

Vallée de l'Escaut. — *d*) Région de Thun-Saint-Martin, Eswars, Ramillies, Escaudœuvres, (Arrondissement de Cambrai).

Travaux de drainage : communes de Frelinghien, Houplines, Fenain, Phalempin, Fournes.

A un autre point de vue, le Congrès ayant eu à commenter, à l'occasion des questions portées à son ordre du jour, et grâce à M. Barrois, Professeur de Géologie à la Faculté de Lille, le travail de M. Dollé sur les eaux souterraines de la région de Cambrai.

Considérant l'intérêt éminent que présente, au point de vue pratique, un travail de ce genre pour guider les villes et communes qui veulent utiliser pour leur alimentation en eau potable les ressources souterraines en eau, et pour guider en même temps les collectivités recherchant des réserves d'eau pour l'irrigation,

Émet le vœu :

Que des études analogues soient poursuivies tant dans le département du Nord que dans les autres départements et que le concours effectif de l'Administration de l'Agriculture ne soit pas ménagé aux collaborateurs de la carte géologique de la France susceptibles de continuer et d'entreprendre de pareils travaux d'intérêts pratiques et immédiats.

I. — Le Congrès National de Navigation Intérieure et d'Aménagement des Eaux,

Considérant que la construction du nouveau canal étudié comme exutoire définitif des eaux des wateringues aura pour effet d'améliorer considérablement le dessèchement des territoires des wateringues du département du Nord;

Considérant que ce n'est qu'après exécution du canal que les Administrations des wateringues, connaissant de façon exacte les résultats obtenus, pourront procéder aux améliorations complémentaires qui reclassent les diverses sections,

Emet le vœu :

Que les travaux de construction du nouveau canal des wateringues soient poussés le plus activement possible.

II. — Considérant que le dessèchement des territoires français importants est assuré par l'intermédiaire de l'Yser et du canal de Furnes à Nieuport à travers la Belgique, que la situation actuelle de ces émissaires n'est pas sans nuire d'une manière grave à l'évacuation des eaux dans bien des communes ;

Considérant enfin que l'exécution du nouvel exutoire des wateringues améliorerait considérablement la situation des territoires belges desséchés par l'intermédiaire des canaux français,

Emet le vœu :

Que des négociations soient entreprises en vue d'obtenir que les autorités belges veuillent bien faire procéder aux améliorations utiles sur l'Yser et sur le canal de Furnes à Nieuport.

Considérant l'importance capitale que présentent pour un fonctionnement normal des entreprises de dessèchement ;

D'une part le rétablissement quand il est nécessaire puis le maintient des cours d'eau non navigables ni flottables dans leur largeur et profondeur naturelles ;

D'autre part, le fonctionnement régulier des contrefossés des nombreux canaux de navigation traversant le département du Nord.

Emet les vœux suivants :

a) Que le concours de l'Administration soit acquis à toutes les opérations de curage et d'entretien de curage.

b) Que le service de la navigation apporte tous ses soins au maintien en tout temps du niveau réglementaire dans tous les biefs.

Qu'il assure régulièrement et complétement le curage et le faucardage des contrefossés des canaux de navigation.

c) Spécialement que ces contrefossés soient élargis et rectifiés partout où ce sera nécessaire pour leur permettre d'écouler en tout temps les eaux sauvages de la vallée.

d) Que, tout particulièrement, les améliorations de la rivière de la Lys, mises à l'enquête en 1922, soient poursuivies à bref délai comme indispensables pour permettre la suppression de fréquentes inondations.

IV. — Considérant que bien des travaux de curage deviendraient possibles si les communes étaient mises à même de les subventionner et que ces subventions seraient souvent justifiées en raison de l'intérêt de l'ensemble de la commune, soit au point de vue de l'hygiène soit à celui de l'augmentation assurée pour la valeur du centime,

Emet le vœu :

Que les Administrations préfectorales soient autorisées à approuver l'inscription dans les budgets communaux des subventions aux travaux de curage lorqu'il est justifié que l'intérêt général de la commune est nettement engagé.

V. — Considérant que de nombreuses entreprises de desséchement fort intéressantes n'ont pu être abordées en raison des difficultés de constituer des associations syndicales autorisées et des difficultés plus grandes encore pour la formation d'associations syndicales forcées,

Emet le vœu :

a) Que l'Administration donne le concours le plus large en vue de la constitution des associations autorisées et prenne notamment à sa charge une part, la plus forte possible, des frais à exposer.

b) Que le département de l'agriculture s'efforce de faire aboutir le plus rapidement possible la réglementation nouvelle et simplifiée qui a été étudiée en vue de permettre d'une manière pratique la formation d'associations forcées ».

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

I. — CHRONIQUE RÉGIONALE

Les Eaux souterraines de la région de Cambrai (1). — La thèse imposante que M. Dollé vient de présenter à la Faculté des Sciences de l'Université de Lille et qui lui a valu le titre de Docteur avec la Mention très honorable, présente un double intérêt, à la fois spéculatif et pratique. L'intérêt pratique est celui qu'on aperçoit tout d'abord. Sur ces grands plateaux de craie, d'où les eaux superficielles sont absentes, la connaissance des niveaux souterrains est d'une importance extrême, entrevue de bonne heure par les géologues qui se sont occupés du Cambrésis. Un détail, rapporté par M. Dollé, dans son Introduction, mérite d'être relevé : c'est sur la demande du Ministère de l'Agriculture, que Gosselet, en 1914, avait repris d'une façon détaillée l'étude de l'hydrologie du Cambrésis. Le besoin d'eau s'est fait sentir d'une façon particulièrement aiguë dans les années de sécheresse qui ont suivi la guerre. Il devenait de toute nécessité de poursuivre l'œuvre commencée. M. Dollé, élève de Gosselet, associé par lui à ses études, s'est chargé de la mener à bien. Mais, en pareille matière, la pratique est inséparable de la théorie. Rechercher les niveaux aquifères, ce n'est pas faire œuvre de pur empirisme. C'est étudier l'allure des couches à la surface desquelles circulent les eaux souterraines, déterminer leur épaisseur, reconnaître leur structure, plissée ou faillée, établir l'orientation des accidents profonds. Lorsqu'on contemple ces vastes étendues sans arbres, où, de Cambrai vers Arras et vers St-Quentin, les moissons ondulent à l'infini, l'impression première est une impression d'uniformité, d'horizontalité. Les seules éminences sont les bosses que font à la surface les témoins de grès ou de sables éocènes. On n'imagine point d'abord que la surface des couches appartenant aux différents étages de la craie ne soit point parfaitement horizontale. Et, de fait, si ce n'est à leur bordure vers les Flandres, la carte géologique ne révèle point de troubles. Pourtant, les sondages le montrent, cette uniformité, cette horizontalité ne sont que des apparences. Les couches du crétacé ont

(1) L. Dollé. — Études sur les Eaux souterraines de la région de Cambrai. Montrouge, Imprimerie de l'Édition et de l'Industrie, 1924. In-4°. XII + 304 p., 169 fig., 10 pl. hors texte.

comme disent les géologues, une tectonique bien moins calme qu'on aurait pu penser. La reconstitution de leur surface, en vue de la recherche des niveaux aquifères, permet de le montrer. Et c'est ainsi qu'une recherche, dont les fins apparaissaient d'abord purement utilitaires, se trouve présenter un intérêt scientifique de premier ordre.

La partie principale de la thèse de M. Dollé (pp. 1-241) est consacrée à l'exposé de ses observations. Le Cambrésis a été subdivisé pour les besoins de l'étude en un certain nombre de districts : Nord-Est et Est de Cambrai, Nord-Ouest et Nord de Cambrai, Le Cateau, Clary et Marcoing. Pour chacun de ces districts, l'auteur retrace successivement les conditions topographiques, géologiques, tectoniques, hydrologiques, météorologiques et hygiéniques ; sorte d'introduction en une quinzaine de pages, à laquelle font suite les monographies communales. M. Dollé nous met ainsi sous les yeux, avec libéralité, tout son matériel d'études. Enfin, après avoir déterminé les caractères physico-chimiques des roches du Sénonien inférieur et du Turonien supérieur, il dégage dans un dernier chapitre les résultats généraux auxquels l'ont conduit ses patientes analyses. Les conclusions de cet énorme dossier se trouvent ainsi ramassées en une dizaine de pages (285-295). Arrêtons-y notre attention.

Sous les limons largement étendus et les lambeaux tertiaires couronnés de bois ou de taillis, le sous-sol du Cambrésis est constitué par les puissantes assises crétacées reposant directement sur les roches primaires. La série crétacée est complètement représentée par des couches dont l'âge va décroissant du Nord-Est vers le Sud-Ouest. « Les sédiments du Cénomanien et du Turonien inférieur affleurent dans la zone Nord-Est du Cambrésis où ils recouvrent le socle primaire situé à faible profondeur. Puis, ce sont les sédiments du Turonien moyen et inférieur qui apparaissent dans les affleurements, et enfin, dans la zone Sud-Ouest, ils sont entièrement masqués par les dépôts du Sénonien inférieur qui reste seul visible ».

M. Dollé suit la marche des eaux dans l'épaisseur de ces couches. Il trouve deux réseaux principaux, celui de l'assise à Micraster Leskei et celui des marnes grises à Terebratulina Gracilis, sans parler de celui qui existe au contact des terrains primaires. Dans chacun de ces réseaux, les eaux circulent, tantôt dissolvant les parois de leurs conduits, tantôt, au contraire, sous d'autres conditions de pression abandonnant le carbonate de chaux qu'elles tiennent en dissolution sous forme de dépôt cristallin de calcite. On se fait difficilement une idée de l'importance de ces actions chimiques à la faveur desquelles la texture même des roches du sous-sol se transforme sans trêve. Il n'est pourtant pas tout à fait impossible d'en donner une évaluation numérique ; « Le débit des eaux moyennes des réseaux aquifères de l'assise à Micraster Leskei qui affleurent depuis Honnecourt jusqu'à Marcoing, s'élève à 55.000 m³ par 24 heures. Comme la teneur moyenne en chaux par litre

d'eau de l'assise à Micraster Leskei s'établit à 0 gr. 120, on voit que chaque jour les eaux souterraines de cette assise enlèvent à la roche encaissante 6.600 kg de chaux (CaO) et par année 2.409.000 kg. de chaux, soit 4.301.786 kg. de Co^3Ca, ce qui représente un tunnel de section carrée de 2^m de côté et de 672^m de long. Ces chiffres, pour une faible surface, donnent une idée de l'importance des dissolutions chimiques opérées par les eaux souterraines ; il faut y joindre encore les actions mécaniques qui jouent aussi un rôle considérable mais moins important que les premières ».

Ces actions se produisent à tous les niveaux du crétacé. Elles sont particulièrement intéressantes dans les vallées creusées dans la craie sénonienne. Cette craie blanche où les vides sont nombreux se trouve au fond des vallées marécageuses sous l'argile et sous la tourbe. Elle est toujours gorgée d'eau, littéralement. Cette eau alimente les sources qui se trouvent à l'aval ; mais les dissolutions chimiques qu'elle provoque sur son parcours finissent par amener un notable affaissement de l'argile et de la tourbe. Ces actions souterraines se traduisent donc en définitive par une modification de la surface — et nous ne disons rien ici des « bétoires » de la craie. — « Les alluvions qui occupent des vallées s'enfoncent au fur et à mesure que le support se dissout et de nouvelles formations récentes viennent se superposer à celles qui s'étaient précédemment formées. Des avalasses de limons de ruissellement viennent, lors des grandes pluies ou des violents orages, déposer du limon sur la tourbe et compliquer ainsi la série des dépôts quatenaires des vallées marécageuses creusées dans le Sénonien ».

On ne suivra pas M. Dollé dans l'analyse des divers réseaux formés à la faveur des fissures des différents étages crétacés. Le fait est que l'eau est partout dans la masse. Mais elle est plus ou moins abondante selon les points. Et son abondance est en dernière analyse réglée par les conditions tectoniques. Il y a déjà trente-cinq ans que Cayeux publiait ses observations relatives aux ondulations de la feuille de Cambrai et aux rapports de la structure ondulée avec le système hydrographique de cette carte. Mais les développements s'étaient fait attendre. Le trait capital de cette tectonique, comme nous pouvons nous la figurer, est fourni par des ondulations dont l'axe est Nord Ouest-Sud Est et qui, dans la région de Solesmes, passent à des plis failles et à des failles. Il semble que M. Dollé trouve, dans quelques districts, une certaine relation entre cette structure souterraine et les accidents de la surface (p. 193 au bas, rapport du cours de l'Escaut et de deux courts synclinaux de la surface de la craie à Micraster Leskei). Il écrit pourtant, à la page 292 : « La région de Cambrai n'a pas une structure aussi simple en profondeur que celle de sa surface ; des ondulations, des plissements et d'autres mouvements impriment au sous-sol une allure particulière que la surface topographique traduit souvent de façon incomplète ou insuffisante ». Et la phrase suivante est encore bien plus affirmative. « Les ondulations de la surface de l'assise à Micraster Leskei dans la région Sud de Cambrai ne

sont pas celles de la surface du sol ; elles ne coïncident pas ». Peut-être l'avenir permettra-t-il à M. Dollé de continuer ses travaux sur les rapports de la topographie superficielle et des topographies souterraines ; il reste encore quelque flottement dans l'expression de sa doctrine. Mais je ne veux pas insister sur cette critique. Elle montrera seulement à l'auteur avec quel soin et avec quel intérêt son livre a été dépouillé. Et nous ne retiendrons que la précision nouvelle apportée dans la connaissance des plissements de la craie et du réseau des cassures orthogonales qui vient compliquer la circulation des eaux souterraines. Cette connaissance permet, ainsi qu'il le dit fort bien, de situer de façon précise, les forages ou les captages qui ont besoin d'un volume d'eau important.

La surface piézométrique connaît, comme on le pense bien, des oscillations assez fortes ; elle est sous la dépendance du régime météorologique de l'année et aussi des exigences de l'industrie. Elle s'était relevée de 5 à 6^{m} entre 1914 et 1918 à cause de l'arrêt des sucreries qui sont de grandes consommatrices d'eau. Mais les années sèches qui ont suivi 1919 et la reprise de l'industrie ont provoqué un abaissement qui se poursuivait encore en 1922.

Il reste enfin à donner une idée du résultat obtenu dans l'étude des propriétés physiques et chimiques des roches. Il suffira pour cela de reprendre littéralement les conclusions des différents paragraphes. La densité des roches est d'autant plus faible que la teneur en carbonate de chaux est plus élevée et d'autant plus forte que la composition chimique est plus complexe. Les densités les plus élevées se rencontrent dans celles où les éléments détritiques sont abondants, où les minéraux accessoires quartz, glanconie, phosphate de chaux dominent, enfin dans celles où les organismes sont le mieux représentés. Contrairement à d'autres résultats, M. Dollé a établi que, pour les roches du Turonien supérieur, porosité et perméabilité varient ensemble, et toutes deux dans le même sens que la densité. Le Sénonien n'obéit pas aux mêmes lois que le Turonien non plus que les marnes à Terebratulina Gracilis. Cela tient évidemment à la texture de la roche et à l'importance plus ou moins grande des phénomènes de capillarité qu'elle entraîne.

La présence des éléments détritiques et des foraminifères entraîne des porosités élevées ainsi qu'une capacité d'absorption plus considérable. Et ce passage résume, si je ne me trompe, les résultats les plus intéressants des analyses de M. Dollé.

« Les craies du Sénonien inférieur se comportent comme des roches douées d'une porosité élevée, mais qui, par capillarité retiennent l'eau qui les imbibe et s'opposent à sa circulation à travers leur masse, même sous pression. Elles sont peu perméables et même imperméables lorsqu'elles sont saturées d'eau.

» Les craies de l'assise à Micraster Leskei possèdent une haute porosité ; ce sont elles aussi qui se laissent traverser le plus facilement, leur caractère détritique favorise la percolation. Elles sont imperméables.

» La meule ou la craie dure du sommet du Turonien est imperméable.

» Les craies de la base de l'assise à Micraster Leskei et du sommet des marnes à Terebratulina Gracilis, caractérisées par la prédominance du ciment, n'admettent qu'une très faible percolation. Elles sont peu perméables ou imperméables ».

Et ces seuls énoncés présentent, pour le géographe attentif aux conditions de la circulation des eaux souterraines, un intérêt considérable.

La structure profonde du sol artésien. — L'analyse que nous avons faite du livre de M. Dollé nous amène naturellement à mentionner une importante communication de M. A. Briquet au Congrès Géologique International, tenu en Belgique en 1922 [1] et dont le texte vient d'être distribué. C'est le commentaire d'une carte tectonique de l'Artois et des régions voisines. On sait, par d'autres exemples, quel intérêt présente l'étude de la surface d'une couche bien choisie. Il y a là une méthode d'analyse extrêmement délicate et bien fructueuse. M. Briquet en expose ainsi le principe : « On peut admettre qu'une strate déterminée s'est déposée sur une surface à peu près horizontale ; dès lors, les courbes de niveau de la carte se trouvent exprimer les déformations subies depuis l'époque correspondante du crétacé supérieur par une surface horizontale de l'écorce terrestre ». L'argile à arborisations vertes du Turonien a été choisie comme horizon repère parce qu'elle est reconnaissable aisément sur presque toute l'étendue de la région. Quant aux détails techniques de l'établissement des altitudes de cette surface nous ne pouvons les exposer ici ; il y en a de particulièrement intéressants comme la détermination indirecte par des considérations morphologiques. Mais ceci est l'affaire des spécialistes. On accordera à M. Briquet — au moins — le mérite qu'il réclame modestement : d'avoir produit un essai qui marque un progrès sur les essais antérieurs.

Laissant de côté les mouvements antérieurs — et admettant que l'argile à arborisations vertes s'est déposée sur une surface presque horizontale, hypothèse indispensable — M. A. Briquet recherche l'âge des déformations qui ont affecté la surface de sa couche témoin depuis son dépôt. Il semble y en avoir eu plusieurs d'inégale importance. Mais celles qui comptent vraiment doivent être attribuées à la fin du Miocène et, par conséquent, être regardées comme contemporaines des grands mouvements alpins. Elles ont réalisé un plissement de la surface qui apparaît comme affectée d'ondulations dissymétriques. Le caractère fondamental de ce système d'ondulations est de revêtir une disposition quadrillée. Les axes principaux de plissement dirigés du Sud-Est au Nord-Ouest sont coupés par des ondulations transversales moins

---

(1) A. Briquet. — Carte tectonique de l'Artois et des régions voisines. Congrès Géol. Int., XIIIe session, Belgique, 1922. Extr. du C. R, paru à Liège, 1923, p. 387-422, 5 fig., 1 carte.

facilement reconnaissables. L'effort qui a donné naissance à ce plissement s'est d'abord manifesté dans l'épaisseur de la craie par la production du réseau des diaclases. Ce réseau se décompose en deux directions orthogonales, exactement comme le plissement.

« Ainsi se produit finalement, pour s'en tenir au stade d'évolution réalisé en Artois, une disposition générale en dômes allongés laissant entre eux des dépressions en forme de cuvettes oblongues, dômes et cuvettes dont l'axe se trouve parfois rejeté latéralement où qui se terminent assez brusquement suivant des lignes transversales. C'est ce que montre la carte »,

Les dislocations tectoniques atteignent leur maximum d'intensité dans l'axe de l'Artois, qui correspond à une aire anticlinale de caractère assez complexe.

Allant plus loin encore, M. A. Briquet a tenté par un artifice ingénieux de reconstituer les traits de la tectonique antérieure au crétacé. Contrairement à ce qu'avait pensé Marcel Bertrand, les accidents dans le Boulonnais ne se superposent pas, mais ils ont une même direction générale N.-O. - S.-E. Les rapports de la tectonique pré-crétacée et de la tectonique post-crétacée seraient les mêmes dans le bassin houiller. La direction générale est encore, semble-t-il, celle d'une époque plus ancienne, dont les accidents ont revêtu une ampleur incomparablement plus grande, celle de l'époque hercyrienne.

Pour intéressantes que soient ces considérations, elles ne retiennent pas le géographe au même titre que les rapports de la tectonique et de la morphologie actuelle. Or les deux types de relief que distingue M. Briquet, les plateaux et les fosses, sont en rapport intime avec la tectonique.

La surface du plateau, dans son ensemble, reflète « par ses ondulations, des ondulations qui affectent la surface de la craie elle-même ». Il est facile de constater la coïncidence entre la faille de Ruitz, par exemple, et une dénivellation importante. Dans les fosses d'érosion, l'accord avec la tectonique se manifeste par l'inversion du relief. Elles coïncident, en effet, avec les districts où le glissement avait amené le crétacé supérieur à une altitude plus forte qu'ailleurs. (Boulonnais, fosse de Licques, fosse d'Herly, fosse de Pernes, fosse de Boisbecques, vallée anticlinale de l'Aa). M. Briquet a étudié avec un soin particulier la fosse du Boulonnais pour montrer l'accord entre les détails mêmes de la forme et la structure profonde.

On a souvent insisté sur le parallélisme des vallées qui aboutissent à la Manche, et il est assez courant de l'attribuer à l'action des accidents structuraux. M. Briquet précise : « On ne peut se refuser à admettre une influence décisive de la structure tectonique sur le dessin du réseau hydrographique ; dans ses grands traits, celui-ci se montre conséquent avec la tectonique. Le réseau hydrographique semble s'être constitué sur une surface qui venait de subir l'action des mouvements tectoniques. *Pourtant, l'accord n'est pas complet* ». Et les discordances semblent exiger qu'il y ait eu quelque différence entre la surface originelle et une surface conforme à la tectonique actuelle.

Nous sommes ici devant un problème particulièrement délicat et d'un intérêt tout à fait grand pour la géographie. Assurément, nous n'hésitons point à écarter avec M. Briquet l'hypothèse d'un gauchissement de la surface primitive. Pourtant il nous semble bien difficile de faire aussi bon marché des adaptations ultérieures et *normales* du réseau hydrographique qui sont incontestables dans un certain nombre de cas. J'éprouve quelque difficulté pour ma part à réduire à rien le rôle de l'érosion régressive et des captures ; on ne s'étonnera pas qu'un géographe résiste à abandonner des explications tirées de l'évolution classique des cours d'eau. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas le lieu de rechercher si M. A. Briquet a pleinement raison de répudier ces explications. Nous ne le critiquons point, nous expliquons seulement ses points de vue qui méritent grandement, au surplus, de retenir l'attention. Il demande à une hypothèse unique, valable pour tous les cas, l'explication des discordances entre le réseau hydrographique et la tectonique. La surface sur laquelle s'est dessiné le réseau n'était pas conforme à la surface structurale du Turonien, soit qu'il s'agisse d'une surface postérieure plus ou moins déformée (pliocène), soit qu'il s'agisse d'une surface initiale contemporaine du début du plissement. Ce dernier point de vue (antécédence) paraît être celui de M. Briquet qui conclut : « Une même hypothèse doit suffire à expliquer le dessin du réseau hydrographique dans tout l'ensemble de la région. Et c'est un témoignage en faveur de l'explication ici proposée pour le Nord de la France qu'elle paraisse convenir également au réseau hydrographique jurassien, si remarquable par ses particularités ». Evidemment, évidemment, unité et simplicité sont des caractéristiques de la vérité et la diversité est marque d'erreur. Les classiques pensaient ainsi. Et cependant...

On sent bien d'ailleurs que l'hypothèse de M. A. Briquet me paraît infiniment séduisante. Elle couronne un travail dont je voudrais avoir fait sentir tout l'intérêt.

Dans la discussion qui a suivi l'exposé de la communication de M. Briquet, M. Pruvost a indiqué son accord général avec l'auteur. Et M. G. Dubois a annoncé la publication prochaine par le Service de la Carte géographique de France d'un mémoire posthume de Gosselet contenant une carte où doit être figurée l'allure du socle paléozoïque (1).

Les améliorations du port de Boulogne récentes, en cours d'exécution et projetées. — Sous ce titre, M. Auguste Pawlowski a publié dans la revue *Le Génie Civil*, du 15 mai dernier, un article intéressant que nous signalons à nos lecteurs (2). Il rappelle d'abord que le port

---

(1) Nous reviendrons sur ce mémoire publié à l'heure actuelle.

(2) A. Pawlowski. Les améliorations du port de Boulogne récentes, en cours d'exécution et projetées. *Le Génie Civil*, LXXXIV, N° 22, 3 mai 1924, p. 519-521, 9 fig. dont un plan. Voir même Revue, du même auteur, une étude t. LXXIV, N° 9, 15 mars 1919, p. 161.

de Boulogne durant la période des hostilités a révélé des capacités très supérieures à celles qu'on s'accordait à lui reconnaître, soit au point de vue de la manutention et de l'embarquement des marchandises, soit au point de vue du trafic-voyageurs. L'augmentation de son activité qui fut considérable, fut obtenue sans modifications appréciables de l'établissement, seulement au prix du perfectionnement de l'outillage. Une partie de l'outillage nouveau apporté par l'armée anglaise fut, à la fin des hostilités, rétrocédé au port de Boulogne.

Mais ces améliorations étaient encore insuffisantes. Elles se sont complétées par l'installation au bassin Loubet de quatre portiques transporteurs à charbons, susceptibles de dégager 6000 t. en 15 heures. Les travaux de la nouvelle jetée N.-E., ont été repris en même temps et leur achèvement est prévu pour 1925.

Cependant, il faut mettre Boulogne à la hauteur de son rôle de port transatlantique ; ni les fonds de 9m50 établis à l'abri de la digue du quai Carnot ne sont suffisants, ni le mouillage n'est assez protégé contre les vents du Nord-Ouest. Un projet a été élaboré pour supprimer ces inconvénients ; l présente cette particularité de pouvoir être exécuté par échelons et de ménager l'avenir.

L'objet des premiers travaux (exécution sur une longueur de 700 m. de la digue extérieure) serait de fournir l'abri au port en eau profonde. Ce projet n'a plus qu'à être ratifié par le Parlement. On pourra, dans la suite, après avoir prolongé la digue de 300 m., créer de nouvelles darses à la faveur de l'immense surface d'eau ainsi protégée. En attendant on transformera la gare maritime avec élargissement de l'éperon où seront accostés et d'où devront partir les bateaux faisant le service d'Angleterre. Le stockage et l'évacuation des marchandises seront assurés par l'amélioration du faisceau des voies ferrées.

Enfin Boulogne songe à se donner l'équipement que comporte sa situation présente de premier port de pêche français, suivant ainsi l'exemple de Lorient et de la Rochelle. A cet effet on a prévu l'aménagement et l'utilisation de l'arrière port après approfondissement.

Nous nous sommes bornés à résumer ici les indications essentielles de la note de M. Pawlowski : on trouvera des détails techniques complémentaires dans son article très nourri.

II. — LES LIVRES

Atlas d'Algérie et de Tunisie. — Le Service cartographique de l'Algérie vient de publier le deuxième fascicule de l'Atlas d'Algérie et de Tunisie, par MM. Augustin Bernard et De Flotte-Roquevaire (1). Ce

(1) Voir Bullet'n pour le compte rendu du 1er fascicule.

second fascicule constitué par une carte hypsométrique au 1 : 1.500.000 ne déçoit pas les espérances qu'avait fait naître le premier, consacré à la carte géologique.

Cette carte fait le plus grand honneur par son exécution aux Services cartographiques algériens. Les auteurs, dans le bref et substantiel commentaire qu'ils y ont joint, n'ont point manqué de rappeler les travaux du Service géographique de l'Armée dans l'Afrique du Nord : c'est grâce à eux que l'exécution d'une telle planche a été possible. En vérité nous avons quelque sujet d'envier notre colonie lorsque nous pensons à la carte au 1 : 50.000 dérivée des levés au 1 : 40.000 qui couvrent le Tell et quelques régions du Sud.

Comme la Métropole, elle a sa carte au 1 : 200.000 qui couvre aujourd'hui la plus grande partie de son territoire. MM. A. Bernard et de Flotte-Roquevaire, commentant le carton d'assemblage des feuilles topographiques du S. G. A. joint à leur notice, ont bien raison d'écrire : « La cartographie de l'Algérie et de la Tunisie est fort avancée et nous possédons pour une partie au moins de ces pays des cartes à plus grande échelle que celles mêmes dont nous disposons pour la France ». Les documents algériens et tunisiens sont aujourd'hui complétés par les documents marocains ; ceux-ci n'ont pas sans doute le même caractère définitif. Mais, bien du chemin a été parcouru depuis l'époque où M. A. Bernard, dans une étude qui a conservé toute sa saveur, présentait au public français les confins algéro-marocains. J'ai admiré comme il convient le caractère expressif des reliefs du Sud-Oranais (environs d'Aïn-Sefra) et celui des Beni-Snassen de la Basse-Moulouya.

Il ne saurait être question ici de résumer la notice très condensée qui accompagne la carte. Les auteurs y ont donné une vue d'ensemble du relief algérien et caractérisé le modelé. Je me bornerai à quelques remarques. D'abord, on sent bien fortement, et si je puis dire au premier coup d'œil, combien cette expression, demeurée longtemps classique, de *hauts plateaux,* corespondait peu à une réalité. — On sait qu'aujourd'hui les géographes l'ont abandonnée. Ils parlent de région de Steppes pour désigner les vastes étendues comprises entre l'atlas Saharien et les bandes successives de l'atlas Saharien.

N'est-il pas très frappant qu'on ait introduit dans une nomenclature morphologique ou orographique une expression qui appartient proprement à la nomenclature climatique ou mieux phytogéographique ? C'est qu'en fait il est impossible de caractériser par une expression convenable tous ces pays steppiques d'un bout à l'autre de l'Algérie. L'expression de haut plateau s'applique encore aux hautes terres de l'Oranie avec assez d'exactitude. Elle n'est point contredite par la physionomie de ces hautes cuvettes sans écoulement vers la mer et les géologues nous ont accoutumés à les considérer comme des masses individualisées jouant le rôle de môle de résistance. C'est exactement ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de la Meseta oranaise.

Encore est-il bon de remarquer que les efforts de plissement s'y traduisent par l'existence de courts rameaux montagneux qui dessinent des filaments vermiformes à la surface du plateau. Mais, dans le département d'Alger, à la place des hautes terres de l'Oranie, on trouve une dépression inférieure à 400 mètres dont le fond même est au-dessous de 200 mètres : le Hodna. Où sont ici les hauts plateaux ? Ils se retrouvent à la rigueur dans la province de Constantine ; mais séparés du Hodna par une série de chaînes parallèles qui se relaient en coulisses. Voilà donc une notion qui doit disparaître de la nomenclature comme elle est aujourd'hui disparue de la science.

Un trait, en revanche, apparaît sur cette carte avec une netteté singulière : c'est cet accident de direction méridienne dont la cuvette du Hodna n'est justement qu'une partie. Il suffit de suivre le tracé du troisième méridien Il est jalonné par l'enfoncement du golfe de Bougie, par le Hodna, puis accompagné, à moins de 20 kilomètres, dans l'Ouest, par un rebord de plateau remarquablement uniforme, le rebord du plateau du Mzab, tandis qu'à 30 kilomètres dans l'Est, le thalweg incertain de l'Igharghar se dirige vers le Chott Melghir. Aucune carte, à ma connaissance, ne marque avec plus de netteté cette ligne de relief dont la direction est presque perpendiculaire à celle des plissements tertiaires de l'Atlas et se trouve sans doute en relation avec des manifestations bien plus anciennes des forces orogéniques. E. F. Gautier a écrit sur ce sujet quelques pages d'un bien grand intérêt.

Mais cette carte hypsométrique, à cause de son échelle et de l'équidistance qu'elle comporte (200 mètres), si elle donne une idée générale des lignes du relief, était naturellement impuissante à donner une impression juste du modelé. Et si le modelé des terres méditerranéennes de l'Afrique du Nord n'a rien qui surprenne l'œil de l'observateur familiarisé avec nos collines et nos montagnes méditerranéennes, il n'en est pas de même du modelé des régions steppiques et surtout des régions subdésertiques ou désertiques. L'action des eaux courantes le cède, en effet, ici à l'action éolienne. L'enlèvement de toutes les particules prises par le vent, la déflation, comme disent les géographes, nettoie constamment la roche nue et révèle la structure qui devient visible, d'autant plus que la végétation se réduit souvent à des buissons rabougris — quand elle existe. Pendant ce temps des débris de toute taille s'accumulent au pied des versants. Les reliefs surgissent comme des îles à la surface des plaines. Mais ces caractères ne sont apparents que sur des levés à grande échelle. Aussi les auteurs ont-ils joint à leur notice un certain nombre de levés du S. G. A. dans le Sud algéro-tunisien, levés en courbes à l'équidistance de 50 mètres. Ils les ont réduits à l'échelle de 1 : 400.000 ; ainsi sont représentées les formes du terrain dans la région de Aïn-Mahdi, de Bou-Taleb et de Metlaoui. Ce dernier carton est particulièrement saisissant avec ses cuvettes anticlinales provenant d'une inversion du relief et ses grands cônes d'épandage. « D'une manière générale, le

caractère insulaire des reliefs et la raideur des pentes sont caractéristiques des régions de la Berbérie situées en dehors du Tell. Les montagnes isolées et les massifs sont à demi ensevelis sous les décombres et émergent brusquement de la plaine avec des formes paradoxales. L'absence de fleuve permanent et de tapis végétal continu sont les principales causes de cet état de choses, qui donne à la Berbérie méridionale une physionomie si spéciale, très différente de celle des pays mieux arrosés qui bordent la Méditerranée ».

Nous ne manquerons pas de signaler à nos lecteurs les fascicules suivants de l'Atlas, dès qu'ils paraîtront.

Le Sommet des Pyrénées, par Henri Beraldi (1). — Les lecteurs du Bulletin se rappellent que nous leur avons présenté, l'an dernier, le premier volume de cette histoire, attachante en vérité comme un roman. En voici une seconde partie sous le titre de Tuquerouye. C'est le nom du port au sommet duquel, par deux fois en 1797, Ramond s'est arrêté dans sa marche au Mont-Perdu — et dans de telles conditions qu'on pourra croire encore en 1801 qu'il a renoncé à la conquête de la cime maîtresse. Mais ces deux voyages à Tuquerouye ont eu sur les idées touchant la géologie pyrénéenne une telle influence que c'est avec bien de la justice que M. Beraldi fait tourner autour d'eux toute cette période de la vie de Ramond — et aussi toute cette période du pyrénéisme. Car on peut bien dire sans exagération qu'entre 1792 et 1804 la vie de Ramond et la découverte des Pyrénées sont tout un. Le fait capital, c'est que Ramond restaure aux Pyrénées la notion d'ordre géologique, qu'il retrouve une symétrie générale dans la disposition des terrains. Et cette symétrie, c'est en somme l'hypothèse de travail indispensable pour les progrès futurs de l'orogénie — une fois qu'on l'a dégagée des ornements littéraires dont Ramond l'entoure.

Je ne referai pas ici l'histoire des idées sur la structure des Pyrénées, mais je veux insister, une fois de plus, sur la nouveauté et sur l'importance de la contribution apportée par M. Beraldi à ce sujet délicat et passionnant. Jusqu'ici, lorsqu'on parlait de l'histoire du pyrénéisme, on ne tenait compte — on ne pouvait tenir compte — que des textes imprimés, ouvrages en forme, mémoires ou articles. C'était déjà beaucoup. Les savants et, plus que les autres savants je crois, les géologues ont toujours eu l'habitude de donner beaucoup de publicité à leurs études préliminaires. D'aucuns même qui font du travail de synthèse se plaignent de cette propension à tirer plusieurs moutures du même blé : elle va s'accentuant et elle est bien gênante pour les bibliographes. Evidemment il y a les querelles de priorité ! Mais nous y reviendrons tout à l'heure.

---

(1) H. Beraldi, in-8°, 233 pages. — Le Sommet des Pyrénées. Notes d'un Bibliophile. II Tuquerouye, Paris 1924. In-8°, 233 p.

Ce qui est sûr, c'est que ces textes imprimés, les grands livres surtout, représentent un état fixé de la pensée du savant. Même éclairés par les mémoires qui les précèdent, ils donnent la théorie définitive comme un bloc majestueux. Malgré lui, l'auteur oublie ses tâtonnements, ses hésitations. Il est dupe de lui-même et de ses efforts pour aboutir à une construction logique. Qui de nous le lui reprocherait ? Au commun des hommes comme au savant, la dernière forme de la pensée s'impose comme une forme éternelle. La vérité pourtant est bien différente. Mais il n'est pas toujours aisé de reconstituer les démarches d'une pensée qui se cherche. Il faut des documents où le savant se livre dans l'intimité, sans souci du public, au jour le jour, pour quelques correspondants ou mieux encore pour lui-même. Pour Ramond pendant bien longtemps nous n'avons rien eu de tel. Mais j'ai déjà dit comment les choses avaient changé depuis quelques années. Nous avons maintenant des pièces manuscrites qui nous livrent sa pensée toute vive : mieux que sa correspondance avec Lapeyrouse, ses carnets personnels pour des périodes où, en somme, on ne savait rien de lui, durant lesquelles pourtant sa pensée pyrénéenne s'est formée. Voici en quels termes, M. Beraldi les décrit (p. 2 note 1) : « Carnets de 17 centimètres sur 12, couverts en velin blanc avec cordon de fermeture. Non pas notes prises pendant la marche, mais impressions rédigées au gîte, énumération méthodique des plantes récoltées, et aussi maquettes d'articles pour le livre possible. Le tout d'une écriture fatigante à lire parce très mince et très serrée mais très lisible parce que très formée : calligraphie patiente, sans trace de hâte et de nervosité qui nous montre un Ramond singulièrement calme et posé. Les carnets étaient restés, avec une quantité importante de documents, dans une maison de campagne du Puy-de-Dôme ayant appartenu à la famille Ramond. Ce considérable dossier fut retrouvé au début du XXe siècle. En 1906, M. Vernière, ancien Président de l'Académie de Clermont, fit des carnets, notamment, une analyse (qu'il nous communiqua). Le dossier devint la propriété du petit-fils de Ramond, le baron Paul Ramond, très aimable homme qui donnait des soirées de musique fort suivies (depuis il fut misanthrope), mais qui toujours se refusa à la communication, à qui que ce fût, de tout document lui appartenant sur son grand'père. Son idée, qu'on devinait, ne manquait pas de sens : pour lui Ramond existait et devait être maintenu tel qu'il s'était présenté lui-même dans ses livres, tel que le donnaient la tradition et le buste Triqueti..... Et voici qu'aujourd'hui tous les papiers que possédait sur Ramond son petit-fils, sauvés de la fatale dispersion par la promptitude et l'heureuse vigueur de Le Bondidier, sont au Musée pyrénéen de Lourdes...... ». Par le dépouillement de ces papiers, M. Beraldi a pu reconstituer l'emploi que Ramond fit de son temps durant ces années si mal connues. Étape par étape, il retraça le développement de ses idées scientifiques et le progrès de son talent. Épisode par épisode enfin, il nous raconte les démêlés de Ramond avec Lapeyrouse.

C'est une joyeuse histoire, compliquée, au demeurant, que cette rivalité de deux naturalistes, gascons tous les deux, quoique pas exactement de la même manière et tous les deux forts habiles à soigner leur réputation. Hommes de talent tous les deux au surplus, mais entre lesquels je n'hésite point ; mon choix est fait, en ce qui regarde tout au moins le talent. Reste le caractère. Ici j'ai suspendu longtemps mon jugement. On sait que les Pyrénées qui les avaient rapprochés les mirent aux prises. Picot de Lapeyrouse était déjà un grand homme, à Toulouse et même ailleurs quand le strasbourgeois Ramond vint aux Pyrénées. Mais Ramond ayant montré tout ce qu'il fallait de courtoisie et de déférence, les commencements furent cordiaux. Il restait cependant un arrière fond de rancune chez le botaniste toulousain. Après quelques années de paix, Tuquerouye les brouilla.

Jusqu'à ces derniers temps, je n'ai connu de cette histoire ténébreuse que ce qu'on peut en deviner par la lecture des textes imprimés, par les philippiques de Ramond (dans les voyages au Mont-Perdu par exemple), ou par les propos injurieux de Picot de Lapeyrouse. J'hésitais à conclure. J'avais peur d'être dupe de la verve de Ramond : il y avait des contestations relatives à des plantes où Picot de Lapeyrouse ne me paraissait pas avoir complètement tort. Et pourtant je me sentais fâcheusement impressionné par son pédantisme, son ton tranchant, sa lourdeur. Ainsi partagé j'écrivais « Il y a un procès Ramond-Lapeyrouse. Mais le moyen de savoir la vérité? ». M. Beraldi a fait mieux que d'essayer. Les pièces qu'il verse au procès sont décisives sur presque tous les points. Je dis sur presque tous parce qu'il faut bien toujours réserver quelque part au doute et laisser en suspens quelque problème, ne s'agît-il que de pointes d'épingles. Autrement à quoi servirait l'érudition? Et quelle tentation M. Beraldi aurait-il d'écrire encore des livres aussi amusants?

Mais divisons pour mieux conclure. Il y a une première question de fait, qui est capitale, et ce n'est pas une question botanique. Il est même curieux de remarquer que ce n'est pas une question botanique. Ces deux cueilleurs de plantes, qui d'ailleurs se sont querellés à propos d'espèces nouvelles, ont été divisés par un problème géologique. Là dessus, l'hésitation n'est pas possible. Picot de Lapeyrouse a tous les torts. Il décrit des choses qu'il n'a pas vues, il se trompe sur leur signification et leur nature, il cherche à frustrer le voisin de ses découvertes. Non seulement cette histoire ne fait pas honneur à sa perspicacité scientifique, mais elle jette une fâcheuse lumière sur son caractère. Il ne faudrait pas trop me presser pour me faire dire qu'il s'est conduit comme un malhonnête homme.

Il y a ensuite une question botanique. Car enfin vous jugez bien qu'il était nécessaire qu'il y en eût une. Il y en a même plusieurs. Ramond a-t-il ouvert ses herbiers à Picot de Lapeyrouse, indiqué 800 plantes à ses élèves? Là-dessus, mettons que Ramond compte un peu largement. Peut-être pas autant qu'on pourrait le croire ; il s'est incliné devant le veto que

mettait son rival à la publication d'une flore. il a montré un vif désir d'entente — j'irai jusqu'à dire de la naïveté — et peut-être dans cette journée du Pic du Midi. un peu d'ostentation. Avec cela que penser de la destruction des raretés botaniques au Pic du Midi par la « horde » de Lapeyrouse. Accusation grave, point invraisemblable après tout, mais sans preuve..... Point de réponse sur ce point. Enfin que valent les neuf plantes nouvelles décrites par Ramond en 1800 dans le Bulletin Philomathique et contestées par Picot de Lapeyrouse — ce qui fera la guerre inexpiable « Dies iræ derechef. Furor botanicus. Désormais les deux botanistes sont à couteaux tirés. Et Ramond se promet de régler son compte à Lapeyrouse » dit plaisamment M. Beraldi. En réalité, la moitié des *plantae novae* de Ramond sont valables ajoute-t-il encore. Et je dois dire que c'est précisément cet épisode de la querelle qui m'avait laissé le plus perplexe.

Maintenant concluons. Dans ce procès la cause est jugée. Elle est jugée en faveur de Ramond. On dira ce qu'on voudra de la persistance de ses rancunes ; il demeure certain que les torts les plus graves ont été du côté de son rival. Picot de Lapeyrouse ne sort pas grandi de cette affaire.

Ainsi, par touches successives, M. Beraldi nous peint la physionomie si attachante de Ramond. Le géographe qui écrit ces lignes a toute l'estime qu'il faut, pour le chef-d'œuvre de patience que représente l'établissement d'une chronologie correcte de la découverte pyrénéenne. Osera-t-il ajouter qu'il se sent un faible pour des volumes comme celui-ci où il y a quelque chose de plus que des dates bien assurées — des hommes et des passions !

III. — DIVERS

L'Industrie américaine. — Nous avons dans les Bulletins précédents donné un aperçu de l'évolution démographique et de l'activité agricole aux Etats-Unis d'après le Census de 1920. Il nous reste à extraire de cet instrument statistique quelques données relatives aux Industries.

Manufactures. — Le territoire continental des Etats-Unis en 1919 ne contenait pas moins de 290.105 établissements de caractère industriel, employant 10.812.736 individus, représentant un capital de $ 44.466.593.771 et une valeur de production de $ 62.418.078.773. On estime à plus de 28 milliards de dollars la valeur ajoutée par les transformations industrielles au produit brut. La comparaison de la dernière décade avec les décades précédentes est particulièrement instructive. Tandis que de 1914 à 1919 le nombre des établissements ne s'accroissait que de 5.2 % et celui des propriétaires de 2.5 %, celui des personnes employées s'élevait de 30.9 %, et le capital de 95 %. Fait dont la signification sociale ne saurait être exagérée. Si l'on se place au point de vue de la valeur des produits, on voit que les

grandes industries se rangent dans l'ordre suivant : abattoirs et conserves de viande, fers et aciers et ouvrages d'acier, automobiles, fonderies et machines-outils, produits en coton, meunerie, raffinage de pétrole, constructions navales, produits forestiers, construction de cars et matériel de chemin de fer, vêtements de femmes, vêtements d'hommes, cordonnerie et ouvrages de laine.

Si l'on cherche la répartition géographique des manufactures on trouve que les Etats les plus importants sont : New-York, Pennsylvania, Illinois, Ohio, Massachussetts, New-Jersey, Michigan, Californie, Indiana, Miscousin, Missouri, Connecticut, Minnesota, Texas. Et les grandes métropoles industrielles, dans l'ordre de la valeur de la production, s'ordonnent ainsi : New-York, Chicago, Philadelphie, Detroit, Cleveland, Saint-Louis, Baltimore, Buffalo, Boston, Pittsburgh, Newark, Milwaukee, Akron, Cincinnati, Minneapolis, etc.

Le rapprochement de ces listes et les constatations que nous avons faites au cours de notre analyse démographique s'opère de lui-même.

Dans l'impossibilité où l'on se trouve de reproduire et de commenter tant de chiffres et qui frappent si vivement l'imagination, on se bornera à cueillir çà et là quelques indications.

Le total des *grains* traités par les moulins ne fait pas moins de 830 millions de boisseaux dont 612 millions pour le blé seulement. La production du *sucre* a été, en 1919, de 947.387 t. (de 2000 pds) dont 721.909 pour la betterave. Quant aux *animaux sacrifiés* dans les abattoirs, leur nombre s'établit comme suit :

Bœufs	10.818.511
Veaux	4.395.675
Moutons	13.497.300
Porcs	44.520.726

chiffres d'ailleurs qui devraient être majorés, d'après une note infrapaginale.

Les manufactures de *coton* ont traité, en 1919, 2.731.404.436 pounds de coton brut dont la plus grande partie était d'origine américaine, l'importation ne se montant qu'à 118 millions de pounds et leurs produits avaient une valeur de $ 2.195 millions. Il est tout à fait intéressant ici de mettre les chiffres de 1919 en regard de ceux de 1914 et de 1909. Ils montrent le progrès formidable des Etats-Unis dans le domaine cotonnier et la manière dont ils ont développé certaines spécialités :

	1919	1914	1909
Production indigène (balles)	11.376.130	»	10.649.268
Coton brut traité (pds)	2.731.404.436	2.523.500.837	2.335.344.906
Valeur totale des produits $	2.195.565.881	701.300.933	628.391.813
Dentelles $	28.258.489	12.521.053	8.922.082

Ces chiffres demandent naturellement à être commentés avec soin à cause des variations des prix des objets manufacturés. Pour ce qui regarde la laine on est frappé de la décroissance des matières premières provenant des toisons indigènes et de l'appel de plus en plus pressant que doivent faire les fabricants américains à l'étranger.

	1919	1914	1909	1904
	—	—	—	—
Laine étrangère en milliers de pds	197.631	168.093	164.153	98.903
Laine indigène »	245.830	266.634	310.602	319.800

La loi se dégage avec évidence de ces quelques chiffres. La demande des Etats-Unis pèse de plus en plus lourdement sur le marché mondial de la laine.

Pour caractériser le progrès dans le domaine de la métallurgie nous choisirons quelques chiffres particulièrement significatifs. Ils sont donnés en milliers de tonnes (1 tonne = 2.240 pounds).

	1919	1914	1909
	—	—	—
Minerai de fer traité.........	56.865	44.326	48.353
Coke destiné à la fonte.......	34.605	26.883	31.436
Fonte (pig iron)	30.543	23.269	25.651
Aciers divers................	36.211	25.522	26.723

Plus que tout le reste, la statistique des chevaux-vapeurs employés dans les industries de transformations donne une idée de la puissance industrielle des Etats-Unis.

1919.........................	29.504.792
1914.........................	22.437.072
1909.........................	18.675.376
1904.........................	13.487.707

Mines et carrières. — Ce développement industriel repose d'abord sur l'incomparable richesse du sous-sol. Nous donnerons dans de prochains Bulletins des chiffres plus récents. Mais pour compléter le tableau que nous venons d'esquisser, il paraît utile de dire ce qu'étaient les mines et carrières des Etats-Unis en 1919. On croit discerner la même évolution vers une concentration toujours plus forte que pour les industries de transformation. Quoiqu'il en soit, l'augmentation de la force motrice employée et du capital engagé sont bien remarquables.

	1919	1909	1902	1889
	—	—	—	—
Chevaux-vapeurs (milliers)........	6.723	4.608	2.867	»
Capital engagé (millions de $)....	6.995	3.380	»	1.310

Par rang d'importance des produits voici comment se classent les différentes industries extractives : charbon, pétrole, minerai de fer, minerai de cuivre, plomb et zinc, argent et or, chaux, granit, grès, phosphates, etc. C'est naturellement la Pennsylvanie qui vient en tête avec plus du quart de la

production, puis la Virginie occidentale, l'Oklahoma, l'Illinois, la Californie, le Texas, l'Ohio, le Minnesota, le Michigan et le Kentucky. Les accroissements les plus remarquables dans la dernière décade sont ceux de l'Oklahoma et du Texas.

Si l'on essaie de localiser les différentes exploitations en 1919, on arrive aux résultats suivants. L'anthracite provient exclusivement de la Virginie. Ce même état fournit 31.7 °/₀ des charbons bitumineux, le reste provenant en première ligne de la Virginie occidentale et de l'Illinois. Le pétrole est surtout recueilli dans l'Oklahoma (22.7 °/₀), le Texas, la Pennsylvanie, la Virginie occidentale, la Pennsylvanie, le Kansas, l'Ohio et la Louisiane.

Les minerais de fer sont la spécialité du Minnesota et du Michigan (chacun 35 °/₀) et de l'Alabama. Le cuivre vient de l'Arizona et du Michigan ; le plomb et le zinc surtout de l'Oklahoma, du Missouri et de l'Idaho.

Les mines d'or se trouvent dans le Colorado, la Nevada et la Californie ; ce dernier État possède aussi la plus grande partie des placers d'or. Le résumé du Census ne donne pas les productions en quantité. Mais nous aurons l'occasion, dans un prochain Bulletin, de marquer la place des Etats-Unis dans la production mondiale — en analysant la répartition des principales mines métalliques et des gisements pétrolifères dans le monde à une date un peu plus rapprochée de nous. Disons seulement aujourd'hui que cette place est la première.

La puissance économique des Etats-Unis. — Au terme de ces notes trop brèves où nous avons seulement essayé de faire parler les statistiques, il nous a paru intéressant de rassembler les plus significatifs de ces chiffres et de les placer sous les yeux des lecteurs en un tableau unique. Une partie d'entre eux se rapportent aux années décadaires (1900, 1910, 1920) : ce sont les chiffres de la population, des superficies en culture, des terres irriguées, de la propriété agricole. Les autres concernent les fins de période quinquennale à partir de 1899.

Les progrès économiques des E.-U. dans les premières années du XXe siècle.

	1919 ou 1920	1914	1909 ou 1910	1904	1899 ou 1900
1. Population (milliers d'habitants)	105.710	»	91.972	»	75.994
2. Terres en culture (milliers d'acres)	503.073	»	478.451	»	414.498
3. Terres irriguées	19.191	»	14.433	»	»
4. Force motrice :					
Employée dans les manutentions	29.504	22.437	18.675	13.487	»
Employée dans les mines (en milliers de chev. vap.).	6.723	»	4.608	»	»
5. Total des deux rubriques précédentes	36.227	»	23.283	»	»

6. Valeur de la propriété agricole (en millions de $)........	77.924	»	40.991	»	20.439
7. Capital engagé dans les manufactures (millions de $)...	44.466	22.790	18.428	12.675	»
8. Id. dans les mines.	6.956	»	4.608	»	»
9. Total des deux rubriques précédentes)...............	51.422	»	23.036	»	»
10. Total de 6 et 9............	129.346	»	64.027	»	»
11. Valeur des produits de l'Elevage.	2.667	»	1.177	»	»
12. Valeur des récoltes.........	14.755	»	5.231	»	»
13. Valeur totale des produits agricoles	17.422	»	6.409	»	»
14. Valeur de la production manufact. (valeur ajoutée).....	25.041	9.878	8.529	6.293	»
15. Valeur de la production minière	3.158	»	1.238	»	»
16. Total des trois rubriques précédentes.............	45.622	»	16.177	»	»

On n'ignore pas quelles précautions s'imposent dans l'interprétation de ces données : la valeur des signes monétaires a singulièrement changé, même dans des pays où l'étalon d'or est autre chose qu'un mythe. Peut-être cependant ces changements n'expliquent-ils pas tout. Il y a un certain nombre de faits d'une terrible éloquence.

Dans les vingt premières années du XXe siècle, la population des États-Unis a augmenté de 40 %, la superficie en culture de 25 %, le gain dû à l'irrigation de 1909 à 1919 représente 5 millions d'acres.

En dix ans, la force motrice employée par l'industrie (industrie extractive et industrie de transformation) s'accroît de 56 % — dans le temps même où l'Europe se bat. Si l'on fait le total de la valeur assignée aux propriétés agricoles, des capitaux investis dans les mines et carrières, de ceux investis dans les industries de transformation, on voit qu'il a exactement doublé entre 1909 et 1919 et cette augmentation formidable porte surtout sur les industries de transformation (144 %). Enfin, durant la même période, si on additionne la valeur de la production agricole, celle de la production minière, et celle qu'ajoutent aux produits bruts les industries de transformation, on voit que le total a augmenté de 181 % en dix ans (1909-1919). Même si ces chiffres n'ont pas de valeur absolue — et le Census prend soin de nous avertir que certains d'entre eux sont fort au-dessous de la réalité — ils constituent des indices précieux pour mesurer le chemin parcouru. Qui veut se faire une idée de la position des États-Unis dans les compétitions économiques mondiales, qu'il réfléchisse que l'Union représentait, en 1919, 105.710.000 habitants, qu'elle cultivait 503 millions d'acres, que toutes ses usines et ses mines utilisaient 36 millions de chevaux-vapeurs, que le capital investi dans l'industrie augmenté de la valeur de la propriété agricole se chiffrait par

bien plus de $ 129.346 millions et que, chaque année, le revenu du travail dépassait 45 milliards de dollars.

Qu'il se dise encore que ces chiffres sont insuffisants, que ces statistiques ne concernent que le territoire continental des Etats-Unis, qu'ils laissent de côté toute la fortune métallique de l'Union et tout le capital investi aux quatre coins du monde, qu'enfin ils concernent 1919, que nous sommes en 1924 et que l'activité des citoyens américains n'a point connu d'arrêt. Peut-être devant de tels chiffres, l'imagination la plus riche se sent-elle saisie de quelque vertige. Même si l'on devait supposer que les États-Unis s'acheminent vers un état de régime — et quelques indices me le font croire — il n'en reste pas moins qu'ils constituent dans la lutte pacifique entre les nations comme dans l'autre une énorme puissance.

L'Influence de la forêt sur le régime des eaux (1). — M. Paul Buffault, dont tous les géographes attentifs aux questions hydrologiques et forestières connaissent bien le nom, vient de résumer, à l'intention des lecteurs de la Revue Générale des Sciences, une intéressante étude de M. Huffel sur ce sujet délicat. On a beaucoup discuté sur la capacité rétentionnelle des humus forestiers et des opinions contradictoires ont été émises au sujet de l'efficacité de la protection apportée par le manteau forestier contre les inondations et leurs ravages. Sujet cependant toujours d'actualité. Chaque catastrophe due au débordement des rivières fait éclore une littérature dont la nouveauté et la précision scientifique ne sont pas toujours les caractères dominants. En fait pour vider le débat, il faudrait pouvoir poursuivre des observations pendant une longue période dans un bassin boisé puis observer ce qui se passe pendant une longue période après le déboisement — étant admis qu'aucune cause de changement climatique étrangère à la déforestation n'est intervenue entre deux. Il est trop évident qu'il n'y a aucune chance pour qu'une pareille expérience soit jamais faite. Il reste donc à trouver une méthode approchée et ceci n'est pas impossible. On peut comparer, à défaut de deux états successifs d'un même bassin, les deux états contemporains de deux bassins aussi semblables que possible l'un à l'autre et ne différant que par le taux de boisement. C'est ce que la Station de recherches forestières suisse vient de faire sous la direction de M. Bourgeois, puis de M. Engler dans le bassin de l'Aar. On a comparé deux petits cours d'eau, le Sperbelgraben et le Rappengräbli, tous deux dans les conglomérats miocènes, dits Nagelfluhe, semblables par leur altitude, leur topographie et leur exposition mais présentant l'un, un taux de boisement de 97 %, l'autre un taux de 35 %. M. Buffault, après M. Huffel, rapporte les résultats obtenus par les deux savants suisses. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses conclusions sans commentaire, quitte à revenir plus tard sur ce sujet.

---

(1) P. Buffault. — L'Influence de la forêt sur le régime des eaux, *R. G. des S.*, XXXV, n° 9, 15 mai 1924, 261.

« Le taux d'écoulement, c'est-à-dire le rapport entre le volume d'eau débité par les ruisseaux qui drainent les deux bassins et la quantité d'eau reçue par ces derniers est plus faible dans le bassin boisé que dans le bassin pauvre en forêts.

« D'une façon générale, *pendant les périodes de crues*, celles-ci ont moins d'intensité et le débit total des cours d'eau est moindre dans le bassin le plus boisé. Lors de la fonte des neiges, si le sol forestier n'est pas congelé ou déjà saturé d'eau par des pluies antérieures, l'eau de fusion est retenue dans le sol qui est garni d'humus, de feuilles mortes, divisé profondément par les racines des arbres et par des innombrables interstices dus à l'action des insectes et des infiniments petits. Elle y pénètre lentement et constitue une réserve souterraine précieuse pour l'alimentation des cours d'eau arrêtés.

« A la suite des pluies d'orage et des fortes averses de courte durée, la capacité rétentionnelle de la forêt apparaît également considérable. Le ruisseau qui recueille les eaux du bassin boisé a un débit maximum par seconde qui n'est que le tiers ou la moitié du débit maximum constaté dans l'émissaire du bassin pauvre en bois ; le volume d'eau total qui s'écoule du premier bassin, représente la moitié seulement du volume d'eau qui provient du second bassin. Dans les deux bassins le débit des ruisseaux augmente brusquement à la suite de l'averse, mais la hauteur maximum est atteinte plus rapidement dans le bassin peu boisé et la baisse des eaux est aussi plus rapide que dans le bassin boisé. Le ruisseau issu de ce dernier présente donc des oscillations de débit moindres et plus lentes.

« Après les périodes de sécheresse hivernales ou estivales les cours d'eau provenant des bassins de réception boisés ont un débit plus considérable et moins sujet à variations que ceux qui sortent des bassins moins riches en forêts. La forêt a donc une action régulatrice comparable à celle des lacs et des glaciers.

« Enfin, l'influence de la forêt est encore modératrice dans le cas de pluies prolongées, surtout si le sol était pauvre en eau, avant la production de la pluie. Lorsque le sol était déjà précédemment saturé d'eau, le pouvoir de rétention de la forêt devient nul : elle joue cependant un rôle qui n'est pas négligeable en empêchant les érosions qui se produisent fatalement en terrain découvert..... »

Tels sont les résultats des recherches suisses. Ils sont favorables à l'opinion le plus généralement admise sur le rôle régulateur des forêts de montagne en ce qui concerne le régime des eaux.

Les Territoires du Sud de l'Algérie, *d'après une publication officielle*. — Le Gouvernement général de l'Algérie a publié par ordre de M. Steeg un exposé de la situation des Territoires du Sud, accompagné d'une Bibliographie et d'un annexe cartographique. La première partie contient une série d'études de grande valeur dues à des

spécialistes des questions africaines : professeurs de l'Université d'Alger, comme MM. E. F. Gautier, E. Fichel, M. Larnaude, ou chefs de service comme le Commandant Duclos, M. Lasserre, M. Rozis. Il y aurait grand intérêt à analyser ces études qui, sur bien des points, précisent nos connaissances et apportent des documents nouveaux.

Mais il vaut mieux insister sur le contenu de la seconde partie consacrée à l'œuvre accomplie dans ces territoires par l'Administration sous la direction des Gouverneurs généraux depuis l'organisation des Territoires du Sud par la loi du 24 Décembre 1902, retenir, tout au moins, quelques-uns des renseignements les plus intéressants.

Chemins de fer. — En 1902, il n'existait que 318 km de voie ferrée entre le Kreider et Beni Ounif de Figuig. Au 31 Décembre 1921, la longueur des lignes en exploitation est de 769 km — 252 km pour la ligne Biskra-Touggourt avec l'embranchement de 60 km de la ligne Blida-Djelfa, 457 km pour la ligne Oran à Colomb-Béchar et Kenadsa.

Ainsi, Touggourt, Djelfa et Kenadsa sont les terminus du trafic par voie ferrée vers le désert — pour le moment. La plus intéressante de ces lignes est sans doute celle du Sud-Oranais. Elle a été prolongée pour permettre l'évacuation vers le littoral des produits des mines de houille de Kenadsa. On sait en effet que les prévisions des géologues n'ont point été trompées. Les dépôts de houille aujourd'hui connus ne justifient pas de démesurés espoirs. Mais ils existent et paient.

Voici les caractéristiques du trafic sur cette voie du Sud-Oranais en 1903 et en 1921 :

T.	1903	1921
	—	—
Recette kilométrique	1.754 fr.	6.018 fr.
Tonnage de la houille	1.633	10.545
— l'alfa	2.050	15.127
— des céréales	3.620	7.411

Ces chiffres justifient assurément la construction de la ligne — au moins en Afrique — si l'on pense d'autre part à son intérêt politique.

D'ailleurs, la situation financière générale met obstacle à une progression de la longueur des voies ferrées — qui est la condition essentielle du développement économique dans les territoires du Sud.

La question du transsaharien, prolongement naturel de ces lignes, ne pouvait pas ne pas être posée dans ce rapport. Quel que soit le tracé adopté il s'agit toujours de 2.300 km à construire, et d'une dépense d'un milliard deux cents millions (évaluation de 1921). Le rapport conclut avec discrétion : « Une telle épreuve ne saurait être prise en charge ni par les territoires du Sud ni par l'Algérie. L'œuvre du transsaharien est d'ailleurs d'ordre national. C'est au Gouvernement et au Parlement qu'il appartient d'en poursuivre l'étude et d'en hâter la réalisation au moment qu'ils jugeront convenable... »

Mais ce qui retient l'attention c'est le développement du réseau des pistes

automobiles, dont la création a commencé en 1914. L'automobile est un instrument de circulation extrêmement précieux dans ces régions. Elle apporte au problème des relations une solution nouvelle ; on peut dire à tout le moins qu'elle permet d'attendre sans dommage la construction des voies ferrées.

Hydraulique agricole. — La recherche des eaux et leur aménagement sont les soins les plus pressants de l'Administration à la lisière du désert, puisque l'eau est la condition essentielle de la vie. Travaux de surface, comme le barrage de Foum-el-Khersa sur l'Oued-el-Abiod. celui d'El Fah sur l'Oued Nezi, celui de Foum-el-Kheneg près de Colomb. captages, construction de citernes et d'abreuvoirs, modification des foggaras, c'est tout un ensemble de travaux délicats. sans lesques les eaux du désert se perdraient sans profit. L'Administration a créé aussi dans la région de l'Oued Rir et des Ziban où se trouve la grande majorité des forages artésiens, une station hydrologique chargée des études et de la centralisation de toutes les données relatives à l'hydrologie saharienne.

La sécheresse et les crises économiques. — Tous les efforts ne peuvent, il faut bien le dire. qu'atténuer la précarité de la vie dans ces régions. La sécheresse suspend sur elles une terrible menace. Le rapport sur la vie économique de la population indigène européenne de 1902 à 1922 contient un tableau saisissant, malgré son ton très impersonnel, des effets des sécheresses répétées. Elles provoquent des misères sans nom que l'Administration soulage avec une admirable ingéniosité — et des moyens limités.

En 1920. la grande tribu nomadisante des Larbaa a perdu les deux tiers de son cheptel. Nomades et sédentaires subissent au même degré les effets des variations climatiques. « Que la saison d'été ait été chaude, que le troupeau ait pâti de manque d'eau et d'herbe, que la sécheresse généralisée ait, d'autre part, compromis la récolte des produits de la terre ; voilà toute une population plongée dans la misère car nos sujets indigènes sont loin de posséder les qualités de prévoyance des races européennes » Œuvre d'assistance, œuvre de conseil. œuvre de tutelle ; ce caractère très particulier de la tâche que nous poursuivons dans les territoires du Sud légitimerait déjà leur organisation autonome — en dehors des raisons purement administratives et financières qui ont inspiré les auteurs de la loi de 1902.

Max. SORRE.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL, *Gérant*
MAXIMILIEN SORRE.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT
PAUL THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel.

1924 OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE N° 4

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Assemblée générale du 30 Décembre 1924

Présidence de M. AUGUSTE CREPY, Président

La séance est ouverte à 20 heures 30 sous la présidence de M. Auguste Crepy, Président.

Prennent place au bureau : MM. Scrive-Loyer, Max-Sorre, Leman, Le Fort, Fiévet, Lirondelle.

Excusés : MM. Godin, Délepine, A. Schotsmans.

M. le Président donne sur les travaux de l'année les indications suivantes :

Adhésions nouvelles. — Depuis notre dernière Assemblée générale, nous avons eu le plaisir d'enregistrer 249 Sociétaires nouveaux, dont 41 Membres Protecteurs et un Membre Fondateur.

Distinctions. — MM. Eugène Motte et Paul Labbé, ancien Secrétaire Général de la Société de Géographie Commerciale de Paris, actuellement Secrétaire Général de l'Alliance Française, Membre d'Honneur de notre Société, ont été promus Commandeurs de la Légion d'Honneur.

M. le Docteur Gaudier a été promu Officier et MM. Decramer, Bulté et Édouard Verley nommés Chevaliers de la Légion d'Honneur.

M. Charles Barrois a été fait Docteur *Honoris Causa* de l'Université de Liége.

M. Quembre, Ingénieur des Travaux Publics de l'État, a été nommé Officier d'Académie.

MM. Coppin, Mourcou et Benjamin Bernard ont reçu la Médaille d'Or de la Prévoyance Sociale ; MM. le Commandant Dubus et Étienne Piat, la Médaille de Bronze.

M. Ernest Bonduel a été promu Commandeur et MM. G. Herlin, F. Flipo, L. Dassonville, H. Scalabre, H. Duprez, Docteur Camelot, nommés Chevaliers de Saint Grégoire-le-Grand.

M. Beltette, Professeur au Lycée de Tourcoing, a été nommé Officier de l'Aigle Blanc de Pologne.

M. l'Abbé Leman a été nommé Chanoine de la Cathédrale de Lille et M. l'Abbé Pirot, de la Cathédrale de Bourges.

Nécrologie. — Nous avons eu le regret d'enregistrer la mort de :

5373. MM. le Prince Roland Bonaparte, le grand bienfaiteur de la géographie, Membre d'Honneur de notre Société. (Voir page 77).
1902. le Docteur Carton, le grand apôtre des ruines de l'Afrique du Nord, un de nos conférenciers aimés, Membre Correspondant de notre Société.
6430. MM. Vandenbogaerde, à Lille.
3168. Vaillant-Deschins, à Lille.
3599. Storme, à Gondecourt.
5566. L. Desbonnets, à Canteleu-Lille.
6223. L. Motte-Van Ham, à Tourcoing.
1812. A. Calonne, à La Madeleine.
1923. A. Lepez, à Lille.
1090. D. Mallet, à Lille.
2776. E. Bernard, à Lille.
4955. Pruvost, à Lille.
2650. V. Basselart, à Hellemmes-lez-Lille
3229. Lavaurs, à Paris.
4073. Stien, à Lille.
4603. Delattre, à Lille.
5126. Dooghe-Delobel, à Canteleu-Lambersart.
5939. J. Couturier, à Lille.
5030. Mmes Devos-Pennequin. à Lille.
3347. Pennequin, à Lille.
765. Rigot-Lefebvre, à Lille.
3673. Piat Clarisse, à Lille.
6144. Mlles Robin, à Lille.
5535. Denhez, à Lille.

Conférences. — Depuis le début de notre saison d'hiver, nous avons eu le plaisir d'entendre les conférenciers suivants (1) :

12 Octobre. — M. Cournarie. — *Le Cameroun.*

26 Octobre. — M. L. Berthaut. — *L'Œuvre de la France au Maroc.*

13 Novembre. — M. l'Abbé Chambon. — *Le Japon et les tremblements de terre en 1923.*

---

(1) Pour les conférences de la première partie de l'année 1924, se reporter aux pages 8 et 79.

16 Novembre. — M. H. Morand. — *Quelques jours à Rome au Printemps dernier*

20 Novembre. — M. J. Colin. — *Les dernières fouilles de Pompéï.*

27 Novembre. — M. Santo-Semo. — *La Mésopotamie — Chaldée, Assyrie, Golfe Persique — Son passé, son présent, son avenir.*

30 Novembre. — M. Ouvrard. — *Le Dauphiné.*

11 Décembre. — M. A. Depréaux. — *Le Costume Militaire en France et son évolution du XVIIe siècle à nos jours.*

14 Décembre. — M. A. Buyssens. — *La Suisse.*

18 Décembre. — M. V. Brandicourt. — *La Flore et la Faune de la Cathédrale d'Amiens.*

30 Novembre. — M. M. Sorre. — *Vers l'Everest.*

Excursions :

8 Mai. — Visite des Établissements Cocard, à Lille. — Fonderie de cuivre et de bronze. — Organisateur : M. Meyer ; 26 personnes.

15 Mai. — Lille Délivrance. — Organisateur : M. A. Schotsmans ; 75 personnes.

10 Juin. — Première visite de la Savonnerie Lever, à Haubourdin. — Organisateur : M. de Jaegher ; 33 personnes.

24 Juin. — Saint-Omer. — Organisateur : M. Renouard ; 16 personnes.

3 Juillet. — Visite des Ateliers d'Hellemmes. — Organisateur : M. Renouard ; 31 personnes.

10 Juillet. — Deuxième visite de la Savonnerie Lever, à Haubourdin ; 36 personnes.

27 Août-10 Septembre. — Le Jura. — Organisateur : M. le Chanoine Leman ; 12 personnes.

11 Septembre. — Musée d'Art appliqué à l'Industrie (Chambre de Commerce de Tourcoing). — Organisateur : M. le Chanoine Leman ; 15 personnes.

Concours. — Prix Ernest Nicolle. — Le lauréat pour cette année a été M. Marcel Delecroix, qui a effectué un voyage à Londres.

Prix Paul Crepy. — Le lauréat pour cette année a été M. Gustave Macaux, qui a effectué un voyage dans le Jura.

Concours de Géographie Commerciale. — Ce concours, réservé aux employés et employées de commerce, aura lieu le Dimanche 7 Juin 1925, à 8 heures.

Congrès. — Le 58e Congrès des Sociétés Savantes s'ouvrira à la Sorbonne, le Mardi 14 Avril 1925, à 2 heures.

Nous rappelons que le Congrès International de Géographie de 1925 tiendra ses assises au Caire, du 2 au 12 Avril 1925. Les sociétaires trouveront, au Secrétariat, quelques renseignements concernant ce Congrès.

Bibliothèque. — Dons de M. Darras. — Le Pérou Contemporain (Études Sociales). — Voyages pittoresques en Asie et en Afrique. — De M. Paul Berret : Le Dauphiné. — De M. Duraffour : Rapport général sur les travaux du cadastre et d'améliorations foncières en 1923, accompagné d'une note sur les réformes foncières poursuivies par les États de Syrie, ainsi que d'une carte au $^1/_{50000}$^e de la région de Damas et

de la vallée de l'Oronte. — Du Capitaine Mesnier : Monographie du Territoire d'Aïn-Sefra.

ABONNEMENTS. — France-Amérique.
France-États-Unis
France-Canada.
Revue d'Histoire des Missions.

ACHATS. — Général Lebas. — Places Fortes et Forteresses.
C.-G. Bruce. — Assaut du Mont Everest.
Lafond. — Amérique du Sud.
Ossendowski. — Bêtes, Hommes et Dieux.
Brutails. — Pour comprendre les Monuments de la France.
José Germain. — Nouveau Monde (Maroc-Algérie-Tunisie).
Hourticq. — De Québec à Vancouver.
Lefebvre. — Les Paysans du Nord pendant la Révolution Française.
Vallaux. — Les Sciences Géographiques.

M. le Président rappelle une fois de plus que, d'après les statuts, les convocations s'adressent aux Sociétaires seuls et que si, par tolérance, on laisse passer une ou deux personnes, il serait convenable de ne pas dépasser ce nombre. M. le Président prie aussi les Sociétaires de ne pas retenir de places pour d'autres, le libre choix des places devant être réservé aux premiers arrivés.

Ensuite M. le Président s'excuse d'avoir si longtemps retenu l'attention de l'auditoire pour lui donner le résumé de la vie de la Société et il s'empresse de céder la parole à notre sympathique Secrétaire Général, M. Sorre, dont tous connaissent l'érudition et qui va nous décrire les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans la conquête du Mont Everest (1).

Élections. — Après avoir remercié M. Sorre de sa causerie, M. le Président annonce qu'il va être procédé à l'élection de 10 membres du Comité d'Études pour les années 1925-26-27.

L'un des membres sortants n'ayant pas sollicité le renouvellement de son mandat, M. le Président propose aux suffrages des votants la candidature de M. Pierre Deffontaine, Agrégé d'Histoire et de Géographie, Professeur de Géographie aux Facultés Catholiques.

Les membres sortants : MM. Ernest Bonduel, Pierre Decroix, Félix Fiévet-Maquet, O.-L. Godin, André Lirondelle, MM. René Paillot, Xavier Renouard, Auguste Schotsmans, Maurice Tieffry,

sont réélus.

M. Pierre Deffontaine est élu.

La séance est levée à 10 heures 30.

(1) Voir ci-après la conférence de M. Sorre.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS PAR LE COMITÉ D'ÉTUDES

LILLE

Nos d'inscription. MM.

6587. Jourdain, Gaston, 46, rue du Docteur Legay, La Madeleine.
6588. Hilst, Eugène, Château de la Jumelle (près Aire-sur-la-Lys).
6589. de Schepper, Albert, 99, rue des Stations.
6590. Tonnoir, Louis, 16, rue Gustave-Joncquez.
6591. Dubrunfaut, Marie-Louise, 268, rue du Faubourg-de-Roubaix.
6592. Basselart, Léon, 10, rue Colbert.
6593. Fruchart, Emile, 77, rue de la Monnaie.
6594. Fruchart, Louis, 30, rue de Paris, La Madeleine.
6595. Nick, Henri, 61, rue de Bouvines.
6596. Coesnon, Charles, 118, rue Brûle-Maison.
6597. Wauquier, Madeleine, 16, boulevard Bigo-Danel.
6598*. Durœulx, Jeanne, 25, rue de Douai.
6599. Boulinguier, Georges, 12, rue Hovelacque.
6605. Dansette-Thiriez, 3, rue Delezenne.
6610. Terrier, Mme, 69 *bis*, rue Boucher-de-Perthes.
6671*. Oger, Mathurin, 166, rue Pierre-Legrand.
6672. Vanoye, Etienne, 53, boulevard Montebello.
6673. Delannoy, Alphonse, 31, rue des Poissonceaux.
6674. Vanlaer, André, 9 *bis*, parvis St-Michel.
6675. Commandant Chenu, 21, rue de Douai.
6676. Brunelle, Robert, 6, rue des Archers.
6677. Biarez, Henri, 4, square Daubenton.
6678. Chanoine Pirot, 76, rue d'Esquermes.
6682. Pointier, Anne-Marie, 108, rue des Postes.
6683. Abbé Duriez, 12, rue de Thionville.
6684. Olivier, Jean, 11, rue Lestiboudois.
6685. Chanoine Duthoit, rue Jean-Levasseur.
6686. Lepape, Elise, 97, boulevard de la Liberté.
6699. Bassez, Louis, 65, rue Mexico.
6700. Abbé Tison, 26, rue Négrier.
6701. Labbe, Charles, 15, rue Colbrant.
6702. Caudroy, Mme, 283, rue Nationale.
6703. Marceron, Franck, 15, rue de la Piquerie.
6704. Delacour, Antoine, 56 *bis*, boulevard de la Liberté.
6705. Turotte, E., 8, rue Gombert.
6707. Delemer, André, 34, rue de Voltaire.
6709. Descamps, Mlle, 2, Chemin de l'Abbaye, Loos-lez-Lille.
6710. Capitaine Bouron, 18, rue Faidherbe.

LILLE (*suite*)

Nos d'inscription. MM.

6711. Sellier, Mme, 15, avenue de Jussieu, Lambersart.
6712. Bruel, Romain, 31, rue Alexandre-Leleux.
6713. Baudeuf, Louise, 27, rue Alexandre-Leleux.
6714. Clerc, Joseph, 33, rue Daubresse-Mauviez, Mons-en-Barœul.
6716. Pruvost, 17, rue Jacquemars-Giélée.
6717. Georg, Pierre, 164, rue des Postes.
6718. Châtelet, Recteur de l'Académie, rue St-Jacques.
6719. Couturier, Antoine, 52, rue de Béthune.
6720. Scrive, Raymond, Mme, 43, rue de Lille, Lambersart.
6721. Lemay, Joseph, 287 *bis*, rue Solférino.
6758. Boniface, Jean, 27 *bis*, rue Ferrer, à Wasquehal.
6760. Watrelot-Marchand, Mme, 1, rue Pasteur, Thumesnil.
6761. Verson, Paul, 27, avenue Verdi, La Madeleine.
6762. Cambay, Georges, 7, place du Lion-d'Or.
6763. Lenne, France, Mlle, 97, rue Jeanne-d'Arc.
6767. Hovelaque, Marthe, Mlle, 26, place aux Bleuets.
6768. Dernoncourt, Louis, 115, rue Pierre-Legrand.
6769. Dubois, Charles, 233 *bis*, boulevard de la Liberté.
6770. Lieutenant Dutrou, René, 19, rue Florimond-Delemer, Mons-en-Barœul.
6771. Clève, Mme, rue de la Deûle, Haubourdin.
6772. Gesquière, 243, boulevard de la République, La Madeleine.
6773. Brisbout, Alfred, 19, rue des Augustins.

ROUBAIX

Nos d'inscription. MM.

6600*. Fairon, 36, rue St-Jean.
6601. Baudson, 14, rue des Fabricants.
6602. Lacroix, Pierre, 14, rue des Fabricants.
6603. Troller, 11, boulevard de Cambrai.
6604. Ayçaguer, Banque de France.
6679. Jonville, Mme, 16, rue Pellart.
6680. Verkindère, Albert, 29, rue du Grand-Chemin.
6706. Leraillier, 67, rue du Curoir.
6708. Lecomte, Eugène, 65, rue Vauban.
6715. Marchand, Georges, 6, rue Pauvrée.

TOURCOING

Nos d'inscription. MM.

6607*. Herbaux-Dazin, 10 *bis*, boulevard Gambetta.
6608*. Motte-Duvillier, François, 41, rue du Conditionnement.
6609*. Motte-Van Ham, Mme, 1, boulevard de la Marne, Le Triez, Mouvaux.
6611. Dewavrin, Fernand, 24, rue Chanzy.
6612. Frère-Carlos, 19, rue de l'Industrie.
6613. Tiberghien-Scalbert, 167, rue Faidherbe, Mouvaux.
6614. Decouvelaere, 34, rue Chanzy.
6615. Bittebierre, Léon, 35, rue Leverrier.
6616. Lampe, Georges, 144, rue du Tilleul.
6617. Liagre, François, 102, rue de Lille,
6618. Decherf, 31, rue du Dragon.
6619. Nolf, Victor, 22, rue d'Anvers.
6620. Jacquart-Mulliez, 97, rue de Lille.
6621*. Aerts, 115, rue de Roubaix.
6622. Ball, Louis, 9, rue de la Blanche-Porte.
6623. Ballois, Paul, 36, rue du Haze.
6624. Barbenson, Hector, Fils, 18, Grande-Place.
6625. Benoît, Ernest, 258, rue de la Blanche-Porte.
6626. Bertrand, Mlle, 14, rue de l'Hôtel-de-Ville.
6627. Boutteau, Jules, rue Victor-Hugo.
6628. Brivet, J., 44, rue St-Jacques.
6629. Bulcaen, Henri, 93, rue St-Pierre.
6630. Callewaert, Paul, 19, rue du Vélodrome.
6631. Cramet, Eloi, 104, rue Nationale.
6632. Debert, Ernest, 14, avenue Albert 1er.
6633. Debruyne, Albert, 34, rue Jourdan.
6634. Declerq, C. et L., Grande-Place.
6635. Deconnink, Louis, 3, place St-Jacques.
6636. Delahousse, Jean, 122, rue Verte.
6637. Delbecque-Hulst, 140, rue de Roubaix.
6638. Delecroix, Charles, 64, rue Pasteur.
6639. Delobel, Louis, 22, rue Haute.
6640. Denoyette, Charles, 67, rue de la Cloche.
6641. Dervaux, François, 9, rue de la Blanche-Porte.
6642. Desauty, Joseph, 21, rue Haute.
6643. Desbonnets, Paul, 17, rue de Turenne.

TOURCOING (*Suite*).

Nos d'inscription. MM.

6644. Ducatillon, Joseph, rue de la Cloche.
6645. Dujardin, Georges, rue Magenta.
6646. Dupont, Michel, Grande-Place.
6647. Duquesne, César, 59, rue St-Jacques.
6648. Flament-Dubreucq, Julien, 42, rue du Calvaire.
6649. Frys, Denis, 32, rue de Wailly.
6150. Hache, Félix, 4, place Notre-Dame.
6651. Housset, Louis, 6, rue des Ursulines.
6652. Huygevelde, Henry, 93, rue Desurmont.
6653. Jacques, L., 58, rue des Ursulines.
6654. Jourdain, Eugène, 10, rue du Conditionnement.
6655. Lotigie, 54, rue Condorcet.
6656. Manaut, Léon, 35 *bis*, rue de la Cloche.
6657. Noël, Léon, 82, rue de la Cloche.
6658*. Nuttin, Paul, 55, rue Louis-Leloir.
6659. Parmentier, Edouard, 197, rue Winoc-Chocqueel.
6660. Pinet, Augustin, rue du Dronckaert, Blanc Four, Roncq.
6661. Reynaud, Louis, 23, rue Jacquard.
6662. Richmond, Jean, 20, place Charles-Roussel.
6663. Roussel, Georges, 37, rue Carnot.
6664. Scalbert, Emile, 16, rue des Ursulines.
6665. Tiberghien-Pollet, René, 38, rue Jacquard.
6666. Tonnel, René, 6, rue d'Anvers.
6667. Truffaut, C., 59, rue du Calvaire.
6668. Walckenaere, Th., 36, rue du Château.
6669. Vanecke, Armand, 23, rue de l'Amiral Courbet.
6670. Welcomme, Léon, 98, rue de Roubaix.
6681. Motte-Leurent, François, 51, rue Desurmont.
6687. Arnion, Henri, 45, rue d'Angleterre.
6688. Mulleman, Albert, 215, rue Ma Campagne.
6689. Huriez, Docteur, 21, rue de la Paix.
6690. Huriez, Fils, 21, rue de la Paix.
6691. Erhart-Frère, Mme, rue de Lille.
6692*. Vantichelen, François, 32, rue Motte.
6693. Dubrulle, Paul, 64, rue du Collecteur.
6694. Aswald-Chapman, A., 39, rue Winoc-Chocqueel.
6695. Jorion, Albert, 33, boulevard de l'Egalité.
6696. Delahousse, Albert, 53, rue du Calvaire.
6697. Flipo, Romain, rue de Guisnes.
6698*. Sion-Tiberghien, 16, rue Chanzy.
6722. Decrême, Paul, 140, rue Nationale.

TOURCOING (*Suite*).

Nos d'inscription. MM.

6723. Castelain-Lorthiois, 134, rue Nationale.
6724. Devouge, 355, boulevard Gambetta.
6725. Lehembre, Edmond, 39, boulevard Gambetta.
6726*. Desurmont, Gérard, 69, rue St-Jacques.
6727*. Masquelier-Sion, 50 *bis*, boulevard Gambetta
6728. Beuque-Cardon, 42, rue de Gand.
6729*. Flipo-Flipo, Jules, 74, rue de Lille.
6730. Jacquard-Trentesaux, 48, rue Faidherbe.
6731*. Wattel, Jules, 38, rue Faidherbe.
6732*. Dalle-Masure, André, 44, rue de Gand.
6733. Leurent-Eloy, Pierre, 53, boulevard Gambetta.
6734*. Lahousse, Emile, 8, rue Chanzy.
6735*. Pollet, Maurice, 117, rue de Dunkerque.
6736*. Masurel, Albert, Mme, avenue de la Gare.
6737*. Pollet-Tiberghien, André, 44, rue de Lille.
6738*. Dujardin, Juste, 6, rue Faidherbe.
6739*. Motte, Alphonse, 12, rue Chanzy.
6740*. Fouan-Leplat, 8, rue Montyon.
6741*. Caulliez, Alexandre, 21, boulevard Gambetta.
6742*. Jonglez-Toulemonde, 353, boulevard Gambetta.
6743*. Adam, 84, rue Carnot.
6744*. Motte-Vandewynckèle, 14, rue Chanzy.
6745. Motte-Dewavrin, André, 22, rue Chanzy.
6746. Sion-Trentesaux, Henri, 44, rue Faidherbe.
6747. Coupleux, 93, rue Nationale.
6748.* Rommens, 13, Grande-Place.
6749*. Jonglez, Maurice, 173, boulevard Gambetta.
6750. Lorthiois-Eloy, Roger, 23, boulevard Gambetta,
6751. Dassonville-Roussel, 45, boulevard Gambetta.
6752. Dewavrin-Masquilier, 52, boulevard Gambetta.
6753*. Lorthiois, François, Mme, 40, place de la Victoire.
6754. Sant, 80, rue Nationale.
6755. Trentesaux, Pierre, 49, boulevard Gambetta.
6756. Vandeputte, Emile, 86, rue d'Hondschoote.
6757. Roussel, Paul, Mme, 28, rue de l'Abbé-de-l'Epée.
6759*. Leplat-Derville, Mme, 41, rue Montyon.
6764. Bolle, Gustave, 14, rue Auber.
6765*. Defossez, Joseph, Docteur, 108, rue de la Cloche.
6766. Villerval, 45, rue du Haze.

GRANDES CONFÉRENCES

VERS L'EVEREST

Conférence faite à Lille le 30 Décembre 1924

Par M. SORRE.

La découverte du monde, commencée à la fin du XVe siècle par les peuples européens, paraît sur le point d'être achevée dans les deux premières décades du XXe. L'intérieur des plus grands continents n'a plus guère de secrets pour nous et les espaces glacés qui entourent les pôles ont eux-mêmes livré leur mystère. Plus encore que l'esprit de lucre, deux sentiments nobles ont soutenu l'énergie des hommes et l'ont exaltée jusqu'à l'héroïsme, dans cette lutte épique contre les forces hostiles de la nature : la soif de savoir et l'orgueil viril, la volonté de puissance si l'on préfère. Ce sont eux qui nous entraînent encore à la conquête de la troisième dimension de l'espace. Et des deux, le second sans doute est le plus fort. Il a poussé des milliers de grimpeurs à l'assaut des cimes réputées inaccessibles, et pour cette seule raison qu'elles étaient réputées inaccessibles, dans les Alpes, dans les Andes, au Caucase, dans l'Himalaya. Et, plus les obstacles s'accumulent, plus le désir de les vaincre se renforce. Conway dans les Andes touche à 7.015 m., Kellas dans l'Himalaya à 7.070 m., puis Longstaff à 7.120, puis Workmann à 7.015. Kellas encore avec Meade à 7.200, le duc des Abruzzes enfin à 7.500 m. sous le pic K_2 du Karakorum himalayen, la seconde montagne du monde.

Mais le premier pic du globe, longtemps méconnu parce qu'un rideau de hautes cimes le dérobe à la vue du côté des plaines gangétiques, restait inviolé. Depuis 1852, les calculs avaient établi la primauté de l'Everest : 29.002 pieds (8.840 m.) selon la nomenclature officielle, bien probablement plus de 29.141 (8.888 m.), selon des corrections dignes de foi. Ce sommet, désigné tout d'abord sous le nom de Pic XV, nommé Everest en l'honneur du géodésien qui dirigeait alors les services de l'Inde, méritait bien le qualificatif que lui donnent

les Tibétains, « Chomolungmo, la déesse mère des montagnes ». Il n'est plus cependant de mythologie qui préserve les hautes montagnes de la familiarité des hommes. Les alpinistes anglais n'attendaient pour partir à l'assaut qu'une circonstance favorable. En mars 1919, le capitaine Noël exprimait l'opinion de ses compatriotes quand il disait à la Société Royale de Géographie de Londres, « Maintenant qu'on a atteint les pôles, le sentiment général est que la tâche suivante et importante est l'exploration du Mont Everest et l'établissement de sa carte ». Tout le monde traduisit rapidement exploration par ascension. Et, au début de janvier 1921, l'opposition du Gouvernement tibétain ayant été levée, les efforts commencèrent à s'organiser méthodiquement en vue de la conquête de l'Everest sous les auspices de la Société royale de Géographie et du Club alpin anglais. Le 8 juin 1924 à la fin de la troisième campagne, on apercevait, pour la dernière fois, un groupe de deux grimpeurs à 235 m. du sommet, puis un nuage les dérobait à jamais à la vue de l'unique observateur. Nul ne sait aujourd'hui si la pointe de l'Everest a jamais été atteinte par un homme. Mais, si la Déesse mère des montagnes n'a pas dit tout son secret, nous avons soulevé son manteau, nous pouvons décrire son visage, et le jour viendra où d'autres plus heureux profitant de l'expérience de leurs aînés, achèveront de déchirer ses voiles. Je voudrais, ce soir, vous dire ce que sont ces montagnes, vous retracer à grands traits les efforts magnifiques des trois expéditions anglaises de 1921, 1922, 1924 ; vous montrer enfin les difficultés à vaincre dans la conquête de la cime maîtresse du monde.

*
* *

Cet Himalaya central qui, pour la hauteur des sommets, n'a point d'égale parmi les grandes chaînes de la terre forme une énorme barrière entre deux mondes. Il n'est pas de contraste plus saisissant que celui des versants méridionaux baignés par les pluies de mousson, avec l'exubérance de leurs formes tropicales et des hauts plateaux tibétains.

Toutes les vallées du Népaul, dont l'Arun est le collecteur, toutes les vallées du Sikkim, dont Darjeeling est le nœud, présentent un développement incroyablement riche de la végétation. Au-dessus des forêts de Shal (Shorea robusta) des étages inférieurs, viennent les bois de chênes et de magnolias, puis les peuplements de sapins argentés. Voici comment le capitaine Noël décrit la descente d'une de ces vallées au cours de la seconde expédition : « La route côtoie les précipices pour éviter les ravins à travers lesquels s'engouffre la rivière. Ici la forêt

devient plus tropicale, les bambous et les fougères poussent très épais dans les broussailles, les arbres augmentent prodigieusement de dimensions et les sangsues apparaissent.

« La hauteur des arbres assombrit la forêt, le genévrier est ici particulièrement remarquable, la plupart des arbres sont festonnés d'un épais lichen gris. Çà et là, dans un endroit plat, près du bord de la rivière, on passe de la forêt dans de délicieuses clairières tapissées de mousses, ornées de parterres d'iris violets en pleine floraison ». C'est le pays où les grands lys blancs atteignent 2 mètres et les daturas de 5 à 6 mètres. Mais la plus remarquable parure des étages supérieurs de la forêt et de l'étage subalpin est formée par les rhododendrons. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, blancs et crèmes, roses, jaunes, mauves ou cramoisis ; ils garnissent les pentes d'un manteau somptueux. Primevères aussi, et gentianes et saxifrages sont d'une surprenante variété. La luxuriance de la vie végétale dans une atmosphère humide et tiède, la majesté des pics neigeux qu'on aperçoit par échappées au fond de la vallée composent des paysages où s'allient la grandeur et le charme. Les membres des trois expéditions de l'Everest ont visité à plusieurs reprises ces vallées heureuses et nous en ont laissé de tableaux colorés. Leurs descriptions concordent avec celles du voyageur français Victor Jacquemont qui a parcouru l'Himalaya il y a plus de trois quarts de siècle; elles mettent en évidence le caractère distinctif du versant méridional de l'Himalaya, l'amplitude considérable de l'échelle des variations due à la basse latitude combinée avec la formidable hauteur de l'escarpement.

Au contraire, le pays qui s'étend au Nord de la grande chaîne, le Tibet, est tout entier au-dessus de 3.400 m. d'altitude. Il ne reçoit presque pas d'eau et il est presque désert. Les premières vallées du pays tibétain regardent encore le midi avec leurs vergers de poiriers et de pommiers, elles ont quelque chose de nos pays tempérés comme cette vallée de Chumbi par où passe la route du Sikkim. Mais rapidement la couleur change. A cause de l'extrême sécheresse de l'air, les paysages sont absolument dépourvus de ce que les peintres appellent l'atmosphère. Des crêtes situées à 50 ou 60 km. de distance apparaissent avec tous leurs détails comme si elles étaient au premier plan du paysage. Aucune espèce de perspective lumineuse. « L'air avant que la mousson commence, dit Somervell, est presque toujours clair, d'une clarté qu'un Européen ne peut imaginer, plus clair que l'atmosphère d'hiver dans les Alpes ». Et encore : « L'œil parcourt pendant des kilomètres et des kilomètres des étendues de sable rouge brun et des collines calcaires de même couleur pour s'arrêter finalement

sur le bleu et le blanc des neiges lointaines ». La civilisation de ces vallées n'excite pas moins la curiosité du voyageur que les paysages naturels. Des villages comme celui de Shekar Dzong, avec leurs lamaseries, à l'aspect à la fois religieux et guerrier, sont de type purement tibétain. Naguère encore l'accès du pays était rigoureusement interdit aux Européens. Les choses vont leur train et un journal illustré nous montrait, la semaine passée, un groupe de jeunes lamas venus à Londres pour voir le film de l'expédition de 1922. Le vénérable abbé de Shekar Chôte qui, depuis soixante-six ans, méditait dans le monastère sur la fleur du joyau dans le lotus, si vieux qu'il n'avait plus qu'une dent dans la bouche, aura vu, avant de mourir, la chose la plus incroyable pour lui : l'objectif du colonel Howard Burry braqué sur sa personne très sainte. La vie est rude dans ces pays désolés, on le pense bien. Un froid rigoureux, peu ou point de combustible, des ravins de couleur terne, un vent fréquent et rude et, toutes proches, à les toucher de la main, les cimes les plus hautes du globe.

La ride formidable de l'Himalaya, encore mal connue, et de structure plissée comme les autres montagnes du même âge, offre, en effet, dans cette région une série de sommets d'une altitude considérable. Ils se groupent en massifs puissants d'où descendent de longs fleuves de glace. C'est, en partant de l'Ouest, le Gosainthan (8.013 m.), le Gauri-Sankar (7.022), puis le groupe de l'Everest (8.840) puis celui du Kangchenjunga (8.580 m.) et la longue arête qui s'en détache vers le Nord-Est et porte plusieurs cimes à des hauteurs passant 6.500 et 7.000 m., puis le Pawhnuri de 7.065 m. et enfin le Chomolhari terminant la série avec 7.294 m. Il n'existe nulle part ailleurs dans le monde de tel groupement, car la distance à vol d'oiseau entre les deux cimes extrêmes de cette série, le Gosainthan et le Chomolhari, est d'environ 350 km. seulement. L'Everest est le piton dominant d'un massif auquel appartiennent encore d'autres montagnes importantes : le Gyachungkang (7.900), le Lhotse (8.500), le Makalu (8.470), le Kartaphu (7.205) et à trois kilomètres et demi de la cime maîtresse le Chang-Tsé avec 7.538 m. Cet énorme empâtement montagneux dont l'effet est encore considérable, malgré la hauteur du socle tibétain, mesure environ 32 kilomètres sur 17. Il regarde vers le Nord et l'Est. Mais c'est vers le Nord que descendent les trois formidables courants glaciaires qui se réunissent en un seul pour former le glacier de Rongbuk.

En sorte qu'une vue panoramique prise du Nord, au voisinage de la vallée de Rongbuk, permet de saisir, avec autant de netteté qu'une carte, l'ordonnance générale de la partie la plus élevée du

massif. L'œil suit ces larges rubans étincelants, qui se divisent, comme ferait une vague. des deux côtés du môle projeté par le Chang-Là, se rapprochent plus haut sur les flancs de l'arête qui unit le Chang-Là à l'Everest dont la masse ferme le tableau. Il est probable que la vue du côté Sud est plus imposante que du côté Nord. On peut seulement le supposer. Les membres des expéditions de l'Everest, malgré leur enthousiasme, ne dissimulent point que ce massif mal équilibré, « puissant, mal bâti et mal proportionné, qui porte, sur son extrémité Ouest, un petit cône négligeamment tronqué pour lui servir de sommet » (G. Finch) ne saurait soutenir la comparaison avec le Mont Blanc, vu du Brévent. Il n'a ni l'harmonie, ni les lignes architecturales du géant alpin. On ne doit pas exagérer pourtant son infériorité car G. Finch écrit aussi : « Encore l'Everest a-t-il ses moments. L'âpre grossièreté de sa forme s'atténue lorsqu'elle se fond dans la gloire de l'aurore ou du soleil couchant ou qu'elle se revêt d'un manteau de neige fraîche ; lorsqu'elle se baigne dans la lumière jaune et bleue du jour naissant et qu'elle n'est pas encore baisée par le soleil. Mais, alors qu'elle est fouettée, en plein réveil, par un rapide vent d'Ouest qui déchire, de la tête aux épaules, le voile neigeux dont elle s'était revêtue pendant la nuit en le déroulant en vivantes volutes, aucun spectateur alors ne pourrait nier sa beauté ». Les glaciers se développent à peu près sur la même hauteur qu'au Mont Blanc. Après les ruptures de pente, ils ont des séracs d'une taille considérable. Au coude du glacier oriental de Rongbuk, la caravane entière disparaissait entre de gigantesques aiguilles de glace, hautes cinq ou six fois comme un homme. On n'imagine rien de plus impressionnant que le spectacle tumultueux de cette mer de glace. C'est cette branche orientale du glacier de Rongbuk qui a servi de voie d'accès vers le cœur du massif, l'expédition de 1921 ayant reconnu les inconvénients d'une route de crête par le Lapka-Là.

* *
*

Naturellement, on était beaucoup moins avancé en 1919 en ce qui regarde la structure de l'Everest. Mais il m'a paru plus utile de résumer d'abord à grands traits ce que nous savons du massif. Le récit des trois expéditions en sera plus intelligible.

La première expédition avait pour objet non l'ascension de la cime, mais l'étude scientifique du massif et la reconnaissance des voies d'accès vers le sommet. Dirigée par le lieutenant colonnel Howard Bury, elle comprenait des médecins comme Wollaston et Kellas — ce dernier mourut dans le Tibet épuisé par ses précédentes ascensions — des topographes comme Wheeler et Morshead, du service des Indes,

et même un géologue comme Heron. Enfin, sous la direction d'un alpiniste expérimenté, Raeburn, il y avait deux grimpeurs, Mallory et Bullock. La reconnaissance fut conduite à partir de deux bases. Le premier point choisi fut Tingri-Dzong qui paraissait favorablement situé pour l'étude des massifs qui s'étendent à l'Ouest de l'Everest et de l'Everest lui-même. Le Colonel Howard Bury et un compagnon trouvèrent d'admirables glaciers comme celui de Khombu. Mais la besogne principale était dévolue à Bullok et Mallory qui attaquaient le massif par le Nord. Ils éliminèrent le glacier Ouest de Rongbuk comme voie d'accès et constatèrent que, pour atteindre le pic, il fallait passer par un col situé entre la grande arête du Nord et l'Everest lui-même. Ce col revient dans les récits de l'expédition sous le nom de Col du Nord ou de Chang-Là. Mais comment y arriver : il paraissait peu accessible par le glacier central de Rongbuk et, trompés par certaines apparences, Mallory et Bullok ne pensèrent pas d'abord au glacier oriental. C'est lorsque le massif eut été attaqué par l'Est en partant de la Khama que l'on se rendit compte de la commodité de cette route. L'arrivée du mauvais temps empêcha l'expédition de répéter une tentative pour gravir le Chang-Là, mais elle avait atteint son but. Elle avait déterminé l'emplacement du point d'attaque de l'Everest et trouvé la route pour y parvenir. Une observation attentive lui avait permis de préciser la nature des difficultés et de tracer tout un programme. L'expérience même des travaux effectués au-dessus de 6.000 et même de 7.000 mètres avait montré toute l'importance de l'acclimatation aux hautes altitudes. L'utilisation de l'oxygène continuait, il est vrai, d'être un problème. Mais l'époque la plus favorable est désormais fixée : on n'aura jamais de chances de gravir l'Everest qu'en mai ou juin, avant l'établissement de la mousson.

La seconde expédition partit munie de ces renseignements précieux. Elle groupait, sous la direction du général Bruce, douze personnes rompues à toutes les difficultés et à tous les périls de la montagne, Mallory et le commandant Morshead avaient déjà fait partie de la première expédition. Mallory et le capitaine Finch constituaient l'équipe de grimpeurs sur laquelle on comptait pour l'effort final. Le 1er mai, la caravane convoyée par près de cent Tibitains et trois cents animaux de bât, avait établi son camp de base à l'extrémité du glacier de Rongbuk et face à face avec l'Everest selon le mot du général Bruce, « l'expédition restait seule avec sa gloire ». Quelques jours après, l'installation du camp III à la tête du glacier de Rongbuk sur une moraine juste au-dessous du Chang-Là était terminée. Le

parcours du camp de base au camp III, environ onze heures de marche, était trop long pour être franchi en une seule étape par les ravitaillements montant vers l'Everest ou par les éclopés qui descendaient se refaire. Il fut divisé en trois étapes. Rien, à coup sûr, ne ressemble moins à des lieux de délices que ces stations intermédiaires et pourtant leur installation seule permit la grande offensive. Ce fut déjà une rude tâche accomplie par un temps âpre et incertain qui faisait pressentir l'approche de la mousson et augmentait l'impatience de chacun. Un camp n° IV avait été cependant établi au col Nord ou Chang-Là, base avancée de l'attaque. Le 20 mai une caravane composée de Mallory, Norton, Morshead et Somervell partait à l'assaut — sans oxygène — avec la volonté arrêtée d'atteindre le sommet. Le 21 au matin Morshead, vaincu par le froid, devait s'arrêter au camp VI. Les autres continuèrent leur route. A 14 h. 15 Mallory et Norton avaient atteint l'altitude de 8.205 mètres. Mais le ralentissement de l'allure était tel que l'impossibilité d'aller plus loin devenait évidente. Après un effort qui semble au-dessus des forces humaines ils durent redescendre. Pendant qu'ils regagnaient le bas, une caravane composée de Finch, de Geoffroy Bruce et d'un guide Gourkha reprenait leur tentative avec des appareils à oxygène. Ils essuyèrent une terrible tempête au camp VI. Malgré leurs souffrances, Finch et Bruce atteignirent, le 28 entre 13 et 14 heures, 8.300 mètres. Mais « affaiblis par la faim, exténués par ce cauchemar de lutte pour la vie au camp supérieur », ils durent s'arrêter. La saison devenait de plus en plus défavorable, la mousson arrivant cette année-là d'au moins dix jours en avance sur la date habituelle. Une partie des membres de l'expédition se trouvait aussi fort mal en point. Néanmoins, pendant qu'une caravane d'invalides descendait vers la vallée de Karta, une troisième tentative s'organisait et partait le 7 juin vers le Col Nord. Mais une avalanche qui faillit ensevelir toute l'expédition et tua sept des porteurs durant la montée mit fin à ce dernier essai. Il n'y avait qu'à abandonner la partie pour 1922 en sacrifiant le matériel des camps supérieurs. Les résultats atteints néanmoins justifiaient la croyance que l'on pouvait atteindre l'Everest. Et l'expérience de Bruce montrait qu'on pouvait, sans danger, interrompre quelques instants, aux très grandes altitudes, l'inhalation d'oxygène pendant la réparation d'un appareil.

Et nous voici au dernier acte — le plus tragique. L'expédition de 1924 profitait certes de l'expérience de ses devancières. Mais comme le disait Mallory « Si l'histoire se répète, c'est de façon bien imprécise et bien générale quand il s'agit d'ascension ». Et le succès « exige une

certaine qualité d'âme.... car la difficulté d'atteindre le sommet se présente chaque fois sous une forme nouvelle ». Celui qui avait écrit ces fières paroles possédait cette qualité d'âme, puisque, après avoir pris part à deux expéditions et couru les plus grands dangers, il repartait une troisième fois avec quelques-uns de ses compagnons des précédents voyages, et d'autres plus jeunes comme Irvine cet Oxonien qui allait soutenir la réputation de son collège dans la plus rude épreuve. Je ne dirai rien des modifications au plan d'attaque qui furent suggérées par l'expérience des précédentes expéditions, sinon qu'on décida de laisser un soutien aux camps supérieurs. Les débuts furent extrêmement pénibles, à cause de la rudesse de la température et de l'abondance de la neige. Par deux fois il fallut se replier sur le camp de base.

Enfin on put monter vers le Chang-Lâ. Mallory, dans une relation des premières tentatives, avait écrit : « la troisième fois que nous gravirons le glacier oriental de Rongbuk, sera la dernière, *for better or worse.* » Des tentatives d'ascension sans oxygène ne réussirent point et le Colonel Norton dut redescendre atteint d'ophtalmie. Pourtant, le 8 Juin, Mallory et Irvine, munis d'oxygène, partaient à l'assaut après avoir séjourné au camp VI. Odell se trouvait en soutien entre le camp V et le camp VI et voici sa narration. « A midi 50, juste comme je venais d'être plongé dans la jubilation par la trouvaille des premiers fossiles définis sur l'Everest, il y eut un soudain éclaircissement de l'atmosphère et la ride entière et le pic terminal se trouvèrent dévoilés. Mes yeux vinrent se fixer sur une minuscule tache noire silhouettée sur une petite crête de neige sous une marche de l'arête et la tache noire bougeait. Une autre tache devint apparente et se mut en montant sur la neige pour joindre l'autre sur la crête. La première alors s'approcha de la grande marche et rapidement émergea au sommet. La seconde fit de même. Puis toute la fascinante vision s'épanouit enveloppée une fois de plus dans le nuage. Il n'y avait qu'une explication : c'était Mallory et son compagnon se mouvant comme j'avais pu le voir, même à grande distance, avec une vitesse considérable, se représentant, sans doute, qu'ils n'avaient plus beaucoup d'heures de jour pour atteindre le sommet à partir de leur position actuelle et revenir au camp VI avant la tombée de la nuit ». L'attente et les signaux de leurs compagnons aux camps supérieurs furent vains. On ne les a jamais revus. Suivant le Colonel Norton, la seule explication vraisemblable de cette tragédie doit être cherchée dans un accident de montagne sans rapport avec le temps ni avec l'usage de l'oxygène. Odell pense aussi que, se trouvant en retard sur

leur horaire, ils n'auront pu revenir à temps au camp VI, et seront morts sans douleur au cours de la nuit, sous l'abri d'un rocher. Ils étaient, quand on les vit pour la dernière fois, à 235 m. de la cime, y sont-ils arrivés ? Le dernier qui les a vus dit : « Ce sera toujours un mystère. Considérant toutes les circonstances, et la position qu'ils avaient atteinte sur la montagne, je suis personnellement d'avis que Mallory et Irvine doivent avoir atteint le sommet. Au moins ont-ils établi un record d'altitude en montagne ».

*
* *

Pour apprécier à sa mesure l'héroïsme déployé par les ascensionnistes, il faut énumérer les obstacles auxquels ils se sont heurtés. Certaines difficultés qui se rencontrent partout dans les grandes montagnes : le glacier, le rocher, l'instabilité de la neige génératrice d'avalanches ne paraissent pas a priori plus rudes à surmonter dans l'Himalaya qu'ailleurs. L'avalanche a causé une catastrophe à la fin de la seconde expédition, certes, mais enfin, cela s'est vu dans les Alpes, Et si l'on considère l'altitude relative de l'Everest par rapport au Tibet on n'est pas d'abord impressionné par les exploits des ascensionnistes anglais.

Mais il faut compter avec l'altitude absolue et avec les modifications de climat qu'elle entraîne. 7000 mètres selon le témoignage de Mallory, représentent une espèce d'altitude critique où se produit un changement radical dans les conditions climatiques et au-dessus de laquelle s'imposent des précautions spéciales. Qu'on songe d'abord que le vent souffle presque toujours et que la température y est souvent plus rigoureuse qu'au pôle. Il faut donc une protection spéciale, mais elle doit être réalisée de telle sorte que la circulation du sang ne soit pas entravée sous peine de gelure. Le froid est vivement ressenti la nuit dès que la température s'abaisse au-dessous de 23e. Avec cela l'évaporation active provoquée par le vent dessèche l'organisme et l'épuise. D'où la nécessité de disposer d'une provision abondante de liquide. Que dire encore de la lumière ? A une altitude presque double de celle du Mont-Blanc, on devine son intensité et sa richesse en rayons ultra-violets. L'ophtalmie n'est que le moindre danger. L'action des rayons abiotiques joue un rôle considérable dans les malaises dont souffrent les ascensionnistes. Tout cela encore n'est rien en comparaison des effets dus à la diminution de la tension de l'oxygène, et peut-être dans une certaine mesure, de l'acide carbonique. On doit se représenter qu'à 8000 m. la pression atmosphérique n'est plus que de 295 mm. La tension de l'oxygène est donc très basse et d'autre part l'acide carbonique dont on connaît aujourd'hui l'action sur les centres respiratoires

se raréfie. Le patient doit alors se forcer lui-même à respirer ; cet acte si simple cesse d'être automatique et si l'on n'y prend garde on oublie à la fois de respirer et de vivre. Fumer une cigarette rend dans ce cas le plus grand service. Cependant, on sait qu'il se produit une adaptation de l'organisme à ces conditions extrêmes. La question est de savoir s'il n'y a pas une limite à cette adaptation. En fait, il semble bien que passé 7000 m. cette adaptation soit très imparfaite et que, pour des hommes déployant le simple effort de la montée, elle devienne rapidement insuffisante. En 1924, on n'a pu battre le record établi par Mallory et Norton en 1922 pour l'ascension sans oxygène (8.205m). Dans quel état ils étaient, bien qu'ils ne fussent pas complètement épuisés, Mallory nous l'a dit « Il faut se rappeler que l'esprit dans de telles conditions ne manifeste plus guère d'intérêts. L'intelligence est graduellement engourdie car l'approvisionnement d'oxygène diminue et le corps se rapproche de plus en plus du moment où il sera épuisé. En ce qui concerne mon évolution mentale alors que nous approchions de 27000′, je ne puis trouver aucune trace de démence, rien de complètement illogique. Je pouvais raisonner, lentement sans doute, dans un petit cercle, mais mon raisonnement ne concernait qu'une seule idée ; hors de celle-là, je ne puis me rappeler aucune pensée ». Il me paraît désormais hors de conteste qu'on ne saurait atteindre l'Everest sans le secours d'un appareil respiratoire à oxygène. On a beaucoup discuté la question de savoir si le poids de l'instrument ne serait pas pour le grimpeur une cause d'infériorité compensant les avantages de l'oxygéne. Elle parait bien résolue aussi. Le problème est de déterminer quand on en doit commencer l'usage. Car il importe de partir pour l'ascension suprême dans les meilleures conditions physiques. Et l'on peut se demander à bon droit, si toutes ces exigences peuvent être satisfaites en même temps et si elles ne sont pas contradictoires.

Quoiqu'il en soit, ces tentatives comportent de précieux enseignements pour les physiologistes, même en l'absence de mesures précises qui seraient bien désirables. Mais, après tout, ce n'est pas cet intérêt scientifique qui retient le commun des hommes — et dans un sens, le commun des hommes a raison — Ce dont nous sommes reconnaissants aux ascensionnistes de l'Everest, c'est d'avoir montré ce dont est capable la volonté humaine tendue à des limites extrêmes Avoir annexé quelques centaines de mètres dans la verticale à notre domaine géographique, ce n'est rien en soi. Mais ces quelques centaines de mètres semblaient hors de notre atteinte et le sentiment de nos forces augmentées suffit à lui seul à justifier les sacrifices.

CONFÉRENCE

L'ŒUVRE DE LA FRANCE AU MAROC

Par M. Léon BERTHAUT.

Chargé d'une double mission, à titre officiel et à titre privé, intéressé moralement aux choses du Maroc par la situation d'un fils qui, après avoir servi comme capitaine au Magheb el Aqça, y est revenu à sa carrière agricole, M. Léon Berthaut devait chercher à étudier sérieusement le pays pour s'efforcer d'en prévoir utilement l'avenir. De même qu'il avait fait, longtemps auparavant, pour se rendre un compte exact de l'existence faite à nos pêcheurs sur les Bancs de Terre-Neuve et de St-Pierre-Miquelon, il se documenta fortement sur la terre, les hommes et les coutumes du Maroc, sur son histoire et sur notre action ; puis, à la faveur des longs mois qu'il passa là-bas, vérifiant de visu l'exactitude des documents, s'informant aux sources officielles, près de nos colons et dans les milieux indigènes, il arriva tout naturellement à se faire une idée claire, et aussi complète que possible, de la tâche bienfaisante accomplie à cette pointe extrême du monde musulman par les hommes de France, soldats et pionniers, marins, agriculteurs, industriels, commerçants, intellectuels et gens d'affaires.

C'est, en somme, le résumé de ses impressions, de ses observations, de ses jugements indépendants et de ses conclusions, qu'il nous a présenté dans sa conférence du 26 octobre.

Méthodiquement, pour ceux de ses auditeurs non initiés aux connaissances géographiques spéciales nécessaires, comme introduction, le conférencier brosse à grands coups une sorte de fresque où il évoque les différents aspects du Maroc, littoral atlantique, succession des plateaux qui, près la zone mekresienne, s'élèvent jusqu'aux flancs de l'Atlas, plaines du sud-ouest qui forment une espèce de Beauce,

régions sèches de l'est, quasi désertiques du sud-est et de l'extrême sud. Il évoque le mélange des races, où, cependant, la branche celtique des Berbères s'affirme comme formant, à elle seule, les 2/3 du total. Indication précieuse, puisque, refoulée. exploitée, tyrannisée longtemps par les conquérants arabes, cette sorte de confédération se rapproche de nous par le caractère moral comme par l'amour du sol.

Ayant rappelé ce qu'était le Maroc avant notre intervention, bled siba — c'est-à-dire terre de la révolte — sans cesse en guerre avec le Maghzen ; l'abus de la force partout ; la guerre de tribus à tribus ; la précarité du travail sans cesse menacée dans ses résultats , l'anarchie partout, M. Berthaut nous emmène avec lui aux villes et dans les campagnes, par les plaines et les monts, dans les ports comme dans les médinas et les villes nouvelles, afin de nous y faire constater — par nous-mêmes, en quelque sorte — les progrès accomplis au bénéfice des Marocains eux-mêmes, de leur élite comme des humbles meskines.

C'est la prodigieuse transformation de Casa, l'établissement de son port malgré les terribles assauts de la mer ; c'est le coup de baguette magique faisant surgir, au-dessus de l'antique Rabat et de la Salé des Corsaires, la merveilleuse floraison de la ville résidentielle, à l'ombre pesante de la tour Hassane ; c'est l'apparition calmante de la nouvelle Meknès en face du Versailles marocain de Moulay-Ismaël ; c'est l'enchantement de Marrakech et du Gueliz aux lueurs roses et dorées du couchant sur le Grand Atlas ; c'est l'apparition fantastique et troublante de Fez la fanatique et où l'on commence à comprendre les bienfaits de l'organisation pacifique française ; c'est la retraite si pittoresque et sacrée de Moulau-Idrin ; c'est la montagne berbère avec El Hadjeb ; ce sont les aspects si divers de ce pays, naguère en proie à toutes les fureurs de la haine, de l'envie, de la force et de l'ambition et où règne la grande paix française, qui exhume à Volubilis les restes émouvants de la paix romaine.

Quand il a retenu notre attention par la seule magie de la vérité simplement appelée en témoignage, M. Berthaut, non sans utiliser de souriantes ou touchantes anecdotes, en arrive à la question des réalités économiques. Il nous montre Casa port de transit cosmopolite ; Fedhala déjà très fréquenté par de nombreux chalutiers espagnols ; Kenitra, remarquablement dirigé par une Chambre de Commerce qui pourrait servir de modèles à bien d'autres en France ; Rabat en vive animation malgré les difficultés d'une barre que l'on s'occupe de réduire. Il dit l'utilisation immédiate des voies ferrées et la qualité des

routes où circulent rapidement les autos. Puis, citant des chiffres, il montre nos capitaux en action : imprimerie, commerce des bois, instruction, alimentation, etc., etc. Il s'attache à indiquer l'intérêt, palpable, que les riches indigènes ont pris à la réussite économique du Protectorat. Il affirme, avec des exemples, la solidarité qui anime au Maroc nos compatriotes.

Particulièrement, le conférencier semble se faire un devoir et un plaisir tout à la fois de constater que l'excellence de l'œuvre tient à ce qu'elle continue de faire lever le blé semé par les Ancêtres depuis le temps des Croisades : loyauté comme bravoure française.

Assurément, il faut être forts, parce que, d'aventure, la plus généreuse des justices a besoin de la force, mais il est doux de constater que, respectée et estimée, la droiture française est en train de se faire aimer.

Que, les ports construits, on donne à l'agriculture les ressources dont elle a besoin pour faire la fortune du Maroc aux greniers de la France, et nous aurons mérité à fond l'éloge de lord Northscliffe, qui, ayant achevé le tour du monde, nous donnait en exemple aux Anglais.

Préoccupé de se faire l'humble interprète de la reconnaissance nationale, M. Berthaut, enfin, célèbre la gloire du « Caïd des Caïds », du Maréchal qui « a incarné » les vertus françaises, et voit pointer à l'horizon des temps le rayon vert annonçant la réalisation des prophéties d'O. Reclus : « Un grand destin commence ». Puissent maintenant « ceux qui viendront » continuer sagement le chef-d'œuvre, et, dit encore le conférencier, « dans la confédération entrevue franco-islamique, de l'Afrique du Nord, la France deviendra le Caïd des Nations ».

COMMUNICATION

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

OU

LA ROUTE DE L'ENTENTE

« S'isoler, dépendre de soi-même est un idéal de guerre.
Se connaître, se mêler, est un idéal de paix ».
(Wegwood Benn. M. P.)

Le 7 juillet 1924, M. Mac Donald, premier Ministre britannique, faisait part à la Chambre des Communes de la délibération suivante, prise par le Comité de Défense Impériale, quelques jours auparavant, (1er juillet) au sujet du projet du Tunnel sous la Manche.

« L'Amirauté, le Ministre de la Guerre et le Ministre de l'Air ont estimé que le projet n'offrait que des avantages minimes au point de vue des transports, tandis qu'il était hors de doute qu'au point de vue militaire, il offrait un indiscutable élément de danger ».

Au lendemain de ce verdict, qui a causé une sorte de stupeur dans de très nombreux milieux anglais aussi bien que de ce côté-ci du Détroit, Sir William Bull, le Président du Comité du Tunnel à la Chambre des Communes, qui avait groupé 400 Députés, nous déclarait que son Comité n'abdiquait pas, et, le 17 juillet, il en donnait publiquement la nouvelle par cette lettre adressée au Directeur du *Times :*

Monsieur le Directeur,

« Je vous prie de me permettre de corriger l'impression inexacte qui me paraît avoir été créée par la récente déclaration du Gouvernement, que le projet du Tunnel sous la Manche a été abandonné ».

» Sans doute, je puis dire qu'il n'y aura probablement pas de tentative de faire revivre la question avant que nous ne soyons arrivés à une amélioration de nos relations politiques, mais mon opinion est

qu'un résultat si désirable pourra être atteint plus vite que quelques-uns de mes amis semblent le croire en ce moment. C'est pourquoi, mes collègues et moi, nous avons résolu de maintenir le Comité du Tunnel à la Chambre des Communes avec sa composition représentant tous les partis politiques. Le Comité n'a d'ailleurs aucunement la pensée de harceler les Gouvernements actuels ou futurs, mais de continuer à exercer toute son influence, en mettant fin aussi vite que possible au régime de suspicion politique et de méfiance qui, j'en suis convaincu, est le plus grand obstacle à la paix du monde et le pire ennemi du progrès.

« Les experts n'ont pas toujours raison. Ils ont fait opposition au Canal de Suez ».

Votre dévoué,

William Bull,

Président du Comité Tunnel à la Chambre des Communes.

L'auteur de cette lettre ajoutait à nous-même avec un joyeux entrain « I am Sir William Bull, I am a bull dog ». Ses collègues du Parlement sont d'avis qu'il n'y a pas parmi eux d'homme d'un caractère plus pratique et plus énergique. Sir William Bull a été réélu à une imposante majorité, lors des dernières élections anglaises, dans sa circonscription d'Hammersmith et il en a été de même de tous ses principaux collaborateurs tunnellistes. « L'Entente par le Tunnel » voilà le but que poursuivent Sir William Bull et ses amis, parce que le Tunnel sera le seul moyen de faire sortir les Anglais et les continentaux de l'isolement où ils vivent, comme l'accusent les statistiques des voyageurs qui traversent le détroit. Ou bien encore le Tunnel, « Route de l'Entente », suivant l'heureuse expression de M. de Martino, l'ancien Ambassadeur de l'Italie à Londres. Malheureusement, la formule qui a prévalu jusqu'ici est celle du Tunnel par l'Entente, c'est-à-dire que le Tunnel ne pourra être accepté par l'Angleterre que lorsque tous les nuages entre elle et la France auront été dissipés. On sait à ce sujet le propos tenu un jour à M. Paul Cambon, l'ancien Président du Comité Français du Tunnel sous la Manche par le Maréchal Wilson : « Si nous n'avons pas l'Entente, nous ne pouvons avoir le Tunnel ; si nous avons l'Entente, ce n'est pas un Tunnel, c'est douze tunnels qu'il nous faut ».

Douze tunnels ? Cela n'arrivera jamais, puisque les conditions géologiques ne permettent d'en faire passer qu'un seul et unique entre Douvres et Calais et pas ailleurs. C'est, en effet, entre ces deux points seulement que s'étend la couche de craie imperméable — dite

cénomanienne — dans laquelle devra être logé le Tunnel et dont l'épaisseur est de 60 mètres. Avis aux insularistes d'Outre-Manche qui craignent de voir déboucher successivement chez eux une série de voies sous-marimes ayant leur origine à Dieppe, à Boulogne, à Calais, ou même à Ostende, comme on en a fait courir le bruit avec persistance en 1922. Quant à la possibilité de faire passer un tunnel sous la mer entre Douvres et Calais, elle résulte : 1° des 7.671 sonda es faits par la Société Française du Tunnel sous la Manche et qui ont établi que, si la mer était à sec, un piéton pourrait aller d'une rive à l'autre, sans quitter la bande de sol imperméable ; 2° des forages opérés des deux côté du Détroit par cette Société et la Société anglaise et qui ont permis de déterminer l'inclinaison des couches qui affleurent en biseau sous la mer ; 3° des galeries sous-marines qui ont été poussées de chaque côté jusqu'à une longu ur d'environ 2 kilomètres, avec cette particularité que, du côté anglais, une simple pompe à main a suffi à épuiser l'eau pendant tout le travail. C'est notre fameux géologue De Lapparent, qui a conduit personnellement l'enquête dans toute la largeur du détroit, avec la collaboration de l ingénieur Lavalley, du Canal de Suez, de l'Ingénieur des Mines Potier et de l'Ingénieur Hydrographe Delesse, pour le compte de la Sté Française ; tandis que du côté anglais, l'Ingénieur Brady explorait la falaise entre Folkestone et Douvres, pour le compte de la Channel Tunnel Cy et creusait sous la mer la galerie extraordinairement imperméable mentionnée ci-dessus. Tous les géologues, qui, par la suite se sont occupés de la question, en France : Barrois, Olry, Gustave Dolfus, Gosselet ; en Angleterre : Prestwich, Topley, Jules Browne et Sir Archibald Geikie, le célèbre directeur de la carte géologique de la Grande-Bretagne, ont confirmé la conclusion formelle à laquelle De Lapparent, avec l'aide de Potier et de Delesse était arrivé :

« Si, en un point quelconque de toute la région comprise entre Douvres et Calais, à terre ou sous l'eau, on a reconnu le banc qui forme la surface, on connait, comme si on y avait creusé un puits, la série des bancs dont est formé le terrain dans ses profondeurs.... » (1).

Au point de vue de l'art de l'ingénieur, le projet sur lequel se sont

---

(1) Il n'est que juste de rappeler les noms des précurseurs des travaux des deux Sociétés anglaise et française, en particulier de l'illustre Thomé de Gamond, qui consacra son existence entière et toutes ses ressources à l'étude du détroit (1835-1875) et à sa suite des ingénieurs anglais John Hawkshaw, Low, Brunlees

mis d'accord les Sociétés Française et Anglaise, réunit la même unanimité. Ce n'est pas ici le lieu d'en exposer le dispositif si original, avec les deux galeries, presque indépendantes, prévues pour l'exploitation et une troisième galerie qualifiée, selon celle de ses fonctions à laquelle on s'attache, de galerie de reconnaissance, galerie de service, galerie d'écoulement, le tout complété par une combinaison de rameaux secondaires entre les galeries, qui permettra d'attaquer celles qui sont destinées au passage des trains sur sept ou huit fronts à la fois, et même plus s'il est nécessaire. De la sorte, le Tunnel pourra être achevé au bout d'un délai de 6 à 7 ans, d'après les ingénieurs français, et même de 4 à 5 ans, d'après les ingénieurs anglais. La longueur du chemin de fer franco-anglais sera de 61 km., en comprenant les rampes très douces de raccordement aux lignes du South Eastern et de la Compagnie du Nord, mais son passage sous la mer, ne sera que de 39 kilomètres c'est à dire à peine un peu plus que les 30 kilomètres qui séparent Douvres de Calais, parce que le Tunnel suivra la légère sinuosité dessinée de chaque côté aux aux approches de la terre, par la couche imperméable. La traction sera électrique, l'usine installée du côté anglais tirant les trains français et l'usine installée du côté français tirant les trains anglais, de façon que chaque nation restera maîtresse de couper à tout moment la circulation. Il n'y aura d'ailleurs que l'embarras du choix entre les moyens pour rendre le tunnel inutilisable : aménagement dans le profil d'une cuvette inondable instantanément, gaz asphyxiants, etc., etc. La traction électrique supprimera presque, d'autre part, le problème de la ventilation et, cependant, un renouvellement complet de l'air est prévu à l'aide de puissants ventilateurs. Ajoutons que la circulation du même matériel sur les voies anglaises et sur les voies continentales ne fait pas question ; la différence d'écartement n'est, en effet, que de 5 $^{m}/_{m}$ et, de l'avis de tous les ingénieurs, elle est absolument négligeable. Pour ce qui concerne

---

et Brunel (1865-1875). Ajoutons encore que la galerie française de reconnaissance sous la mer a été percée sous la direction de Ludovic Breton.

Aujourd'hui, au projet actuel du Tunnel sous la Manche sont liés, du côté français, les noms de feu Albert Sartiaux, et de M. P. Javary, qui lui a succédé, comme Administrateur de la Société Française, en même temps qu'à la direction du réseau du Nord ; et du côté anglais, les noms du célèbre ingénieur tunnelliste Sir Francis Fox, constructeur des tunnels de la Severn, de la Mersey, de la Tamise, etc... et de Sir Percy Tempest, l'ingénieur éminent que la Channel Tunnel Cy a eu la tristesse de perdre récemment.

les ponts ou tunnels existants sur la voie ferrée entre Douvres et Londres, il n'y en aurait qu'un ou deux qui auraient besoin d'être élargis. Enfin, il est certain que l'importance du trafic paierait largement, au bout de peu de temps, une circulation entre Douvres et Londres à quatre voies, dont deux réservées aux trains continentaux.

Paris à 4 h. 1/2 environ de Londres; Bruxelles à la même distance et toutes les villes de la région du Nord placées sur un arc de cercle, dont le centre serait Londres, et dont les points extrêmes seraient à Paris et à Bruxelles, mises à des distances encore plus réduites. Lille, par exemple, ne sera qu'a 3 heures à peine, c'est-à-dire que de Londres et vice-versa, il sera possible de gagner Paris, Bruxelles et tous les points intermédiaires en partant le matin et en rentrant le soir, sans découcher, après avoir fait ses affaires dans la cité. Imagine-t-on les conséquences pour le succès du Tunnel lui-même comme entreprise de transports, et, au point de vue général, pour le développement des relations économiques entre tes trois pays ?

En ce qui concerne les marchandises, le Tunnel procurera à la fois l'avantage de la rapidité et de l'économie, car, d'une part, il réduira à deux, les six manipulations subies aujourd'hui par toute expédition faite d'une gare continentale à une gare anglaise : chargement au départ, déchargement au port, rechargement sur bateau, déchargement dans le port anglais, rechargement sur wagon anglais, déchargement à destinanation; d'autre part, par voie de conséquence, il permettra des emballages beaucoup plus simples et moins onéreux. Plus encore, il rendra possible une circulation de trains assouplie aux besoins de tous les courants de trafic, au lieu qu'elle est aujourd'hui assujettie aux heures de passage des bateaux en nombre incroyable qui font la traversée. Nous parlions, il y a un instant, de l'isolement économique de l'Angleterre avec la France. Les chiffres sont là : avant la guerre, on comptait un voyageur pour 200 habitants, entre la France et l'Angleterre, au lieu de 6 entre la France et la Belgique. De même la progression moyenne de notre tonnage échangé avec l'Angleterre était de 0,6 % par an, tandis qu'elle était de 16,3 % avec l'Allemagne, 9,77 % avec la Belgique, 3,5 % avec la Suisse, 5,4 % avec l'Espagne, 4,5 % avec l'Italie. Il est fort probable que le Tunnel ferait du Nord de la France, de la Belgique et de l'Angleterre, un centre industriel et commercial de premier ordre, la production des trois pays étant complémentaire; mais il ne faut pas oublier la Suisse, dont toute la production laitière et fromagère serait puissamment stimulée et dont les chemins de fer recevraient un transit formidable. Pour l'Italie, ce

serait une sorte de ligne directe Nord-Sud-Italie que réaliserait le Tunnel sous la Manche, recoupant à Turin et à Milan la ligne déjà constituée d'Ouest en Est, dite du 45e parallèle, de Bordeaux à Odessa. Ce serait une activité extraordinaire apportée à toute la région nord de la péninsule et une vie nouvelle procurée à toute la population agricole du sud, dont les produits pourraient gagner par trains entiers les marchés anglais. Si l'on regarde plus à droite, tout le proche Orient, tous les pays balkaniques souffrent d'une pauvreté de main-d'œuvre, avec un excédent de richesses minières et un ensemble énorme de besoins nouveaux. Que de commandes en perspective pour l'industrie anglaise, si des relations suivies et rapides pouvaient s'établir ! Par le Tunnel sous la Manche et par les tunnels alpestres, une grande route « Londres-Bagdad » prendrait la place de l'ambitieux projet allemand, qui serait à jamais ruiné, du « Hambbourg-Bagdad » et qui devait faire de Hambourg une tête de ligne à la fois maritime et ferrée. De Londres partiraient tous les trains internationaux vers Madrid, La Riviera, Brindisi et l'Égyte, Salonique, tout l'Orient.

Pourtant les experts britanniques ont déclaré que le projet n'offrait que des avantages minimes au point de vue des transports. Sir William Bull l'a dit avec raison : « Ils se sont opposés au Suez ».

Pour nous, ce qui nous importe au point de vue où nous nous plaçons, c'est l'avenir du Tunnel sous la Manche. Il est impossible de douter qu'il ne soit très beau. Certes, on n'estime guère aujourd'hui à moins de un milliard et demi les frais de construction du Tunnel sous la Manche, dont la moitié pour la France et la moitié pour l'Angleterre, au lieu de 400 millions, chiffre admis avant la guerre, et l'on se demande si le Tunnel rémunérera son capital. Nous souhaiterions qu'il ne fût pas entrepris de travaux moins assurés d'être « payants ». Nous ne pouvons discuter ici cette question, mais il y a des vérités incontestables qui la dominent :

1° Le Tunnel sous la Manche sera au point de vue de l'exploitation une ligne privilégiée, dont les dépenses n'augmenteront pas proportionnellement aux recettes : ce sera un trafic à parcours complet de bout en bout, presque sans agent, et avec des trains d'une utilisation exceptionnelle ;

2° Par suite de l'obstacle de la mer, le trafic franco-anglais, nous l'avons montré, croît avec lenteur, mais il se développe cependant. C'est ainsi que le nombre de voyageurs en 1913 est déjà non seulement

rattrapé en 1924 mais dépassé et, de la sorte, plus l'exécution du tunnel est différée, plus le tunnel devient financièrement réalisable ;

3° Le Tunnel sous la Manche aura devant lui un trafic presque aussi entièrement nouveau, lorsqu'il ouvrira ses lignes, que la voie de Paris à Lille lorsqu'elle a été construite : quels Anglais viennent en France, sinon une poignée de privilégiés auxquels leur situation de fortune permet l'accès des 1res ou 2mes classes ? Sait-on que sur 100 voyageurs anglais, il n'y en a pas 5 qui prennent la 3me classe, et que, sur 100 voyageurs dans les deux sens, il y en a à peine 20 qui soient des continentaux ?

4° Le Tunnel sous la Manche aura devant lui, non seulement un trafic nouveau, mais un trafic extensible pendant une longue suite d'années.

Donc, que l'on mette toutes les choses au pire, il est assuré de devenir une ligne florissante.

La seule hésitation permise pourrait être sur le point de savoir s'il conviendrait de grever la construction du tunnel des charges de capital qu'entraînerait sa réalisation immédiate, en empruntant les fonds au loyer actuel de l'argent. Mais c'est de l'adhésion des pouvoirs publics anglais qu'il s'agit pour le moment.

Encore doit-on ajouter que le Tunnel sous la Manche serait une source de prospérité pour les réseaux français et anglais, auxquels il fournirait un afflux de trafic formidable.

Et, par dessus tout, comme nous le disions, il est appelé à être la Route de l'Entente, la Route de la Paix, celle qui évitera la catastrophe de nouvelles guerres, par une étroite collaboration dans tous les domaines entre les deux peuples français et anglais, dont toute l'histoire, suivant la parole de M. Paul Cambon, n'est qu'une lente ascension presque parallèle, vers la liberté, et qui sont particulièrement épris, sans faire injure aux autres, de justice et de vérité.

Craindre une seconde que la France et l'Angleterre puissent maintenant en venir à un conflit armé paraît aux cœurs français une pensée impie. C'est pourquoi, les pionniers du Tunnel veulent établir entre eux le trait d'union définitif, qui mettra fin à leur isolement ou quasi isolement.

L'Entente par le Tunnel est la formule que nous demandons aux Membres de la Société de Géographie de Lille d'adopter et de propager pour la substituer à la formule demeurée enfermée dans une espèce de cercle vicieux : « Le Tunnel par l'Entente ». C'est la formule dont

M. Henri Lorin, Secrétaire Général du Comité Français du Tunnel sous la Manche (1), a été l'un des premiers apôtres, lorsqu'au Bureau des Études Économiques dont il avait la direction à la présidence du Conseil pendant la guerre, il traçait les grandes routes ferroviaires à organiser à travers l'Europe au lendemain de la paix. C'est la politique des tunnels, qui a été définie au Cinquantenaire du Cenis en 1922, par l'illustre Sénateur Daneo, « celle par où passent les grands courants des idées fraternelles des peuples ».

G. BERTIN,
Secrétaire du Comité Français
du Tunnel sous la Manche.

---

(1) Composition du Comité Français du T. S. M. :

Président d'Honneur : le Maréchal Foch.

Président : M. Yves Le Trocquer, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, Député, ancien ministre des Travaux Publics, successeur de M. Paul Cambon, fondateur.

Vice-Présidents : MM. Heurteau, Délégué Général du Conseil d'Administration de la Compagnie d'Orléans.
Isaac, ancien Ministre.
A. Lacroix, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences.
Comte E. de Nalèche, Directeur du *Journal des Débats*
R. G. Levy, Membre de l'Institut, Sénateur, Président de la Société d'Économie Politique.

Secrétaire Général : M. Henri Lorin, Correspondant de l'Institut.

Secrétaire : M. G. Bertin, Ingénieur.

Le bureau du Comité français du T. S. M. n'a pas reçu, en 1924, moins de 2213 articles parus en tous pays sur la question. Sur ce nombre, 215 nous sont arrivés de Belgique où le Comte de Broqueville et son frère, le Baron Alphonse de Broqueville, sont le Président et le Secrétaire Général d'un très brillant Comité du Tunnel sous la Manche.

En Italie, l'éminent ingénieur Luigi Luiggi et son très distingué collègue, notre ami Julio Tion, Secrétaire Général de l'ordre des Ingénieurs à Rome, sont les interprètes constants de l'opinion de leur pays unanimement favorable à la cause du Tunnel sous la Manche, chère à tous les peuples qui aperçoivent, dans de bonnes et actives relations avec l'Angleterre, les véritables fondements de la paix.

LA LAINE EN FRANCE

ET DANS LES COLONIES FRANÇAISES

Par P. DEFFONTAINES

Nous tirons d'un rapport présenté par M. Edmond Masurel en Avril 1924 sur l'élevage du mouton à laine et la production lainière en France et aux colonies françaises, une série d'informations sur la situation lainière actuelle. Nous complétons ces informations par des notes parues dans le *Nord Textile* au cours de l'année 1924.

LA LAINE EN FRANCE

L'effectif ovin en France qui atteignait, en 1913, 16.131.390 moutons, est tombé, en 1922, à 9.782.420 moutons ; déjà, en 1913, le chiffre était en baisse sensible.

En 1840,	le cheptel ovin	français atteignait	32.151.000
En 1852	—	—	33.281.000
En 1857	—	—	27.182.000
En 1866	—	—	30.386.000

La baisse momentanée de 1857 est attribuée à la vive concurrence faite par les nouveaux pays à laine de l'hémisphère austral.

Ce troupeau ovin se décompose de la façon suivante :

Berrichons et analogues	800.000	têtes
Gascons et Pyrénéens	2.000.000	»
Auvergnats et Limousins	1.275.000	»
Languedociens	450.000	»
Mérinos et métis du Centre	450.000	»
Mérinos de la Provence	850.000	»
Dishley-mérinos et métis	500.000	»
Régions du Nord	200.000	»
Normandie	200.000	»
Bretagne	160.000	»
Est et Franche-Comté	200.000	»
Région du Sud-Est et des Alpes	750.000	»
Régions de l'Ouest	850.000	»
Régions diverses sans production définie	1.097.000	»
TOTAL	9.782.000	»

Les meilleures laines sont celles d'Arles, qui peuvent rivaliser de finesse avec celles d'Australie. Le mérinos pur a malheureusement perdu du terrain : mérinos du Roussillon, d'Arles, du Châtillonnais, du Soissonnais, de Champagne, de Beauce, de Rambouillet.

Dans le Châtillonnais, une sélection attentive et une organisation rationnelle de l'élevage ont amélioré considérablement le type.

Mais aujourd'hui la plupart de nos moutons sont croisés avec du type anglais, surtout le Dishley-mérinos et le Southdown.

Or nos industries, spécialement les usines du Nord de la France, ont surtout besoin de laines mérinos. Au surplus, la production des laines françaises s'est montée à environ 30.000 tonnes en 1913 et 20.000 tonnes en 1922. Aussi devons-nous largement importer.

Importations de laines en	1913........	268.000	tonnes
— —	1922........	308.000	»
— —	1923........	262.000	»

Nos réexportations de laines brutes	35.000	tonnes	en 1913
— —	20.000	»	en 1923

Le système d'exploitation du mouton en France est le système de la surcharge du troupeau sur les terres de culture. De là, nécessité d'avoir un berger pour 2 ou 300 moutons, tandis que dans l'hémisphère austral, grâce au système de clôtures avec « paddocks » de plusieurs centaines d'hectares, on réduit le nombre des bergers jusquà 5 pour 50.000 moutons. Les bêtes sont presque abandonnées à elles-mêmes ; on ne s'en occupe que deux ou trois fois par an au moment de la tonte, du marquage et de l'agnelage.

Le nombre des bergers en France est tombé de 220.000 en 1860, à 80.000 en 1892 et à quelques milliers aujourd'hui.

LAINES D'AFRIQUE DU NORD FRANÇAISE

En Algérie, on estime que le troupeau ovin atteint 10.000.000 de têtes, dont 6.000.000 sont soumis à la tonte. Le troupeau n'a pas varié depuis un siècle. La production se monte à 15.000 tonnes de laine, dont 5.000 sont consommées sur place et environ 8.000 sont exportées (7.050 tonnes en 1922, 8.682 en 1921).

Les laines algériennes se rapprochent dans l'ensemble des croisés de Buenos-Aires, mais le classement y est mauvais ; chaque balle renferme toujours une portion de laine jarreuse. Le système de la transhumance permet des croisements et empêche le maintien de types purs et

uniformes. Il faudrait une inspection des troupeaux en pâturage. La colonisation a fait de rapides progrès sur les hauts plateaux surtout dans le Sersou réduisant sans cesse les terres de parcours. Aussi la transhumance soulève de graves questions, et il faudrait qu'un organisme supérieur prenne en mains toutes les questions relatives au mouton et qu'il se propose moins de faire des croisements avec des types étrangers que d'améliorer la race locale.

En Tunisie, l'effectif ovin se monte à environ 2.000.000 de têtes, fournissant une production de 2.000 tonnes de laine, dont 175 tonnes ont été exportées en 1920 et 330 en 1921. Un établissement officiel a été créé à Sidi-Tabet pour améliorer les races locales.

Au Maroc, l'effectif ovin atteint 7.000.000 de moutons en 1920. La production de laine est estimée à 10.000 tonnes. Malgré une consommation assez forte (tapis, couvertures), l'exportation s'est progressivement élevée de 1,500 tonnes en 1921, à 3.000 tonnes en 1922 et 7.000 tonnes en 1923. Les laines y sont moins jarreuses et moins sableuses que celles d'Algérie. Il est difficile d'y établir le système de la concession qu'on préconise à l'imitation de l'Australie.

La plupart des terrains de parcours sont des terrains de tribus ou des biens habous. On a installé une bergerie expérimentale à Oued-Zem, dans une région où l'on rencontre les plus beaux types ovins du Maroc et on y tente l'amélioration des races locales par l'introduction de mérinos d'Arles. La Société « Mérinos Marocain » a introduit, en 1922, sur les plateaux du Tadla, des béliers de la Crau qui ont donné d'excellents agneaux.

LAINES D'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

On estime très approximativement l'effectif ovin à 2.000.000 de têtes, surtout réparties dans le Soudan français. Il s'agit de moutons de race locale pauvre en laine. Seuls sont considérés comme ayant une toison appréciable les moutons du Macina, c'est-à-dire de la vallée du Niger et plus spécialement des cercles de l'Issa-Ber, de Djenné, de Bandiagara et de Goumdan.

La quantité de laine produite peut s'élever à environ 1.000 tonnes et l'exportation a atteint 300 tonnes en 1921. Les toisons sont grossières, peu épaisses, et leur poids ne dépasse jamais 1 kilog. (En Australie, les toisons pèsent fréquemment plus de 3 kilogr.)

On essaie d'uniformiser les types de laines en interdisant par exemple les parcages en commun des moutons à laine et des moutons à poils.

Une bergerie fut créée, en 1907, à Niafunké, elle fut, depuis 1919, transférée à El Oualadji.

A Madagascar, l'effectif ovin est évalué à 300.000 moutons, dont 80.000 sur les hauts plateaux et 60.000 dans la province de Fort-Dauphin. Presque tous ces moutons ont des toisons de poil et non de laine.

Une bergerie a été créée en 1921 à Ambovombe (province de Fort-Dauphin).

En Syrie, les moutons sont au nombre d'environ 1.500.000 en 1921, donnant 2.000 tonnes de laine environ, dont 766 ont été exportées en 1920 (420 tonnes à destination de la France). Dans le Liban, la laine des moutons « Awass » est fine et élastique, elle contient peu de jarre et est assez recherchée. Dans la région d'Alep, au contraire, c'est une laine grossière utilisée pour les matelas.

LA SITUATION CRITIQUE DE L'APPROVISIONNEMENT EN LAINE

Il résulte donc que la France fournit elle-même 20.000 tonnes de laine, que ses colonies en fournissent à peu près autant, soit un chiffre de 40.000 au plus, chiffre tout à fait dérisoire si l'on songe que la consommation de nos usines textiles se maintient autour de 300.000.

Il faut d'autant plus s'assurer un approvisionnement régulier en matières lainières, que partout se fait sentir la pénurie de laine. L'appoint des immenses stocks accumulés par les Gouvernements alliés pendant la guerre (stock de la B. A. W. R. A. en Australie) ont permis de subvenir aux demandes des années d'après guerre. Mais ces stocks viennent d'être épuisés. Il faut donc aviser pour l'avenir.

En ce qui concerne la France, il semble bien qu'on pourra progressivement regagner et qu'on pourra obtenir une production maximum de 80.000 tonnes.

En ce qui concerne l'Afrique du Nord, on pourrait certainement intensifier la production et arriver à un rendement de 50.000 tonnes.

La Chambre de Commerce de Tourcoing a entrepris depuis plusieurs années des essais d'élevage de moutons à laine en Afrique Occidentale et à Madagascar. Elle voudrait y obtenir des laines-mérinos pures qui sont partout en diminution constante, alors que le jeu de la mode et de la concurrence la rend de plus en plus recherchée. Elle voudrait aussi y changer le mode d'exploitation du mouton, y substituer au système de la transhumance, qui entraîne nécessairement des mélanges, le système du parcage et de la concession de type australien. Voici à

quoi en sont les essais poursuivis par la Chambre de Commerce de Tourcoing :

1° A Madagascar, deux envois ont été faits, l'un de 107 moutons en 1923, l'autre de 401 en 1924, moutons originaires d'Afrique du Sud.

Ils sont établis à Tourcoing-Madagascar sur les hauts plateaux de Tulear et le voyage, qui fut pénible, a réduit le nombre à 390 ; le troupeau est maintenant en bon état, mais il doit rester localisé sur les plateaux de 800 à 1.000 mètres pour ne pas être décimé par les épidémies. Un poste avait été créé à Roubaix-Madagascar à 600 mètres d'altitude ; il a dû être abandonné à cause du mauvais état sanitaire du troupeau.

2° Dans la Haute Volta, ce sont les Pères Blancs, sous la direction de Mgr Thevenoud, qui ont pris à charge les essais d'élevage de mérinos, le voyage a été périlleux et l'hivernage pluvieux a causé des pertes.

Mais aujourd'hui la situation du troupeau est favorable, les agnelages se sont bien passés et le troupeau est en augmentation.

Le poste est situé à Tourcoing-Bame, dans le cercle de Ouahigouya.

3° Au Sénégal, à Richard Toll, malgré un climat plus chaud et le voisinage du fleuve, une station a été créée. L'hivernage a causé aussi des pertes, et il faudra poursuivre les essais pendant plusieurs années pour voir si le troupeau ne dégénérera pas.

Au 27 janvier 1925, un nouvel envoi de 400 moutons venant du Karoo (Afrique du Sud) partait pour Dakar.

4° Enfin, la Chambre de Commerce de Tourcoing vient d'obtenir une concession de 5.000 hectares en bordure et à l'est du lac de Bame, dans le cercle de Ouahigouya.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

I. — CHRONIQUE RÉGIONALE

L'Industrie textile en France pendant la guerre [1]. — Il nous paraît que les réflexions précédentes fournissent une occasion assez naturelle de faire à cette place une analyse sommaire du livre de M. A. Aftalion, sur l'industrie textile en France pendant la guerre.

Avant 1914, l'industrie textile représentait la branche la plus florissante de nos industries d'exportations, celle qui contribuait le plus efficacement à améliorer notre balance commerciale : nous vendions à l'étranger cinq fois plus de fils et de tissus de toute sorte que nous ne lui en achetions. La différence était de l'ordre de 1 milliard. Mais l'occupation de nos régions du Nord et de l'Est, nous priva, dès le début des hostilités d'une grande partie de nos moyens de production — à peu près la moitié, les 2/5 étant concentrés dans le Nord seulement.

« Pendant la guerre, la France, du fait de l'occupation ennemie, a dû être dépouillée ainsi des deux tiers de la puissance productrice de l'industrie lainière, de près des trois quarts de celle des industries du lin, de chanvre et du jute prise ensemble. La perte bien que moindre est encore du quart pour l'industrie cotonnière et les industries accessoires. Seule, l'industrie de la soie n'a été que relativement peu atteinte par l'invasion allemande. »

La mobilisation en même temps prenait les usines situées en territoire non occupé d'une partie de leur personnel et les difficultés d'approvisionnement en matières premières de toute espèce allaient se multiplier. Obstacles à première vue presque insurmontables à la reprise de l'activité textile après les premiers chocs. On s'évertua pourtant à la faire renaître dans une certaine mesure, en utilisant au maximum le matériel restant et en rendant aux usines tout ce qu'on put de leur personnel. Les approvisionnements en matières premières, furent tant bien que mal assurés pendant la première partie de la guerre. Mais pendant la seconde, où toute l'activité du pays

---

(1) A. Aftalion. — L'Industrie textile en France pendant la guerre. Histoire économique et sociale de la guerre mondiale (série française). Dotation Carnegie pour la paix internationale, Presses universitaires de France, Paris et Yale University Press, New-Haven, U. S. A. Un vol. in-8°, 204 p.

fut plus étroitement subordonnée aux nécessités immédiates de la défense nationale et où l'on dut adopter une nouvelle politique de transport, héroïque mais coûteuse, ils devinrent particulièrement difficiles à constituer L'industrie ressentit alors les effets de la politique prohibitionniste de ses anciens fournisseurs, de la guerre sous-marine, et de la politique des priorités en matière de transport maritime.

Le puissant effort de réorganisation tenté par l'industrie textile ne pouvait donc avoir que des effets limités. La consommation se restreignit et malgré cela notre balance devint déficitaire. Conséquence qui devait peser lourdement sur notre avenir économique. Il n'est pas exagéré de dire que la grande crise de l'Industrie textile française pendant la guerre est à la racine de nos difficultés économiques actuelles. Quand on passe en revue les branches diverses de l'activité nationale, on se persuade que nul phénomène ne pouvait être plus grave et précisément à cause du rôle capital joué en temps de paix par les textiles dans l'établissement de notre balance commerciale et par la brusque inversion de la situation. Il se produisit d'ailleurs des faits complexes en ce qui regarde les prix.

Les matières premières atteignirent des cours très élevés. Mais comme la France était en état de sous-production les conséquences de ce mouvement de hausse furent exactement le contraire de ce qu'elles eussent été en période normale; il ne provoqua ni chômage, ni perte pour les industriels qui connurent de hauts profits.

Telles sont les caractères généraux de l'évolution de l'industrie textile pendant la guerre. Dans les titres II, III, IV et V, M. Aftalion passe en revue, l'industrie de la laine, du coton, du lin, du chanvre et de la soie. On ne saurait le suivre dans ses analyses si nourries. Pourtant rien ne montre mieux que des chiffres l'effort extraordinaire réalisé à l'arrière du front.

Mais peut-être, si nous nous inspirons plutôt de nos préoccupations présentes, chercherons-nous le bilan de chacune de nos industries textiles à la fin de la guerre.

Voici d'abord pour la laine: « Disparition des excédents d'exportation d'avant-guerre, apparition de gros excédents d'importation durant les hostilités, de ce double chef, la perte pour notre balance commerciale par rapport à 1913 fut de 1.343 millions de francs en 1918...... au total en négligeant les derniers mois de 1914, une perte, pendant les quatre années qui suivirent de plus de 4.600 millions de francs pour notre balance commerciale. » Il faut noter que, bien que la restriction de consommation de la population civile n'ait pas été partout aussi sévère qu'on eût pu le souhaiter, c'est pourtant l'armée qui a accaparé la grande part de l'importation et de la production.

Les industries du coton ont été moins atteintes que les industries de la laine. Néanmoins, nos besoins ne purent être satisfaits que grâce à des achats considérables à l'étranger. Pour les quatre années réunies la perte par

rapport à 1913, atteignit 3.080 millions. « Pour le coton encore, il faut répéter que ce fut en partie pour satisfaire les besoins des armées que furent effectuées ces grosses dépenses qui grevaient si lourdement l'avenir. Le fléchissement de la consommation civile de tissus de coton ne fut sans doute pas aussi. considérable que quant aux articles de laine. Privée d'articles de laine et aussi comme on le verra plus loin d'articles de lin, la population civile s'est rejetée sur les articles de coton Cependant, même pour ces derniers, il y eut réduction de la consommation civile ».

Avec l'industrie du lin, on touche celle qui a été le plus durement frappée par la guerre. La consommation a diminué beaucoup plus que pour la laine et pour le coton. Pour ces deux dernières matières, la consommation *totale*. civile et militaire, égale ou même dépasse celle de la période de paix. Rien de pareil pour le lin, *parce que l'armée n'en a pas besoin*. « Ici encore, dit très justement M. Aftalion, se manifeste toute la subordination de notre vie économique durant les hostilités aux nécessités de la défense nationale. » Et il remarque encore avec raison que quelque chose pourra subsister des habitudes contractées pendant la guerre, et de la faveur acquise par les beaux tissus de coton au détriment du lin. Quoiqu'il en soit, la perte par rapport à 1913, pour les quatre années de guerre est de 602 millions.

Les industries de la soie ont réagi d'une manière tout à fait différente. Leur force productive était à peine diminuée, malgré les difficultés d'approvisionnement en matière première. Il y eût un fort fléchissement de la consommation civile, compensé par les achats de l'armée dans une faible mesure, mais l'exportation se maintint à un chiffre très élevé, supérieur à celui de 1913. Il est difficile au reste d'établir une balance comme pour les trois autres catégories de textiles, à cause du mélange fréquent dans le produit fini de la soie avec d'autres fibres. Des chiffres donnés par M. Aftalion (p. 237) avec des réserves sérieuses, on conclurait que l'excédent d'exportation de tissus aurait été de 1.712 millions.

Nous résumons toutes ces données dans le tableau suivant où A correspond au quadruple des excédents d'exportation de 1913 ; B, aux excédents d'importation de 1915, 1916, 1917, 1918, C, aux excédents d'exportation absolus de la soie, D, aux gains par rapport à 1913, E, aux pertes par rapport à 1913, F, à la perte absolue par rapport à 1913.

	Laine.	Coton.	Lin et Chanvre.	Soie.
A............	1.533,2	1.274,8	254,8	1.518,8
B............	3.078.8	1.805,5	347,3	»
C............	»	»	»	1.712,7
D............	»	»	»	193,9
E............	4.612,0	3.080,3	692,1	»
F............		8.486,4	—	193,9 = 8.291,5

Notre perte totale s'établit donc aux environs de 8 milliards 300 millions.

M. Aftalion a complété ce tableau par quelques considérations sur la reprise d'après-guerre. Pour la laine, le coton et le lin, 1921 présente un excédent d'exportation de 2.649 millions, alors que les opérations 1918 se soldaient par un déficit de 1.774 millions, soit une amélioration de 4.424 millions d'une année à l'autre. Sans doute la comparaison avec 1913 est-elle difficile à cause du changement de valeur des signes monétaires. Mais ce qui ne manque pas de relever M. Aftalion, c'est la part importante prise par l'industrie des régions libérées en voie de reconstruction dans ce mouvement de renaissance. Et il conclut :

« Voilà qui montre à nouveau combien l'histoire de l'industrie textile pendant les hostilités a été dominée par ces deux grands facteurs dont les effets nous sont apparus toujours apparents au long de nos exposés : immense accroissement des besoins de l'armée ; effrayante réduction de notre puissance de production due principalement à l'occupation ennemie. Lorsque l'action de ces facteurs a disparu, et bien avant même que la reconstruction de nos usines n'ait été complète, on a pu revenir à un état de choses qui ressemble à l'état d'avant-guerre. »

II. — LES LIVRES.

La nouvelle édition du Traité de Géographie physique de M. de Martonne [1]. — L'année 1925 s'est ouverte heureusement pour les géographes français puisqu'elle leur apporte le premier tome de la nouvelle édition du manuel de M. de Martonne avec l'espoir d'un prompt achèvement de cette œuvre considérable. C'est un signe sensible des progrès de la géographie depuis un quart de siècle qu'il ait été impossible à l'auteur de se renfermer dans les bornes primitives qu'il s'était imposées. Pour traiter les matières de ses trois premières parties, il lui a fallu ajouter 89 pages accompagnées de 28 figures et il a dû renoncer à présenter son traité en un volume unique. Mais, le cadre originel était conçu avec assez de solidité et avec assez d'ampleur pour que tous les développements nouveaux aient pu s'y trouver à l'aise. Et la doctrine géographique posée dès les premières pages de la première édition était assez solide pour que, malgré l'énorme masse de faits apportés par les progrès des sciences annexes, l'unité du travail paraisse aussi forte qu'au premier jour. Beaucoup d'esprits s'inquiètent devant une certaine tendance à la dispersion, menace constante suspendue sur les

(1) Emmanuel de Martonne. — Traité de Géographie physique. Quatrième édition entièrement refondue. — T. I. Notions générales. Climat. Hydrographie. Paris, Colin, 1925. Un vol. in-8°, 496 p., 2 cartes en coul., 193 fig., 6 pl. phot. Prix : 40 fr. — On pourra consulter ce volume à la bibliothèque de la Société.

sciences géographiques, particulièrement redoutable pour la géographie physique. Je ne ressens pour ma part aucune crainte de ce genre, bien persuadé que les accroissements de notre discipline ne sauraient lui être mortels. A mesure que sa substance s'enrichit, sa méthode se confirme. Ce volume en est la preuve.

Je ne prétends pas le montrer aujourd'hui. Ce serait porter un jugement d'ensemble sur un ouvrage dont nous avons seulement le premier tome. Je me réserve de revenir sur ces considérations générales quand la publication en sera achevée. C'est alors seulement que nous pourrons examiner fructueusement les dernières pages de son premier chapitre (Définition de la géographie). Aujourd'hui, je voudrais chercher ce qu'il apporte de nouveau sans dissimuler d'ailleurs le sentiment de respect qu'il m'inspire.

Avant d'entrer dans le détail, deux remarques. Ce nouveau traité ne saurait, je crois, être conçu indépendamment de l'Abrégé dont il a été rendu compte à cette même place. En rédigeant une Introduction aux études de géographie physique de lecture aisée et abordable aux débutants, M. de Martonne s'est affranchi d'une preoccupation gênante : celle d'être de plain pied intelligible dans son gros livre aux personnes mêmes qui manqueraient d'éducation préalable. Il s'est trouvé plus à l'aise pour ajouter des développements de caractère scientifique, puisqu'il avait le droit de penser qu'il s'adressait maintenant à des initiés.

La transformation des bibliographies accentue le caractère technique de l'ouvrage. Elles se sont enrichies, naturellement, de tout ce qui a été publié d'essentiel depuis la dernière édition. Mais en même temps, elles se sont spécialisées. Elles se rapportent, non plus à un chapitre tout entier, mais à un des groupes de paragraphes, parfois même à un des paragraphes indiqués dans le sommaire du chapitre. Ce classement méthodique sera particulièrement apprécié.

Dans la *partie générale* le quatrième chapitre a seul subi de notables modifications. On notera d'abord la distinction entre la géographie physique et la géophysique. Elle n'est pas toujours aisée à établir. Car on n'oserait pas affirmer que la géophysique se soit instituée à l'état de discipline indépendante et bien sûre de son objet et de ses méthodes. C'est cet ensemble de recherches que les traditions académiques désignent sous le nom de physique du globe et qui ressortit à la mécanique pure, ou à la météorologie ou à l'hydrographie. Le mot de géophysique est en passe de conquérir droit de cité. Mais il prête à équivoque. Et je pense qu'on eût été bien inspiré de conserver la vieille expression. Mon avis va à l'encontre du courant, mais cela n'a aucune espèce d'importance.

La partie neuve du chapitre de M. de Martonne, celle qu'on lira avec plaisir est celle où se trouvent résumées les recherches relatives à la constitution du globe et à ses conditions d'équilibre interne. Dans les précédentes

éditions, il était bien question des anomalies de la pesanteur, mais l'essentiel de la théorie de l'isostasie n'avait point encore été résumé, sans abus d'hypothèse et sans appareil mathématique.

C'est la *climatologie* surtout qui a subi des changements. Ils étaient imposés par les progrès et par l'orientation nouvelle de la météorologie, mais ils ne surprendront aucun de ceux qui avaient pénétré l'esprit de la première édition.

Le fait d'avoir consacré un chapitre aux types de temps montrait dès cette époque que M. de Martonne ne se satisfaisait pas d'une définition purement statique du climat.

S'il est vrai que la notion de climat soit une notion géographique, c'est-à-dire une notion concrète, on ne saurait la caractériser uniquement avec des moyennes, c'est-à-dire avec des abstractions arithmétiques. D'abord, le mot de climat évoque pour nous, non des tableaux de chiffres, mais des aspects changeants du ciel.

Et l'ordre habituel de ces aspects résulte du dynamisme atmosphérique. Certes ce dynamisme est bien loin d'être complètement éclairci. Mais les recherches suédoises, qui font aujourd'hui en France une si brillante fortune, nous apportent des lumières nouvelles. Les magnifiques travaux de Teisserenc de Bort, on ne saurait trop le rappeler, et ceux d'Hildebrand Hildebrandsson fournissaient déjà une base solide. On leur doit des notions essentielles. Sans parler donc de révolution à propos des mémoires de Bjerknes et Solberg, de Schereschewsky et Werhlé, disons qu'ils marquent une étape — capitale si l'on veut — dans un développement plus continu qu'on ne croit. Cette continuité est peut-être plus manifeste aux yeux d'un climatologiste que d'un météorologiste préoccupé de prévisions. La difficulté est d'intégrer les notions récemment acquises dans la climatologie. L'introduction de l'idée dynamique dans cette branche de la géographie physique doit se faire dans le même esprit que celle de l'idée évolutive dans la morphologie. Et la même prudence s'impose dans l'adoption des points de vue nouveaux, mais aussi la même curiosité sympathique. Tous les chapitres consacrés à la climatologie dans le livre de M. de Martonne ont été renouvelés et vivifiés par une place plus grande, faite aux conceptions dynamiques. Mais le plus nouveau est le chapitre V (Les Perturbations atmosphériques et les types de temps), où les dernières théories sont résumées et mises en place dans le cadre climatologique. Un court paragraphe à la page 206 montre très heureusement la continuité de développement dont je parlais tout à l'heure.

En fait, ce n'est pas seulement l'aspect dynamique de la notion de climat qui se renouvelle, c'est aussi son aspect statique, celui qui s'exprime par des chiffres. Par le fait que la notion de climat est une notion géographique, — on doit toujours en revenir là — il est impossible de la concevoir d'une manière isolée. Le climat ne nous est pas seulement connu d'une manière

analytique par des courbes instrumentales, il est enregistré par des organismes vivants. Or, ce qui agit sur l'organisme vivant, ce ne sont pas des températures, des pressions, des luminosités, des états hygrométriques *moyens*, ce sont des éléments *réels*. D'où la nécessité de faire entrer les extrêmes dans la définition des types de climat au même titre que les moyennes. C'est un point sur lequel je reviendrai plus tard. Et peut-être le t. III, m'en fournira-t-il l'occasion. Il est certain que le maniement des valeurs extrêmes est tout à fait délicat. Notre terminologie prête parfois à la confusion. Maxima et minima moyens, moyennes de maxima et de minima, on ne s'entend pas toujours quand on parle de ces choses. L'emploi de ces valeurs est une pierre de touche pour l'éducation d'un climatologiste. Le chapitre relatif à la température, les chapitres sur la définition des types de climat sont tout à fait suggestifs à cet égard. Il faut louer en particulier M. de Martonne d'avoir introduit un paragraphe sur les maxima et minima moyens (p. 138) et d'avoir commenté les deux cartes de Van Bebber.

Il est indiscutable que la notion de climat s'est prodigieusement enrichie depuis vingt ans et l'ouvrage que nous analysons nous permet de mesurer le chemin parcouru. Il faudra bien un jour traduire cet enrichissement dans une formule. La définition classique de Hann finit par éclater. C'est toujours une entreprise délicate de changer une définition — surtout lorsque pendant si longtemps, l'ancienne formule a paru heureuse et suffisante. Peut-être sera-t-on amené à regarder le climat comme « l'état moyen de l'atmosphère au-dessus d'un lieu, tel qu'il résulte de la succession habituelle des temps oscillant entre des extrêmes définis » ou quelque chose d'analogue. Ce n'est qu'une suggestion. Mais il est bien certain que les développements de M. de Martonne sont bien plus amples que ne permet de le prévoir la définition initiale.

Il y a aussi une idée sur laquelle il faudra revenir un jour, celle de l'importance du facteur temps (durée), celle de la valeur des séries ou des séquences en climatologie. Elle est un peu délaissée — et l'on ne voit pas même très bien ce qu'on en dirait dans un traité où il faut présenter des connaissances positives. On voit pourtant très bien à quels travaux elle pourrait donner lieu.

La climatographie s'est étoffée et enrichie. En même temps, elle est devenue plus maniable, plus aisément abordable aux étudiants par quelques transformations, divisions mieux marqués, adjonction de résumés. Sa valeur pédagogique s'est certainement accrue. De toutes ses parties, celles qu'on lira avec le plus d'intérêt, sont les développements sur les climats désertiques — spécialement le paragraphe sur la dégradation désertique — et ceux qui sont relatifs aux variations de climat. Il y a là encore un sujet difficile : je pense depuis longtemps que les travaux d'Arctowsky mentionnés par M. de Martonne sont tout à fait décisifs (p. 296).

Irai-je contester quelques attributions, chercher si deci delà ne se serait point glissée quelque affirmation douteuse. Le miracle serait qu'il n'y eût

point matière à chicane. Et d'ailleurs la multiplicité des sujets traités n'autorise pas toujours les développements nécessaires. L'affirmation relative à la toxicité de l'air privé de CO^2 aux grandes hauteurs par exemple demanderait à être expliquée (p. 309). Les travaux de Mosso ont été très discutés. On sait aujourd'hui cependant que la pression de CO^2 décroît plus vite que le seuil d'excitation des centres respiratoires ne s'abaisse — c'est je crois ce qui résulte de plus clair des faits connus touchant l'action de CO^2. Mais la diminution de tension partielle de O n'est pas moins à considérer. Je dis cela parce qu'il faut bien que l'esprit de critique reprenne ses droits. Mais je n'y attache pas grande importance. L'essentiel pour moi est d'avoir expliqué pourquoi j'ai pris tant de plaisir en lisant toute la partie du nouveau traité relative au climat.

J'insisterai moins sur le III[e] livre (Hydrographie), non point qu'une comparaison détaillée avec la précédente édition ne montre des changements importants. Les vagues et les marées ont été traitées avec beaucoup plus d'ampleur — les vagues surtout. De même le chapitre d'hydrologie fluviale a profité de toutes les recherches de détail récentes, mais enfin, il s'agit surtout là de faits nouveaux qui s'enchâssent dans le développement. Tandis que dans le II[e] livre (Climat), je suis surtout retenu par le progrès continu de la pensée.

Et maintenant, nous attendons avec impatience le tome II.

III. DIVERS.

L'habitation rurale dans l'Afrique du Nord. — M. A. Bernard, continuant la série de ses enquêtes sur les populations de l'Afrique du Nord, vient de publier un fascicule sur la Tunisie, accompagné d'une carte et de l'illustration indispensable. Ainsi, désormais, pour une bonne partie de l'Afrique du Nord, nous sommes renseignés sur la répartition des types d'habitation et sur leur évolution. Le Maroc, il est vrai, n'a pas encore fait l'objet d'une étude approfondie, et dans quelques parties de l'Empire chérifien encore non pacifiées cette étude saurait à peine se concevoir puisque l'état de guerre exclut toute stabilité et toute transformation normale. Néanmoins nous savons que les types marocains peuvent rentrer dans le cadre général des formes d'habitation nord-africaines sans laisser de présenter à quelques égards une originalité marquée. Nous nous proposons ici de rassembler les résultats obtenus par M. A. Bernard dans ses deux belles enquêtes sur l'Algérie et la Tunisie, tout en tenant compte des descriptions plus générales qu'il a données pour le Maroc (1).

(1) Enquête sur l'habitation rurale des indigènes de la Tunisie, faite par ordre de M. Lucien Saint, résident général de France à Tunis, publiée par Augustin Bernard, professeur de géographie et de colonisation de l'Afrique du Nord à la Faculté des Lettres de Paris, Tunis, 1924, un fasc. in-8° 103 p., une carte h. t. en coul., 9 pl. phot., 15 croquis dans le texte.

Augustin Bernard et Edmond Doutté. L'habitation rurale des indigènes de l'Algérie. An. de Géogr., XXVI, 1917, p. 219-228.

Il paraît presque impertinent de louer la méthode de M. A. Bernard. Tous ceux qui ont eu, en quelque pays que ce soit, l'occasion de faire des enquêtes de géographie humaine, savent bien que l'établissement d'un questionnaire fructueux, suppose une longue expérience personnelle des choses, bien des écoles parfois. Observer correctement est, en soi, un travail délicat. Obtenir d'esprits très différents des observations correctes, sur lesquelles on puisse tabler avec sûreté, est encore bien plus difficile. L'examen des réponses faites par les fonctionnaires du contrôle civil et par les officiers des territoires militaires, témoigne en faveur de l'enquêteur, des collaborateurs en même temps.

Aussi bien, est-ce l'endroit de dire ce qu'on ne saurait trop répéter, à savoir que le corps des administrateurs civils et militaires d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord est au dessus de tout éloge. M. A. Bernard a eu raison de donner d'amples extraits des rapports des contrôleurs civils et des officiers des territoires militaires. Par la thèse de l'un deux (Monchicourt. La région du Haut-Tell en Tunisie, Paris 1913), on savait déjà sur quelle scrupuleuse étude de leur circonscription s'appuie leur action — et ce qu'ils mettent d'eux-mêmes dans leur œuvre. Le corps des fonctionnaires tunisiens n'est inférieur à aucun autre corps de fonctionnaires coloniaux. Il est bon d'insister là-dessus. A l'époque héroïque de la colonisation française, les adversaires de l'expansion raillaient volontiers ces colonies dont la seule raison d'existence était l'entretien d'un certain nombre de fonctionnaires. Il se peut que des apparences aient justifié ce brocard dans le passé. Il faut aujourd'hui retourner la phrase et dire que nos fonctionnaires sont l'armature solide de nos colonies. Cette digression s'impose quand on parcourt l'enquête de M. Augustin Bernard.

D'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord, les indigènes vivent soit dans des habitations mobiles qui sont des tentes, soit dans des habitations fixes, gourbis ou maisons. Cette différence correspond en gros à la distribution des deux genres de vie essentiels, celui des agriculteurs sédentaires et celui des pasteurs nomades. L'aspect de la tente est bien connu et du reste assez uniforme. Son domaine propre comme on doit s'y attendre est notablement plus étendu que celui des autres types d'habitation, surtout en Algérie et en Tunisie. Il empiète même en Algérie sur le Tell puisqu'il vient toucher la Méditerranée dans l'Oranie, c'est-à-dire dans la partie la plus sèche de la colonie. Il tient une place moindre en Tunisie où la limite septentrionale est formée par une ligne allant de l'Ouenza à Maharès sur le golfe de Gabès. Mais comme les régions où la tente domine sont aussi les moins peuplées, il s'ensuit que la proportion des indigènes qui l'utilisent est relativement faible :

Proportion comparée en Algérie et en Tunisie des indigènes utilisant chaque type d'habitations :

	Tunisie %	Algérie %
Tentes	22	25
Gourbis	30	40
Maisons rurales	25	29
Grottes et ghorfas	5	»
Population urbaine	18	6

Au nord des pays voués au nomadisme pastoral, la tente se rencontre encore en mélange avec d'autres types d'habitation. Cela tient à ce que la distinction entre sédentaires et nomades n'a rien d'absolu. Au Maroc, « beaucoup d'indigènes ont à la fois des établissements fixes et des tentes, et l'on trouve à cet égard toutes les combinaisons ». D'ailleurs, dans ce pays, les indigènes passent avec une extrême facilité d'un mode de vie à l'autre. Et le gourbi lui-même a moins de fixité que nous ne l'imaginons. Même constatation en Algérie. Là comme d'ailleurs en Tunisie, on trouve aussi à côté des indigènes habitant la tente toute l'année, des groupes « qui utilisent alternativement la tente et le gourbi selon les saisons, suivant aussi leurs goûts et leurs préférences ». Il faudrait se garder d'établir, entre les deux types d'habitation, une sorte de hiérarchie correspondant à je ne sais quelle ordre de dignité dans les genres de vie. La tente n'est pas un type primitif, car l'habitation sous roche lui est antérieure. Elle présente souvent plus de confortable que la hutte en roseaux et la substitution de la forme fixe à la forme mobile est, dans bien des cas, la conséquence d'un appauvrissement, non la preuve d'un progrès.

Néanmoins, le passage de la tente au gourbi est généralement la marque d'une sédentarisation et le signe d'une transformation de genre de vie. Au Maroc, M. Bernard avait jadis signalé de curieuses formes de transition. « Il n'est pas rare de voir des tentes dont les pans s'arrêtent beaucoup au-dessus du sol et sont attachés à des claies de roseaux entrelacées d'épines, ce qui donne à la demeure un caractère permanent : on surprend là, sur le vif, le passage de la vie sédentaire à la vie nomade ».

Dans l'enquête sur la Tunisie, on relève deux cas particulièrement caractéristiques d'association entre la tente et le gourbi. Dans les contrôles de Souk el Arba et de Tabarka, les gens moyennement aisés, cultivateurs sédentaires, vivent une partie de l'année sous la tente, parce qu'elle est plus chaude et parfaitement étanche. Dans l'Extrême-Sud, c'est autre chose ; l'utilisation alternative des deux sortes de demeure correspond à la répartition des occupations au cours de l'année. D'Octobre à Avril on vit sous la tente avec les troupeaux, puis on rentre dans les ksour pour soigner les jardins pour les mêmes raisons, on trouve au Maroc, la tente, la nouala et la maison s'associant en proportions variables.

La demeure fixe la plus répandue est de beaucoup le gourbi. Il offre d'ailleurs une grande diversité de formes — avec des types de passage à ce que nous sommes habitués à considérer comme la maison. Et les matériaux de construction diffèrent d'une localité à l'autre. Toutefois, des catégories de sous-types se détachent assez nettement. La première caractérise tout le Tell algérien et le Tell Tunisien et se trouve répandue dans le Maroc du Nord. C'est le gourbi aux murs en pierre sèche ou en pisé (toub ou tabia), recouvert de branchages ou de diss, le plan est grossièrement rectangulaire et l'ensemble présente l'apparence d'une carène renversée. Ici se pose une question assez délicate. Salluste nous a laissé une description tout à fait

remarquable de formes d'habitation analogues et répandues de son temps dans l'Afrique du Nord. On les appelait mapalia. Il semble bien — c'était l'opinion de M. Bernard en 1913 — que les mapalia de Salluste, sont nos gourbis (les maamra des Tunisiens). Cependant, le Dr Hamy pense que l'historien latin a voulu désigner des constructions régulières dont nous parlerons un peu plus loin. J'ai quelque peine à adopter ce point de vue parce que la description de Salluste est très générale, tandis que les « ghorfas » du Sud-Tunisien sont très localisés.

En somme, le gourbi de forme oblongue est un type fort ancien. Aux deux extrémités de l'Afrique mineure, dans le Maroc méridional et dans la Tunisie méridionale, on trouve d'autres espèces de gourbis. Au Maroc, c'est la « nouala », la hutte conique ou cylindro-conique, ou roseaux en férules, ou en paille. Ces noualas sont quelquefois groupées et entourées d'une zériba, comme si elles étaient des formes de fixation. Mais M. A. Bernard a bien raison d'évoquer à leur sujet les villages soudanais. En Tunisie c'est le « Kib » véritable hutte de branchages, recouverte de nattes, utilisée par les gens très pauvres ou habitée ailleurs temporairement par des jardiniers. Dans le domaine de ce sous-type, les enquêteurs signalent des formes d'évolution et aussi de véritables cas de contamination de tribu à tribu. Quoiqu'il en soit, M. Bernard ajoute : « Peut-être aussi dans ce Sud qui a eu de nombreux rapports avec l'Afrique noire et qui était une des voies de commerce des esclaves, quelques influences soudanaises se laissent-elles soupçonner, aussi bien dans le style de la construction que dans le mode d'utilisation des huttes ». Ne peut-on appliquer cette hypothèse au Haouz de Marrakech ? Il ne faut pas forcer la portée des faits, mais enfin, ce n'est pas la première fois qu'on constaterait l'influence de la vie de relations sur la répartition des types d'habitation.

On arrive enfin aux types de maisons. Ils sont assez variés. Mais la forme la plus habituelle, la forme normale de l'habitation indigène est la maison à terrasse. En 1917, MM. Bernard et Doutté écrivaient, « en principe, la maison est la demeure du cultivateur d'arbres à fruits, comme la tente est celle du pasteur, et le gourbi celle du cultivateur de céréales que son genre de vie ne fixe qu'incomplètement au sol ». Les maisons à terrasses forment des ilots dans le Tell algérien (Traras, monts de Tlemcen, Dahra, Djurjura), une masse compacte dans Aurès, une bande discontinue sur le littoral oriental de la Tunisie. Elles se mélangent à la tente, ou au gourbi, ou à tous les deux, sur le revers Sud-Est de la dorsale Tunisienne. Il y a une différence sensible à cet égard entre la Tunisie et l'Algérie. La zone des Sahels tunisiens n'a point d'analogue de l'autre côté de la frontière ; de plus, le renfoncement du golfe de Gabès est favorable à la pénétration des influences maritimes ; enfin les circonstances historiques du peuplement n'ont point été les mêmes. Mais partout, les oasis sont le domaine d'élection des maisons à terrasses. Le type est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister dans cette note. Cependant les correspondants de M. Bernard lui ont envoyé une magnifique

série de plans. L'idée à retenir est, qu'en Algérie comme en Tunisie, la perfection du type se rencontre dans le Sud. En général, en Tunisie, les maisons sont groupées en villages ; quelquefois cependant elles se disséminent, sauf dans le Sud où l'eau exerce sa tyrannie. Au Maroc, la maison isolée est rare, mais elle est cependant la règle dans de riches districts agricoles, comme les Chiadmra ou les Haha.

Il y aurait bien à dire sur les types spéciaux du Maroc, forteresses féodales ou ksour de l'atlas, de même que sur les maisons à toit de tuiles de la Kabylie. En 1917, MM. Bernard et Doutté inclinaient à regarder cette dernière forme comme très ancienne. Aujourd'hui, M. Bernard paraît pencher vers l'hypothèse d'une importation étrangère. Mais ce sont des hypothèses dans les deux cas.

Il faut appeler l'attention sur des types d'habitation propres au Sud tunisien « tout à fait singulières et remarquables » les habitations troglodytiques et les ghorfas, bien souvent décrits depuis trente ans. Pour la première fois, leur domaine est délimité. Les habitations troglodytiques sont de véritables cavernes comme dans le Djébel Douirat, creusées au flanc d'une falaise calcaire, ou bien comme chez les Matmata, des trous creusés dans une butte de limon à la fois tendre et résistant. Le principal avantage de ces dernières est leur fraîcheur, il est appréciable dans un des pays les plus chauds du monde. Enfin, les ghorfas sont « des constructions carénées à flancs courbes, longues, étroites et basses »; on en superpose jusqu'à 4 ou 5 étages ; on les accole et le village entier ressemble à une ruche. On les habite rarement, pour ainsi dire jamais en temps de paix : ce sont des villages magasins « servant aux mêmes usages que les *guelaas* de l'Aurès ou les *tirremt* du Maroc ».

Puisque, avec toutes les réserves qui s'imposent, on doit considérer d'une manière générale que la demeure exprime le genre de vie, il est à prévoir que l'évolution économique de l'Afrique du Nord, sous l'influence française, doit s'accompagner d'une transformation correspondante dans l'habitation. Il est prématuré de parler du Maroc. Où en sommes-nous, en Algérie et en Tunisie ?

En Algérie, la tente recule au profit de l'habitation sédentaire, soit à la suite de l'appauvrissement des groupes pastoraux, soit plutôt à la suite de leur enrichissement et de leur sédentairisation. La maison à terrasse reste stationnaire, mais la maison à couverture de tuiles gagne du terrain en même temps qu'elle se transforme « les tentes, et dans une moindre mesure les gourbis et les maisons indigènes tendent donc à être remplacés dans certaines régions et dans une certaine mesure par des maisons dites à l'européenne ». Et c'est ainsi selon MM. Bernard et Doutté que se traduit d'une manière concrète la décomposition de la société indigène au contact de notre civilisation.

En Tunisie aussi dans des régions où les groupes humains étaient très mobiles, l'indigène tend à devenir sédentaire. C'est le cas dans les deux

Caïdats de Kairouan, dans celui de Sousse, dans un des Caïdats de Sfax, dans les Caïdats de Maktar. Bien loin au delà de Gabès et de Medenène, à Ben Gardane, on note cette fixation des nomades. Souvent la disparition de la tente s'opère au profit du gourbi, terme de passage. On remarque aussi la fréquence de plus en plus grande de ces hangars fixes destinés au bétail, les « bortals », embryons de bâtiments ruraux. Les maisons de type européen se multiplient dans le contrôle de Maktar, dans le contrôle de Kairouan où la construction des maisons en pierre suit le mouvement d'appropriation du sol par la plantation d'oliviers.

Les sites aussi changent. « Le protectorat français a changé les conditions sociales du pays. Notre occupation ayant garanti la tranquillité et la stabilité politique, les modes de groupement fondés sur le souci de la sécurité ont tendu à s'effacer ; tandis que les anciens centres périclitaient ou se maintenaient avec peine, que les Kalaas se vidaient, d'autres bourgades surgissaient sous le stimulant de besoins nouveaux ; villages administratifs comme Maktar, où nés des besoins de l'exploitation de la voie ferrée comme Gafour, villages ayant comme noyau un marché comme Ebba Ksour, ou une exploitation minière comme Kalaa-Djerda. Ces créations récentes diffèrent des anciennes *dechras* à plus d'un titre. Moins bien dotées en eaux potables, elles ont l'inappréciable avantage, au point de vue moderne, d'être sur des voies de communications faciles » (p. 48).

Le mouvement de fixation de l'indigène au sol est même plus marqué en Tunisie que dans l'Algérie non tellienne. Cela tient à ce que les plaines de la Tunisie sont beaucoup plus favorables aux cultures arborescentes que les vastes étendues steppiques des hauts plateaux. A ces plaines, nous sommes en train de rendre par la reconstitution de leurs olivettes, la prospérité qu'elles connurent aux temps romains. Le gouvernement s'efforce de constituer une petite propriété indigène par une sage politique agraire, accélérant ainsi la fixation des nomades ou des semi-nomades.

Quel que soit d'ailleurs le degré de sédentairisation qu'on réalisera, il est probable que des genres de vie fondés sur un nomadisme pastoral plus ou moins accentué, garderont leur place au Maroc, en Algérie et en Tunisie. Par eux subsistera longtemps, sinon toujours, cette diversité dans les types d'habitation qui fait que l'Afrique du Nord offre de si riches sujets d'étude à la géographie humaine. Il est peu de régions où l'on puisse mieux « isoler », si l'on peut dire, ces phénomènes relatifs à l'habitation et saisir à la fois leurs connexions et leur évolution.

Le problème du régionalisme (1). — d'après M. H. Hauser. — Dans la collection où vient de paraître le livre de M. Aftalion dont nous

---

(1) H. Hauser. — Le problème du régionalisme in. Histoire Économique et sociale de la guerre mondiale. Publication de la dotation Carnegie pour la Paix internationale. Les Presses universitaires, Paris et Yale University Press New-Haven U. S. A. Un volume in 8°, 176 pages.

avons donné plus haut une analyse, voici un ouvrage de M. Henri Hauser sur le problème du Régionalisme. On peut être surpris, d'abord, qu'un tel ouvrage ait sa place marquée dans une Histoire de la guerre. L'étonnement cesse bien vite quand on réfléchit que la terrible crise qui a remué jusque dans ses parties les plus profondes la société française ne pouvait pas ne pas poser un problème aussi essentiel que celui du régionalisme et lui apporter un commencement de solution dans un sens ou dans l'autre. M. H. Hauser s'était attaché bien avant la guerre à l'étude de ces réalités concrètes que sont les régions françaises. Les géographes pouvaient le revendiquer comme un des leurs. Plus tard, il a joué un rôle de premier plan dans la création des régions économiques. Il était donc particulièrement qualifié pour traiter ce sujet. Ses développements et les pièces justificatives qui les accompagnent, apportent sur la crise de croissance probablement décisive du régionalisme français une foule de renseignements nouveaux. Ils en disent assez long d'ailleurs sur le fonctionnement de notre mécanisme administratif et législatif. Mais je ne veux ici que suivre pas à pas M. Hauser d'un bout à l'autre de son livre. Et ce sera tout profit pour mes lecteurs et pour moi. Je sens bien pourtant que je ne donnerai qu'une faible idée de la clarté et de l'élégance de l'exposé.

Tout a été dit sur la centralisation française. Ce que l'on dit moins, ce que M. Hauser montre dans son introduction, c'est que les trente dernières années du XIXe siècle et les quinze premières du XXe ont vu se produire une véritable résurrection de la vie régionale française. Surtout après les années 80 on assiste à une croissance rapide des métropoles provinciales. De 1851 à 1881, Marseille, Lyon, Lille, St-Etienne, Le Havre, Roubaix et Nancy, avaient gagné 400.000 habitants, de 1881 à 1911, elles en gagnent 800.000. Elles deviennent des foyers d'organisation, des nœuds de rapports économiques. Elles conquièrent leur indépendance financière et leurs Universités sont des centres de rayonnement intellectuel. Le régionalisme naît ainsi dans les faits dans le temps même où la jeune école géographique française dirigée par Vidal de la Blache rassemble ses titres et prépare sa doctrine, assez distincte d'ailleurs d'un certain régionalisme sentimental et archaïsant à prétentions politiques. On pouvait craindre que la guerre ne portât un coup mortel à ce mouvement. Ce fut tout le contraire qui arriva, et cela pour des raisons complexes que je ne puis pas analyser comme il conviendrait.

Le point de départ de toute cette histoire est dans le décret du 24 octobre 1915 qui instituait pour la durée de la guerre dans chaque région de corps d'armée de la zone de l'intérieur, un comité consultatif d'action économique. L'organisation et le fonctionnement de ces comités furent réglés par l'instruction du 3 décembre. La prolongation de la guerre avait montré la nécessité d'une nouvelle politique économique, et des parlementaires régionalistes avaient trouvé l'occasion opportune de réaliser leur doctrine. Il leur avait bien fallu plier l'institution au cadre des régions militaires —

puisque les besoins militaires primaient tout — comme il fallut dans les années qui suivirent, créer des sous-comités départementaux, le département restant toujours l'unité administrative fondamentale. Le rôle des Comités fut assez grand pour qu'on pût songer à assurer dans la suite leur survivance.

Constitués d'une façon très libérale, ces comités et sous-comités ne fonctionnèrent pas toujours sans heurts : le particularisme administratif est tenace chez nous. Cependant, ils reçurent une vigoureuse impulsion des délégués ministériels, — officiers de réserve du Service d'Intendance, choisis hors du cadre administratif et libérés des routines habituelles. — Bien qu'ils n'aient eu à jouer qu'un rôle consultatif, et encore limité, en mars 1917, le service économique pouvait résumer ainsi leur œuvre « Ils se sont efforcés directement parfois avec le concours du Service économique de de maintenir et de promouvoir l'activité économique du pays. Leur intervention a été souvent heureuse, permettant à telle usine de recevoir le charbon nécessaire, à tel agriculteur de se procurer la main-d'œuvre indispensable, à tel commerçant de ravitailler sa clientèle en vivres, en combustibles, etc... ». Mais ils devaient se dissoudre avec la démobilisation. Une tentative d'organisation régionale — si contrôlés et si tenus en lisière qu'ils aient été, c'est bien ce qu'ils représentaient — allait disparaître avec eux. Mais ils furent relevés par les groupements économiques régionaux.

Dès le printemps de 1917, M. E. Clémentel, Ministre du Commerce, acquis dès longtemps à l'idée du régionalisme économique avait fait entamer des études en vue de sa réalisation. Dans le même temps, la Chambre de Commerce de Marseille prenait une initiative hardie et féconde. Mais pour la généraliser, il fallait trouver une formule qui permît d'éviter le maquis des discussions parlementaires. Un grand débat d'ordre politique, suivi des enquêtes, discussions, renvois aux commissions ordinaires en pareil cas eût irremédiablement compromis la réforme. Non pas seulement à cause de la procédure parlementaire. Mais parce qu'on eût donné à des doctrines régionalistes assez différentes et difficilement conciliables, l'occasion de s'affronter. Le régionalisme économique, était un aspect limité du problème : on pouvait le réaliser sans mettre en branle l'appareil législatif. Et de fait, c'est de la législation même relative aux Chambres de Commerce, sans innovation, par une simple extension des principes posés, que M. Clémentel tira l'institution nouvelle des régions économiques.

Les Chambres de Commerce consultées au préalable (circulaire du 25 août 1917) donnèrent rapidement leur approbation au projet — en très grande majorité du moins. — Cependant la réalisation fut plus laborieuse qu'on eût pensé. De sourdes méfiances se manifestèrent dans les milieux parlementaires. Les tenants d'une réforme administrative radicale sur la base régionaliste ne pouvaient admettre qu'elle fût introduite par un moyen détourné. Ils ne pouvaient tolérer la nouvelle institution qu'à la condition qu'elle se développât seulement sur le terrain économique. Le Ministre du Commerce, s'il avait eu des pensées plus vastes, fut bien obligé de tenir

compte de cet état d'esprit et de se cantonner très strictement dans les limites de ses attributions ministérielles. Mais cela lui suffisait. De mars 1918 à avril 1919, un certain nombre de régions se constituèrent profitant de la latitude laissée aux Chambres de Commerce par la loi de 1888 de se grouper en vue de l'étude des questions communes.

A la fin de la guerre, on se trouvait donc en présence de deux catégories d'organisations régionales : les Comités Consultatifs et les Groupements de circonscriptions consulaires. Sur ce dernier terrain, aucune organisation d'ensemble n'était encore intervenue. L'arrêté du 12 avril 1919 et l'instruction du même jour réglèrent l'organisation définitive des groupements régionaux, leur objet, leur fonctionnement, leur personnel, leurs moyens d'action étaient prévus. Il restait au temps et à l'initiative régionale à faire leur œuvre. Les comités consultatifs d'autre part avaient été transférés du Ministère de la Guerre au Ministère du Commerce et leur action venait se fondre dans celles des organismes nouveaux.

En résumé, la guerre, parce qu'elle a mis en jeu toute l'activité nationale pendant une période prolongée, parce qu'elle a nécessité l'organisation *locale* de toutes les ressources de l'Etat, a été favorable au renouveau des thèses régionalistes. L'œuvre des Comités consultatifs a montré l'efficacité d'une organisation régionale, même étroitement conçue, pour des fins et dans des cadres limités. C'était un commencement. Si des difficultés s'opposaient encore à un renouvellement radical de nos institutions administratives et politiques — et sans doute ces difficultés réelles s'y opposeront-elles longtemps et peut-être même toujours — il était possible de développer ce germe et de le rendre viable pendant la paix.

La renaissance provinciale est en France le résultat d'un mouvement profond. Ce qu'on peut demander au pouvoir central, c'est de ne pas la contrarier dans son essor. Il faut qu'il lève les obstacles au plein épanouissement des activités régionales. Ce n'est pas lui qui les suscite. Ces réflexions, M. Hauser ne les fait pas, il n'a pas à les faire dans une œuvre historique. Mais son livre les suggère. Les régions économiques vivront, non pas en vertu d'un mot d'ordre venu de Paris, mais parce qu'elles voudront vivre. Et le spectacle de l'activité actuelle des diverses régions économiques confirme cette vérité qui est au reste une vérité d'évidence.

La production du sol italien. — M. Zugaro, vient de publier dans les *Annales d'Économie* de l'Université Bocconi de Milan une intéressante étude sur la production du sol italien de 1880 à 1923 ([1]). Il s'est efforcé d'en dégager les lignes générales en utilisant à cette fin les nombres indices. Cette étude doit être suivie de deux autres, relatives aux industries de

---

([1]) Fukio Zugaro. — Sguardo sintetico alla produzione del Suolo italiano dal 1880 al 1923 espressa in numeri indici in *Annali di Economia*, Università Bocconi, editrice, Milano 1924, N° 1, p. 267, 300 9 fig. diagrammes.

transformation et à la consommation. Laissant de côté les considérations plus particulièrement techniques (établissement des nombres indices et de leur base), nous nous attacherons ici à extraire de cette étude quelques données sur l'activité économique italienne.

Le travail de M. Zugaro repose sur l'examen de 30 produits dont 15 sont considérés comme produits principaux, les autres étant secondaires. Les 15 produits principaux contiennent 6 produits végétaux (froment, maïs, riz, vins, olives, agrumes), 5 produits animaux et 4 produits minéraux. Le fait le plus remarquable est certainement l'augmentation de la production agricole après 1900. Les quatorze premières années du XXe siècle ont été marquées par une prospérité agricole comme l'Italie en n'avait jamais connue. Les indices, aussi bien que les chiffres bruts, sont tout à fait révélateurs à cet égard.

	MOYENNES (Quintaux)	
	1890-1899	1900-1910
Froment (milliers de quintaux)	38.059	48.781
Maïs —	19.068	23.379
Riz —	3.365	5·169
Vins (milliers d'hectolitres)	30.504	42.287
Huile d'olives (milliers d'hect.)	2.255	2.243

Sauf l'huile d'olive, les produits essentiels accusent une augmentation marquée d'une décade à l'autre, et cette augmentation était particulièrement sensible en ce qui concerne le froment. Le maximum de production en fut obtenu en 1913 (58.452.000 quintaux). Il a d'ailleurs été dépassé en 1920.

1909 marque le maximum de production du vin (61.773.000 hect.).

Dans les cinq dernières années qui ont précédé la guerre (1909-1913), les produits de première importance ont atteint les valeurs moyennes suivantes :

Froment (*a*)	49.875	Seigle (*a*)	1.353
Maïs (*a*)	25.490	Orge (*a*)	2.199
Riz (*a*)	4.750	Avoine (*a*)	5.362
Vin (*b*)	46.016	Fèves (*a*)	5.087
Huile d'olive (*b*)	1.813	Pommes de terre (*a*)	16.458
	408		17.986
Agrumes (*a*)	7.861		834
Bovins (*c*)	6.210	Fourrage (*a*)	232.755
Porcs (*c*)	2.456	Châtaignes (*a*)	6.429
Moutons et chèvres (*c*) ...	14.158	Minerai de	795
Laine (*b*)	238	» mercure	960
Minerai fer (*b*)	5.230		26.965
Pyrite fer. la (*b*)	2.114	Pétrole	74
Zinc et plomb (*b*)	1.846	Asphalte	1.631
Charbon (*b*)	6.078	Acide borique	2.460

(*a*) Milliers de quintaux.
(*b*) » d'hectolitres.
(*c*) » de têtes.

Dans les ordres essentiels de la production agricole il y a donc au début du XXe siècle un progrès notable. La guerre a interrompu ce mouvement ascendant qui n'a rien retrouvé depuis de sa régularité. L'année 1923 a pourtant été une année de particulière abondance, le froment ayant atteint 61.191.000 quintaux, le vin 54 millions d'hectolitres.

On notera au passage que le maximum de production du maïs, près de 31 millions de quintaux, a été réalisé pendant la période des vaches maigres. La période 1913-1923 est surtout caractérisée par ses soubresauts qui l'opposent au bel équilibre de la période précédente.

Cependant, ces réflexions sont surtout inspirées par l'examen des statistiques proprement agricoles. Les chiffres relatifs à l'élevage suggèrent des idées un peu différentes, d'ailleurs assez contradictoires. La colonne relative aux cocons accuse les mêmes variations que les produits agricoles — qui sont aussi celles du fourrage. Mais les porcs, et bien plus encore les bovins et les ovins paraissent en progrès continu pour atteindre leur maximum en 1923.

L'exploitation des divers minerais ne suit pas les mêmes lois que les produits de l'agriculture et de l'élevage. Durant la période d'avant-guerre le progrès est assez continu pour les minerais de zinc et de plomb, mais lent ; le minerai de fer reste stationnaire et se relève cependant après 1903. C'est la pyrite qui, partie de rien, accuse les progrès les plus forts. Mais, la période de guerre amène une intensification extraordinaire de la production sauf pour les minerais de zinc et de plomb. Ce sont alors, en fonction de la moyenne 1880-1903, des indices de 269,4 en 1917 pour le fer, de 326,2 la même année pour le pyrite, de 374,4 en 1918 pour le charbon. Mais cette activité se ralentit après la guerre tout en présentant cependant une notable augmentation par rapport à 1914.

Certes, ces remarques ont déjà leur intérêt. Mais M. Zugaro a fait plus. Assignant à chaque produit une place porportionnelle à sa valeur durant la période 1909-1913, un poids, il a calculé, soit au moyen de 15, soit au moyen de 30 produits, les indices de la production italienne en fonction de la moyenne 1880-1923 et de la moyenne 1909-1923. Toutes les courbes construites au moyen des chiffres obtenus accusent la chute de la production italienne pendant la période de guerre et d'après-guerre. 1915 correspond à un premier minimum relatif; 1919 à un second. Mais la chute la plus marquée est en 1921, 1922. Au contraire, 1923 est une année de reprise générale.

Or, il était tentant de comparer ces donnés aux nombres indices de la population. Ceux-ci fournissent des courbes relativement simples. L'augmentation est à peu près continue avec une seule perturbation correspondant à 1918 suivie d'une reprise qui amène au maximum de 1923.

Indices de la population.

(Base, moyenne de 44 années 1880-1923).

1880......	86	1910......	104	1919......	115
1890......	92	1916......	112	1920......	116
1900......	98	1918......	111	1923......	120

La comparaison des deux séries de faits, mouvement de la production et mouvement de la population, amène à des conclusions intéressantes.

Jusqu'en 1900 il y a déséquilibre entre la population et la production. Les indices de la première sont à peu près constamment supérieurs à ceux de la seconde. De 1900 à 1914, un équilibre relatif s'établit. La balance des indices penche du côté de la production. Les excédents sont même assez forts en 1907 et en 1909. Mais l'année 1914 est la dernière de cette période. Sauf en 1923, les indices de population seront désormais, comme par le passé, plus élevés que les indices de production. C'est cette conclusion que M. Zugaro exprime ainsi : « évidente incapacité de la production du sol italien à s'égaler à l'accroissement de la population. ».

Cela explique la nécessité de l'émigration pour l'Italie.

Max. SORRE.

Le secrétaire-général, *Gérant*
Maximilien SORRE

Le secrétaire-général adjoint
Paul THOMAS.

Lille, Imp. L. Danel.

TABLE DES MATIÈRES

de l'année 1924

Chronique géographique.

I. — Chronique régionale.

II. — Les livres.

III. — Divers.

